LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

SECONDE PARTIE.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

BIBLIOTECA PUBLICA SORIA

A BRUXELLES,

Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand Libraire, proche la Steen-Porte.

M. DCC. XXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE I.

Année 1531. 1532. 1533.

SOMMAIRE

DU I. LIVRE DE LA II. PARTIE.

MORT de l'Evêque de Malthe : Nomination de trois Sujets presentez à l'Empereur : Il se résout à choisir Bosius à l'exclusion des deux de sa Nation, sa résolution loüée : Le Pape Clement VII. écrit

à CHARLES V. *en faveur de Bosius : Il en fait presser l'Election par son Légat : Autre Lettre de Salviati : Clement changeant d'avis, nomme à cet Evêché un Cardinal : Son inconstance blâmée : Raison qu'on crût qui l'y porterent : Chagrin de l'Empereur contre le Pape, & contre le Cardinal Ghinucci, nommé à cette Eglise par le Pape : Melanchton personnage accredité parmi les Lutheriens : Il est choisi par l'Electeur de Saxe pour une Conference avec les Catholiques & les Suingliens : Dessein du même en cela : Issue de cette Conference :* CHARLES *ordonne la convocation du College des Electeurs, pour la création d'un Roi des Romains : L'Electeur de Saxe fait assembler une Ligue à Smalcalde : Il y envoye son Fils pour s'opposer à l'Election du Roi des Romains : Ses Offices rendus inutiles : Ferdinand, Frere de* CHARLES, *créé Roi des Romains : Couronné à Aix-la-Chapelle : On envoye par tout des avis & des ordres pour le faire reconnoître : Défense opiniâtrée des Florentins :* CHARLES *prend la résolution de faire lever*

vor le siége : Ses ordres n'arrivent pas assez-tot : Ils se rendent, & à quelles conditions : Ils reçoivent pour leur Prince, Alexandre de Medicis : On leur laisse la forme du premier Gouvernement : Miseres des Florentins au tems de la République : Leur heureux état sous la Principauté : Menées de l'Electeur de Saxe, & du Duc de Baviere, pour rejetter l'Election du Roi des Romains : Discours de l'Electeur au Duc sur cette matiere : Le Duc de Baviere promet de s'unir avec les Lutheriens pour cet effet : Il change de sentiment, & se réconcilie avec l'Empereur, & comment : Diverses observations sur cela : Charles V. passe à Bruxelles : Il reçoit les Ambassadeurs du Duc de Toscane : Liberté donnée aux Fils du Roi François I. Leur arrivée à Paris : Le Dauphin reconnu Duc de Bourgogne : Charles V. part de Flandres pour Allemagne : Son arrivée à Mayence : Il ordonne un Colloque de Catholiques & de Protestans à Chuinfort : Il va à Ratisbonne pour assembler ses forces contre le Turc : Il écrit une Lettre au

Roi François I. pour l'exhorter à cette Guerre, & la Réponſe qu'il en reçoit: Articles dont les Catholiques & les Lutheriens convinrent dans le Colloque: CHARLES *mécontent les ſigne par néceſſité, & ſon dit Notable: Les Sujets ſont quelquefois les Loix: Exemples d'Angleterre & de Pologne: Les Catholiques & les Proteſtans témoignent être contens: Raiſons qu'eut l'Empereur de confirmer ces Articles: Députez envoyez par les Cantons Calviniſtes aux Lutheriens pour s'unir avec eux: Conferences ſur ce ſujet: Plaintes que* CHARLES *en fit à l'Electeur de Saxe: Iſſuë de ces Conferences peu agréable aux Calviniſtes: L'Electeur de Saxe tâche de ſe concilier l'amitié de* CHARLES V. *Il preſſe ſes Sujets de travailler aux contributions qu'il falloit fournir à l'Empereur pour la Guerre.*

Etonnement du Pape en apprenant que le nombre des Lutheriens étoit ſi fort augmenté: Mort de Jean Electeur de Saxe, & avenement de Jean Frederic ſon fils à l'Electorat: Son action loüable en faveur de l'Empereur: Il reçoit l'Inveſtiture de

CHAR-

Charles V. *La Cour de Rome mécontente de ce que l'Electorat eſt tombé entre les mains de Frederic : Sentimens du Conſiſtoire des Cardinaux ſur cela : Réſolution du Pape d'y envoyer un Nonce : Succès de Pizzaro à Caſamalca dans les Indes. Le Roi Antabalipa & ſon Armée : Il eſt pris priſonnier après avoir été battu : Son Eloge avec pluſieurs obſervations : Levée de gens pour la Guerre contre le Turc : Le Cardinal de Medicis Legat du Pape pour aſſiſter l'Empereur dans cette Guerre : Départ de ce Prince pour le Camp : Soliman II. Sa marche, ſon Armée, ſes deſſeins, ſon apprehenſion : Dommages cauſez par les Turcs aux Chrétiens, quels : Autres faits par les Chrétiens aux Turcs : Conſeil de Guerre tenu par l'Empereur pour déliberer ſur ce qu'il y avoit à faire à l'égard du Turc : Montre generale de l'Armée Chrétienne : Soliman, & ſes mauvaiſes meſures : Il s'en retourne à Conſtantinople : Deſſeins de Charles-Quint non ſecondez : Ligue concluë entre les deux Rois de France & d'Angleterre : Deſſeins des Anglois dans cette Ligue : Charles-Quint*

ſe réſout de paſſer en Italie : Son arrivée à Mantouë : Il s'abouche avec le Pape à Boulogne : Raiſons pour cet abouchement, & réſolution : CHARLES *envoye une Armée Navale contre les Turcs : Ce qu'elle fit : Divers ſentimens ſur la retraite de Soliman ſans rien faire : Corone aſſiegé par André Doria : Il eſt repris, avec pluſieurs particularitez : On en envoye les avis à l'Empereur, & la joye qu'on en reçoit : Le Roi d'Angleterre demande au Pape le divorce avec Catherine. Ambaſſadeurs Suiſſes envoyez à Charles-Quint, & pourquoi : Ce Prince part de Boulogne pour Génes : S'embarque pour Eſpagne : Propoſitions faites pour le Concile par le Nonce du Pape, & par l'Ambaſſadeur de Charles-Quint aux Luthériens : Réponſe faite par les Luthériens à ces Propoſitions : Le Pape Clement ſe ligue avec le Roi François I. contre Charles-Quint : Paſſe à Marſeille : & comment reçû & logé : Il mene avec lui Catherine de Medicis ſa Niece : Mariage de cette Princeſſe avec le Dauphin : Déplaiſir qu'a* CHARLES *de ce voyage du Pape, & de*

ce

ce mariage. Marviglia, Ambaſſadeur du Roi François I. décapité à Milan : Le Roi François I. ſe ligue avec le Turc : Diverſes particularitez du Montferrat : Prétentions du Duc de Savoye ſur ce Païs. CHARLES *bien reçû à Madrid.*

Au commencement de cette année il ſe preſenta à l'Empereur une occaſion de faire connoître l'intégrité de ſon Ame, & le deſintéreſſement de ſon cœur. Baltazar, Evêque de Malthe, étant venu à mourir, le Grand-Maître avec le Chapitre nommerent, conformément à ce dont on étoit convenu avec l'Ordre des Chevaliers, & à ce que portoit le Privilege, que nous avons mis dans le dernier Livre de la premiere Partie, ils firent, dis-je, la nomination des trois Sujets, deſquels Charles-Quint en devoit choiſir un ; & quoi qu'il dépendît des Chevaliers de ne mettre dans la nomination qu'un ſeul Sujet de l'Empereur, néanmoins pour plus grande marque de reſpect ils en nommérent deux de la Nation de ce Prince, leſquels étoient des Perſonnages fort dignes, & un ſeul Etranger, qui fut Thomas

Bosius, *Vice-Chancelier de l'Ordre, & on en envoya la nomination à Charles-Quint, qui pleinement informé du mérite extraordinaire de Bosius, n'eut aucun égard à ceux de sa Nation, quoi qu'ils en fussent dignes, & prit la résolution de nommer l'autre comme en étant encore plus digne. Cependant le Pape Clement ne sachant pas sur lequel des trois le choix de* CHARLES V. *pourroit tomber, & ayant Bosius à cœur, il écrivit en sa faveur à l'Empereur une Lettre de recommandation extrêmement pressante, qu'on a traduite du Latin, & dont voici la teneur.*

A NOSTRE TRE'S-CHER FILS EN CHRIST, Charles, *Empereur des Romains, toûjours Auguſte, & Puiſſant.*

Clement VII. Pape, Serviteur des Serviteurs de Dieu.

Souhaite Paix, & Salut.

TRE'S-CHER FILS EN CHRIST. « Comme Nous avons entendu qu'après la mort de Baltaſar Evêque de Malthe, le Grand-Maître, & la Religion de « Jeruſalem, qui par la faveur de Vôtre « Majeſté, ſe tiennent dans ladite Iſle, « ont en vertu des Capitulaires faits avec « Vôtre Majeſté, nommé trois Perſonnes, parce qu'une d'elles doit à Vôtre « nomination & preſentation être par nous « pourvûë & miſe en poſſeſſion de cette « Egliſe. Quoi que nous ſoïons pleinement « perſuadez que tous les trois nommez par « le Grand-Maître, & par la ſuſdite Religion, ſont également ſuffiſans & capables, puis qu'ils ſont trop prudens « pour avoir voulu nommer des perſonnes « qui n'auroient pas toute la capacité, & « la ſuffiſance requiſe; & ne devant point « auſſi y avoir par devers Nous de differen- «

» ce, ni d'acception de perſonne. Néan-
» moins ayant entendu que parmi les trois
» nommez eſt la perſonne de Thomas Bo-
» ſius, Vice-Chancelier dudit Ordre, Fre-
» re d'Antoine Boſius d'heureuſe mémoi-
» re, lequel Vôtre Majeſté a connu à Bou-
» logne, lors que nous y étions tous deux:
» Nous n'avons pû moins faire en conſidé-
» ration, tant de la mémoire du Défunt,
» que des mérites du vivant, que de lui
» accorder auprès de Vôtre Majeſté, cette
» recommandation très-juſte, & très-for-
» te, qui part véritablement de nôtre af-
» fection, & de nôtre cœur.

» Nous n'entendons pas néanmoins fai-
» re par-là aucune violence à la libre vo-
» lonté de Vôtre Majeſté dans le choix
» qu'elle doit faire; mais c'eſt ſeulement
» afin que nous puiſſions tous deux d'un
» commun accord donner à Antoine, en
» la perſonne de ſon frere, les marques de
» reconnoiſſance que nous lui aurions don-
» nées à lui-même, ſi la mort ne l'eût
» trop tôt enlevé, & ne l'eût empêché de
» recueïllir de nôtre gratitude, quelque
» fruit proportionné à ſes grands mérites.
» Tout le monde ſait fort bien, & Vôtre
» Majeſté ne l'ignore pas, quels travaux,
» & quelles fatigues il a enduré; combien
» de fois il a couru en grand' hâte la poſte;
» quels longs & perilleux voyages il a faits,

» &

& à combien de risques & de dangers il « s'est exposé, pour la défense de la sainte « Foi de Jesus-Christ, aussi-bien que pour « vôtre honneur & le nôtre: Combien d'an- « nées il a servi avec une extrême fidélité, « & d'une maniere qui a tourné à sa loüan- « ge, & à la gloire de l'Ordre de Jerusa- « lem, & comment il est mort après avoir « rendu les services les plus importans. «

Cela donne tout sujet de croire que « Vôtre Majesté, par un effet de cette gran- « deur d'ame qui sied si bien à un Empe- « reur, l'a aimé par reconnoissance, com- « me nous avons aussi toûjours fait, & « qu'elle ne l'a pas estimé indigne de sa fa- « veur. Puis donc que tous ses bons servi- « ces ne peuvent être récompensez qu'en « la personne de son frere, ils doivent assû- « rément lui être payez, d'autant plus que, « comme nous l'apprenons, il en est aussi « très-digne pour son mérite particulier. « Desorte que tant en considération des « mérites de son frere, qu'à cause des longs, « & toûjours utiles services, qu'il a lui- « même depuis dix ans rendus à son Or- « dre, & à la Chrétienté, il doit être fa- « vorisé, & élevé à cette Dignité. Au reste « nous entendons que cela soit, comme il « est en effet, un don de Vôtre Majesté, « & une chose qui dépende de vôtre libre « élection; & nous sommes entierement «

» disposez à établir celui qui sera presenté
» par vôtre Sérénité.

» Nous nous estimons pourtant obligez
» de témoigner à Vôtre Majesté, que si
» pour les raisons alleguées, vôtre augu-
» ste bonté panche du côté dudit Thomas
» Bosius, outre que nous jugeons avec fon-
» dement, que Vôtre Majesté n'aura pas
» une médiocre satisfaction d'avoir bien
» pourvû au besoin de cette Eglise, au bien
» de ce Troupeau, & au contentement
» particulier de l'Ordre; ce nous sera aussi
» à nous une chose infiniment agréable, à
» cause de la mémoire dudit Antoine Bo-
» sius, laquelle nous est chere. Donné à
» Rome à Saint Pierre, sous l'Anneau du
» Pêcheur, le 21. jour d'Août 1531. & le
» 8. de nôtre Pontificat.

Autre recommandation. Quoi que ce Pape fut naturellement plein de zéle & d'ardeur, & je puis, peut-être, bien dire de chaleur & de feu, lors qu'il entreprenoit la défense de quelqu'un, & qu'il en prenoit le parti, il est certain néanmoins qu'il ne témoigna jamais plus de passion (& cependant nous le verrons bien-tôt d'une humeur bien differente) que dans cette rencontre; quoi qu'on puisse dire avec vérité que jamais Pape n'avoit soûtenu avec plus de justice, les intérêts de qui que ce soit, parce qu'effectivement la mémoire d'Antoine Bosius devoit seule

être

être plus que suffisante pour faire donner cette dignité à un frere, qui outre cela en étoit assûrément de son côté très-digne. Cependant le Pape impatient de voir l'issuë de cette affaire, ne se contenta pas d'en parler au Duc de Sessa, Ambassadeur de l'Empereur à Rome, afin qu'il en écrivît à son Maître, mais de plus il donna ordre à Jaques Salviati, Pere du Prieur de Rome, proche parent de Sa Sainteté, d'en écrire au Cardinal Campeggi, Légat à *latere* auprès de Sa Majesté Impériale, pour lui mander de presser cette Nomination, & pour cet effet il lui écrivit la Lettre qui suit.

Au Révérendissime Cardinal Campeggi, Légat à Latere, *auprès de Sa Majesté Impériale.*

MONSIEUR,

Je ne sçai si vous avez une suffisante « connoissance d'Antoine Bosius Chevalier « de Rhodes, lequel mourut à Boulogne « peu après le départ de Sa Sainteté de cet- « te Ville, où Bosius étoit resté malade, « lequel fut en son tems le plus diligent, « adroit, capable, & vaillant Soldat qu'eut « l'Ordre. Lors que le Turc assiégeoit Rho- « des, il y conduisit plusieurs fois, & toû- « jours «

» jours avec grand péril de ſa vie, pluſieurs
» ſecours d'hommes & de vivres ; & après
» la perte de cette Place il y fit avec au-
» tant de danger deux ou trois voyages,
» & ſçût y ménager de telles pratiques,
» qu'il fut ſur le point de ſe perdre. Et il
» ne ſe preſenta jamais depuis qu'il eût été
» fait Chevalier, d'affaire ſi difficile & ſi
» ſcabreuſe, où il ne s'embarquât coura-
» geuſement pour le ſervice de ſa Religion,
» & de la Chrétienté.

» Mais pour ne pas m'engager dans le dé-
» tail de ſes actions, qui ne pouvoient pas
» être plus belles, ni plus dignes de loüan-
» ges dans un ſimple Chevalier, tel qu'il
» étoit : je vous dirai ſeulement que cet
» Antoine a laiſſé un frere de la même Re-
» ligion, qui a nom Thomas Boſius, qui
» ne lui eſt point inférieur en bonté, &
» en zéle pour le ſervice de Dieu, & qui
» le ſurpaſſe en ſçavoir, étant aſſûrément
» très-docte, ayant été, à cauſe de ſa gran-
» de érudition, fait Vice-Chancelier de ſon
» Ordre ; enſorte qu'il eſt en ſi grande ré-
» putation par tout le monde, & qu'il
» paſſe univerſellement pour un perſonna-
» ge doüé de tant de vertus, que c'eſt preſ-
» que lui faire tort de ne ſe contenter pas
» de faire mention de ſes mérites, mais de
» parler auſſi en même-tems de ceux de
» ſon frere, comme ſi les ſiens ſeuls n'é-
» toient

toient pas plus que ſuffiſans pour lui faire mériter tout.

L'Egliſe de Malthe étant venuë à vaquer, on a nommé, ſelon l'accord fait entre l'Empereur & la Religion, trois Perſonnes, deſquelles Sa Majeſté Impériale en doit choiſir une qui doit demeurer Evêque, & ſe preſenter à Sa Sainteté pour en obtenir les Bulles. Parmi les trois eſt le Vice-Chancelier, extrémement aimé de Sa Sainteté, tant pour la bonne réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſes vertus, qu'en conſidération de la mémoire de ſon frere, laquelle mérite effectivement qu'on y ait beaucoup d'égard. Sa Sainteté m'a donc commandé, pour les raiſons alleguées, de vous en écrire avec chaleur, afin qu'en ſon nom vous l'appuyez de vôtre crédit, & de vôtre recommandation auprès de Sa Majeſté Impériale, & de tous les Seigneurs de ſon Conſeil, enſorte qu'il ſoit fait Evêque de Malthe? Sa Sainteté vous ordonnant de rendre pour cet effet à Boſius vos bons offices, non-ſeulement auprès de l'Empereur, mais auſſi auprès de toutes les autres perſonnes que vous jugerez à propos. Quoi que l'intention de Sa Sainteté, que je viens de vous expliquer, n'ait pas beſoin d'être ſoûtenuë par d'autres ſollicitations, néanmoins comme j'ai fort con-

» connu, & aimé le frere, & lui-même, » je vous en prie auſſi de ma part très-in- » ſtamment, me recommande à vous de » tout mon cœur, & ſuis véritablement,

MONSIEUR,

De Rome le 1. *Septembre* 1531. *Vôtre très-humble Serviteur*, Jaques Salviati.

Charles agrée ces recommandations.

Toutes ces ſollicitations & ces inſtances furent fort agréables à l'Empereur, qui fut fort aiſe de voir que ſon intention s'accordoit ſi bien avec celle du Pape, auquel il fit réponſe en termes fort honorables, loüant le zéle avec lequel Sa Sainteté travailloit avec tant d'empreſſement à faire récompenſer, même après leur mort, ceux qui avoient ſervi la Chrétienté, & procuré les avantages & l'avancement de la Sainte Foi, ce qui avoit auſſi été, & ſeroit toûjours ſon inclination; en un mot, il lui fit connoître qu'il ne manqueroit pas de répondre au plûtôt en cela aux vœux du Public, de ſatisfaire en particulier aux deſirs de Sa Sainteté, & de lui témoigner combien il avoit de déference pour ſes recommandations. CHARLES s'expliqua là-deſſus plus amplement avec Campeggi, lors que ce Cardinal lui parla de cette affaire,

faire, pour s'acquitter de la charge que Salviati lui en avoit donnée avec tant d'instance, & l'assûra qu'en peu il mettroit en exécution cette nomination.

Charles differa quelques semaines sa résolution, parce que comme il étoit très-prudent, il ne vouloit pas donner à ceux de sa Nation, qui étoient Concurrens à cet Evêché, qui y avoient été nommez, aussi-bien que Bosius, & qui non plus que lui ne manquoient pas de mérite, il ne vouloit pas, dis-je, leur donner sujet de se plaindre, qu'il préferoit les étrangers à ses propres Sujets, ce qui auroit été capable de donner du scandale à tous ses Etats, & de refroidir l'affection des Peuples pour lui, & leur zéle pour ses intérêts; desorte qu'il chercha les moyens de contenter par d'autres emplois les deux Sujets nommez, qui étoient l'un du Royaume de Sicile, & l'autre de celui de Naples, lesquels furent l'un & l'autre pourvûs de Dignitez qui n'étoient pas moins considérables, desorte qu'ils eurent sujet d'être contens, & de loüer la sage & prudente conduite d'un si grand Empereur; & il est certain que s'il eût fait autrement, il auroit donné beaucoup de jalousie, non-seulement aux deux Sujets de sa Nation exclus, mais aussi à tous les autres, qui n'auroient pas manqué de faire courir le bruit,

Il tâche de contenter les autres.

bruit, que l'Empereur reſſembloit aux *Bergers*, leſquels ne veulent de leurs Brebis que la laine.

Ces deux Sujets étant donc pourvûs, CHARLES V. déclara la nomination en faveur de Thomas Boſius, & la mit incontinent entre les mains du Commandeur *Sanguezza*, qui réſidoit auprès de lui, en qualité d'Ambaſſadeur, de la part du Grand-Maître, & de la Religion, afin qu'il l'envoyât en toute diligence à Malthe. Le Grand-Maître ayant reçu cette nomination, & l'ayant communiquée au Chapitre, tous en reçûrent la plus grande ſatisfaction qu'on puiſſe s'imaginer, & le cœur plein de joye ils donnérent hautement mille benedictions à l'Empereur, & ſans aucun retardement la réſolution fut priſe d'écrire à ce Prince une Lettre de remerciment, & d'envoyer exprès un Chevalier à Rome au Pape pour accompagner de la part de la Religion, *Boſius* qui venoit d'être nommé, & le preſenter conjointement avec l'Ambaſſadeur ordinaire, à Sa Sainteté, pour en avoir ſon approbation, & en recevoir les Bulles néceſſaires. Sanguezza ayant reçû la Lettre du Grand-Maître pour Sa Majeſté Impériale, & l'ordre de la remercier de bouche dans les termes les plus forts, ne manqua pas de s'acquitter ponctuellement de ſon devoir,

voir, dans une audience publique.

Le Lecteur aura ici, comme tout le monde l'eut alors, le plus grand sujet de surprise & d'étonnement qui puisse jamais tomber dans l'esprit humain. Les Envoyez du Grand-Maître étant arrivez à Rome, & y ayant demandé audience au Pontife, pour lui presenter Bosius, & en même-tems la Lettre que l'Empereur écrivoit à Sa Sainteté sur cette nomination, ils demeurérent extrémement surpris, & comme hors d'eux-mêmes, à l'oüie de la réponse seiche, pour ainsi dire, que Sa Sainteté fit aux Chevaliers qui lui presentoient Bosius, & à Bosius lui-même, sçavoir: *Que l'Eglise de Malthe étoit déja pourvûë, & qu'il avoit lui-même nommé à cet Evêché la personne du Cardinal Ghinucci, sujet d'un haut mérite, leur Ordre ne pouvant pas attendre un plus grand honneur que de voir pour son Evêque un si grand Cardinal, qui prendroit soin de faire passer un Vicaire à Malthe pour en prendre possession, qu'il esperoit qu'on lui donneroit sans aucune contradiction.* Et les autres ayans répondu, *qu'on laissoit le soin de cette affaire à Sa Majesté Impériale*, le Pape tout indigné repliqua: *C'est à Nous, & non pas à* CHARLES, *à pourvoir à cette Eglise, vû que le Gouvernement a changé de face.* Bosius se presente & repousse. 1533.

Véritablement l'Empereur qui avoit toûjours

jours connu par expérience Clement pour
Inconstance. un homme extrémement leger & changeant dans ſes réſolutions, & qui n'avoit pas de plus grand plaiſir que de faire un Traité avec l'un le matin, & de le rompre le ſoir, pour en faire un autre avec quelqu'autre perſonne, ne ſe fioit pas beaucoup à ce qu'il diſoit, & à ce qu'il faiſoit, & n'oublioit rien pour prendre avec lui toutes les précautions, & les meſures poſſibles; mais pour cette fois il y fut attrapé. Auſſi ayant été informé de cet évenement par la Lettre de ſon Ambaſſadeur de Rome, & de bouche par Sanguezza, il ne pût s'empêcher de dire, même en plein Conſeil: *Je ne me ſuis jamais fié à ce Pape, parce que j'ai toûjours crû que dans toutes ſes actions il y avoit quelque fourbe ſecrette & cachée; mais pour cette fois j'avouë que j'ai été trompé, parce que je m'y étois entierement fié.*

Cauſes d'étonnement. Ce ſont les propres paroles de Sangro. En effet, comment l'Empereur pouvoit-il s'imaginer que Clement fût capable d'un ſemblable changement? Un Pape qui avoit recommandé Boſius avec tant d'inſtance & de chaleur dans une de ſes Lettres, qui avoit témoigné tant d'ardeur en repreſentant à l'Empereur les ſervices rendus par les deux freres Boſius, à l'Egliſe, à la ſainte Foi, & à la Chrétienté, à cauſe deſquels

cet

cet Evêché étoit dû à Thomas, & qui outre cela avoit tant fait solliciter cette nomination par diverses autres Personnes. Un Pape qui venoit de recevoir de l'Empereur Charles, une des plus grandes faveurs & des plus considérables avantages que le Pape ait jamais reçû d'aucun Empereur, sçavoir celui de l'avancement de sa Maison à la Principauté de Toscane. Un Pape qui sçavoit fort bien que les Rois de Sicile avoient toûjours eu droit de Patronage sur l'Evêché de Malthe, & que depuis plus de deux cens ans ils étoient en possession de faire la nomination, & ensuite la presentation à Rome. Un Pape qui avoit non-seulement vû & approuvé le Privilége, & la Donation accordée par l'Empereur au Grand-Maître, & à la Religion, & dans laquelle il étoit expressement spécifié, que cette nomination restoit aux Rois de Sicile; mais qui de plus en avoit remercié l'Empereur par une Bulle. Après tout cela le Pape ayant tout à coup changé du blanc au noir, fait à ce même Prince un aussi sanglant affront que celui de rejetter sa nomination, & de le priver d'un droit si considérable.

D'ailleurs, ce n'étoit nullement le tems de mécontenter, par un affront qui n'étoit pas moins grand que celui qui étoit fait à l'Empereur, une Religion de Chevaliers, com- *Raison du Pape.* 1538.

comme celle-là ; car c'étoit elle qui avoit fait la premiere nomination, une Religion, dis-je, qui faisoit tant de dépenses, & répandoit tant de sang pour défendre la sainte Foi, en faisant une si vigoureuse Guerre aux Infidéles, & justement dans un tems que Soliman menaçoit la Chrétienté avec plus de fierté & de fureur que jamais. On veut que le Pape se soit porté à une résolution de cette nature pour deux raisons : La premiere, pour se vanger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçûë de Charles-Quint, par le retardement qu'il avoit mis à sa résolution à la nomination, le Pontife s'imaginant que ce Prince étoit obligé de faire plus d'honneur à sa Lettre, & d'avoir cet égard pour sa forte & persuasante recommandation, de lui envoyer incontinent la nomination, jusques-là qu'il lâcha ce mot, *qu'en semblables occasions quand les Papes prient, ils commandent.* Mais cette raison est trop foible, pour fonder une vangeance aussi atroce, tant contre l'Empereur, que contre les Chevaliers, d'autant plus que le Cardinal Campeggi n'ignoroit pas, & il l'avoit même écrit au Pape, que la nomination de Bosius étoit assûrée, & arrêtée ; mais que néanmoins Sa Majesté Impériale avoit quelques mesures à prendre, & étoit bien aise de pourvoir les deux autres Sujets nommez, de

Charges

Charges convenables, pour ne les pas laiſſer mécontens, vû ſur-tout que c'étoient des Sujets qui avoient rendus des ſervices.

Autre encore.

On crût que la ſeconde raiſon qu'eut le Pape fut, qu'il avoit trouvé qu'il s'acquerroit une très-grande réputation dans l'Egliſe, s'il remettoit cet Evêché ſous la ſeule dépendance du Siége Apoſtolique, enſorte qu'au lieu que la nomination ſe devoit faire, ſelon leur convention, premierement par la Religion, & enſuite par l'Empereur, elle demeurât entierement à la diſpoſition du Pape, qui croyoit pouvoir en venir facilement à bout, par la raiſon, que l'Empereur ſe trouvant fort occupé, & embarraſſé par les troubles & les deſordres des Luthériens en Allemagne, & allarmé par les grandes menaces, & les préparatifs de guerre de Soliman, & ayant pour les rendre inutiles, beſoin des ſecours de Rome, il y avoit grande apparence qu'il ſe donneroit bien de garde de mécontenter cette Cour, pour défendre une prétention de cette nature, & que de leur côté, les Chevaliers s'en ſeroient facilement déſiſtez, voyant dans ce commencement de leur poſſeſſion, Malthe, Tripoli, & Gozo menacez par Soliman, ou par Barberouſſe; & outre cela, le Pape, pour venir à bout de ſon deſſein, nomma, contre l'uſage, à cette Egliſe, un Cardinal d'un mérite, & d'un crédit

crédit aussi grand que l'étoit Ghinucci, auquel les Chevaliers n'auroient pas voulu faire affront.

Charles défend son droit. Mais le bon Clement eut le chagrin de voir cette anguille glisser, & lui échaper des mains, pour l'avoir trop pressée, étant mort avec la honte de s'être laissé aller à une inconstance si scandaleuse, & d'avoir tenté ce qu'il ne pût obtenir. L'Empereur ayant entendu cette nomination de Ghinucci, à un Evêché sur lequel il avoit droit de Patronage, il en témoigna par une Lettre un grand ressentiment au Pape, qui néanmoins tâcha de le radoucir, mais sans désister de sa nomination en faveur de Ghinucci; auquel CHARLES fit dire par son Ambassadeur à Rome, qu'il pouvoit bien se mettre l'esprit en repos, parce que tandis que lui & ses Héritiers seroient Rois de Sicile, cette Eglise ne seroit pas pour lui, mais pour Bosius, lequel resta à Rome, où il fit de grandes dépenses, pour râcher conjointement avec l'Ambassadeur de l'Empereur, & celui de sa Religion, de détourner l'esprit du Pape, & celui du Cardinal, de cette entreprise, & les porter à se désister de leurs prétentions; nous verrons sur la fin du Livre troisiéme ce qui arriva à cet égard.

Avril. Le premier jour de cette année il arriva à l'Empereur un grand & dangereux accident,

dent, mais dont il fut néanmoins quitte pour la peur. Il avoit accoûtumé ce jour-là sur le midi de faire assembler par-tout où il se trouvoit, dans la Cour de son Palais, tous les pauvres qui s'y rencontroient, à chacun desquels, tant petits, que grands, il faisoit donner un demi écu. Pendant qu'il regardoit ces gens-là d'une Gallerie, où il étoit assis sur un siége, cette Gallerie s'affaissa tout-à-coup, justement dans le moment que las d'être assis, il s'étoit mis au milieu de la porte par où on y entroit; de sorte qu'il eut juste sujet de rendre graces à Dieu, parce que plusieurs de ceux qui tomberent, se rompirent les un bras, les autres une jambe.

Comme je me persuade que le Lecteur aura bien la bonté de me permettre quelque reprise de discours, quoi que cela semble contre la nature de l'Histoire, je me dispose volontiers à le faire, sur-tout puis qu'il s'agit de lui donner un plus particulier & plus distinct éclaircissement d'une matiere qui est une des plus considérables dont il soit parlé dans la Vie de nôtre CHARLES. On a déja fait voir dans la premiere Partie ce qui arriva au sujet de la Confession, ou Formulaire de Foi, presenté par les Luthériens dans la Diette. Je dirai donc pour plus grand éclaircissement qu'il y a sur cela une grande diversité de sentiment entre les Au-

Plus grand éclaircissement digne de remarque.

teurs; car les uns veulent que cette Confession ait été presentée par Luther lui-même, & les autres par Melanchton; & autant que j'ai pû démêler la vérité, je trouve que les premiers se trompent fort, parce qu'effectivement elle fut presentée par Melanchton.

Melanchton à la Diette. Cela fut ainsi disposé par l'Electeur *Jean* de Saxe, qui, comme il a été dit en un autre lieu, étoit le Chef principal, & qui avoit une autorité presque absoluë parmi les Luthériens. Cet Electeur eut en cela deux desseins; le premier est, qu'ayant sçû combien de trames avoient été ourdies par les Ecclesiastiques, pour faire violer la foi & la parole donnée par l'Empereur à Luther, lors qu'il comparut en personne dans une autre Diette, & le danger auquel il s'étoit vû exposé, il ne voulut pas l'exposer une seconde fois à une semblable épreuve, & pour cela il choisit Melanchton, sçachant bien que la haine, & la vengeance de Rome n'avoit pour objet que le seul Luther, qu'elle regardoit comme l'artisan de tout son mal. La seconde vûë fut, que quoi que Luther eût beaucoup d'éloquence, & qu'il s'exprimât avec une merveilleuse grace, néanmoins il manquoit de cette profonde érudition qui étoit nécessaire pour soûtenir par de fortes, & solides raisons tout ce qui s'avançoit dans le Formulaire;

laire ; car il avoit deſſein qu'on entrât en diſpute ; au lieu que Melanchton poſſédoit en perfection ces deux talens, je veux dire, qu'il étoit tout enſemble un grand Orateur, & un profoud Theologien. D'ailleurs, Luther étoit auſſi propre par ſa hardieſſe exceſſive à broüiller les affaires même les plus faciles, & à les gâter, que Melanchton étoit capable de raccommoder les plus difficiles, par ſa modeſtie, par ſa douceur, & par ſes belles manieres d'agir ; & en effet il fut en cela fort admiré des Catholiques.

En un mot, Melanchton, contre ce qu'écrivent d'autres, qui ſe trompent fort, remit le Formulaire entre les propres mains de Charles-Quint, auquel il fit en le lui preſentant, une courte, ſoûmiſe, & éloquente harangue, laquelle fut admirée & applaudie, & dont Charles demeura fort content. Dans les mêmes-tems comparurent auſſi les Députez des Villes de Strasbourg, de Conſtance, de Landau, & de Meming, qui ſuivoient la doctrine de *Zuingle*, & à cauſe de cela appellez *Zuingliens*, ils prierent Sa Majeſté Impériale de la part de leurs Villes, de vouloir auſſi agréer leur Formulaire, & comme ils furent appuyez par l'Electeur Jean de Saxe, & le Landgrave Philippe de Heſſe, ce Formulaire fut reçû. Pluſieurs veulent que *Zuingliens* 1531.

l'Empereur après avoir reçû ces deux Formulaires les remit entre les mains de sept personnes de l'ordre de celles dont j'ai parlé à la fin de l'autre Partie, mais il y a encore un plus grand nombre d'Auteurs qui écrivent furent qu'ils ont donnez à plusieurs Théologiens, dont le principal Chef étoit *Jean Eckius*, Théologien d'un profond sçavoir.

Conférence entre ces Théologiens. Ces Théologiens députez & commis pour examiner ces Formulaires, qui, selon que je l'ai trouvé, furent au nombre de plus de vingt, demanderent de pouvoir conférer & discourir sur les mêmes Formulaires, avec Melanchton, & ses Compagnons, qui étoient au nombre de six, & avec les Zuingliens qui n'étoient que quatre. Mais la plûpart des Ecrivains Protestans veulent que la chose se soit passée autrement : car ils écrivent, que ce furent les Théologiens Protestans qui demanderent cet abouchement, & cette Conférence, à laquelle les Catholiques eurent bien de la peine à se résoudre ; le Cardinal Campeggi s'y opposant, de peur que les autres ne lui fissent recevoir quelque échec dans la dispute. De quelque façon que ce soit, il fut ordonné que les Conférences se feroient en presence de l'Electeur de Saxe, & du Duc Guillaume de Baviere ; & effectivement ils s'assemblerent jusqu'à trois fois, mais sans pouvoir

PHILIPPE LANDGRAVE
de Hesse

voir rien réſoudre ; ce qui obligea l'Empereur à faire publier ce rigoureux Decret, dont il a été parlé ci-devant, lequel fut ſigné de cinq Electeurs, de 30. Evêques, de 24. Princes, de 32. Villes libres, de 18. Abbez, de 9. Prieurs, de 34. Comtes, Barons, & autres Seigneurs, & ce fut par-là que finit la Diette, comme il a déja été dit. Et véritablement ce Decret irrita au dernier point les Proteſtans, & particulierement le Landgrave Philippe de Heſſe, qui contre la coûtume & bienſéance ſortit de la Diette, & partit auſſi-tôt ſans dire adieu, & prendre congé de l'Empereur, & conclut inceſſamment une Ligue pour ſix ans, pour la commune défenſe de la Religion, avec les Cantons de Zurich, de Berne, & de Bâle, & avec la Ville de Straſbourg.

Quoi que Charles-Quint eût fort à cœur les intérêts publics de l'Empire, & de la Chrétienté, deſquels il ſe montra toûjours très-ardent défenſeur, avec tout cela il ne négligea jamais ceux de ſa Maiſon, y pourvoyant toûjours de fort loin, & y apportant de bonne heure le remede néceſſaire, comme il le fit bien voir dans l'occaſion preſente ; car au milieu de ces deſordres dont l'Empire étoit agité, il s'aviſa de pêcher en eau trouble, & d'aſſûrer la Dignité Impériale à ſa Maiſon, deſorte qu'à peine eut-il mis fin à la Diette, qu'il pria l'E-

Il aſſemble le College Electoral.

lecteur de Mayence, comme Chef & Président du Collége des Electeurs; de vouloir l'assembler, ce qu'il ne manqua pas de faire aussi-tôt en dépêchant un Ambassadeur, ou Gentilhomme de sa part à chacun des Electeurs, avec une Lettre qui portoit en substance, *Que Sa Majesté Impériale ayant souhaité de faire assembler les Electeurs dans la Ville de Cologne, pour procéder à l'élection d'un Roi des Romains, Monsieur l'Electeur étoit invité de se trouver dans cette Ville le jour préfix du 29. Décembre.*

Ligue des Smalcalde. L'Electeur de Saxe ayant reçû cette Lettre le soir du 23. Novembre, jugea à propos de contrecarrer l'Empereur en faisant faire une autre Assemblée; & pour cet effet il dépêcha secrettement en toute diligence des Exprès à tous les Princes & Etats Protestans, les sollicitant très-instamment (comme fit aussi le Landgrave de Hesse) de venir les premiers en personne, & les autres d'envoyer leurs Députez, pour se trouver tous ensemble à *Smalcalde* précisément le 29. Décembre, afin de délibérer sur les mesures qui se devoient prendre pour la sûreté de leur Religion, & de leurs Etats: les Cantons de Zurich & de Bâle y furent aussi invitez. Cette Assemblée fut extrêmement nombreuse, & d'un commun accord ils signerent le 4. Janvier une Ligue offensive, & défensive, tant pour la sûreté de leur

leur Religion, que pour celle de leurs Etats. Plusieurs Princes, & plusieurs Villes, qui n'avoient point envoyé de Députez, furent aussi invitez à la signer. Pour mieux se précautionner, ils conclurent que cette Assemblée demeureroit sur pied avec les Députez de tous, & avec ceux qui pourroient être envoyez. De plus ils en donnerent communication aux Rois de France, & d'Angleterre, les suppliant de les vouloir assister, vû qu'il s'agissoit (voilà le prétexte) d'abbattre la puissance excessive de l'Empereur Charles-Quint, qui vouloit se rendre Monarque universel. François I. leur promit plus qu'ils ne demanderent; mais Henri VIII. s'en excusa; & en effet ce Roi n'ayant rien tant à cœur que de faire divorce avec Catherine, & de se marier avec Anne de Boulen, crut avec raison que l'amitié de CHARLES, & de Clément, lui étoit fort nécessaire pour venir à bout de ce double dessein. Cependant le Duc de Saxe avoit déja envoyé à Cologne le Duc Jean Fréderic son Fils, afin de protester en son nom contre l'Election de Roi des Romains, en cas qu'on prétendît la faire au préjudice du Decret de Charles IV. qui excluoit de cette Dignité le Frere, ou le Fils de l'Empereur.

Nonobstant les protestations faites par l'Electeur de Saxe, écrites de sa propre main, *Ferdinand crié Roi.*

des Romains. main, & envoyées au Collége, & malgré celles que son fils fit de bouche, les Electeurs conclurent le soir du cinquiéme Janvier l'élection du Roi des Romains en la personne de Ferdinand Frere de Charles-Quint. Ce même jour les Electeurs écrivirent par un Gentilhomme exprès à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave de Hesse, *Que le Collége Electoral avoit avec une entiere unanimité fait l'élection du Roi des Romains, en la personne de Ferdinand d'Autriche, Roi de Boheme & de Hongrie, Frere de leur très-auguste Empereur, ayant trouvé par honneur, & par conscience, que cette élection convenoit à l'intérêt de l'Empire*; à quoi les autres ne firent aucune réponse. Le matin du dixiéme du même mois, l'Empereur passa à Aix-la-Chapelle, avec le Roi des Romains nouvellement élû, & les Electeurs s'y étant aussi rendus, on fit la cérémonie du Couronnement de ce nouveau Roi le matin du onziéme, avec toute la pompe, & la solemnité accoûtumée.

Couronné & avis. L'Empereur séjourna ensuite quelques jours dans cette Ville avec les Electeurs, & avec le Roi des Romains, pour expedier les Lettres d'avis à tous les Princes, & à toutes les Villes libres de la Religion Catholique dans l'Empire, chacun écrivant séparément; les Electeurs pour donner avis de l'Election qu'ils venoient de faire; Ferdinand

nand pour faire ſçavoir, qu'il avoit été appellé à cette Dignité; & l'Empereur pour leur ordonner de reconnoître ſon Frere pour Roi des Romains. Il envoya auſſi ce même Gentilhomme à Smalcalde avec une Lettre, dont la ſuſcription étoit telle : *Aux nobles Princes, & Députez Proteſtans aſſemblez à Smalcalde*; & le contenu portoit, que ſans aucun retardement ils euſſent à reconnoître Ferdinand ſon Frere, légitimement élû & couronné Roi des Romains; mais ils ſe mocquerent de cette Lettre, & ne firent au Gentilhomme d'autre réponſe que la ſuivante : *Que quand il ſeroit tems, ils feroient ce qui étoit convenable à l'intérêt de l'Empire*; réponſe qui irrita fort l'Empereur.

D'Aix-la-Chapelle l'Empereur paſſa à Cologne pour y faire quelque ſéjour, & de-là il alla auſſi à Prague avec ſon Frere. Cependant ayant appris la défenſe opiniâtrée des Florentins, que tous les jours il ſe répandoit beaucoup de ſang, tant de la part des Aſſiégeans, que de celle des Aſſiégez, & que le bruit couroit que ces derniers avoient réſolu de réduire tout en cendre, & de s'enſevelir eux-mêmes ſous les ruïnes de leur Ville plûtôt que de ſe rendre, il crût, qu'il y auroit de la cruauté à les preſſer & à les tourmenter davantage, deſorte qu'il ſe diſpoſa à prendre d'autres meſures. Véritablement les mena- *Florentins.*

ces du Turc, & l'Assemblée de Smalcalde donnoient beaucoup à penser à l'Empereur, qui voyoit la nécessité, qu'il y avoit d'assembler au plûtôt une puissante Armée en Allemagne, & il lui fâchoit fort, de voir en Italie ses meilleurs Commandans, Capitaines, & Soldats, se morfondre & périr inutilement au siége de Florence, qui effectivement lui coûtoit le sang de ses plus braves Guerriers, & il ne pouvoit s'empêcher de pleurer la mort du Prince d'Orange.

Il se rend. Il a déja été dit qu'après la mort de ce Prince, le Marquis de Vasto, dit *du Guast*, avoit pris le Commandement de cette Armée, & de cette expédition, mais ensuite voyant, que les choses tiroient en longueur, l'Empereur ayant envoyé le Marquis à Naples, donna ce Commandement à *Don Ferdinand Gonzague*, auquel il écrivit, & envoya ordre de lever ce siége, après avoir tâché de tirer des Florentins quelque avantage honorable, ou tel qu'il seroit possible, pour le rétablissement de la Maison de Médicis, mais qu'à quelque prix que ce fût, il levât le siége: dequoi l'Empereur écrivit aussi au Pape, qui commençoit de son côté à se chagriner, de voir perdre tant de gens, & d'entendre qu'on murmuroit fort dans toute l'Europe, & qu'on trouvoit très-mauvais qu'un Vicaire de

JESUS-

JESUS-CHRIST fît verſer tant de ſang, & pût ſe réſoudre à ruïner avec tant de cruauté une ſi belle Ville, pour l'apétit d'enrichir ſa Maiſon d'une Principauté ; mais cet ordre de l'Empereur n'arriva à Gonzague, qu'après que les pauvres Florentins, qui dans leur longue & vigoureuſe défenſe d'un an avoient ſouffert des maux inexprimables, & mangé chiens, chats, chevaux, ânes, & autres animaux, preſſez & contraints par la faim s'étoient rendus à diſcretion à Gonzague, qui fut véritablement diſcret ; car étant entré dans Florence avec l'Armée, il ne voulut y faire aucun changement juſqu'à ce qu'il eût reçû les ordres de l'Empereur, à qui il en donna avis.

Ce Prince ayant donc reçû la nouvelle de la reddition de cette Ville, il jugea généreuſement comme Guerrier, & comme Empereur, que les Florentins méritoient, après avoir fait paroître tant de zéle pour leur Patrie, qu'on leur fît quelque traitement honorable ; l'Empereur ayant de plus fort à cœur d'effacer par une grande douceur envers eux le ſcandale, que généralement tous les Peuples de l'Europe avoient pris, de voir qu'il s'attachât avec tant d'opiniâtreté à détruire une République, & à lui faire ſouffrir tant de maux par une grande avidité de régner, & par je ne ſçai quel

Quelle loi leur fut impoſée.

apetit de vengeance. Il écrivit donc à Gonzague qu'on n'exigeât des Florentins d'autre condition que de rétablir la Maison de Médicis, & de proclamer leur Prince la Personne d'*Alexandre de Médicis*; mais que du reste on les laissât dans la joüissance des mêmes Privileges, & de la même forme de Gouvernement avec les mêmes Magistrats, Charges, Conseils, Elections, qui étoient en usage lors que la République subsistoit. Desorte qu'Alexandre fut reçû, proclamé, & reconnu Prince, & qu'on lui fit serment de fidélité; ayant été specifié que comme Souverain absolu il auroit le droit de recevoir & d'envoyer des Ambassadeurs, de battre Monnoye, de conclure des Ligues, & de faire la paix, ou la guerre, selon qu'il le jugeroit convenable aux intérêts de l'Etat, & aux siens: qu'un de ses Secrétaires assisteroit toûjours dans les Conseils, & Assemblées de Magistrats, mais sans y avoir voix; & que la confirmation de ceux qui seroient élûs pour le Gouvernement dépendroit du Souverain; cela s'entendoit de Successeur en Successeur à perpétuité: le droit de Fief de l'Empire étant toûjours réservé à l'Empereur.

Miseres des Florentins durant la République. 1531.

Je ne suis pas du sentiment de ceux qui se sont avisez d'écrire, & quelquefois de clabauder, que les Florentins perdirent la liberté après l'avoir si glorieusement défenduë

ALEXANDRE DE MEDICIS
Due de Florence

duë par l'effuſion de tant de ſang, & qu'ils tomberent dans la ſervitude pour laquelle ils avoient tant d'horreur ; au contraire j'ai été, & ſerai toûjours d'avis, que ces Peuples en paſſant de la République à la Principauté, ſe trouvérent dans une condition beaucoup plus heureuſe. Qu'on liſe, de grace, toutes les Hiſtoires de Florence depuis trois ſiécles en ça ſeulement, & on verra, que pendant le ſeul cours d'un ſiécle & demi que la République a duré, juſqu'à la Principauté de la Maiſon de Médicis, on verra, dis-je, que les Florentins n'ont joüi de trois mois ſeulement de bon repos. Les guerres étrangeres les deſoloient : ils ne pûrent jamais entretenir une bonne amitié avec le Pape, & avec l'Empereur, étant ſouvent tourmentez de l'un, ou de l'autre, & quelquefois de tous les deux en un même tems. Il faloit bon gré mal gré, obéïr, ſuivre le parti de l'un ou de l'autre, & épouſer les intérêts de celui qui étoit le mieux en état, ſoit par jalouſie, ou par envie, de leur tendre des embûches, & des piéges pour les perdre.

Pour dire encore quelque choſe de pis, j'ajoûterai que Florence fut toûjours affligée d'un mal inteſtin qui lui rongeoit les entrailles, je veux parler de la peſte des diſcordes civiles ; mal auquel elle ne pût jamais trouver aucun remede capable de le guérir, juſques-là que les remedes ne ſervoient

Continuation.

voient qu'à l'aigrir & à l'irriter. On donnoit tout lieu, & toute la commodité possible aux Familles de devenir puissantes, & ensuite elles se divisoient en partis & en factions qui se disputoient l'autorité principale par la force des armes, les Grands tâchant, pendant ces tempêtes & ces troubles de manger les petits, comme font les poissons. Les haines, les inimitiez, & les jalousies des Particuliers s'opposoient continuellement au repos public, & le troubloient. Dans les ruës on ne voyoit briller qu'épées & que poignards, & on n'y entendoit que ces effroyables cris, tuë, tuë. On perdoit le respect aux Magistrats; on exposoit au saccagement & au pillage les biens des Citoyens & la Ville se désoloit par des meurtres très-fréquens. Il faisoit mauvais demeurer neutre, & prendre parti étoit encore pis: on ne pensoit qu'à se venger, & à supplanter son compagnon, pour établir sur les ruïnes de sa fortune la sienne propre. Combien d'outrages, combien de violences, combien de vols, combien de sacriléges, combien de meurtres, combien de banniſſemens, combien de cruautez voyoit-on arriver, & régner parmi les Florentins? Ils s'étoient tellement habituez aux meurtres, aux fureurs, & à répandre le sang innocent, que les ruës en étoient souvent inondées, & que la cruauté leur étoit devenuë naturelle, ce qui

qui fit courir ce Proverbe (qui fut aboli dans la suite) *Barbare comme un Florentin.* Les Histoires ne sont que trop remplies d'exemples, dont la mémoire fait horreur, des divisions & des guerres très-funestes, & qui durérent deux siécles entiers, entre les Factions des *Guelfes*, & des *Gibelins* premierement ; & puis des *Blancs*, & des *Noirs* ; & pour passer sous silence tant d'autres ; que ne fit pas la conjuration des *Pazzi*, laquelle causa des desordres si lamentables, & troubla si fort le repos de la République ? Certainement si la Riviere d'Arne qui traverse Florence, avoit autant de langues, que ses eaux forment, pour ainsi dire, de voix par leur murmure & par leur bruit, elle sauroit bien dire combien de milliers d'innocens ont été précipitez & étouffez dans son sein, souvent enflé comme de douleur. Voilà l'état où les Florentins ont vécu durant le tems de la République. Voyons-les à present sous la Principauté de la Maison de Médicis.

Leur heureux état.

Ces Séréniſſimes Princes ne parvinrent pas à la Principauté comme étrangers, mais comme amis, & Concitoyens de leurs Sujets mêmes, & comme ils connoissoient leur humeur, ils tâcherent par la clémence, & la douceur de leur Gouvernement de s'y accommoder, autant que la Majesté & la bienséance de leur rang le pouvoit permettre.

mettre. On n'a jamais vû dans le reſte du monde de Souverains ni plus zélez, ni plus vigilans, ni plus appliquez à procurer l'utilité, l'avantage, & le bien de leurs Peuples, que ceux-ci l'ont toûjours été à l'égard des leurs. Ils ont travaillé à attirer de toutes les parties de l'Univers toute ſorte de trafic & de commerce dans la Toſcane, & à lui faciliter par leur protection les moyens d'entretenir correſpondance dans tous les lieux les plus marchands. La juſtice s'exerce exactement dans la Toſcane, & ces Princes ſont ſi humains & ſi généreux, qu'ils n'ont pas de plus grand plaiſir que d'accorder des graces. Chacun eſt maître de ce qu'il a, chacun va dormir en toute ſûreté dans ſa maiſon; en un mot, il n'y a pas de Province en Italie, ou, pour mieux dire, & dans toute l'Europe, qui puiſſe ſe vanter d'avoir joüi, pendant plus d'un ſiécle, d'une paix auſſi profonde, tant au-dedans qu'au dehors, que celle qui s'eſt vûë dans la Toſcane. Si donc l'on conſidére bien le changement arrivé aux Florentins dans le Gouvernement, on verra clairement que loin d'avoir rien perdu, ils ont beaucoup gagné.

On négotie contre l'Election du Roy

Jean Frederic Fils de l'Electeur de Jean de Saxe, qui s'étoit par l'ordre de ſon Pere inutilement oppoſé à l'élection de Ferdinand pour être Roi des Romains, fut envoyé

voyé par l'Electeur son Pere au Duc Guillaume de Baviere, comme au Prince le plus puissant & le plus accredité d'Allemagne, pour lui representer par les raisons les plus fortes & les plus efficaces le préjudice que la liberté commune recevoit de l'Election qui avoit été faite d'un Roi des Romains. Il fut donc conclu par le moyen de Jean Frederic, que l'Electeur Jean, & le Duc de Baviere s'aboucheroient; & dans l'entretien très-secret qu'ils eurent effectivement ensemble, le premier representa au dernier, en presence du même Jean Frederic son fils, leurs communs interêts, de la maniere qui suit : *Monsieur le Duc mon très-Cher Cousin. L'exemple que quelques Electeurs nous ont mis devant les yeux dans l'Election, qu'ils ont faite du Roi des Romains contre les Loix, est d'une si grande conséquence, que si on négligeoit d'y remedier, on en verroit arriver des maux beaucoup plus grands. Si une fois on souffre cet usage de donner à l'Empereur un Successeur avant sa mort, & de substituer le fils en la place du Pere, ou le Frere en la place du Frere, & de faire ainsi continuer l'Empire dans une même Maison, ce seroit détruire, je ne dirai pas insensiblement, mais ouvertement, & tout-d'un-coup, la liberté des Suffrages, & rendre l'Empire Héréditaire dans une seule Famille, qui avec le tems* des Romains. 1531.

détrui-

détruira les Electeurs, & fera l'Empire une Monarchie. Ceux qui y ont le plus grand intérêt doivent être les premiers à remedier aux maux infinis que cela causeroit immanquablement; & comme il n'y a point en Allemagne de Maison qui ait plus d'intérêt de le faire, que celle de Baviere, & que vôtre Personne en particulier, à laquelle l'Empire ne peut assûrément manquer, en cas que Charles vint a mourir, j'espere, aussi, qu'elle se mettra à la tête de ceux qui s'opposent à l'Election de Ferdinand.

Duc de Baviere 1531

Le Duc de Baviere prêta fort l'oreille à ces discours, quoi qu'il fût proche parent de Ferdinand, desorte qu'il offroit de s'unir avec ceux de la Ligue de Smalcalde, & avec le Roi François I. afin d'obliger les Electeurs à déclarer nul tout ce qu'ils avoient fait en faveur de Ferdinand. CHARLES V. averti de toutes ces pratiques & ces menées, & de la force que les discours de l'Electeur de Saxe avoient euë sur l'esprit du Duc de Baviere, pour le porter à s'unir avec les Luthériens, & voyant bien qu'on projettoit de ruïner sa Maison, & que si on laissoit prendre racine à une si mauvaise plante, elle produiroit infailliblement des fruits amers, & nuisibles non-seulement à sa Famille, mais à toute la Chrétienté, il fit venir son Frere auprès de lui, & ils résolurent ensemble de dépêcher incessamment

au

au Duc de Baviere Monsieur *Granvele*, & Jean *Eckius*, afin que par leur addresse ils tâchassent de le détourner des résolutions qu'il avoit prises avec le Duc de Saxe. Ces Messieurs s'étant rendus à Munic, résidence du Duc, trouvérent ce Prince en une grande perplexité, parce qu'ayant plus mûrement refléchi sur ce qu'il avoit arrêté avec l'Electeur Jean, il demeura persuadé qu'il importoit fort peu à l'Empire, que Ferdinand y succedât après Charles, & que ce seroit à lui une action indigne & reprochable de s'unir avec les Hérétiques, pour faire annuller une Election faite si canoniquement : que d'ailleurs il trahiroit la proximité qu'il y avoit entre lui & Ferdinand ; qu'il contribueroit sans aucune raison à satisfaire l'apétit particulier de vengeance, dont François I. brûloit contre Charles V. & qu'enfin il donneroit un grand scandale à toute la Religion Catholique, qui ne pourroit sans étonnement voir le Chef d'une Maison, telle qu'étoit la sienne, laquelle avoit toûjours été une fille obéïssante & affectionnée au Saint Siége, devenir le Protecteur des Hérétiques, & l'appui de leur fortune.

Ces deux Messieurs dont je viens de parler envoyez par Charles, & par Ferdinand, trouvérent le Duc justement comme il faisoit en soi-même de semblables réflexions,

Il se reünit avec l'Empereur.

flexions, & rouloit toutes ces choſes en ſon eſprit, deſorte qu'ils demeurerent fort étonnez, lors que ſe preſentant à l'audience du Duc, ils l'entendirent s'écrier à haute voix, *je me repens, je me repens, Meſſieurs*; après quoi étant entrez en diſcours ſur la matiere en queſtion, il leur raconta naïvement tout ce qui s'étoit paſſé avec l'Electeur de Saxe, & ajoûta que s'en étant repenti, il avoit réſolu *d'être ennemi des ennemis de l'Empereur, de reconnoître pour légitime l'élection du Roi Ferdinand, de ſoûtenir la Religion Catholique contre la nouvelle Doctrine de Luther, & de contribuer avec tous ſes Freres à la guerre contre le Turc, aux dépens de leurs biens & de leur propre vie.* Les deux Envoyez s'en étant retournez avec cette réponſe, réjoüirent extrémement l'Empereur, qui regardoit cet article comme très-important à ſes intérêts, quoi qu'il eût ſujet de craindre de grands deſordres de la puiſſance des Luthériens, & de la réſolution qu'ils avoient priſe de ne point contribuer à la guerre. Le Duc de Baviere écrivit cependant à l'Electeur Jean pour lui rendre raiſon de ſon procedé, & lui marquer qu'après avoir plus mûrement examiné la choſe, il avoit jugé qu'il ne pouvoit ſe départir de ſon alliance & de ſon union avec l'Empereur, & avec le Roi Ferdinand.

Sur

Sur ces entrefaites Charles reçût la nouvelle de la mort de la Ducheſſe Marguerite ſa Tante, veuve) le mariage néanmoins n'avoit pas été conſommé) du Duc Philibert Emanuel de Savoye, Gouvernante des Païs-bas, & qui véritablement avoit gouverné avec une entiere ſatisfaction des Peuples, auſſi-bien qu'avec la ſienne propre; deſorte qu'il ſe vit obligé de s'acheminer inceſſamment vers la Flandre, afin de conſoler par ſa preſence ces Sujets qui lui avoient toûjours été chers, & qui avoient grand beſoin d'un pareil baume pour adoucir la douleur vive & amere, que leur cauſoit la perte d'une Gouvernante ſi ſage & ſi prudente: outre que l'Empereur voyoit bien qu'il falloit au plûtôt pourvoir à un Gouvernement de cette importance: mais il envoya devant lui des ordres, afin qu'on ne fit aucun apareil de Fête pour ſon arrivée, le deüil où ils devoient être les uns & les autres pour la perte de Marguerite, ne permettant pas qu'on obſervât ces ſortes de cérémonies pleines de pompe & de réjoüiſſance. *Charles Quint à Bruxelles.* *1531.*

Peu après on vid arriver à Bruxelles deux Ambaſſadeurs envoyez par *Alexandre de Médicis*, nouveau Prince de Toſcane, & comme ils étoient les principaux Seigneurs de cette Principauté (car l'un d'eux étoit le Duc Strozzi) ils parurent avec un Cortége très- *Ambaſſadeurs de Toſcane.*

très-nombreux. Ils firent leur entrée dans la Ville en habit de deüil. Mais le jour de leur audience publique, qui fut juſtement celui que la Cour avoit quitté le deüil, ils ſe firent admirer par la beauté & la magnificence extraordinaire de leurs Livrées. Cette Ambaſſade ſe fit pour deux fins : l'une pour remercier Sa Majeſté Impériale de tout ce qu'elle avoit fait ſi généreuſement pour la gloire, & pour l'avantage de la Maiſon de Médicis ; & l'autre, pour recevoir au nom d'Alexandre, déclaré Prince, l'Inveſtiture de la Principauté, qui fut accordée avec les cérémonies les plus ſolemnelles ; & les Ambaſſadeurs furent traitez avec tous les honneurs qu'on auroit pû faire à ceux des Têtes couronnées, Alexandre étant conſidéré comme un Prince qui devoit bien-tôt être Gendre de l'Empereur. Dans les Lettres d'Inveſtiture il fut déclaré, que cette Principauté étoit Fief de l'Empire.

Fils de François I. mis en liberté.

En ce tems-là l'Empereur alla faire quelque tour par les Provinces des Païs-Bas, & en viſita les principales Villes, afin de réjoüir par ſa preſence & par ſa vûë ces peuples, dont il étoit véritablement aimé. Pendant qu'il étoit à Bruxelles (d'autres écrivent qu'il étoit à Gand,) il reçut un Courier d'Eſpagne, lequel lui apportoit la nouvelle de l'élargiſſement des deux Fils de François I. auſquels on avoit donné la liber-

liberté, selon les ordres qui avoient été donnez par l'Empereur, en vertu du Traité conclu sur ce sujet avec le Roy François I. & ensuite signé & ratifié avec toutes les formalitez. Ce Prince avoit fort pressé la liberté de ses Fils, afin de pouvoir être mieux en état d'executer hardiment les desseins trop grands, & trop vastes qu'il avoit formez, & qu'il couvoit contre l'Empereur: & comme il croyoit que le temps étoit alors propre & favorable, il ne vouloit pas en laisser perdre l'occasion; ce qui fut la cause qu'il promit beaucoup plus qu'il n'avoit dessein de tenir, & qu'il fit semblant d'être ami de Charles V. tandis qu'il négocioit secretement avec les Luthériens la Ligue de Smalcalde. Maxime d'Etat fort naturelle, & fort ordinaire aux Princes.

Comment reçûs en France.

Ces jeunes Princes arriverent le soir du 27. Août à Fontarabie, jusqu'où l'Impératrice qui gouvernoit, les fit accompagner par deux Grands, par trente Gentilshommes, & par une Compagnie des Gardes à Cheval. Le Maréchal de Montmorenci s'y étoit rendu avec une très-belle, & très-noble suite, composée de la fleur des Seigneurs de la Cour, pour les recevoir, comme il les reçût en effet. Ensuite étant partis de là, ils eurent à peine fait trois mille de chemin qu'ils rencontrerent la Reine Eleonor leur belle-mere, femme de François I. & sœur de

de Charles-Quint, de laquelle ils furent reçûs & caressez avec de grandes marques de tendresse & d'affection. Enfin, ils arriverent à Paris, où on leur fit une reception magnifique, & le troisiéme jour de leur arrivée dans cette Ville, le Roy François mena son Aîné, c'est-à-dire le *Dauphin*, en Bourgogne, où il le fit proclamer Duc, & par ce moyen, réunit ce Duché à la Couronne de France, ce qui ne fut guéres agréable aux Bourguignons, qui auroient beaucoup mieux aimé avoir le Cadet pour leur Duc, afin que le Duché ne dépendit que de lui-même.

Religion Romaine en quel état. 1532.

Parmi tant d'affaires difficiles & penibles que l'Empereur se trouvoit alors sur les bras, il n'y en avoit aucune qui lui causât plus d'inquiétudes que celle de la Religion, qu'il consideroit comme étant entre *Cylla & Carybde*, pour rapporter icy les termes mêmes dont il se servoit lors qu'il en parloit. Véritablement ce n'étoit pas sans raison qu'il s'en exprimoit de la sorte, puis qu'il est certain que c'est-là justement où la Religion Romaine se trouvoit en ce temps-là, ayant d'un côté le dur & fâcheux écueil de Soliman qui prétendoit la faire échoüer contre ses puissantes Armées de Mer & de Terre, afin que l'ayant mise en pieces, il pût en recueillir les débris. De l'autre côté il y avoit les Luthériens, qui

qui par la nouvelle Réforme de l'Eglise, formoient comme un autre écueil devant les yeux de la Religion Catholique, dans ce tems d'orages & de tempêtes ; desorte que quelque sage & prudent que fut CHARLES, il ne pouvoit que se troubler extrémement, & que se trouver fort embarrassé à l'égard des moyens qu'il falloit employer pour mettre ordre à toutes choses, parce qu'il ne pouvoit tourner toutes ses forces contre le Turc sans affoiblir celles qu'il destinoit à ranger les Luthériens, & s'exposer ainsi à aller se briser contre l'écueil de leur fortune ; la même chose seroit arrivée, & les Turcs auroient eu beau jeu, s'il eût envoyé ses principales forces contre les Luthériens ; & en divisant ses forces il se mettoit au hazard d'être battu des deux côtez, parce que le Turc, & les Luthériens, chacun de son côté, travailloient à se mettre en état d'executer heureusement leurs desseins, & de remporter des avantages. Comme CHARLES aimoit tendrement l'Impératrice son Epouse, & qu'il n'ignoroit pas qu'elle ne pouvoit que s'affliger beaucoup en apprenant du Conseil le mauvais état des affaires, il ne fut pas plûtôt arrivé à Bruxelles, qu'il écrivit de sa propre main à cette Princesse la Lettre suivante, pour l'informer de tout.

A LA SERENISSIME

Donna Iſabelle de Portugal, Impératrice, Reine d'Eſpagne, &c.

Charles Empereur des Romains, Roi d'Eſpagne, &c. ſon affectionné Epoux, lui ſouhaite ſalut, & l'aſſiſtance du Ciel dans le Gouvernement qu'elle exerce en ſon nom.

» MA très-chere & bien-aimée Femme, après avoir baiſé ce papier » avec la même tendreſſe & la même ardeur avec laquelle je baiſerois vôtre bouche, ſi j'étois auprès de vous, je vous » écris : Que les avis que j'ai du côté du » Turc, ſont differens, depuis quelques » jours en ça, de ceux que j'avois ci-devant » reçûs. Il m'avoit été aſſûré que Soliman » n'avoit autre deſſein, que de mettre ſur » pied une puiſſante Armée, pour l'envoyer » vers la fin du Printemps du côté de la mer » rouge : preſentement on m'écrit toute » autre choſe de Veniſe, ſur le rapport d'un » Ambaſſadeur, que cette République te- » noit à la Cour du Turc à Conſtantinople, » d'où il étoit parti le cinquiéme de No- » vembre, & arrivé à Veniſe le neuviéme » de Decembre, où ayant fait ſon rapport

» au

au Sénat, un Secretaire fut chargé d'in- «
former mon Ambaſſadeur à Veniſe des «
particularitez qui me regardoient, & qui «
ſont telles. «

Que le bruit que le Turc avoit fait «
courir, qu'il avoit deſſein d'envoyer ſon «
Armée dans la mer rouge, étoit faux, «
& que le Grand Seigneur ne l'avoit fait «
répandre que pour pouvoir mieux trom- «
per & ſurprendre les Chrétiens; que ſa «
réſolution étoit de venir contre la Chré- «
tienté avant la fin du Printemps, & que «
pour cet effet il travailloit avec toute la «
diligence poſſible à préparer une très- «
groſſe Flotte, où il devoit faire embar- «
quer une grande Armée compoſée de gens «
d'élite; & que le bruit couroit déja à «
Conſtantinople, que cette Flotte ſeroit «
compoſée de plus de 300. Vaiſſeaux, «
tant Galeres, que Navires, Galeaſſes, «
& autres Vaiſſeaux legers qui ſervent à «
tranſporter la Cavalerie; & que cette «
Flotte & cette Armée devoient, ſous le «
commandement d'Abraim Baſſa atta- «
quer les Royaumes de Naples & de Si- «
cile: Le rapport de l'Ambaſſadeur va «
même plus avant, ſçavoir, qu'on tenoit «
pour certain, que le Roi de France de- «
voit ſoûtenir & appuyer cette entrepri- «
ſe, dont on croyoit la réüſſite d'autant «
plus facile, qu'en même-tems Soliman «

» devoit avec ſa Maiſon, & tout le reſte
» des forces de l'Empire Ottoman, atta-
» quer la Hongrie.
» Ces avis ont été confirmez par d'autres
» rapports du Patriarche d'Aquilée, Vé-
» nitien, qui étoit arrivé à Veniſe d'un
» voyage qu'il venoit de faire à Conſtan-
» tinople : il eſt vrai qu'il ajoûte que pour
» lui il ne croit pas, qu'il ſoit poſſible au
» Turc d'armer en même-tems toutes les
» puiſſantes & redoutables forces dont on
» parloit, pour attaquer la Hongrie & l'I-
» talie, d'autant plus que les préparatifs
» qu'il faiſoit pour la mer rouge, ne pou-
» voient pas être employez ni contre la
» Hongrie, ni contre l'Italie ; deſorte qu'il
» lui faudroit de toute neceſſité mettre en
» Campagne trois puiſſantes Armées, ce
» qu'il n'y avoit aucun lieu de croire, après
» tant de Guerres précédentes où Soliman
» s'étoit trouvé engagé, & qui avoient ap-
» pauvri les Peuples, & épuiſé les Arſe-
» naux, les Finances, & les forces de cet
» Empire.
» Le même Patriarche offroit de ſe rendre
» Médiateur de la paix avec le Turc, ſi je
» voulois, avec mon Frere Ferdinand y
» conſentir, & que la choſe réüſſiroit fa-
» cilement, pourvû que ſes offices fuſſent
» ſoûtenus de ceux de l'Ambaſſadeur Loüis
» Gritti, tout fraîchement envoyé par la
» Re-

République pour réſider à Conſtantino- «
ple. Je fis hier préciſément répondre au- «
dit Patriarche par mon Ambaſſadeur à «
Veniſe, que je ſouhaitois fort de procu- «
rer à des conditions raiſonnables, la paix «
à la Chrétienté, & à ma Maiſon; mais «
que cependant je ne voulois pas la preſ- «
ſer, pour n'être pas trompé par une Na- «
tion, qui pour être ſans foi, eſt très-per- «
fide, enſorte qu'on n'en peut rien atten- «
dre de certain; parce que ſi le Turc don- «
noit les mains à la paix, & la facilitoit «
dans un tems où il étoit ſi fort, je ne «
pouvois m'empêcher de croire qu'il n'y «
eût quelque tromperie cachée. Enfin, il «
y a quantité d'autres avis qui s'accordent «
avec ceux du Patriarche, ſçavoir, que «
Soliman n'a aucun deſſein de faire cette «
année la guerre en Hongrie, & moins «
encore dans le Royaume de Naples, & «
quand il en auroit la penſée, il n'a point «
d'aſſez grandes forces pour cela. «

Que cela ſoit vrai, ou non, le Roi «
Ferdinand mon Frere, qui agit de con- «
cert avec moi, & qui a des ſentimens «
& des avis tout ſemblables aux miens, «
ne laiſſe pas de bien munir & de bien «
fortifier la Hongrie, & j'ai ſoin de le «
pourvoir d'une bonne levée de Troupes, «
pour avoir une Armée en Campagne au «
commencement ou au milieu du Prin- «

» temps, étant bon de ſe tenir ſur ſes gar-
» des, tant à cauſe qu'il ne faut point ſe
» fier aux Turcs, que parce qu'il n'y a pas
» lieu de douter que Soliman n'ait de très-
» mauvais deſſeins contre la Chrétienté,
» & une avidité ſi grande, qu'il y a tout
» ſujet de croire qu'il cherchera toutes les
» occaſions, & tous les moyens de la trom-
» per, & de l'attaquer. J'ai envoyé dans
» les Royaumes de Naples & de Sicile des
» ordres très-exprès & très-preſſans, de
» fortifier avec tout le ſoin & toute la di-
» ligence poſſible, & de pourvoir de bon-
» nes Garniſons, & Proviſions toutes les
» Places Maritimes des Côtes, ſur tout les
» plus expoſées.

» Pour ce qui eſt des Luthériens, qui
» ſont pires que les Turcs, puis qu'ils ſont
» les ennemis domeſtiques de l'Allema-
» gne, & de l'Egliſe, ils ſe fortifient tous
» les jours, ce qui fait ma plus grande
» affliction, cependant ils n'oſent pas vio-
» ler les défenſes qui leur ont été faites,
» & moi je ne trouve pas à propos, vû
» les menaces du Turc, de leur ſuſci-
» ter une plus grande perſécution, com-
» me Rome le ſouhaiteroit, & comme ce
» ſeroit auſſi mon intention, ſi les autres
» intérêts qui regardent auſſi la Chrétien-
» té, ne m'obligeoient à penſer à autre
» choſe.

» Voi-

Voilà, ma très-chere Impératrice, l'é- « tat où ſont les choſes, autant qu'on en « peut juger par les avis. Je fais toutes les « diligences poſſibles pour en avoir de plus « certains, & je ne manquerai pas de vous « les faire ſçavoir tels que nous pourrons « les recevoir. Cet état donc où ſe trou- « vent les affaires, joint à l'incertitude des « nouvelles, & de l'iſſuë que pourront « avoir les menaces, & les préparatifs du « Turc, ne me permet pas de penſer, à « moins que de vouloir agir contre toutes « les bonnes maximes de la Politique, à « abandonner ces Païs, pour prendre la « route d'Eſpagne, tant pour vous ſoula- « ger des fatigues du Gouvernement, que « pour joüir de vos tendres & doux em- « braſſemens. L'eſperance de vous voir le « plûtôt qu'il me ſera poſſible, me remplit « par avance le cœur d'une ſenſible joye: « mais je me fais encore un plus grand « plaiſir de vous garder une foy pure & in- « violable, mon très-cher Bien. Ma Séré- « niſſime Impératrice, ma très-précieuſe « Reine, mon Epouſe bien-aimée, & plus « chere qu'aucune choſe du monde; la « très-Sainte Trinité, avec toute la Cour cé- « leſte des Saints & des Anges, vous ayent « dans leur grace, & leur garde ſpéciale. Je « vous recommande à leur ſainte aſſiſtance. « ABruxelles le 27. Janv. 1532. CHARLES. «

L'Impératrice reçût cette Lettre pendant qu'elle étoit à *Avila*, où ſon Conſeil l'avoit ſuivie, & où elle étoit allée pour accompagner le Prince Philippe ſon Fils. Elle fut reçûë avec toute la pompe & la magnificence poſſible par les Habitans de cette Ville, qui ſe pique d'être une des plus fidelles & des plus affectionnées au Roi ſon Seigneur. L'Impératrice ayant reçû cette Lettre, fit aſſembler ſon Conſeil dans ſon Appartement, & leur en fit faire la lecture. Cela arriva en un tems où le Conſeil avoit déja donné ordre au Secretaire d'Etat d'écrire à Sa Majeſté Impériale, & de lui marquer que tous ſes Fidéles Sujets l'attendoient avec impatience, en conſéquence d'une Lettre précedente de Sa Majeſté, par laquelle elle leur donnoit avis, que dès que la Diéte de Spire ſeroit finie, elle s'embarqueroit pour ſe rendre en Eſpagne; ſur cette nouvelle le Conſeil ſe préparoit à recevoir ſon Souverain Seigneur, dont la Reine attendoit le retour avec plus d'impatience encore que le Conſeil; parce qu'effectivement cette Royale Epouſe aimoit avec une tendreſſe extraordinaire, ſon illuſtre Epoux, qui de ſon côté ne la cheriſſoit pas moins; deſorte que ſi le Conſeil demeura extrémement ſurpris, l'Impératrice fut encore plus étonnée en appre-

apprenant des nouvelles ſi differentes, d'autant plus qu'ils ne ſçavoient rien de tous ces grands préparatifs des Turcs, & des menaces qu'ils faiſoient à la Chrétienté, & qu'ils ſe figuroient même que les choſes étoient dans un tout autre état. Cependant, après avoir délibéré ſur les moyens d'amaſſer quelque ſomme d'argent comptant, par voye de ſubſide extraordinaire, pour ſecourir l'Empereur dans les beſoins où il pouvoit ſe trouver dans cette conjoncture, l'Impératrice lui fit la réponſe qui ſuit.

A U

TRE'S-INVINCIBLE, ET TRE'S-PUISSANT

CHARLES

Empereur des Romains, Roi d'Eſpagne, de Naples, de Sicile, de Jeruſalem, &c.

ISABELLE

Qui a le bonheur d'être Servante & Epouſe d'un ſi glorieux Prince, lui ſouhaite ſalut, & longue vie, pour le bien de la Chrétienté, & de ſes Etats, & un heureux retour entre ſes bras.

» MOn très-cher & très-honoré Seigneur, & Epoux. Après avoir mille & mille fois baiſé vôtre très-aimable » Lettre, contentez-vous, mon très-bon » Empereur & Epoux, que vôtre Iſabelle, » qui a pour vous la plus forte & la plus » tendre paſſion, vous remercie de la der- » niere expreſſion de vôtre Lettre, par la- » quelle vous daignez, par un effet de vô- » tre bonté, m'aſſurer que vous me con- » ſervez pure & entiere cette foi que vous » m'a-

m'avez donnée, & qui m'eſt infiniment « précieuſe ; & qui pourroit jamais, mon « bien-aimé Empereur & Seigneur, tom- « ber dans une aſſez grande incrédulité « pour le révoquer en doute ? Vous qui « êtes ſi religieux obſervateur de vôtre pa- « role, à l'égard des Etrangers, comment « pourriez-vous violer au mien la foi con- « jugale, & manquer tant ſoit peu à ce que « vous avez promis à une perſonne qui « fait tant d'état de vôtre amour, qui vous « adore, & qui a le bonheur d'être récipro- « quement tant aimée de vous ? «

J'apprens avec un extrême déplaiſir le « fâcheux état des affaires, que vous dai- « gnez me communiquer avec tant de bon- « té, parce que je vois par-là prolonger le « tems de vous embraſſer, tems tant « ſouhaité, & attendu avec tant d'impa- « tience de moi, & de tout vôtre fidéle « peuple, qui deſire auſſi très-ardemment « de ſe voir honoré de la preſence de ſon « glorieux Prince, & favoriſé de ſa vûë, « mais je ne ſuis pas moins affligée de vous « voir comme plongé dans une mer orageu- « ſe, je veux parler de cette grande perplé- « xité où vous vous trouvez, & des appré- « henſions que vous cauſent tous ces grands « préparatifs que le barbare Turc fait faire ; « mais comme tous les avis, dont vous me « parlez, ſont douteux & incertains, ce- «

» la me laisse dans une étrange inquiétude,
» qui ne trouve du soulagement qu'en ce
» qui sert à l'augmenter, sçavoir l'impa-
» tience avec laquelle j'attens des nouvel-
» les plus certaines du cours que pourra
» prendre un torrent si furieux, puis que
» vous daignez avec tant de bonté me don-
» ner quelque consolation en me promet-
» tant de me faire part des autres avis plus
» certains que vous tâchez de découvrir par
» vôtre adroite conduite.

» Très-invincible Empereur, mon bien-
» aimé Mari, & Seigneur, la plus grande
» de mes passions, est celle de vous être en
» quelque secours dans les affaires difficiles
» & pénibles, où vous vous trouvez enga-
» gé, n'y ayant rien au monde de plus na-
» turel que de voir le Mari & la Femme
» s'entr'aider dans les disgraces, les mal-
» heurs, & les calamitez, qui sont iné-
» vitables à tous les hommes généra-
» ment; & particulierement aux Princes,
» qui y sont autant plus exposez qu'ils
» sont plus élevez. Mais il faut que j'ac-
» commode ma passion & mes desirs à la
» nécessité des tems, & des occasions,
» & comme je n'ai point d'autre cœur que
» celui qui reçoit tout son mouvement &
» toute sa vie de l'obéïssance & de l'amour
» qu'il doit à un si glorieux Mari, je suis
» obligée de me conformer, non à ma vo-
» lonté,

lonté, mais à la vôtre, & de chercher, « non ma propre ſatisfaction, mais ce qui « eſt le plus convenable à vos intérêts. «

Cependant je veux bien vous dire, mon « très-cher Epoux, & Empereur mon Sei- « gneur, que je trouve un juſte ſujet de « me conſoler; quand je fais réflexion que « tant de fatigues auſquelles vous vous ex- « poſez en tant de voyages, toutes vos « ſouffrances, tous vos ſoins, toutes vos « veilles, toutes vos ſueurs, tous vos tra- « vaux continuels de corps & d'eſprit, ont « uniquement pour but, & pour fin le ſer- « vice de Dieu, & que ſelon le bruit qui « court déja par tout le monde, & prin- « cipalement à Rome, l'Egliſe attend de « vôtre épée, de vôtre bras, de vôtre va- « leur, de vôtre zéle, de vôtre piété, de « vôtre prudence, & de vôtre ſage con- « duite, des Victoires ſignalées contre les « Infidéles, & contre les Hérétiques, & « la Chrétienté en eſpere ſon ſalut, ſa con- « ſervation, & ſa liberté: & qui eſt-ce, « mon très-cher Mari & Seigneur, qui ne « feroit pas de toutes ces grandes choſes, « un ſujet de conſolation? Et d'autant « plus que je ſuis très-perſuadée que le Ciel « verſera infailliblement ſes plus grandes « bénédictions ſur vous, & ſur des entre- « priſes auſſi juſtes & auſſi ſaintes que les « vôtres. Ce ſont les vœux ardens & conti- «

nuels «

» nuels que fait pour, mon Empereur, » mon Seigneur, mon très-cher, très-doux » Epoux, vôtre Epouſe & Servante,

ISABELLE.

D'Alcala ce 3. Mars 1532.

Billet ajoûté.

TRès-invincible Empereur, mon Seigneur, & bien-aimé Epoux. Pendant qu'on préparoit la dépêche à Vôtre Majeſté, j'ai reçû une Lettre de Monſieur le Cardinal Colonna, Lieutenant Général de Naples, par laquelle il me donne avis qu'il avoit découvert le Traité conclu entre le Turc & le Roi de France, pour attaquer avec leurs forces jointes enſemble, le Royaume de Naples, & que comme l'aſſûroient les avis venus de toutes parts, pendant que le Turc avec 150. Galeres bien armées, & remplies d'une grande quantité de gens ſe jetteroit ſur le Royaume de Naples, & y feroit débarquer une nombreuſe Armée, le Roi François I. avec une Eſcadre forte de 40. Galeres devoit faire décente ſur les côtes d'Eſpagne, & en même-tems y faire tout le mal que ſes forces lui pourroient permettre, & que ſon injuſte vengeance lui pourroit ſuggerer.

Je

Je trouvai donc à propos de differer de deux jours le départ du Courrier, pour pouvoir vous donner avis, mon très-débonnaire Seigneur, & bien-aimé Epoux, des moyens & des expédiens qu'on a pris pour apporter quelque prompt remede aux affaires, & rendre inutiles les menaces de nos ennemis. Je ne fis donc hier autre chose avec mon Conseil, qu'expédier des dépêches à tous les Grands, & Gentilshommes de vos Royaumes, pour leur donner avis de la maniere dont l'Espagne est menacée, afin qu'ils se disposent à signaler leur zéle pour Vôtre Majesté, & pour la patrie, en donnant de leur côté leurs bons conseils, & en y apportant les remedes convenables.

J'ai, sur-tout, envoyé une Lettre énoncée dans les termes les plus forts & les plus obligeans à Don *Alonse de Granada*, Alguazil, Viceroi & Capitaine Général dans le Royaume de Grenade, pour le porter à s'employer conjointement avec son Fils pour faire mettre de ce côté-là toutes choses en état de défense. Voilà, mon très-cher Epoux, tout ce qu'on a pû faire dans le petit espace de tems qui s'est passé depuis qu'on a reçû ces avis; & vous pouvez, mon très-cher Empereur, vous mettre l'esprit en repos, parce qu'on ne négligera rien, & qu'on fera toutes les diligences possibles

ſibles pour ſe mettre en état de ſe défendre vigoureuſement, & de faire repentir le Roi François, de s'être mis dans l'eſprit le deſſein de venir attaquer l'Eſpagne, & de s'être pour cela allié avec le Turc. S'il arrive quelqu'autre choſe, on en donnera exactement avis à Vôtre Majeſté, à laquelle je reſte, comme dans l'autre, où ce Billet eſt renfermé, &c.

Charles V. part de Flandres. L'Empereur avoit déja donné les ordres pour faire venir en Flandre la Reine *Marie* ſa ſœur, veuve du Roi de Hongrie, tué dans la Bataille. Le Roi Ferdinand l'accompagna quelques journées, juſqu'à ce que le cortége nombreux & choiſi, que Charles envoyoit pour la recevoir, fût arrivé. Elle ne fut pas plûtôt arrivée à Bruxelles, où on lui fit une magnifique reception, qu'elle fut établie, & proclamée Gouvernante des Païs-Bas, en la place de Marguerite morte depuis peu. Enſuite Charles ayant donné avec la nouvelle Gouvernante, les ordres néceſſaires, & pourvû à tout ce qui étoit le plus convenable, s'achemina vers l'Allemagne, & comme ſa preſence y étoit fort requiſe, & fort néceſſaire, il fit ce voyage avec beaucoup de diligence. Cependant ayant reçû, avant que de partir, le réglement ou l'ordre des Loix, que l'Impératrice lui envoya, pour l'Univerſité qu'il avoit tout nouvellement

fait

MARIE D'AUTRICHE
Reine de Hongrie

fait établir à Grenade, avec de très-grands priviléges, & de bons revenus pour les Professeurs, les Recteurs, les Régens, & autres Maîtres ; & ne trouvant pas ces Loix à son gré, il en ordonna d'autres qu'il recommanda à la Reine Marie, afin qu'elle les envoyât en Espagne par un exprès ; ce généreux Empereur ayant témoigné qu'il n'avoit jusqu'alors rien fait avec plus de plaisir & de satisfaction.

Ce Prince partit après cela de Bruxelles justement le dernier de Novembre. Sa premiere pensée fut de prendre la droite route de Ratisbonne ; mais étant arrivé le premier de l'an à Mayence, & l'Electeur qui le reçût avec des honneurs extraordinaires, & de grands témoignages d'affection & de zéle, l'ayant très-humblement supplié, & fortement sollicité de vouloir, au nom du Seigneur, travailler à chercher quelque moyen d'accommodement avec les Luthériens, qui s'étant assemblez à Smalcalde, protestoient qu'ils étoient résolus de ne pas contribuer un sou pour la Guerre, si on ne leur donnoit premierement quelque espece de repos ; & que cette contribution venant à manquer, il seroit absolument impossible de résister au Turc, & de le repousser avec avantage. *Arrive à Mayence. 1532.*

L'Empereur qui avoit en cela le plus grand intérêt, y donna volontiers les mains, *Colloque à*

Schwinfort. 1532. mains, & l'Electeur Palatin étant venu à Mayence pour lui rendre visite, il arrêta avec eux deux une assemblée de Catholiques & de Protestans pour le commencement d'Avril, à *Schwinfort*. Ces Electeurs dépêcherent incontinent des Courriers à l'Electeur Jean de Saxe, & au Landgrave Philippe de Hesse, les priant tous deux de vouloir se transporter dans le lieu marqué par Charles-Quint. Pour voir à faire quelque paix à l'égard des choses de la Religion, où ils se trouveroient aussi eux-mêmes avec un nombre convenable de Catholiques. Les Protestans firent aussi la même chose de leur côté. L'Electeur Jean n'ayant pas pû s'y rendre en personne, soit pour quelque indisposition, ou pour un autre motif, il y envoya Jean Frederic son fils, qui avec le Landgrave, le Duc de Lunebourg, le Prince d'Anhalth, & les autres Députez, se transporta à Schwinfort, où ils commencérent les Sessions le 3. Avril.

Charles à Ratisbone. Pendant que ces choses se passoient, l'Empereur se rendit à Ratisbone, afin de donner les ordres nécessaires pour préparer son Armée contre Soliman, qui selon les avis certains qu'on avoit reçûs mettoit sur pied toutes les forces Ottomanes contre la Hongrie, dans la résolution de subjuguer toute l'Allemagne. L'Empereur avoit déja aussi-

auſſi-tôt après la fin du ſiége de Florence, donné ordre à ſes Capitaines de renforcer leurs Regimens, des meilleurs Soldats qu'ils pourroient trouver : & au Marquis de Vaſto qui devoit commander le corps d'armée Italien, de paſſer en Allemagne, & d'y inviter de ſa part les jeunes Gentilshommes de tous ces Païs à ſe diſpoſer à faire la guerre ſous lui, contre l'ennemi commun ; & il eſt certain que le Marquis s'acquitta admirablement bien de cette commiſſion, ayant au mois d'Avril mené à Charles-Quint une Armée compoſée de Capitaines, de Soldats & de Volontaires, la plus belle & la plus floriſſante qui ſoit jamais ſortie d'Italie. En un mot, il ne fit autre choſe à Ratiſbone qu'écrire des Lettres, & livrer des Commiſſions pour lever par tout des gens de guerre. Quoi que Charles fût bien perſuadé des mauvais deſſeins du Roi François I. il crût néanmoins que comme Roi très-Chrétien, il pourroit ſe laiſſer engager à encourir avec les autres au bien de la cauſe commune de la Chrétienté, & dans cette vûë il lui écrivit dans les termes qui ſuivent.

CHAR-

CHARLES

Par la grace de Dieu, Empereur des Romains, Roi d'Allemagne, d'Eſpagne, de Naples, de Sicile, de Jeruſalem, &c.

Souhaite à FRANÇOIS I. Roi Très-Chrétien, *ſon cher Frere, & aimé Couſin, Paix & Salut.*

TRès-aimé Couſin, & cher Frere. Comme nous ſommes parfaitement inſtruits du grand zéle que vos très-nobles & illuſtres Prédéceſſeurs dans le Royaume très-Chrétien de France, ont toûjours témoigné pour le bien commun de la Chrétienté, & de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, juſqu'à mériter des éloges & des tîtres très-glorieux par les belles actions qu'ils ont faites, & par les grands & importans ſervices qu'ils ont rendus à l'une & à l'autre dans les plus preſſans beſoins; la parfaite connoiſſance, dis-je, que nous avons de ces choſes, nous porte à croire, & à être pleinement perſuadez, que ce zéle eſt paſſé dans vôtre cœur magnanime, & que vous en ferez paroître un encore plus vif & plus ardent, puis

puis que l'Egliſe ſe trouve dans un plus grand danger que jamais, & que la Chrétienté ſe voit ſur le point de tomber dans les derniers malheurs.

Les Hiſtoires ſont remplies, & la memoire s'en eſt même conſervée, & tranſmiſe de bouche en bouche juſqu'aux Chrétiens qui vivent aujourd'hui, les Hiſtoires, dis-je, font ſuffiſamment foi des actions de piété des Rois très-Chrétiens, & de la promptitude avec laquelle ils ont toûjours couru, juſqu'à expoſer leur vie, & les biens de leurs Peuples, pour combattre ces Tirans, & ces Barbares, qui cherchoient d'opprimer & de détruire par leurs armes diaboliques cette ſainte Foi plantée par un DIEU Incarné, arroſée des ſueurs & du ſang précieux de ce Divin Sauveur, & de tant d'Apôtres, Martyrs, & ſaints Confeſſeurs; & en quoi ces grands Princes ont toûjours ſi bien réüſſi, qu'ils ont mérité d'être honorez par le Saint Siége, qu'ils ont tant de fois défendu, du très-glorieux tître de *Fils aînez de l'Egliſe*: ce qui donne juſte ſujet d'être perſuadez, que concourant avec nous en cette occaſion, c'eſt-à-dire, dans le plus grand & plus preſſant beſoin, où l'Egliſe & la Chrétienté ſe ſoient jamais trouvées, vous vous couvrirez de Lauriers, & acquerrez des tîtres encore plus glorieux.

Com-

Comme nous avons réſolu de nôtre part d'employer non-ſeulement nos propres biens, & les facultez de nos Sujets, que nous offrons & fourniſſons volontiers ſans les épargner tant ſoit peu, avec les forces de tous les Royaumes & Etats, dont il a plû à la divine bonté de nous mettre en poſſeſſion; mais auſſi nos ſueurs, nos fatigues, nos veilles, & nôtre propre vie, que nous expoſerons ſans balancer aux plus grands riſques & périls, pour arrêter le cours de ce grand torrent des Ennemis de la Foi, qui s'eſt enflé & débordé, & qui ſemble vouloir inonder toute l'Europe Chrétienne, & par conſéquent l'Egliſe.

C'eſt pourquoi nous avons eſtimé, qu'il étoit de nôtre devoir d'inviter à ſuivre nôtre exemple tous les Princes Chrétiens qui ont du zéle, & le même intérêt que nous avons, afin que concourant avec nous à détruire la Barbarie Ottomane, nous acquerions chacune cette part d'honneur & de gloire que nous pouvons eſperer de la bénédiction du Ciel. Ainſi avec une ſinguliere conſolation nous vous invitons le premier entre tous les Princes, comme Roi très-Chrétien, nôtre cher Couſin & aimé Frere, de vouloir concourir le premier avec nous, avec un zéle exemplaire, à une œuvre ſi juſte & ſi ſainte, dans laquelle ſoûtenant la cauſe de Dieu, nous ne pouvons man-

manquer d'acquerir une gloire immortelle dans l'esprit des Chrétiens, & de rendre nôtre nom formidable parmi les Nations les plus barbares.

Si le souverain Directeur de nos volontez vous dispose favorablement, & vous inspire le dessein non-seulement de nous assister de vos forces, mais aussi de vous trouver en personne à une si grande entreprise, pour mieux en assurer le succès, nous serons très-contens de vous céder en toutes choses le pas, comme étant dans nôtre propre Maison; & dans la marche de l'Armée, vous commanderez l'avant-garde, comme le poste le plus honorable, ou bien vous conduirez le corps de bataille avec vos Troupes, & autres Regimens, que vous choisirez tels qu'il vous plaira. Quoi que le besoin de la Chrétienté & de l'Eglise soit très-grand & très-pressant, vû le fâcheux & misérable état où elles se trouvent l'une & l'autre, & qu'ainsi on ne sçauroit faire des sollicitations & des instances trop grandes, avec tout cela, persuadez de vôtre grand zéle, nous attendons qu'il vous fera prendre cette généreuse résolution, sans que nous vous en pressions davantage. Et attendant, nous prions le Ciel de répandre ses plus précieuses bénédictions sur vous, nôtre aimé Cousin, & très-cher Frere. De Ratisbone

tisbone le 14. Avril 1532. CHARLES.

Réponse de François I.

VEritablement la Lettre ne pouvoit être ni plus touchante, ni plus obligeante, mais le bon François I. qui avoit adroitement ménagé Charles V. & gardé des mesures avec lui dans les affaires, pendant que ses fils étoient à Madrid, ne les eût pas plûtôt vûs à Paris, que ne se croyant plus obligé d'avoir pour son Concurrent dans les Armes, & dans les prétentions, ces égards qu'il avoit eu jusqu'alors, il ne songea qu'à ses propres intérêts, & à mettre en pratique ses maximes d'Etat, qui étoient de chercher tous les moyens, non d'augmenter, mais de diminuer les forces de l'Empereur, qu'il auroit assurément voulu abbaisser & oprimer; desorte qu'ayant uniquement l'esprit tourné & attentif à s'informer des forces & de la marche de Soliman, il ne fit aucun cas de la Lettre de Charles-Quint, à laquelle il fit une réponse brusque, sans se mettre même en peine d'y employer les termes qu'il falloit à l'égard des Titres; tant il étoit persuadé que ce Prince alloit être vaincu & accablé par les forces formidables d'un si puissant Ennemi.

Résolution de Schwinfort.

Pour ce qui regarde la Conférence de *Schwinfort*, les Luthériens firent des Propositions, que les deux Electeurs de Mayence,

ce, & Palatin, qui étoient presens, trouvérent fort étranges ; néanmoins, comme on avoit un pressant besoin de prendre quelque prompte résolution, & que pour avoir les contributions des Luthériens, il falloit les contenter aveuglément, on regarda comme un grand bonheur, de pouvoir terminer les affaires ensorte qu'elles ne tournassent pas entierement à la honte de la Religion Catholique. De façon que les deux Electeurs pressant une prompte conclusion, après sept conférences qui se passerent en de continuelles disputes, enfin en celle du 17. d'Avril on mit la derniere main à l'Accord, chacun de son côté cédant quelque chose de ses prétentions; & ainsi le tout fut terminé aux conditions suivantes.

ARTICLES

Dont les Députez Catholiques, & Luthériens convinrent au Colloque de Schwinfort le 17. Avril de 1532. sur le sujet des affaires de Religion.

I. Que Sa Majesté Impériale se désisteroit, & obligeroit Ferdinand son Frere à desister du Titre qu'il avoit pris de Roi des Romains : & qu'il ne feroit aucune fonction concernant cette Dignité.

II. Que l'Empereur & les Princes Ele-

cteurs régleront les Conditions, & les Loix qui ſeront à l'avenir également obſervées dans l'Election, & la création des Rois des Romains.

III. Que Sa Majeſté Impériale fera ſans aucun retardement publier une Paix générale, pour ce qui regarde les affaires de Religion.

IV. Que ſans avoir aucune ſorte d'égard aux Decrets & aux Edits établis dans les Diettes de Wormes & d'Auſbourg, ils ſeroit fait expreſſe inhibition & défenſe à ceux des deux Partis Catholiques & Proteſtans, de ſe moleſter les uns les autres, ſoit directement, ou indirectement, & de ſe faire entr'eux la moindre injure ſous prétexte de Religion.

V. Que les Proteſtans ne feront aucune innovation, & ne publieront d'autre Ecrit de leur Confeſſion, que celui qui fut preſenté à la Diette d'Auſbourg.

VI. Qu'ils n'attireront à eux, ni ne prendront en leur ſauvegarde & protection les Sujets d'autres Princes, & n'entretiendront aucune correſpondance avec les Etrangers, ſi ce n'eſt pour le trafic.

VII. Qu'il ne ſera fait aucun chagrin ni empêchement aux Eccleſiaſtiques dans les lieux de leurs propres Juriſdictions, & qu'on les laiſſera en repos exercer leurs fonctions.

VIII.

VIII. Que les uns & les autres éviteront les occaſions d'entrer en diſpute ſur les matieres de Religion.

IX. Que Sa Majeſté Impériale, & les Etats de l'Empire feront cependant tous leurs efforts pour trouver quelque moyen d'ajuſter les différends, & de les terminer enfin entierement.

X. Que n'y ayant point de meilleur moyen d'appaiſer les différends qui ſont entre les Catholiques & les Proteſtans, que la convocation d'un Concile, l'Empereur employera toute ſon autorité, & tous ſes offices pour en faire aſſembler un au plûtôt, ſçavoir dans l'eſpace de ſix mois, dans une Ville de l'Empire.

XI. Que Sa Majeſté Impériale envoyeroit inceſſamment à la Chambre Impériale des ordres exprès de ſuſpendre l'exécution des Sentences renduës en matiere de Religion, & de ne faire aucune ſorte d'innovation ſur cette matiere contre les Proteſtans, ſous quelque prétexte que ce fût.

XII. Que généralement tous les Proteſtans, tant Princes, Gentilshommes, & Magiſtrats de Villes, que Peuples, rendront à Sa Majeſté Impériale avec tout le zéle & toute la ſoûmiſſion poſſible, l'obéïſſance qu'ils lui doivent ſelon les Loix de l'Empire.

XIII. Que les mêmes donneront à Sa

Majesté, pour soûtenir la guerre contre le Turc, toute l'assistance que demandent les pressans besoins, & que leurs forces proportionnées à leur zéle peuvent permettre.

XIV. Que ces conditions seront reçûës par les deux Partis, & observées dans toutes leurs circonstances, de bonne foi, & avec une entiere sincérité.

La nécessité n'a point de loi.

Cet Accord, qui fut envoyé en toute diligence à l'Empereur qui l'attendoit avec une extrême impatience, ne pouvoit que causer à ce Prince un chagrin d'autant plus grand, qu'il étoit bien persuadé qu'il seroit fort desagréable au Parti Catholique, & particulierement à la Cour de Rome. Mais que faire ? La nécessité n'a point de loi, & n'entend point raison, parce que le plus souvent elle agit aveuglément. Le grand Corps Germanique se trouvoit attaqué d'une fiévre maligne & mortelle, & comme le mal étoit extrême, il falloit nécessairement y employer des remedes extrêmes. La nature inspire à un chacun un certain instinct, & un certain desir de chercher tous les moyens de se procurer la santé dans le tems de maladie ; de-là vient que les moribonds mêmes n'ont pas de peine d'avaler certaines pilules, qui pour être dorées ne laissent pas d'être ameres & dégoûtantes, mais

mais l'eſperance de recouvrer par ce moyen la ſanté fait trouver tout bon.

C'eſt une choſe très-fâcheuſe, & mauvaiſe pour un Souverain de ſe voir réduit à la néceſſité de recevoir la loi de ſes Sujets, parce que ſes Sujets ſe trouvent dans un état à pouvoir refuſer de reconnoître les ſiennes. Ce ſont les inconvéniens & les diſgraces à quoi ſont expoſez l'Empereur, & les Rois d'Angleterre, & de Pologne, leſquels n'ont de Monarque que l'apparence, puis que dans les affaires de la plus grande importance il leur faut dépendre des Diettes & des Parlemens, qui font ſouvent avaler à leurs Monarques, ſinon de *l'Antimoine*, du moins une certaine drogue de mauvaiſe odeur, & de dure digeſtion. Au moins y a-t'il quelque ſujet de ſe conſoler lors que le Prince tire des loix, que ſes Sujets lui font, quelque avantage pour ſes intérêts, comme cela ſe vit juſtement en cette rencontre dans la perſonne de l'Empereur Charles-Quint. *Les loix ſe reçoivent des Sujets.*

Il eſt certain que les Catholiques trouverent beaucoup d'amertume pour eux dans l'Accord dont il a été parlé, mais néanmoins faiſant réflexion ſur la nature du mal qui ne pouvoit ſe guérir autrement, ils ne firent pas difficulté de s'y réſoudre. Les Proteſtans, quoi qu'il y eût auſſi pour eux quelque choſe d'aſſez amer, parurent très- *Catholiques & Proteſtans contens.*

contens, & bûrent le calice ſans témoigner aucune répugnance. Ils s'eſtimerent même fort heureux dans cette conjoncture de tems, de prendre ce qui ſe pouvoit, vû que s'ils s'étoient opiniâtrez à vouloir tout ce qui les accommodoit le plus, ils auroient cauſé d'étranges troubles, & peut-être tout perdu; & véritablement les conditions ci-deſſus alléguées leur étoient ſi avantageuſes, qu'ils avoient bien ſujet de s'en contenter, ſans ſe faire tant tirer l'oreille, pour ainſi dire, ſur-tout vû la conjoncture des tems. Et en effet, la proſperité du Turc, qui ne donnoit que trop lieu d'apprehender qu'il n'exécutât ſes deſſeins au gré de ſes deſirs, ſi l'on ne s'y oppoſoit avec autant de promptitude, que de vigueur, ne menaçoit pas ſeulement les Catholiques, mais toute l'Allemagne, de deſolation & de ruïne, & ainſi tous également couroient riſque de tomber ſous le tranchant du Cimetetre des Infidelles, & d'être, comme autant de malheureuſes victimes, immolées à leur fureur; deſorte qu'il falloit bien de toute néceſſité céder quelque choſe de leur côté, afin que tous enſemble d'un commun accord, Catholiques, & Luthériens, puſſent défendre leur Patrie menacée de ruïne.

On confirme le Traité. En un mot, de ſept Princes, & des Députez des Villes des Luthériens, il n'y en eut

eut pas un ſeul qui ne témoignât de l'ardeur dans cette rencontre, tous s'étant empreſſez à l'envi à ſigner ce Traité, qui après avoir été ainſi ſigné fut envoyé par la poſte à Charles-Quint à Ratisbonne, & ce Prince le recevant de la main du Secrétaire qui n'avoit pas encore ouvert le Paquet, demanda à cet Officier, *les Hérétiques ſont-ils contens? l'ont-ils ſigné?* Et le Secrétaire lui ayant répondu qu'oüi, Charles-Quint repliqua, *Donnez-moi donc la plume pour le ſigner.* A la vérité pluſieurs ont écrit que l'Empereur ſigna cette Convention ſans la lire, mais pour moi je ne le croi pas, & je me perſuade qu'ils ne ſe ſont ſervis de ces termes, que pour faire voir la grande ſatisfaction qu'avoit ce Monarque de voir enfin levé l'obſtacle qui empêchoit la guerre contre le Turc.

Quantité de ces Auteurs qui ont accoûtumé de forger à leur fantaiſie dans leur Cabinet les maximes d'Etat, accuſent Charles-Quint d'avoir fait une action tout à fait indigne de ſon zéle, & contraire à toutes les déclarations, & les proteſtations qu'il avoit faites auparavant dans la Diette: mais ceux qui parlent ainſi ne conſidérent pas que les véritables maximes d'un Prince, & ſur-tout d'un Empereur, conſiſtent à faire, pour ainſi dire, voguer ſelon le vent, le grand Vaiſſeau de leur Gouverne- *Raiſons de Charles V. en cela.*

Véritablement Charles-Quint, Prince très-prudent, jugea que dans des troubles & des tempêtes de cette nature, il valoit beaucoup mieux relâcher, qu'échoüer. Il n'appartient qu'aux Boucs de combattre avec trop d'obſtination & d'acharnement. Ce très-ſage Empereur fut donc porté par deux raiſons à confirmer ce Traité, quoi qu'il connût bien qu'il étoit deſavantageux aux Catholiques.

Il y en a deux qui ſuivent.

La premiere raiſon fut, pour obliger les Luthériens, qui faiſoient déja un grand Corps en Allemagne, & qui poſſédoient les Villes les plus riches, à contribuër de leur part aux dépenſes immenſes qu'il falloit faire pour ſoûtenir contre le Turc la guerre qui devoit être vigoureuſe & redoutable, puis que Soliman de ſon côté faiſoit des préparatifs formidables & terribles; & comme les Proteſtans avoient hautement déclaré, qu'ils ne vouloient en aucune maniere fournir la moindre Contribution, qu'on n'eût premierement fait quelque accommodement pour eux, dans les choſes de Religion, & n'y ayant pas moyen de rien faire ſans leurs ſubſides, il falloit de toute néceſſité chercher quelque moyen de les contenter. L'autre raiſon regardoit l'intérêt particulier de la Maiſon de Charles-Quint, qui fut bien aiſe d'adoucir un peu par-là les eſprits aigris des Luthériens, afin

que

que peu-à-peu ils puſſent être diſpoſez à approuver l'Election qui avoit été faite de Ferdinand ſon Frere, pour Roi des Romains. Mais comme cette derniere raiſon étoit ſecrette & cachée dans l'ame de l'Empereur, il la faut plûtôt conſidérer comme une conjecture, que comme une choſe certaine, au lieu que la premiere qui regarde le Turc, eſt très-évidente & très-conſtante, car lors que Charles V. ſigna le Traité, ſçavoir, le 22. de Juillet, ou ſelon d'autres le 2. d'Août, les nouvelles étoient déja arrivées à Ratiſbonne que Soliman marchoit avec une Armée de 300. mille hommes vers la Stirie, & que déja 15. mille chevaux s'étoient avancez juſqu'à Lintz, deſolant tout.

Les quatre Cantons Suiſſes Calviniſtes, & la Ville de Genéve, qui en ces tems-là faiſoient la plus grande figure, parmi ceux de leur Réforme, voyant les Luthériens ſi puiſſans & ſi accréditez, envoyerent, à l'inſtigation de Calvin, qui étoit parmi les uns & les autres dans une très-haute eſtime, dont il étoit bien digne, quelques Députez à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave de Heſſe, pour les prier, comme ceux qui avoient une autorité abſoluë ſur les Luthériens, de vouloir bien s'employer pour faire en ſorte que les deux Religions puſſent être réünies, & n'en faire qu'une, *Députez Calviniſtes.* 1532.

parce que s'agiſſant de combattre contre un Ennemi commun, il leur ſeroit beaucoup plus facile de lui réſiſter, & de l'abbattre même, s'ils étoient une fois bien unis, que s'ils demeuroient ſéparez. Calvin écrivit même ſur cela une longue lettre pleine d'inſtructions & de remontrances, mais avec ſa modeſtie ordinaire, à Luther, qui ne daigna jamais y faire aucune réponſe, ayant toûjours eu une extrême averſion pour Calvin, juſques-là qu'il ne vouloit pas ſeulement en entendre parler.

Aſſemblée de Luthériens & de Calviniſtes.

Ces Députez arrivez à Schwinfort, où les deux Princes, dont il a été parlé, étoient, pour les raiſons déja alléguées, ils furent reçûs avec beaucoup d'honnêteté & de bonté. Ils étoient au nombre de ſix, trois Miniſtres dont *Stenkius* étoit le chef, & trois Laïques; & comme l'Electeur, & le Landgrave étoient deux Princes prudens & adroits, qui joignoient aux intérêts de la Religion une politique rafinée, ils jugérent à propos de prêter l'oreille à de telles propoſitions; pour cet effet ils ordonnérent & firent faire dans la Ville de Wittemberg une aſſemblée de Luthériens & de Calviniſtes, afin que les premiers oüiſſent les propoſitions des derniers, & on déclara Préſident le Miniſtre Melanchton, qui, après Luther, étoit le plus fameux. Et véritablement les Calviniſtes dirent tout ce qui ſe

se pouvoit dire pour faire voir la nécessité de la réünion des deux Religions en un seul corps, voulant bien de leur part y contribuër en se relâchant de cette excessive rigueur qu'ils avoient témoignée contre les cérémonies.

L'Empereur informé de ce Colloque de Wittemberg composé de Luthériens, & de Calvinistes, en fit de grandes plaintes à l'Electeur Jean de Saxe, comme à celui qui permettoit qu'on fit dans une Ville qui lui appartenoit, des Conventicules de cette nature sur les matieres de Religion, quoi qu'il fût contre l'ordre de l'Empire d'admettre des Etrangers à des négociations publiques, sans la participation de l'Empereur; & de plus c'étoit violer par un mépris évident la Convention qui ne faisoit que d'être si solemnellement jurée à Schwinfort, par laquelle on avoit établi une bonne union entre les Catholiques & les Protestans, & promis réciproquement de ne se porter les uns aux autres aucun préjudice, jusqu'à ce qu'on trouvât par un Concile un juste moyen pour terminer les différends; & que cependant les Luthériens sans avoir égard pour Sa Majesté Impériale, cherchoient les moyens de fortifier leur parti, au lieu de laisser les choses en l'état où elles étoient, jusqu'à la conclusion qu'on promettoit de leur faciliter au plûtôt, & *Plaintes de Charles V.*

qu'au préjudice de cela, ils tâchoient de se rendre plus forts, en s'unissant avec les Etrangers, afin de pouvoir plus aisément abbattre le parti Catholique. En un mot, on ne pouvoit pas faire de plus grandes & plus fortes plaintes que celles que l'Empereur fit alors.

Calvinistes renvoyez mécontens.

Mais ce Prince eut bien-tôt tout sujet de demeurer content, non-seulement pour les soûmissions & les satisfactions qui lui furent faites par l'Electeur, mais aussi pour avoir entendu que les Propositions des Calvinistes avoient été très-mal reçûës, & qu'ils avoient été renvoyez de cette Assemblée avec beaucoup de mépris; jusques-là que Sangro a écrit, & après lui Migoli, que les Luthériens chasserent les Calvinistes du Colloque de Wittemberg en leur déclarant, *Qu'ils tenoient Calvin plûtôt pour un Seducteur, que pour un Réformateur de l'Eglise*, traitement que je ne croi pas, puis que je ne voi point que les Auteurs en fassent mention, & l'Histoire même de Saxe, en Latin, manuscrite, que j'ai vûë à Dresde, & de laquelle j'ai tiré les mémoires que j'ai crû m'être nécessaires, ne parle nullement d'une telle particularité. Néanmoins ce que je trouve de fort vraisemblable, parce qu'il est attesté par la plûpart des Auteurs, c'est qu'il se trouva dans cette Assemblée quelques Luthériens qui avoient opiné

opiné de la maniere qui suit, *Qu'il n'étoit pas permis de s'unir avec ces Calvinistes, qui témoignoient avoir en horreur la Monarchie, & la Souveraineté en un seul.* Mais ce qui incita le plus l'indignation des Luthériens, fut de voir que les Cantons dans les Patentes données à leurs Députez, se qualifioient *Cantons Evangeliques*, Titre présomptueux & superbe, à leur avis, comme si l'Evangile étoit pour eux seuls, & non pas pour les autres. Enfin ce Colloque s'en alla en fumée, & depuis ce tems-là les Luthériens ont toûjours continué leur haine contre les Calvinistes.

Le Sa xon cherche les moyens de gagner l'amitié de Charles.

L'Electeur Jean, pour retourner maintenant à lui, voyant qu'il avoit si bien réüssi à procurer l'avantage de ses Luthériens, & à mettre leur esprit en repos par le moyen de la Convention, & que par-là il avoit obligé les Catholiques à se tenir dans leur devoir, & à s'abstenir de la violente persécution qu'ils avoient jusqu'alors faite à Luther & à ses Sectateurs, il songea, après avoir résisté à Charles V. par tant d'oppositions à ses desseins, & à ses intérêts, à se le rendre d'ennemi ami, & à l'obliger, après lui avoir rendu de si mauvais services. Pour cet effet il se mit à presser avec un zéle infatigable les Luthériens de vouloir payer promptement & sans différer à l'Empereur non-seulement les Subsides prescrits à chacun

cun pour la guerre contre le Turc, ſelon la répartition faite dans la Diette, mais auſſi d'ajoûter au Subſide auquel ils étoient obligez, quelque Don gratuit, & ſes exhortations furent ſi efficaces, auſſi-bien que ſon exemple, qu'il y joignit, & qu'il donna le premier, que dans l'eſpace d'un mois les Luthériens payerent à l'Empereur non-ſeulement la portion ordonnée dans la Diette, mais de plus lui firent un Don extraordinaire de 150. mille florins, qu'ils amaſſerent entr'eux; dequoi l'Empereur étant extrêmement ſatisfait, en écrivit à l'Electeur une Lettre très-obligeante, par laquelle il le remercioit du zéle qu'il lui avoit marqué en ſon particulier, & lui témoignoit outre cela qu'il n'oublieroit jamais la bonne & prompte affection avec laquelle les Proteſtans avoient fait au-delà de leur devoir dans une occaſion ſi urgente, & un beſoin ſi preſſant & ſi important, que delà dépendoit le ſalut, ou l'abbaiſſement de l'Allemagne.

Diſnotable du Pape. 1532. Il ne ſera pas hors de propos de remarquer ici comme en paſſant, que dans cette Armée que Charles V. aſſembla cette année contre le Turc, & qui conſiſtoit, comme il ſera dit plus au long en ſon lieu, en plus de 80. mille Fantaſſins, & 30. mille Chevaux, ramaſſez de toutes les Nations de l'Europe, excepté la Françoiſe, il fut obſervé

observé que parmi les Allemans il y avoit plus de la moitié de Luthériens ; & cela fut ainsi écrit au Pape Clement VII. par le Cardinal de Médicis, son Légat *à latere* dans cette entreprise, comme il est rapporté par Lunadoro ; nouvelle qui surprit tellement le Pontife, que comme il étoit jour de Consistoire lors qu'il la reçût, il en informa aussi tôt cette Assemblée, & conclut le rapport qu'il lui en fit, par cette exclamation : *Dieu immortel ! comment est-il possible, qu'en si peu de tems un simple petit Moine ait pû avec une once de son poison (car telle est sa Doctrine) empoisonner tant de gens, & avoir la force d'entraîner tant d'Ames dans l'Enfer.*

Pendant que Charles V. se disposoit à se mettre à la tête de son Armée, il reçût l'avis de la mort de l'Electeur Jean de Saxe, arrivée le soir du 16. Août. L'Empereur témoigna à ses gens un sensible déplaisir de la mort de cet Electeur ; ce n'est pas qu'il se souciât beaucoup de la perte d'un Luthérien, comme chacun peut croire, mais pour les suites fâcheuses qu'il voyoit, qu'elle pourroit tirer après elle, dans l'état present de l'Eglise, par rapport à *Jean Frederic* son Fils, & son Successeur à l'Electorat. Il regardoit Jean comme un Prince d'un âge mûr, ayant déja 65. ans, dont l'esprit étoit modéré, pacifique, outre cela las de con-

Mort de l'Electeur Jean 1532.

conteſtations & de diſputes, & par conſéquent facile à ſe laiſſer aller à des accommodemens raiſonnables ; qu'il avoit toûjours eu un très-grand reſpect pour la Dignité Impériale, deſorte que bien qu'il ſe fût déclaré Défenſeur de ceux de ſon Parti, avec tout cela il n'avoit jamais permis qu'on en vînt à ces réſolutions extrêmes qui auroient pû troubler par les Armes ou par les Séditions, l'Egliſe, & l'Allemagne ; & d'ailleurs il ſe perſuadoit qu'il étoit fort diſpoſé à ſe laiſſer ménager l'eſprit, juſqu'à conſentir de ſe deſiſter de l'oppoſition faite à l'Election de Ferdinand ſon Frere, pour être Roi des Romains.

Nouvel Electeur. Tout au contraire, comme il étoit bien informé du naturel & de l'humeur de Jean Frederic Succeſſeur à l'Electorat, il le regardoit comme un jeune Guerrier plein de courage, & d'une ame d'autant plus belliqueuſe qu'il étoit à la fleur de ſa jeuneſſe, n'ayant qu'à peine 28. ans accomplis. Il conſidéroit que dès l'âge de 18. ans il avoit fait paroître une inclination toute particuliere pour Luther, lequel avoit accoûtumé de l'appeller *le Mecenas de ſa Doctrine, & le Boulevard de ſa Réforme.* Il ne doutoit pas qu'il ne voulût ſoûtenir & pourſuivre avec une extrême vigueur la nullité de l'élection de Ferdinand, vû ſur-tout que c'étoit lui (comme il a été dit en ſon lieu) qui ayant

ayant été envoyé par son pere à Francfort, y avoit suscité les plus puissans obstacles, & formé les plus grandes oppositions. Enfin il s'attendoit bien aussi que ce jeune Prince ne manqueroit pas au commencement de son Electorat, de chercher tous les moyens possibles de procurer à ses Luthériens de plus grands avantages que n'avoit fait son pere, afin de gagner plus que jamais leur affection, & que par-là il se les attacheroit infailliblement plus encore que n'avoit fait le pere, & s'en feroit chérir & idolâtrer, d'autant plus qu'il ne manquoit pas d'ambition.

Ces réflexions donnoient beaucoup à penser à Charles V. avec tout cela il eut quelque sujet de modérer cette inquiétude, & cette agitation d'esprit où il étoit, dans l'incertitude de ce qu'il falloit faire dans ce changement de Scéne, il eut, dis-je, quelque sujet de se tranquilliser l'ame, parce qu'il aprit qu'à peine l'Electeur Jean avoit les yeux fermez, que le nouvel Electeur son fils, pendant que les préparatifs se faisoient pour les funérailles du pere, sçachant qu'il y avoit quelques habitations & quelques Nobles, qui, manque d'argent comptant, n'avoient pas encore payé les contributions pour la guerre, promises & taxées en faveur de l'Empereur, commença la premiere fonction de sa Dignité par presser un tel paye-

Son action leüable. 1632.

payement. Et comme plusieurs alléguoient l'impossibilité de le faire dans un espace de tems si court, il fit lui-même l'avance de l'argent, & se rendit créancier des autres, leur accordant un an de tems pour le lui rembourser, ce qui étant venu aux oreilles de Charles, il en prit sujet de se consoler, & d'en faire (en quoi il se trompa fort, comme on le verra dans la suite) un bon présage, ensorte qu'il en donna au Ministre de l'Electeur de grandes marques de reconnoissance & d'obligation.

Investiture. Cependant Jean Frederic ayant entendu qu'il n'y avoit plus rien à craindre de Soliman, voyant qu'on ne parloit point de convoquer de Diette, & ne sçachant pas quelle issuë pourroit avoir la résolution de l'Empereur sur les affaires, quoique les Loix n'empêchent pas d'exercer les fonctions de l'Electorat, avant même que d'en avoir reçû l'investiture du Souverain, néanmoins il jugea nécessaire de la prendre, l'Empereur pouvant dépoüiller de l'Electorat, ou de tout autre Fief, celui qui la mépriſe, ou qui tarde trop à la demander. Le nouvel Electeur ne voulant donc pas temporiser davantage, il envoya Albert de Saxe son cousin, avec la qualité de son Ambassadeur, pour recevoir l'Investiture en son nom, & le fit accompagner d'une suite très-belle, mais sans aucune apparence de pompe

JEAN FREDERIC
Electeur de Saxe

pompe de magnificence extérieure, parce que le deüil étoit trop recent. Albert trouva au Camp l'Empereur, dont il fut reçû très-favorablement, & étant passé avec lui à Vienne, la cérémonie de l'Investiture s'y fit avec toutes les formalitez ordinaires, à la réserve de la magnificence des habits. Charles-Quint fit ensuite appeller à une audience particuliere cet Ambassadeur, auquel il fit connoître qu'il se promettoit, que l'Electeur Jean Frederic se dépoüillant de cette passion trop ardente avec laquelle il s'étoit jusqu'alors déclaré Défenseur de son parti, & ennemi de Ferdinand son frere, il tiendroit desormais un juste milieu, & contribuëroit de sa part à donner entierement la paix à l'Eglise. J'écris ainsi les choses, parce que c'est de cette maniere que plusieurs Auteurs les ont rapportées; mais la vérité est que l'Article de l'Investiture fut remis par Charles à la premiere Diéte, peut-être pour tenir l'Electeur plus en bride.

La nouvelle de la mort de l'Electeur Jean, & de l'avenement de Jean Frederic à l'Electorat, ne troubla pas moins la Cour de Rome, qu'elle avoit fait, comme il a été dit, l'esprit de Charles V. parce qu'elle n'étoit pas moins persuadée que cet Empereur, que ce nouvel Electeur ne pouvoit manquer d'être un jour un ardent Défen- *Cour de Rome.*

seur

ſeur du Luthéraniſme, ce qui cauſeroit infailliblement des deſordres encore plus grands que ceux où ſe trouvoit déja l'Egliſe. Clement VII. qui cherchoit à radoucir & ramener les eſprits des Peuples, aliénez par la trop grande paſſion qu'il avoit témoignée pour ſa Maiſon, ſe trouva fort embarraſſé, ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, ni que faire pour ſignaler ſon zéle paſtoral; deſorte qu'il ordonna la convocation du Conſiſtoire, où après une grande diverſité de ſentimens, on conclut, à la pluralité des voix, de la maniere qui ſuit.

Réſolution du Conſiſtoire.

» Que la réſolution que le nouvel Elec-
» teur pourroit prendre dans les choſes qui
» concernent la Religion, étoit encore plus
» douteuſe que certaine, deſorte que pro-
» céder contre ſes intentions avant que de
» les connoître, ce ſeroit rendre ſentence
» contre un criminel, ſans l'oüir; quoique,
» ſelon toutes les apparences, il continuë-
» roit dans les ſentimens de protéger Lu-
» ther, ſans s'éloigner de ceux de ſon Pere.
» Qu'il falloit bien conſidérer que cet Ele-
» cteur étoit puiſſant en nombre de Parti-
» ſans, & de Peuples, preſque tous belli-
» queux, & qu'il étoit pourvû de très-bons
» Commandans, & Capitaines très-fa-
» meux. Que l'Empereur étoit ſur le point
» de partir pour Eſpagne, ce qui facilite-
» roit à un ſi puiſſant Electeur les moyens
» de

de faire aux Catholiques de plus grands « maux, quoi que ceux qu'ils ſouffroient ne « le fuſſent déja que trop, & que ſi cette « Cour ſe déterminoit à exciter l'indigna- « tion de ce Prince, il pourroit porter les « choſes aux dernieres extrémitez. Que ce « n'étoit plus le tems de ſe ſervir de cer- « taines pointilles, & de s'arrêter à je ne « ſçai quelles formalitez Eccleſiaſtiques, « dont le ſuccès n'a que trop ſouvent été fu- « neſte, comme nous l'apprenons de divers « exemples; & nous ne ſçavons auſſi que « trop par une triſte expérience, qui nous a « coûté tant de larmes, qui ſont à peine eſ- « ſuyées, que les Luthériens n'ignorent pas « où eſt Rome, puiſque leurs maiſons ſont « encore pleines des richeſſes qu'ils ont pil- « lées au ſac de cette Ville. Qu'il étoit bon « de n'avoir aucun commerce avec les Hé- « rétiques, parce qu'ils ſont excommu- « niez, mais que cela ſe devoit faire en « tems & lieu. Que puiſqu'on ne pouvoit « employer contre eux la force des Armes « ſans ſe mettre en danger de perdre beau- « coup, & de tout riſquer, ce ſeroit un acte « de plus grande prudence, avant que d'en « venir à l'extrémité, de tenter la douceur, « puiſque ſi on gagnoit peu par cette der- « niere voye, on étoit du moins aſſuré de « perdre peu. Que le Grand Vicaire de « Jesus-Christ doit avoir à cœur de «

ſuivre «

„ ſuivre l'exemple de ce charitable Sau-
„ veur, qui travailla toûjours à la conver-
„ ſion des Publicains, & des Phariſiens, &
„ ne fit pas pour cet effet difficulté de con-
„ verſer continuellement avec eux. Que la
„ gangrene ſe met auſſi-tôt dans une playe
„ pour la trop ſonder, que pour la négliger;
„ deſorte qu'on devroit faire état, que non-
„ ſeulement il n'y avoit point de mal d'en-
„ voyer un Nonce à un ſi puiſſant Electeur,
„ mais que cela étoit même d'une néceſſité
„ abſoluë.

Réſolution du Pape. Quoi que ce ſentiment fût appuyé par la pluralité des voix dans le Conſiſtoire, avec tout cela le Pontife demeura pendant plus de huit jours en une grande perplexité, ne ſçachant à quoi ſe déterminer, car la principale machine du Gouvernement de cette Cour rouloit ſur les réſolutions. Il lui fâchoit fort d'être obligé d'envoyer un Nonce pour négocier les affaires de l'Egliſe, avec un Electeur, qui dès ſa premiére jeuneſſe s'étoit déclaré un des plus ardens Défenſeurs d'un auſſi grand Séducteur de la Chrétienté que l'étoit Luther, à ſon avis. Mais après y avoir mûrement réfléchi; & conſideré que Charles-Quint ayant abandonné l'Allemagne, dans le tems qu'il devoit le plus la garder, s'étoit embarqué pour s'en aller en Eſpagne, il ſe crut obligé d'eſſayer d'apporter de ſa part quelque remede au mal;

mal ; il convint pour cet effet avec l'Empereur, des mesures qu'il falloit prendre pour convoquer un Concile au plûtôt, & comme les Luthériens y devoient assister, & qu'il étoit bon de pressentir de bonne heure qu'elle étoit leur pensée, & la disposition de leur esprit sur ce sujet, il nomma dans cette vûë un Légat pour en aller conférer avec l'Electeur de Saxe, comme il se verra mieux plus bas.

Succès de Pizzano.

Le Lecteur me permettra de lui raconter une petite histoire, mêlée peut-être de quelque peu de fiction, c'est ce que je ne sçai pas bien ; ce qu'il y a de certain est que je l'écris, comme elle a été écrite par plusieurs Auteurs, & entr'autres par le Pere François Geoffroi de Saint Remi dans sa Chronologie du Monde. Charles-Quint avoit envoyé pour découvrir de nouveaux Païs dans le nouveau Monde, François *Pizzano*, lequel arrivé à *Casamalca*, envoye aussi-tôt Ferrand son frere, accompagné de six hommes, tous montez sur de très-beaux chevaux, à *Atabalipa*, qui se trouvoit campé avec 40. mille Indiens à 4. mille de là, où Ferrand étant arrivé avec les siens, & passant au glop, épouvanta le Roi, & toute l'Armée, qui n'avoient jamais vû de chevaux, & qui se retirérent en desordre pour se retrancher & se fortifier. Le Roi se mit d'abord en colere, de voir les Cavaliers s'ap-

s'approcher ainſi de lui avec peu de reſpect; mais l'Interprête lui ayant donné ſatisfaction, il fit venir du vin, & but avec eux, leur faiſant dire, que le lendemain matin il ſeroit avec eux à *Caſamalca*.

Continuë. Pizzano ayant cependant poſté l'Artillerie dans un lieu commode, & rangé ſes gens en bataille, commanda qu'on déployât l'Enſeigne Impériale, & que l'Artillerie fût tenuë en bonne ordre, & toute prête pour exterminer cette Armée d'Indiens. Comme le Roi arriva dans une litiere très-magnifique, portée par ſes gens, un Moine ſe preſenta à lui avec un Crucifix à la main, & l'exhorta à trois choſes, de croire en Jeſus-Chriſt, de reconnoître le Pape, & de ſe faire tributaire de l'Empereur d'Eſpagne, & lui ayant preſenté le Miſſel, il lui dit que tout ce qu'il lui repreſentoit ſe trouvoit vérifié dans ce Livre, qui contenoit la Foi Chrétienne; de quoi ce Roi irrité, cracha par mépris contre le Livre, & ayant arraché des mains du Religieux le Crucifix, il le jetta à terre. Alors le Moine ſe mettant en groſſe colere ſe prit à crier, *Vengeance, vengeance, ô Chrétiens*; à ces cris on éleva en haut l'Etendard, & on mit le feu à l'Artillerie, qui mit en piece la plûpart de ces Indiens, & le reſte ayant pris la fuite, fut pourſuivi par les Eſpagnols; Pizzano de ſon côté ayant donné de l'éperon à ſon cheval

val juſqu'à la litiere du Roi, ſe jetta deſſus, & le fit priſonnier avec les principaux de ſa Cour, & ayant ceſſé le carnage, on pilla les tentes, où il ſe trouva plus de 80. mille écus d'or, & 350. mille livres d'argent, avec quantité de pierreries de grande valeur, outre le butin de la ville, lequel fut ineſtimable. Atabalipa fut bien traité par Pizzano, mais tenu ſous bonne garde. Il fut enſuite mis en liberté, à condition d'être à perpetuité tributaire du Roi d'Eſpagne, & de donner autant d'or & d'argent qu'il en pourroit ranger dans la moitié de la Sale où le Traité ſe fit, mais perſonne n'a écrit combien cette Sale étoit grande. L'Empereur ayant reçû cette nouvelle au Camp, dit au Marquis de Vaſto, *Avec cette nouvelle nous ne payerons pas nos Troupes :* D'autres écrivent que le Roi Atabalipa fut étranglé par l'ordre de Pizzano, & on rapporte des choſes étranges & prodigieuſes des grands tréſors qu'on trouva, mais comme ils ne me rendront pas plus riche, je n'en veux pas ſçavoir davantage.

Eloge d'Atabalipa.

J'ajoûterai néanmoins qu'Atabalipa fut un homme bien fait de ſa perſonne, ſage, courageux, magnanime, propre en habits; il eut pluſieurs femmes, & pluſieurs concubines, deſquelles il eut une infinité d'enfans, qui furent pour la plûpart étranglez, ou chaſſez : il fit mourir Guaſcar ſon frere,

ce qui lui attira la haine de preſque tous ſes peuples. Il ne crachoit jamais à terre, mais dans la paume de la main de quelque Demoiſelle, diſant que les choſes inanimées n'étoient pas dignes de recevoir ſon crachat, c'eſt pourquoi il avoit continuellement des Dames à ſes côtez; mais néanmoins il ne crachoit jamais dans les mains de celles avec leſquelles il avoit commerce. Il fut du Sang des *Inghi*, qui ſont les plus nobles, les plus riches, & les plus puiſſans Princes du Perou, leſquels les Eſpagnols appelloient communément *Grandes Oreilles*, à cauſe qu'ils portoient de gros anneaux d'or pendans à leurs oreilles. Son Pere qui eut nom Curinatapa, conquit par la force des armes la Province de Quito, & épouſa la Dame qui en étoit reſtée héritiére, de laquelle il avoit eu Atabalipa, qui ne fut que le quarantiéme de cent fils qu'il eut d'elle. Les Inghi faiſoient leur réſidence à Cuzco, capitale de leur Empire, & pour marque de Nobleſſe, ils portoient des écharpes, & des plumets. Atabalipa ne voulut admettre dans ſon Gouvernement & dans ſon Conſeil, que des hommes de ſoixante ans. Aucun Baron n'entroit dans ſon Palais que déchauſſé, & moins encore les autres, & ceux qui lui parloient, ſe tenoient dans une poſture fort humble, & avoient toûjours les yeux arrêtez vers la terre.

Il

Il paroiſſoit avoir beaucoup de gravité, & ne parloit que peu, & avant que de commencer à parler, il crachoit dans la main d'une Demoiſelle, qui enſuite fermoit le poing. Il mangeoit en preſence d'une nombreuſe Cour, ſervi en vaiſſelle d'or & d'argent, & tous les utenſiles de la cuiſine étoient auſſi d'argent, dont il avoit auſſi bien que d'or une quantité prodigieuſe & & incomprehenſible de mines. Il avoit autant de Statuës d'or de ſa grandeur, qu'il avoit d'années, & tous les ans on y en ajoûtoit une. En un mot, il n'y avoit rien dans ſes Royaumes dont on ne trouvât dans ſes Palais la figure en or; & outre cela Ulloa écrit, qu'il avoit un jardin, dans lequel on voyoit des Arbres, des fleurs & des fruits d'or & d'argent. Et cependant ce Prince ainſi fait (ſi neanmoins tout ce qu'on en écrit eſt véritable, ce que je ne croi pas) qui avoit autour de lui une Armée de 40. mille hommes, fut effrayé, enſuite pris par ſi peu de gens, & enfin étranglé, comme le plus chetif belître. Ceux qui ſouhaiteront de ſçavoir plus en détail cette Hiſtoriette, n'ont qu'à lire Ulloa & Sandoval, car pour moi je paſſe à mon Charles V.

Ce Prince eut tout ſujet de ſe loüer des Luthériens, parce qu'après avoir fait voir leur zele en ſoûtenant les intérêts de leur conſcience, contens du peu qu'ils avoient

Gens levez contre les Turcs

obtenu pour leur seureté par le Traité de Schwinfort, ils firent paroître une autre ardeur, qui n'étoit pas moins grande pour la cause commune, & un empressement incroyable, ayant donné à l'Empereur non seulement les milices qu'ils avoient, mais encore d'autres qu'ils leverent; & fait outre cela avec une extrême diligence une bonne somme d'argent, qu'ils lui envoyerent aussi, ce qui satisfit pleinement ce Prince, & donna beaucoup d'édification à toute la Chrétienté. Le Cardinal *Colona*, Viceroi de Naples, lui envoya dix mille Soldats, entre lesquels il y avoit trois mille hommes de cheval, qu'il avoit levez dans le Royaume, & donnez au Marquis de Vasto; outre cela il fit à l'Empereur une remise de cent mille pistoles, sans compter l'argent qu'il avoit fait fournir à ce Marquis pour payer les Troupes du Royaume pour six mois. Don Ferdinand de *Gonzague*, qui devoit commander l'Armée Italienne, & Espagnole, conjointement avec le Marquis de Vasto, emmena plus de 1200. Volontaires, gens bien faits; & en effet cette seule Armée d'Espagnols & d'Italiens, laquelle fut conduite en Allemagne par ces deux Capitaines, s'augmenta & se fortifia de jour en jour, de sorte qu'avant que d'arriver à Vienne, elle se trouva forte de treize mille chevaux, & de vingt mille hommes de pied.

Avant

Autre encore.

Avant que Charles V. partît de Ratisbone, le Cardinal Hippolyte de Médicis, qui devoit servir de Légat du Pape en cette Guerre, y arriva avec 200. mille écus d'argent comptant, & pour autant de lettres de change qui devoient suivre, & il voulut ensuite voir faire montre des Troupes levées aux dépens de l'Eglise, & qui étoient à la solde; car il faut sçavoir, que le Pape Clement, outre les deux mille Soldats qu'il avoit remis au Marquis de Vasto, avoit donné ordre qu'on levât douze mille Soldats, sçavoir 4000. chevaux, & le reste Infanterie, tous de la Nation Allemande, aux frais de l'Eglise, & qu'on n'épargnât rien pour avoir des gens choisis. La Gouvernante de Flandre, la Reine Marie sœur de Charles V. envoya de braves gens, & & outre cela une bonne somme d'argent, & les Troupes des Pays-bas, & de la Franche-Comté, qui ne faisoient qu'un Corps, étoient jusqu'au nombre de 2500. chevaux, & de 7000. hommes de pied. Charles-Quint étoit parti de Ratisbone le 17. d'Août, pour aller se mettre à la tête de son Armée, n'ayant pû partir plûtôt pour deux raisons; l'une pour attendre qu'on eût achevé le Traité de Schwinfort, & donner à ses Troupes le temps de s'assembler; & l'autre, parce qu'il avoit appris que Soliman, ou le gros de son Armée, marchoit à petit pas,

faisant à peine deux lieües par jour, à cause de la confusion que faisoit le grand nombre, qui consistoit en 300. mille Soldats, 200. mille Pionniers, & 130. mille chariots pour le bagage, & pour les munitions, de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de faire de grandes journées.

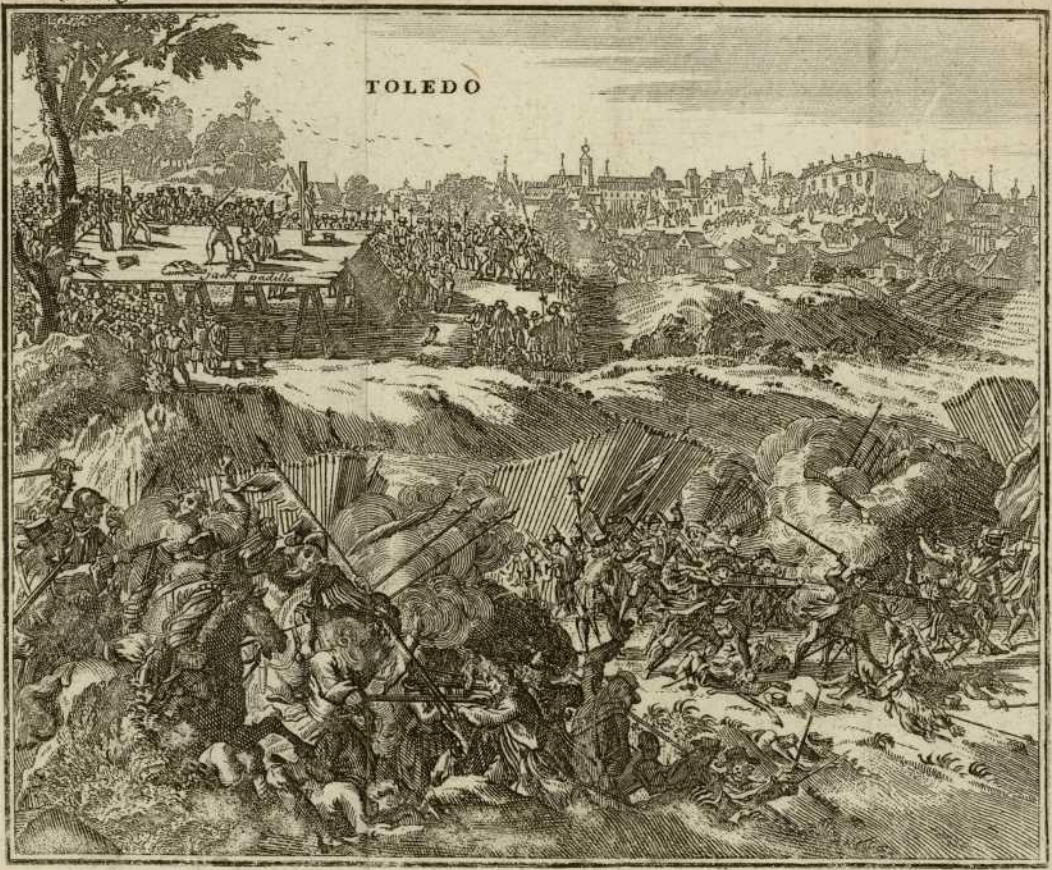
Charles V. part pour le Camp.

Cinq cens nobles Barons s'étoient assemblez à Ratisbone d'un commun accord, & avec une aussi grande intelligence, que s'ils eussent été tous d'une même Ville, & cependant ils étoient de diverses Nations & Provinces, sçavoir Allemans, Italiens, Espagnols, & Flamands, & cette union donna beaucoup d'admiration & d'édification à tout le monde; c'étoient tous des Gens bien faits, & aguerris, qui supplierent l'Empereur, de leur faire l'honneur qu'ils pussent lui servir de Gardes du Corps, & le premier rang leur fut accordé parmi les autres Gardes. Enfin Charles V. partit de Ratisbone pour s'acheminer vers l'Autriche, accompagné de plusieurs Grands & Princes, & entr'autres du Duc d'*Albe*, Don Ferdinand Alvarez de Tolede, qui dès l'âge de dix ans avoit été à la Guere, de sorte que quoiqu'il fût jeune, étant à peu près de l'âge de Charles V. il avoit déja fait de si belles actions de guerre, qu'il s'étoit acquis la réputation d'un des plus grands Capitaines du Siecle, outre qu'il avoit un bon

sens

DON FERDINAD DE TOLEDE
Duc d'Albe

Charles 5me


TOLEDO
Juan padilla

sens & un jugement admirable & prodigieux dans les Conseils ; ce qui avoit obligé Charles-Quint à le choisir pour son Capitaine Général, avec cette déclaration, qu'en cas qu'il vînt à mourir, le Souverain Commandement de l'Armée resteroit au Duc. On avoit déja fait prendre les devants à toutes les Troupes, avec les victuailles & munitions en grande abondance, & on avoit fait embarquer le tout à Hal, pour descendre tout le long du Danube.

Marche de Soliman.

Cependant Soliman étoit en cinquante jours arrivé de Constantinople à Belgrade, & ayant fait faire en un même temps plusieurs Ponts sur la Save, répandit une grande quantité de Chevaux dans la Hongrie, & prit un peu à gauche vers la Stirie, laissant le Danube à main droite pour mieux se prévaloir des vivres du Pays, auquel il n'avoit pas été touché l'année précedente. Mais ayant trouvé sur sa route *Guinz*, petite Place bâtie dans une plaine, & qui étoit assez forte, dans laquelle se trouvoit alors *Elgidius Nicolizza*, Hongrois, qui la gardoit avec une Garnison de 500. Hongrois, il se mit à la combattre, ceux qui étoient dedans soûtenans vigoureusement les assauts, quoiqu'ils fussent furieux. Mais pendant qu'Ibrahim Bassa se fatiguoit & se morfondoit devant cette Forteresse, un grand Corps de Cavalerie faisoit

dégât dans le Pays, & le ruinoit entierement, néanmoins 300. dès leurs ayant donné dans une embuscade, furent taillez en piéces par les Hongrois, ce qui arriva à Leopold, près d'une petite riviere, où ils furent tellement investis & renfermez, qu'il ne s'en put pas sauver un seul, ce qui obligea les autres à se tenir plus serrez, & à ne se pas tant écarter: on apprit de quelques-uns qui furent faits prisonniers l'état de l'Armée ennemie. Mais Ibraim Bassa n'ayant pû cependant venir à bout de prendre Guinz, en treize des plus terribles assauts qu'il lui livra, & où il perdit quantité de ses gens, Soliman, qui ne vouloit pas perdre davantage le temps, le rappella pour se joindre à lui, & marcha ensuite avec toute l'Armée en ordre de Bataille vers la Carinthie, du côté de la riviere de Mura, l'Armée prenant sa route à main gauche: ce qui fit connoître clairement aux Chrétiens, que Soliman avoit dessein de se tenir éloigné de l'Armée Impériale, afin de chercher le temps & le lieu commode & propre pour lui livrer Bataille.

Crainte de Soliman.

On apprit des Prisonniers qui furent faits, que Soliman avoit tenu cette route pour plusieurs considérations; l'une, afin de tâcher en effet de venir au plûtôt, en rebroussant chemin, trouver l'Empereur pour l'obliger à combattre. Mais on fût informé par

par d'autres, & cela fut enſuite confirmé par les effets, que Soliman ayant reçû avis de quelques Priſonniers Chrétiens, que les forces de Charles V. étoient prodigieuſes, & qu'il avoit avec lui toute la fleur des braves de l'Europe, il ne jugea pas qu'il fût de ſon intérêt, jugement que la peur lui fit peut-être porter autant qu'autre choſe, de hazarder la Bataille; de ſorte qu'il ſe contenta de faire le plus furieux dégât dans tout le Pays, & de s'en retourner enſuite. Cependant ces jours-là Charles V. avoit fait trancher la tête à Don *Jerôme de Leva*, ennemi juré du Marquis de Vaſto, & très-bon Capitaine d'Infanterie; parce que commençant par ſa Compagnie il avoit fait mutiner les Soldats Eſpagnols & Italiens contre ce Marquis, & cela pour la ſeconde fois, ayant déja fait la même choſe en Italie, lorſque l'Armée paſſa en Allemagne.

Soliman ayant donc réſolu de ſe retirer, & ne voulant pas le faire ſans avoir tenté quelque entrepriſe facile, & qui ne lui cauſât aucun dommage, il envoya un Corps conſiderable d'Avanturiers ſur la conduite du renégat *Caſſon*, Soldat vaillant, à la verité, mais plus temeraire & feroce, qu'experimenté & habile en l'art de la guerre, lequel s'étoit l'année précedente avancé juſqu'à Lintz, & auquel Soliman ordonna, que ſans s'arrêter il fît des courſes dans

Dommages cauſez par les Turcs.

tout le pays situé entre le Danube, & les Alpes, & que non seulement il ravageât & ruinât tout ce qu'il rencontreroit, mais que de plus il tâchât de faire des prisonniers, & qu'il les examinât exactement, pour apprendre d'eux toutes les particularitez qu'il seroit possible de l'Armée des Ennemis. On avoit donné à Cassan 15. mille Chevaux, qu'il partagea en trois bandes, de 5000. chacune, entre lesquelles il ne mit que l'intervale d'un petit mille, de sorte qu'il fit des courses jusques à Lintz, tout proche de Vienne, faisant des ravages & des maux incroyables, & jettant l'épouvante non seulement dans les lieux circonvoisins, mais même jusques dans les pays les plus éloignez. Le Roi Ferdinand ayant reçû cette nouvelle, & n'ayant pas d'assez grandes forces pour y apporter remede, & aller donner promptement la chasse à ces Fourageurs, il envoya demander des gens au Cardinal de Médicis, qui avoit la plus grande direction des Troupes levées aux dépens du Pape, & qui étoient à sa solde. Ce Légat lui envoya six mille hommes sous le commandement de Sforce Baglione, qui marcha à la tête de ses Troupes, pour empêcher que les Turcs ne passassent le Pont d'Anosa; ce qui leur réussit heureusement, les ennemis étant retournez sur leurs pas de l'autre côté, toûjours en con-

FERDINAND FRERE
de l'Empereur Charle.V

continuant leurs ravages & leurs incendies, & faisant grand nombre d'esclaves, sur tout parmi les jeunes gens.

Ferdinand ne voulut pas rester en ce lieu, parce qu'il étoit trop petit, & mal fortifié, quoiqu'il vît l'Ennemi déja éloigné; mais il se retira à *Streumburg*, ou ayant assemblé tous ses gens, il alla joindre l'Empereur son frere. Le bruit s'étant répandu que Soliman s'étoit retiré vers Gratz, & que Casson continuoit de faire de grands ravages dans le Pays, les Bohemiens d'un côté, & les Allemans de l'autre, animez d'une résolution pleine de cœur, & presque desesperez, se mirent à le poursuivre, & à le presser de prés, lui fermant les passages, en sorte qu'il ne pût trouver moyen d'échaper d'aucun côté. Le premier qui s'approcha de lui pour le combattre, fut le Comte Palatin, avec douze mille bons Fantassins Allemans, & deux mille Chevaux, & il l'attaqua justement dans le temps que Casson avoit partagé ses 15. mille Chevaux en deux corps seulement, un desquels s'étant de bonne heure apperçû du peril, trouva le moyen d'échaper à la faveur des bois voisins. L'autre Corps, qui étoit le plus considérable, & conduit par Casson lui-même, fut attaqué par le Palatin, qui avoit quelques bonnes pieces d'artillerie, de sorte que les Ennemis voulant prendre la fuite

Les Turcs reçoivent plusieurs échecs.

se mettre à couvert du Canon, qui auroit fait un grand carnage, s'ils étoient demeurez unis en un corps, il tomberent entre les mains du Comte *Loüis Lodrono*, qui en fit auſſi une grande boucherie. Les autres qui s'enfuirent avec Caſſon donnerent dans une embuſcade des Hongrois, qui acheverent de les tailler en pieces. Caſſon fit paroître une valeur extraordinaire, ayant long-tems combattu avec une maſſe à la main, & perdu la vie en combattant. De cette maniere non-ſeulement on recouvra le butin que les Turcs avoient fait ſur le Pays, mais de plus on remporta leurs dépoüilles. Pluſieurs Chrétiens y perdirent la vie, & quelques Capitaines, & entr'autres Don Fernand de *Cabera*, fils du Viceroi de Sardaigne, qui étoit Lieutenant du Comte Lodrono.

Conſeil de guerre. Charles V. ayant appris la retraite de Soliman à Gratz, aſſembla à Lintz le Conſeil de Guerre, compoſé de tous les Généraux, & Lieutenans Généraux, auquel aſſiſta auſſi le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, & y propoſa, *S'il ſeroit bon de pourſuivre l'Ennemi juſqu'à Gratz, pour lui livrer Bataille.* Les uns diſoient, que pour garantir la Stirie de dégât, & même d'une ruine entiere, il n'y avoit point d'autre moyen que celui de pourſuivre l'Ennemi, parce que *Gratz*, *Linz* & *Vienne* étant diſpoſées en ſorte qu'elles

qu'elles forment un triangle, il falloit tenir l'Ennemi également éloigné de toutes trois, ce qui ne se pourroit faire tandis qu'on le fuiroit. Les autres représentérent, que pour la gloire d'une si florissante Armée, commandée par un Empereur jeune & belliqueux, accompagné de quantité des premiers Capitaines du siécle, il falloit tenter quelque entreprise à quelque prix que ce fût; mais la plûpart, & entre autres le Duc d'Albe, conclurent, que comme la saison étoit fort avancée, il étoit de la prudence *de faire un Pont d'or à son Ennemi.*

L'Empereur ayant suivi son conseil, s'achemina vers Vienne, où il ordonna que l'Armée se rendît aussi-tôt tout le long du Danube, & étant arrivé dans ces vastes Campagnes, il fit montre de toute l'Armée, qu'il trouva forte de 93. mille hommes de pied, & de plus de 30. mille chevaux de toutes les Provinces de l'Europe, à la réserve des François; & véritablement Charles témoigna un plaisir & une satisfaction extraordinaire de se voir Chef d'une si belle & si grande Armée, qu'il y avoit plusieurs siécles que l'Europe (s'entend Chrétienne) n'en avoit vû ni de plus nombreuse, ni de gens plus choisis, ni mieux pourvûë de Commandans, & d'Officiers d'une expérience consommée. *Montre de l'Armée Imperiale. 1532.*

Les

Sentimens de quelques Auteurs. Les Eſpagnols, & les autres Auteurs Italiens écrivent que l'Empereur fit paſſer à montre ſa formidable Armée près de Vienne, avec une ferme réſolution d'aller trouver Soliman pour lui donner bataille, quoi qu'il fût bien informé qu'il lui étoit de beaucoup ſupérieur en nombre de gens, puiſqu'il avoit plus de 300. mille Soldats, avec leſquels, comme autrefois Xerxés avec ſon Armée, il couvroit la terre, & tariſſoit les rivieres. Ulloa ajoûte à cela, que l'Empereur après avoir fait la montre, étoit ſi diſpoſé à la bataille, qu'il avoit déja fait faire la priere par toute l'Armée, pour animer & encourager les Soldats; deſorte qu'on en ſeroit aſſurément venu aux mains, ſi Soliman intimidé ne s'en fut fui à Gratz, de là à grands pas à Belgrade, & enſuite à Conſtantinople.

Soliman manqua de bonnes meſures. Il eſt certain que chacun remporta de la gloire de cette Campagne; l'Empereur fut loüé d'avoir ſauvé Vienne, contre laquelle Soliman avoit tourné toutes ſes forces & tous ſes deſſeins, & ce Prince infidéle s'en retourna glorieux dans ſa Capitale, pour avoir ruïné & ſaccagé le Païs ennemi, enrichi ſon Armée de butin, & porté l'allarme & l'épouvante dans toute l'Allemagne. On ne doute pas que ſi Soliman, au lieu de ſe mettre en campagne à la mi-Juin, s'y fût mis à la mi-May, & qu'au lieu de faire mar-

marcher si lentement son Armée, il l'eût fait aller un peu plus vîte, il ne fût venu à bout de ses desseins, n'eût pris Vienne, & ne se fût par ce moyen rendu maître de toute la Hongrie; on croit même qu'il eût porté ses progrès plus loin, & poussé ses conquêtes jusques dans l'Allemagne, sans trouver aucune opposition, & aucun obstacle capable de l'arrêter; parce que les disputes & les troubles de Religion avoient ôté à l'Empereur tous les moyens d'assembler des forces, qu'il ne put effectivement mettre sur pied que fort tard. Il faut donc dire que ce ne fut ni le bras de Charles-Quint, ni l'Armée des Chrétiens, qui sauvérent la Hongrie, & délivrerent l'Allemagne de ses grandes appréhensions; mais que ce fut la négligence de Soliman (laquelle néanmoins soit benie) qui au lieu de venir en Hongrie dans l'Eté, n'y vint que dans l'Automne, & arriva justement dans le tems que les pluyes d'Août commençoient, lesquelles rompirent les chemins, les rendirent impratiquables, & par conséquent toutes les entrepriſes impossibles, sur-tout les siéges.

Pour l'Empereur Charles-Quint, il est très-certain qu'il ne s'étoit jamais vû dans le monde aucun Monarque, Guerrier, ou Conquérant qui eût usé de plus grande diligence, ni qui eût pris de plus justes mesures pour pourvoir aux desordres, & assembler

Observation touchant Charles V. 1532.

ſembler des gens de toutes parts contre l'Ennemi commun ; mais le malheur voulut que ſa bonne volonté ne fut pas ſecondée, parce qu'avec toutes ſes ſollicitations & ſes inſtances il ne put jamais obtenir qu'on terminât promptement les affaires des Luthériens, ſans quoi les préparatifs pour la guerre demeuroient pour la plûpart ſuſpendus dans leur Païs, qui en faiſoient le principal nerf, & les Catholiques eux-mêmes ne ſe preſſoient guéres, parce qu'ils vouloient voir l'iſſuë des affaires des Luthériens. Voilà la raiſon pourquoi l'Empereur ne put ſe mettre en campagne que bien tard, & dans un tems que les chemins commençoient déja à être rompus des pluyes ; deſorte que la même raiſon qui empêcha Soliman de s'avancer, & de pouſſer ſes progrès auſſi loin qu'il l'avoit projetté, ôta auſſi à l'Empereur les moyens d'aller chercher Soliman.

Ligue entre le Roi de France & celui d'Angleterre.

Outre cela Charles Quint avoit reçû avis, avant que de partir de Ratiſbone (quelque ſoin qu'on prît de garder le ſecret) d'une Ligue qui s'étoit concluë entre les deux Rois de France & d'Angleterre, par laquelle ils ſe promettoient reciproquement de ſe défendre & de ſe ſecourir l'un l'autre quand il en ſeroit beſoin, & de s'aſſiſter pour cet effet, en cas de guerre, d'une certaine quantité de troupes, de vaiſſeaux & d'argent.

Enſuite

Enſuite étant à Lintz à la tête de ſon Armée, il reçut une autre nouvelle, ſçavoir, que ces deux Rois ſe diſpoſoient à s'aboucher, pour faire une alliance plus étroite contre l'Empereur. Cet abouchement ſe fit à Bologne, où Henri VIII. ſe rendit avec ſon Cardinal de Volſei, & où il fut ſplendidement régalé pendant trois jours conſecutifs par le Roi François I. & enſuite Henri étant paſſé dans ſa Ville de Calais, le Roi François I. y alla lui rendre viſite, & fut auſſi à ſon tour traité par Henri VIII. avec la plus grande magnificence durant trois jours, & la confédération fut ainſi confirmée.

Deſſein de Henry VIII.

Le principal deſſein du Roi d'Angleterre dans cette confédération, fut d'être appuyé du Roi François I. dans la réſolution qu'il avoit déja formée de répudier *Catherine*, Tante de l'Empereur, pour épouſer *Anne de Boulen*; car ne doutant pas que ce dernier Prince ne s'y oppoſât fortement, il crut qu'il devoit lui donner des ſujets de mortification, & le tenir dans une ſi grande appréhenſion, qu'il n'oſât pas s'y oppoſer ouvertement & avec trop de chaleur; ou bien même l'intimider tellement, qu'il fût obligé de rechercher ſon amitié & ſon alliance, & de le ſolliciter à rompre celle qu'il avoit contractée avec François I. ce qu'il n'auroit jamais fait qu'à condition

ou de l'appuyer dans ſon divorce, ou bien de ne ſe donner aucun mouvement pour y mettre quelque empêchement à Rome. Voilà le véritable but de Henry dans cette union & cette alliance faite avec tant de faſte & d'éclat avec le Roi François I.

Bonnes maximes.

Tout cela fait connoître clairement, que ce ne fut pas ſans raiſon & ſans néceſſité, que l'Empereur Charles prit la réſolution de faire un Pont d'or à l'Ennemi; ſe contentant de l'avoir éloigné de Vienne, & d'avoir fait mine de ſe préparer à la bataille, quoi qu'il fût fort éloigné d'en avoir la penſée, & que ſon deſſein fût de conſerver ſon Armée, pour s'en ſervir ou contre les Luthériens en Allemagne, en cas qu'ils vinſſent à faire quelques mouvemens, ou contre le Roi François I. s'il lui prenoit envie d'attaquer l'Italie. Et il eut d'autant plus de ſujet d'uſer de ces maximes de politique & de prudence, qu'il ſçavoit fort bien, que le Roi François I. ſollicité par ceux de la Ligue de Smalcalde, avoit déja promis toute ſorte d'aſſiſtance.

Charles V. va en Italie.

Ainſi après la retraite de Soliman, ayant licencié une grande partie de l'Armée, diſtribué l'autre où il étoit beſoin, laiſſé un bon corps d'Infanterie Italienne & Eſpagnole, ſous le Commandement de Fabrice *Maramaldo*, pour les affaires de Hongrie; & donné au Roi Ferdinand les ordres néceſſaires

ceſſaires pour le Gouvernement de l'Empire en ſon abſence, il partit de Vienne à petit bruit, & tout à coup, lorſqu'on y penſoit le moins, accompagné du Cardinal de Médicis, Légat du Pape, & de pluſieurs Capitaines Italiens & Eſpagnols, & par la route de la Carinthie, il paſſa en Italie; mais, pour dire la verité, il n'y retourna pas chargé de beaucoup de gloire, & ne reçut pas de grands applaudiſſemens, tout le monde s'étonnant de ce qu'il avoit fait ſi peu de choſe avec une Armée ſi conſidérable.

Arrivé à Mantouë le 10. de Novembre, il envoya par un Gentilhomme des Lettres aux Etats de l'Empire (qui avoient été fort ſurpris lorſqu'ils avoient apris un tel voyage) pour leur faire ſçavoir, que pour des raiſons très-particulieres il avoit été obligé de paſſer en Italie, & principalement pour délibérer & traiter avec le Pape de la convocation d'un Concile, comme on en étoit convenu à Ratiſbone; & que pour le reſte, comme il avoit laiſſé durant ſon abſence la conduite des affaires publiques à ſon Frere Ferdinand Roi des Romains, ils devoient pour cette raiſon être perſuadez que tout iroit bien, pourvû qu'ils vouluſſent ſe tenir en repos, vivre en paix, & obéïr à ſon Frere comme à lui-même; ajoûtant à cela pluſieurs expreſſions obligeantes. *A Mantouë.*

Enſuite

Il s'abouche avec le Pape à Bologne.

Enſuite l'Empereur partit de Mantouë pour ſe rendre à Bologne, où il arriva en même-tems que le Pape Clement VII. comme ils étoient convenus par Lettre. Ces deux Princes furent vûs pluſieurs fois enſemble, & eurent de grandes & longues conférences, ſans pompe & ſans cérémonies, pour ne pas perdre le tems inutilement. Les plus grandes affaires dont ils s'entretinrent, & qu'ils tâchérent de régler, furent celles de la Religion, auſquelles le Pape croyoit que l'Empereur devoit mettre ordre par la force des armes, abbatant & détruiſant les Luthériens ; mais ce Prince témoignoit ſouhaiter fort la convocation d'un Concile, ſans lequel il n'eſtimoit pas qu'on pût attendre aucune bonne iſſuë ; ce qui étoit fort éloigné de la penſée du Pontife, parce que durant la tenuë du Concile ſon autorité ne pouvoit qu'être de beaucoup diminuée. De plus la Ligue fut renouvellée pour huit mois entre l'Empereur & Clement ; & tous les Princes d'Italie y entrérent auſſi, excepté les Vénitiens.

Ligue.

La fin principale de cette Ligue fut de tenir les François éloignez d'Italie, ſur ce qu'on ne doutoit pas que le but de la confédération que François I. avoit faite avec le Roi d'Angleterre, ne fût que de tirer de ce Prince de bons ſecours pour paſſer en Italie. L'Ambaſſadeur de France informé de

ANDRE DORIA
Grand Amiral

de cette nouvelle Ligue, en fit de grandes plaintes au Pape, qui tâcha de l'adoucir, en lui faisant connoître, qu'il n'avoit dans cette Ligue autre dessein, que celui de soulager l'Italie des Troupes Espagnoles que l'Empereur y avoit fait passer en grand nombre; qu'ainsi il avoit été contraint de faire de nécessité vertu, le priant de se donner un peu de patience, & l'assurant qu'il lui feroit bien voir que le Roi son maître n'auroit aucun sujet de se plaindre de lui, mais qu'il falloit un peu patienter.

Charles V. en partant de Ratisbone pour l'Armée, avoit donné ordre au Prince *André Doria*, d'assembler le plus grand nombre de Vaisseaux bien armez qu'il lui seroit possible, de se mettre en mer avec toute sa Flotte, de prendre la route de la Grece, & d'attaquer les Terres maritimes du Turc, pendant que de son côté il s'opposeroit par terre à l'Armée Ottomane, & tâcheroit de la combattre. Doria sortit du Port de Messine avec 46. Galeres, & 38. Vaisseaux, & s'étant approché des Côtes de l'Etat du Turc en Grece, il y causa des dommages considérables en plusieurs endroits, pillant & brûlant divers Vaisseaux Marchands & de Guerre dans les Ports mêmes, & outre cela plusieurs lieux sur les Côtes, ensorte que l'Armée Navale du Turc, commandée par Barberousse, ayant pris l'épouvante, quoi-

Flotte contre les Turcs.

quoique ſupérieure en nombre de Vaiſſeaux, ſe retira à Conſtantinople.

Diſcours ſur la retraite de Soliman.

Cette terrible allarme que Doria jetta par toutes les Côtes du Turc lorſqu'on s'y attendoit le moins, & que la renommée groſſiſſoit encore beaucoup, donna fort à penſer & à parler ſur les raiſons de la retraite de Soliman de devant l'Empereur en Hongrie, pour éviter la bataille, toute l'Europe concluant qu'il avoit fait cela à cauſe des nouvelles qu'il avoit reçûës, que l'Armée Navale de l'Empereur, laquelle étoit extrémement nombreuſe, & commandée par le plus expérimenté & le plus habile homme de Mer qu'il y eût alors au monde, s'avançoit inſenſiblement vers Conſtantinople, pour mettre le ſiége devant cette Capitale; deſorte que craignant que pendant ſon abſence (au moins c'eſt ainſi qu'on en raiſonnoit) il n'arrivât parmi ces Peuples, naturellement inconſtans & legers, quelque nouveauté, & quelque changement, il rebrouſſa promptement chemin vers Conſtantinople, pour éviter de perdre le certain pour l'incertain; que ç'ait été là ſa penſée, c'eſt ce que je ne puis pas aſſurer, mais je croi qu'il n'y a pas grand mal à ſe le perſuader ainſi.

Corone aſſiegé.

Ce qu'il y a de certain eſt que Doria fit bien voir que s'il ne penſoit pas à Conſtantinople, il avoit au moins fort en vûë & à cœur

cœur *Corone*, belle Ville de la Gréce, autrefois appellée *Cherone*, Patrie du fameux Philoſophe, & Hiſtorien Plutarque, éloignée de 12. mille de Modono du côté de la terre, mais davantage par mer. Doria ayant pris terre, voulut reconnoître lui-même la ſituation des lieux circonvoiſins, ce qui lui fut d'autant plus aiſé à faire, que tous les Grecs des Villages du Païs accouroient vers lui pour l'exhorter au ſiége, lui donnant toute la connoiſſance poſſible de l'état où étoit la Ville au-dedans. Ayant donc fait débarquer ſes troupes, il les fit poſter du côté de la terre; & après le débarquement du canon, il fit dreſſer trois batteries, donnant la charge d'une bande à *Tuttavilla*, Comte de Sarno, afin de battre un baſtion avec ſept canons; & le ſoin de l'autre à Dom Jerôme de *Mendozza*, pour battre les murailles avec autant de pieces, à la tête de ſon Infanterie Eſpagnole. Du côté de la mer, il mit les Galeres du Pape au milieu, celles de la Religion de S. Jean à gauche; & lui avec ſes Galeres, choiſit la droite comme le lieu le plus ſcabreux & le plus dangereux; quoi que ces trois corps enſemble fuſſent tellement diſpoſez, qu'ils pouvoient facilement battre la Ville avec cent pieces de canon, ſans s'incommoder les uns les autres.

Après avoir canonné la Ville pendant deux

deux jours sans discontinuation, les murailles étant entierement ruïnées, on donna l'assaut, dans lequel plus de 300. Chrétiens périrent, mais néanmoins la Ville fut prise; les Turcs s'étant retirez dans la forteresse. Le grand bruit du canon s'étant fait entendre dans les lieux circonvoisins, & les ayant éveillez, *Zadare*, Capitaine estimé parmi les Turcs, s'en vint le lendemain avec plus de 700. chevaux pour secourir la Ville; mais les Espagnols étant allez à leur rencontre, les taillérent presque tous en piéces; & ayant mis leurs têtes sur des picques, les exposérent & les élevérent, ensorte qu'elles pussent être apperçûës de ceux de la forteresse, afin qu'ils ne s'opiniâtrassent pas, dans l'esperance d'avoir du secours. Ce spectacle les épouvanta, & ils ne furent pas moins effrayez des menaces qui leur furent faites, de ne leur accorder aucun avantage, s'ils obligeoient les Chrétiens à commencer les batteries, desorte qu'ils prirent le parti de se rendre, & obtinrent de pouvoir se retirer avec leurs femmes, ceux qui en avoient, & avec tous les habits qu'ils pourroient vêtir; & pour l'Aga qui commandoit dans la Place, il lui fut permis d'emmener quelque bagage, & un chariot couvert.

Doria assiege Ensuite Doria donna ordre qu'on réparât incessamment les bréches & les ruïnes des murail-

murailles, le mieux qu'il seroit possible, étant obligé de partir au plûtôt, pour ne pas demeurer pendant l'Hyver, exposé dans ces Mers. Mais pendant qu'il s'appliquoit à cela, il reçût par une Frégate legere une Lettre de l'Empereur, qui lui marquoit qu'il se trouvoit alors à Mantouë, & qu'il avoit besoin de sa personne, & de l'Armée Navale à Génes. Ayant reçû cet ordre, il déclara incontinent Mendozza, Gouverneur de cette Forteresse, & de cette Place, lui assignant une Garnison de 1200. Soldats choisis, tous Espagnols, & le laissant de plus pourvû d'autant de munitions de bouche & de guerre, qu'il en falloit pour dix mois, outre celles qui s'y étoient trouvées. D'ailleurs, il lui ordonna de faire travailler nuit & jour, tant les soldats, que les habitans, à la continuation des réparations nécessaires, & commencées. Pendant que ces choses se passoient, un vent favorable étant survenu, Doria passa à Messine, & delà tôt après il continua sa navigation vers Génes.

Il y avoit déja quelque-tems que Henry VIII. faisoit les derniers efforts auprès du Pape pour obtenir le divorce avec Catherine, étant soûtenu & appuyé par les Ambassadeurs de France, dans la résolution qu'il avoit prise de mettre la Couronne sur la tête d'Anne de Boulen, sa Maîtresse, à *Roi d'Angleterre 1533.*

quoi Charles-Quint s'étoit toûjours opposé ; mais cet Empereur craignant qu'après son départ pour Espagne, Clement ne se laissât persuader par les sollicitations de deux Rois, & porter à accorder le divorce; il pressa fortement lui-même de bouche le Pape de vouloir donner sentence sur une si grande affaire ; desorte que pour le contenter, il enjoignit à Henry VIII. sous peine d'Excommunication, de reprendre Catherine sa femme, & de chasser de son lit la Concubine, Anne de Boulen : mais ce Prince s'étant mocqué de ses menaces, & de celles de l'Empereur, épousa Anne de Boulen, & s'étant soustrait de l'obéïssance du Saint Siége, s'établit une Réformation à sa fantaisie ; & voilà la fin de ce Roi, qui avoit écrit avec tant de zéle contre Luther en faveur de Rome.

Ambassadeurs Suisses. Pendant que le Pape & l'Empereur étoient à Bologne, entr'autres Ambassadeurs des Princes, ceux des Cantons Suisses Catholiques y vinrent au nombre de 18. que ces deux Monarques assis ensemble sur un même Trône, reçurent tous à la fois à l'audience, & desquels ils entendirent que ceux du Canton Zurich, & de Berne, sollicitoient fort les *Genevois* à vouloir embrasser la Réformation de l'Eglise, comme eux aussi l'avoient embrassée, ce qui obligea Clement, & Charles V. à prendre in-

conti-

DON ALFONSE DAVALOS
Marquis de Vasto

FRANCOIS SFORCE
Due de Milan

continent la réſolution d'écrire conjointement une Lettre fort obligeante, & fort douce au Conſeil de Genéve, pour l'exhorter à la conſtance, & à la perſévérance dans la Religion Catholique, & ils firent auſſi la même choſe à chacun des Cantons; avec ces Lettres, & les Preſens qui y furent ajoûtez, les Ambaſſadeurs s'en retournérent très-contens.

Au commencement de Mars, l'Empereur ayant pris congé du Pape, partit de Bologne, & par le chemin de Modéne, & de Reggio, où il fut ſplendidement reçû par le Duc, il paſſa à Plaiſance, où le Marquis de Vaſto, qui commandoit le corps d'Armée que Charles entretenoit dans le Milanez, vint le recevoir avec une grande ſuite d'Officiers. Le Duc François Sforze s'avança à Lodi avec toute la fleur de la Nobleſſe, pour le recevoir, & l'ayant conduit à Milan, lui fit une des plus ſuperbes entrées; ayant fait ſortir du Château toute la Garniſon, il l'y fit loger, l'ayant auparavant préparé, & orné magnifiquement pour cet effet; & ayant remis les clefs entre les mains de l'Empereur, afin qu'il y fit mettre des gens du Marquis de Vaſto pour la garde de ſa Perſonne; ce Prince ne voulut pas le faire, lui ayant fait cette réponſe, *Qu'il n'avoit pas beſoin d'autre garde, que celle de ſon amitié.* Pendant huit jours entiers il *Charles V. parz de Bela gne.*

fut traité & régalé par le Duc, & ce ne fut que festins, bals, & parties de chasse; ensuite il fut conduit à Pavie par le même Duc, & par le Marquis de Vasto, ayant le plaisir de voir encore une fois plus exactement ces mêmes lieux de Siége, de la Bataille, & de l'endroit où le Roi François I. étoit tombé, & avoit ensuite été pris.

Va à Gênes, & son embarquement. De-là il se rendit à Gênes, ayant auparavant fait entendre à Doria, qu'il ne vouloit pas qu'on lui fit d'entrée, ni qu'on le reçût avec aucune pompe, étant résolu de loger dans son nouveau Palais, bâti hors de la Ville, sur le bord de la Mer. L'Empereur fut donc logé dans cette belle Maison, le Prince l'ayant fait orner des plus magnifiques meubles, avec des tapisseries d'or & de soye d'un prix inestimable, & fait servir, pendant huit jours que Charles-Quint y séjourna, non-seulement la table de ce Prince, mais aussi les autres tables des Grands, & de la Noblesse, en vaisselle d'or & d'argent, en grande abondance. Cette grande magnificence, & ces richesses immenses firent dire à quelques-uns, qu'il falloit que Doria eût emprunté les meubles les plus précieux, & toute la vaisselle d'or & d'argent de Gênes, & de Milan ensemble; ce qui lui ayant été rapporté, il donna ordre qu'on écrivit sur la grande Porte du Palais les paroles suivantes;

tes ; *Tout ce qu'il y a ici de meubles, eſt à moi, par la grace de Dieu, & au ſervice de l'Empereur.* De plus, Charles-Quint en ſortant de la Maiſon pour aller s'embarquer, dit à Doria en preſence de tous les Grands qui le ſuivoient : *Je vous ai fait ſeulement Prince, mais vous avez fait voir par la magnificence avec laquelle vous m'avez reçû* Italiens, *pas moins puiſſant qu'un Roi.* En effet, on n'avoit point encore vû de magnificence pareille dans la Cour même des Grands, ni dans aucune autre, excepté celle des Rois. En un mot, Charles-Quint extrêmement content & ſatisfait, s'embarqua ſur la Capitaine de Doria, & prit la route de Barcelone.

Conformément à la réſolution priſe à Bologne, ſur la néceſſité de convoquer au plûtôt un Concile, le Pape envoya en Allemagne, auſſi-tôt après le départ de l'Empereur, *Hugues Rangone*, Evêque de Reggio, ſon Nonce extraordinaire, avec ordre d'agir de concert avec le Baron Lambert *Briars*, Ambaſſadeur de l'Empereur. S'étant donc joints tous deux, ils ſe rendirent enſemble à Weimar, où étoit alors *Jean Frederic*, Electeur de Saxe, élevé à l'Electorat après la mort de l'Electeur Jean ſon Pere, arrivée l'onziéme d'Août de l'année précédente. S'étant abouchez avec cet Electeur, ils lui repreſenterent la bonne & ſain-

Propoſitions pour le Concile. 1533.

intention du Pape, & de l'Empereur, & l'ardent desir qu'ils avoient d'appaiser, & de réünir par des moyens doux, les esprits aliénez & divisez sur l'Article de la Religion; ils lui representerent sur-tout que l'Empereur & le Pape étoient tombez d'accord, que le moyen le plus propre pour une telle réünion, étoit celui de la convocation d'un Concile.

Se communicent. Dans le premier entretien, on discourut sur cette matiere durant trois heures entieres; & comme le Nonce qui parloit le premier, rapportoit tout au Pape, comme si tout dépendoit de son autorité, & de son zéle; l'Ambassadeur de l'Empereur lui dit: *Si vôtre Seigneurie Révérendissime croit que Sa Sainteté peut tout faire, ma personne ne sert ici à rien.* A quoi l'Electeur répondit; *Elle y sert assûrément beaucoup, car nous ne prétendons avoir à faire qu'avec l'Empereur.* Cet évenement troubla les affaires pendant deux jours; mais on demeura d'accord, que toutes les propositions se feroient comme venant du Pape & de l'Empereur. Desorte qu'ils convinrent avec l'Electeur, comme par voye de conseil, de la maniere, du tems, & du lieu du Concile, & des moyens pour le pouvoir rendre libre. Le Nonce dit que Sa Sainteté, après avoir mûrement pensé au lieu le plus propre pour une assemblée de cette nature, avoit trouvé

vé que Bologne, ou Mantouë, ſeroit le plus commode pour tout le monde, & que cette penſée avoit été trouvée fort bonne par l'Empereur. Le Nonce pouſſa ſon diſcours un peu plus loin, en faiſant la propoſition, que ſi quelqu'un refuſoit de reconnoître Sa Sainteté pour Souverain Pontife, l'Empereur, & les autres Rois & Princes, prendroient la protection de l'Egliſe, & du Saint Siége contre ces ſortes de gens. De cette maniere, il conclut que dans ſix mois au plûtard, Sa Sainteté aſſembleroit un Concile, & le tout fut confirmé par un Ambaſſadeur de l'Empereur. L'Electeur répondit que l'affaire étoit d'une trop grande importance pour la réſoudre tout ſeul; que s'ils ſouhaitoient, il feroit aſſembler la Ligue de Smalcalde, pour en délibérer avec les autres. On prit donc le tems de deux mois, au bout deſquels la Ligue s'aſſembla; & après trois ſéances, & conſultations, on donna par écrit, au nom de tous, & à l'Ambaſſadeur qui étoient à Smalcalde, la réponſe ſuivante.

Réponſe de la Ligue de Smalcalde.

« Qu'ils remercioient très-humblement Sa Majeſté Impériale, qui daignoit ſe donner le ſoin & la peine de faire convoquer un Concile, priant Dieu de tout leur cœur, de vouloir conduire à une bonne fin un deſir, & un deſſein ſi juſte & ſi ſaint; afin que la vérité fût maintenuë,

» la fauſſe doctrine, les abus & les céré-
» monies ſuperſtitieuſes abolies ; & que le
» vrai Culte Divin, & la pratique de toutes
» les vertus chrétiennes, fuſſent établis
» pour le bien de l'Egliſe, & l'édification
» des vrais Fidéles. Que pour eux, ils ne
» deſiroient ce Concile, qu'afin ſeulement
» que l'affaire qui étoit en diſpute, fût dé-
» cidée, & réſoluë avec équité, & dans
» les formes requiſes, pour faire ceſſer les
» diviſions, & les ſcandales qui s'étoient
» introduits ſous le Pontificat de Leon X.
» Que pour cet effet, on ſoûpiroit après un
» Concile, dans lequel chacun fût libre ;
» où l'autorité du Pape ne pût prévaloir
» ſur celle de l'Empereur, où l'on diſcernât
» la vérité d'avec le menſonge, ſelon la
» Sainte Ecriture, & non pas ſelon les tra-
» ditions, & les diſputes de l'Ecole, & où
» la matiere de fait fût décidée par des Per-
» ſonnages pieux, non ſuſpects, & confor-
» mément aux decrets de l'Empire, ſe re-
» mettant pour le ſurplus à l'Empereur, au-
» quel ſeul, & non à d'autres, ils doivent
» du reſpect & de l'obéïſſance, comme à la
» Souveraine Puiſſance que Dieu avoit éta-
» blie ſur eux ; & qu'ils prioient ces Meſ-
» ſieurs, d'envoyer cette réponſe à l'Em-
» pereur, & de la lui faire agréer.

Le Pape fait alliance

Mais ce fut une choſe rare & curieuſe, que pendant que ces Ambaſſadeurs négo-

cioient

cioient ces affaires en Allemagne, & que Charles-Quint continuoit son voyage de Barcelone à Madrid ; le bon Clément naturellement inconstant, & trop enclin à user de précautions, pour accommoder mieux la fortune de sa Maison, & pour lever tous les soupçons que ses conférences de deux mois avec l'Empereur à Bologne, pouvoient avoir fait concevoir au Roi François I. fit une confédération avec ce Prince, comme s'il ne se fût plus souvenu de celle qu'il venoit de traiter tout nouvellement avec l'Empereur ; & entr'autres articles, il stipula que le Duc d'Orleans, qui avoit nom *Henry*, second Fils de France, épouseroit *Catherine* de Médicis, Niéce du Pape, laquelle étant encore toute petite, avoit pensé perdre le vie dans les séditions de Florence, comme petite-fille du dernier Laurent. *avec le Roi François I.*

Il fut dit outre cela, que le Pape conduiroit sa petite-Niéce jusqu'à Marseille où le mariage seroit consommé, ce qui fut exécuté de la sorte. Clement arriva dans cette Ville avec la fleur des Cardinaux, & des Prélats de sa Cour, aussi-bien que de la plus illustre Noblesse de l'un & de l'autre Sexe de Florence, & emmèna justement le 3. d'Octobre l'épouse conduite par ses Galeres. Et comme on n'avoit pas eu le tems de préparer les choses, il demeura *Passe à Marseille.*

pendant deux jours dans le Palais du Connétable de Montmorenci, qui étoit hors de la Ville. Le matin du 6. du même mois, Sa Sainteté fit son entrée solemnelle à cheval avec ses Habits Pontificaux, & la Mitre en tête ; mais la Tiare étoit portée sur un siége que deux hommes portoient sur leurs épaules. Devant le Pape, marchoit un Maître de Cérémonies, lequel portoit en ses mains la Sacrée Hostie, & étoit monté sur une haquenée blanche, que deux hommes vêtus de soye tenoient par la bride.

Son entrée. 1533. Derriere Sa Sainteté, suivoient deux à deux douze Cardinaux, sur des Mulets magnifiquement harnachez. A quelque distance d'eux, venoit Catherine la nouvelle Epouse, richement vêtuë, suivie de ses Dames, & de quantité de Noblesse Françoise & Italienne. Dans le même-tems que le Pape entroit à Marseille solemnellement par une porte, le Roi en sortoit *incognito* par l'autre, pour marquer sa soûmission filiale, comme s'il eût voulu laisser le Pape Maître de la Ville, & s'en alla loger au Palais même d'où le Pape étoit sorti. On avoit préparé dans la Ville deux superbes Palais, l'un pour le Pape, & l'autre pour le Roi. Le lendemain le Roi fit son entrée, accompagné de ses trois Fils, & de ses Principaux Seigneurs, & Gentilshommes,

mes, & s'en alla droit trouver la Pape, qui l'attendoit assis sur un Trône, placé sous un Dais, duquel le Roi s'étant approché, lui baisa les pieds; & le Pape s'étant levé, l'embrassa: il faut sçavoir qu'ils s'étoient vûs deux fois *incognito*.

Ensuite les nôces se célébrerent avec toute la pompe & la magnificence imaginable, & la mariée porta en dot les Comtez *d'Auvergne*, & de *Lavagrais*, cent mille écus en argent comptant, & tous les droits qu'elle avoit sur le Duché d'Urbin, & autres Seigneuries. Et le Pape (à qui il ne coûtoit rien de promettre) augmenta la dot de Catherine par le don qu'il lui fit de Modéne, Reggio, Rubiera, Ligourne, Pise, Parme, & Plaisance; & il s'obligea de payer la moitié des frais de la guerre que le Roi pourroit faire, pour recouvrer le Duché d'Urbin; outre cela, en faveur de ce Mariage, il donna au Roi quatre Chapeaux de Cardinaux, qui furent incontinent donnez aux Sujets, nommez par François I. lesquels furent *Claude de Givri*, *Odet de Châtillon*, de la Maison de Coligni, *Jean Stuard* Ecossois, & *Jean le Veneur*, Grand Aumônier de France. Le Pape séjourna avec le Roi à Marseille pendant l'espace d'un mois en de continuelles Conférences. *Mariage.*

Ces nouvelles affligérent fort l'Empereur, *Déplai-*

Sr de Charles V.

quoi qu'elles ne le surprissent pas beaucoup, parce qu'il avoit toûjours été très-persuadé, que ce Pontife avoit les Lys gravez trop avant dans le cœur, pour les pouvoir oublier. Mais ce qui lui donna le plus de chagrin, fut l'avis qu'il reçût par des Lettres particulieres (car les Espions ne manquent jamais aux Grands Princes) d'un discours tenu par le Pape, & par François I. en un lieu public, c'est-à-dire en presence de plusieurs Grands, discours qui consistoit, en ce que parlant du desir qu'avoit l'Empereur de voir convoquer le Concile; le Roi dit: *Pour moi, je ne veux ni Concile, ni Paix, qu'on ne m'ait premierement rendu le Duché de Milan*, ajoûtant à cela, *que si l'on ne le lui restituoit pas, non-seulement il se mettroit du parti des Hérétiques; mais de plus solliciteroit Soliman à rentrer une autre fois dans la Hongrie*; à quoi Clement répondit, *l'Empereur en a trop fait, & il y a de la justice à l'empêcher d'en faire d'autres.*

Maraviglia decapité.

Le Duc de Milan avoit fait décapiter dans cette Ville, *Jacques Maraviglia*, Lombard de basse naissance, qui après avoir été valet d'Ecurie à Paris, où il étoit allé chercher fortune, s'étoit par son industrie & par un bonheur extraordinaire, acquis des richesses immenses, par le moyen desquelles il s'ouvrit la porte à diverses Digni-

Dignitez de la Cour, jusques-là que le Roi François I. l'envoya en qualité d'Ambassadeur à Milan, où il avoit fait massacrer un certain Gentilhomme Milanois, de la très-noble Maison de Castiglione, & s'étoit déclaré auteur de sa mort avec des paroles insolentes; mais quoi qu'il en soit, on devoit avoir quelque égard au caractere; nonobstant cela, le Duc lui fit faire son procès, & sans en donner avis au Roi, le fit étrangler de nuit, pour contenter l'Empereur, qui étoit entré en soupçon, qu'il tenoit cet Ambassadeur pour négotier quelque union avec le Roi François I. lequel fut si sensible à cet affront, qu'il en écrivit à tous les Princes du monde, comme étant une violation manifeste du droit des Gens, & entr'autres il en écrivit à l'Empereur, qui lui fit la réponse qui suit: *Qu'il ne devoit pas s'attrister de cette mort, puisque Maraviglia se l'étoit attirée par ses mauvaises actions, étant de notorieté publique, qu'il étoit d'une vie scandaleuse, meurtrier, injuste, & assassin, & qu'il sçavoit de bonne part qu'il avoit attenté à la vie du Duc même.*

A peine Charles fut-il arrivé en Espagne, qu'il fut averti que le Roi François I. avoit traité contre lui une étroite alliance avec Soliman à Constantinople, d'où un Ambassadeur devoit partir pour aller en France, afin de faire prendre le change à la Chré-

François I. traite alliance avec le Turc.

Chrétienté, en lui faisant accroire, que c'étoit Soliman qui avoit recherché le Roi François I. & l'avoit sollicité à faire avec lui cette confédération. Et en effet, l'Ambassadeur fut ensuite envoyé à Paris, où il fut reçû avec une pompe solemnelle, & le Roi François I. en envoya aussi-tôt de sa part un autre à Soliman. Tous ces évenemens arrivez en un même-tems, déplûrent fort à Charles V. sçavoir, le divorce de Henry VIII. avec sa séparation de l'Eglise Romaine : l'abouchement du Pape à Marseille avec le Roi, & l'étroite amitié & alliance concluë entr'eux ; la confédération, ou Ligue du même Roi avec le Turc ; & la résolution que ce Prince témoignoit avoir, de vouloir se vanger à quelque prix que ce fût, de la mort qu'on avoit fait souffrir à son Ambassadeur à Milan ; toutes ces choses lui faisoient clairement comprendre, en quoi il ne se mécomptoit guéres, que l'intention du Roi François I. étoit d'avoir des prétextes, & de faire beaucoup de bruit, afin de pouvoir avec plus de couleur tourner avec ardeur & avec violence, ses Armes contre le Milanez, pendant son absence d'Italie, afin de se mettre en possession de ce Duché qui lui tenoit tant au cœur ; & certainement Charles V. avoit tout sujet de craindre, quoique son courage demeurât toûjours ferme & inébranlable.

Sur

Affaires de Montferrat.

Sur ces entrefaites, l'Empereur reçût la nouvelle de la mort de Jean George Paleologue, Marquis de Montferrat, ce qui lui fit prévoir, & apprehender de grands troubles dans la Lombardie, lesquels auroient pû donner beau jeu à François I. dans ses desseins sur le Milanez. Jean George avoit épousé Julie, fille de Fréderic d'Arragon, Roi de Naples; mais les épousailles étant faites par procuration à Naples, pendant que l'Epouse faisoit le voyage de cette Ville au Montferrat; le Marquis son Epoux s'étant échauffé à courir de tous côtez, pour donner les ordres nécessaires, & pour voir les préparatifs qu'on faisoit avec beaucoup de magnificence & de faste, pour recevoir Julie, il fut attaqué d'une fièvre très-violente, desorte que la nouvelle Epouse, à son arrivée à Casal, Capitale du Montferrat, trouva le Marquis son Epoux avec un Crucifix au chevet de son lit, & un esprit bien éloigné de penser au lit nuptial. Et en effet, il mourut peu de jours après, laissant éteinte par sa mort la Maison des Paleologues, laquelle avoit donné plusieurs Empereurs à la Grece, & un nombre de Personnages illustres & éminens à l'Eglise, aux Armes, & aux Conseils Fréderic de Gonzague, Duc de Mantouë, qui avoit épousé Marguerite, Sœur du défunt Marquis Jean George, se mit incessamment en possession de cette hérédité,

rédité, n'y ayant point de Loi Salique qui l'en empêchât, & étant persuadé que personne ne pouvoit la lui disputer.

Prétentions du Duc de Savoye. Mais Charles de Savoye s'y opposa vigoureusement, alléguant ses prétentions, lesquelles étoient, qu'en vertu de l'hérédité de Violante Paleologue, mariée à Amédée V. de Savoye, dit le Verd, en 1340. & outre cela en conséquence de celle de Blanche, fille de Guillaume Paleologue VII. Marquis de Montferrat, mariée à Charles I. Duc de Savoye en 1476. l'Hérédité de ce Marquisat tomboit d'ancien droit à Emmanuël Philibert son Pere, à l'exclusion entiere de Marguerite Paleologue, femme du Marquis Fréderic de Gonzague. Alléguant de plus en particulier, que la susdite Blanche avoit été, même par sentence de l'Empereur Charles V. déclarée habile à succéder à plusieurs Terres du Montferrat, jusqu'à la concurrence de sa Dot, qui lui avoit été assignée sur ces Terres, & laquelle montoit avec les intérêts à la somme d'un million d'écus. Le Duc Charles ajoûtoit encore à cela les raisons de Fief, parce que le Marquis Jean Jacques Paleologue s'étoit volontairement rendu Feudataire du Duc Amedée; lorsqu'ayant en 1432. recouvré par la force de ses Armes son Etat, d'où il avoit été chassé par le Duc de Milan, il avoit été convenu entre Amedée & Jean-

Jacques,

Jacques, qu'en cas que la Maison des Paleologues Marquis de Montferrat vint à manquer, la Savoye succéderoit à ce Marquisat. Néanmoins ce ne fut qu'une simple convention, & non pas une Investiture de Fief, comme le prétendoit le Savoyard.

Ces évenemens ne plûrent pas à Charles V. qui en reçût les avis, lorsqu'on commençoit à faire en Espagne les réjoüissances de son arrivée; desorte que prévoyant les fâcheuses suites que pouvoient avoir ces affaires, il écrivit incessamment au Marquis de Vasto (la République s'employant aussi beaucoup pour accommoder les choses) & à Don Antoine de Leva, de travailler avec toute la diligence, & tout le soin possible à terminer ces différends. Ces Ministres, de concert avec ceux de Venise, firent si bien, ne pouvant pas si précipitamment trouver de meilleur remede, que tous les différends entre ces deux Prétendans à cette hérédité, furent entierement remis à la décision de l'Empereur Charles V. à qui cela fit beaucoup de plaisir; & par les mêmes Prétendans, il fut prié de vouloir décider la chose le plûtôt qu'il se pourroit, il promit de le faire avant que trois ans fussent expirez; & cependant les deux Concurrens partageoient entr'eux les revenus, mais le Duc de Mantouë avoit la joüissance de la plus grande partie.

Les différends se remettent à Charles V.

Pour

Charles V. bien reçû à Madrid

Pour ce qui regarde les honneurs avec lesquels Charles V. fut reçû à Madrid, il eſt certain qu'on les peut qualifier Triomphes ; les Grands, la Nobleſſe, & tous les Eſpagnols en général, n'ayant rien épargné pour témoigner en cette rencontre leur affection & leur zéle. L'Impératrice Iſabelle, habillée fort leſtement, avec le petit Prince Philippe à ſon côté, alla le recevoir à une journée de Madrid, avec un Cortége de 12. Grands, qui s'étoient pour cet effet rendus à la Cour avec une magnificence Royale; & outre cela, deux cens Nobles parfaitement bien montez, avec deux cens des principales Dames richement parées. L'Impératrice en embraſſant un ſi glorieux Epoux, après lui avoir donné mille & mille baiſers, lui dit, en laiſſant couler des larmes de tendreſſe & de joye : *Mon cher Empereur, après tant de fatigues & de travaux, donnez-vous avec moi quelques années de repos, ſans plus riſquer une vie qui m'eſt ſi précieuſe, en des voyages ſi longs & ſi périlleux.* Charles V. ne lui répondit que par des baiſers & des embraſſemens. Pendant un mois, on ne parla à la Cour que de Jeux, de Joûtes, de Tournois, de Bals, de Comédies, & autres divertiſſemens ; quoique tout le monde remarquât que Charles V. accoûtumé aux affaires, ne négligeoit pas de s'y appliquer. Il eut le plaiſir d'apprendre,

prendre, qu'on pouvoit beaucoup attendre du petit Prince Philippe, qui dans ſa plus tendre enfance, donnoit de belles & grandes eſperances ; auſſi le careſſa-t'il avec autant de tendreſſe paternelle, qu'on n'ait jamais vû en aucun Prince. Afin donc de mieux cultiver cette Plante Royale, qui promettoit une ſi grande abondance de fruits excellens, il lui donna incontinent pour Maître *D. Jean Martinez* Silico, du Collége de ſaint Barthelemi, & Profeſſeur dans l'Univerſité de Salamanque, Perſonnage qui joignoit à une profonde érudition une vie fort réglée, & fort ſage. Outre cela, il lui donna pour Gouverneur Don Jean de Zuniga, Commandeur de Caſtille, & Conſeiller d'Etat, qui ſortoit d'une des principales Maiſons d'Eſpagne ; quoique Charles V. n'eût pas tant d'égard à ſa naiſſance, qu'à la grande expérience qu'il s'étoit acquiſe en de longs voyages, & en des ſervices qui l'étoient encore davantage ; ce qu'on doit regarder comme les deux choſes qui contribuent le plus à perfectionner tous les hommes, & particulierement ceux qui ſont deſtinez à prendre ſoin de la jeuneſſe d'un Prince.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE II.

Année 1534. *&* 1535.

SOMMAIRE
DU II. LIVRE DE LA II. PARTIE.

LA Cour de Madrid trouvée par Charles V. en mauvais ordre, & raisons: Il résolut de la mettre en bon état: y établit divers bons réglemens, & quels: reçoit avis du Siége mis devant Corone par les Turcs: Lettre des Grecs de cette Ville, qui demandent

dent du ſecours : Charles V. donne ordre à Doria d'aller les ſecourir : Proviſions, & Armée Navale pour cela : Doria part de Madrid, va à Barcelone, & Eſpagnols qui le ſuivent : Il s'embarque à Gênes, où il aſſemble ſes forces, & ſon arrivée aux Côtes de Corone : Il défait entierement l'Armée Turque : Action courageuſe, & victoire de Mendoza Gouverneur de Corone : Levée du Siége, avec pluſieurs particularitez : Doria entre dans la Ville, il y eſt bien reçû : Il envoye Mendoza pour en porter les avis à Charles V. Il établit un nouveau Gouverneur : Il retourne à Gênes : Le Duc de Wittemberg chaſſé de ſes Etats par l'Empereur Charles V. Il s'y rétablit par la force des Armes : Protégé, & aſſiſté par le Roi François I. par le Duc de Saxe, & par le Landgrave : Il fait la paix avec le Roi des Romains : Articles de cette Paix : Roi des Romains reconnu par l'Electeur de Saxe : Conditions de l'accommodement entre ces deux Princes : Diverſes obſervations ſur ces conditions : Mort du Pape Clement VII. Diverſes particularitez de ſa vie, & de ſes actions :

Le

Le Cardinal Farneſe eſt créé Pape ſous le nom de Paul III. Le Roi François I. envoye ſon Armée en Italie: Il demande paſſage au Duc de Savoye: Il lui eſt refuſé: Le Roi François I. s'en met en colere: Il le dépoüille de ſes Etats: Manifeſte publié contre le Duc, autre encore: Prétentions du Roi François I. là-deſſus: La Baronie de Vaux ſe rebelle contre le Duc: Il cherche à s'accommoder avec le Roi François I. Diſcours de la Ducheſſe Beatrix au Duc ſon Mari pour l'en détourner: Diverſité de ſentimens des Auteurs ſur cette Guerre: François procure la Paix: On croit que Charles V. ait été le premier à la rechercher: On fait voir le contraire: Les Princes ſe perſuadent, qu'ils peuvent faire tout: Solyman prend Babylone, avec pluſieurs remarques: Déplaiſir de l'Empereur, & raiſons; Barberouſſe ſe rend formidable: Jalouſies qu'en prend Charles V. Il eſt déclaré par Soliman, Baſſa de la Mer: Charles prend la réſolution de paſſer en Affrique avec une puiſſante armée: Ses préparatifs quels: Il s'embarque à Barcelone: Suivi de pluſieurs Grands;

&

& Avanturiers : Epée benie, envoyée par le Pape à Doria, Cérémonies faites, en la mettant entre les mains de l'Empereur : Arrivée de ce Prince en Sardaigne : Il passe aux Côtes d'Afrique : Son arrivée : Il attaque la Goulette, secouruë par les Turcs : On propose de faire mourir les Chrétiens : on en détourne la pensée : Camp de Charles V. insulté : Sa grande application au Siége : Victoires des Turcs contre les Chrétiens : Dit notable de Barberousse sur ce sujet : Description de la Goulette : Mauvaise conduite en ce Siége : Déplaisir de Charles V. Arrivée d'Alarzone, fameux Capitaine avec des secours : On lui donne la Charge d'attaquer les Maures : Grande Victoire qu'il en remporte : Chagrin que reçoit Barberousse de cette perte : Honte & courage des Espagnols : Ils prennent la résolution de tenter l'escalade : Elle réüssit mal : Le Roi de Tunis vient trouver Charles V. au Camp : Il est bien reçû, & caressé : Discours de l'Empereur au Conseil de Guerre : Il veut absolument, qu'on se prépare à prendre cette Place par force : On lui obéit, & on donne

donne l'aſſaut général à la Goulette, avec pluſieurs particularitez: On la prend, & Dit notable de Charles V. ſur cette priſe: Barberouſſe projette par vengeance de faire mourir tous les Eſclaves Chrétiens: Il en eſt détourné, par qui, & comment. Charles exhorte les ſiens pour l'entrepriſe de Tunis: Il prend la réſolution de livrer bataille aux Turcs: Grande Victoire qu'il en remporte: Mortalité dans ſon Armée: Divers ſentimens contraires ſur cette Bataille: Priſe de la Ville de Tunis, avec diverſes particularitez: Sac de cette Ville: Eſclaves Chrétiens mis en liberté: Les Chevaliers de Malthe furent les premiers à cette entrepriſe: On croit le contraire: Leur armement quel: Pluſieurs Actions Héroïques des mêmes: Diſpute entre un Chevalier & un Soldat, pour ſçavoir lequel des deux méritoit une Chaîne d'or: Pluſieurs remarques conſidérables ſur la priſe de Tunis: Femmes eſclaves délivrées: Marque diſtincte des Eſclaves: Comment pourvûs par Charles-Quint: Diligence de ce Prince pour ſauver Tunis: Les Eſclaves & les Soldats

mettent

mettent cette Ville au pillage : Le Chevalier Simeon Commandeur de Turin délivré d'eſclavage : Contradictions manifeſtes entre quelques Auteurs : Action merveilleuſe d'une jeune Moreſque contre le Roi Aſſen : Fuite de Barberouſſe : Inſtances des Chevaliers de Malthe pour avoir l'emploi de le pourſuivre : Doria envoye ſon Neveu inutilement : Il y va lui-même en perſonne : Son Conſeil de Guerre avec les Chevaliers de Malthe : Il prend Bona, & le Château : Il fortifie celui-ci, & met la Ville au pillage : Deſcription de la Caracca de Malthe : Articles entre Charles-Quint & Mulei Aſſen pour le rétabliſſement de ce dernier dans le Royaume : On les trouve fort rudes : Couronnes ſont fort peſantes, avec pluſieurs particularitez, elles ſont blâmées, & raiſons ſur cela : Dit notable de Soliman ſur le rétabliſſement du Roi à Tunis : Applaudiſſemens méritez par Charles-Quint. Monarchie Françoiſe ſupérieure en mérite à toute autre : Charles V. mérite autant de loüanges, que le Roi François I. de blâme.

Cour de Madrid mal ordonnée.

CHARLES V. trouva à son arrivée en Espagne, la Cour fort en desordre, quoi qu'elle n'eût jamais eu aucun bon ordre, mais en son absence son état devint encore plus mauvais que jamais, soit à cause de la bonté de l'Impératrice, qui ne vouloit faire de chagrin à personne, en obligeant chacun à son devoir, soit que sous le Gouvernement d'une femme on ne jugeât pas necessaire cette pompe exterieure & ce grand éclat des Cours Royales. Véritablement depuis que Charles-Quint eut introduit l'usage des Grands, ces Seigneurs par un effet de la vanité Espagnole jugerent convenable d'augmenter l'éclat de leur rang, en tenant chacun à leur service un superbe Cortege, jusques-là que lors qu'il y avoit des Grands à la Cour, elle étoit grande, mais dès qu'ils étoient partis, on ne sçavoit plus s'il y avoit une Cour Royale; parce que les Offices étoient mal réglez, le Roi Ferdinand s'en étant peu soucié pendant sa vie, & après sa mort, Charles-Quint qui fut son Héritier se trouvant chargé d'un Empire, & obligé à des voyages continuels, du moins jusqu'à cette année, il ne se soucia pas beaucoup de s'attacher à former d'autre Cour que celle dont il avoit besoin pour lui-même; cependant voyant que son Fils croissoit, & que pour lui il étoit le plus souvent obligé à résider

en Allemagne, il jugea à propos d'établir un réglement particulier de la Cour ; c'eſt pourquoi il en conçut de ſa tête le deſſein, & en écrivit l'ordre.

Gardes reglées par Charles V.

Premierement il ordonna qu'il y eût de trois ſortes de Gardes Royales, ſçavoir, l'Eſpagnole, l'Allemande, & la Wallonne, voulant faire honneur à ces deux dernieres Nations en conſidération de ſa Dignité d'Empereur, & de ſa naiſſance qu'il avoit reçûë à Gand ; chacune de cent Soldats, tous originaires de ces Nations ; mais comme il auroit donné trop de jalouſie aux Eſpagnols, gens d'une humeur naturellement fiere, s'il eût établi des Capitaines étrangers, il ordonna que les Capitaines de ces trois Compagnies fuſſent Eſpagnols, & Grands d'Eſpagne, mais que le Lieutenant de la Compagnie Allemande, fût Allemand, & celui de la Wallonne, Wallon. Il ordonna encore une autre Compagnie de 50. hommes de cheval, avec le titre de *los Monteros Eſpenoſa*, qui devoient tous être du Bourg d'Eſpenoſa, ayant voulu accorder ce privilége à ce lieu, pour éterniſer la mémoire de ſa fidélité, vû que c'étoit le ſeul en Eſpagne, qui n'avoit jamais pris les armes contre le Roi ; & il voulut qu'un Grand fût auſſi le Capitaine de cette Compagnie. Pour ce qui regarde la paye des Soldats, il ordonna qu'on leur donnât une

paye & demie, & que les Soldats fuſſent entierement habillez, & fournis de tout, excepté le blanchiſſage; ayant de plus établi, que le Chef Souverain de ces 4. Compagnies, fût un Colonel Général, qui devroit toûjours être un Prince du ſang, & en cas qu'il n'y en eût pas, le Doyen des Grands d'Eſpagne, ſans autre ſalaire que celui de l'honneur, & pour cette premiere fois Charles fit l'honneur à ces Compagnies de s'en déclarer lui-même Colonel.

Autres Offices. 1532. Il fit faire de très-belles & magnifiques Ecuries, avec cent chevaux, & autant de Mulets, avec ordre que perſonne ne pût monter ces chevaux, ou Mulets du Roi, que les ſeuls Princes du ſang, ou les Grands d'Eſpagne du premier ordre, excepté les Seigneurs Etrangers du premier rang, ou les Ambaſſadeurs. Pour avoir le ſoin, la conduite, & le commandement des Ecuries, il ordonna un Grand-Ecuier, qui étoit du nombre des premiers Grands, & pour donner plus de crédit à cette Charge, il ordonna que lui ſeul pourroit ſe ſervir dans le lieu où ſeroit la Cour, d'un Caroſſe à ſix chevaux, comme le Roi. Il voulut que les Majordomes fuſſent au nombre de ſix, tous Grands, du ſecond, & du troiſiéme ordre, mais que le Majordome Major fût un Grand du premier ordre, & qu'il eût pour ſon uſage un appartement du Palais même du Roi.

Il

Il ordonna 40. Gentilshommes de la bouche, qui devoient être choisis de différentes Provinces, & avoir le privilége d'entrer dans une sale, dans laquelle il ne seroit pas permis à aucun autre d'avoir passage, où il n'y auroit ni Huissiers, ni Gardes, & lesquels pourroient, s'il le vouloient, assister autour de la Table du Roi, tant à dîné, qu'à soupé. Pour la Chambre, il ordonna 24. Gentilshommes gagez, qui seroient obligez de servir tous les jours deux à deux, tour à tour, & de changer toutes les semaines. Il établit aussi douze autres Grands, sans autre récompense que celle de l'honneur, chacun desquels devoit porter une Clef d'or sur leur poitrine, pour marque de la puissance qu'ils avoient d'entrer par tout, sans néanmoins être obligez à aucun service, si ce n'est à faire volontairement leur Cour, excepté les solemnitez publiques, & lors que le Roi traitoit des Princes, ou recevoit des Ambassadeurs, auquel tems ils devoient se trouver à la Cour pour en augmenter le faste & l'éclat. Quoi que Charles-Quint eût grand besoin d'argent pour ses guerres, nonobstant cela, il rendit les Charges d'un profit extraordinaire & trop exorbitant, ce qui contribua à épuiser la Couronne, & à la rendre pauvre, d'autant plus qu'il ne voulut pas permettre qu'aucune Charge fût vénale, mais qu'el-

Gentilshommes

les fussent seulement données à ceux qui avoient le plus de mérite, comme effectivement Charles V. le pratiqua, & après lui Philippe son Fils ; mais depuis ce temps-là les Favoris n'ont pensé qu'à introduire, & à avancer leurs Créatures, quoi que souvent dénuées de vertu & de mérite.

Etablissement pour les Reines.

Pour donner plus de lustre & d'éclat à la grandeur & à la Majesté de l'Impératrice son Epouse, il voulut que dans les occasions des Fêtes qui se font la nuit, une Dame, Femme de quelque Grand du premier ou second ordre, eût la Charge de porter un Flambeau allumé devant cette Princesse, au lieu qu'auparavant on avoit accoûtumé de donner cette Charge pour les Reines à une des *Menines*, qui sont les Demoiselles d'honneur, & depuis ce temps-là on a continué à l'égard de l'Impératrice l'usage établi par Charles-Quint. Cet Empereur ne permit pourtant jamais que d'autres que les seuls Grands se couvrissent en presence de l'Impératrice, au lieu qu'au temps de Philippe son Fils, on introduisit l'usage de se faire couvrir devant la Reine, non seulement les Grands, mais aussi les autres Seigneurs de qualité, qui néanmoins ne le font pas d'ordinaire la premiere fois sans que la Reine leur ait fait quelque signe de la main, ou le leur ait dit expressement. Quant aux Livrées tant du Roi, que de la Reine,

il

il les ordonna de couleur jaune, avec des paremens rouges & noirs ; il fit auſſi faire ſon Pavillon ſur Mer de couleur jaune, avec la Croix de S. André. Il diſtingua de différentes ſortes de *Menins*, qui ſont les Pages, ordonnant que ceux du Roi ſerviroient avec le Manteau ; ſans porter jamais de Chapeau dans le Palais, & que ceux de la Reine iroient ſans Manteau, & porteroient un chapeau, hors de l'Appartement de Sa Majeſté : mais preſentement les Menins, tant du Roi, que de la Reine, ne portent jamais ni chapeau, ni manteau.

Il renouvella preſque tous les Conſeils, non ſeulement en augmentant, mais auſſi quelquefois en diminuant le nombre des Conſeillers ; & particulierement celui qu'on appelle de la *Junte*, qui eſt le Conſeil extraordinaire pour les affaires importantes. Il y ajoûta de nouveau le *Conſeil d'Italie*, avec un Preſident qui avoit 2000. écus de Gages par an, ſix Régens, avec mille écus chacun annuellement, dont il ordonna que trois ſeroient Italiens, ſçavoir un du Royaume de Naples, un autre de Sicile, & le troiſiéme de Milan, & les autres trois Eſpagnols. De plus un Sécretaire, & un Fiſcal, chacun deſquels auroit 2000. écus d'appointement par an. Outre cela deux Réferendaires avec 800. écus par an chacun. Enfin quelques bas Officiers avec *Conſeils.* 1534.

petis gages. Ce Conseil ne devoit traiter que les affaires concernant le Royaume de Naples, celui de Sicile, & le Duché de Milan, & il a beaucoup d'autorité.

Corone assiegé par les Turcs. Pendant que Charles V. étoit à Madrid occupé de semblables soins, c'est-à-dire au commencement d'Avril de cette année 1534. il reçût un Courrier, qui lui fut dépêché avec une Barque legere jusqu'à Barcelone; par Don Pierre de Tolede, Marquis de Ville-Franche, Vice-Roi de Naples, par lequel il lui étoit donné avis, que Dom *Jerôme de Mendoza*, que le Prince Doria avoit laissé Gouverneur à Corone, lors qu'il prit cette Ville, se trouvoit assiégé, & extrémement pressé par les forces prodigieuses de Soliman. Le même Don Pierre avertissant de plus Charles V. que Mendoza le sollicitoit très-instament, de lui envoyer de puissans & prompts secours, sa perte étant inévitable, s'il n'étoit secouru avant six mois, parce qu'il ne se trouvoit ni Vivres, ni Munitions pour pouvoir se défendre plus long-temps. Outre la propre Lettre de Mendoza que le Vice-Roi envoya à l'Empereur: il lui en fit tenir encore une autre qui lui étoit écrite par les Grecs qui étoient dans la Ville, qui se joignirent tous ensemble, non seulement les Chefs de Famille, mais aussi les Femmes avec leurs petits enfans entre leurs bras, celles qui en avoient,

avoient, & pouſſoient d'un commun accord, & à haute voix des vœux au Ciel, pour la proſperité du très-Religieux Empereur, duquel ils eſperoient le ſalut tant de leur Ame, que de leur corps, énonçant leur Lettre dans les termes qui ſuivent :

Au très-illuſtre Seigneur Don Pierre de Tolede, Marquis de Ville-Franche, Vice-Roi de Naples, pour Sa Majeſté Impériale.

TRès-benin Seigneur Vice-Roi. « Vous recevrez de Monſieur nôtre « Gouverneur tous les avis néceſſaires du « malheureux état où nous nous trouvons, « comme entre les grifes du Dragon Otto- « man, & ſur le point d'être devorez de ſa « gueule cruelle & inſatiable, ſi nous ne « ſommes ſecourus promptement de vôtre « Charité, & de vôtre zéle. Nous autres « malheureux Grecs, ſommes dans cette « Ville juſqu'au nombre de 1400. de l'un « & de l'autre Sexe, avec plus de 150. pe- « tits Enfans innocens, qui tous enſemble « implorons, après le ſecours de Dieu, ce- « lui de nôtre Très-religieux Empereur « Charles-Quint, nôtre glorieux Seigneur, « auſſi-bien que l'aſſiſtance de Vôtre Sei- « gneurie Illuſtriſſime. Nous ne pouvons « croire, que l'Empereur Charles V. nôtre «

» très-débonnaire Seigneur nous veüille
» abandonner, après nous avoir délivrez
» avec un zéle si grand & si Chrétien, avec
» un courage, & une résolution si hé-
» roïque, & avec tant de gloire, sans avoir
» aucun égard aux frais, & aux dépenses
» infinies; après, dis-je, nous avoir affran-
» chis de la cruelle & barbare Tyrannie
» sous laquelle nous gémissions, & mis
» dans un Paradis, car nous estimons tel-
» le la Domination de nôtre très-religieux
» Empereur, en la bonté & la compassion
» duquel nous mettons toute nôtre con-
» fiance; & dans l'esperance de l'éprou-
» ver, nous avons résolu, de nous défen-
» dre jusqu'à la derniere goute de nôtre
» sang, étant toûjours prêts à rendre une
» prompte obéïssance de jour & de nuit
» à Monsieur nôtre bon & doux Gouver-
» neur, sur la valeur, l'expérience, & le
» zéle duquel nous nous mettons l'esprit
» en repos, pendant que nous employe-
» rons pour nôtre commune défense nos
» sueurs, nos fatigues, nôtre bras, & nô-
» tre propre vie. Cependant nous prions
» Dieu, comme à l'ordinaire, pour nôtre
» très-religieux Empereur, & pour Vôtre
» Seigneurie Illustrissime. Ceux de la Na-
» tion Grecque à Corone.

Je

JE me perſuade, que cette Lettre ne contribua pas peu à faire effet ſur l'eſprit, & je dirai même dans le cœur de l'Empereur. De quelque façon que ce ſoit, tous les Auteurs conviennent, qu'il reçut ces avis de ſon Vice-Roi avec un extrême chagrin, &, ſi l'on en croit Summonte, il ne put pendant deux jours le diſſimuler, ni le cacher à ſes Domeſtiques. Il avoit un ſenſible déplaiſir, & ce n'étoit pas ſans beaucoup de fondement & de raiſon, de voir aſſiégée, & ſur le point d'être perduë de moment à autre, une Ville, qui venoit d'être enlevée à la Domination des Infidelles avec une dépenſe immenſe, mais avec plus de conſolation encore pour lui, & de gloire pour la Chrétienté, & où les Chrétiens de ces Païs-là avoient avec tant de plaiſir planté la Croix, ſur les ruïnes du Croiſſant qui y triomphoit auparavant.

Déplaiſir de Charles V. 1534.

En ce tems-là ſon Favori *André Doria* ſe trouvoit à Madrid, lequel, comme il a été dit, étoit celui qui avoit aſſiégé & pris cette Ville. Ainſi Charles V. eut à peine achevé de lire la Lettre du Vice-Roi de Tolède, qu'il courut en perſonne en porter les nouvelles à Doria, qui n'en fut pas moins ſenſiblement touché que Charles-Quint l'étoit de ſon côté. Ils ſe conſolerent néanmoins tous deux enſemble, dans l'eſperance que cette Place pourroit être ſe-

Il travaille à ſecourir Coron.

couruë avant le tems limité par Mendoza. L'Empereur ordonna donc à Doria avec cette douceur, avec laquelle il avoit accoûtumé de lui donner ſes ordres, & d'agir avec lui, de prendre inceſſamment la Poſte, & de courir en toute diligence s'embarquer ſur la Flotte, qui ſe trouvoit partie à Génes, & partie à Barcelone, & de la renforcer le mieux qu'il ſeroit poſſible en ſi peu de tems; pour cet effet il lui fit donner 150. mille écus en or, avec ordre d'en recevoir une plus grande quantité à Génes, & à Naples, en cas de beſoin.

Doria part pour Génes. Pour ſa propre ſatisfaction, & pour obéïr à Charles V. Doria ſe diſpoſa avec toute la diligence imaginable à partir pour Barcelone, où il fut ſuivi par plus de 200. Gentilshommes Volontaires, où il trouva juſqu'à 600. Eſpagnols, que quelques Capitaines aſſemblerent des lieux circonvoiſins; il s'embarqua auſſi de la Ville même de Barcelone plus de 150. des plus braves habitans, pouſſez d'un noble deſir d'acquérir de la gloire dans cette entrepriſe. Il ne ſéjourna que huit jours à Génes, tant pour aſſembler, que pour pourvoir à la hâte ſon Armée Navale, & attendre les gens que le Marquis de Vaſto, Gouverneur de Milan devoit lui envoyer, en vertu des ordres que Charles V. lui avoit envoyez par divers Courriers dépêchez exprès en toute

toute diligence ; & véritablement le Marquis fit paroître en cela un grand zéle & beaucoup de conduite & d'adreſſe, puis qu'en l'eſpace de dix jours, en comptant même celui auquel il reçut le premier Courrier de l'Empereur, non-ſeulement il fit paſſer à Génes 4000. Soldats de ceux de ſon Armée, & des plus vieilles Troupes, mais de plus ramaſſa, & envoya juſqu'à 2000. hommes des milices du Païs, avec plus de 300. Volontaires ; deſorte que Doria ainſi bien pourvû, & bien muni, ſe mit en mer, avec un vent favorable.

Arrivé preſque à la vûë de Corone, il envoya quelques petites Barques à rames, des plus legeres, conduites par des gens expérimentez, pour épier & découvrir de quelle eſpece, & de quel nombre de Vaiſſeaux l'Armée Turque ſe trouvoit compoſée; leſquelles étant retournées raporterent qu'elle étoit pour le moins une fois plus nombreuſe que l'Armée Chrétienne; ſur ces avis les Capitaines que Doria avoit autour de lui, lui conſeillerent de retourner ſur ſes pas, repreſentant qu'il valoit mieux perdre la ſeule Ville de Corone, que d'y ajoûter auſſi la perte de l'Armée Navale. Mais Doria réſolu (conformément aux intentions de Charles V.) de ſe ſacrifier ſoi-même, & l'Armée, & de s'expoſer viſiblement, mais glorieuſement, au hazard de tout perdre, plûtôt

Armée Navale des Turcs battuë.

plûtôt que de voir tomber entre les mains des ennemis cette Place qu'il venoit de conquérir, & qui avoit tant coûté à l'Empereur; ce Général, dis-je, réſolu de tout riſquer, courut, à la faveur du vent, juſtement ſur le midi, comme un foudre ſe jetter ſur l'ennemi, qu'il attaqua de trois côtez avec cinquante Vaiſſeaux de chacun. Les Turcs furent extrêmement ſurpris, parce qu'ayant remarqué que l'Armée Chrétienne étoit fort inférieure à la leur, il ne pouvoit pas leur venir dans la penſée qu'on tentât la fortune du combat; mais ils furent bien étonnez quand ils virent les Chrétiens les canonner avec tant de furie, & courir à l'abordage avec une valeur & une intrépidité incroïable; en effet, Doria avoit dans ſes Vaiſſeaux quantité de gros Canons, dequoi les Turcs manquoient. En un mot, il remporta en moins de deux heures, tant par ſa grande expérience, que par ſon propre courage, & celui de ſes gens, une des plus ſignalées victoires, ayant coulé à fond 36. des meilleurs Vaiſſeaux des Turcs, pris 18. diſperſé par la fuite tout le reſte, qui fut pourſuivi fort loin, & battu d'une infinité de coups de Canon, par les Galeres des Chrétiens, qui obſerverent avant qu'il fût nuit, que plus de 15. Galeres, toutes fracaſſées & ruïnées de Canon, allerent à fond.

Men-

Mendozza qui avoit apperçû d'une Tour la Flotte de l'Empereur, ayant vû & entendu par le bruit du Canon, qu'elle avoit attaqué l'Ennemi, sortit à la tête de sa Garnison, & attaqua avec elle si brusquement & avec tant de furie du côté de la Terre les Assiégeans, qu'en moins d'une heure il en tailla en piéces jusqu'à 3000. & obligea le reste à prendre la fuite avec tant de précipitation & de hâte, que pour courir plus vîte, la plûpart jettoient leurs Cimeterres, & leurs autres armes, d'où l'on peut bien juger qu'ils ne penserent guére à sauver leur canon, & le Bagage; desorte que le butin se trouva fort gros, & fort riche, parce que quantité de Tures de qualité des Provinces circonvoisines qui étant accourus à ce Siége, y avoient mené leurs gens, non-seulement pour s'exercer au métier des armes, & se trouver à la prise de cette Place, dont on croyoit la perte indubitable, mais aussi dans l'esperance d'assouvir leur avarice au riche sac, dont ils se flâtoient, de cette Ville, dans laquelle il y avoit plusieurs Marchands Grecs, & autres Chrétiens très-riches. Enfin, Mendozza acquit dans la défense de cette Place, dans la conduite, & la valeur qu'il fit paroître, dans la sortie qu'il fit à propos, il acquit, dis-je, non-seulement un nom immortel, mais aussi un bon & riche butin.

Assiégeans parterre hors Ville

Ce-

Doria entre dans Corone.

Cependant la nuit étant ſurvenuë, Mendozza donna ordre à ſes gens, de ſe retirer dans la Ville, & le lendemain de grand matin, avant Soleil levé, il en ſortit, & alla à bord de la Capitaine rendre ſes devoirs & ſes reſpects à Doria, qui l'embraſſa avec beaucoup d'affection, en donnant de grands éloges à ſa valeur & à ſon mérite. Mendozza n'employa que peu de tems à faire ſon compliment, & s'en retourna promptement dans la Ville, pour mettre ſes gens en ordre, afin de recevoir Doria, lequel entra à cheval dans la Ville, avec ſes Pavillons de Grand Amiral, & quoi qu'on n'eût eu que peu d'heures à ſe préparer à le recevoir, avec tout cela on lui fit une ſi belle réception, qu'elle pouvoit bien paſſer pour un triomphe conſidérable, & il eut un plaiſir, & une ſatisfaction extrême, comme il l'avoüa enſuite à ſes gens, & comme il le fit aſſez connoître par la joye qu'il avoit répanduë ſur le viſage, de ſe voir donner tant d'acclamations & de benedictions par les Grecs qui ſe trouvoient dans cette Place, leſquels il conſola beaucoup par des paroles obligeantes, & par la promeſſe qu'il leur fit de la part de l'Empereur, qu'ils ne ſeroient jamais abandonnez, Sa Majeſté Impériale ayant réſolu, par un effet de ſa magnanimité, de faire continuellement la guerre aux Turcs, afin de pouvoir

voir par ce moyen mettre les Chrétiens dans une plus grande sûreté, & leur ôter tout sujet d'apprehender d'être jamais opprimez par les Barbares.

Pendant que ces choses se passoient, les Soldats de la Garnison & les habitans, qui avoient aussi merveilleusement bien fait leur devoir, s'employerent les uns & les autres à dépoüiller les corps morts des Turcs, à les enterrer dans ces campagnes, & à transporter dans la Ville ceux des Chrétiens, desquels jusqu'à 130. perdirent la vie. Mais comme Doria se pressoit fort de faire sçavoir les nouvelles d'un si heureux succès à l'Empereur, qui les attendoit assûrément avec une extrême impatience; il voulut que Mendozza lui-même en fût le porteur, pour recueillir les fruits dûs à son mérite. Ayant donc créé Gouverneur de la Place le Capitaine *Diego Macicao* Soldat de grand courage, & de beaucoup d'expérience, il envoya en Espagne sur une Galiotte legere, Mendozza, qui sans se servir de la rame, parce que le vent étoit assez grand, & même un peu plus qu'il ne falloit, arriva en très-peu de tems à Barcelone, d'où étant parti incontinent, il prit la poste, & courant jour & nuit, il arriva bien-tôt à Madrid, où il reçût de Charles V. des caresses telles que le Lecteur peut bien s'imaginer; je lui laisse aussi à

Il dépêche Mendozza à Charles V.

penser

penser quel fut le Carillon des Cloches, & les Fêtes qu'on solemnisa en Espagne, pour célébrer une si grande victoire.

Doria retourne à Gênes. Doria séjourna cinq jours à Corone, pour donner avec Macicao, nouveau Gouverneur, les ordres nécessaires pour la réparation des brêches & des ruïnes qui étoient fort grandes, & pour décharger de la Flotte les munitions de guerre, & les vivres dont cette Place avoit besoin. Après avoir achevé tout cela, fait embarquer toute la vieille Garnison, & laissé à Macicao des troupes fraîches, toutes Espagnoles, qui avoient long-tems servi, il s'embarqua ensuite lui-même, & prit la route de Gênes, où il entra dans le Port, précédé de 18. Galeres qu'il avoit prises au Turc, au bruit continuel du Canon, tant de la part de la Ville, que de son Armée; & de-là il envoya à Charles V. plusieurs Esclaves Turcs des plus considérables, avec quelques Cimeterres, & autres armes curieuses & rares.

Duc Ulric. 1534. Cependant le Landgrave Philippe de Hesse faisoit grand bruit, jusqu'à prétendre, moyennant les secours du Roi de France, lesquels il étoit allé lui demander en personne à Paris, afin de les mieux obtenir, pouvoir rétablir par la force le Duc *Ulric de Wirtemberg* son proche parent, & très-confident ami, lequel avoit été chassé de ses

ſes Etats, par la force & la violence (diſoit le Duc) des Etats de Suabe, qui s'étoient portez à cette réſolution à cauſe des actions peu convenables à la qualité de Prince, leſquelles ce Duc faiſoit, ſçavoir de grandes extorſions par leſquelles il tourmentoit ſes Peuples. L'Empereur Charles V. qui ne négligea jamais aucune occaſion de jetter de l'huile ſur le feu, afin d'augmenter de plus en plus le luſtre & la ſplendeur de ſa Maiſon, n'alluma pas, à la vérité, les flammes de cette indignation des Etats contre le Duc, mais il ne les eut pas plûtôt vû allumées, qu'il les fomenta & les excita vivement, juſqu'à trouver les moyens de ſe faire prier par les Etats de vouloir les délivrer d'un Gouvernement auſſi malheureux, que l'étoit celui du Duc Ulric de Wirtemberg; deſorte que Charles V. n'eut pas de peine à dépoüiller ce Duc de toutes ſes Terres, & d'en donner l'inveſtiture au Roi Ferdinand ſon Frere, ſans avoir aucun égard aux ſollicitations faites pour l'en détourner par la Diette d'Auſbourg; pluſieurs dont elle étoit compoſée, pour ne pas dire tous généralement, ayant pris avec beaucoup de chaleur la protection d'Ulric.

Rétabliſſement par la force.

Le Landgrave réſolu de rétablir par la force le Duc Ulric, engagea au Roi François I. au nom de ce Prince dépoüillé, la Princi-

Principauté de *Monbelliard*, pour la somme de 300. mille écus, à condition, que s'il ne lui rendoit pas cette somme dans l'espace de trois ans, cette Principauté lui resteroit, & seroit réünie au Domaine de la Couronne de France. Le Roi promit cette somme pour les premiers jours de l'année 1534. avec assûrance outre cela, qu'il la lui prêtoit sans en prétendre aucun intérêt. Avec cet argent donc ils se mirent à faire de grandes levées de gens, & se prévalant de l'absence de l'Empereur qui étoit en Espagne, & des occupations du Roi Ferdinand en Hongrie, ils se mirent en Campagne avec leur Armée au commencement de Mai; ayant auparavant passé à la montre toutes leurs Troupes, de l'autre côté du Rhin. Ferdinand averti de ces préparatifs, avoit fait avancer dans le Païs de Wirtemberg 3000. hommes, outre ceux qui y étoient déja, mais le malheur voulut, que près de la moitié de ce renfort tombât entre les mains du Landgrave, qui en fit passer au fil de l'épée, ou tua à coups d'arquebuses une partie, & fit l'autre prisonniere, le Prince Philippe Palatin, qui en étoit Général, ayant aussi lui-même été pris prisonnier. Après cette défaite toutes les Villes & Forteresses du Païs de Wirtemberg retournerent sous la Domination du Duc Ulric, leur principal Seigneur. L'Empereur ayant

ayant reçû cette nouvelle, en eut un si grand déplaisir, qu'il ne pût s'empêcher de dire, que *le Duc Ulric n'en joüiroit pas long-tems.*

Cependant l'Electeur de Mayence, & l'Electeur Jean Fréderic de Saxe Beau-pere du Landgrave, prévoyant bien que ce seroit une chose impossible, que ce Duc pût joüir en repos de sa Principauté, ayant pour ennemis les deux Freres Charles V. & Ferdinand, se mirent à songer & à consulter entr'eux pour voir quel moyen il y auroit d'y apporter quelque remede. Mais il faut ici sçavoir que l'Electeur *Jean Fredéric* ne vouloit pas (comme il a été dit) reconnoître Ferdinand pour Roi des Romains, & cela par une certaine maxime; qui est, qu'ayant été dans le Collége des Electeurs, en qualité d'Ambassadeur de son Pere, qui étoit malade lors que l'Election se fit, & s'y étant vigoureusement opposé, il sembloit, qu'il y allât de son honneur, de continuër à s'y opposer, & de soûtenir la protestation de nullité qu'il avoit faite alors. C'étoit-là la pierre de scandale, parce que Charles V. ne vouloit rien faire avec les Protestans, qu'ils n'eussent premierement reconnu Ferdinand, & ceux-ci ne vouloient point le reconnoître, si l'Electeur Jean Frederic ne le reconnoissoit auparavant. Enfin après plusieurs disputes & contesta-

On négocie un accommodement entre le Roi des Romains, & le Saxon. 1534.

testations, le Roi Ferdinand, & l'Electeur Jean Frederic, qui avoit succédé à son Pere, conclurent le Traité le 29. Juin dans la Ville de Prague en Bohéme.

ARTICLES

Du Traité entre le Roi des Romains, & l'Electeur de Saxe.

I. QU'il ne se feroit aucune sorte de violence, ni aucune procédure de Justice contre qui que ce soit, pour cause de Religion, & que ceux qui en commettroient, seroient rigoureusement punis par la Chambre Impériale, ou bien par les autres Juges de la Jurisdiction desquels ils seroient.

II. Que la Paix qui avoit été publiée par l'Empereur, seroit observée très-exactement.

III. Que le Roi Ferdinand au nom de l'Empereur, feroit surseoir à la Chambre Impériale toutes les actions intentées contre les Protestans, parmi lesquels on n'entendoit pas comprendre les Anabaptistes, les Calvinistes, & autres Sectaires, qui devoient au contraire être entendus exclus du bénéfice de ce Traité.

IV. Que l'Electeur de Saxe non-seulement reconnoîtroit Ferdinand pour vrai & légitime

gitime Roi des Romains, mais que de plus il promettoit de le faire reconnoître par tous autres Princes de la Ligue de Smalcalde, & que tous enſemble ils lui en donneroient le tître.

V. Que quand il s'agiroit à l'avenir de faire l'Election du Roi des Romains du vivant de l'Empereur, les Electeurs s'aſſembleroient auparavant pour examiner ſi les raiſons pour une telle Election, ſont juſtes, raiſonnables, & légitimes.

VI. Qu'en cas que ces raiſons fuſſent trouvées de tous unanimement, très-juſtes & équitables, il ſeroit procédé à l'Election du Roi des Romains, ſuivant les formes preſcrites par la Bulle d'or, qui doit être inviolable.

VII. Que s'il s'y trouvoit quelque oppoſition, & que les ſentimens ſe trouvaſſent partagez, & les réſolutions différentes, tout ce qui ſe feroit ſeroit cenſé nul, ſans aucune force, & illégitime.

VIII. Que le Roi Ferdinand entendoit & promettoit de faire agréer, & ſigner ce Traité, dans toutes ſes clauſes, par l'Empereur ſon Frere, & par les autres Electeurs.

IX. Que dans le même Traité devoit être entendu compris un accord, & une condition, ſçavoir, que dans l'eſpace de trois mois, il ſeroit formé de tous leſdits

Articles

Articles un Decret définitif, en forme de Constitution Impériale, qui devoit être confirmée, ratifiée, & publiée par tout, tant par Sa Majesté Impériale, que par tous les Electeurs.

X. Qu'en cas qu'il s'y trouvât des difficultez, & que ce Decret ne fût pas confirmé, ni publié par l'Empereur, & par lesdits Electeurs, avec toutes les formalitez, & tous les sermens nécessaires & accoûtumez, & cela dans l'espace de dix mois, l'Electeur Jean Frederic de Saxe, & tous ses Alliez seroient libres, & dégagez de toute obligation de tenir leur parole, ou leur promesse, & ne seroient nullement tenus d'exécuter aucune des choses ausquelles ils paroissent s'être obligez dans ce Traité.

XI. Qu'enfin, Ferdinand promettoit au nom de l'Empereur son Frere, qu'en peu de tems l'Empereur confirmeroit l'Electeur Jean Frederic de Saxe dans la possession de tous ses biens, & Etats d'ancien Patrimoine, & lui donneroit l'Investiture de l'Electorat, & que Sa Majesté Impériale approuveroit aussi & ratifieroit son contract de mariage avec Sibylle, fille du Duc de Cleves.

Autorité de l'Elec-

CE Traité fit connoître deux choses: la premiere, que la passion qu'on a pour

pour ſes propres intérêts, aveugle les hommes, & ſur-tout les Princes, juſques-là qu'elle ne leur permet pas de voir & de procurer l'utilité & la gloire du Public; & la ſeconde fit paroître manifeſtement la grande autorité de l'Electeur Jean Fréderic, non-ſeulement parmi ceux de ſa Religion, mais auſſi dans les choſes mêmes les plus eſſentielles de l'Empire. Que ſe peut-il dire de plus? Quelle choſe peut-on s'imaginer qui ſoit plus capable de cauſer de l'étonnement? Voir un Electeur, & Luthérien de plus, traiter avec le Roi des Romains, & tête à tête, comme on a accoûtumé des affaires d'une telle conſéquence! Voir, dis-je, ces deux Princes tous ſeuls renfermez dans un cabinet, plûtôt que par le moyen de deux Députez, ou Miniſtres, ordonner, & diſpoſer à leur fantaiſie, de ces Loix qui regardent directement la Bulle d'Or, & auſquelles ne pouvoient ni ne devoient toucher l'Empereur lui-même, ni le Collége Electoral, cela devant appartenir dans une République, telle que la Germanique, au Corps tout entier de la Diéte. Cependant ces deux Princes s'érigérent de leur autorité en nouveaux Legiſlateurs, aboliſſant les anciennes Loix, en établiſſant de nouvelles, & prétendant qu'elles devoient être confirmées & ratifiées par l'Empereur, & Ann. 1534.

par le Collége des Electeurs.

Plaintes. 1534. Il fut amplement parlé de ce traité, & de ſes circonſtances, qui concernoient l'intérêt public, dans une Diéte, où les plus zélez repreſentérent comme une choſe extrêmement préjudiciable à la liberté d'Allemagne, & à l'honneur & réputation des autres Princes, qui avoient été appellez de Dieu pour avoir leur part à ce Gouvernement libre; parce que ſi un Electeur ſeul ſe licencioit à établir des conditions auſſi eſſentielles que celles de la maniere dont il falloit procéder dans l'Election du Roi des Romains: il étoit aiſé à voir quel exemple quelque Empereur en pourroit prendre avec le tems, pour étendre ſon autorité au-delà des juſtes & légitimes bornes. Mais, pour dire la vérité, ces remontrances qui méritoient qu'on y fît de mûres & ſérieuſes réflexions, s'en allérent en fumée, & cela pour deux raiſons: la premiere, que dans la Diéte le nombre des Partiſans de l'un & de l'autre, étoit infini. Les Catholiques ne vouloient pas déplaire à l'Empereur, & au Roi des Romains; & les Luthériens ne jugeoient pas à propos de s'oppoſer aux volontez d'un auſſi puiſſant Chef que l'étoit l'Electeur Jean Fréderic; la ſeconde raiſon fut, que les plaintes n'étoient plus de ſaiſon, puiſque le Traité étoit déja ſigné & ratifié par l'Empereur,

pereur, & par les Electeurs. Il eſt certain que Jean Fréderic ſe rendit en peu de tems accrédité, & formidable, & cependant avec le tems nous le verrons faire une figure bien differente.

D'ordinaire les Princes employent les moyens qu'ils croyent les plus convenables à leurs intérêts, ſans ſe mettre beaucoup en peine de ce qui pourroit en arriver, parce qu'ils ſe perſuadent de pouvoir ſurmonter les obſtacles qui pourront ſe rencontrer après que la choſe eſt faite; & quand même il faudroit ſe déſiſter de ſon entrepriſe, qu'importe, on aura toûjours la gloire, d'avoir tenté, & vaincu. Dans ce Traité que Ferdinand & l'Electeur Jean Fréderic firent l'un avec l'autre, ils eurent chacun leur but. Ferdinand (qui n'étoit que l'inſtrument de l'Empereur Charles V. ſon frere) n'avoit d'autre fin, que de continuër l'Empire dans ſa Maiſon, ce qui ne pouvoit ſe faire, ſi l'on n'approuvoit ſon élection pour Roi des Romains, dequoi les Luthériens, qui dépendoient de l'Electeur de Saxe, & du Landgrave, ne vouloient pas entendre parler; & comme leur nombre étoit grand, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il s'augmenteroit encore, il jugea néceſſaire de faire ceſſer à quelque prix que ce fût, une telle obſtination, afin que ſon élection fût approu-

Vrai but du Traité.

vée des Luthériens, & qu'il pût par ce moyen ſe mettre l'eſprit en repos à cet égard. Jean Fréderic de ſon côté, & le Landgrave, qui agiſſoient de concert en toutes choſes, vouloient venir à bout de maintenir le Duc Ulric de Wirtemberg dans la poſſeſſion de ſes Etats, dont il avoit été dépoüillé, & dans leſquels il s'étoit rétabli par la force des Armes, contre la volonté de l'Empereur, qui ayant inveſti ſon Frere des mêmes Etats, vouloit lui en conſerver la ſouveraineté. Voilà les principaux deſſeins de Ferdinand, & de Jean Fréderic, & chacun parvint à ſes fins; car Ferdinand qui ne vouloit de près ni de loin entendre parler de céder l'Inveſtiture de ces Etats, laquelle il avoit reçûë de ſon Frere, la céda néanmoins; & d'autre part les autres qui ne vouloient pas le reconnoître Roi des Romains, le reconnurent à la fin: du reſte les autres circonſtances ne ſervirent que de ſpécieux prétexte pour pallier les choſes, & les couvrir du beau voile d'intérêt public. Le Traité conclu en même-tems avec le Duc Ulric, fut tel qui ſuit:

ARTICLES

Du Traité conclu entre Ferdinand, & le Duc Ulric de Wirtemberg, le 29. Juin 1534. dans la Ville de Prague en Bohéme.

I. QUe le Duc Ulric de Wirtemberg rentreroit dans la poſſeſſion de ſes Etats, comme Seigneur de légitime droit, & qu'il en joüiroit paiſiblement, lui, & ſes Succeſſeurs.

II. Que ledit Seigneur Duc Ulric, & ſes Succéſſeurs à perpétuité dépendroient, comme tenant droit de Fief, des Princes de la Maiſon d'Aûtriche, qui auroient la poſſeſſion de l'Archiduché de ce nom.

III. Qu'en cas que les héritiers légitimes mâles vinſſent à manquer dans la Maiſon deſdits Ducs de Wirtemberg, tout ce Duché, ſes appartenances, & ſes droits, retourneroient aux Princes de la Maiſon d'Aûtriche, pour dépendre de l'Empire.

IV. Que le Duc Ulric reconnoîtroit le Séréniſſime Prince Ferdinand pour Roi des Romains, légitimement élû, & couronné avec toutes les formalitez requiſes.

V. Que le même Duc nommera, auſſi-tôt après avoir ſigné ce Traité, un Ambaſſadeur des premiers Seigneurs de ſon Etat, & l'envoyera audit Ferdinand Roi des Romains, pour le reconnoître ſolemnellement tel.

VI. Que ledit Duc Ulric s'oblige, tant pour lui que pour ſes Succeſſeurs, de ne faire, ſous quelque prétexte que ce ſoit, aucune ſorte d'Alliance contre les Princes de la Maiſon d'Aûtriche.

VII. Que ledit Duc Ulric, & le Landgrave Philippe, qui s'étoit uni avec lui dans la guerre, reſtituëroient tous les biens immeubles dont ils ſe ſont emparez durant le cours de cette guerre, & ont pris à leurs naturels & légitimes Seigneurs, auſquels ils doivent être réſtituez.

VIII. Que les mêmes Duc Ulric, & Landgrave Philippe, ne pourront ſous quelque prétexte que ce ſoit, forcer aucune ſorte de perſonne à abandonner la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & cela directement, ni indirectement.

IX. Que les mêmes Seigneurs Duc, & Landgrave, laiſſeront joüir dans leurs Etats, tous les Eccleſiaſtiques de la Religion Catholique Romaine, de tous leurs biens, ſans les troubler en aucune ma-

X.

X. Qu'il ſera permis à tous ceux qui par crainte, ou par quelque autre raiſon, avoient abandonné leurs Païs dans cette guerre, de s'en retourner, & de joüir de leurs biens, comme auparavant.

XI. Que tous les Priſonniers de guerre, qui ont été faits du côté du Roi Ferdinand, ou de celui du Duc Ulric, & du Landgrave, ſeront mis incontinent en liberté ſans rançon.

XII. Que le Duc Ulric, & le Landgrave, ou viendront eux-mêmes en perſonne, ou envoyeront des Ambaſſadeurs de la premiere qualité, pour demander pardon au Roi Ferdinand, dans une audiance publique, de tout ce qui s'eſt paſſé dans cette guerre.

XIII. Qu'on fera auſſi en même-tems la cérémonie de donner au Duc Ulric, ou à ſon Ambaſſadeur en ſon nom, l'Inveſtiture de la poſſeſſion de ſes Etats, comme à un Prince dépendant de la Maiſon d'Aûtriche.

XIV. Que le Roi des Romains s'oblige de ſa bonne volonté de faire obtenir le pardon de l'Empereur, tant au Duc Ulric, qu'au Landgrave.

Mort de Clement VII. 1534.

EN cet entre-tems le Pape Clement VII. s'étoit laiſſé mourir le 25. de Septembre de cette année 1534. Qui étoit la

56. de ſon âge, & la 10. de ſon Pontificat ; il eſt certain, que ſi ce Pontife ne mourut pas chargé d'années, il s'en alla à l'autre monde accablé de chagrins & de fatigues, qu'il ſe donna pour la plûpart, de gayeté de cœur, ou du moins ſimplement à deſſein d'aggrandir ſa Maiſon. Les Curieux pourroient ici remarquer une choſe aſſez conſidérable, qui eſt que depuis ce tems-là les Cardinaux n'ont que fort rarement penſé à faire des Papes de l'âge auquel Clement mourut. Cette mort, dont la nouvelle fut portée en toute diligence à Madrid par des Courriers exprès, que Queva Ambaſſadeur de Charles-Quint à Rome y dépêcha, ne cauſa pas beaucoup de déplaiſir à ce Prince ; on remarqua même qu'il reçût cet avis avec joye, & ce ne fut pas ſans raiſon, par-là il ſe vit ôter du pié une fâcheuſe épine, & de devant les yeux un grand obſtacle ; car c'eſt juſtement ce qu'étoit à ſon égard le Pape, qu'il n'aimoit pas, & duquel il n'étoit pas aimé non plus. On ne peut nier que Clement n'ait toûjours tenu Charles-Quint en une grande perpléxité, & plus encore lors qu'il faiſoit profeſſion d'être de ſes amis, que quand il étoit ſon ennemi déclaré, à cauſe de ſa legereté & de ſon inconſtance perpetuelle en toutes choſes. Les Princes, & particulierement ceux de l'Egliſe,

l'Egliſe, pardonnent les offenſes, mais ils ne les oublient pas. Leur colere ſemble s'appaiſer, mais elle ne s'éteint jamais entierement. Ces deux Princes, ſe firent l'un à l'autre les injures & les outrages les plus terribles & les plus atroces ; & comment les oublier? comment les effacer tout-à-fait de ſon eſprit & de ſon cœur ?

Véritablement lors que Clement fut élevé au Pontificat, on avoit généralement une ſi haute opinion de ſa perſonne, & il étoit en réputation d'avoir un mérite ſi extraordinaire, que cela porta les Cardinaux à le créer Pape à l'âge de 46. ans, âge auquel la plûpart des Prélats ont bien de la peine à parvenir au Cardinalat ; deſorte que tout le monde conçût l'eſperance qu'il deviendroit un des plus dignes Papes, & des plus expérimentez dans le Gouvernement ; d'autant plus qu'on le croyoit ſemblable à l'or, qui ſe raffine par le feu, & ſous le marteau ; car il étoit né un mois après que ſon Pere avoit été tué dans la Conjuration des Pazzi ; & depuis ce tems-là il avoit été élevé parmi les caprices & les changemens d'une fortune tantôt bonne, tantôt mauvaiſe, deſorte qu'il pouvoit être un grand Maître à l'un & à l'autre égard ; avec tout cela les effets firent voir le contraire. Tout ce qu'il entreprit en faveur de l'Egliſe, réüſſit fort

Obſervation.

mal, au lieu qu'il ne conçût aucun deſſein pour ſa Maiſon qu'il n'en vint parfaitement à bout ; & rien ne lui fit tant de tort dans l'eſprit des Princes & des Peuples, que cette paſſion exceſſive d'aggrandir les ſiens, laquelle on remarqua toûjours en lui. Il eſt certain qu'on n'avoit jamais vû aucun homme dans le monde, qui ſçût ſi bien que lui profiter des faveurs de la fortune, & ſupporter conſtamment ſes revers & ſes diſgraces.

Paul III. Pape. Après la mort de Clement, les Cardinaux Sujets, ou Partiſans de l'Empereur Charles V. entrérent dans le Conclave, dans la réſolution priſe de concert avec l'Ambaſſadeur de Charles V. de prolonger l'élection du nouveau Pape, juſqu'à ce qu'on eût reçû avis d'Eſpagne de l'intention de Sa Majeſté Impériale, & ils le firent aſſez connoître de la ſorte par les effets, les premiers jours. Mais tôt après, ayant plus mûrement conſidéré toutes choſes, ils crûrent que Charles V. n'auroit point deſagréable l'élection du Cardinal Farneſe, dont le mérite avoit toûjours paru extraordinaire ; & ainſi il fut créé, ſous le nom de Paul III. le matin du 13. Octobre, après que les Cardinaux eurent reſté ſeulement huit jours dans le Conclave, choſe dont on n'avoit point encore exemple. Cette élection fut enſuite fort agréable à l'Empereur.

Pendant

Pendant que Rome joüissoit de son nouveau Pontificat, & que l'Empereur continuoit à se tenir en Espagne, le Roi de France acheva de se mettre en état d'executer le dessein de vengeance qu'il avoit conçû contre le Duc de Milan, au sujet de la mort ignominieuse que ce Duc avoit fait souffrir à Maraviglia son Ambassadeur; outrage qui lui tenoit d'autant plus au cœur, & l'animoit à s'en venger, que Charles-Quint y avoit ajoûté un mépris évident en ne tenant aucun compte des remontrances qu'il lui avoit faites contre le Duc Sforce, que l'Empereur protégeoit, enfin poussé par un courage & une générosité extraordinaire, il prit l'expédient de se venger par les armes contre l'Auteur de cet Assassinat, voyant que ses justes plaintes n'avoient pû produire aucun effet. Pour cette fin, il assembla une Armée de 2000. chevaux & de 23. mille hommes de pié, dont il donna le souverain commandement à Philippes de *Chabot*, Comte de *Buzantois*, Amiral de France, suivi des premiers Capitaines, qu'il avoit en ce tems-là dans son Royaume, & entr'autres Jaques *Galiot*, Grand-Ecuyer, & Grand-Maître de l'Artillerie, Robert *Stuard*, Maréchal de France, Claude d'*Anibaud*, Antoine de *Montpensier*, Gabriël d'*Alegre*, Charles *Torcelin*, & grand nombre d'autres.

Armée du Roy François I. contre l'Italie.

Passage refusé par le Duc de Savoye.

Cette Armée étant sur le point de sortir de France pour s'acheminer en Italie, l'Amiral Chabot écrivit au nom du Roi une Lettre au Duc de Savoye, pour lui demander passage par ses terres, quoi qu'il fût bien persuadé que ce Prince ne pouvoit pas le lui accorder ; premierement, parce que ce n'étoit pas son intérêt que de si grandes forces entrassent en Italie pour envahir le Milanez, ce qui ne pouvoit arriver sans qu'il demeurât au milieu exposé à la discretion des François, & d'ailleurs il ne pouvoit pas le donner à cause qu'il étoit trop proche parent de l'Empereur, ayant épousé Beatrix, sœur d'Isabelle, femme de Charles V. Le Comte Loschi écrit que Beatrix étoit niéce de Charles V. & Dupleix dit que c'étoit sa sœur ; en quoi ils se trompent l'un & l'autre, car les deux Charles, l'Empereur, & le Duc de Savoye, avoient épousé les deux Sœurs, filles du Roi de Portugal, & ce fut cette considération qui obligea ce Duc à refuser le passage.

Duc dépouillé de ses Etats.

L'Amiral qui ne souhaitoit rien tant que ce refus, afin de pouvoir faire valoir les prétentions de son Roi contre le Duc lui-même, & venger l'affront qu'il prenoit prétexte d'avoir reçû, sur ce que le Duc avoit, disoit-il, avancé de l'argent au Duc de Bourbon, pour lui faire la guerre dans

dans le Milanez, à quoi François I. attribuoit la cause de sa perte, & de sa prison : en un mot, *Chabot* entra l'épée à la main dans les Etats du Duc, commença par le dépoüiller de la Savoye, & ayant passé les Alpes sans aucun retardement, il se rendit bien-tôt maître du Piémont, l'ayant trouvé tout dépourvû, parce que le Savoyard ne pensoit à rien moins qu'à une visite de cette nature. Mais comme d'ordinaire les Princes ne manquent pas de colorer de beaux & de spécieux prétextes leurs plus grandes perfidies, passions de vengeance, & leurs desirs ambitieux & avides de s'aggrandir ; l'Amiral sçût bien aussi se prévaloir de cette maxime en faveur de son Roi, ayant publié, pour endormir les Princes d'Italie, un Manifeste, dans lequel il faisoit connoître les justes raisons qu'avoit son Roi, d'attaquer le Duc de Savoye, & voici quelle en étoit la substance.

Manifeste contre le Duc de Savoye. 1535.

« Que le Duc retenoit les Forteresses de Nice, & de *Ville-France*, qui étoient des appartenances de la Provence, données autrefois en gage à Amedée VI. Duc de Savoye en 1383. par Charles VI. Roi de France. Qu'il avoit acheté de l'Empereur la Comté d'Asti, quoi qu'il fût très-persuadé que l'Empereur ne la pouvoit vendre, ni lui acheter, puis qu'elle étoit des «

» des appartenances du Patrimoine du Duc
» d'Orleans. Qu'il avoit fait l'affront au
» Roi lui-même, de ne pas recevoir le Col-
» lier de son Ordre, & que néanmoins il
» avoit reçû celui de l'Empereur Charles V.
» lors que ce Prince étoit son Ennemi juré.
» Qu'il avoit fourni de l'argent au Duc de
» Bourbon, pour aller faire des levées de
» gens en Allemagne pour faire la guerre à
» Sa Majesté, lors qu'elle tenoit Pavie as-
» siégée, & que cela avoit été l'unique cau-
» se de ses malheurs. Et enfin, qu'il n'avoit
» jamais voulu permettre que le Pape Cle-
» ment VII. & le même Roi François I.
» s'abouchassent dans la Ville de Nice,
» quoi que l'un & l'autre l'en eussent in-
» stamment sollicité.

Prétentions contre le Duc.

Mais comme le Roi prévoyoit bien que l'Empereur n'abandonneroit pas le Duc, tant à cause de la parenté qui étoit entr'eux, que pour la considération de son propre intérêt en Italie, il jugea à propos de prendre ses précautions, non-seulement en munissant bien les Places prises, mais aussi en faisant voir, qu'il avoit de justes prétentions sur ce Duché, & il fit publier là-dessus un second Manifeste, qui portoit : Que Philippe Comte de Bugey, Fils aîné d'Amédée Duc de Savoye, avoit épousé en premieres Nôces Marguerite fille de Pierre II. Duc de Bourbon, & dans ce mariage il avoit

avoit été ſtipulé, que le premier Fils qui naîtroit de ces Epoux, & en cas que le premier vint à mourir, le ſecond, & ainſi ſucceſſivement les autres, ſans excluſion differente de ſexe, ſeroit déclaré Succeſſeur & Héritier du Duché. Que de ce premier Mariage étoient nés Philibert, & Loüiſe Mere du Roi François I. Après la mort de Marguerite de Bourbon, Philippe épouſa Claude de Pontiere, de laquelle il eut deux fils, Charles V. & Philippe. Philibert étant donc mort ſans Héritiers, Charles V. s'empara du Duché, & de toute la ſucceſſion du Pere, au préjudice de Loüiſe, qui devoit ſucceder à Philiberi ſon Couſin Germain, ſelon la Clauſe du premier Mariage. Deplus, il demandoit la reſtitution de la Dot de Marguerite ſon Ayeule, qui conſiſtoit en 180. mille écus. Outre cela la Breſſe avec les intérêts qui avoient couru depuis 40. ans. La Comté de Nice, avec le Pont de Villefranche, la Principauté de Piémont avec les Villes de Turin, de Pignerol, de Carignan, & tout le reſte que le Duc tenoit au-delà du Po, & cela comme des dépendances de la Comté de Provence, & de la Seigneurie d'Arles; & pour concluſion il demandoit toutes les Forteresſes, & toutes les Places du Marquiſat de Saluces, avec toutes celles qui étoient ſous la protection du Dauphin, deſquelles le Duc ne devoit

pas

pas joüir, pour s'être déclaré ennemi du Pere. Toute l'Europe se mocquoit de ces prétentions, & on disoit communément, *Laissez faire l'Empereur Charles, il lui fera bien passer l'envie de tant demander.*

Perd Lausanne & la Baronie. 1535.

Mais comme d'ordinaire un malheur n'arrive pas seul, & que la fortune contraire s'acharne souvent plus volontiers sur les Princes, que sur le Vulgaire, parce qu'il y a plus dequoi mordre, l'infortuné Duc Charles fut contraint d'en faire l'expérience en cette rencontre. La Baronie de Vaux, & l'Evêché de Lauzane, qui lui appartenoient comme au premier Souverain, se trouvant situez entre le Canton de Berne, & la Ville de Genéve, qui avoient déja l'un & l'autre embrassé la Réformation de l'Eglise établie par Calvin, soit qu'ils y eussent été appellez par cette Providence qui fait tout sans se faire voir; soit que les persuasions de leurs voisins eussent été assez efficaces pour les y porter; ou bien qu'ils s'imaginassent de joüir d'un plus grand bonheur sous un Gouvernement libre, que sous l'autorité d'un Seigneur, quoi qu'il en soit, se prévalant de l'occasion, & voyant leur Prince opprimé par les François, ils prirent les armes, & ayant rompu & brisé toutes les Enseignes, & les Armoiries du Duc, & de l'Evêque, ils se mirent à crier, *liberté, liberté*, & pour mieux en assûrer l'établis-

l'établiſſement, ils ſe mirent ſous la protection du Canton de Berne, & furent avec le tems trompez par les Bernois, juſques-là que depuis environ 50. ans, ils ne regardent ces Peuples que comme Sujets, & Vaſſaux de Berne.

Le Duc, Prince d'un naturel doux & paiſible, n'étant pas accoûtumé à ſe voir dépoüiller par de tels Valets de Chambre, & ne ſçachant pas encore ce que c'étoit que d'être ainſi dépoſſedé, demeura tout étonné & abbatu d'un ſi grand & ſi imprévû revers de fortune; l'Amiral Chabot averti par ſes Eſpions, dont on ne manque jamais, lors qu'on ſait bien les payer, de l'état, où ſe trouvoit le Duc, & que François Sforce Duc de Milan, qui mourut tôt après, n'étoit pas moins allarmé que lui, quoi qu'il eût un courage plus mâle, & qu'il eût auprès de ſa perſonne Antoine de Leva, le plus vaillant Capitaine du Siécle, lequel étoit au Service de l'Empereur; l'Amiral, dis-je, informé de l'état des choſes, jugea à propos, de ménager adroitement quelque accommodement avec l'un & l'autre de ces deux Ducs, conformément aux ordres qu'il en recevoit du Roi François I. lequel croyoit qu'il valoit mieux ſe contenter d'obtenir quelque partie de ſes prétentions par un Traité fait à l'amiable, que de s'obſtiner à vouloir tout, parce qu'alors

Cherche de s'accommoder.

on

on risque bien souvent tout. Pour venir à bout de ce dessein, l'Amiral se servit des pratiques de *Claude de Velli*, qui avoit été Ambassadeur auprès du Duc Charles, Personnage adroit & rusé, & qui sçavoit fort bien, quand il le falloit, avoir une langue & deux cœurs. Le Duc Sforce qui prêtoit l'oreille aux Ministres de Charles, ne voulut point écoûter ceux de François I. mais le Duc Charles qui étoit véritablement d'un esprit tranquille, & qui croyoit peut-être, que se contenter de peu étoit la véritable vertu de la modération, se laissa presque induire à céder à François I. une bonne partie de ses prétentions, afin de pouvoir joüir de l'autre en repos. Beatrix, femme d'un courage viril, avertie de cela justement comme le Duc étoit sur le point de conclure le Traité, courut vers lui, & lui parla de la maniere qui suit.

Discours de la Duchesse au Duc. 1535.

» Je ne sçai, mon très-cher Mari, quelle fatalité vous porte à donner par crainte » à un Ennemi, vôtre ancien Patrimoine, » qu'il vous sera toûjours plus glorieux de » vous voir ravir par la force & la violence » d'Armes aussi injustes. Quoi? Ne suis-je » donc pas Sœur de l'Impératrice Isabelle? » N'êtes-vous pas Parent de l'Empereur » Charles V.? L'un & l'autre ne nous ont-» ils pas témoigné en diverses conjonctures » toute la protection, & l'affection que les » senti-

ſentimens de la Nature peuvent inſpirer? «
Et que diront-ils en vous voyant ſi éton- «
né vous défier de leur bonne volonté & «
de leur appui, après en avoir tant de fois «
fait l'expérience? C'eſt un commun Pro- «
verbe, en uſage même parmi les plus pe- «
tites gens, que dans la mauvaiſe fortune, «
il faut avoir beaucoup de courage; & où «
eſt donc le vôtre, mon cher Mari, de «
vous qui êtes Prince? Jamais Iſabelle n'a- «
bandonnera Beatrix ſa Sœur, comme ja- «
mais Charles-Quint n'abandonnera le «
Duc ſon Parent. Peut-être que ce même «
Charles qui jugea qu'il y alloit de ſa gloi- «
re, & de ſon avantage de chaſſer les Fran- «
çois d'Italie, & de rétablir à Milan ſon «
Duc, qui en avoit été chaſſé, ne fera pas «
à preſent une plus grande gloire, & ne «
regardera pas comme un intérêt plus con- «
ſidérable de les chaſſer du Piémont, & de «
vous remettre vous qui êtes ſon Parent «
dans la premiere poſſeſſion de vos Etats? «
Charles V. fut-il jamais plus victorieux «
qu'il l'eſt preſentement? Son nom fut-il «
jamais plus glorieux, & plus formidable? «
Quel avantage ne pouvons-nous pas eſ- «
perer d'un Parent qui a remporté ſur les «
Barbares une des plus illuſtres & plus ſi- «
gnalées Victoires? Lui qui avoit tant de «
grandeur d'ame a couru au ſecours d'un «
Roi de Tunis, qu'il ne connoiſſoit pas, & «
l'a «

» l'a rétabli dans son Royaume, d'où il sera
» bien-tôt de retour, nous laissera oppri-
» mer vous & moi par un Roi qui est son
» Ennemi ? Et quel jugement pourra-t-il
» faire de vous, quand il apprendra, que
» vous êtes tombé dans une action si basse,
» manque de confiance en son affection ?
» Mais quand tous les moyens & tous les
» secours des hommes nous manqueroient,
» nous ne devons pas desesperer de ceux du
» Ciel. Les perfidies & les violences du Roi
» François I. sont trop visibles ; ses préten-
» tions publiées dans un Manifeste inju-
» rieux à vôtre honneur, trop injustes &
» trop iniques : ce Dieu qui a toûjours beni
» vôtre Maison, & la mienne, ne laissera
» pas impunis les torts, que les François
» nous font aujourd'hui, & qui sont si
» atroces, que les Barbares mêmes en se-
» roient scandalisez. Considérez, mon
» cher Epoux, que vous laisser ainsi abba-
» tre si aisément à la premiere disgrace d'u-
» ne fortune contraire, ce seroit lier les
» mains d'Emanuël Philibert nôtre fils,
» qui avec son grand courage, & son Ame
» belliqueuse, sçaura bien, assisté de l'Em-
» pereur, tirer l'épée, pour défendre &
» faire valoir les raisons du Pere & du Fils,
» contre les malins Oppresseurs. Nous
» avons donc tout sujet de nous promettre
» que cette tempête que la France d'un côté

té, & la rebellion des Hérétiques de l'au- « tre, excite aujourd'hui contre nous, tou- « te grande & violente qu'elle eſt, ſe cal- « mera à nôtre avantage, & que le torrent « qui nous inonde à preſent, ſera bien-tôt « contraint de prendre un autre cours. «

Sentimens ſur la même matiere. 1535.

Loſchi dans ſes Abregez Hiſtoriques de la Maiſon de Savoye, écrit que le Duc Charles craignant la puiſſance des François avoit du penchant à un accommodement, afin de ſe mettre en paix, *& qu'il l'auroit promptement executé, ſi ſa femme Beatrix de Portugal, Princeſſe qui avoit l'Ame extrêmement grande & ferme, ne s'y fût hautement oppoſée, & n'en eût inceſſamment donné avis à Charles V. de la part duquel François Sfondrato s'étant rendu de Milan auprès du Duc, le menaça de l'indignation de l'Empereur, s'il reſtituoit aux François ces Fortereſſes.* Mais c'eſt une choſe qui mérite d'être ici bien remarquée, que dans le tems que le Roi François I. envoya ſon Armée en Italie, l'Empereur s'étoit juſtement embarqué avec la fleur de ſes Troupes ſur ſa Flotte, comme nous le verrons plus bas, pour aller faire la guerre à Barberouſſe, & ſecourir Mulei Hazen Roi de Tunis; deſorte que je ne puis pas m'imaginer, comment ce que je viens de rapporter, eſt arrivé, comment, & où il a été écrit, & comment les réponſes ont

pû

pû être reçûës avec tant de promptitude. Du Chêne veut dans son Histoire de Savoye que la Ducheſſe Beatrix voyant la résolution où étoit son mari de s'accommoder avec le Roi François I. ait écrit sur cela à l'Empereur son Beau-frere, lors qu'il étoit avec son Armée Navale sur les Côtes d'Afrique, & du côté de Tunis, & qu'elle fit partir cette Lettre de Gennes avec une Galiote exprès, laquelle trouva l'Empereur déja de retour à Palerme, d'où il donna ensuite ordre à Sfondrato d'aller porter ses plaintes au Duc, mais par l'accueil que l'Empereur Charles-Quint fit à ce Duc à Naples, comme nous le verrons dans le Livre suivant, il ne paroît pas qu'il eût contre lui le moindre chagrin.

Sur les Victoires de Charles V. en Afrique.

Plusieurs Auteurs écrivent que le Roi François I. ne fut pas long-tems à se repentir d'avoir commencé une telle guerre contre deux Princes, comme le Duc de Milan, & le Duc de Savoye, lesquels il devoit protéger & soûtenir, par des raisons puissantes & indispensables ; & son repentir s'augmenta lors qu'il entendit les nouvelles d'une des plus signalées victoires que les Chrétiens eussent jamais remportées sur les Turcs, laquelle Charles-Quint avoit gagnée en Afrique, d'où il s'en retournoit victorieux & triomphant, ce qui étoit bien capable de donner de l'appréhen-

préhenſion au Roi François I. Mais Dupleix qui entend ſi bien à changer en amertumes les baumes les plus doux de Charles-Quint, & à dorer les pilules les plus ameres de François I. parlant de cet article s'en exprime dans les termes qui ſuivent : *L'Empereur ſe trouvoit en ce tems-là dans la Ville de Palerme en Sicile, & quoi qu'il eût remporté la victoire contre les Infidelles à Tunis, néanmoins ſon Armée étoit ſi diminuée, & ſi ruïnée, ſoit par les continuelles eſcarmouches, & les fréquens combats, ſoit par les maladies, ou par les tempêtes, & le naufrage qu'il eſſuya à ſon retour, que le peu même qui reſtoit ſe diſſipa. C'eſt pourquoi l'Empereur Charles-Quint qui étoit extrêmement prudent & ruſé, prévoyant bien que l'entrepriſe du Roi contre les Ducs de Milan & de Savoye, dont il étoit obligé de prendre la protection & la défenſe, l'engageroit dans une nouvelle guerre contre les François, ſe mit à preſſer les négociations pour une paix, par le moyen de ſes plus confidens Serviteurs.* Ce même Auteur ajoûte que le Roi François I. donnoit auſſi volontiers les mains à la paix, & voici les raiſons qu'il en allégue.

Son Royaume étoit épuiſé, & ſon peuple accablé, à cauſe des grandes taxes, qui lui avoient été impoſées pour ſa rançon ; & pour ſoûtenir les dépenſes de tant de guerres. La Nobleſſe

Autres ſentimens. 1535

Noblesse étoit fort diminuée, & lasse de tant de guerres étrangeres. Ses principaux alliez commençoient à se refroidir fort envers lui; les Anglois depuis leur schisme, & les Suisses depuis le leur, divisez entr'eux à cause de la diversité de Religion, étoient plûtôt en état de s'entredétruire par des guerres civiles, que de penser à secourir leurs Amis. Outre cela, l'Empereur étoit si fin, que sur les belles protestations qu'il faisoit de ne desirer autre chose dans ce monde que la guerre contre le Turc, tous les autres Potentats de la Chrétienté condamnoient le Roi de France, comme celui qui le détournoit d'une si sainte & si glorieuse entrepriſe, & l'empêchoit de l'executer. Pour toutes ces considérations donc le Roi de France avoit beaucoup de penchant à un Traité de Paix, & l'Empereur ne manqua pas de lui en faire proposer des conditions, qui avec certaines modifications qu'il y avoit à ajoûter, pouvoient lui être agréables.

François I. recherche la paix.

Je ne me scandalise pas de voir un Conseiller du Conseil d'Etat du Roi Loüis XIV. & son Historiographe, soûtenir la réputation des Rois ses Prédécesseurs, & écrire avec une ancre enchantée, pour ainsi dire, qui fait paroître le blanc noir, & le noir blanc. Mais pour moi je trouve tout le contraire, sçavoir, que Charles V. bien loin de penser à des propositions de paix,

ne

ne fit autre chose tant à Rome, que par le chemin, que menacer de tirer vengeance du Roi François I. lequel se voyant à un état fort calamiteux, & Charles V. trop victorieux, & trop puissant, prit le parti de presser les négociations de paix, & envoya pour cet effet le Cardinal de Lorraine en Piémont. Mais comme il doit être parlé plus particulierement en cette matiere dans le livre quatriéme, je n'y ajoûterai rien autre chose pour cette heure.

Il n'y a ni digue, ni force, ni prudence qui puisse retenir un Prince, lors qu'une fois il a, pour ainsi dire, pris le branle & le mouvement fougueux de quelque résolutions; c'est un torrent dont le cours est souvent si violent & si impetueux, qu'à peine laisse-t'il à l'esprit assez de liberté pour considerer si ce qu'on desire, & qu'on entreprend est raisonnable Ce caractere de Souverain Monarchique, ou Despotique, est devenu d'une telle nature, que quelque injuste que soit l'entrepriſe, il la croit juste, à cause de la prétention qu'il a de pouvoir faire tout; & avec une telle prétention, comment connoître le mal? Ces Monarques si absolus s'apperçoivent néanmoins de leur erreur, lors qu'ils se voyent sur le bord de quelque précipice, & alors encore tout étourdis, & aveuglez par les coups de leur premiere présomption, ils

Un Prince qui peut tout faire.

ont recours à des remedes peu efficaces, & souvent même plus propres à aigrir le mal qu'à le guérir. Rarement les actions des Princes réüssissent-elles, lors qu'ils forment leurs entrepriſes trop précipitamment, avec une trop haute opinion d'eux-mêmes, & avec des prétentions auſſi mal fondées, que mal concertées. Il n'eſt point de maxime plus digne d'un Prince, ni qui lui ſoit plus convenable, que de ne rien entreprendre dont il puiſſe ſe repentir de l'avoir entrepris, parce que le repentir ne peut produire qu'un fruit fort amer, c'eſt-à-dire ou un grand préjudice, ou une grande honte. Si tous les Princes ſuivoient cette maxime, heureux les peuples, puis qu'ils vivroient dans le ſein de la paix.

Soliman prend Balyione. 1535.

Mais il n'y eut point de conſolation capable d'adoucir l'amertume dont Charles-Quint fut rempli, ni de douleur qui puiſſe s'égaler à celle qu'il reſſentit en entendant les prodigieux progrès du Grand *Soliman*, qui avoit eu les plus favorables ſuccès qu'aucun autre puiſſant Conquérant ait jamais eu; car étant allé à la conquête de Tauris, il la prit par la force des Armes, & l'abandonna au pillage, après avoir fait une cruelle boucherie de ces peuples: mais au retour ſes Soldats étant chargez du butin, Dalimente, Satrape Perſan, ayant attaqué l'arrieregarde de ſa nombreuſe

breuſe Armée, près de la Ville de Betli, il en fit un grand carnage, ayant tué plus de 20. mille hommes. Soliman irrité de cette perte jura de s'en venger contre Tamos Roi de Perſe, Fils d'Iſmaël Sophi; & pour cet effet ayant pris ſa marche vers le Païs de Diarbech avec cent mille chevaux, 250. mille hommes de pié, le Roi Tamos ſortit à ſa rencontre pour ſe défendre, à la tête de plus de 80. mille chevaux; mais étant inférieur en forces, & plus encore en valeur à Soliman, il en fut battu, eut plus de la moitié de ſes gens tuez, & fut obligé de ſe ſauver au plus vîte avec le reſte dans les montagnes les plus eſcarpées, ce qui facilita au victorieux Soliman l'entrepriſe & la priſe de Babylone, où étant entré triomphant, il ſe fit couronner Roi de Perſe par un Calife Mahometan. Ces victoires donnoient fort à penſer à Charles-Quint, qui prévoïoit bien que Soliman toûjours plus puiſſant & plus fier, ne manqueroit pas de retourner en Hongrie avec des forces plus formidables.

Comme Charles-Quint avoit l'ame grande, & le cœur magnanime, il ne pouvoit ſans un extrême chagrin faire réflexion qu'il perdroit la fleur de ſon âge viril, après avoir déja perdu ſa jeuneſſe, & conſumé 15. années de ſon Empire, ſans avoir fait autre choſe qu'aller, pour ainſi dire

Déplaiſir de Charles V.

mesurer comme un Géographe, la Mer & la Terre, en tant de voyages, qui loin de procurer quelque avantage à la Chrétienté, avoient causé de grands dommages aux peuples, & apporté peu de fruit à la Religion. Il lui fâchoit de n'avoir encore signalé la valeur de son bras par aucune action de guerre, & de voir que le Roi François I. son Concurrent eût remporté tant de Victoires illustres à la tête de son Armée, & tenté tant d'entreprises, qui, quoique plusieurs eussent eu un malheureux succès, ne laissoient pas néanmoins de tourner à son honneur, lui étant glorieux de les avoir formées & tentées avec tant de courage; au lieu que lui étoit redevable de tout ou à la fortune, ou à la valeur, & à la conduite de ses Capitaines. Son chagrin étoit augmenté par les nouvelles qu'il recevoit, qu'il couroit dans toute l'Europe une Pasquinade sortie de Rome, dont voici les paroles: *Que l'Empereur Charles V. étoit le plus grand Guerrier du monde, puis qu'avec une Armée qui coûtoit tant d'or & d'argent à l'Europe, il étoit courageusement allé faire une grande petarade au nez de Soliman.* De sorte qu'il prit la résolution de tenter lui-même en personne quelque entreprise considérable, & pour la rendre plus glorieuse, il la fit contre les Barbares.

En

CHAIRADIN BARBEROUSSE
Amiral de Soliman

En ce temps-là *Mustapha Barberousse*, qui désoloit la Chrétienté en quantité de lieux, se rendoit aussi formidable sur la Mer, que Solimam se faisoit redouter sur la Terre. Ce grand prodige de courage pour les expéditions de Mer, étoit né à *Metelin*, de parens de la lie du peuple, ce qui l'obligea d'aller avec *Horace* son frere, chercher ensemble à gagner leur vie avec les gens de Mer, & comme le premier étoit extrêmement hardi, il se mit d'abord fort bien dans l'esprit de *Camali* fameux Corsaire, qui lui donna une bonne Flute bien armée, avec laquelle s'étant mis à écumer toutes les Côtes, il se rendit par sa valeur, & par le gros butin & les riches dépoüilles qu'il remporta, si puissant & si opulent en dix ans de temps, qu'il osoit bien fort souvent se vanter jusques-là que de dire, que *Soliman & Mustapha joints ensemble fercient un seul Empire de la Terre, & de la Mer.* Ce Corsaire chassa du Royaume de Tunis *Mulei Hazen*, après l'avoir battu, & s'en rendit le Maître, comme il fit ensuite de la *Goulette*, de *Bona*, & de *Biserte*, avec toutes leurs appartenances; après quoi ayant fait voile vers les Côtes d'Espagne, il attaqua, battit, & ruïna entierement une Escadre de Vaisseaux, que Rodrigue Percondo, General de Charles-Quint, conduisoit

Barberousse.

soit des Côtes de l'Ocean à Barcelone.

Il donne de l'ombrage à Charles V.

L'Empereur prenant de grands ombrages de tant d'heureux succès d'un si formidable Corsaire, commença à se persuader qu'après avoir remporté tant de Victoires, & conquis tant de Places, il pourroit bien se mettre dans la tête de tenter de faire une invasion dans les Royaumes de Sicile & de Naples, & même de les subjuguer, entreprise qu'il pouvoit d'autant plus former, qu'il n'ignoroit pas que ces Royaumes étoient pleins de richesses & de trésors, & qu'il avoit une parfaite connoissance de leurs Côtes qu'il avoit infestées & ravagées, tous les Etez, même au Printemps, & dans l'Automne, durant l'espace de plus de vingt ans, par des descentes continuelles, par lesquelles il avoit rempli tous ces Peuples de confusion & de désordres, & leur avoit causé des dommages & des ruïnes extrêmes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & quelquefois il s'étoit avancé jusqu'à plus de dix mille dans les Terres; ne se trouvant point de force qui osât s'opposer à un Corsaire si redoutable.

Barberousse Bassa de la Mer.

Je dois ajoûter ici, que Soliman informé de la valeur, & de l'expérience extraordinaire de Barberousse, l'avoit fait venir à Constantinople, où il le créa *Bassa* de la Mer, c'est-à-dire Grand-Amiral, & lui ayant

ayant donné cent bons Vaisseaux à commander, il l'envoya faire les expéditions qu'il jugea les plus propres à endommager & à épouvanter les Chrétiens ; de sorte qu'étant parti de Constantinople avec des forces si extraordinaires, la premiere chose qu'il fit, fut de ravager & de dépoüiller entierement une grande partie des Côtes de la Poüille & de la Calabre, & étant ensuite passé au Phare de Messine, il donna tellement l'épouvante à cette Ville, quoique très-forte, que les habitans se mirent à transporter leurs meubles vers la Terre dans les Bois. Mais il jetta encore davantage l'alarme dans Naples, & dans Gaïette; & ayant pris la route de la ville de *Fondi*, il la prit, & en emmena un gros butin, & un nombre infini d'esclaves, Donna Isabelle de Gonzague s'étant sauvée comme par miracle ; & de-là il fit après cela voile vers l'Afrique, & prit Tunis, comme il a été dit.

Charles V. se résout de passer en Afrique. 1535.

Le Roi *Hazen* chassé de Tunis, dépêcha en toute diligence des Ambassadeurs en Espagne, à l'Empereur Charles-Quint, le suppliant de vouloir envoyer ses forces pour le rétablir dans son Royaume, promettant de le rendre pour toûjours tributaire de l'Espagne, & de lui payer un tribut de 30. livres d'or par an. L'Empereur promit de le faire pour trois raisons ; l'une

pour mettre à couvert les Royaumes de Naples & de Sicile, qu'il voyoit chancelans, & prêts à tous momens de tomber sous la domination de Soliman par le moyen de Barberousse ; la seconde, pour assûrer la Navigation de la Mer d'Espagne en Italie, n'y ayant plus ni Marchand, ni aucun autre qui osât naviguer sur ces Mers ; & la troisiéme pour pouvoir, après avoir donné la chasse aux Ennemis, rendre ses forces formidables à ces Infidelles. Cet avis fut embrassé par tout le Conseil, par lequel il fut arrêté qu'on donneroit à Doria des forces le double plus grandes, & qu'on l'envoyeroit sans aucun retardement executer cette entreprise, à laquelle il étoit d'autant plus propre, que sa valeur étoit bien connuë du Turc, qui en avoit souvent fait une funeste experience. Mais Charles-Quint, qui pour les raisons ci-dessus alléguées, cherchoit à dégainer lui-même l'épée dans quelque entreprise, déclara qu'il vouloit la faire en personne ; & quoi que le Conseil lui representât que sa presence étoit trop necessaire en Allemagne & en Italie, celle-ci étant menacée par le Roi François I. celle-là par les Luthériens, pour exposer sa Personne à l'inconstance d'une Mer éloignée, & à la perfidie des Barbares, il ne voulut pas entendre parler.

Ayant

Ayant donc pris cette réſolution, il envoya promptement des ordres à Doria de faire tous les préparatifs convenables en pareille occaſion ; & ayant fait entendre ſon généreux deſſein à Paul III. ce Pontife fort aiſe d'une expédition ſi loüable, ne lui accorda pas ſeulement les dîmes ſur tous les biens Eccleſiaſtiques d'Eſpagne, mais outre cela il fit avec toute la diligence poſſible, armer à Génes neuf Galeres, aux dépens de l'Egliſe, pour les joindre aux ſix qu'il avoit déja ; & en donna le commandement comme aux principaux Chefs, à Don Virginio *Orſſino*, & à Paul *Juſtiniani* Génois, tous deux fort expérimentez au fait de la Marine, mais ſur tous le dernier. Charles V. voulut par le conſeil des plus expérimentez, que ſon Armée Navale s'aſſemblât à *Cagliari*, autrefois dite *Caligar*, Ville principale de la Sardaigne, qui a le plus grand & le plus renommé Port de l'Europe ; & par les ſoins & la diligence de Doria, cette Flotte Royale ſe trouva nombreuſe de 205. gros Vaiſſeaux, de 100. bonnes Galeres, & d'un bon nombre d'autres Navires, qui faiſoient en tout celui de 370. armez aux dépens de l'Empereur, excepté 15. Galeres du Pape ; & outre cela il y avoit 60. Vaiſſeaux armez par des Marchands particuliers de ſes Royaumes, à condition qu'ils auroient part au butin

Prépa-ratifs.

qui se pourroit faire tant sur la Mer que sur la Terre, ce qui leur fut libéralement accordé.

S'embarque à Barcelone. Charles-Quint partit de Madrid le 2. d'Avril de 1535. jour de Saint François de Paule, accompagné jusqu'à Barcelone de l'Impératrice, & du Prince Philippe, à qui il fallut accorder cette grace; & en prenant congé les uns des autres, & se disant adieu, après bien des larmes, & des sanglots, l'Impératrice lui ayant dit: *Mon cher Empereur, le cœur me dit que nous ne nous verrons plus*; Charles lui répondit, prenant en sa main le Crucifix, qu'il s'étoit déja mis sur la poitrine: *Si je meurs, celui-ci sera vôtre Epoux, & le Pere de nôtre Philippe.* L'Armée Navale fut conduite par Doria de Cagliari à Barcelone, pour l'embarquement. Avec Charles V. s'embarquérent l'*Infant* Don Loüis de Portugal, Frere de l'Impératrice; le Prince de *Sulmona*, & le Prince de *Macedonia*, Frere de Dona Déjanire Trivultia, Comtesse de Melzi; le Duc d'*Albe*; le Fils aîné du Duc de *Medina Celi*, & celui du Duc de *Naieva*; les Marquis de *Molina*, d'*Aquilar*, de *Montesdaro*, de *Collogulo*, de *Cuellor*, d'*Helche*, de *Montegiar*, d'*Astorga*, & de *Tariffe*. Les Comtes de *Benevent*, de *Cinciera*, d'*Orgaz*, de *Ribagorza*, de *Corugna*; avec trois Fils, de *Nieva*, de *Salinas*,

nas, de *Salvatierra*, avec son fils aîné, de *Fuentes*, d'*Aiguilar*, d'*Oropesa*, de *Castro*; le grand *Baillif* de Galice, le grand *Commandeur* de Lione; le grand *Commandeur* d'Alcantara, & tous ceux-là étoient Espagnols. D'Italie s'embarquérent André *Doria*, Grand Amiral, les Princes de *Melfi*, de *Salerne*, de *Molferta*, Don Ferdinand de *Gonzague*; le Marquis de *la Valle*, dit *Alarcone*, le Marquis de *Vasto*, le Marquis de *Terra-Nuova* Sicilien, Don Fréderic de *Tolede*, Marquis de *Ville-Franche*, & le Comte de *Sarno*; tous avec des Charges.

L'Empereur s'étant donc embarqué sur la Galere du Commandant Doria, la premiere chose qu'il fit fut celle de lui donner l'épée d'or benie que le Pape lui avoit envoyée pour la presenter de sa part à cet Amiral, fonction qui se fit avec de grandes cérémonies, l'Empereur s'étant vêtu de son Manteau Impérial, avec le Sceptre à la main, & l'épée nuë devant lui, & Doria avec son habit de Grand-Amiral, & son Bâton tenu dans la main par son Vice-Amiral. L'Empereur assis sur un petit, mais riche & superbe Trône, en remettant l'épée entre les mains de Doria qui la reçût à genoux, lui dit les paroles suivantes: *Voilà l'épée que le Vicaire de Jesus Christ vous envoye, comme celle qui ne peut manquer d'attirer les benedictions du* *Epée benite.*

Ciel sur vôtre valeur. Et Doria en la recevant répondit, *Je jure à Vôtre Majesté Impériale, & au Souverain Pontife, que je ne m'en servirai jamais que pour ce qui regarde la gloire de Dieu, & de son Eglise; & le service de vôtre très-Auguste Majesté.* Après quoi l'Empereur s'étant levé, l'embrassa & le félicita, comme firent aussi tous les Grands qui y assisterent; & cependant on n'entendit dans la Flotte que le bruit des coups de Canons, & le son des Tambours, des Trompettes, & des Fifres.

Charles V. arrive à Sardaigne.

On fit aussi-tôt voiles, & on commença la navigation avec un vent si favorable, que le quatriéme jour on arriva à Sardaigne. Là Charles-Quint visita toute la Flotte, nombreuse, comme il a été dit, de 300. Vaisseaux, & sur laquelle il se trouva 33. mille Soldats, sçavoir 16. mille Espagnols, 6000. Allemans, 6000. Italiens, 2000. Chevaux legers, 700. hommes d'armes commandez par Charles V. même; & plus de 2000. Gentils-hommes Volontaires, la plûpart Barons, ou Fils de grands Seigneurs de diverses Nations. Charles-Quint entra dans plusieurs Vaisseaux & Galeres, toûjours avec un Crucifix à la main, (lequel n'étoit que de bois doré, pour la commodité de la legereté, & tant dans ceux-là que dans les autres par où il passa, il crioit à haute voix: *Bon cou-*

courage, Freres, nous allons défendre la Religion Chrétienne, & ainsi nous devons être sûrs que nous aurons pour Généralissime ce Jesus-Christ *duquel je fais gloire, d'être l'Enseigne.*

Charles V. s'arrêta dix jours à Sardaigne, pour donner le tems de mieux pourvoir l'Armée des choses dont elle avoit besoin, ce qui ne fut pas plûtôt fait, que s'étant remis en Mer, il arriva avec un bon vent à *Portofarina*, anciennement dit *Utique*, Ville assez fameuse dans les Histoires pour être le lieu où Caton a son sépulchre. Barberousse averti par ses Espions que l'Empereur Charles-Quint étoit en personne sur sa Flotte, se mit à dire à ses gens, *ou l'Empereur Charles-Quint acquerra la gloire qui lui manque, ou je perdrai celle que je me suis acquise.* *Arrive en Afrique.*

La mi-Juin étoit déja passée lors qu'il s'avança en croisant du côté de *Martia*, Ville très-célébre, avant qu'elle eût été détruite par Scipion l'Africain. De-là il passa à la Tour dite de l'Eau, proche de la Goulette, où il se fit grand débarquement & où ne trouvant aucune opposition, parce que les Habitans saisis de peur prirent incontinent la fuite, & ne penserent qu'à se sauver, on fit de grands ravages dans tout le Païs, au grand avantage des Soldats, dont les plus hardis s'avancerent bien avant *Débarquement.*

dans

dans les Terres, jusqu'à plus de 12. milles. Cependant l'Empereur tint Conseil de Guerre, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire, si l'on devoit commencer par la Goulette, Forteresse petite, à la vérité, mais de grande importance pour s'ouvrir le chemin à d'autres conquêtes, & l'on ne révoqua nullement en doute la prise de cette Place, & la facilité même de s'en rendre maîtres; mais on disputa seulement si après l'avoir prise, il seroit bon de la garder avec une bonne Garnison, ou bien s'il vaudroit mieux la démanteler aussi-tôt après sa prise; difficulté que Charles V. décida prudemment en disant. *Prenons la premierement, & puis nous verrons ce que nous en dévrons faire.*

Goulette se retranche. Cependant l'Empereur se campa avec la fleur de l'Armée à deux milles de la Goulette, où il se retrancha & se fortifia, ensorte qu'il n'eût pas à craindre que l'Ennemi l'attaquât, en cas qu'il vînt à s'approcher. Mais il est bon de sçavoir ici que Barberousse, Capitaine rusé, & expérimenté, voyant que les Chrétiens faisoient un débarquement, & ne doutant pas que leur premier dessein ne fût d'attaquer la Goulette, choisit avec toute la diligence possible 6000. Turcs des plus braves, & les fit entrer dans la place sous le commandement de deux de ses meilleurs Capitaines, *Sinaam Smirre*,

Smirre, surnommé le Juif; & *Haidino Calamano*, qui a cause de sa terrible furie, étoit nommé *Chasse-Diables*, lesquels étoient effectivement tous deux de fameux Corsaires; & il y fit outre cela entrer d'autres bons Capitaines, avec quantité de toutes sortes de provisions; il alla lui-même se renfermer dans Tunis avec des gens d'élite, afin de défendre & de garder cette Place. Il envoya *Alzanaga* Eunuque dans une Campagne pres d'Oliveto; qui n'étoit éloignée que de sept milles seulement du Camp de l'Empereur, avec 30. milles Maures, Archers, & Arquebusiers, la plûpart à cheval, afin de harceler sans cesse les Chrétiens.

Il tint néanmoins à la hâte avec Sinaam, Chasse-Diables, & quelques autres Chefs, une espece de conseil, où il proposa la pensée qu'il avoit de faire mourir dix mille Chrétiens qu'il avoit entre ses mains, & quinze mille autres que les Habitans de Tunis tenoient en esclavage; Barberousse jugeant nécessaire de faire mourir tous ces gens-là, parce, disoit-il, qu'il ne pouvoit, à cause du grand nombre, en arriver que du mal, si on les laissoit envie, & qu'il étoit sur-tout à craindre, qu'ils ne vinssent à se rebeller, voyant leurs Chrétiens si proches. Chasse-Diables fut volontiers de ce sentiment, representant avec de grandes instances qu'il estimoit cette mort

On propose la mort des Chrétiens.

si

si nécessaire, que selon lui, ce seroit péché contre les Loix de toute bonne Politique, que de tarder un moment à leur faire couper la tête à tous. Le Juif fut d'un avis tout contraire, remontrant que ce seroit une chose trop inique, & trop injuste, de faire mourir des gens qui l'avoient bien servi, & qui avoient tant contribué à lui faire acquérir cette gloire où il étoit parvenu; outre que si on traitoit les Chrétiens avec tant d'injustice, l'Empereur ne manqueroit pas, avec raison, de faire mourir le grand nombre de Turcs, qu'il avoit sur ses Vaisseaux.

Camp de Charles barcelé.

Ce bon conseil, appuyé par d'autres, détourna Barberousse du barbare dessein qu'il avoit conçû; mais quand il apprit que l'Empereur avoit mis en liberté ces Chrétiens, il ne pût que concevoir beaucoup d'indignation contre ceux qui lui avoient donné le conseil de ne les pas faire mourir. L'Empereur n'épargnoit aucune fatigue, jusqu'à travailler de sa propre main, pour environner son Camp de bons retranchemens, étant tourmenté jour & nuit, durant l'espace de treize jours, par les fréquentes attaques du Corps d'Armée qui étoit à Oliveto, commandé par l'Eunuque, aussi-bien que par ceux de la Goulette, qui faisoient de continuelles sorties, avec des escarmouches, où néanmoins il est certain, qu'ils perdoient plus qu'ils ne gagnoient, ayant

ayant la hardiesse de s'avancer avec beaucoup de courage jusqu'aux retranchemens que les Chrétiens étoient après à former.

Comme Charles V. voyoit les Ennemis extrêmement alerte, & que souvent ils venoient incommoder son Armée, & quoique les Pionniers travailloient au retranchement & aux Fortifications, qu'il faisoit élever tout autour; qu'il eût auprès de lui les premiers Capitaines du Siécle, sans contredit, & qu'il eût pû se reposer sur leur vigilance, & dormir tranquillement, avec tout cela pendant neuf jours consécutifs, il ne prit la nuit, qui étoit le tems que les Ennemis venoient faire des attaques, aucun repos, courant sans cesse de côté & d'autre, pour visiter les sentinelles, parce que c'est une chose d'une extrême importance. Même pour donner meilleur exemple, il voulut faire lui-même, une heure de la nuit, la sentinelle du côté où il y avoit le plus de danger, & les Capitaines & les Généraux faisoient la même chose à son imitation; il est vrai que l'Empereur dormoit ensuite quelques heures du jour, dans le tems qu'il y avoit moins de péril. Il est certain, qu'on n'avoit jamais vû aucun Général, & moins encore un Empereur, veiller avec tant de soin à garder son Armée, que Charles-Quint le fit en cette occasion, où je dirai même qu'il courut risque de la vie. Cet invin-

Son application à faire bonne garde.

invincible Empereur voyant donc, que les Turcs extrêmement éveillez venoient souvent avec beaucoup de bruit harceler les Chrétiens, & sçachant que la sûreté dépendoit de la vigilance, & de la bonne garde des Sentinelles, alloit souvent les visiter, comme il a été dit. Or une nuit faisant semblant de venir du côté des Ennemis, il s'approcha d'une Sentinelle, laquelle lui ayant demandé, *Qui va là?* Charles-Quint répondit en contrefaisant sa voix, *Tai-toi, tai-toi, je te ferai ta fortune*, desorte que la Sentinelle l'ayant pris pour un Ennemi, déchargea sur lui son Mousquet, dont la bale, par bonheur, passa à côté, Charles-Quint s'étant mis aussi-tôt à crier, *Je suis l'Empereur.* Quelques-uns veulent que ce fut un coup prémédité, afin que le bruit se répandît dans l'Armée, que Charles n'omettoit aucuns moyens d'épier les actions de ses Soldats.

Les Turcs attaquent les Chrétiens & visitoient. 1535.

Les vieux Espagnols étoient postez à l'Avantgarde, les Italiens & les Allemans au Corps de Bataille, & les nouvelles Troupes Espagnoles à l'Arrieregarde. Il arriva que les Soldats de l'Avantgarde ayant travaillé un jour tout entier à un Bastion, les Capitaines voyant, qu'il n'y avoit rien à craindre, permirent aux Soldats de se reposer la nuit. Mais à peine avoient-ils commencé à sommeiller, que les Turcs étant sortis jus-

jusqu'au nombre de 3000. (au moins suivant le rapport de quelques Prisonniers) de la Goulette, & s'étant avancez en poussant de grands cris, ils n'eurent pas de peine à les réveiller; & quoi qu'ils fussent tous de vieux Officiers, & Soldats, avec tout cela l'épouvante fut grande parmi eux, d'autant plus qu'ils virent plusieurs des leurs tomber morts à leurs pieds, par les mousquetades des Ennemis; desorte qu'avant que les autres fussent accourus au secours, plus de 300. Espagnols perdirent la vie, & eûrent pour la plûpart, la tête coupée par les Turcs, qui étant rentrez dans la Goulette, les exposerent tout autour des Bastions sur la pointe des Piques. La nuit suivante, *Saleco* Corsaire extrêmement courageux, attaqua avec une furie qui n'étoit pas moins grande, à la tête de 2000. Turcs, le quartier d'Italiens, desquels le *Comte de Sarno* étoit Colonel. Mais ce Commandant ayant été tué en combattant, & *Belinguero* son Cousin, & son Lieutenant ayant eu le même sort, les Italiens privez de leurs Chefs, se trouverent dans une grande confusion, & demeurerent à la discretion des Ennemis, qui en tuërent plus de 400. & firent 200. prisonniers, avec lesquels les Turcs rentrerent dans la Goulette, après avoir pillé toutes les dépoüilles, & toute l'argenterie même du Comte; d'où

l'on

l'on peut aiſément juger, combien il étoit néceſſaire de prendre ſoigneuſement garde aux Sentinelles.

Barberouſſe en reçoit avis.

Saleco dépêcha auſſi-tôt un Courier à Barberouſſe, par lequel il lui envoya comme un grand Preſent la tête & la main droite du Comte, & en même-tems une exacte relation, non-ſeulement des avantages, & des victoires conſidérables de ces deux nuits, mais auſſi des autres attaques & eſcarmouches, & quoique tous ces avantages fuſſent grands, & on peut bien croire qu'ils furent encore exaggerez dans ces relations: Je laiſſe auſſi à juger au Lecteur, ſi de ſemblables nouvelles furent reçûës avec joye. Mais Barberouſſe étant extraordinairement prudent en ſa conduite, ne laiſſoit pas pour cela d'avertir ſouvent le Juif, & Chaſſe-Diables: *de ne ſe laiſſer pas endormir par ces avantages, qui pouvoient être des effets du hazard, mais de garder la Forteresſe avec d'autant plus de vigilance & de précaution, qu'ils voyoient que les victoires qu'ils avoient remportées étoient grandes, pour éviter le malheur de perdre en un jour ce qu'ils avoient gagné en dix; & qu'ils fiſſent état que les Chrétiens n'épargneroient ni fatigues, ni ſang, pour ne pas avoir ſous les yeux de leur Empereur l'affront & la honte de n'avoir pas réüſſi dans leur entrepriſe.*

Deſcrip. Il ne ſera pas hors de propos de donner quel-

quelque connoissance plus particuliere de cette Forteresse. La Goulette est située à 12. milles de Tunis, elle a de fort bons Bastions, il y a tout auprès un Canal, qui va se jetter dans la Mer, & qui forme un Etang. On ne peut aller de cette Place à Tunis que par ce Canal, parce que l'eau qui s'y répand çà & là, est si basse, qu'elle ne peut porter par tout des Barques. On l'a appellée Goulette, parce que comme dans le Corps tout passe par la gueule, de même cette Place, semblable à une espece de gueule, empêche que rien ne puisse passer que de ce côté-là. Pour cette raison Barberousse avoit posté son Armée au milieu du Canal, parce que tandis qu'on le pouvoit occuper & défendre, il n'y avoit rien à craindre, & il avoit si bien muni & fortifié cette Goulette, que les Maures l'estimoient imprenable; ce qui faisoit croire à Barberousse, que comme il falloit plusieurs mois pour prendre cette Forteresse, le Roi François I. qui étoit allié avec Soliman, ne manqueroit pas d'attaquer cependant les Etats de l'Empereur, & l'obligeroit par ce moyen à s'en retourner avant que de l'avoir prise. A l'embouchûre de la Goulette il y a un Pont de bois, sur lequel passent ceux qui vont de l'autre côté du Levant par terre à Tunis, & autres lieux circonvoisins.

ption de la Goulette.

A la vûë de cette Place, Charles-Quint ayant

Mau

Vaiſſe conduite. 1535. ayant fait arrêter ſon Armée Navale ſur les Ancres, avoit fait deſcendre les Soldats des Galeres, & des Navires ſur de petites Barques, & ayant peu à peu chaſſé à force de coups d'Arquebuſes, les Maures que Barberouſſe avoit poſtez pour la garde & la défenſe, tant autour de l'Etang, & du Canal, que ſur le bord de la Mer; il avoit fait débarquer les Eſpagnols les premiers, puis les Italiens, & enfin les Allemans, & avoit formé ſon campement, comme il a été dit. L'Empereur qui voyoit que ſa perſonne étoit néceſſaire ailleurs, & que le tems lui étoit fort précieux, aſſembla ſes principaux Officiers & Commandans, pendant que le débarquement ſe faiſoit, & leur propoſa ſa derniere réſolution, qui étoit d'aller tout droit ſans s'amuſer à faire aucun campement, former le ſiége de la Goulette, pour ne donner pas le tems aux Turcs de la trop munir; & il eſt certain (comme on le connut, & on l'avoüa dans la ſuite) que ſi cette intention de Charles-Quint avoit été ſuivie, la Goulette auroit été plûtôt priſe, & l'on n'auroit pas perdu tant de braves gens dans ces fréquentes attaques & aſſauts que les Turcs donnerent au Camp. Mais que faire? il y a auſſi une Providence qui préſide ſur les armes, & qui les conduit. La plûpart des Capitaines experimentez qui étoient en ſi grand nombre auprès de l'Empe-

l'Empereur, furent d'avis que pour faire mieux la guerre dans les formes & dans les régles, il falloit commencer par faire un bon Campement, s'y bien fortifier, & se mettre en sûreté dans un lieu; d'autant plus qu'un siége où un Empereur se trouvoit en personne, ne devoit pas se faire avec tant de précipitation. En un mot, souvent trop de têtes, pour vouloir trop raffiner, & prendre trop de précautions, gâtent tout.

Mauvaise humeur des Soldats. 1534.

Cependant les Soldats Chrétiens voyant que dans ces longs travaux qui étoient nécessaires pour élever des Bastions, les Turcs les harcelant sans cesse trouvoient leur compte aux dépens de leur sang & de leur vie, commencerent à devenir de mauvaise humeur, ce qui diminuoit leur courage, tandis que celui des Turcs s'augmentoit à proportion, jusques-là que tous disoient hautement qu'ils se regardoient déja comme des gens vaincus, & que l'Empereur les avoit menez en Afrique pour les sacrifier à la fureur des Barbares. Ce qui redoubloit encore leur crainte & leur apprehension, étoit les grandes maladies auxquelles ils étoient sujets, à cause des grandes chaleurs auxquelles ils n'étoient pas accoûtumez, & de la disette d'eau, & des autres choses nécessaires. Le Marquis de Vasto s'en étant apperçû, & en ayant donné avis à l'Empereur, ce Prince ordonna

au

au Marquis, & aux autres principaux Chefs, de tâcher par de douces remontrances de les faire revenir de leurs appreheſions, & de leur faire reprendre leur premier courage. L'Empereur lui-même prit ſoin de repreſenter aux vieux Soldats Eſpagnols, que ce ſeroit une choſe trop honteuſe, & qui cauſeroit un grand ſcandale à tout le monde, ſi s'abandonnant à la peur & à la crainte, il leur arrivoit de perdre contre les Turcs, avant même que de combattre, cette gloire immortelle qu'ils s'étoient acquiſe dans l'Europe en combattant contre les Chrétiens. Deſorte qu'ayant repris courage, ils ſe mirent tous à crier avec beaucoup d'ardeur, qu'on en vînt au plûtôt à une bonne journée, pour terminer plus promptement cette guerre.

Arrivée d'Alarcone. Cependant, & peut-être, ce jour-là même, arriva *Alarcone*, Capitaine d'une ſi grande réputation, que le Marquis de Vaſto Général, qui avoit long-tems commandé en Chef, n'avoit pas fait difficulté de dire ſouvent, *qu'il faiſoit gloire de céder à la valeur, & à la prudence d'Alarcone.* Cet Officier amena un ſecours conſidérable de 3000. Soldats, en y comprenant plus de 800. Gentils-hommes Volontaires, qui n'étoient pas encore arrivez de leurs Provinces, lorſque l'Armée étoit partie. L'Empereur qui en avoit une

très-

très-haute opinion, eut une grande joye de ſa venuë, & la lui témoigna en l'embraſſant, étant fort conſolé de l'arrivée d'un ſi bon ſecours, pour réparer la perte qu'il avoit faite. Et véritablement il arriva fort à propos, & ne contribua pas peu à relever plus que jamais le courage des Soldats, qui, comme il a été dit, s'étoit fort abbatu; & il eſt certain, que la joye fut générale dans l'Armée à l'arrivée d'Alarcone, avec un ſecours ſi conſidérable, & pour la témoigner, on fit pluſieurs décharges de Canon, qui firent croire aux Turcs, que l'Empereur avoit reçû quelque bonne nouvelle, en quoi il ne ſe trompérent pas, puis qu'il n'en pouvoit recevoir de meilleure, ni plus capable de conſoler, & de réjoüir que celle-là.

Arrive que les Maures.

Dès le moment que l'Empereur, environné de ſes principaux Capitaines, vit Alarcone, il lui recommanda les affaires de l'Armée, deſorte que cet Officier le jour même qu'il deſcendit du Vaiſſeau, & le jour ſuivant, informé des grands échecs que les Turcs, ou les Maures d'Oliveto, avoient fait recevoir à l'Armée, prit un Corps de 3000. Chevaux, & autant de Fantaſſins, & s'étant mis à leur tête marcha droit aux Ennemis, lors qu'ils y penſoient le moins, & qu'ils s'imaginoient, enflez & fiers de leur Victoires, que les

Chrétiens ne ſongeoient à autre choſe qu'à ſe défendre ; & comme ils furent ſurpris, & attaquez lors qu'ils s'attendoient de ſe réjoüir, Alarcone eut le tems, l'occaſion, & la commodité d'en faire un grand carnage, & de mettre toute l'Armée en deſordre & en déroute, & après avoir pris trois piéces d'Artillerie, enlevé quelques Etendards, & dépoüillé les Morts, il s'en retourna à l'Armée. Victoire qui ranima extraordinairement le courage de tout le Camp des Chrétiens. L'Empereur ne manquoit pas de ſon côté de courir par toute l'Armée encourageant les Soldats, & les exhortant à être de bonne volonté, & à ſupporter patiemment quelques ſouffrances, leur promettant une Victoire certaine, & un prompt retour chez eux, chargez du riche butin du Sac qui ſeroit donné à Tunis, Ville pleine de richeſſes, & de toutes ſortes de Marchandiſes les plus précieuſes.

Départ de Barberouſſe. La nouvelle d'un ſi grand avantage remporté par les Chrétiens ſur les Turcs, par la valeur d'Alarcone, affligea extrêmement Barberouſſe, qui tout en colere demanda à un Chrétien Renégat, qu'il avoit pris en Calabre, & qui avoit une grande connoiſſance des affaires d'Italie, s'il avoit oüi parler de la perſonne d'un certain Soldat qui s'appelloit *Alarcone*, lequel avoit fait tant de mal à ſes gens. Ce Renégat lui répondit, qu'il

qu'il le connoiſſoit fort bien, & que c'étoit celui-là même qui s'étoit rencontré en diverſes Guerres, où il avoit toûjours eu tant de bonheur, qu'il n'avoit jamais entrepris aucune action ſans en venir à bout ; ce qui le faiſoit paſſer généralement dans toute l'Europe pour le plus vaillant, & le plus heureux Capitaine du Siécle. La plûpart des Auteurs écrivent, que ce rapport du Renégat déconcerta fort Barberouſſe, quoi qu'il eût naturellement l'eſprit fier & hardi, mais accoûtumé à de continuelles Victoires, & aux faveurs perpetuelles de la Fortune, il ne lui étoit pas poſſible de recevoir avec conſtance une telle diſgrace, s'étant mis dans l'eſprit, que tout devoit céder au ſeul bruit de ſon nom ; deſorte que s'étant retiré dans ſa Chambre, *il commença à penſer à ſes affaires*, comme rapporte Ulloa, dans la crainte qu'il conçut alors des grandes forces de l'Empereur, & de l'arrivée d'un ſi grand Capitaine.

Le lendemain de la Victoire remportée par Alarcone, il ſe leva, vers le coucher du Soleil, un vent ſi violent, qu'il jetta par terre pluſieurs Tentes des Chrétiens, dans le Camp deſquels il donnoit avec tant de force, qu'élevant le ſable en l'air, il le leur pouſſoit tellement dans les yeux, qu'ils ne pouvoient ſe voir les uns les autres, tant la pouſſiere étoit épaiſſe. Les *Vent & pouſſiere.*

Turcs s'en étant apperçûs, sortirent de la Goulette avec leurs cris accoûtumez, & se mirent à remuër avec des pelles la terre & le sable, afin que s'élevant encore plus haut, & les Chrétiens en étant aveuglez, ils pûssent plus facilement les mettre en desordre & en fuite; mais animez & remplis de courage par la presence de l'Empereur, & des principaux Chefs, qui ne cesserent de courir de tous côtez, il n'y eut personne qui se remuât de sa place, que les seuls vieux Espagnols, qui, comme il a été dit, avoient l'avant-garde; & ce vent dura toute la nuit avec la même violence.

Honte & courage des Espagnols. 1535.

Le lendemain matin les Espagnols ayant sçû que les Italiens, & les Allemans étoient demeurez fermes & inébranlables dans leur poste, nonobstant le desordre causé par le vent, ils furent extrêmement mortifiez de la lâcheté qu'ils avoient témoignée en prenant la fuite, & abandonnant le Bastion qu'ils gardoient; & leur honte fut encore beaucoup augmentée lors qu'ils apprirent que les autres, quoi qu'avec les yeux presque aveuglez, avoient donné la chasse aux Turcs, & les avoient obligé de se retirer plus vîte que le pas, les poursuivant jusqu'aux portes de la Goulette. Les Espagnols donc fort chagrins d'avoir abanné le Bastion, & desesperez d'une action si hon-

ſi honteuſe, coururent vers l'Empereur pour lui en demander pardon, & le prié-rent de leur permettre de pouvoir réparer leur honneur, s'offrant de prendre eux ſeuls la Goulette, ſans batterie; pourvû que Sa Majeſté Impériale voulût bien leur en donner la permiſſion, & les pourvoir des échelles néceſſaires; mais n'ayant pû obtenir cette demande de l'Empereur, ils réſolurent de donner l'aſſaut à cette Place à la premiere occaſion d'eſcarmouche.

Ainſi le 4. Juillet, l'Empereur étant allé avec 6000. Chevaux, donner la chaſſe à une grande bande de Maures, les Eſpagnols réſolus de rétablir leur honneur à quelque prix que ce fût, s'étant approchez de la Goulette avec quelques échelles, ſe mirent à monter précipitamment ſur les murailles du Baſtion qui étoit le plus proche d'eux; & nonobſtant une gréle de mouſquetades qu'ils eurent à eſſuïer, ils continuoient l'entrepriſe avec une vigueur & une obſtination incroyable, lors que le Marquis de Vaſto voyant le grand nombre de morts, leur ordonna de la part de l'Empereur de ſe retirer, en quoi il eut bien de la peine à ſe faire obéïr. 200. Eſpagnols de plus aguerris moururent en cette rencontre, & autant pour le moins furent griévement bleſſez. Entre les morts fut compris Don Diego d'Avila, Enſeigne

Donnent l'eſcalade.

du Comte de Novolata, qui avoit déjà planté son Etendard sur la muraille, où il perdit la vie.

Roi de Tunis. Ce même jour Mulei Hassen, Roi de Tunis, déja chassé du Royaume par Barberousse, vint trouver l'Empereur à la tête de 300. Chevaux, étant passé comme par miracle, par de certains chemins montueux, & lui recommanda son rétablissement, avec de plus grandes promesses que celles qu'il avoit déja fait faire par ses Ambassadeurs. Charles V. le reçût fort favorablement, & lui répondit qu'il étoit venu en Afrique avec tant d'incommodité & tant de dépenses, pour tirer vengeance des dommages que le fier Barberousse avoit faits à ses Royaumes de Naples & de Sicile, & pour nettoyer la Mer de cette grande quantité de Corsaires qu'il y entretenoit. Qu'il espéroit que le Ciel seconderoit ses bons desseins; qu'après qu'il auroit pris Tunis, & vaincu les Ennemis, il feroit en sa faveur tout ce qui convenoit le plus à son inclination, qui le portoit à protéger & à défendre, toutes les personnes opprimées, & sur-tout les Têtes Couronnées. Après cela l'ayant embrassé, il le congédia, & donna ordre qu'on lui donnât des Tentes, & des Quartiers tels qu'il convenoit à un Roi, & que le permettoit la nature du lieu; & comme ses gens étoient presque

preſque tous nuds, il commanda qu'on leur donnât des habits.

Le 8. de ce même mois, l'Empereur ayant fait aſſembler ſes Généraux & ſes Commandans, qui avoient accoûtumé d'aſſiſter au Conſeil, auſquels il ajoûta Alarcone, (d'autres néanmoins écrivent Alarzone, qui eſt le même) il leur parla dans les termes qui ſuivent. Meſſieurs, « il n'eſt plus tems de ſe ſervir du proverbe Italien; Con tempo, e con la paglia, « ſi maturano le neſpole, *avec le temps & avec la paille les néfles ſe mûriſſent.* Il « me ſemble, que nôtre retardement, & « la paille de nôtre lenteur, ſi je puis ainſi « parler, ont fait pourrir, & non pas « mûrir les néfles de nos pauvres Soldats. « Nous les voyons tous les jours périr par « centaines, ſoit par les maladies contagieuſes, cauſées par le mauvais air, ou « par les chaleurs exceſſives, & par le défaut de bonne eau pour ſe rafraîchir; ou « bien ils perdent la vie par le fer dans les « continuelles eſcarmouches par leſquelles « les Ennemis nous incommodent; & autant que je puis m'en appercevoir, pour « un avantage que nous avons eu juſques « à preſent, ils en ont apporté cent. J'i- « gnore comment les affaires d'Allemagne « vont avec les Luthériens, & je ne ſçai « pas ce que le Turc pourra faire au Prin- « temps. «

Diſcours de Charles V. au Conſeil de Guer.

» tems. Le Roi François I. a fort menacé
» l'Italie, ce qui me fait craindre, que la
» penſée que j'ai qu'il y eſt peut-être à pre-
» ſent entré avec ſes forces, ne ſoit que
» trop véritable. En un mot, je n'ai plus
» de tems à perdre en Afrique, l'Italie,
» & l'Allemagne ont beſoin de ma per-
» ſonne ; ainſi pour ma derniere réſolu-
» tion je vous dis, qu'il faut de deux cho-
» ſes l'une, ou s'en retourner au plûtôt en
» Europe, couverts, vous & moi, d'une
» honte éternelle, ou attaquer inceſſam-
» ment avec vigueur la Goulette, & de
» prendre, puiſque de la réduction de cette
» Place dépend celle de Turin.

Attaque de la Goulette. Cette propoſition fut reçûë avec de grands applaudiſſemens, & des témoignages d'un zéle ardent, & l'aſſaut de la Goulette fut unanimement réſolu ; & comme une Batterie n'étoit pas encore miſe en ſa perfection, les Officiers, les Soldats, & l'Empereur même, pour l'exemple, ſe mirent à y travailler nuit & jour ; deſorte que ſe trouvant entierement achevée le 13. l'attaque fut réſoluë pour le matin du 14. qu'on commença à la battre par Mer & par Terre, dès le minuit, avec une grêle de Canonades, qui ſe continua avec la même furie juſqu'à midi. Les Turcs, qui n'étoient pas accoûtumez à de ſi furieux coups de la plus groſſe

groſſe Artillerie, qui faiſoit de ſi terribles & fréquentes décharges, qu'en une ſeule heure elle tiroit plus de 1200. coups, ſur-tout du côté de la Mer, où le Canon des Vaiſſeaux faiſoit un étrange tintamarre, perdirent entierement courage dès le commencement, & leur frayeur s'augmenta beaucoup lors qu'ils virent leurs gens voler en l'air avec les boulets, ou enſevelis ſous les ruïnes des Tours que le Canon renverſoit, deſorte qu'ils ne trouvérent point de meilleur expédient que de ſe retirer avec beaucoup de précipitation, & de confuſion dans les Baſtions.

Charles V. qui couroit de tous côtez pour encourager les Batteries de terre, après avoir donné de très-bons ordres à celles de mer, voyant l'heure d'après midi déja avancée, fit donner par ſon Trompette le ſignal d'aſſaut. Les vieux Soldats Eſpagnols furent les premiers à le commencer, ſuivis des Italiens; & en même-tems les Allemands attaquérent les Baſtions, pendant que les autres faiſoient tous leurs efforts pour monter aux brêches des murailles. Les Turcs ſe défendirent avec leurs Arquebuſes, pendant l'eſpace d'une heure, mais voyant qu'ils ne faiſoient pas grand mal aux Ennemis, qu'ils en recevoient beaucoup d'eux, dont la furie augmentoit de moment à autre, &

que plus de la moitié de leurs gens manquoit déja, ils prirent la réſolution de chercher leur ſalut dans la fuite, & tâcherent d'échaper par la voye du Canal, qui conduiſoit à Tunis; mais les Chrétiens les pourſuivans de près avec leurs Arquebuſes en firent un grand carnage, quoi que pluſieurs eurent le bonheur de ſe ſauver à la faveur de la nuit.

Priſe. Le lendemain matin de bonne heure l'Empereur entra dans la Goulette, ayant avec lui à ſa gauche le Roi Mulei Haſſen, & comme ſes Capitaines le félicitoient, il leur dit: *J'ai ſujet de me réjoüir, il eſt vrai, mais cette joye eſt fort troublée, quand je penſe, que ſi nous avions fait il y a trois ſemaines, ce que nous fimes hier, & avant-hier, nous aurions épargné le ſang de nos gens, Tunis ſeroit à nous, & je ſerois à preſent en Europe, mais mieux vaut tard que jamais.* Véritablement on fait compte (quoi que pluſieurs Ecrivains tâchent de pallier) que depuis le débarquement juſqu'à ce jour, il périt, ſoit dans les attaques, ſoit de ſouffrances, & de maladies, plus de 5000. Chrétiens, tant Soldats, que Matelots, & Pionniers, ce qui, pour dire la vérité, n'eſt pas beaucoup. Le Roi de Tunis vouloit ſe venger de quelques-uns de ſes Ennemis dans la Goulette, ce qui ne lui fut pas permis par Charles V. qui pourvût

vût cette Place d'une bonne Garniſon ſous le Commandement de Don Bernardin de Mendozza.

Barberouſſe n'avoit pas plûtôt appris la nouvelle du débarquement des Chrétiens ſur les côtes de cette Mer, qu'il avoit fait renfermer dans une grande Tour, tous enchaînez, & attachez les uns aux autres 22. mille Chrétiens qui étoient à Tunis, afin qu'ils ne puſſent exciter aucun mouvement. Ayant enſuite entendu la priſe de la Goulette, il réſolut de les faire tous mourir par vengeance, & de rage, & pendant qu'il déliberoit ſur les moyens d'executer ce barbare deſſein, s'il employeroit le fer, ou le feu, le Juif, & Chaſſe-Diables, qui avoient trouvé le moyen de ſe ſauver de la Goulette, l'en diſſuadérent par les mêmes raiſons, dont ils s'étoient ſervis pour l'en détourner, lors qu'il avoit conçû une penſée de cette nature; deſorte qu'il ſe contenta de les faire charger de chaînes plus peſantes, & reſſerrer plus qu'auparavant.

Deſſein de faire mourir les Eſclaves Chrétiens.

Charles V. ayant donc pourvû la Goulette d'une bonne Garniſon, & s'étant mis le matin du 17. Juillet à la tête de ſon Armée, qu'il avoit fait bien diſpoſer le jour précédent, il ſe mit en marche en bon ordre, & arriva tôt après à de certains bois d'Oliviers, à côté deſquels il y avoit une vaſte Campagne, diſtante de Tunis de qua-

Armée de l'Empereur en marche.

tre milles. Barberouſſe étant ſorti de cette Ville, & ayant aſſemblée ſon Armée qui étoit aux environs, après avoir encouragé par un diſcours ſes gens, qui conſiſtoient en 70. mille Maures de pié, Archers, & Arquebuſiers, & ſept mille Turcs, la moitié à cheval, il s'en vint fierement preſenter Bataille, perſuadé de remporter la Victoire, tant parce qu'il ſe voïoit le double plus fort que l'Empereur, qu'à cauſe qu'il avoit trouvé les ſiens bien diſpoſez, par l'eſperance qu'il leur avoit donnée d'un grand butin, & qu'ils ſe rendroient les Maîtres de 400. Vaiſſeaux que les Chrétiens avoient dans cette mer, & les pilleroient entierement.

Charles V. exhorte les ſiens. L'Empereur qui étoit venu en ce lieu à deſſein de donner Bataille, ſans laquelle il ne pouvoit pas eſperer de prendre Tunis, ne manqua pas de ſon côté de donner courage à ſes Troupes, en leur diſant entr'autres choſes : *Qu'en cette journée il attendoit d'eux un ſervice ſignalé, puis qu'il s'agiſſoit de combattre contre les Ennemis du nom Chrétien, pour la plûpart deſarmez*; mais il faiſoit particulierement reſſouvenir les Eſpagnols, *Que c'étoient les mêmes Ennemis contre leſquels ils avoient tant de fois combattu en Afrique, & en Eſpagne, pour la Foi, remportant toûjours de glorieuſes Victoires, & qu'ils avoient enfin chaſſez du Royaume de Grenade,*

Grenade, qu'ils avoient occupé tant d'années; deserte qu'ils n'avoient pas sujet de s'épouventer de leurs cris, ni de rien craindre de leurs lances, & que l'esperance du pillage d'une Ville si riche, & des dépoüilles de tant d'Ennemis devoit les animer, & les obliger à supporter la soif, les chaleurs, l'incommodité de la poussiere, & le poids des armes. Ce discours fit tant d'impression, que tous se mirent à jurer avec de grands cris, qu'ils feroient remporter à l'Empereur une entiere Victoire, ou qu'ils mourroient tous en combattant jusqu'à la derniere goûte de leur sang.

Cependant Barberousse ayant trouvé ses gens bien disposez à le seconder, commença à battre vigoureusement avec son Artillerie l'Armée Chrétienne, & l'ayant investie de tous côtez avec le grand nombre de ses Troupes, il s'efforçoit de la rompre, & de la mettre en déroute. L'Empereur & ses Généraux voyant le grand dommage que l'Artillerie des Ennemis leur faisoit, firent resserrer & joindre ensemble toute l'Infanterie, & avec elle ils donnérent à dos à l'ennemi avec une terrible furie d'Arquebusades, & ayant fait grand carnage, & causé un extrême desordre, ils ouvrirent par ce moyen le chemin à la Cavalerie (dont les Ennemis manquoient) nombreuse de plus de 12. mille, laquelle s'étant jettée au milieu

Bataille & Victoire.

lieu des Maures, & des Turcs, en tua la plus grande partie, les autres suivant l'exemple de Barberousse qui s'en étoit enfui dans la Ville. Quelques-uns écrivent qu'il avoit pris à mauvais augure qu'un cheval lui eût été tué sous lui, & que cela l'avoit obligé, après s'être jetté sur un autre, de prendre la fuite, comme fit le reste des siens, qui fut poursuivi, avec un continuel carnage, jusqu'aux murailles de la Ville.

Mortalité. Charles plein de joye de cette victoire fit un tour par l'Armée, loüant la valeur de ses Officiers, Capitaines, & Soldats, qui de leur côté lui firent de grandes acclamations, & touché de compassion pour ses Troupes extrêmement fatiguées, il demeura toute la nuit en ce même lieu où l'Ennemi s'étoit posté auparavant, faisant faire bonne garde. Cependant les Soldats se mirent à dépoüiller les corps morts, & à piller le bagage de Barberousse, lequel ne se trouva pas fort riche. La grande joye, que l'Empereur eut juste sujet d'avoir de cette victoire signalée, fut extrêmement troublée par le malheur arrivé à son Armée, par la méchanceté des Turcs, qui avoient empoisonné, avec une grande quantité de poison, plus de vingt puits des environs, desorte que les pauvres Soldats, & même les Officiers, qui n'en sçavoient rien, pousſez tant par les grandes chaleurs de l'air,

l'air, que par les fatigues & les sueurs extrêmes du combat, s'étant mis à boire de cette eau, comme des Cerfs alterez, ils se voyoient tomber morts aux pieds les uns des autres, en si grand nombre, que plus de 4000. perdirent la vie de cette maniere, dans l'espace de trois jours seulement, & peut-être, n'en étoit-il pas mort 150. dans la Bataille qui s'étoit donnée.

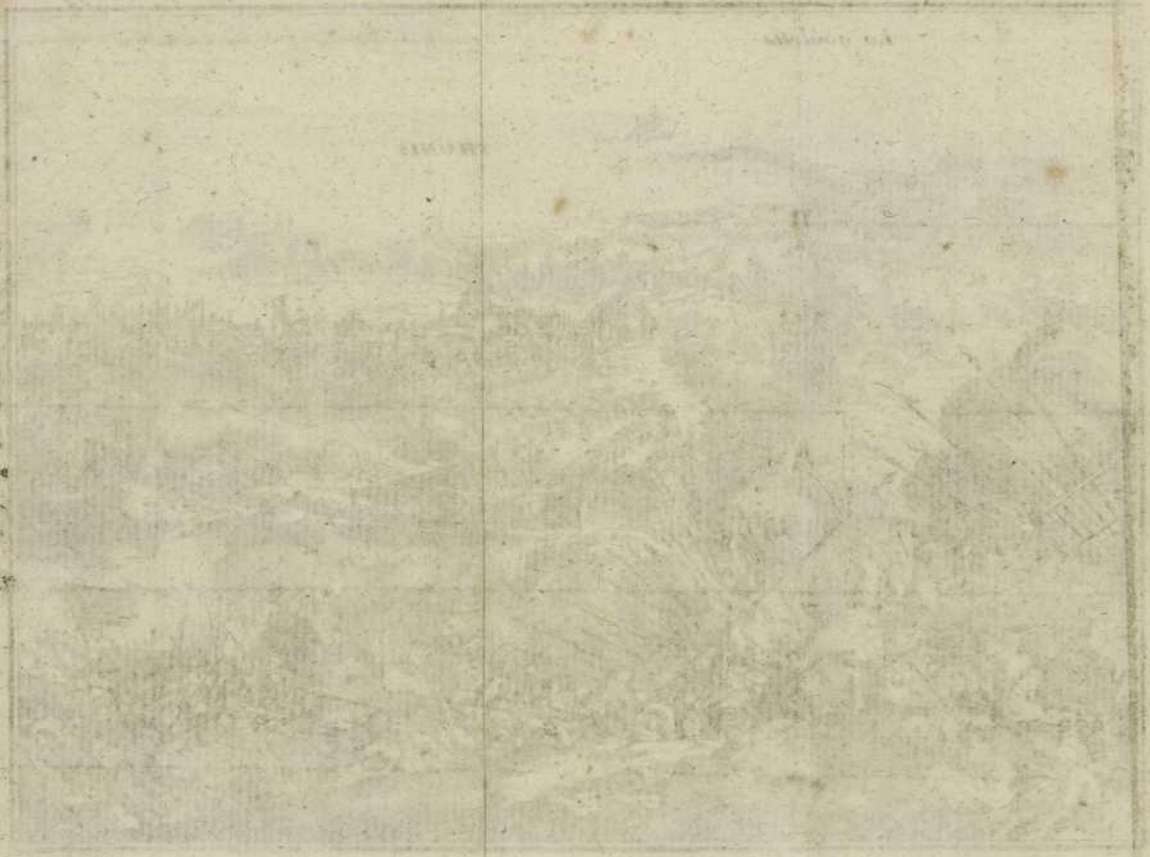
Pour ce qui regarde le reste de la prise de Tunis, je trouve en plus de trente Auteurs une si grande diversité de sentimens, que je ne sçai ausquels me tenir. Quelques-uns veulent que Barberousse soit sorti le jour suivant pour donner une seconde Bataille, & que l'ayant perduë, il s'enfuït, ne voulant pas, de honte, rentrer plus dans la Ville. D'autres écrivent qu'un Renégat (qui étoit fort familier avec Barberousse) lequel avoit les Clefs de la Forteresse, où étoient renfermez les 22. mille Esclaves, touché de pitié envers eux, leur ouvrit la porte, & ôta les fers à quelques-uns, qui ensuite les ôtérent aux autres, après quoi ayant refermé la porte, ils se mirent à crier, *vive Jesus-Christ, vive la Liberté, vive les Chrétiens*, dequoi Barberousse étant épouvanté, & ayant pris la fuïte, les Magistrats portérent les Clefs à Charles V. *Sentimens differens.*

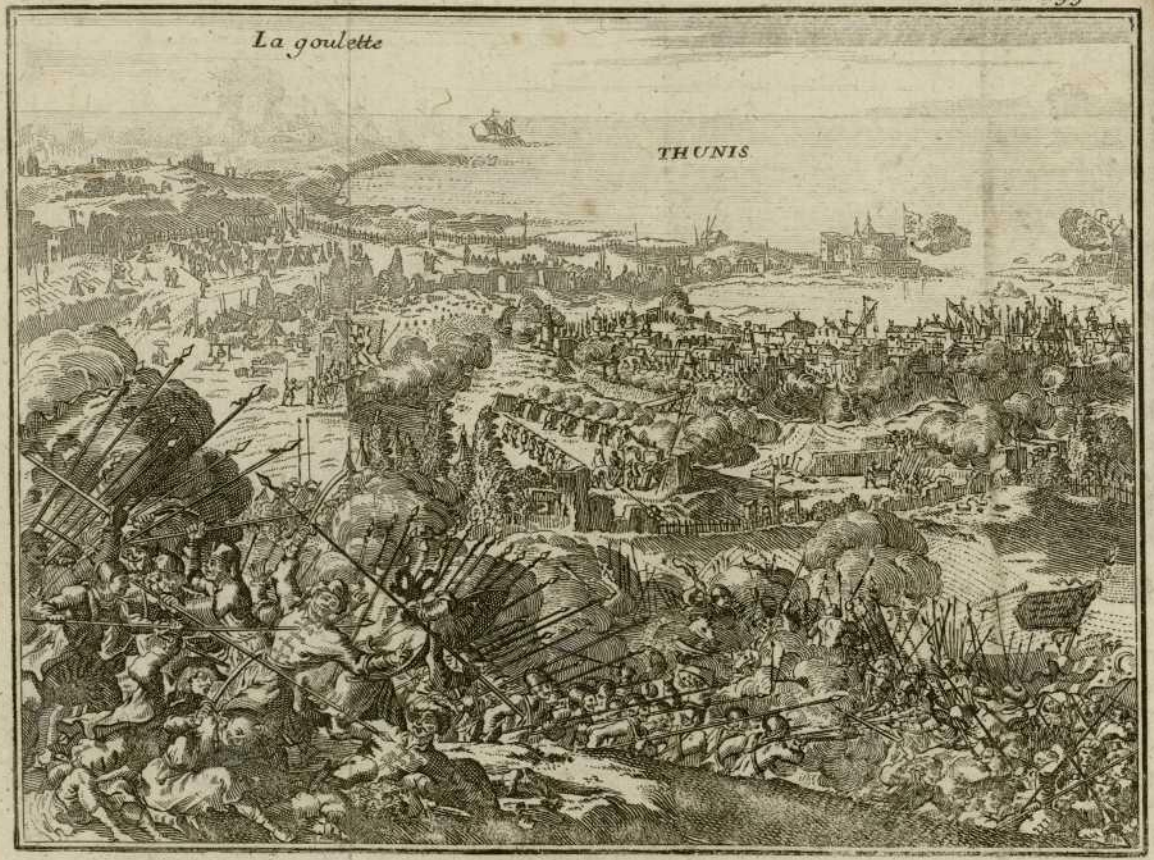
D'autres le rapportent autrement, sçavoir, que ce qui étoit arrivé aux Esclaves *Autres encore.*

Chré-

Chrétiens, cauſa dans la Ville un grand tumulte, qui obligea Barberouſſe à y accourir pour y apporter remede, en promettant de grands avantages auſdits Eſclaves, leſquels bien loin de l'écouter, commencerent à lui dire des injures, & à lui tirer de furieux coups de pierre, ſe défendant courageuſement, & criant du haut des murailles, afin que les Chrétiens vinſſent les ſecourir; deſorte que Muſtapha voyant les choſes deſeſperées, prit avec ſoi ſes plus grandes richeſſes, preſque toutes pillées par les Chrétiens, accompagné de 6000. Turcs, & s'enfuit dans la Ville de *Bona*, ou Saint Auguſtin avoit été Evêque, & dans le Port de laquelle il tenoit 15. Galeres toutes prêtes, en cas de beſoin.

Autres écrivent. Je trouve encore, que pluſieurs ont laiſſé par écrit, que le fin & ruſé Barberouſſe, voyant qu'il n'y avoit plus d'eſperance, ni aucun moyen de ſe défendre avec honneur, & que le péril de ſa perte n'étoit que trop manifeſte, après celle de la Bataille, & la ſédition des Eſclaves, & voulant ſauver ſa réputation, éviter de tomber dans l'infamie d'avoir honteuſement fui, & emporté en même tems plus ſûrement ſes richeſſes, fit venir auprès de lui Muſtapha ſon grand Favori, dans la Moſquée, où il avoit fait aſſembler tous les Magiſtrats, & les principaux Chefs de Famille de la Ville, donna




La goulette
THUNIS

donna le soin du Gouvernement à son Favori, & recommanda aux autres de le seconder dans une vigoureuse défense, pendant que lui s'en alloit dans les Païs voisins assembler aux dépens de tous ses trésors un puissant secours ; & après cela il sortit de la Ville, emmenant avec lui tous ses trésors, & accompagné de 6000. Turcs pour sa garde, avec promesse de récompenser tout le monde à son retour.

Reddition de la Ville de Tunis.

Mais sur ces entrefaites l'Armée Chrétienne s'étant presentée du côté de la Forteresse tenuë par les Esclaves, Mustapha, soit qu'il vît qu'il étoit impossible de se défendre, ou qu'il voulût gagner de bonne heure les bonnes graces de l'Empereur, exhorta les Magistrats de se rendre, & alla lui-même à leur tête porter les Clefs à l'Empereur, qui le reçut très-favorablement, & lui fit de grandes caresses, comme firent aussi tous les Chefs de l'Armée, & le Roi Mulei Hassen lui-même. Mustapha étoit un jeune homme de 30. ans, hardi, doüé de très-nobles qualitez, plein de bons sens, & très-beau de visage. Il étoit né Chrétien dans la Terre de Novi dans l'Etat de Génes, où il fut pris à l'âge de sept ans par des Corsaires Turcs, qui l'ayant trouvé d'un si beau naturel, & si agréable, en firent present à Barberousse, qui lui ayant tôt après fait renier la Foi Chrétienne, le garda

garda pour lui comme ſon Idole, & en fit peu à peu, comme il fut devenu grand, ſon plus cher Favori, & lui avoit même donné en mariage une de ſes Filles, qui étoit morte néanmoins un an auparavant ſans laiſſer d'enfans, quoi qu'au rapport de quelques-uns elle vivoit encore alors.

Charles V. informé de ſon état, du deſir qu'il avoit de retourner dans ſa Patrie, l'emmena avec lui, & comme dans le Sac de Tunis il avoit été dépoüillé, ce généreux Prince le pourvut de tout ce qu'il lui falloit pour vivre honnêtement en Noble, outre que Doria lui procura un bon mariage avec une jeune Perſonne fort riche, de laquelle il eut deux fils, & une fille. Enſuite Barberouſſe étant venu à Marſeille au ſecours de François I. Muſtapha alla le trouver dans cette Ville, & ayant obtenu de lui le pardon du paſſé, & rétabli dans ſes bonnes graces, il s'embarqua avec lui, abandonnant ſa femme & ſes enfans, & après avoir renié une ſeconde fois la Foi, il mourut enfin Mahométan parmi les Turcs.

Sac de Tunis, 1535. Charles V. ayant donc pris la Ville de Tunis, ſoit par le moyen des Eſclaves Chrétiens, ou par la reddition faite par Muſtapha, ou par la force des Armes, quoi qu'il en ſoit, il y entra victorieux & triomphant, avec Mulei Haſſen à ſa gauche, le 22. Juillet, jour de la Magdelaine, quoi

quoi que Summonte écrive le 21. Il auroit bien voulu la garantir du saccagement, en faveur du Roi Mulei Hassen qui l'en conjuroit les genoux en terre, mais il ne lui fut pas possible, parce qu'il avoit trop fortement & trop souvent promis à ses Soldats d'abandonner cette Place au pillage, qui depuis celui de Rome fut le plus considérable, qui fût de long-tems arrivé, tous les Soldats s'en étant retournez très-riches. Le bruit courut, & plusieurs Ecrivains l'assûrent, que Barberousse n'avoit pas transporté ses trésors, mais les avoit seulement cachez dans un puits, où ils furent découverts, & pillez; ce qu'il y a de constant, est qu'il n'y eut point de Soldat, des plus simples même, & des plus lourdauts, qui n'en emportât en Europe pour le moins 200. écus, tant en argent, qu'en nipes, sans compter les richesses immenses qu'en rapportérent les Commandans, & les Capitaines, & certaines raretez des plus précieuses, réservées pour l'Empereur; lequel pendant qu'on mettoit la Ville au pillage, étoit passé presque seul dans la Forteresse pour donner la liberté à ces 22. milles Esclaves Chrétiens, qui avoient assûrément beaucoup contribué à la prise de Tunis, parce que sans leur rebellion, Barberousse ne se seroit pas retiré; & la longue défense auroit pû obliger Charles V. à se con-

contenter de la Goulette seulement, & à s'en retourner.

Esclaves délivrez. Ces Esclaves aussi heureux à present, qu'ils étoient auparavant malheureux, ayant entendu que l'Empereur venoit, ouvrirent promptement les portes de la Forteresse, & coururent au-devant de lui, les plus âgez marchant les premiers, avec de longues barbes blanches, suivis d'un Crucifix porté par le plus vieux. L'Empereur arrivé adora le Crucifix, se mit ensuite à pleurer avec beaucoup de tendresse, & par un excès de bonté & d'humanité en embrassa plus de 200. des plus vieux, l'un après l'autre. Il ne se contenta pas de cela, il voulut les voir tous sortir; & de tems en tems il en embrassoit quelqu'un, & les assuroit tous que son intention étoit de les pourvoir de tout ce qui leur seroit nécessaire, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez dans leur Païs; & le Marquis de Vasto ayant voulu le détourner de s'approcher de ces Esclaves qui puoient extrêmement, il lui répondit, *le feu de la charité purifie, & chasse tout mauvais air.* Il est vrai qu'il auroit bien souhaité de visiter cette Forteresse, mais l'horrible puanteur qu'elle exhaloit l'en empêcha.

Chevaliers de Malthe. Pendant que les Femmes délivrées d'esclavage se préparoient à sortir de cette Forteresse, je rendrai aux Chevaliers de Malthe une

une partie de la juſtice qui leur eſt dûë, pour la gloire qu'ils s'acquirent de leur côté dans cette expédition. Charles V. n'eût pas plûtôt pris ſa derniere réſolution, pour ſon voyage en Afrique, & commencé à donner les ordres pour les préparatifs néceſſaires, qu'il en donna avis au Grand-Maître de Malthe, *Pierino del Ponte* Italien, qui fut juſtement le premier de cette Nation élû dans cette Ville. Quelqu'uns écrivent que ce Pierino étoit mort dès 1534. & qu'ainſi ce ne fut pas à lui que Charles écrivit, mais à ſon ſucceſſeur, Didier de Sainte Jale, ſurnommé *Tolon*. Quoi que ç'en ſoit, car je ne veux pas m'arrêter à cette contradiction: quoi qu'il en ſoit, dis-je, l'Empereur dépêcha un exprès au Grand-Maître pour l'inviter, avec ſes Chevaliers, à ſe joindre à lui dans cette entrepriſe. Le Grand-Maître n'eût pas plûtôt reçû la Lettre de ce Prince, qu'ayant aſſemblé le Chapitre, il lui fit connoître par la lecture de cette Lettre l'invitation de Charles V. deſorte qu'il fut unanimement réſolu, que cet invincible Empereur ayant par une généroſité extraordinaire, accordé à leur Ordre une auſſi grande faveur que celle de les remettre *gratis* en poſſeſſion de cette Iſle, il étoit de leur devoir, & de l'édification publique, de ſeconder dans cette entrepriſe les bonnes intentions de la Perſonne ſacrée d'un ſi grand Empereur,

pereur, & d'employer pour cela leurs personnes, & toutes les forces de l'Ordre.

Pressent l'entreprise. Je dois cependant dire ici, que Justiniani, fameux Historien Vénitien, dans son Histoire des Chevaliers, où il parle de ceux de Malthe, donne à ces derniers la gloire d'avoir été les premiers à parler de cette entreprise, & à le presser, ayant représenté à Charles V. par un Ambassadeur exprès, la nécessité qu'il y avoit d'armer les Chrétiens pour aller détruire Barberousse, ou du moins arrêter ses prodigieux progrès; & il veut que ce soit Pierre Ponce de Lion, un des principaux Grand-Croix qui ait été envoyé à cette Ambassade; voici comme il s'exprime sur cet article. *L'Ambassade envoyée par le Grand-Maître fut si efficace, que l'Empereur Charles résolut absolument l'expédition de Tunis & de la Goulette. Pour cet effet, ayant fait équiper une Armée Navale de 80. Galeres, & de plus de 200. Vaisseaux, sans compter les Batimens de transport & de munitions, il fit voile en personne avec le Prince André Doria son Général, & fut vû doubler le cap de Cartage. Guicchardin, Campana, Ulloa, Sandoval, Sangro,* & une infinité d'autres Historiens ne font aucune mention de cette particularité, faisant rouler toute cette entreprise sur l'Empereur Charles, auquel ils veulent que Mulei Hassen

Roi

Roi de Tunis, qui s'étoit retiré à Conſtantine en Numidie, ait d'abord recouru par des Lettres pour l'en ſupplier. Cependant il ſe peut faire que la choſe ſoit arrivée comme Juſtiniani l'écrit.

Armement de Malthe.

Mais de quelque maniere que la choſe ſe ſoit paſſée, il eſt certain que la Religion de Malthe, ſoit qu'elle ait la premiere conſeillé & preſſé cette entrepriſe, ou qu'elle y ait été pouſſée par Charles V. il eſt conſtant, dis-je, que cette Religion fit paroître une réſolution héroïque, ayant armé autant de Vaiſſeaux qu'il lui fut poſſible. Elle mit en Mer quatre Galeres des plus grandes, & des mieux pourvûës, avec 18. Brigantins tous bien armez; Aurelius Bottigella, Capitaine de grand nom, fut fait Général de cette Eſcadre, & Antoine de Grollée, Bailli de Lango, Capitaine des Troupes auxiliaires de Malthe, fut deſtiné à commander la Caracca, & les Troupes de débarquement. Sur cette Eſcadre s'embarquérent 120. Chevaliers, avec chacun deux bons Soldats pour leurs Domeſtiques. Les Malthois ayant donc joint l'Armée Navale, le Général Bottigella paſſa avec 24. Chevaliers ſur le bord de la Galere du Commandant, pour complimenter l'Empereur, auquel ils expoſérent qu'ils avoient reçû ordre exprès du Grand-Maître, & du Chapitre, de ſe conformer

former entierement aux volontez de Sa Majesté Impériale, & de se dévoüer à son service. Charles les reçut favorablement, & loüa extrêmement le zéle de la Religion ; & ainsi ils s'en retournérent à leur Escadre, après avoir reçû de l'Empereur les ordres nécessaires, & de Doria les instructions les plus convenables.

Actions héroïques des Chevaliers. Arrivez aux côtes, où ils avoient résolu de débarquer, la défense de la Flotte Impériale fut commise à l'Escadre de Malthe, conjointement avec le Prince Doria, quoi que tous les Chevaliers eussent fort souhaité de débarquer, afin de pouvoir mieux s'exposer aux plus grands périls ; le Général en pria même de leur part, avec de grandes instances, l'Empereur, qui jugea la garde de l'Armée Navale, & le soin de veiller pour sa conservation, de plus grande importance que la conquête de Tunis. Cependant ces braves Chevaliers eurent sujet de se consoler, & d'exercer leur courage héroïque, parce que le côté de la Mer ayant resté à l'Armée Navale dans le Siége de la Goulette, Doria qui commandoit de la part de Charles V. pour satisfaire l'ardeur guerriere de ces Chevaliers, leur permit de débarquer les premiers, avec d'autres Troupes, dans des Barques, & des Esquifs, pour donner l'escalade à cette Forteresse, occasion périlleuse

leuſe & chaude, dans laquelle ils parurent intrépides, & montrérent un courage extraordinaire, ayant planté trois Etendards de S. Jean ſur les bréches.

En cette rencontre, ſçavoir dans le tems du débarquement pour monter à l'eſcalade, l'Empereur promit de faire preſent d'une chaîne de 500. Ducats d'or à celui qui planteroit le premier Etendard Chrétien ſur les murailles. Un ſimple, mais courageux Soldat de Palerme, voyant que ſon Enſeigne étoit ſi timide, qu'il n'oſoit partir de ſa place, lui arracha le Drapeau des mains, & s'élança comme un foudre par les bréches ſur les murailles; & comme en même-tems Pierre de *Tuniente*, Chevalier Catalan, avoit été vû s'ouvrir vaillamment le premier le chemin pour entrer dans la Goulette, il fut applaudi, & félicité, comme ayant mérité la Chaîne promiſe; mais comme de l'autre côté il y en avoit pluſieurs qui loüoient l'action du Soldat Palermitain, Charles ne voulut pas ſe rendre le Juge Souverain, & en décider; deſorte qu'il ordonna qu'il fût jugé à qui le prix étoit dû, par ſix perſonnes, trois Chevaliers Italiens, & trois Capitaines Flamans, qui devoient en preſence de Doria examiner le droit des deux Prétendans, & décider la diſpute; & s'étant trouvé trois voix pour le Chevalier,

Action remarquable.

& trois pour le Soldat, Doria déclara, qu'il ne sçavoit en faveur de qui prononcer.

Exhortations à l'assaut en 1535. Charles V. informé de cela jugea, & prononça avec une grandeur d'ame, & une générosité digne d'un Empereur, que tous deux la méritoient également; desorte qu'il ordonna qu'on en donnât deux de la même valeur, de 500. Ducats chacune, ce qui fut exécuté. Jacques Bosius écrit dans son Histoire de Malthe, que la chose fut décidée en faveur du Soldat, non parce qu'il la méritoit mieux, mais parce qu'il en avoit plus de besoin; il n'y a assûrément aucune apparence à cela. La plûpart, & Bosius lui-même, écrivent que dans cet assaut donné à la Goulette, les Chevaliers, & les Soldats étoient précédez de deux personnes, sçavoir du Pere *Loüis Samorra*, de l'Ordre de S. François, qui tenoit un grand Crucifix entre ses mains, & d'Antoine *Jocondo*, qui portoit une Halebarde haute, au bout de laquelle étoit la Chaines d'or. Samorra disoit, *que Sa Sainteté promettoit, & accordoit indulgence pleniere, & le pardon de leurs pechez, à tous ceux qui mourroient en cet assaut en défendant la sainte Foi.* D'autre côté Jocondo qui étoit un Trompette, après avoir sonné de sa Trompette, crioit aussi à haute voix: *Sa Majesté Impérial promet de*

de donner pour récompense cette Chaîne d'or au premier qui entrera dans la Goulette, ou qui plantera le premier son Etendard sur les murailles.

On ne révoque nullement en doute, que tous ne se soient comportez chrétiennement, & vaillamment en cette rencontre ; cependant l'Empereur Charles V. en donna particulierement la loüange aux Chevaliers de Malthe, cinq desquels perdirent la vie, & entr'autres *Antoine Scarampo*, qui fut tué d'un coup d'Arquebuse en montant à la bréche, regretté de tous, pour être un des plus hardis & des plus expérimentez Chevaliers ; le nombre des blessez fut beaucoup plus grand, & entre ces derniers furent les Chevaliers Copier, & Baglino : cependant tous y trouvérent leur avantage & leur profit, (mêmes jusques aux morts, par le moyen des indulgences qu'ils obtinrent, excepté les Luthériens, s'il y en avoit) parce qu'outre 300. piéces de Canon, on prit dans le Lac 87. Galeres, & grosses Galiottes, sans compter un grand nombre d'autres Flûtes, & Barques, toutes pleines de diverses Marchandises ; desorte que tout le reste de ce jour les Capitaines, les Chevaliers, & les Soldats, ne s'occupérent à autre chose qu'à piller, & plusieurs y firent bien leurs orges.

Autres Actions de courage.

Action signe. Les Hiſtoriens racontent pluſieurs exemples rares, curieux, & merveilleux dans cette entrepriſe, & entr'autres Juſtiniani, & Sangro ſur-tout, rapportent l'action héroïque que fit à la priſe de Tunis, Paul Simeon Chevalier, Commandeur de Turin. Ce Chevalier ſe trouvant eſclave de l'impie Barberouſſe dans la Fortereſſe, fut tellement animé du deſir de la liberté, qu'aſſiſté de deux Renégats, qui touchez de repentance de leur faute, vouloient retourner à la Foi; il ſortit avec 6000. autres, & armez les uns d'une maniere, & les autres de l'autre, & la plûpart de pierres, chaſſerent le Gouverneur, qui eut le bonheur d'échaper de leurs mains, après quoi ayant ouvert l'Arcenal des armes, & armé tous les autres Eſclaves, ils donnerent ſi fort l'épouvante à Barberouſſe, qu'il prit la fuite.

Femmes eſclaves délivrées. 1535. Je reprendrai à preſent, à propos d'Eſclaves, ce qui regarde les Femmes, qui ſortirent de la Fortereſſe immédiatement après les hommes, en preſence de l'Empereur; mais néanmoins cela arriva avec des cérémonies différentes, que je dirai. Les jeunes Filles, ou Vierges, (la charité chrétienne m'oblige à leur donner ce titre) marchoient devant, & les plus jeunes les premieres, ayant à leur tête une vieille femme, qui portoit élevé dans ſes mains

un

un grand Crucifix, qui fut auſſi adoré par Charles-Quint. Après celles-là qui alloient quatre à quatre, ſuivoient les Matrônes, c'eſt-a dire les Femmes mariées, & les Veuves, dans le même ordre, ſçavoir les plus vieilles derriere les plus jeunes, ſpectacle qui tira des larmes à l'Empereur. Summonte écrit dans ſon Hiſtoire de Naples, que parmi ce grand nombre d'Eſclaves délivrez à la Goulette, & à Tunis, il y avoit 4000. femmes mariées, & Veuves, & 3000. Vierges, au moins je m'imagine, qu'il le croit, comme la charité chrétienne la lui ordonne, ainſi que je l'ai déja dit. Mais pour ce qui eſt de cette diſtinction, & de ce nombre, je me ſuis tenu à ce qui en a été écrit par *Roderic Sanvidal*, qui tôt après mit au jour une Relation en Eſpagnol de cette glorieuſe entrepriſe, où il dit expreſſément, qu'il a écrit ſur le rapport qui lui avoit été fait par ſon Frere au retour d'Afrique, où il avoit ſervi dans cette expédition en qualité de Capitaine de Cavalerie ſous le Marquis d'Aſtorga. Voilà comment cet Auteur diſtingue les Eſclaves délivrez, de l'un & de l'autre Sexe.

LISTE

De tous les Esclaves Chrétiens, de l'un & de l'autre Sexe, délivrez dans l'expédition de Tunis, par l'Empereur Charles-Quint en 1535.

SIciliens tant vieux que jeunes.	2618.
Femmes tant mariées, & veuves, que filles.	1866.
Italiens tant vieux, que jeunes.	4490.
Femmes tant mariées, que filles.	2735.
François tant vieux, que jeunes.	1772.
Femmes tant mariées, que filles.	453.
Espagnols tant vieux, que jeunes.	3522.
Femmes de tout âge.	1217.
Hommes natifs de Sardaigne.	644.
Femmes de tout âge.	475.
Corses, Hommes.	327.
Femmes.	148.
Anglois, Hommes.	34.
Femmes.	109.
Allemans, Hommes.	25.
Femmes.	35.
Flamans, Hommes.	113.
Femmes.	21.

Comment pour-

Tous ces nombres ne font qu'environ celui de 21000. conformément à ce que rap-

rapportent divers Auteurs ; car plusieurs écrivent que dans cette expedition furent délivrez par Charles V. 20 mille Esclaves, qui est le plus petit nombre selon l'opinion la plus commune ; d'autres le font de 21. mille, plusieurs de 22. & beaucoub le font monter jusqu'à 23. mille. Mais, pour dire la vérité, il seroit impossible d'en faire au vrai & au juste le calcul dans cette grande diversité de sentimens, aussi n'est-ce pas une chose fort essentielle à l'histoire. Quoi qu'il en soit, ces Esclaves furent pourvûs avec toute la diligence possible des choses dont ils avoient un plus pressant besoin ; les hommes furent habillez d'une casaque d'écarlate. Avec le haut-de-chausse de la même étoffe, & un bonnet de laine. Les femmes mal ajustées furent aussi habillées, les unes d'une maniere, & les autres de l'autre ; & on donna tant aux femmes, qu'aux hommes, une chemise & un écu Romain, avec promesse à tous, & à toutes, que Sa Majesté Impériale les feroit conduire à ses frais jusqu'à la premiere Ville de la Nation de chacun & de chacune, ce qui fut effectivement exécuté. En un mot, tous furent très-contens, & ne firent autre chose le reste de leurs jours que publier la religion, la piété, la charité, la générosité & l'humanité de l'Empe-

vûs. 1535.

reur Charles V. Et certainement on peut bien dire qu'il n'y a jamais eu au monde aucun Monarque qui ait eu une si belle occasion d'exercer toutes ces vertus, & de faire une action si glorieuse & avantageuse à la chrétienté.

Charles V. tâche de garantir Tunis du Sac.

Je prie le Lecteur de me permettre de répéter d'une maniere plus exacte & plus circonstanciée, quelque chose de ce qui a été écrit de la derniere prise & ruine de Tunis, matiere sur laquelle des centaines de plumes se sont exercées. L'Empereur Charles V. ayant appris dans son Camp, après l'heureuse & glorieuse victoire qu'il venoit de remporter, que Barberousse avoit pris la fuite, s'approcha, comme il a été dit, avec toute son Armée des portes de la Ville, le 21. de Juillet, dans le temps des plus grandes chaleurs, où les principaux Maures qui composoient la Magistrature sortirent pour lui porter les Clefs de la Ville, qu'il reçut. Ces Magistrats s'obligerent à donner la paye à l'Armée, à la pourvoir de tout ce qui lui étoit nécessaire, & à recevoir telles conditions, & telles loix qu'il plairoit à Sa Majesté de leur imposer, ne lui demandant, prosternez à ses pieds, pour toute grace, que de vouloir donner ordre que ses Soldats ne fissent aucun mal à la Ville, & qu'ils se contentassent de demeurer dans les Fauxbourgs.

bourgs. La Clemence de Charles V. le faisoit pancher à leur accorder cette grace, d'autant plus qu'il en étoit prié très-instamment par Mulei Hassen, à qui il fâchoit fort de voir ruïner cette Ville Capitale de son Royaume, & sa résidence. Mais ce bruit s'étant répandu dans l'Armée, tous les Soldats se mirent à crier, qu'il ne falloit ajoûter aucune foi à ces perfides Infidelles, & que Sa Majesté ne devoit, ni ne pouvoit les empêcher de mettre cette Ville au pillage, qui leur avoit été tant promis, ce qui mit Charles V. dans un grand embarras d'esprit.

Quoi que les Soldats fissent beaucoup de bruit, excitez par l'avidité du sac de cette Ville, qu'ils prétendoient leur être dû, comme une juste récompense de tant de fatigues & de souffrances insupportables qu'ils avoient endurées dans cette guerre avec tout cela le respect qu'ils avoient pour l'Empereur les tenoit en bride Mais les Esclaves sortis de la Forteresse comme des enragez, & croyant pouvoir justement se venger de ceux qui les avoient traitez avec tant de Barbarie, se mirent à saccager la Ville, & à faire tout le mal qu'ils purent; desorte qu'au premier avis, les Capitaines de l'Armée, pour gagner de plus en plus l'affection de leurs Soldats, leur donnérent la permission de courir avec les autres au *Esclaves & Soldats au Sac.* 1535.

pillage ; de façon que pour mieux s'assûrer du butin, ou pour décharger la fureur ordinaire aux gens de guerre, ils se mirent à tuër tout ce qu'ils rencontrerent en leur chemin, & à faire un carnage extraordinaire, non-seulement des Maures qui gardoient la Ville, mais aussi des autres Habitans. Charles V. averti de cette grande cruauté, fit publier que sous peine de la vie personne ne fût si hardi que de tremper ses mains dans le sang de qui que ce soit, & de faire même Esclave aucun habitant. Mais il est fort difficile d'arrêter un grand torent lors qu'il a une fois commencé à se dérober avec impétuosité ; il est vrai que cet ordre fit cesser la tuërie, mais il ne fut pas capable d'empêcher la furie du sac, & que les Officiers de l'Armée n'emmenassent Esclaves, les uns plus, les autres moins, les Personnes les mieux faites, & les plus jeunes de l'un, & de l'autre Sexe, desquelles Charles lui-même eût ensuite sa part.

Chevalier Simeon. Quelques Ecrivains, veulent que les Esclaves ayent été poussez au pillage par le Chevalier Fra-Paolo *Simeon*, duquel il a été parlé ci-dessus, ce qui, selon Bosius, est très-faux, parce que ce très-digne Chevalier après avoir fait ce qui a été déja rapporté, en faveur de la liberté des Esclaves, qui faciliterent aux Chrétiens leurs progrez, étoit allé saluër Charles V. duquel il avoit

avoit été reçû avec toute la bonté imaginable, après quoi il étoit allé sur le champ se joindre aux autres Chevaliers ses Collégues, & se remettre sous le commandement du Général de la Religion ; ce qui donna lieu aux Chevaliers de faire de grandes réjoüissances, tant pour voir en liberté un semblable Commandeur pour lequel ils avoient tant sollicité sans pouvoir l'obtenir, qu'à cause de sa belle, & glorieuse Action qui mérite d'être éternisée : aussi l'Empereur lui-même, en l'embrassant, rend-il son nom immortel en lui disant ces propres paroles : *Ami Chevalier, benite soit vôtre résolution, par laquelle vous avez facilité mes Victoires, & contribué à augmenter la bonne fortune des Chrétiens.* Je dirai cependant ici que dans les choses que j'ai cidessus rapportées, & que j'ai voulu à dessein alléguer, parce que divers Ecrivains en font mention, il se trouve des contradictions si manifestes, quelles me mettent en une telle perplexité, que je ne sçai pour quel parti me déterminer ; à cause que si je m'arrête à l'un, ceux qui liront l'autre, accuseront cette Vie que j'écris, d'être peu véritable, & cependant, je le répete encore, il y a de grandes contradictions entre les Ecrivains.

Pour moi, je ne sçaurois accorder ces flûtes. Selon Sanvidal Auteur très-cele- *Contradictions dignes*

de remarque 1535. bre, & plus de vingt autres, les Esclaves sortirent tumulairement de la Forteresse, & se mirent à saccager la Ville, comme il a été dit; & tout au contraire Ulloa, Summonte, Sandoval, Sangro, & une infinité d'autres écrivent, qu'ils sortirent avec un Crucifix devant eux, en presence de Charles V. témoignant tous beaucoup de dévotion & de piété, & faisant de grandes acclamations à l'Empereur, comme à leur Libérateur? en un mot, ils veulent qu'ils soient sortis en cet ordre que j'ai décrit ci-dessus; & comment cela se peut-il faire? Certainement les uns, ou les autres se trompent grossierement; mais comment puis-je sçavoir de quel côté est l'erreur, si dans ce temps-là je n'étois pas encore né, ni même mon Grand-Pere, pour m'en faire quelque rapport? L'autre contradiction est celle-ci, que Charles V. comme je l'ai écrit ci-dessus, donna un Ecu à chacun des Esclaves, & les fit tous habiller. Comment donc? Les Esclaves commencent les premiers à mettre la Ville au pillage, & après cela on leur donne à chacun un Ecu? S'ils ont commencé les premiers le Sac d'une Ville si riche, ils auront assûrément trouvé dequoi s'accommoder, & s'habiller. En un mot, il faut de toute nécessité que les uns, ou les autres s'abusent, & cepen-

cependant il y a d'habiles & fameux Ecrivains des deux côtez. Mais laiſſons-là les contraditions, & qu'il me ſoit permis de diſſiper l'ennui qu'elles peuvent avoir cauſé au Lecteur, par le recit d'une des plus héroïques Actions que les anciennes Amazones ayent, peut-être, jamais faites.

Action merveilleuſe d'une Moreſque.

Entr'autres Eſclaves de l'un & de l'autre Sexe, que les Capitaines, & les Officiers de l'Armée firent conduire ſur la Flotte, il y eut une très-belle Moreſque de Tunis, laquelle avoit non *Ayſa*, ſortie d'une des principales Familles de cette Ville, mais qui étoit inconnuë à l'Eſpagnol, auquel elle étoit tombé en partage, & qui ſe contentoit de contempler, & d'admirer ſa beauté. Le Roi Mulei Haſſen, de qui elle étoit fort bien connuë, la voyant emmener Eſclave par l'Eſpagnol s'approcha, & offrit de la racheter; *Ayſa* pleine de fierté & de réſolution, & toute enflammée de colere après avoir craché au viſage du Roi lui dit: *Retire-toi de devant moi, perfide & méchant Aſſem, qui pour recouvrer ton Royaume, as eu l'horrible cruauté de trahir la Patrie, & de la livrer en proye à des Ennemis ſi cruels & ſi barbares. Va-t-en, Monſtre que tu es, indigne de vivre plus dans le monde, après avoir été cauſe du carnage de tant de Citoyens, & n'avoir point eû de honte d'en voir devant tes yeux*

emme-

emmener une ſi grande multitude en eſclavage. Mais le Roi continuant ſa pointe, ſoit qu'il fût devenu amoureux de la beauté, ou qu'il ne voulût pas perdre une jeune Fille d'une ſi grande naiſſance, offroit de débourſer le prix de ſa rançon : mais *Ayſa* plus furieuſe que jamais lui repliqua : *Ote-toi de-là, dis-je, Tyran, je ne te veux point pour mon Libérateur, je ne ſçaurois avoir un plus grand déplaiſir que d'obtenir la liberté par ton moyen : & je veux que tu ſçache que je m'eſtime plus glorieuſe & plus heureuſe, de m'en aller eſclave avec mes autres Compatriotes, que de demeurer libre avec toi, parce que ce ſeroit pour moi un continuël ſupplice de voir toûjours devant mes yeux l'Artiſan & l'Auteur de la ruïne de ma chere Patrie.*

Contradictions remarquables.

Il me reſte à dire, après les contradictions que j'ai remarquées entre Ecrivains, & Ecrivains, qu'il arrive ſouvent à un Auteur de ſe contredire lourdement ſoi-même. Boſius rapportant les particularitez ci-deſſus alléguées, écrit de la maniere qui ſuit. *Cependant les Eſclaves pillant tout ce qu'ils rencontroient, non-ſeulement dans la Tour, mais auſſi dans la Ville, furent cauſe que toute l'Armée, ſans attendre d'autre ordres de l'Empereur, ayant forcé les portes de la Ville, & tué ceux qui les défendoient, entrerent dedans avec beaucoup*

coup de violence & de furie. Voilà les Esclaves riches, & pour ainsi dire, tous fiers d'avoir assouvi leur avidité au saccagement de la Tour, où l'on avoit transporté les plus grandes richesses de la Ville, & de la Citadelle même. Nonobstant cela, ce même Auteur rapporte dans un autre endroit, que l'Empereur Charles voulut voir sortir de la Forteresse tous les Esclaves Chrétiens, & que les voyant en si grand nombre, il pleura de pitié, donna à chacun d'eux quelque peu d'argent, & ordonna qu'ils fussent habillez. Pour moi je ne voi pas comment ces Esclaves étoient dans l'indigence & la nécessité, après avoir pillé non-seulement la Forteresse, mais aussi la Ville; & je ne puis pas m'imaginer par quel moyen ils se trouverent tous assemblez, dans le temps où ils étoient encore occupez au saccagement. Mais continuons néanmoins le fil de nôtre Histoire.

Comme Mulei Hassen savoit que le grand dessein de l'Empereur étoit de perdre, & de détruire entierement Barberousse, & que c'étoit aussi le sien principal, il envoya à ses trousses un Corps d'Arabes ses amis, desquels le Corsaire ayant peur, se mit à fuir avec plus de vîtesse & de précipitation, ce qui fut cause que le Renégat Chasse-Diables, son Favori, & Corsaire

Fuite de Barberousse.

faire extrêmement brave, fatigué & brûlé des ardeurs du Soleil, étant fort replet, creva de trop boire, au paſſage de la Riviere de *Magiordec*, appellée par les Latins *Bragada*; ce qui fut un ſurcroît de douleur à Barberouſſe, qui ſans recevoir autre dommage arriva tout las, & affligé dans la Ville de *Bona*, qui eſt l'Ippone des Anciens, fameuſe pour avoir eu S. Auguſtin pour ſon Evêque, où il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il ſe mit à la faire fortifier, employant tous ſes gens à y travailler nuit & jour. Il fit tirer hors de la Riviere, qui eſt du côté du Levant de la Ville, les 14. Galeres qui y étoient, les faiſant radouber avec toute la diligence poſſible, dans la perſuaſion que l'Empereur ne manqueroit pas de le faire preſſer, & pourſuivre par un bon nombre de Troupes, afin de l'avoir entre ſes mains.

Inſtances des Chevaliers de Malthe. En effet, Charles ne manqua pas à cela, donnant ordre au Prince Doria d'envoyer promptement une Eſcadre aux trouſſes de Barberouſſe. Lors que l'Empereur donna cet ordre, Bottigella Général de Malthe ſe trouva preſent, avec les Chevaliers du Conſeil, qui offrirent de faire cette expédition avec leur Eſcadre, & leurs Barques, & comme ils le ſouhaitoient paſſionnément, ils en firent de grandes inſtances. Mais Doria voyant qu'il y avoit beaucoup

coup de gloire à acquérir, & de profit à faire dans cette entteprise, voulut les procurer à Adam Centurion Génois, qui étoit son Neveu, fils de sa sœur, qui n'avoit encore aucune expérience de la Marine, au grand creve-cœur des Chevaliers. Doria ayant donc donné à ce Neveu 18. Galeres (d'autres disent 14.) le fit partir pour aller poursuivre Barberousse, lequel tenant les Galeres rangées, & toutes prêtes dans le Port, dans l'intention de prendre la fuite, en cas de besoin, Centurion épouvanté à la vûë de ces Galeres, & croyant qu'il y en avoit un plus grand nombre, prit d'abord le parti de s'en retourner sur ses pas.

Doria va contre Barberousse.

Charles se plaignit extrêmement de cette conduite, voyant que par-là le moyen lui étoit ôté d'assiéger Barberousse dans Bona, & de le prendre, ou du moins de l'obliger à s'enfuïr, ce que ne pouvant faire sans prendre le chemin d'Alger, par terre, il auroit été facile aux Arabes de le surprendre, & de le tailler en piéces avec ses gens. Doria pour radoucir l'esprit de Charles V. le consoler un peu, & réparer la faute de Centurion, s'achemina lui-même du côté de Bona, avec une bonne partie de l'Armée Navale, dans l'espérance d'assurer la victoire contre Barberousse; mais celui-ci qui ne manquoit pas de finesse,

ni

ni d'expérience dans les choſes de la Mer, ayant prévû le péril auquel il ſe trouvoit expoſé, laiſſa une Garniſon convenable à Bona, & s'étant embarqué ſur la Capitane des 14. Galeres, fit force de voiles & de rames, & eut le bonheur de ſe ſauver avec toute cette eſcadre à Alger, où ne ſe croyant pas encore aſſez en ſûreté, il ſe renforça de quelques Galeres qu'il avoit là, & paſſa dans l'Iſle de Minorque, & ayant fait arborer Pavillon Chrétien, il prit en chemin faiſant, un Vaiſſeau Portugais richement chargé, qui s'étoit approché trop près de l'Eſcadre de Barberouſſe, la croyant Chrétienne. Arrivé dans l'Iſle de Minorque, il entra dans le Port de la Ville de Mean avec le même ſtratagême, feignant d'être l'Armée Chrétienne, & l'ayant ſaccagée avec une grande partie de l'Iſle, il reprit le chemin d'Alger, où ayant laiſſé tout ce gros butin, il ſe retira à Conſtantinople. Jove, & Ulloa le rapportent autrement; ſelon eux, le Gouverneur de Mean, & ſept de ſes Officiers ſe réſolurent de remettre cette Ville entre les mains de Barberouſſe, & de ſe donner à lui, las, & dégoûtez du Gouvernement de l'Empereur, pour n'en avoir pas été avancez. Mais Barberouſſe profitant de la trahiſon, & haïſſant les Traîtres, les laiſſa à terre, lors qu'il s'embarqua, deſorte que le

le Vice-Roi Don *Martius d'Urrea*, les ayant découverts, les fit pendre par les pieds à une des Portes de la Ville, où les habitans pleins de fureur & de rage contre eux, les assommérent à coups de pierres, au rapport de Sangro.

Cependant Doria arrivé à Bona, eut un déplaisir & un chagrin extrême de n'y avoir pas trouvé Barberousse, voyant bien que pour achever de couronner glorieusement cette heureuse & éclatante expédition de Charles V. il ne lui manquoit rien, sinon d'être le maître de la personne de ce cruël ennemi du nom Chrétien, lequel Sa Majesté Impériale souhaitoit en effet si passionnément d'avoir en sa puissance, qu'il avoit offert un Duché, ou une Comté dans le Royaume de Naples, à celui qui lui amèneroit Barberousse vif ou mort. Doria néanmoins tint Conseil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire, auquel il fit assister le Prieur Bottigella, Général de Malthe, & les deux Commandeurs Girone, & Aëramont, & dans lequel il fut conclu, que ce seroit fort inutilement qu'on se mettroit en devoir de poursuivre Barberousse, d'autant plus qu'on n'avoit aucune connoissance de la route qu'il avoit prise dans sa fuite; & l'on jugea unanimement que ce rusé Corsaire ne trouvant aucun lieu sûr, n'auroit pas

Doria à Bona.

pas manqué de se retirer à Constantinople.

Prend la Ville & le Château 1535. Il fut donc résolu de s'emparer de Bone, qui n'ayant que de fort méchantes murailles, ne soûtint le siége que fort peu d'heures, les Turcs ayant jugé à propos de se retirer dans le Château, où ils se défendirent vigoureusement durant plusieurs heures; ensorte que Doria ne voulant pas perdre là son tems, fit donner le soir même l'assaut général, & monter à l'escalade, où les Chevaliers de Malthe ayant l'avant-garde, perdirent deux Chevaliers, & 37. de leurs Soldats, & eurent la gloire d'avoir pris le Château. Doria fit travailler avec toute la diligence imaginable (jusqu'à mettre lui-même la main à l'œuvre) à réparer les bréches le mieux qu'il étoit possible, & y ayant mis une bonne Garnison Espagnole, sous le commandement d'Alvare Gomez, après avoir pillé la Ville, il s'en retourna chargé de butin, avec 200. Esclaves de l'un, & de l'autre Sexe. Je suis d'avis d'ajoûter ici, pour n'être pas obligé à revenir plus à cet article, qu'un an après, Gomez ayant fait une infinité d'extorsions tant à la Garnison, qu'aux Maures, craignant que l'Empereur ne l'en châtiât severement, & s'étant mis dans l'esprit qu'il y avoit ordre de le faire arrêter prisonnier, se jetta dans

dans le parti des Turcs, & se fit Renégat ; mais Bosius rapporte qu'étant tombé dans le desespoir, il se tua lui-même.

Le matin du 25. Juillet, jour de saint Jacques, Patron d'Espagne, Charles V. voulut solemniser cette Fête dans le Camp hors de Tunis, au milieu des Troupes Espagnoles. La Messe fut chantée par l'Evêque de Grenade, avec Musique, au son des Trompes, Trompettes, Tambours & Fifres, & au bruit de la Mousqueterie, & du Canon. Ce même jour l'Empereur fut prié par les Chevaliers de Malthe, à dîner sur leur grand Galion, qui avoit nom la *Caracca*, où il fut régalé, & servi par les Chevaliers mêmes avec une extrême magnificence ; & il prit grand plaisir à visiter cette énorme machine, dont je me persuade que le Lecteur ne sera pas fâché d'avoir une courte description. *Fête de S. Jacques.*

Cette *Caracca* étoit un des plus grands Vaisseaux que la Mer eût porté jusqu'alors, témoin que la premiere fois qu'il fut mis en Mer, on l'avoit chargé de quatorze mille charges de Grain, chaque charge de cent trente livres de douze onces. Et sa grandeur étoit si extraordinaire, que la cime du grand Mât d'une grande Galere n'excédoit pas la hauteur de sa proüe. Il falloit six bons hommes pour embrasser son grand Mât, qui étoit fait de plusieurs *Caracca de Malthe.*

piéces

piéces rapportées. Il avoit ſept étages ; dont deux alloient ſous l'eau, & chacun deſquels étoit de la hauteur d'un homme de bonne taille, & pour lui faire prendre l'eau néceſſaire, il falloit cent mille livres de leſt. Il avoit un Arcenal avec toutes les choſes néceſſaires pour armer ſept cens hommes, & en tems de guerre il avoit toûjours ſur ſon bord 1200. combattans, avec 250. Matelots. Il y avoit trois grands fanaux ; les chambres pour les Chevaliers étoient au nombre de trente. Outre ſix autres très-grandes dans le pénultiéme étage de la prouë, magnifiquement garnies pour le Grand-Maître, & pour le Chapitre. En un mot, tout étoit grand à proportion de la grandeur. Or le matin du 27. fut fait le Traité avec le Roi de Tunis, de la teneur qui ſuit.

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Empereur Charles V. & Mulei Haſſen Roi de Tunis, au Camp du même Empereur, le 27. Juillet 1535.

I. QUe le Roi Mulei Haſſen déclare de ſon bon gré, & volonté, qu'il ſera toûjours ennemi des Turcs, & au contraire bon ami des Chrétiens, avec promeſſe de les protéger.

II. Qu'il s'oblige preſentement pour toûjours, comme il entend obliger auſſi à perpétuité tous ſes Deſcendans, de vivre très-obéïſſant, & très-fidelle Vaſſal de l'Empereur Charles V. & après lui, de ceux qui ſeront Rois de Caſtille.

III. Qu'auſſi-tôt après ce Traité ſigné, Mulei Haſſen donnera les ordres néceſſaires pour faire délivrer, ſans aucune rançon, tous les Chrétiens qui ſont dans ſon Royaume.

IV. Qu'à l'avenir on ne pourra dans tout le Royaume de Tunis, ni en aucun autre lieu, que ledit Roi pourroit conquérir, mettre aucun Chrétien en priſon, & qu'en cas de crime, ils ſeront envoyez au Gouverneur de la Goulette pour en faire juſtice.

V.

V. Qu'il ſera permis aux Chrétiens, en cas qu'ils le veüillent, & que leur intérêt l'exige, de s'habituër & de vivre en liberté dans tous les lieux de ce Royaume, où ſous la bonne foi, & ſans aucun trouble, ils pourront faire tel Commerce qu'ils jugeront à propos.

VI. Qu'il ſera permis aux Chrétiens de bâtir des Egliſes, des Chapelles, & des Monaſteres de tout Ordre, & de tout Sexe, & d'établir des Paroiſſes, où, & autant qu'ils voudront dans le même Royaume, ſans aucun empêchement, d'avoir des Cloches aux Egliſes, & de faire des Proceſſions par les ruës, avec les autres exercices, ſans y être tant ſoit peu troublez.

VII. Qu'il ne ſera pas permis audit Roi de Tunis de donner retraite dans ſon Royaume à ceux qui ſont nouvellement convertis dans les deux Royaumes de Valence, & de Grenade.

VIII. Que l'Empereur Charles V. & ſes Officiers, & Succeſſeurs prenant dans la Caſtille des Châteaux, des Terres, & des Forteresſes ſur les bords de la Mer, comme Biſerte, Afrique, Alger, & autres, elles ſeront entenduës lui appartenir en propre, & être de ſon Domaine, & de ſes Deſcendans en Caſtille.

IX. Que la Place de la Goulette, avec dix

dix milles d'étenduë à la ronde, y compriſe la Tour dite de l'Eau, & l'autre Tour dite du Sel, reſtera à perpétuité ſous la domination dudit Empereur, & de ſes Succeſſeurs en Caſtille, qui pourront y mettre telle Garniſon, & telles gens qu'il leur plaira.

X. Que ledit Roi Mulei Haſſen s'oblige, & oblige auſſi tous ſes Deſcendans à perpétuité, d'Héritiers en Héritiers, de payer annuellement, un des jours du premier Mois, à l'Empereur Charles V. & à ſes Héritiers, qui lui ſuccéderont dans la Caſtille, la ſomme de 20. mille Ecus d'or de monnoye effective, qui ſerviront pour payer les Soldats employez à garder la Goulette, & Bona.

XI. Que la Ferme du Corail telle qu'elle ſe trouve, & qu'elle pourroit être augmentée, reſtera entiérement à la diſpoſition de l'Empereur, & de ſes Deſcendans en Caſtille.

XII. Que toutes les Gabelles, & Tailles, tant perſonnelles, que réelles, qui ſe trouvent à preſent, & qui pourront être miſes de nouveau, tant dans la Ville de Tunis, que dans tout le reſte du Royaume ſeront pour le Roi, & pour les Deſcendans, à l'exception néanmoins de la Goulette, avec tout ſon circuit de dix milles.

XIII. Que ledit Roi Mulei Haſſen s'oblige, comme il entend encore obliger à perpétuité tous ſes Deſcendans, de payer à l'Empereur Charles V. & à ceux qui lui ſuccederont, d'Héritier en Héritier, dans le Royaume de Caſtille, outre les 20. mille Ecus d'or, un Tribut annuël; en reconnoiſſance de ſon rétabliſſement dans le Royaume, conſiſtant en ſix Chevaux Maures, bons & parfaits, dignes d'un Roi, & outre cela douze bons Faucons.

XIV. Que ledit Roi, ou ſes Héritiers, manquant de payer exactement tous les ans ce Tribut, la premiere fois il encourra, & encourront la peine de 50. mille Ecus d'or; la ſeconde, celle de cent mille; & la troiſiéme, il ſera réputé, comme auſſi les Héritiers ſeront réputez, atteint, & atteints du crime de Rebellion.

XV. Que ledit Roi de Tunis ne pourra donner aucune retraite à ces Corſaires qui voudront y leſter leurs Vaiſſeaux pour aller faire du mal aux Chrétiens, ni à ceux qui viennent de leur cauſer quelque dommage; & ſes Deſcendans ſeront tenus de faire la même choſe.

XVI. Que l'Empereur, ou ſes Héritiers en Caſtille voulant faire la guerre à Biſerte, à Afrique & à Alger, ou dans les autres

autres lieux circonvoisins, & ledit Roi de Tunis étant requis de donner du secours, ou des provisions, sera tenu de les donner avec toute sorte de bonne foi, autant qu'il croira pouvoir le faire.

XVII. Qu'enfin pour gage de l'entiere observation de ce Traité, le Roi Mulei Hassen, outre sa promesse & parole, remettra, en ce moment même, entre les mains de Charles V. son Fils Mahomet, pour être gardé à la Goulette.

Couronnes pesant fardeau.

Pour recevoir des Royaumes à des conditions de cette nature, il faut être Maure, & avoir plus d'ambition que d'honneur. On écrit, & on croit communément qu'il n'est rien au monde de si pesant qu'une Couronne, parce que si on en veut bien soûtenir le poids, les veilles, les sueurs, les fatigues tuënt; & si on s'acquitte mal des devoirs auſquels elle engage, on court à tout moment risque de la perdre. Les Romains avoient accoûtumé de coûronner leurs Citoyens les plus illustres de diverses sortes de Couronnes, qui avoient aussi des significations différentes, sçavoir, d'Olivier, de Chêne, de Mirte, de Laurier: mais on donnoit à celui qui sautoit le premier sur les murailles d'une Ville assiégée, pour y planter l'Enseigne de l'Aigle Romaine, une Couronne d'or, avec les em-

braſſures des murailles de la même Ville, afin que ceux qui le verroient ainſi couronné, connuſſent que ce n'étoit qu'au péril de ſa vie qu'il avoit gagné une Couronne ſi précieuſe; & nous en avons pluſieurs exemples dans les Hiſtoires.

Traité blâmé. Il eſt certain que jamais homme ne porta Couronne ſur ſa tête, qui coûtât ſi cher, & qui fût plus onéreuſe que celle du Roi Mulei Haſſen, ſoit qu'on conſidere les diſgraces auſquelles ce Prince fut expoſé avant, & après ce Traité, ſoit qu'on ait égard au chagrin continuel qu'il devoit avoir de ſe voir obligé de ſubir des conditions auſquelles un ſimple Gentilhomme n'auroit, peut-être, pas voulu ſe ſoûmettre. Ce Roi ne fit guére d'attention à la maxime de ceux qui ont coûtume de faire les choſes avec cœur, & avec honneur dans le monde, ſçavoir, qu'il *vaut mieux être tête d'Ane, que queuë de Serpent*; au contraire, il ſe contenta de faire tête de Serpent de ſon Royaume l'Empereur Charles, & d'en être lui la queuë. Ce Traité de Charles V. avec Mulei Haſſen, fut fait imprimer par les Créatures de l'Empereur, afin de le pouvoir mieux ſemer, & répandre par toute l'Europe, comme cela fut effectivement fait, à deſſein d'immortaliſer de plus en plus les exploits & la gloire d'un ſi grand Empereur; qui avoit eû le bonheur

heur de rétablir sur le Trône des Rois opprimez, après tant de signalées victoires. Mais les personnes les plus judicieuses se mocquoient d'un tel Traité, & entr'autres de la clause, d'Héritiers en Héritiers, tout le monde voyant bien (comme il arriva tôt après) qu'il seroit impossible à Mulei Hassen de se conserver sur la tête cette Couronne, & à Charles V. de le maintenir.

Dans le tems même de cette expédition de Charles en Afrique, Soliman Empereur des Turcs; étoit allé, comme il a été dit, à celle de Babylone, Ville dont il s'étoit glorieusement rendu maître, & où il se fit Couronner, comme il a été observé. Retourné à Constantinople, & informé de la révolution de Tunis, il se fit expliquer le Traité entre Charles V. & Mulei Hassen, & puis se prit à dire avec son jugement & son flegme ordinaire: *Je ne suis pas surpris, que l'Empereur Charles V. soit allé faire l'expédition de Tunis, parce que c'est le propre des Princes Guerriers de chercher les moyens de tirer leur épée; mais je ne puis pas comprendre, qu'il ait si mauvaise opinion de la mienne; car il semble par un tel Traité, qu'il se persuade, que je sois si simple que de le laisser long-tems joüir de ce Royaume; mais néanmoins je veux bien l'excuser, puis qu'il est demi Espagnol, & que le propre des Espagnols est de faire des* Mot remarquable de Soliman.

Rodomontades de peu de durée. En un mot, dans le même-tems que toute l'Asie retentissoit des Victoires de Solyman en Babylone, l'Afrique étoit remplie de celles de Charles V. avec cette différence toutefois qu'on disoit généralement, que *Tunis, & la Goulette ne valoient pas un seul quartier des cent de ceux de Babylone.*

Applaudissemens rendus à Charles V.

Pendant que le Traité, dont il a été parlé, entre Charles V. & Mulei Hassen, s'écrivoit, André Doria, le Marquis de Vasto, & les Capitaines de Mer, & de Terre mettoient ordre à l'embarquement, déja commencé depuis le 24. du mois, du butin, & des Esclaves; desorte que le Traité fut à peine signé & ratifié, que Charles V. s'achemina avec ceux de sa suite ordinaire, & avec le Nonce du Pape, & l'Evêque de Grenade, vers la Galere Capitane, accompagné du Roi de Tunis, sur quelques Galiotes, plus de deux milles dans la haute Mer, au bruit confus des Salves, jointes au son des instrumens de Musique de Guerre, à la maniere des Maures & des Turcs, & aux acclamations que les Soldats, les Matelots, & les Nobles faisoient à l'Empereur triomphant, qui, comme nous le verrons au commencement du Livre suivant, disposoit les moyens de s'attirer encore de plus grands applaudissemens. Et véritablement, toute

te passion mise à part, on peut bien dire que si jamais Roi, ou Empereur mérita des applaudissemens, j'entens des applaudissemens justes & bien fondez, ce fut Charles-Quint, & si jamais aucun Prince mérita d'être blâmé, ce fut le Roi François I.

Monarchie Françoise glorieuse.

On ne peut pas nier que la Monarchie Françoise ne soit la plus auguste, la plus glorieuse, la plus victorieuse du monde, & la plus renommée entre toutes les Puissances qu'il y ait jamais eû dans l'Univers, d'où vient que depuis plus d'un siécle elle a porté elle seule, aussi-bien que l'Empereur, le Tître de *Majesté*, pendant qu'on ne donnoit aux autres Couronnes que celui d'*Alteſſe*. Chacun sçait, puisque toutes les Histoires l'apprennent, que les Rois de France ont plusieurs fois soûtenu l'Espagne, & l'ont empêché d'être entierement subjuguée par les Maures. Qu'ils ont jusqu'à trois fois délivré l'Italie de l'oppression des Barbares, retiré quatre fois le Siége Apostolique du bord du précipice; étendu le Christianisme dans plusieurs Provinces d'Allemagne, où l'on n'en avoit qu'à peine oüi parler; & je dirai, non-seulement remis & r'assuré, mais presque établi l'Empire Romain plus glorieux que jamais; desorte que les plus sages ne peuvent que se mocquer

lors qu'ils voyent certains petits miniſtres de Roitelets, aller ſe vanter avec des gens ſimples & ignorans, qu'ils ne veulent point ſe rencontrer avec les Ambaſſadeurs, & Miniſtres de France, pour ne leur point céder le pas. *O Inſenſez!* quelle eſt vôtre vanité? Vos Rois, eû égard au mérite de leurs Couronnes, ne ſont pas, pour ainſi dire, dignes de tenir l'étrier aux Rois de France, lors qu'ils montent à cheval.

Charles V. loüé, & François I. blâmé. Mais je ne voudrois pas que dans les occaſions de ſemblables triomphes, les François fiſſent comparaiſon de l'Empereur Charles V. avec le Roi François I. parce que ne diſcernant pas bien le mérite d'autrui, ils font tort au leur. Ce Roi ne fit jamais autre choſe que ſoûtenir les Luthériens en Allemagne, & ſe liguer avec les Turcs, pour opprimer & ruïner la Chrétienté, & tout au contraire l'Empereur Charles-Quint épuiſa la bourſe de ſes peuples, n'épargna aucune fatigue, & expoſa pluſieurs fois, non-ſeulement ſon Empire, mais ſa propre vie même, aux plus évidens dangers, pour abbattre & opprimer les ennemis du Saint Siége, & de la Chrétienté; & il eſt certain que ſi un autre Empereur moins vaillant & moins zélé eût en ces tems-là occupé l'Empire, Luther ſeroit allé à Rome, & Soliman à Paris.

LA

LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE III.

Année 1535. & 1536.

SOMMAIRE

DU III. LIVRE DE LA II. PARTIE.

Declaration publiée par Charles V. sur la Flotte en faveur des Soldats morts, & estropiez à la Guerre : Combien elle fut benie, & applaudie : Elle est loüée comme l'Action la plus digne d'un Prince Guerrier : Arrivée de Charles V. en Si-

cile : *Avec quel triomphe reçû à Palerme. Il fait marcher devant lui en bon ordre tous les Eſclaves Chrétiens : Son départ pour Meſſine : Il paſſe de là en Calabre : Il eſt bien reçû & careſſé du Prince de Biſignano : La Princeſſe ſa Femme va au devant de Charles V. à cheval en habit de Chaſſeuſe : Diſcours plaiſant entr'elle, & Charles : Modeſtie des Femmes, quelle elle doit être : S'il eſt permis à la femme de deſirer l'homme, avec pluſieurs obſervations ſur cette matiere : Divers exemples qui prouvent que cela ſe peut faire, d'Endimion, de Didon, d'Attis, de la Reine de Seba, de Taliſtria Reine des Amazones. Charles Quint part de Salerne, accompagné du Prince, & de la Princeſſe de Salerne : Son arrivée à Naples : Comment on alla au-devant de lui hors de la Ville : Complimenté par le Procureur de la Ville : Par d'autres encore, & quels complimens : Habit de Charles V. décrit : Il ne veut pas diſpenſer des réglemens contre le luxe : Ordre de la Cavalcade à ſon entrée dans Naples, décrit : Applaudiſſemens, quels : Officiers*

du

du Royaume, comment ils comparurent. Comment Charles-Quint fut accompagné: Sa bonne mine à cheval, combien admirée : Grand concours d'Etrangers à Naples : Déclarations de l'Auteur : Entrée de Charles V. au milieu de la Ville : Premier Arc de Triomphe décrit : Combien ce premier Arc, dreſſé par la Nobleſſe, étoit admirable : Divers autres Arcs décrits : Charles-Quint reçoit avis de la mort de François Sforce Duc de Milan, & ſes ordres donnez ſur ce ſujet : Légats du Pape à Naples : Alexandre de Médicis déclaré Duc : Son mariage avec Marguerite Fille de Charles-Quint : Age des Epoux diſproportionné, & bons mots curieux ſur cela: Avanture de Charles avec la Princeſſe de Biſignano : Son Dit notable à un Prédicateur : Deſordre arrivé entre le Vice-Roi de Naples, & le Marquis de Vaſto, avec pluſieurs obſervations : Diviſion comment appaiſée : Graces accordées par Charles-Quint au Peuple: Convocation du Parlement à Naples, & ſes réſolutions en faveur de l'Empereur : Duc de Savoye vient à Naples

pour demander du ſecours à l'Empereur : il le renvoye content, & ſon départ pour Rome : Son entrée ſolemnelle dans cette Ville : Où, & comment logé : Viſites, & conférences entre lui & le Pape : Charles preſſe le Pontife pour la convocation du Concile : Il va au Conſiſtoire : Le Diſcours qu'il y fait contre le Roi François : La réponſe du Pape à l'Empereur : Chagrin des Ambaſſadeurs François : Combien blâmé pour ce diſcours : Ils perdent le reſpect à Charles V. Grandes plaintes qu'en fait ce Prince : Charles & Ambaſſadeurs également blâmez : Combien peu les Princes ſe ſoucient des calomnies, raiſons de cela : Obſervations ſur le Sac de Rome, ſur le Triomphe de Charles-Quint : Preſens qu'il fait à Rome : Son départ de cette Ville : Le peuple défend Charles V. Mariage de Jacques V. d'Ecoſſe : Procédures de l'Empereur Charles pour l'Egliſe de Malthe : Obſtination du Pape Clement VII. contre Roſius : Grand ſcandale qu'en reçoit la Chrétienté : La Lettre de l'Empereur au Pape Paul III. ſur les affaires de l'Evêché de Malthe : Il fait menacer le Cardinal Ghi-

Ghinucci nommé à cet Evêché par le Pape Clement VII. La Lettre de l'Empereur Charles-Quint au Grand-Maître sur les intérêts de l'Eglise : Paul III. se trouve engagé dans les différends de Malthe : Bosius fortifie son parti : Paul commence à se desister : résoud d'accommoder les différends.

A Peine Charles V. se fut-il embarqué sur la Capitane de l'Armée Royale sur Mer, qu'il fit publier à son de Trompe, sur le haut de la poupe, une Déclaration, par laquelle il promettoit de donner à chacun de quelque état qu'il fût, haut, ou bas Officier, simple Soldat, Fantassin, ou Cavalier, Capitaine, Matelot, ou Pilote, & même Forçat de Galere, une pension sa vie durant, proportionnée à la qualité de la condition & de la charge de la personne, & à la nature, & au nombre de la famille. Et outre cela d'assigner aux Veuves & aux enfans de ceux qui étoient morts en cette guerre, soit par le fer, ou de maladie, une pension qui commenceroit à courir du même jour de leur mort. Dans le même-tems (les ordres ayant été ainsi donnez) la même Déclaration fut publiée sur toutes les autres poupes des autres Vaisseaux. Jamais

Déclaration digne de louange.

mais on n'avoit entendu donner à aucun Prince, dans quelque occaſion que ce fût, de ſi grands applaudiſſemens que ceux qu'on oüit donner à l'Empereur Charles-Quint après la lecture de cette Déclaration. Ce ne furent que vœux & benedictions en faveur de ce Prince, dont ils faiſoient tellement retentir les airs à l'envi, qu'on eût dit qu'ils avoient deſſein de s'étourdir, & de ſe rendre ſourds les uns les autres. Ces applaudiſſemens furent d'autant plus grands, que dans la même Déclaration il étoit ſpecifié, que Sa Majeſté Impériale donnoit ſa parole de faire la même choſe à l'avenir, en faveur de tous ceux, de quelque nation qu'ils fuſſent, qui le ſerviront en d'autres guerres, particulierement contre les Infidelles, & contre les Hérétiques.

Obſervation. Un Prince Guerrier, & qui ſe plaît à faire de grandes entrepriſes, ne ſçauroit jamais trouver un meilleur moyen de ſe faire bien ſervir ; c'eſt le vrai ſecret de trouver des Soldats lors qu'on en veut faire des levées. Comment, je vous prie, les gens peuvent-ils être encouragez à aller s'enrôler ſous les enſeignes d'un Capitaine, lors qu'ils voyent les Soldats eſtropiez les uns d'une maniere, & les autres de l'autre, & tout-à-fait hors d'état de travailler, courir à milliers par les ruës, & man-

mandier en tems de paix, après avoir essuyé les fatigues de la guerre, un morceau de pain pour l'amour de Dieu ? Quelle honte n'est-ce pas à des Princes, & quelle bréche à leur générosité ; mais à leur honneur, de laisser croupir & languir dans la derniere indigence & misere, les personnes & les familles, non-seulement des simples & malheureux Soldats, mais aussi des Officiers, qui sont souvent demeurez estropiez, après s'être dépoüillez du peu qu'ils avoient pour les bien servir à la guerre ? Si les Princes ne veulent point avoir de l'honneur, qu'ils ayent du moins quelque conscience ; s'ils ne se soucient pas du scandale qu'en reçoit le monde, qu'ils fassent quelque réflexion sur ce qu'ils doivent à Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'une Déclaration si juste, si pieuse, si digne d'un aussi grand Empereur, qu'étoit Charles V. fut reçûë avec des applaudissemens si extraordinaires.

L'Empereur fit voile avec un vent favorable vers la Sicile, & étant arrivé dans le Port de *Trapani*, il licentia les Vaisseaux Espagnols qui lui appartenoient, & ceux qui lui avoient été donnez par le Roi de Portugal son parent, aussi-bien que l'Escadre du Pape, commandée par Ursin ; & il est certain que tous s'en retournérent chargez d'une très-grande quantité de riches

Charles V. arrive en Sicile. 1535.

ches dépoüilles, & d'un bon nombre d'Eſclaves des deux Sexes, ſans compter les Eſclaves Chrétiens de leur propre Nation, pour les mettre en ſûreté dans leur païs. Outre cela l'Empereur envoya à l'Impératrice 50. très-belles Eſclaves Turques & Moreſques, depuis l'âge de 6. ans, juſqu'à 20. & 50. Eſclaves des plus beaux, auſſi du même âge, pour en choiſir pour elle le nombre qu'il lui plairoit, & en faire du reſte des preſens à ſes Dames, & au Prince Philippe; il lui envoya de plus une infinité de choſes rares & précieuſes priſes au Sac de Tunis, & de *Bona*, & qui par ordre des Officiers Généraux, avoient été réſervées (comme il eſt bien juſte) pour l'Empereur.

Il entre en triomphe dans Palerme.

Ce Prince s'arrêta quatre jours à Trapani pour mettre ordre à toutes ces choſes; & de-là il paſſa par terre à Mont-Real, où il ſéjourna huit jours, à la priere de la Ville de Palerme, juſqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs de l'entrée que les habitans de cette Ville ne pouvoient, ce ſemble, ſans manquer de zéle, s'empêcher de faire à un Empereur, leur Monarque, qui retournoit victorieux & triomphant de ces Barbares, qui avoient été ſi long-tems leur fleau. Cette pompeuſe entrée de l'Empereur dans cette Ville Capitale de ce Royaume, arriva le 13. Septembre.

tembre. La marche commença par les Eſclaves Chrétiens de ce Royaume, qui avoient été délivrez. Les femmes alloient les premieres, quatre à quatre, ajuſtées ſelon leur âge, avec une Matrone à leur tête, laquelle portoit en ſa main un Crucifix d'un beau travail. Les hommes ſuivoient quatre à quatre, ſelon leur âge, avec un Crucifix porté devant eux; & après avoir fait un tour dans les deux principales ruës, ils furent pourvûs de logement par les Hoſpitalieres, & le lendemain matin il fut donné à chacun, & à chacune (dépenſe à laquelle le Vice-Roi fit enſuite contribuër tout le Royaume) ce qui lui étoit néceſſaire pour ſe conduire dans le lieu de ſa naiſſance. Pour retourner maintenant à la Cavalcade, il parut d'abord d'une maniere admirablement belle à voir, cent habitans armez comme des gens de guerre, mais tous vétus de ſoye d'une même couleur, & preſque du même âge: Charles V. fut reçû à la porte, diſtante de cent pas du Gouvernement de la Ville, ſous un Dais de brocard d'or parſemé d'Aigles à deux têtes. Quelques pas au-delà du Dais, quatre des principaux Nobles de Palerme lui preſenterent, de la part de la Ville, un Cheval, dont les harnois & les ornemens furent eſtimez cent mille écus, de ſorte que Charles-Quint étant deſcendu

de

de dessus le sien, & monté sur celui-ci, les mêmes Gentils-hommes lui tenant l'étrier & la bride, il fit present du sien à ces mêmes Seigneurs, les priant de tirer au sort à qui il appartiendroit. Il fut ainsi solemnellement conduit dans la Cathédrale, où après une courte priere, il jura sur le Missel la conservation des Priviléges de la Ville, & du Royaume, & ensuite il fut de la même maniere accompagné, parmi une multitude innombrable de peuple, au superbe Palais de Guillaume *Ajutamichristo*, richement meublé, rencontrant par-tout en son chemin divers Arcs de Triomphe.

Part pour Messine.

Charles V. séjourna à Palerme, pour recevoir les Ambassades des Villes & autres lieux, & pour mettre en sa perfection ce Gouvernement, durant l'espace de 30. jours entiers, pendant lesquels ce ne fut que jeux, joûtes, & bals, & il témoigna sur tout se plaire aux bals, pour lesquels on ne lui avoit pas remarqué jusqu'alors une grande passion; il se fit même quelque plaisir de rendre le soir assez tard, environ à deux heures de nuit, (parce qu'il employoit le jour aux affaires) *incognito* quelque visite courte, aux principales Dames & autres belles, *avec plusieurs desquelles* (écrit Bagni) *s'il ne fut pas chaste, il fut au moins secret & discret.* Ayant ensuite déclaré Vice-Roi de ce Royaume, Don

DONNA CATHERINE
CARACCIOL
Princesse de Bisignano

Don *Ferrand Gonzague*, il partit pour Meſſine, où il fut reçû avec beaucoup de pompe, & magnifiquement regalé, mais il ne s'y arrêta que cinq jours : Réſolu d'aller à Naples par terre, il paſſa à Reggio, où ayant fait débarquer les Eſclaves Chrétiens Italiens (les autres avoient déja été envoyez à Marſeille, en Sardaigne, & dans l'Iſle de Corſe) il envoya le reſte de ſes Vaiſſeaux à Gênes.

Il paſſa tout droit par la Calabre Citerieure & Ulterieure, trouvant par-tout de grandes foules de gens ; mais ſans s'arrêter en aucun lieu, ſi ce n'eſt trois jours à Coſence, où *Pierre Antoine Sanſeverin*, Prince de Biſignano, vint avec un cortége de plus de cent Gentilshommes richement vêtus, le prier de vouloir aller prendre pendant quelques jours, le plaiſir de la chaſſe dans les forêts voiſines de cette Ville. Charles V. informé que ce Prince, qui avoit environ 56. ans, avoit épouſé depuis deux ſeulement une Princeſſe de 22. doüée de tant de perfections & de graces, qu'elle pouvoit paſſer pour la plus parfaite beauté du Siecle ; l'Empereur, dis-je, averti de cela, n'eut pas de peine à accepter l'invitation qui lui étoit faite ; il ſe rendit volontiers à Biſignano, où il fut reçû avec une magnificence Royale ; la Princeſſe étant allée au-devant de lui, habillée en Chaſ-

Reçû à Biſignano.

Chasseuse à cheval, d'une propreté à enchanter, & accompagnée de Chasseurs, & de Chasseuses; & le soir elle lui donna le bal, tout composé de Chasseurs, & de Chasseuses. Le lendemain matin, Charles-Quint alla rendre visite à la Princesse dans son Appartement, & ayant fait couler dans le discours ces paroles: *Ma belle Princesse, je voudrois que Monsieur le Prince eût une Femme plus vieille, & vous un Mari plus jeune*; la Princesse lui répondit, *Vôtre Majesté est jeune, & Empereur, pour y remedier.* Charles V. passa quelques jours à Bisignano, plus avec la Princesse, qu'avec le Prince, qui fût créé Chevalier de la Toison, & mis en possession d'une grande étenduë de Pays, jusqu'aux murailles de Cosence. L'Empereur étant ensuite parti, le Prince & la Princesse le suivirent pour l'accompagner jusqu'à Naples, la Princesse allant souvent en Litiere avec Charles-Quint; de sorte que si ce Prince ne l'eût pas pour Favorite, il ne manqua ni à l'un, ni à l'autre. Je dirai en son lieu, ce qui arriva de plus à Naples.

[a] *Modestie des femmes 1535.*

[a] Quantité d'Auteurs ont parlé de ces amours de Charles V. avec Dona Catherine, Princesse de Bisignano, les uns plus, les autres moins; mais *Gauzi*, qui vivoit en ce temps-là, & qui a écrit les *jalou-*

sies

ſies du Mariages, blâme fort cette Princeſſe, comme une perſonne, qui renonçant à toute pudeur, employa toutes les ruſes, & toutes les actions laſcives dont elle pût s'aviſer, pour ſe faire aimer de Charles V. qui, ſelon l'Ecrivain, fut plûtôt recherché & ſollicité, qu'il ne rechercha & ſollicita. Mais quand cela ſeroit, comme je n'ai pas de peine à me le perſuader, pourquoi s'en étonner tant? La femme a plus de raiſon de deſirer l'homme, que l'homme de déſirer la femme. Il ſemble qu'il ne convient pas à la modeſtie du ſexe, de faire les premieres avances en matieres d'amourettes; d'où vient qu'il y a une infinité d'Auteurs qui ont écrit, que le Poëte doit toûjours repreſenter la Femme comme réſiſtant à l'Amant, & la peindre non ſeulement difficile & ſévere, mais en quelque maniere cruelle, afin de faire davantage éclater en elle l'honnêteté, & pudeur. Mais, à le bien prendre, c'eſt une loi à laquelle l'homme aſſujettit la femme par un principe d'interêt, ou de jalouſie; car pour la Nature, elle inſpire de tout autres ſentimens.

Ariſtote, le Prince des Philoſophes, écrit que *la matiere appéte la forme, comme la femme appéte l'homme.* Voilà une loi plus naturelle. Ainſi la femme, parce qu'elle eſt elle-même un Etre incomplet, eſt

Si la femme doit appéter l'homme.

eſt pouſſée par la nature, à ne pas cacher à l'homme l'amour qu'elle a pour lui. En effet, la principale fin pour laquelle l'homme eſt fait, n'eſt pas proprement pour s'adonner à l'amour (quoi qu'il n'y en ait que trop qui en abuſent) il y a d'autres fins plus nobles, pour leſquelles il eſt né? ſçavoir, de cultiver la terre, de maintenir la Societé Civile, de tenir les rênes du Gouvernement, de faire valoir les trafics, & les commerces, de voyager par Mer, & par Terre, d'apprendre tous les Métiers, & les Arts, tant libéraux, que mécaniques. Mais à bien conſidérer la femme, il ſemble qu'elle ne ſoit au monde pour autre choſe, que pour ſe faire aimer, puiſque c'eſt de ſes amours, que dépend la conſervation du Genre-humain: d'où vient que la femme d'un grand Patriarche ſe voyant ſtérille, crioit toûjours à ſon Mari: *Da mihi libros alioquim morior.* donne-moi des enfans, autrement je ſuis morte. De là eſt venu l'uſage de permettre aux femmes tous ces ornemens exceſſifs, & tout ce luxe, qui ſont autant de langues par leſquelles elles demandent tacitement, mais éloquemment & efficacement aux hommes, d'avoir pour elles de la tendreſſe & de l'amour. Je ne parle pas ici de cette paſſion d'amour effrénée, à laquelle ſe ſont laiſſées dominer, à leur honte éternelle,

nelle, quelques Femmes, comme une *Semiramis*, qui se déclara amoureuse de son propre Fils, d'une *Mirrha*, qui témoigna à son Pere qu'elle étoit épriſe d'amour pour lui, d'une *Agrippine*, qui proposa effrontément à l'Empereur son fils, de lui servir d'amant; d'une *Medée*, d'une *Ariane*, d'une fille du Roi de *Megare*, & de je ne sçai combien d'autres.

Exemples, qu'elle peut le faire.

Je parle de certaines amours qui pourroient être plus naturelles, étant certain que si cette passion n'est pas tout à fait permise, elle est au moins fort excusable dans les femmes, d'autant plus qu'elle est autorisée par l'exemple des Déesses mêmes, qui n'ont pas fait façon de se déclarer amoureuses de quelques jeunes hommes, comme la Lune d'*Endimion*, Venus d'*Adonis*, Cibele d'*Attis*, & tant d'autres. Quand l'amour d'une femme a pour objet une personne qui le mérite; si les Critiques ne peuvent l'approuver & le louër, du moins l'humanité ne peut s'empêcher d'y compâtir. Qui n'excusera pas *Didon*, d'avoir découvert sa flamme amoureuse au grand Prince Troyen, qui l'avoit allumée dans son ame? *Isiphile*, d'avoir tâché d'enflammer le fameux Jason de ses feux? *Penelope* qui témoigna une si tendre & si forte passion à Ulysses? & *Sapho* la Poëtesse, qui se rendit si amoureuse de ce beau jeune homme, 1535.

homme, qui par sa cruauté, & par ses mépris, lui causa une mort tragique ?

Autres encore. Quelqu'un pourroit peut-être me répliquer, que les hommes, qui doivent être comme les Anges Gardiens de la modestie, & de la chasteté des femmes, sont obligez de les détourner prudemment de ce penchant qu'elles peuvent avoir à l'amour, & de tâcher de les guerir de cette folle & dangereuse passion. Et pourquoi le faire, si c'est leur interêt d'en profiter ? Salomon qui a donné tant de beaux & sages enseignemens, regarda peut-être dédaigneusement la Reine de Saba, qui s'étant renduë, je ne sçai de quelle maniere, amoureuse de lui, vint du bout du monde pour le trouver ? Tout au contraire, il la reçut avec de grands honneurs, lui fit des caresses extraordinaires, & la renvoya avec des marques sensibles de sa sagesse humaine, dont il lui fit plusieurs leçons, si l'on en croit quelques Historiens. *Talistre*, Reine des Amazones, vient aussi trouver Alexandre le Grand à son retour d'Hircanie, comme le rapportent Plutarque, Onescrite, Diodore, & autres ; & si l'on ajoûte foi à ce qu'en dit Gaudence dans sa Vie, étant devenuë éperdûment amoureuse de ce Conquérant, elle voulut avoir de sa lignée. Alexandre la chassa-t'il comme une franche effrontée ? Nullement. Il lui fit un accuëil

accueil civil & galant, & la retint 13. jours entre ſes bras avec beaucoup de tendreſſe. Quelle merveille ſeroit-ce donc, qu'une Princeſſe de 22. ans, jointe par un fâcheux mariage avec un Mari de 56. eût d'elle-même conçû de l'amour pour un auſſi grand Héros, qu'étoit Charles V. Prince bien fait de ſa perſonne, alors à la fleur de ſon âge, & au plus haut point de ſes Victoires & de ſes Triomphes ? Et pourquoi s'étonner qu'un ſi grand Triomphateur ſouffre qu'une ſi rare Beauté triomphe de ſon cœur en certains momens de repos & de délaſſement ? Paſſons à autre choſe.

Charles V. arrivé près de Naples le 22. de Novembre, s'arrêta dans un petit Village, appellé *Pietra Bianca*, juſqu'à ce que tous les préparatifs fuſſent faits pour la Cavalcade, & il logea au Palais de Bernardin Martorano, Noble Coſentin, & le plus conſidérable de tout le Pays, où il demeura trois jours. Enſuite le Jeudi 25. jour de ſainte Catherine, fut deſtiné à cette ſolemnelle Cavalcade, pour laquelle Naples fit les plus ſuperbes préparatifs, ſans avoir égard à la dépenſe qui fut infinie, faiſant bien voir qu'elle étoit véritablement la Capitale des Capitales de Charles V. Les Syndics des Seggi (Aſſemblées de la Nobleſſe) ſortirent les premiers au-devant de lui, & l'on eut ſoin de choiſir A Naples. 1535.

les plus riches, & les plus puiſſans Barons du Royaume, afin que chacun d'eux pût de ſon côté paroître avec une magnificence Royale ; ils furent au nombre de cinq, dont le Chef fut Ferrand Sanſevrin, Prince de Salerne, vêtu d'un manteau de velours, avec une nombreuſe & ſuperbe Livrée, ſuivis de douze Elus, ſix de la Nobleſſe, & ſix du Peuple, chacun avec ſa Livrée particuliere ; outre les Enſeignes de la Ville, ils étoient précédez de douze Portiers, & de douze Trompettes de la Ville, avec leurs Caſaques ordinaires, mais toutes neuves ; enſuite venoient 30. Nobles, ſix par chaque Aſſemblée, tous montez ſur des Chevaux richement harnachez, & entourez chacun de ſa Livrée.

On va au-devant de Charles V. hors de la Ville.

Ils partirent tous de la Place de ſaint Laurent, où ils s'étoient mis en ordre, & étant ſortis par la porte *Capoana*, ils rencontrerent l'Empereur auprès du *Poggio Reale*, & étant tout à l'inſtant deſcendus de cheval, ils embraſſerent les genoux à ce Prince, qui demeura à cheval, après quoi Annibal de *Capoa*, Procureur de la Ville, lui parla en ces termes uſitez en ce temps-là : *Très-Invincible Majeſté, & Sacrée Puiſſance Catholique. La conſolation, & la joye que vôtre très-fidelle Ville reçoit aujourd'huy de vôtre glorieuſe venuë, ſont ſi gran-*

si grandes, qu'il n'eſt pas poſſible de les concevoir, ni de les exprimer. Nôtre Seigneur veüille, s'il eſt ainſi convenable pour ſon ſaint Service, que ce ſoit pour la conſervation de Vôtre Perſonne ſacrée, l'agrandiſſement de vôtre très-fidéle Etat, le bien de vôtre très-fidéle en particulier, & l'avantage de tous les très-fidéles Peuples de vôtre Royaume. L'Empereur, quoiqu'il parlât très-bien Italien, lui répondit néanmoins en Eſpagnol, en ces mots : *Non meno tomo yo plazer por ver tan buenos, y leales Vaſſallos*, Je ne prens pas moins de plaiſir à voir tant de bons, & fidéles Vaſſaux. On crut que Charles V. qui n'étoit pas Eſpagnol, & qui parloit fort bien Italien, avoit répondu en langue Eſpagnole aux Députez d'un Royaume en Italie, avec quelque deſſein ; ſçavoir, pour leur faire connoître que ce Royaume dépendoit de la Couronne de Caſtille, ce que ſes Succeſſeurs ont toûjours affecté de faire dans toutes les occaſions, & ſouvent avec des manieres propres à la fierté, & à la hauteur Eſpagnole.

Enſuite, *Don François Caraffe* s'étant approché, lui preſenta à genoux deux clefs d'or, au nom de tous les Habitans, & les accompagna des paroles ſuivantes. *Très-Invincible, Sacrée, & Catholique Majeſté ; Vôtre très-fidelle Ville a conſer-* Complément. 1535.

vé ces clefs, pour les remettre à Vôtre Majesté, comme à son Seigneur, & à son Roi. Cela dit, Caraffe lui baisa la main droite, avec laquelle il reçut les clefs, qu'il lui rendit sur le champ, en disant: *Estas claves stan bien guardadas, en poter d'esta mia fedelissima Cividad*; Ces clefs sont bien gardées, étant entre les mains de ma très-fidelle Ville. Caraffe s'étant retiré, Antoine Macedonius, un des Elus du Peuple, s'avança, & presenta à l'Empereur au nom de la Ville, le Prince de Salerne, élû nouveau Syndic pour cette fonction, se servant à genoux des paroles qui suivent, quoique le Syndic demeurât debout: *Très-Invincible Majesté Catholique, vôtre très-fidelle Ville a créé avec un applaudissement universel, son Syndic, le Seigneur Don Ferrand Sanseverin, Prince de Salerne, que je presente, en son nom, à Vôtre Majesté, afin de l'accompagner, & de la servir dans cette joyeuse journée de son entrée dans cette Ville durant tout le temps qu'il lui plaira de l'honorer de sa très-glorieuse presence.* Charles V. répondit: *y lo tomo à mucho plazer*, j'en suis très-content; & incontinent après l'ayant fait monter à cheval, il le mit à sa main gauche. En même temps les Elus de la Ville, après avoir fait une profonde réverence, remonterent à cheval, précédant les Barons du Royaume. Char-

Charles V. étoit monté sur un très-beau cheval Maure, avec la selle, la bride, & les autres harnois, d'un travail, d'une délicatesse, & d'une beauté extraordinaire, aussi-bien que d'un très-grand prix, n'y ayant partout que des broderies d'or, relevées en bosse, & garnies de Diamans, de Perles, & autre pierres précieuses. Il étoit vêtu d'un Juste-au-corps de velours violet très-fin, avec un haut-de-chausse, & des bas blancs, & un Chapeau de velours à la mode Allemande, orné d'un fort beau Plumet; & il portoit pendant, sur sa poitrine, le Collier de la Toison d'or, où brilloient plus de cent gros diamans. Il ne voulut point paroître avec des habits plus magnifiques & plus riches, pour faire voir, qu'il étoit le premier à se conformer au Réglement, qu'il avoit fait renouveller trois ans auparavant sous peine de bannissement, sur la maniere de s'habiller dans ce Royaume. *Comment Charles V. étoit vêtu.*

J'ajoûte ici que les Syndics de Naples ayant reçû l'avis que Charles V. venoit dans cette Ville, lui écrivirent aussi-tôt, pour supplier Sa Majesté de vouloir dispenser, au moins pour trois mois, de ce rigoureux Réglement des habits: mais l'Empereur leur avoit répondu, *qu'il n'entendoit pas qu'il fût violé pour une heure seulement, & que la bonne grace d'un ha-* *Réglement.*

bit modéſte, jointe à un cœur gay, valoit mieux que les vêtemens les plus magnifiques, & contribuoit beaucoup à une bonne économie. En effet, il eſt certain que les Barons de ce Royaume, ſuperbes de leur naturel, & toûjours pleins d'envie, & d'émulation les uns contre les autres, ſe ſeroient ruïnez ſans un tel frein, & il n'y auroit point eû aſſez pour eux de tous les brocards d'or & d'argent, qui ſe font à Florence, à Lucques, à Genes, & à Paris même, Villes qui ſe trouverent toutes fruſtrées des grandes eſperances qu'elles avoient conçûës à cet égard, juſqu'à établir dans cette vûë de nouvelles Manufactures.

Ordre plus circonſtancié de la Cavalcade, 1535.

C'eſt ainſi que le rapporte *Summonte*, auquel j'ai crû devoir me conformer beaucoup, en ce qu'il décrit plus particulierement de cette entrée ſolemnelle que l'Empereur Charles fit dans Naples, n'ayant trouvé aucun autre Ecrivain plus exact, & qui ſe ſoûtienne mieux que lui dans le recit de cet évenement. En un mot, la pompe, pour être modeſte à l'égard des habits & des ornemens, n'en fut pas moins ſuperbe, ni moins majeſtueuſe, pour ce qui concerne l'ordre qui y fut obſervé, & la qualité des perſonnes qui s'y trouverent. Comme Charles V. mit le pied ſur le ſeüil de la porte de la Ville, on oüit

joüer

joüer toute l'artillerie, le canon de la Ville répondant à celui des trois Châteaux, & au bruit des acclamations des peuples qui s'y mêlerent, & qui ne ceſſerent juſques bien avant dans la nuit ; & quoi qu'il y eût une foule épouvantables de gens, qui crioient, *Vive l'Empereur Charles, vive le Triomphateur des Barbares, vive nôtre très-glorieux Monarque.* Outre cela, il y avoit dans tous les balcons du Palais une infinité d'inſtrumens de muſique, qui formoient des concerts très-mélodieux. Comme je m'aſſûre qu'une deſcription plus exacte de cette Cavalcade, ne peut que faire plaiſir au Lecteur ; j'en continuerai l'ordre d'une maniere plus circonſtanciée.

Cinquante *Continuovi* ordinaires, alloient devant, ſuivis des Capitaines des Places, au nombre de 40. & ceux-ci des *Conſulteurs.* Enſuite paroiſſoient, ſelon leur rang, les Barons du Royaume deux à deux, montez ſur de ſuperbes chevaux, juſqu'au nombre de 230. en y comprenant les Barons, les Marquis, les Comtes, & les Ducs, après leſquels venoit le Prince de Biſignano au milieu des deux Princes de *Sulmona*, & de *Stigliano*, chacun précédé, & ſuivi de plus de 40. Eſtafiers de ſa livrée. Derriere eux marchoient 12. Trompettes, portant la Livrée de la Vil- *Continuation.*

le, & 12. Fifres, qui faiſoient tous enſemble un concert fort agréable de leurs inſtrumens. Après eux, alloient les 4. Maſſiers de la Ville, à cheval, la tête nuë, avec des bâtons d'argent, garnis des Armes du Royaume, derriere leſquels venoient les Élus du Peuple, ſuivis des ſept Grands Officiers du Royaume, vêtus de ras blanc, avec de longues Robes d'Ecarlate, & montez ſur de très-beaux chevaux. Ceux qui exerçoient ces Charges en ce temps-là, étoient Don Ferrand Spinello, grand *Protonotaire*, Don Ferrand Cardone, Duc de Somma, *Grand Amirante*; Don Antoine Grattinaria, Comte de Caſtro, *Grand Chancelier*, Don Aſcanio Colonna, *Grand Connétable*, Don Ferrand Sanſeverin, Prince de Salerne, *Grand Confalonier* (le Fils de ce dernier, qui en qualité de Syndic, alloit avec Charles, occupoit la place de ſon Pere) portant en ſa main l'Etendard du Royaume, avec 24. Habitans armez tout autour. Don Alphonſe Piccolomini, Duc d'Amalfi, *Haut-Juſticier*, Don Carlos de Guevara, Comte de Potenza, Grand Senéchal; ces deux derniers ne s'y trouverent pas en perſonne. Aprés venoient *Pierre Loüis Farneſe*, Duc de Parme, magnifiquement vêtu, n'étant pas ſujet au Réglement, & à ſon côté, Don *Pierre de Tolede*, Viceroi de Naples.

Enfin

Enfin paroiſſoit l'Empereur ſous un Dais, ayant à ſa gauche le Prince de Salerne, comme il a été dit, & devant lui, auſſi à cheval, Don Alphonſe d'Avalos, le vaillant, & fortuné Marquis de Vaſto, qui en vertu de ſa Charge de Chambelan, portoit en ſa main l'épée nuë. Le Dais tout pur d'or, & d'un travail extrêmement délicat & beau, mais ſimple & leger, afin qu'il fût moins peſant, étoit porté par les 30. Nobles des cinq Seggi, magnifiquement vêtus, tête-nuë, & chacun portant ſon Bâton de bois doré. Autour de l'Empereur, marchoient quatre Nobles, un pour chaque étrier, & deux qui ſoûtenoient la bride, tous nûë-tête. Immédiatement après l'Empereur, venoit à cheval le Capitaine des Gardes, entouré de cent Hallebardiers, & d'autant de Mouſquetaires, tous habillez de neuf. Ils étoient ſuivis des Conſeillers d'Etat, des trois Régens du Conſeil du Collateral, du Preſident, & des Conſeillers du Roi au Conſeil de Sainte Claire, du Lieutenant, & du Preſident de la Chambre Royale, & des Officiers de la grande Cour de la *Vicairie*, avec leurs habits de cérémonie, trois à trois, à cheval. *Charles V. paroît.*

Quoique toute cette Cavalcade fût pompeuſe & éclatante, néanmoins on ne pouvoit s'empêcher d'attacher ſur tout ſes *Sa fin ne mine.*

yeux sur la Majesté du Triomphateur, qui effectivement avoit une bonne mine digne d'être admirée, tout concourant à la relever dans ce grand Monarque, la gayeté du visage, qui sans rien diminuer de la gravité, & de la Majesté convenable, laissoit voir à ceux qui le regardoient, des marques de cette douceur, & de cette affabilité dont son ame étoit remplie; la vigueur de son âge, laquelle étoit d'autant plus forte & robuste, qu'il n'étoit qu'au commencement de sa virilité: un regard fier & hardi, mais sans avoir rien d'affreux ni de terrible; un visage bien fait, & bien formé, avec une juste & belle disposition de toutes les parties de son corps, d'autant plus qu'à Cheval, on ne voyoit pas sa taille, qui n'étoit gueres au-dessus de la médiocre.

Grand concours. Je veux ajoûter ici (aussi-bien ne reste-t'il plus aucune memoire, d'aucun triomphe si grand, depuis ceux des Romains) avant que de passer outre, que la renommée d'une entreprise si glorieuse, la grandeur, & la splendeur d'une Ville si Royale; & les avis du superbe triomphe, dont on faisoit les préparatifs dans cette Ville, exciterent la curiosité de toute l'Italie, & même des Etrangers les plus éloignez, qui, sans avoir égard à la dépense, accoururent à Naples en si grande affluence, qu'on

qu'on fit compte, qu'en ce jour-là il se rencontra dans cette Ville plus d'un million d'Etrangers de l'un & de l'autre Sexe. Ce qui donna lieu à ce bon mot : *Carlo havea spopolato l'Europa d'Armi, accio lo vedesse bien armato l'Africa, al presente Spopelà l'Italia d'huomini, per andare à vederlo triomphante in Napoli. Charles V. avoit dénué l'Europe d'Ames, afin que l'Afrique le vît bien armé, & presentement il dénuë l'Italie d'hommes, pour aller le voir triomphant à Naples.* Mais la Pasquinade fut encore plus curieuse à Rome, où Pasquin ayant été representé sans souliers, & interrogé par son Camarade Marforio, pourquoi il alloit ainsi ; il lui répondit : *Perche non vi sono Calzolari par far mi scarpe, essendo tutti andati in Napoli al Triompho del Imperador Carlo. Parce qu'il n'y a pas de Cordoniers pour me faire des souliers, étant tous allez à Naples, pour voir le Triomphe de l'Empereur.*

Le commun Proverbe dit : *Que ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne, est toûjours bon.* Pour dire la vérité, je trouve qu'après avoir vû dans cette Vie d'un si grand Empereur, avec toutes les particularitez les plus convenables, le succès d'une des plus glorieuses entreprises, en son espece, qu'aye jamais faite, & exécutée dans

Relation de Mr. Ter.

les Siécles passez, l'Armée la plus aguerrie, si toutefois il s'en est jamais vû aucune, qui le fût plus que celle-ci; après, dis-je, une expédition si circonstanciée, qui est sans contredit le plus héroïque, & le plus éclatant de tous les exploits d'un si puissant Empereur; il semble qu'il soit d'une nécessité indispensable, de faire une exacte description du Triomphe que méritoit un si illustre Triomphateur, tant pour embellir cette Histoire, qu'à cause de la liaison naturelle qui se trouve encore entre les matieres. Véritablement Charles V. avoit déja triomphé à Palerme, mais son triomphe dans cette Ville ne fut qu'un essay, & une copie, en comparaison de celui de Naples, lequel fut comme l'original. De plus, entre tous ceux qui ont parlé de cette entrée de l'Empereur dans Naples, & qui l'ont décrite, je n'en ai trouvé aucun (comme je l'ai déja observé) qui l'ait circonstanciée avec l'exactitude, & l'élégance qu'elle mérite, excépté *Summonte*, qui s'en est dignement acquité; c'est pourquoi le Lecteur ne trouvera pas étrange, que desormais je suive entierement cet Auteur, jusqu'à la fin de la description de cette solemnelle Cavalcade, & des superbes Arcs de Triomphe.

Arc de

Charles V. ainsi entré solemnellement par

par la porte *Capaona*, non sans beaucoup de peine & d'embarras, à cause de la grande confusion de peuple, élevant un peu les yeux vers la Ville, il témoigna voir avec plaisir un Arc de Triomphe extrêmement haut & magnifique, mis dans sa derniere perfection. Sa hauteur étoit de cent pieds, sa largeur de quatre-vingt-dix, & sa grosseur de cinquante. Il y avoit à Façade trois portes, dont celle du milieu étoit de six pieds plus haute que les deux autres côtez, à l'un & à l'autre desquels il y avoit encore une petite porte qui répondoit aux deux autres. Devant, il y avoit vers l'Orient huit colomnes, posées sur quatre bases, ou piedestaux, lesquelles paroissoient être de porfire, avec des chapiteaux dorez. Sur la premiere Base étoit representé un amas confus de toutes sortes d'Armes de Mer, auquel on avoit mis le feu, c'est-à-dire des Rames mises en pieces, des Mâts de Vaisseaux rompus, des Navires brisez, des éperons de Galeres, des pieces de Gouvernail & de Mâts, avec l'inscription, ou la Devise qui suit: Triomphe plus.

Ex Punico Vota elapsa.

C'est-à-dire.

Le succès de la Guerre d'Afrique, & la Victoire qui en a été remportée, satisfait, & surpasse les vœux & les desirs du Public.

Sur

Sur la seconde Base à main droite, étoit une Femme accablée de tristesse, & poussant des soûpirs, attachée à un arbre, au côté de laquelle étoit couché un vieux Dieu des Eaux, aussi fort triste, dit *Bragrada*, Fleuve d'Afrique, sans guirlande : La Femme signifioit l'Afrique, avec ces paroles :

Fletus tibi solatia Cæsar.

Qui veulent dire.

O Empereur vainqueur, nos pleurs & nos gémissemens, sont pour toi, & pour les tiens, une source de plaisir & de joye.

Sur la troisiéme Base à gauche, étoient quelque Brebis blanches, couronnées de lauriers, avec une écharpe noire au milieu, devant un Autel de Sacrifice, où étoient gravez ces mots suivans.

Zephiris, & reduci Fortunæ.

Ce qui veut dire.

Sacrifice aux Zephirs qui ont heureusement conduit l'Armée Impériale en Afrique, & à la Fortune qui lui a procuré un heureux & victorieux retour.

Sur la quatriéme & derniere Base étoient en un monceau des Armes Africaines qui brûloient, comme des Arcs, des Fléches, des Trousses, des Javelots, des Turbans, &

& des Corcelets de fer, avec cette Inſcription.

Jam toto ſurget Gens aurea mundo.

C'eſt-à-dire.

Nous ne ſommes plus bonnes qu'à être brûlées, puis qu'une nouvelle Nation Impériale & illuſtre naît au monde.

Sur les corniches de chaque couple de Colomnes, tout au haut, il y avoit quatre Coloſſes, l'un du grand Scipion l'Africain, l'autre de l'Invincible Jules-Ceſar, le troiſiéme du grand Alexandre de Macedoine, & le dernier du vaillant Annibal de Carthage. Les deux premiers étoient placez au milieu, Jules-Ceſar à la droite, & Scipion à la gauche, & aux pieds de chacun on avoit mis une Inſcription.

Celle d'Annibal étoit telle.

Victo mihi gloria Victor.

Qui ſignifie.

O Empereur, il me fut auſſi glorieux d'avoir été vaincu par le Romain Scipion, qu'il l'eſt aujourd'hui à l'Afrique de pouvoir ſe vanter d'avoir été domptée par Toi qui ſurpaſſe Scipion.

Celles de Jules-Céſar étoit:

Noſtræ ſpes maxima Roma.

Qui

Qui signifie.

O grande esperance de nôtre Rome, celui qui en est aujourd'hui Empereur, étant à juste titre beaucoup plus illustre que moi César n'ai jamais été.

Celle de Scipion étoit renfermée en ce peu de paroles.

Decentius Africæ nomen.

Ce qui veut dire.

Quoi que je porte, ô Empereur, le surnom d'Africain, il ne t'est pas moins dû qu'à moi, puis que si je vainquis & subjuguai Carthage, ce ne fut qu'après un long & grand carnage des Romains, & des Italiens, mais tu as vaincu & dompté une autre Carthage, sçavoir Tunis, en peu de tems, sans aucune perte, & presque sans aucune effusion de sang des tiens.

Celle d'Alexandre le Grand étoit énoncée en ces termes :

Quantùm Colles præcellit Olimpus.

C'est-à-dire.

O glorieux Empereur, qui n'es pas moins grand ni moins élevé que le Mont Olimpe, dont la hauteur semble toucher le Ciel, & cela pour l'heureuse victoire que tu as remportée en si peu de tems contre tant d'ennemis.

Après

Après cela il y avoit sur tous quatre ensemble cette Inscription.

O Lux tu nostri, Decus, & gloria Mundi.

C'est-à-dire.

Tu es la gloire, & la lumiere, non-seulement de nôtre Ville, mais aussi de tout le monde.

Dans la même face étoient cinq Tableaux, dans quatre desquels étoit representée l'Expédition d'Afrique, avec la prise de la Goulette, de Tunis; & la fuite de Barberousse; au milieu étoit placé le plus grand de ces Tableaux, lequel contenoit la dédicace de l'Arc de Triomphe à Sa Majesté Impériale, dédicace qui étoit énoncée dans les termes qui suivent.

Imp. Cæs. Carolo V. Augusto Triumphatori Felicissimo Ottomanicæ Præfecto Classis, Terrâ, Marique profligato, Africæ Regi tributo indicto, restitutis XX. Captivorum millibus, receptis maritimis oris, undique prædonibus expurgatis, Ordo, P. Q. Neapol.

Ce qui veut dire.

La Noblesse, & le peuple de Naples ont érigé cet Arc à l'honneur de Charles V. Auguste Empereur, Triomphateur très-

très-heureux de la fureur Ottomane, après avoir mis en déroute, & défait les Armées de Mer, & de Terre, des Ennemis, avoir rétabli l'Afrique, imposé un Tribut à son Roi, donné la liberté à 20. mille Esclaves Chrétiens, & nettoyé toutes les Côtes de la Mer de Corsaires.

Derriere ledit Arc, qui regardoit la Ville, il y avoit d'autres Colomnes sur autant de Bases; sur la premiere desquelles il y avoit quantité de Trompettes, de Lances, & de Hallebardes toutes entortillées de laurier avec l'Inscription suivante.

Sint omnia læta.

C'est-à-dire.

Que la Guerre soit desormais changée en une douce & profonde Paix, que tout soit rempli d'allegresse & de joye, pour la Victoire de l'Empereur.

Sur la seconde Base il y avoit une Tête de Lion avec les yeux ouverts, & affreux, dans un Bouclier, lesquels representoient la valeur de l'Empereur, avec cette Inscription:

Terreat Austriades & primus, & ultimus Orbis.

Ce qui veut dire.

La valeur de l'Empereur est la premiere, & la derniere du monde.

Sur

Sur la troisiéme Base il y avoit un Sacrifice qui se faisoit sur le Mont de Vulcain, avec des sermens verds, & avec cette Inscription :

Spondet majora peractis.

Qui signifie.

On te promet, ô Vulcain, de plus grands Sacrifices, après les autres Victoires, qui ne peuvent manquer de suivre celle ci.

Sur la derniere Base il y avoit plusieurs Chardons, avec cette Inscription :

Quocumque loco.

C'est-à-dire.

De même que le Tournesol de quelque maniere que ce soit qu'il se tourne, regarde vers le Ciel, ainsi l'Empereur sera victorieux dans toutes ses entrepriſes, contre quelque homme, & en quelque lieu que ce soit.

Sur le haut des autres il y avoit quatre autres Colosses, de quatre Empereurs de la Maison d'Autriche, savoir, Rodolphe, Albert, Frederic, & Maximilien, aux pieds de chacun desquels il y avoit une Inscription :

Celle de Rodolphe contenoit les paroles que voici :

Generis Lux unica nostri.

C'est-à

C'eſt-à-dire.

O Empereur, unique Gloire de nôtre Race.

Celle d'Albert étoit exprimée en ces mots :

Majoribus majus Decus ipſe futurus.

C'eſt-à-dire.

O illuſtre Empereur, tu feras honneur aux plus grands Princes mêmes.

Celle de Frederic portoit :

Attollet noſtros ad Aſtra Nepotes.

Qui veut dire :

Celui-ci élevera nos Neveux, & ſes Enfans juſqu'aux Cieux.

Celle de Maximilien diſoit :

Sic Pelea vicit Achilles.

Ce qui ſignifie.

Comme le grand Achilles vainquit Pelea, Fils de Neptune, ainſi tu as vaincu l'Afrique.

Enſuite il y avoit un Vers commun à tous, que voici :

Hanc decet Imperii frena tenere Domum.

Qui ſignifie.

Cette Maiſon eſt véritablement digne de tenir les rênes de l'Empire.

Dans quatre des cinq Tableaux qui étoient au-deſſus, étoient repreſentez les illuſtres

illuſtres exploits de Hongrie, & la Victoire de Vienne. Et dans le plus grand Tableau du milieu, il y avoit une Dédicace à l'Empereur, énoncée en ces termes.

Cæſ. Carolo V. Potentiſſimo Imperatori, Religione Aug. Juſtitia maximo, Indulgentiâ Victori Pietate, PP. ob fugatum in Pannonia ad Hiſtrum Solimanum Turcarum Imp. & Chriſtianam Remp. liberatam, Ordo, P. Q. Neapol.

Ce qui ſignifie.

La Nobleſſe & le Peuple de Naples érigent, parmi la joye & l'allegreſſe, cet Arc de Triomphe à l'Illuſtre & Glorieux Empereur Charles V. très-Puiſſant, très-Religieux, très-juſte, & clement Monarque, pour avoir battu en Hongrie Soliman, Empereur des Turcs, délivré & étendu la Religion Chrétienne.

A l'un des côtez dudit Arc, il y avoit onze Tableaux, & à l'autre autant. Dans le premier étoit la Nymphe Cimodoce, & Nérée monté ſur quelques Monſtres Marins, avec cette Inſcription:

Quaſcumque per undas.

Qui veut dire.

Nous traverſons hardiment les Mers les plus dangereuſes.

Dans

Dans le second Tableau étoit representé Eole sur une montagne, ayant un sceptre dans sa main droite, & dans sa gauche une Inscription :

Felix quocumque vocaris.

C'est-à-dire.

Eole sois propice & favorable à l'Armée Navale de l'Empereur.

Dans le troisiéme Tableau on voyoit des Dieux Marins, avec divers fruits sur leurs épaules, & dans leurs mains, lesquels ils portoient pour les presenter, & tous montez sur des Monstres Marins ornez de coquillages avec l'Inscription qui suit :

Quoniam tenet omnia Cæsar.

Ce qui signifie.

Nous portons des presens à l'Empereur, parce qu'il étend également son Empire sur la Mer, & sur la Terre.

Dans le quatriéme Tableau il y avoit des Nimphes Marines, avec des Corbeilles pleines de corail, de perles, & de pierreries, enjolivées de diverses choses qui naissent dans la Mer, avec l'Inscription suivante :

Sumissus adorat Oceanus.

C'est-à-dire.

Tout l'Ocean rend humblement hommage

mage à l'Empereur victorieux & triomphant.

Dans le cinquiéme paroiſſoient trois Sirénes, qui étoient oiſeaux de la ceinture en bas, & femmes aîlées de la ceinture en haut, avec des inſtrumens de muſique entre leurs mains, avec ce mot.

Solus eris nobis cantandus ſemper in Orbe.

C'eſt-à-dire.

Toi ſeul dans le monde ſeras deſormais le noble & digne ſujet de nos chants.

Dans le dixiéme Tableau on remarquoit des Vaiſſeaux qui navigeoient en toute ſûreté, & quelques Villes dans le Port deſquelles on voyoit des hommes, dont les uns ſe divertiſſoient, les autres nageoient, les autres étoient ſans rien faire, & des Dauphins qui ſembloient ſe joüer, & ſauter dans la Mer, avec ces paroles.

Nobis hæc otia fecit Cæſar.

C'eſt-à-dire.

C'eſt aux fatigues & ſoins de l'Empereur, que nous ſommes redevables de ce repos, & de ces plaiſirs.

Dans le ſeptiéme Tableau étoient repreſentez le Nil, le Danube, & l'Inde, Fleuves très-fameux, avec des Couronnes briſées, un Crocodile, & un Cheval Marin, accompagné de quelques poulains, avec cette Inſcription :

Operum

Operum ſi mulacra tuorum.

Qui veut dire.

Ce ſont ici de vives repreſentations des merveilleux & fameux exploits de Toi, & de tes ſemblables.

Dans le huitiéme Tableau étoit Cimodoce, Nymphe Marine, avec des Naſſes où entroient pluſieurs poiſſons, qui ſignifioient l'adreſſe & la fortune de l'Empereur, à l'Empire duquel les Royaumes venoient ſe ſoûmettre, avec ces paroles.

Omnia ſunt Meritis Regna minora tuis.

Qui ſignifient.

Tous les Royaumes du monde ſont au-deſſous de tes mérites, & de ta vertu.

Dans le neuviéme Tableau étoit repreſentée une Aigle ſur un Globe de la Terre, avec ce mot:

Partiri non potes Orbem, ſolus habere potes.

Qui veut dire.

Tu ne peux partager le monde avec qui que ce ſoit, & tu es ſeul digne de le poſſeder tout entier.

Dans le dixiéme étoit le Temple de la Gloire, rempli de dépoüilles, avec l'Inſcription qui ſuit:

Primus Idumæis cinget tua tempora Palmis.

C'eſt-

C'eſt-à-dire.

L'Empereur ſera le premier qui aura l'honneur de remporter des Victoires & des dépoüilles ſur les Iduméens, c'eſt-à-dire, les Arabes, les Arméniens, & les autres peuples de l'Aſie.

Dans l'onziéme & dernier Tableau, il y avoit des Autels diſperſez par le monde, dans les lieux rudes, raboteux, & incultes, avec ces paroles :

Quoſcumque viderit Occaſus & Ortus.

C'eſt-à-dire.

Sur tous les Autels qui ſont depuis l'Orient juſqu'en l'Occident, l'Empereur fera offrir le grand & Divin Sacrifice de la Religion Chrétienne, qu'il fera embraſſer à tous les Peuples.

De l'autre côté de l'Arc, dans le premier Tableau, étoit repreſenté le Capricorne, tout environné d'Etoiles, avec cette inſcription :

Nunc omnia jure tenebis.

Qui veut dire.

O Empereur, tu poſſederas juſtement tout ce qui eſt ſous le Ciel.

Dans le ſecond Tableau étoit le Belier de

couleur rouſſâtre, avec d'autres animaux qui paiſſoient dans un Pré, émaillé de diverſes fleurs, avec ces paroles :

En Tellus meritò largitur honores.

C'eſt-à-dire.

C'eſt à bon droit que pour faire honneur à l'Empereur la Terre de toutes parts s'émaille de fleurs.

Dans le troiſiéme il y avoit un Aigle, qui lançoit des foudres avec un pied, en diſant :

Antè ferit, quàm flamma micet.

C'eſt-à-dire.

Cette Aigle foudroye les Ennemis, avant que d'avoir fait ſemblant de les attaquer.

Dans le quatriéme il y avoit le Navire Argo, changé en conſtellation, avec l'inſcription ſuivante.

En altera quæ vehat Argo delectos Heroas.

C'eſt-à-dire.

Charles V. mérite d'avoir ce Navire, ou un ſemblable.

Dans le cinquiéme il y avoit deux colomnes, l'une de nuée, & l'autre de feu, par leſquelles étoient repreſentez deux Capitaines

pitaines de l'Empereur, ſçavoir le Marquis de Vaſto par la colomne de feu, parce qu'il commandoit ſur la Terre, & André Doria par la colomne de nuée, parce qu'il commandoit ſur Mer, avec cette inſcription :

Quâ Terra, quâque patent Maria.

C'eſt-à-dire.

Ce ſont-là les deux vrayes Colomnes par l'une deſquelles l'Empereur ſoûmet à ſon Empire la Terre, & par l'autre la Mer.

Dans le ſixiéme Tableau étoit repreſenté un combat d'un Aigle contre un Dragon, lequel ſignifioit la guerre de l'Empereur contre Barberouſſe, avec cette inſcription.

Viciſti, & Victum jam cernis tendere palmas.

Ce qui veut dire.

Tu as vaincu, Empereur, & tu vois l'Ennemi dompté contraint d'implorer humblement ta clémence.

Dans le ſeptiéme Tableau étoient repreſentez les Livres Luthériens qui brûloient, avec ces paroles :

Abolere nefandi cuncta Viri monumenta jubet.

Ce qui ſignifie.

Le très-Religieux Charles ordonne, que tous les Livres de la doctrine de l'impie Luthérien ſoient brûlez.

Dans le huitiéme Tableau il y avoit un Crocodile, & des Arbres des Indes, leſquels croiſſent toûjours, avec cette deviſe :

Nullas recipit tua gloria metas.

C'eſt-à-dire.

Ta gloire n'a point de bornes, & elle ne peut manquer d'être immortelle.

Dans le neuviéme Tableau étoient dépeintes les trois Parques, avec une inſcription qui ſembloit ſortir d'une nuée, & qui ne contenoit que ce peu de mots :

Imperium ſine fine dedi.

C'eſt-à-dire.

Je t'ai donné un Empire ſans bornes, & ſans fin.

Dans le dixiéme il y avoit certains Diadêmes que des aſpics entortilloient, avec ce mot :

Quantas obſtent en aſpice vires.

Ce qui veut dire.

Les Infidelles, & les Ennemis de la ſainte Foi, ſe vantent de leurs forces, & de leur malice.

Dans

Dans l'onziéme & dernier Tableau, étoient repreſentez pluſieurs Capitaines au milieu de leurs triomphes, avec cette inſcription.

Moliuntur ſumma Triumpha.

C'eſt-à-dire.

Les grandes & illuſtres victoires ſont dignes du triomphe.

A côté il y avoit une Colomne étenduë en long, qui d'elle-même, par le moyen de certaines machines, tiroit une Arbalêtre contre les ennemis, avec ce môt.

Ingenium ſuperat vires.

C'eſt-à-dire.

L'induſtrie fait plus que les forces, & c'eſt plus à ton génie, qu'à ta puiſſance, ô grand Empereur, que tu es redevable de tes victoires.

Sous les portes du milieu de l'Arc il y avoit dix Tableaux, dans l'un deſquels étoit la Victoire avec deux Couronnes dans ſa main; d'un côté elle tenoit l'honneur armé à l'antique, couronné de laurier avec des palmes à la main; de l'autre côté elle tenoit Sa Majeſté Impériale, portant d'une main un Sceptre, & de l'autre une bale; & les couronnoit tous deux des deux di-

tes Couronnes, avec cette inſcription :

Ex uno tecum, tecum utero.

Qui veut dire.

Moi Victoire, cet Honneur, & Toi, ſemblons être ſortis d'une même ſource.

Dans le ſecond Tableau, étoit l'immortalité ſur de certains monceaux d'Armes, & de livres ouverts; on y voyoit auſſi le Tems aſſis qui les tenoit ſous ſes pieds, & qui avoit une lance à la main, avec ces paroles:

Nullum docent ſentire laborem.

C'eſt-à-dire.

Je ne trouve aucune fatigue dans la profeſſion des Armes, puiſque par elles je ſuis déja immortaliſé.

Dans le troiſiéme Tableau il y avoit pluſieurs Couronnes antiques, avec cette inſcription :

Sparguntur in omnes, in te miſta fluunt.

C'eſt-à-dire.

Toutes les Couronnes qui ſont partagées entre les autres Princes ſont dûës à ton mérite, & dévroient être raſſemblées ſur ta tête.

Dans le quatriéme Tableau il y avoit pluſieurs

fleurs Chameaux chargez de Lauriers, de Palmes, & de Couronnes, avec cette inſcription :

Pars quota Triumphi.

Qui veut dire.

C'eſt-là une partie de tes Triomphes.

Dans le cinquiéme Tableau ſe voyoit la Paix couronnée d'une Guirlande, ayant à la main une Corne d'abondance, & accompagnée de certaines autres Nymphes, qui s'occupoient à cuëillir des fleurs dans un Pré émaillé, avec cette inſcription :

Terrâ, parta jam Pace, Marique.

C'eſt-à-dire.

Nous pouvons deſormais nous promener ſeuls par les Prez, ſans rien craindre, puiſque l'Empereur fait régner la Paix ſur la Terre, & ſur la Mer.

Dans le ſixiéme Tableau on remarquoit la Joye couronnée de fleurs, avec diverſes Nymphes qui joüoient de quelques inſtrumens, avec cette inſcription :

Felici lætentur omnia Sæclo.

Qui ſignifie.

Que tout ſe réjoüiſſe dans cet heureux ſiécle.

Dans le ſeptiéme Tableau ſe voyoit la Clémence, entourée de pluſieurs Capitaines proſternez à terre, avec leurs Armes jettées à leurs pieds, comme s'ils euſſent voulu demander pardon, avec pluſieurs autres Soldats: & cette inſcription au bas:

Nulla eſt Victoria major.

C'eſt-à-dire.

La plus grande, & la plus belle de toutes les Victoires, c'eſt d'exercer la clémence.

Dans le huitiéme Tableau étoit l'humanité avec Sa Majeſté, qui recevoit le Roi de Tunis chaſſé, avec les ſiens, habillé à la Moreſque, lequel donnoit diverſes choſes, avec ces paroles:

Tibi noſtra Salus benè creditur uni.

Ce qui ſignifie.

O Empereur, c'eſt avec raiſon que nous avons mis nôtre ſalut entre vos mains.

Dans le neuviéme étoit la liberté, qui d'une main donnoit aux Soldats de l'or pris de certains Vaſes antiques, & de l'autre tiroit une chaîne, & la donnoit à ces Soldats avec ce mot:

Nulla meis ſinè te quæretur gloria rebus.

C'eſt-à-dire.

Sans

Sans toi, ô Libéralité, on ne s'empreſſeroit guére à chercher la gloire.

Dans le dixiéme Tableau étoit la Gloire, tenant d'une main un Trophée, & de l'autre une Palme auſſi entortillée de Trophées, auſſi avec ces paroles :

Hac itur ad Superos.

C'eſt-à-dire.

C'eſt par chemin qu'on arrive à une Gloire ſemblable à celle des Dieux.

Sous l'autre moitié de l'Arc il y avoit dix autres Tableaux, dans l'un deſquels étoit le prudent Quintus Fabius Maximus, avec une tête de Femme, qui avoit des aîles, & deux Serpens parmi ſes cheveux, laquelle tête étoit miſe auprès de ſes pieds, & repreſentoit la Prudence, qu'eut ce fameux Romain, avec ce mot :

Mundi nova Gloria Cæſar.

Ce qui veut dire.

O Empereur, nouvelle Gloire du monde.

Dans le ſecond Tableau étoit Seleucus de Locres, qui ſe fit crever un œil à lui-même & un autre à ſon Fils, pour ſatisfaire la Loi qu'il avoit faite, avec cette inſcription :

En quæ divisa beatos efficiunt, collecta tenes.

C'est-à-dire.

Les Vertus divisées dans les autres Hommes, & qui les rendent heureux, se trouvent réünies en vous, ô Empereur.

Dans le troisiéme étoit representée une Estacade, que Charles marquoit dans l'eau avec un courage admirable, & l'on y lisoit l'Inscription que voici :

Fortitudini per omnia hæret Cesar.

C'est-à-dire.

L'Empereur fait toutes choses avec une force, & une grandeur de courage extraordinaire.

Dans le quatriéme étoit le vertueux Caton, avec un vase d'or sous ses pieds, lequel representoit la tempérance de l'Empereur, avec ces paroles :

Tu continentissime Cæsar, tui maximum decus Imperii.

C'est-à-dire.

Très-modéré Empereur, Vous êtes le plus grand ornement de vôtre Empire.

Dans le cinquiéme Tableau étoit representée la Ville de Sagunte, qui, plûtôt que

que de manquer de fidélité aux Romains, se brûloit avec ce qu'elle avoit de plus précieux ; l'Empereur étant par-là loüé de ce qu'il s'étoit volontiers exposé aux plus grands périls pour la défense de la Foi ; & il n'y avoit ici aucune Inscription.

Dans le sixiéme il y avoit une boëte de Pandore rompuë au fond, d'où il sembloit que l'esperance étoit sortie, avec l'Inscription qui suit :

Astris æquabit honores.

Qui signifie.

Il y a tout lieu d'esperer que l'Empereur élévera sa gloire jusqu'aux Cieux.

Dans le septiéme étoit Paula Busa très-riche, & très-généreuse Demoiselle de la Poüille, qui nourrit près de dix-mille Romains sauvez de la défaite de Cannes. Et pour cette raison, Elle étoit representée avec quantité desdits Soldats dépoüillez & affligez, ausquels elle donnoit des vêtemens, & autres choses. Et la devise étoit celle-ci (*Cæsareo*) c'est-à-dire : C'est sur tout au nom de l'Empereur, qu'il convient d'exercer la charité.

Dans le huitiéme Tableau étoit representée l'Entrée de César dans le Temple d'Hercule, où voyant la statuë d'Alexandre, il se mit à pleurer, considérant les

grands exploits de ce Roi de Macédoine, avec cette Inſcription.

Quid ſi noſtri C ſaris acta?

C'eſt-à-dire.

Combien plus Céſar eût-il eu ſujet de s'étonner, s'il eût vû, & entendu les illuſtres & merveilleuſes actions de nôtre grand Empereur?

Dans le neuviéme Tableau étoit Alexandre, qui tenoit à la main gauche un gobelet plein d'eau qu'il ſe contentoit de regarder, ſans en boire, avec cette inſcription.

Hoc quoque me ſuperis Africa teſtis erit.

C'eſt-à-dire.

L'Afrique peut rendre témoignage, ſi j'ai auſſi ſupporté la ſoif dans la Guerre que j'y ai faite.

Dans le dernier Tableau étoit repreſenté Céſar, lorſqu'il paſſa de Brindes à Durazzo, mépriſant les périls de la Mer; ce qui marquoit le courage intrépide de nôtre nouveau Céſar, avec ces paroles:

Et tranſire dabunt, & vincere fata.

Ce qui ſignifie.

Ton heureuſe deſtinée te donnera les moyens

moyens de traverſer les plus dangereuſes Mers, & de ſurmonter toutes ſortes d'obſtacles.

Sa Majeſté Impériale après avoir un peu conſidéré cet Arc, paſſa deſſous la grande porte, & ſe rendit tôt après au *Seggio*, ou lieu de l'Aſſemblée de Capuana, où il trouva ſur deux baſes une Minerve, Déeſſe de la Sageſſe, & Jupiter nud de la ceinture en haut, ayant un foudre à la main, & à ſes pieds une Aigle, avec ces mots:

Sat mihi Cœlum; poſthac tua fulmina ſunto.

C'eſt à-dire.

O Empereur, le Ciel me ſuffit pour mon partage, prens deſormais les foudres, & range à leur devoir les Habitans de la Terre, que je laiſſe ſous ton Empire. Au bas de Minerve on liſoit cette inſcription:

Seu Pacem, ſeu Bella geras.

C'eſt-à-dire.

O grand Empereur, ſoit que tu faſſe la Paix, ou la Guerre, la Sageſſe t'accompagne toûjours, & régle toutes tes actions.

Plus avant on appercevoit la Foi qui ſortoit d'un Lierre, & qui en étoit toute entortillée, avec cette inſcription:

Sic

Sic perire juvat.

Qui veut dire.

Que Charles V. avoit beaucoup entrepris, & beaucoup ſouffert, pour avoir été inviolablement attaché à la Foi.

De-là ce grand Empereur s'en alla à la plus grande Egliſe, qu'il trouva richement ornée, & tapiſſée de divers brocards, qui ébloüiſſoient les yeux des Spectateurs. Sa Majeſté n'y fut pas plûtôt arrivée, qu'elle y fit ſa priere, après que l'Elû du Peuple lui eût preſenté le couſſin, & qu'il eût reçû la benediction du Vicaire; l'Elû Antoine Mormile, en preſence de tous les Princes, Barons, & Officiers, porta le Miſſel, & le preſenta à Sa Majeſté, juſtement dans l'endroit, où on lit ces mots, *Te igitur, &c.* & l'Elû du Peuple tenant les Capitulaires, Hector Minutolo lui demanda le Serment, diſant, Sacrée Impériale, Catholique Majeſté, les Princes très-ſages & très-juſtes, comme eſt Vôtre Majeſté Impériale, ont accoûtumé de confirmer par ſerment les Privileges, les Capitulaires, & les Graces qu'ils ont accordez à leurs fidéles Sujets & Vaſſaux, & de s'obliger de les faire inviolablement obſerver par leurs Miniſtres & Officiers. C'eſt pourquoi vôtre très-fidelle Ville ſupplie très-hum-

humblement Vôtre Majesté Impériale, de vouloir bien promettre, & jurer d'observer, & faire observer par ses Ministres & Officiers, les Loix publiques, les Constitutions, les coûtumes, & les Réglemens touchant les choses Ecclesiastiques de vôtre Royaume, aussi-bien que les Privilèges, les Graces, & les Capitulaires de vôtre très-fidelle Ville, accordez par les anciens Rois de la Maison d'Arragon, confirmez particulierement par le Roi Ferdinand le Catholique vôtre Ayeul d'heureuse mémoire, & par Vôtre Majesté Impériale elle-même. Ainsi l'Empereur ayant ôté son bonnet, & mis la main sur le *Te igitur*, dit : *Yo quiero, y juro observar, y hazer observar todos los Privilegios, Gracias, y Capitulos, concessos à Esta Fidelissima Cividad por los otros Reies, y a un mas conceder. Je promets & jure d'observer, & de faire observer, & même d'augmenter tous les Priviléges, Graces, & Capitulaires accordez à cette très-fidelle Ville, par les autres Rois.* *Sermens de Charles V.*

Après cela, le Clergé entonna le *Te Deum laudamus*, & Sa Majesté sortant de l'Archevêché, remonta à cheval comme auparavant, cinq d'entr'eux, & un du Peuple portant le Dais ; & étant arrivez au bout de la Place du *Seggio* de *Capuana*, près du vieux Marché, ils remirent le Dais entre *Ordre avec lequel on porte le Dais.*

entre les mains de cinq perſonnes du *Seggio* de *Montagna*, & ainſi il alla de Juriſdiction en Juriſdiction, marchant dans l'ordre à peu près qu'on garde dans la Proceſſion du ſaint Sacrement; Les Nobles qui portoient le Dais, étant changez de tems en tems, auſſi-bien que les deux qui tenoient la bride du cheval de l'Empereur; l'Elû du Peuple qui aidoit à porter le Dais, étoit auſſi changé de lieu en lieu, afin que de cette maniere l'honneur fût partagé, auſſi bien que la peine, entre les Conſeillers, & les Capitaines des Places de la Ville; il n'y eut que les deux Favoris, qui portoient deux des côtez du Dais qui ne furent jamais changez. Arrivez à la Place de ſaint Laurent, où eſt le Palais du Gouverneur de la Ville, qui eſt entre les mains des Nobles & du Peuple; on y trouva deux Statuës, dont l'une étoit celle de la Foi, vêtuë de blanc, qui ſembloit montrer ledit Palais avec cette inſcription:

Hic mihi certa Domus, tuta hic mihi Numinis Ara.

Qui veut dire.

C'eſt-là le Palais, & l'Autel très-aſſuré de la fidélité de l'Empereur.

L'autre Statuë étoit un Simulacre de la Victoire, repreſentée avec des aîles, & avec

avec une Couronne de laurier, tenant d'une main une autre Couronne de chêne, & de l'autre une palme, qu'elle presentoit à Sa Majesté Impériale, en lui disant:

Spondeo digna tuis ingentibus omnia cœptis.

C'est-à-dire.

O Illustre Empereur, je te promets de seconder toutes tes grandes & fameuses entreprises, & de te rendre toûjours victorieux & triomphant.

Sur la corniche paroissoit un petit Tableau où le monde étoit representé, & tout autour le Soleil qui poussoit les chevaux de son chariot, pour fournir plus promptement sa carriere, avec cette inscription:

Jam illustrabit omnia.

Qui signifie.

Que Charles V. comme un vrai Soleil, avoit rempli l'Univers de l'éclat de ses actions.

Ensuite de cela, il se transporta au Seggio de *Montagna*, où il trouva la Statuë d'Hercules, ayant les Colomnes au cou, avec cette inscription:

Extra

Extra anni, Solisque vias.

Ce qui veut dire.

O Empereur, ta vertu portera tes Armes, & ton nom beaucoup au-delà des Colomnes d'Hercules.

Il trouva encore dans ce même endroit la Statuë d'Atlas, qui portoit le Ciel sur ses épaules, avec ce mot :

Majora tuarum pondera Laudum.

C'est-à-dire.

Tes fameux & signalez exploits sont au-dessus de toute loüange.

Sa Majesté poursuivant son chemin se trouva peu de tems après au Seggio de *Nido*, où l'on voyoit posez sur deux Bases deux Colosses, un de Mars, qui s'étant dépoüillé de ses Armes, les presentoit à l'Empereur, avec ces paroles :

Mars hæc, ut redeas spoliis Orientis onustus.

C'est-à-dire.

Mars te donne ses propres armes, parce que tu es digne de les porter, & que par elles tu retourneras victorieux des Turcs, & chargé des riches dépoüilles de l'Orient.

L'autre Colosse étoit la Statuë de la Renommée

nommée toute pleine d'aîles, de langues, de bouches, & d'yeux, qui ſont tous les organes, par le moyen deſquels elle a connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe; & de ſa main droite elle tenoit une Trompette, pour le publier partout, avec cette Deviſe:

Nil ultra quo jam progrediatur habet.

Ce qui ſignifie.

Ta valeur & ta vertu, ô glorieux Empereur, ſont déja paſſées de l'un à l'autre hemiſphere, & ſi bien connuës dans toutes les parties de l'Univers, qu'elles ne laiſſent plus rien à la renommée.

Charles V. ayant paſſé cette Place, ſe trouva peu après devant l'Egliſe de ſaint Auguſtin, où réſide le Gouvernement du peuple de la Ville. Là, outre un bel Arc qu'on y avoit dreſſé (comme on le dira) on voyoit ſur une Baſe la Statuë d'une Femme, plus grande que toutes les autres Statuës, laquelle tenoit dans ſa main gauche une Corne d'abondance, & dans ſa droite un grand Gouvernail, avec cette inſcription:

Pour avoir été fidelle.

Cette Statuë ne repreſentoit autre choſe que la liberté d'avoir ſon Gouvernement, accor-

accordée par Sa Majesté à son fidelle Peuple, pour récompense de sa fidélité ; au bas de la Statuë étoient écrits ces mots :

Cæsaris invicti Turca triumphus erit.

Ce qui veut dire.

L'Empereur allant de victoire en victoire ; bien-tôt nous verrons la fureur Ottomane réprimée par ce grand Prince, & ces Infidelles vaincus & enchaînez, suivre le Char de son Triomphe.

Sur la porte par laquelle on entre dans la Maison de Ville, étoient écrits ces deux mots :

Fidei Simulacrum.

C'est-à-dire.

Ici est le Simulacre de la Foi.

Au-dessus étoient gravées les Armes, & les Enseignes de l'Empereur vis-à-vis les unes des autres, au bas desquelles on voyoit d'un côté la Vérité, & de l'autre l'Honneur & l'amour dépeints, avec cette inscription :

Fidelitati perpetuæ P. Parthenop.

C'est-à-dire.

Le Peuple de Naples a voüé une inviolable fidélité à l'Empereur, & est attaché à son

son service avec amour, vérité & honneur

Ayant passé ce lieu, il se retrouva dans la Ruë Sellaria, où étoient representez une merveilleuse Montagne, & les Géans qui avoient entassé les uns sur les autres les Monts Pelia, Ossa & Olympe, pour faire la guerre à Jupiter, & escalader le Ciel: Les Géans étoient d'une taille énorme, avec des piéces de montagnes sur les épaules. Sur le haut de la Montagne paroissoit une Aigle de grandeur prodigieuse, qui étendoit ses aîles, & sembloit se soûtenir dans l'air; & quand Sa Majesté arriva dans la Ruë, on eût dit que cette Aigle eût foudroyé les Géans, toute la montagne parut en feu; on entendit retentir de toutes parts un bruit, & un fracas si grand & si horrible, qu'on l'eût pris pour celui de toute sorte d'artillerie; on vit tomber artificiellement quelques-uns des Géans, & sur la porte d'une grotte, qui étoit en cette Montagne, étoient écrites ces paroles: *Charles V. à la ruë Sallaria. Pelia, Ossa, & Olympe.*

Sic per te Superis Gens inimica ruat.

C'est-à-dire.

O Empereur, ainsi soyent détruites par tes fidelles & puissantes Armées, toutes les Nations ennemies, & infidelles.

Sa Majeſté après avoir vû cela, paſſant ſous ladite porte, ſe rendit à la Place de *Perta nuova*, où elle trouva ſur deux baſes deux Coloſſes ; un de Janus repreſenté avec deux viſages, avec un Temple fermé, tenant deux clefs de ſa main droite, s'appuyant de la gauche ſur un bâton, avec ce mot :

In manibus utrumque tuis.

C'eſt-à-dire.

Que la Paix dont on joüiſſoit alors, étoit un fruit de la valeur, & de la ſageſſe de l'Empereur, & que Sa Majeſté étoit l'Arbitre de la Paix & de la Guerre ; c'eſt pourquoi Janus tient les clefs à la main avec le Temple fermé, parce qu'à Rome le Temple de Janus étoit fermé en tems de Paix, & ouvert en tems de Guerre.

L'autre Statuë étoit celle d'une Furie liée ſur un monceau d'armes, pour marquer la fureur, & la rage des Nations infidelles, avec une inſcription énoncée en ces termes :

Cui tanta homini permiſſa poteſtas ?

Qui veut dire.

Quel autre que l'Empereur, a aſſez de force

force & de puiſſance pour réprimer la fureur de ſes ennemis ? Quel autre que lui, eſt capable de ranger chacun à ſon devoir ?

De-là il ſe rendit à la derniere Place du Seggio, dit de *Porto*, où il trouva un Dieu Marin, qui de la main droite s'appuyoit ſur un ancre, & de l'autre tenoit une Trompette marine, avec cette ſentence :

Nuſquam abero, & tuto ſemper te littore ſiſtam.

Qui veut dire.

O Empereur, quand tu ſeras ſur mer; je t'accompagnerai par-tout, & conduirai toûjours heureuſement au Port.

Il y avoit encore la Statuë de la Fortune, laquelle tenoit d'une main ſa Robbe longue, & de l'autre un bâton avec une pomme, & elle ſe poſoit ſur deux baſes, avec ces paroles :

Nec ſatis hoc Fortuna poteſt.

C'eſt-à-dire.

O Empereur, la Fortune regarde comme peu de choſes toutes les Victoires dont elle t'a favoriſé, parce que tu es au-deſſus de tous les honneurs.

Dans

Dans cette Place, & dans chacune des autres, auſſi-bien qu'en celle de l'Hôtel de Ville, il y avoit un Arc couronné de Laurier, & au milieu de chacun d'eux une inſcription que voici :

O Empereur, tu es digne du Triomphe pour les Victoires que tu as remportées en Hongrie, & en Afrique.

Enſuite Sa Majeſté ſe trouva dans la ruë, nommée *Incoronata*, où il ſe rencontra une ſi grande multitude de Peuple, que les Spectateurs n'en étoient pas peu étonnez ; & s'étant approché du fameux & imprenable Château-neuf, Don Ferrand Alarcone, Marquis de la Vallée, qui en étoit Gouverneur, ſortit au-devant de lui, & lui preſenta les clefs du Château. Enſuite l'Empereur remarqua ſur la porte deux Tablettes repreſentées en façon de porphire, avec cette Epigramme Latine :

Ad Carolum Imp. victa Africa.

Regem Aſiæ, Europâ, ſi pellis Victor, & Iſtro,
Africa ſi Terrâ, ſi tibi victa Mari eſt :
India quæ non tota prius ſit pervia Cæſar :
Jam tibi cur iſtam ſpernis ? & illa tua eſt.

Ad

Ad Eundem.

Quam Cæsar, vix mille rates, vix mille cohortes,
Quam vix tot lustris, tot domuere Duces:
A te intra Mensem Lybia Terrâque, Mariqúe
Victa, Asiæ quamvis se tueretur ope.

Ad Eundem.

Axis uterque tuus est Occasus & Ortus,
Sic tuus, hoc cupiunt æquora, terra cupit:
Sol cupit exoriens, ne posthac latiùs Orbem
Cùm moritur, quàm cùm nascitur irradiet.

Vers qu'on peut traduire de la maniere qui suit :

Après avoir vaincu le puissant Roi d'Asie,
En avoir délivré l'Europe & l'Italie ;
Avoir dompté l'Afrique, & par terre & par Mer,
Grand Prince, qui pourra jamais vous résister ?
L'Inde même, autrefois Région impraticable,

Sera pour vous le fruit d'un voyage agréable.
Ce Païs eſt fort beau ; allez le conquerir.
Vous n'avez qu'à vouloir, pour vous l'aſſujettir.

Au même.

Ce Païs autrefois ſi difficile à vaincre,
Auquel tant de grands Chefs n'ont pû ſe faire craindre,
Que Ceſar même eût bien de la peine à dompter,
Avec tant de ſoldats, & ſur Terre, & ſur Mer,
Charles, ne t'a coûté qu'un ſeul mois à réduire.
L'Afrique ſe ſoûmet bien-tôt à ton Empire.
En vain, pour arrêter de ton bonheur le cours,
L'Aſie promptement accourt à ſon ſecours.

Au même.

Vôtre Empire s'étend de l'un à l'autre Pole.
Vous êtes juſtement du Monde entier l'Idole :
Et la Terre & la Mer ſe diſputent l'honneur
De ſervir humblement un tel Dominateur.
Le Soleil en reſſent un plaiſir très-ſenſible,

Il

Il semble s'éjoüir d'une façon visible,
De pouvoir sur vos Terres desormais se lever,
Comme il a le plaisir de s'y pouvoir coucher.

Sa Majesté étant entrée dans le Château, Elle y fut reçûë par le Gouverneur, qui lui presenta les clefs, selon la cérémonie accoûtumée, & aussi-tôt après le Château parut tout en feu, & on entendit joüer l'Artillerie avec un bruit & un fracas si épouvantable, qu'on eût dit que le Monde entier alloit être détruit ; & entr'autres choses remarquables qui arrivérent en cette heureuse journée, on observa que justement comme Sa Majesté entroit dans le Château, & se déroboit par-là aux yeux de la foule du peuple qui l'environnoit, le soleil se coucha aussi en même-tems, & céda la place aux Etoiles, qui ce soir-là parurent si belles & si brillantes, qu'on eût dit qu'elles aussi prenoient plaisir à voir, & à contempler ce victorieux, & triomphant Empereur : depuis que ce grand Prince fut entré dans Naples, les jours furent si clairs, si beaux, & le Soleil si vif, si brillant, si chaud, durant plus de deux mois & demi consecutifs, & la saison étoit si fort radoucie, qu'elle sembloit bien plûtôt être un doux, & agréable Printemps, qu'un Hyver. En un mot, *Charles V. entre dans le Château.*

les froids & les pluyes s'éloignérent tellement de ce Païs-là, que les odoriferantes fleurs d'Oranges, & les agréables & douces roſes ſe vendoient dans une auſſi grande quantité, qu'au mois d'Avril. Je reprens preſentement le fil de l'Hiſtoire.

Mort du Duc de Milan. Sur ces entrefaites, Charles reçut la nouvelle de la mort de *François Sforce*, Duc de Milan, mort dont il ſe conſola d'autant plus facilement, que ce Prince ne laiſſant point d'Héritiers, & le Duché retournant ainſi à l'Empire, comme ſon Fief, il ne révoquoit pas en doute qu'il ne trouvât le moyen (comme effectivement il ſçut bien le trouver) d'en inveſtir ſa Maiſon. Il ne manqua pas néanmoins de prendre auſſi-tôt le deüil, qui, ſelon toutes les apparences, ne pénetra pas fort avant dans le cœur; après avoir envoyé par le même Gentilhomme, qui lui avoit apporté la nouvelle de cette mort, & qu'il renvoya ordre à Don *Antoine de Leva*, celui de ſes Officiers qu'il cheriſſoit le plus, quoi que déja décrepit & accablé d'infirmitez (ſon eſprit néanmoins étoit fort ſain) de prendre en ſon nom poſſeſſion de ce Duché, ſuivant le Traité fait avec Sforce, qu'en cas qu'il vint à mourir ſans héritiers, que Charles V. hériteroit de tous ſes biens. Il lui fit faire de plus le 13. Décembre, dans l'Egliſe de Sainte Marie

la

la Neuve, des funerailles magnifiques, auſquelles aſſiſtérent les Princes, les Seigneurs, & les Grands de la ſuite.

Deux jours auparavant Charles V. avoit reçû à l'audience publique (ſans parler de leur ſolemnelle Entrée dans la Ville) les deux Cardinaux *Piccolomini & Ceſarini*, qui avoient été envoyez par le Pape Paul III. pour complimenter Sa Majeſté Impériale ſur ſes victoires également glorieuſes, & avantageuſes à la Chrétienté, & pour l'inviter à aller viſiter les ſaints lieux de Rome (quoi qu'Ulloa, & Guicchardin ne faſſent aucune mention de cette invitation) & les favoriſer de ſa preſence, après avoir repurgé, & ſantifié par ſon Epée les Païs Barbares de l'Afrique. Et véritablement ces deux Cardinaux furent reçus avec de ſi grands honneurs, & tant de pompe, & de magnificence, que cela fit dire, *Que les Neapolitains avoient donné un Triomphe à Charles V. & que ce Prince en avoit donné un autre aux deux Légats du Pape.* Auſſi Sa Sainteté ne manqua-t'elle pas de faire la même choſe aux Ambaſſadeurs que l'Empereur lui envoya tôt après. Le S. Pere ne ſe contenta pas même de cela, il fit de plus faire à Rome des Fêtes & des Proceſſions ſolemnelles, ſur les Victoires de ce Monarque. *Légats du Pape.*

Dès que ce Prince étoit à Meſſine, il *Alexandre*

de Médicis déclaré Duc.

avoit donné les ordres néceſſaires, afin que la Ducheſſe d'Arſchot, & autres Dames, & Gentils-hommes conduiſirent à Naples *Marguerite* ſa Fille, de laquelle il a été parlé dans la premiere Partie, pour accomplir ſon mariage avec le Prince de Florence, Alexandre de Médicis, auquel elle avoit été promiſe dans le Traité que Charles V. avoit fait avec le Pape Clement VII. promeſſe pluſieurs fois confirmée. Marguerite fut bien reçûë, & embraſſée avec beaucoup d'affection & de tendreſſe par Charles V. ſon Pere, qui avoit réſervé pour elle trois jeunes Eſclaves d'une grande beauté, dont le plus âgé n'avoit que neuf ans; & trois captives auſſi très-belles, & du même âge. Les deux Epoux ſe rendirent en même-tems à Naples, Alexandre y étant venu, accompagné d'un Cortége compoſé de la fleur de la Nobleſſe de Toſcane. La Ville ne manqua pas de faire de ſon côté tous les honneurs convenables; la premiere choſe que fit Charles V. fut de créer Duc Alexandre, & de lui donner l'Inveſtiture de ce tître.

Mariage d'Alexandre avec Marguerite. 1536.

A la fin de Janvier, le mariage de ces Séréniſſimes Epoux fut célébré au Château de *Capoana*, & les nôces durérent quatre jours entiers, avec des fêtes, des réjoüiſſances, des feſtins, des bals d'une magnificence plus que Roïale, auſſi s'agiſſoit-il d'une

ne fille, & d'un Gendre de l'Empereur. Outre les principaux Seigneurs du Royaume, y assistérent *Hercule d'Este*, Duc de Ferrare, *Guidobaldo Feltro de la Rovere*, Duc d'Urbain, *Pierre Loüis Farnese*, Fils de Paul III. *André Doria*, Prince de Melfi, le Duc d'*Albe*, le Comte *de Benevent*, le Viceroi Don *Pierre de Tolede*, *le Marquis de Vasto*, Don *Ascagne Colonna*, & une infinité d'autres; & les Dames qui s'y trouvérent, furent Donna *Marie d'Arragon*, Marquise de Vasto, Donna *Jeanne d'Arragon*, sa sœur, femme de Don Ascagne Colonna; toutes deux d'une extraordinaire beauté; Donna *Isabelle Villomarino*, Princesse de Salerne, Donna *Isabelle de Capoa*, Princesse de Molfetta, femme de Don François Gonzague, la Princesse de de *Bisignano*, de laquelle il a été parlé; Donna *Marie Colonna*, Princesse de la Padulla, femme de Don François d'Este; Donna *Clare Orsina*, Princesse de Stigliano; Donna *Roberte Caraffe*, Comtesse de Madalom, sœur du Prince de Stigliano; la Princesse de *Squillace*, dite par excellence la *Belle*, & plus de dix autres extraordinairement belles & agréables. Après Alexandre & Marguerite, la premiere place fut donnée à Don Philippe de la Noia, Prince de Sulmona, & à Donna Isabelle Colonna, qui étoient aussi fiancez, &

dont les nôces se célébrérent immédiatement après les autres, dans le même lieu, avec une pompe & une magnificence égale, les mêmes personnes y assistérent aussi.

Age disproportionné. Réponses ourieuses.

Les François se moquérent fort de ce mariage d'Alexandre avec Marguerite, & se mirent à en faire des Pasquinades en France, comme s'ils eussent été à Rome, faisant néanmoins sur tout rouler leurs railleries sur la disproportion de l'âge; car Alexandre avoit 50. ans passez, & Marguerite étoit à peine entrée dans sa 13. année. Il y eut là-dessus une plaisante & curieuse avanture. La Princesse de Bisignano, ayant commencé à experimenter que les nouvelles amours font oublier les vieilles, parce que l'Empereur avoit d'autres Maîtresses qu'elle, & regardoit entr'autres de bon œil la Princesse de Squillace, & Donna Jeanne d'Arragon, femme de Colonna, l'une & l'autre parfaitement belles, & pleines d'agrémens, & de charmes; la Princesse, dis-je, de Bisignano, avoit conçû beaucoup de jalousie de ces nouvelles amours de Charles V. quoi qu'elle n'en fît pas semblant, & qu'elle n'oubliât rien pour être toûjours de la faveur & de la confidence. Un jour donc elle ne pût s'empêcher de dire à ce Prince; *Une femme plus âgée conviendroit mieux au Duc Alexandre, & à la Princesse Marguerite*

guerite un mari plus jeune, faisant allusion à ce que lui avoit dit autrefois Charles V. lequel lui répondit, *On n'a jamais un mari vieux, quand on a un Pere jeune & Empereur.* Véritablement Charles étoit tout-à-fait propre à faire des reparties promptes, & subtiles, témoin celle qu'il fit à André Doria, qui lui ayant demandé un jour qu'il regardoit une joûte aux Nôces de Marguerite, comment Sa Majesté la trouvoit? il lui fit cette réponse, *Por burla es muncho, si por verdad es nada.* Ce qui veut dire en François, *si cela s'est fait pour un jeu seulement, c'est beaucoup, mais si c'est tout de bon, ce n'est rien.*

Avanture curieuse.

Mais puisque nous avons parlé de la Princesse de Bisignano, il ne faut pas omettre en ce lieu une curieuse avanture. Cette Princesse avoit un jour recommandé à l'Empereur (d'autres néanmoins écrivent que cela arriva à la Princesse de Salerne) le Baron *Jean-Baptiste de la Tolfa*, Fils du Comte de Serin, qui avoit été condamné pour meurtre à avoir la tête tranchée, suppliant Sa Majesté de vouloir lui accorder sa grace; demande à laquelle l'Empereur répondit simplement *y no la puede azer*, je ne puis pas la donner, ayant ainsi répondu, parce que la Princesse avoit representé que les parens du mort ne vouloient point entendre parler de pardon. La Prin-

ceſſe repliqua incontinent, *la gratia al que ſe puede, yo non lapido à vueſtra Majeſtad*; c'eſt-à-dire, *je ne demanderois pas cette grace à Vôtre Majeſté, s'il y avoit moyen de l'obtenir autrement* : à quoi Charles V. ſe contenta de repartir, *yo mi conſultarè con Cuevas*. C'eſt-à-dire, j'en délibererai avec Cuevas. Le jour ſuivant l'Empereur étant allé en maſque dans la Salle du Bal, il dit à la Princeſſe, qui avoit un bouquet de fleurs, *Senora Princepeſſa deame eſto ramagliez*. Madame la Princeſſe donnez-moi ce bouquet. La Princeſſe qui étoit aſſez familiere avec Charles V. pour connoître ſa voix; lui répondit : *Senor Maſcaro, con Cuevas me conſultare*; c'eſt-à-dire, Monſieur le Maſque, j'en délibererai avec Cuevas; l'Empereur repliqua en ſoûriant, *yo ſto echo lo que me ſe pedio*, voici celui qui le peut. Alors la Princeſſe lui donna le bouquet en diſant : *Senor Maſcaro, yo recibo la merced, tomaſe el ramagliez que yo lo agradeſſo*, Monſieur le Maſque, j'accepte la grace, prenez le bouquet, & l'agréez.

Autre avanture. Je rapporterai ici une autre avanture qui n'eſt pas moins curieuſe, quoi qu'il y ait diverſité de ſentimens entre les Auteurs ſur le jour auquel elle eſt arrivée, les uns voulant que ce ſoit le premier de l'an, d'autres le jour des Rois, & d'autres celui de

de la Purification. Quoi qu'il en soit, l'Empereur étant un jour allé à l'Eglise de Saint Dominique, entendre le Sermon du Pere *Ambroise Salvio* de Bragnuolo, le plus fameux Prédicateur de ce siécle-là ; ce Pere qui n'aimoit pas beaucoup les Luthériens, fit voir par un discours fleuri & éloquent sur l'Evangile du jour, que si l'Empereur vouloit s'acquerir la réputation & le tître de bon Chrétien, il étoit indispensablement obligé de faire la guerre aux Luthériens. Charles-Quint de retour dans son Palais après la Prédication, ayant envoyé chercher le Prédicateur, lui dit : *Pere, quand vous aurez fait en sorte par la force de vos Prédications, qu'un Prince très-Chrétien ne fasse point la Guerre à un Prince Chrétien, alors je ferai la Guerre aux Luthériens.*

Mais puisque nous sommes sur le chapitre des avantures curieuses, je suis d'avis d'en ajoûter ici une troisiéme, qui néanmoins pensa devenir funeste. Dans un Bal qui se tenoit le troisiéme jour des nôces du Prince de Sulmona avec Donna Isabelle Colonna, lesquelles se celebroient aussi à Capoana, comme il a été dit, les Dames s'étant assemblées dans une Sale, en attendant que tout fût prêt, & en ordre, le Marquis de Vasto, comme Chambelan de l'Empereur, donna ordre à *Don Antoine* *Différend entre Tolede & Vasto.*

d'Arragon ſon Parent, d'avoir ſoin des Dames aſſemblées dans cette Chambre, & de prendre garde qu'il n'y entrât perſonne qui pût cauſer du deſordre. Tolede Viceroi de Naples, lequel avoit donné pluſieurs Bals, & pluſieurs feſtins à l'Empereur, ayant rencontré, en ſe promenant par les Chambres de l'Appartement, Don Antoine ſeul avec les Dames, lui ordonna de ſortir de cette Chambre, parce qu'il n'étoit pas, diſoit-il, de la bienſéance, qu'un homme demeurât ſeul avec tant de Dames en un tems de ſolemnitez publiques. Don Antoine répondit que Monſieur le Marquis le lui avoit ainſi recommandé, & qu'il étoit réſolu de lui obéir. *Je veux abſolument*, repliqua le Viceroi, *que vous vous ôtiez d'ici. Et moi*, repartit Don Antoine, *je vous dis que quoi que vous faſſiez, je ne me retirerai pas. Je ſçaurai bien*, ajoûta encore Tolede, *vous faire obéir par force, & vous envoyer en priſon.* Menace à laquelle Don Antoine fit, d'un air mocqueur, la réponſe qui ſuit. *J'ai un bon Roi, qui n'eſt pas loin d'ici, lequel ſçaura bien m'en délivrer.*

Continuation. Le Marquis de Vaſto qui étoit dans une chambre voiſine, informé de cette querelle, y accourut, & demanda ce que c'étoit à Don Antoine, qui lui répondit, le Viceroi veut que je m'ôte de ce lieu où vous m'avez

m'avez mis. Alors le Marquis s'étant tourné vers le Viceroi, lui dit : *Il ne s'ôtera pas.* Auquel le Viceroi répondit : *Il s'ôtera de gré, ou de force.* Le Marquis enflammé de colere, passion fort naturelle aux grands courages, ayant mis la main au poignard, & tiré à demi, jetta un regard fier & méprisant sur Tolede, & lui dit : *Don Pierre, Don Pierre.* Celui-ci ayant fait aussitôt la même chose, & tenant à la main son poignard demi dégaîné, lui repartit : *Marquis, Marquis.* Le bonheur voulut qu'en ce moment l'Empereur arrivât, soit par hazard, ou qu'en ayant eu avis, il fût accouru ; quoi qu'il en soit, il arriva assez-tôt pour empêcher le mal, qui seroit infailliblement arrivé. Ce Prince ne voulant pas que cette Fête fut troublée, interposa son autorité pour mettre d'accord ces deux Seigneurs, qui firent bien mine de se réconcilier, mais cette réconciliation ne fut qu'en apparence, & n'empêcha pas qu'il ne restât dans le fond de leur cœur une haine, qu'ils transmirent à leurs enfans. Le Marquis avoit commis à Don Antoine la garde des Dames, afin qu'il pût trouver l'occasion de parler à Dona Debora Fille du Vice-Roi, de laquelle il s'étoit rendu amoureux ; & celui-ci qui n'ignoroit pas ces amours, vouloit lui ôter ces moïens de les avancer, qu'il cherchoit.

Le

Le ſixième de Janvier, jour de l'Epiphanie, Charles V. introduiſit la coûtume, comme Roi de Naples, de faire quelques graces en cette Fête-là, tant aux Priſonniers, qu'aux Forçats des Galeres, & ordonna qu'à l'avenir à perpetuité, en l'abſence du Roi, le Viceroi exerceroit cette fonction, de faire grace à un certain nombre de Priſonniers, & de Forçats, juſqu'au nombre de 50. tant des uns, que des autres. Mais néanmoins ce jour-là Charles V. aſſis ſur ſon Trône, dans le Palais Royal, & ayant ſur la tête la Couronne du Roi de Naples, donna la liberté à plus de cent, c'eſt-à-dire, à tous ceux que le Viceroi avoit fait amener dans cette grande Sale, devant le Trône, & comme tous ſe mirent à crier, les mains jointes, *Grace, Grace, très-Auguſte Monarque*, Charles V. s'étant levé, dit qu'on leur donne à tous la liberté, & les Lettres de cette grace, franches; & outre cela le Treſorier du Palais donna à chacun des Priſonniers pauvres deux écus. Dans le même tems André Doria s'étant tranſporté ſur les Galeres, en qualité de Grand Amiral, fit grace, au nom de l'Empereur, à un grand nombre de Forçats, ſçavoir 12. par Galere.

Parlement. 1536. Enſuite le huitiéme du même mois ſe tint dans la Ville de Naples, le Parlement général,

ral, auquel assistérent tous les Barons, & Députez des Villes Capitales des Provinces; ensorte qu'entre les Barons & Députez, ou Syndics, en y comprenant ceux de Naples, il se trouva plus de 176. Vocaux. Et comme on eût representé à Charles V. que l'Eglise du Mont Oliveto, où ce Parlement avoit coûtume de s'assembler, étoit un lieu incommode, il ordonna que ce jour-là, & dans la suite, il s'assemblât toûjours à *Saint Laurent*, Monastere des Peres Conventuels de l'Ordre de Saint François, comme on a toûjours continué de le pratiquer. Tout ce Parlement alla en corps au Palais Royal pour recevoir Charles V. qui seul alla à cheval sous un Dais, avec le Manteau Royal, le Sceptre, & la Couronne; deux Nobles du Corps même du Parlement tenoient la bride de son cheval, deux autres Nobles, & deux Syndics se tenoient aux étriers, & alloient nuë-tête, tous les autres marchoient devant & derriere deux à deux, à pié. Dès qu'ils furent arrivez à Saint Laurent, & que Charles V. se fût assis sur le Trône, l'ouverture du Parlement se fit par la nomination d'un Président, qui fût *Don Jerôme Severino*, après quoi l'Empereur s'étant levé, & ayant quitté les habits Royaux dans une Chambre, il s'en retourna *incognito* dans son Palais. Il fut conclu

clu dans ce Parlement, qu'on donneroit à Sa Majesté un present de 300. mille Ducats, qui seroient payez par les Barons, & par tout le reste du Royaume, excepté la Ville de Naples, comme on avoit de tout tems coûtume de faire. On résolut aussi de demander à Sa Majesté quelques Graces, & je ne sçai quels nouveaux Priviléges, jusqu'au nombre de 30. tant au Benefice de la Ville, que des autres Provinces, lesquels furent tous accordez avec beaucoup de bonté.

Duc de Savoye à Naples. Le Duc de Savoye s'étoit déja disposé à passer à Naples avec un superbe cortége, pour rendre visite à un si illustre & si invincible Beau-frere; mais pressé par les François, il se trouva obligé de hâter son voyage plus qu'il n'auroit fait sans cela. En arrivant à Naples, il se détacha de ses gens, & prit la poste pour s'y rendre, afin d'éviter toutes ces cérémonies également incommodes & fastueuses, avec lesquelles il ne doutoit pas qu'on ne se mit en devoir de le recevoir; & effectivement on lui avoit destiné & préparé de grands honneurs. Cela n'empêcha pas qu'il ne reçût l'accueil le plus favorable & le plus obligeant du monde de l'Empereur, qui l'embrassa avec une affection extraordinaire. Et comme le Duc representa entr'autres chose a Charles V. le malheur qu'il avoit d'avoir

d'avoir été dépoüillé de la Savoye, par les armes du Roi François I. les dommages que les Troupes de ce Prince avoient causez à ses peuples, & la disposition dans laquelle elles se trouvoient de passer en Piémont, où il ne doutoit pas même qu'elles ne fussent déja entrées, & que pour toutes ces raisons il le supplioit de lui accorder un prompt secours, tant pour recouvrer ce qu'il avoit déja perdu, que pour empêcher que ses Ennemis ne fissent encore de plus grands progrès. Charles V. qui outre l'affection qu'il avoit pour son Parent, voyoit bien qu'il avoit un très-grand intérêt à s'opposer aux François, ne manqua pas de promettre au Duc toute sorte d'assistance, le priant de s'en retourner par le chemin le plus court, pour se joindre avec Don *Antoine de Leva*, auquel il avoit donné le Gouvernement du Milanez, afin que conjointement avec lui, ils délibérassent sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture presente, & concertassent les moyens les plus propres pour faire une vigoureuse défense, jusqu'à ce qu'il allât lui-même en personne y apporter remede.

Peu de jours après Charles V. partit de Naples, après y avoir séjourné plus de quatre mois. Le jour de son départ fut le 29. du mois de Mars, qu'il s'achemina vers *Charles V. part pour Ro.* 1536

vers Rome, accompagné une demie journée par un Corps de Cavalerie, composé de plus de 500. Nobles, Barons & Magistrats, & outre cela des deux Cardinaux Légats du Pape. Sur les frontieres de l'état Ecclesiastique, il fut reçû par deux Cardinaux envoyez pour ce sujet par le Pontife, avec un bon nombre de Prélats. Arrivé près de Rome, tout le Collége vint au-devant de lui hors des portes de la Ville, outre que Don *Virginio* Ursino, qui avoit été avec lui en Afrique, étoit déja auparavant allé au-devant de lui, de la part de la Ville, à la tête de 300. personnes à cheval, des plus considérables, habillées fort lestement. Il est certain, que depuis plusieurs siécles, Rome n'avoit vû aucun Triomphe plus superbe. On employa trois mois entiers à dresser les Arcs de Triomphe, le Pape ayant ordonné qu'on n'épargnât aucune dépense, & qu'on fît en sorte que cette Entrée de Charles-Quint surpassât en magnificence celle de César; en un mot, pour élargir une ruë par où il devoit passer (comme Dupleix ne manque pas de le rapporter) on démolit de fond en comble le Temple de la Paix, édifice très-ancien, commencé par Claude Neron, & achevé sous Vespasien: Commode le fit ensuite brûler, mais on eut soin de la réparer, comme fit aussi le Pontife

tise après cette Cavalcade, ce qui coûta des sommes immenses, & ne s'executa pas sans fouler le peuple.

Son Entrée solemnelle.

Le matin du 5. Avril, Charles V. entra dans Rome, à cheval, avec les Armes & les Enseignes de l'Empire extrêmement ornées & enrichies, monté sur un Cheval More, paré de houſſes & d'harnois à l'Africaine, d'un prix & d'une richesse extraordinaire; & il marchoit au milieu de deux Cardinaux, le Doyen à la droite, & Farnese Neveu du Pape, à la gauche; sous un Dais de Damas blanc à fond d'or, superbement orné & enrichi, & porté par des Sénateurs & des Principaux de la Ville. Les Cardinaux suivoient tous deux à deux avec les autres Prélats, Archevêques, & Evêques, tous montez sur des Mules magnifiquement harnachées. Toutes les fenestres, les murailles des ruës par où il passoit, étoient ornées de riches Tapisseries; & toute la Bourgeoisie sous les armes étoit rangée en haye des deux côtez, tant par honneur, que pour empêcher la confusion & la presse. Au milieu de cette superbe pompe il se rendit à l'Eglise de Saint Pierre, où le Pape au milieu de quatre Cardinaux, étoit assis sur son Trône, & à la porte de cette Eglise, justement au bas de l'escalier, il fut reçû par les Chanoines. S'étant avancé jusques devant le grand

grand Autel, & agenoüillé sur un très-riche Prie-Dieu, il fit une courte priere, aprés laquelle s'étant levé, il alla devant le Thrône du Pape, aux pieds duquel il y avoit un magnifique carreau, & le Saint Pere tenoit sur trois autres son pied droit, que l'Empereur baisa, après quoi Paul s'étant levé, embrassa Charles V. avec beaucoup de tendresse jusqu'à trois fois.

Logement. 1536. Ensuite le Pape se retira le premier dans les appartemens du Vatican, après s'être dépoüillé de ses Habits Pontificaux dans le Chœur; & l'Empereur de son côté étant passé dans la Sacristie, & y ayant quitté ses Habits Impériaux, se retira dans l'appartement qui lui avoit été marqué dans le Vatican, c'est-à-dire du côté qui regarde la Place de saint Pierre, où Charles VIII. avoit aussi autrefois logé en allant à Naples; & le Pape au contraire occupoit le côté du même Palais, qui donne sur les jardins. Mais néanmoins on pouvoit aller de l'Appartement du Pape à celui de l'Empereur, sans monter, & sans descendre, parce qu'ils étoient de plein-pied, de sorte que ces deux Monarques se voyoient presque tous les jours, sans observer de part & d'autre aucune formalité, ni la moindre cérémonie, & souvent sans que les Courtisans s'apperçussent de ces sortes de visites; ce qui se fit durant tout l'espace de 13. jours

jours que Charles V. demeura à Rome. Jove écrit que ce Prince n'y séjourna que quatre jours, mais il se trompe fort. Ceux qui souhaitent de sçavoir les particularitez de ce grand triomphe qui fut fait à l'Empereur à sa reception à Rome, n'ont qu'à lire *Bosius* de Cesena, qui étoit alors Maître des Cérémonies du Pape, & qui reçût ordre de Sa Sainteté d'en faire la Relation, comme il fit dans un gros Volume *in-quarto*.

Charles V. presse le Pape pour le Concile.

Quoique les affaires particulieres que Charles avoit à démêler avec le Roy François I. lui tinssent fort au cœur ; néanmoins pour faire voir au Pontife que les intérêts de la Religion lui étoient encore plus chers, la premiere chose dont il parla avec des grandes instances à Sa Sainteté, fut la convocation du Concile, qu'il jugeoit être d'une nécessité indispensable pour le bien de l'Eglise, & sans lequel il ne voyoit, disoit-il, aucun moyen de lui donner la Paix. Paul secretement informé par le moyen de son Nonce d'Allemagne, que les Luthériens de la Ligue de Smalcalde avoient résolu entr'eux de ne vouloir absolument le Concile que dans une Ville de l'Empire, n'eut pas de peine à témoigner à l'Empereur, qu'il ne souhaitoit rien tant (cachant le dessein secret qu'il avoit dans l'esprit) que de se conformer entierement

au

au desir de Sa Majesté Impériale sur un Article de si grande importance connoissant bien que cette grande passion qu'Elle témoignoit pour la convocation d'un Concile, procédoit d'un pur zéle (ce qu'il disoit, pour mieux flater ce Prince) pour les intérêts de Dieu; qu'ainsi il se voyoit obligé de lui faire connoître, combien il étoit disposé à lui donner toute la satisfaction qu'il desiroit. Mais comme le Saint Pere avoit, sur la convocation du Concile, des pensées toutes contraires à ces paroles; bien loin de nommer une Ville d'Allemagne, il lui indiqua & assigna celle de Mantouë en Italie, lui donnant à entendre, avec de certaines expressions qui paroissoient naturelles, & éloignées de toute dissimulation, qu'il n'y avoit point de lieu plus commode que celui-là à toutes les Provinces de l'Europe, qui avoient intérêt d'y assister; & pour lui faire paroître encore un plus ardent desir de le contenter, il assigna le tems préfix pour cette convocation au mois de Juin de l'année suivante 1537. De sorte que Charles V. ne sçachant rien de la résolution des Luthériens, de ne vouloir de Concile que dans une Ville d'Allemagne, témoigna être fort content de la nomination faite par Sa Sainteté.

Charles V. Charles V. ayant donc obtenu ce qu'il demandoit (au moins le croyoit-il ainsi) tou-

touchant le Concile, ayant visité les lieux Saints qui méritoient le plus d'être vûs, & faits les dépêches nécessaires en Espagne, & en Allemagne; il se prépara à partir le matin du 18. Avril; mais auparavant il demanda à Sa Sainteté (sans lui dire néanmoins ce qu'il avoit le plus dans le cœur) une audience pour le jour précedent dans le Consistoire, en presence de Sa Sainteté, des Cardinaux, des Ambassadeurs, & de tous les principaux Prélats de Rome, aussi-bien que des Grands, & des Officiers les plus considérables de la Cour Impériale. Le Pape persuadé que le dessein de Charles V. étoit de faire en public des remercimens des honneurs qu'il avoit reçûs dans cette Ville, où on lui avoit fait un Entrée si solemnelle & si magnifique, donna les ordres nécessaires pour rendre cette Assemblée extraordinaire la plus nombreuse qu'il seroit possible, & envoya pour cet effet le jour précedent, inviter toutes les personnes publiques à s'y trouver. Le Consistoire alla (à la réserve de quatre Cardinaux qui demeurérent avec le Pape) recevoir l'Empereur jusqu'à son Appartement, & l'ayant conduit au lieu ordinaire, on le fit asseoir sur un siége égal à celui du Pontife; mais quatre doigts plus bas, à main gauche de Sa Sainteté, & en même temps il se mit à prononcer son Discours, qu'il fit en Espagnol,

va au Consistoire. 1536.

gnol, quoi qu'il parlât très-bien Italien, peut-être, parce que la premiere de ces langues est plus grave. Voici quel fut son Discours.

DISCOURS

De l'Empereur Charles V. fait dans le Consistoire des Cardinaux à Rome, en presence du Pape, des Ambassadeurs des Princes, & de plusieurs Barons Romains, & Prélats. Le matin du 17. Avril 1536.

TRès-Saint Pere. Deux choses entr'autres m'ont obligé de venir à Rome. La premiere, le desir de suivre la pieuse coûtume de baiser les pieds à Vôtre Sainteté, de lui offrir ma personne, & ma puissance, & de la supplier de vouloir assembler un Concile Général. Et ayant trouvé Vôtre Sainteté non-seulement bien disposée à écouter mes instances sur ce sujet, mais aussi résoluë à les mettre en execution avec un grand zéle; je me sens obligé de le remercier de ces bons commencemens, & de la résolution qu'elle a prise dans le dernier Consistoire, pour la nomination du lieu, & du tems de cette convocation, la suppliant de vouloir y tenir

la main, pour mettre heureusement à fin une œuvre si importante, & si nécessaire à la Chrétienté, & pour l'avancement de laquelle j'offre à Vôtre Sainteté tout ce qui peut dépendre de mon pouvoir, & de mes forces. La seconde, & la principale raison qui m'a engagé à me transporter dans cette Ville, est pour faire entendre à Vôtre Sainteté, le desir que j'ai toûjours eû pour le bien général de toute la Chrétienté, d'entretenir une bonne amitié, & une sincere correspondance avec le Roi François I. & que nos intérêts eussent pû prendre quelque meilleur tour, & une conclusion plus avantageuse, que celle vers laquelle je les voi chaque jour s'acheminer. Mais je l'ai toûjours trouvé si éloigné de la raison, que je suis obligé de rendre compte de tout ce qui s'est passé entre nous en presence de Vôtre Sainteté, du Sacré Collége, des Ambassadeurs, & Ministres des Princes & Potentats, & autres Seigneurs de cette Sacrée Assemblée, afin que tout le monde sçache, qui est celui de nous deux, qui a le plus de sujet de se plaindre de l'autre.

Tout le monde sçait, que le Roi Loüis XII. ayant promis Claude sa Fille en mariage à l'Empereur Maximilien mon Ayeul, elle fut ensuite, au préjudice d'un tel accord, mariée au Roi François I. & que

Maximilien irrité d'un ſi grand affront, chaſſa les François du Duché de Milan. Néanmoins François I. parvenu à la Couronne, lui envoya une Ambaſſade ſolemnelle, pour renoüer leur amitié & alliance; les Ambaſſadeurs ayant proteſté de ſa part que le Roi François I. n'avoit pas eû intention de s'oppoſer à Maximilien dans la conquête du Milanez, & que même il en avoit été très-content. Et outre cela, il traita un mariage entre lui Empereur, & Loüiſe ſa Fille aînée, & en cas qu'elle vînt à manquer avec Charlotte la Cadette. Que Ferdinand Roi d'Arragon ſon Ayeul Maternel, étant venu à mourir, le Roi de France fit acheter à Maximilien ſon paſſage par ſon Royaume, en l'obligeant de lui accorder cent mille écus de penſion annuelle ſur Naples & Sicile.

Qu'après la mort de Maximilien, lui Charles étant obligé pour de très-grandes raiſons de ſe procurer l'Empire, comme étant d'ailleurs héréditaire à la Maiſon d'Aûtriche; le Roi de France, pouſſé par une jalouſie qu'on n'avoit encore jamais vûë dans aucun de ſes Prédeceſſeurs, s'étoit porté pour ſon Concurrent, & mis à la traverſer par toutes les voyes imaginables, & avec tous les artifices qu'on puiſſe jamais inventer. Avec tout cela, qu'il ne s'en étoit jamais plaint, ni départi de l'amitié, &

de

de la bonne intelligence accoûtumée qu'il entretenoit avec lui ; que bien loin de-là, il avoit après la mort des deux susdites Filles de François I. contracté une nouvelle alliance avec lui, par un Traité de mariage avec Renée de France, mariée ensuite au Duc de Ferrare, & que le Roi, sans qu'il lui eût donné le moindre sujet de défiance, lui avoit demandé des ôtages pour la sûreté de leurs conditions.

Que tous ces Traitez n'ayant été capables d'éteindre l'envie que le Roi de France avoit contre lui, à cause de sa grandeur & de sa fortune ; il avoit suscité contre lui le Seigneur d'Albret, Robert de la Mark, & le Duc de Gueldres, quoi que ceux-ci eussent porté la peine de leur témérité, & que le Seigneur d'Albret assisté des Armes de France, n'eût remporté de toutes ses entreprises que du dommage, de la honte, & le regret de n'avoir pas accepté les offres qu'il lui faisoit, n'ayant jamais refusé de lui donner une récompense raisonnable pour le Royaume de Navarre. Que le Roi de France le voyant occupé à dompter les Luthériens d'Allemagne, il s'étoit en même-tems prévalu de cette occasion favorable, de lui faire en Italie une Guerre, qui lui avoit si mal réüssi, qu'il avoit été pris devant Pavie, & emmené prisonnier en Espagne ; prison de laquelle il avoit été en-

ſuite délivré par le Traité, conclu à Madrid entre l'Empereur, & le Roi, avec cette condition néanmoins, qu'en la place du Pere, les Fils ſeroient donnez en ôtage.

Que ſe voyant en liberté, il avoit refuſé d'accomplir tout ce qu'il avoit promis dans le Traité, ſous le ſpecieux prétexte que cela lui étoit impoſſible, à cauſe de la grande oppoſition que les Etats du Royaume y faiſoient. En vertu dequoi, lui Empereur avoit demandé qu'il ſe remît en priſon, dans le même état où il étoit avant la Concluſion du Traité de Madrid, choſe à laquelle il n'avoit point voulu entendre, que même il avoit tout au contraire négocié, & conclu avec quelques Potentats une Ligue, appellée *Sainte*, contre lui; & qu'ayant envoyé Lautrec, & enſuite le Comte de ſaint Paul avec de puiſſantes Armées, pour conquérir le Royaume de Naples; l'un avoit perdu la vie, & l'autre la liberté dans cette entrepriſe, après avoir vû leurs Armées entierement défaites. Qu'ayant enſuite terminé leurs différends, par le Traité de Cambray, le Roi de France ne l'avoit pas long-tems obſervé, qu'il avoit attaqué vigoureuſement le Duc de Savoye, Beau-frere de Sa Majeſté Impériale, & s'étoit emparé de diverſes Terres dudit Duc, tant au-deçà, qu'au de-là des Alpes. Qu'il avoit ſuſcité contre ſa perſonne, & ſes Etats,

Etats, le Landgrave de Heſſe, le Duc de Wirtemberg, & les autres Princes Luthériens, juſqu'à leur fournir de l'argent, pour les mettre en état de lui faire la guerre, & à s'y engager par un Traité public.

Qu'après tout cela, ayant fait mettre ſur le tapis quelques Propoſitions de Paix, avec cette condition, que l'Inveſtiture du Duché de Milan ſeroit donnée au Duc d'Orleans ſon Fils, ou au Duc d'Angoulême ſon frere, lui Empereur y avoit volontiers prêté l'oreille, en conſidération du bien commun de la Chrétienté, pourvû néanmoins que le Roi de France de ſon côté s'engageât à l'aſſiſter d'une partie de ſes forces, pour appuyer la célébration du Concile, extirper l'héréſie, & arrêter le cours de la Fortune de la Maiſon Ottomane, & qu'il avoit répondu à cela, ſoit par jeu, ou par bravade, qu'en ce tems-là il paſſeroit en Italie à la tête de 50. mille hommes, pour lui faire compagnie.

Enfin il conclut par dire, qu'en preſence du Pape, du ſacré Collége, & de toute cette ſainte & illuſtre Aſſemblée, il offroit trois choſes au Roi de France, pour en choiſir une. La premiere étoit le Duché de Milan pour ſon troiſiéme fils, mais non pas pour le Duc d'Orleans, qui ayant des prétentions ſur les Duchez de Florence, & d'Urbin du côté de Catherine de Médicis

ſa femme, mettroit en diviſion toute l'Italie. Mais qu'en vertu de ces promeſſes, il ſouhaitoit de ſçavoir de quelle nature ſeroient les forces dont le Roi l'aſſiſteroit contre le Turc, & contre les Hérétiques. Le ſecond parti qu'il lui offroit, étoit un duël, pour épargner le ſang de leurs Sujets, en expoſant le leur propre. Que Quoique divers obſtacles ſemblaſſent s'y oppoſer, il trouveroit pour lui le moyen de les ſurmonter tous, pour avoir la ſatisfaction de ſe trouver les armes à la main, dans une Iſle, ſur un Pont, ou ailleurs ſur une Barque, & qu'il lui laiſſeroit le choix de ſe battre à l'épée, ou au poignard, pourpoint bas.

Que le Vainqueur ſeroit obligé de donner toutes ſes forces pour favoriſer la tenuë du Concile, pour extirper l'héréſie, & pour réſiſter aux Infidelles, & que le vaincu employeroit auſſi les ſiennes pour les mêmes choſes. Que les Duchez de Milan & de Bourgogne, ſeroient mis en ſequeſtre, pour être enſuite remis entre les mains du vainqueur. Le troiſiéme parti ſeroit, qu'en cas que le duël vînt à manquer, la guerre ſe continuëroit entr'eux à toute outrance, juſqu'à ce que l'un eût réduit l'autre à l'état de ſimple & pauvre Gentilhomme. Que tout lui promettoit la victoire, ayant de ſon côté la juſtice & la raiſon; le bon état des affaires, la bonne diſpoſition des

Sujets,

Sujets, le courage de ſes ſoldats, l'expérience, & la valeur de ſes Capitaines. Et que tout au contraire, les affaires du Roi François I. étoient ruïnées, ſes Sujets mal intentionnez, ſes troupes fort peu conſidérables, & ſes Capitaines ſi peu capables de commander; que ſi les ſiens n'étoient pas plus habiles, il iroit la corde au cou ſe jetter aux pieds du Roi, pour tâcher d'obtenir de ſa clémence miſéricorde, & pardon.

Il finit enſuite par un aſſez long diſcours ſur les miſeres, & les calamitez que la guerre traînoit après elle; deſorte que quoiqu'il ne fût pas accoûtumé à propoſer, & accorder la paix à ſes ennemis, que comme vainqueur, il ſeroit néanmoins très-content, pour les conſidérations déja alléguées, qu'on cherchât des expédiens pour la faire, avec cette condition toutefois, qu'avant que de rien mettre ſur le tapis, le Roi de France ſeroit obligé de retirer toutes ſes troupes, & toutes les forces qu'il avoit dans le Piémont, & dans la Savoye. *Concluſion.*

Le Pontife plein de prudence, & d'une expérience conſommée dans les affaires, voyant qu'il y avoit dans le diſcours de Charles V. trop de paſſion & d'emportement, ne s'arrêta qu'a la ſeule concluſion de ce Prince, & de trois points qu'il avoit propoſez, ayant rejetté les deux autres, du *Réponſe du Pape.*

duël, & de la guerre ; l'un, pour ne convenir nullement à la dignité des personnes, & l'autre, parce qu'il étoit pernicieux à toute la République Chrétienne ; il choisit le troisiéme article qui tendoit à la paix, & à un bon accord entre les deux Monarques, déclarant, qu'afin de pouvoir employer plus utilement ses bons offices, il se tiendroit dans une parfaite neutralité ; & que sans donner le moindre ombrage, il feroit de son côté les derniers efforts pour parvenir à une bonne fin, priant l'Empereur de vouloir choisir ce parti, & d'être persuadé que le Roi François I. de son côté, ne manqueroit pas de faire la même chose.

Discours de Charles V. blâmé.

Ce discours de Charles V. ne fut pas applaudi *ex corde*, non pas même des Espagnols, comme il parut assez par leur peu d'empressement à le défendre ; beaucoup moins encore fut-il approuvé par les autres. Il fut sur-tout trouvé fort étrange par les Allemans, qui avoient tant crié, & écrit contre le Roi François I. pour avoir appellé en duël leur Empereur, qui ne pouvoit se battre sans le consentement du Collége Electoral, & de la Diéte même de l'Empire ; de maniere qu'ils ne pouvoient qu'être fort fâchez de voir presentement leur Empereur appeller à son tour le Roi François I. en duël, & qui pis est en-

encore avec des paroles indécentes. Premierement ſur un Pont, dans une Iſle, dans une Barque, ſans dire en quel Païs. Deplus, quel honneur pouvoit-il lui en revenir d'appeller en duël un Roi, dans un lieu ſi ſacré, en preſence d'un Pontife, & de tant de Cardinaux, & cela à l'épée, ou au poignard, la poitrine toute nuë; ce qui ne ſe pratiquoit que fort rarement entre les perſonnes même du commun? D'ailleurs, quelle grande bravade, d'ajoûter que le Vainqueur & le Vaincu ſeroient obligez de donner toutes leurs forces contre le Turc, contre les Hérétiques, & en faveur du Concile? Charles V. ne faiſoit-il pas voir par ce langage, & ne donnoit-il pas à entendre à François I. que dans ce duël on ne devoit pas courir riſque de ſa vie, mais ſimplement faire une Rodomontade Eſpagnole? Et ne fut-ce pas encore une plus grande rodomontade que celle qu'il ajoûta, qu'en cas que le duël n'arrivât pas, il ſeroit permis à l'un de faire la guerre à l'autre, juſqu'à ce qu'il l'eût réduit dans la condition d'un pauvre Gentilhomme?

En vérité, il auroit été à deſirer pour la gloire d'un ſi grand Empereur, d'un Monarque ſi puiſſant & ſi glorieux, qui avoit la fortune à ſon commandement (s'il m'eſt permis de parler ainſi) & qui étoit le Pere de la modération, il auroit, dis-je, été à *Encore blâmé.*

ſouhaiter qu'un Prince ſi illuſtre, & ſi magnanime, ne ſe fût pas jetté dans un précipice de cette nature, d'où il devoit conſidérer qu'il ne pouvoit ſortir ſans une tâche à ſon honneur, qui effectivement en demeura terni. Un pareil Conquérant faire une ſi fauſſe démarche dans cette même Ville, & dans ces mêmes jours, où il venoit de recevoir l'honneur du plus ſuperbe Triomphe, que Rome eût vû depuis pluſieurs Siécles? Certainement une conduite ſemblable ne contribua pas à accroître ſa gloire, ni ſa grandeur, ni ſa puiſſance, ni ſa dignité; & pour parler plus juſte, elle flétrit beaucoup ſes vertus héroïques. Ce procédé irrégulier de Charles V. fut compté par le troiſiéme, où il avoit manqué de prudence; cela lui étant arrivé la premiere fois dans l'expédition du Siége de Marſeille par Bourbon, & la ſeconde en Hongrie.

Emportemens des Ambaſſadeurs. 1536.

Mais ce que j'ai dit, n'eſt encore rien, en comparaiſon de ce que je dois dire. Charles s'expoſa à recevoir dans un lieu ſi public & ſi ſacré, un affront qui auroit été très-ſenſible à un ſimple particulier, & combien plus dût-il l'être à un Empereur, à un Monarque, à un Héros? Entr'autres Ambaſſadeurs qui aſſiſtoient à un Conſiſtoire ſi ſolemnel, ſe trouvoient ceux du Roi François I. ſçavoir l'Evêque de

Mâcon

Mâcon, qui réſidoit auprès du Pape, & le Seigneur de *Velly*, qui réſidoit auprès de l'Empereur même. Ces Ambaſſadeurs qui étoient l'un auprès de l'autre, ayant entendu ſortir de la bouche d'un ſi grand Empereur un diſcours de cette nature, & ne pouvant ſouffrir que ce Prince ſe laiſſant emporter à ſa paſſion, outrageât leur Roi, & s'efforçât de ternir ſa réputation & ſa gloire, défendirent leur Maître avec chaleur, & avec des paroles tout à fait contraires à la bienſéance, & au reſpect qu'ils devoient garder à un Empereur, juſqu'à lui donner nettement un démenti; & non contens de cela, ils ajoûtérent que ſi Sa Majeſté avoit de l'honneur, il falloit qu'elle donnât le Duché de Milan à Henri, fils de leur Roi, puiſqu'il appartenoit à ce jeune Prince, & non pas à lui Charles.

Il eſt vrai néanmoins que ce Prince extrêmement indigné, menaça les Ambaſſadeurs de les faire repentir, les traitant de téméraires & d'inſolens, continuant à faire voir les choſes que les Rois de France avoient fait à ſes Prédeceſſeurs, exagérant les outrages qu'il avoit lui-même reçûs du Roi François I. chargeant avec des paroles les Ambaſſadeurs, de faire ſçavoir à leur Roi qu'il le défioit à un combat ſingulier, à l'épée, ou au poignard, puiſqu'il n'y

De Charles V. contre

avoit pas moyen de venir autrement à bout d'un Roi, qui lui avoit manqué plusieurs fois de parole. Le Pape voyant que Charles s'emportoit si fort, se leva & l'embrassa, le pria de vouloir modérer sa colere, & de considérer qu'il étoit Empereur, & Successeur à l'Empire d'un Prince, en qui on avoit toûjours remarqué, & loüé beaucoup de modération & de douceur; & s'appercevant que les Ambassadeurs s'étoient levez, & qu'ils se préparoient à repliquer, il leur imposa silence, & mit fin au Consistoire. Et craignant que les Officiers, & les Gardes de Charles, qui étoient en grand nombre, ne se portassent à faire quelque insulte aux Ambassadeurs François; il pria ceux-ci d'éviter les occasions, & de prendre leurs précautions; d'autant plus qu'en sortant du Consistoire, Charles V. cria à Velly, qu'il eût à ne le plus suivre.

Blâme. P. 536. Véritablement tout le monde blâma fort les Ambassadeurs de s'être exposez, par leurs réponses trop insolentes, sans avoir aucun égard au lieu, au Pape, & à l'Empereur triomphant, au danger de recevoir quelque sanglant affront. Mais aussi il est certain que le procédé de Charles ne fut pas moins universellement desapprové de tout le Consistoire; parce qu'effectivement ce Prince s'étoit lui-même attiré l'affront, qui lui fut fait dans un lieu si public, par les

les Ambaſſadeurs, & qui fut cauſe qu'on diminua un peu de cette haute eſtime qu'on avoit conçûë pour lui à ſon entrée dans Rome, n'y ayant perſonne qui ne demeurât ſcandaliſé d'un ſi grand tranſport de colere, quelque juſte qu'en fût le ſujet. Mais que faire? Si un Moïſe Patriarche, & un Pierre Apôtre, & déja avancé en âge, furent ſi peu maîtres de leur colere, que l'un tua un Egyptien, & l'autre coupa l'oreille à un Miniſtre de la Juſtice: comment un homme pourra-t'il réprimer cette violente paſſion? Il n'eſt rien néanmoins de plus indigne d'un Prince, & particulierement d'un Monarque & d'un Empereur, que de ſe laiſſer emporter en public aux mouvemens de la colere, & ſur-tout en parlant en preſence de perſonnes, qui peuvent avoir quelque droit de répondre.

Ce diſcours de Charles dans le Conſiſtoire, a fourni de matiere à quantité de diſcours & d'écrits, qui ont été faits fort diverſement par les Italiens, par les Eſpagnols, & par les François; & quoique les Italiens & les Eſpagnols n'ayent rien oublié pour déguiſer, & pour colorer ſi bien le mal, qu'il pût paſſer pour bien aux yeux, & dans l'eſprit du public, & comme tel en être loüé & approuvé; avec tout cela, quelque ſoin qu'ils ayent pris de dorer adroitement leur pilule, ils n'ont pû ſi bien faire, *Autre opinion.*

faire, qu'on ne ſe ſoit apperçû de l'amertume qui étoit cachée deſſous : L'Apologie même que les Partiſans de Charles V. ont fait en ſa faveur, fait aſſez connoître que la conduite de ce Prince dans cette rencontre, n'a ſervi qu'à ternir pour jamais la gloire d'un ſi ſage, & ſi invincible Empereur. Ce qu'on dit, qu'il avoit la juſtice de ſon côté, n'eſt qu'une chanſon, parce que les choſes étoient conteſtables ; & quand cela ſeroit, une affaire ſi juſte, qu'elle ſe défendoit d'elle-même, n'avoit pas beſoin d'être ſoûtenuë par des paroles injurieuſes, ſi mal-ſéantes dans la bouche d'un Empereur modéré. Mais outre cela, cet Auguſte Empereur ſe ſeroit toûjours fait un aſſez grand tort, quand il ne s'en ſeroit attiré d'autre, que celui de voir déchirer ſa mémoire par les Ecrivains François, premierement par *Dupleix*, qui s'eſt fait un devoir de défendre, non-ſeulement ce qui méritoit d'être défendu dans le Roi François I. mais auſſi ſes actions les plus dignes de blâme, & en quels termes de plus eſt-ce qu'il l'a fait : en ſe déchaînant contre l'Empereur, & en vomiſſant contre lui les injures les plus atroces, les paroles les plus baſſes & les plus groſſieres, & les expreſſions les plus indignes & les plus ridicules, afin de mieux obſcurcir ſa gloire, & flétrir ſa réputation ; quoique la paſſion exceſſive

avec

avec laquelle les Ecrivains défendent leur Prince, ne ſert bien ſouvent que de jeu, & de paſſe-tems à toutes ſortes de gens, ſans en excepter ceux de la même Nation.

Les Princes ſe ſoucient peu des calomnies.

Si les plumes des Ecrivains étoient autant de Canons, & que chaque trait tirât un coup, il y a long-tems aſſûrément que la Monarchie d'Aûtriche ſeroit renverſée de fond en comble, & que la mémoire même de celles des autres Monarques ſeroit entierement effacée. A la vérité, les Ecrivains ſe ſont aviſez de tout tems, & particulierement depuis la belle invention du noble Art de l'Imprimerie, les Ecrivains, dis-je, ſe ſont toûjours aviſez, afin de mieux défendre les injuſtices mêmes de leurs Princes, de noircir, & de calomnier leurs Adverſaires, quelque ſainte & irréprochable que fût leur vie Mais il eſt néanmoins très-certain que jamais il ne s'eſt tant inventé, & écrit d'injures, que nous en avons vû, & que nous n'en voyons encore que trop, dans les Hiſtoires qui ont été faites au ſujet de Charles V. & de François I. juſques-là qu'on peut dire avec beaucoup de fondement, que ce ne ſont pas des Hiſtoires, des Relations, des Mémoires qu'on a écrit touchant les Guerres, les différends, & les ſuccès de ces deux Monarques, mais des médiſances, des calomnies,

lomnies, des injures atroces, & honteuſes ; & le bon Conſeiller Dupleix, d'ailleurs Ecrivain célébre, ſe laiſſant emporter à une paſſion exceſſive pour ſon Prince, a ſurpaſſé tous les autres en zéle impétueux ; car il ſemble qu'il n'y ait d'autre but que de précipiter Charles V. dans l'Enfer, & d'élever François I. juſqu'au Ciel, quoiqu'il y eût peut-être plus de ſujet d'élever le premier juſqu'au Ciel, & d'abbaiſſer le dernier juſques dans l'Enfer : mais la paſſion eſt aveugle. Pour dire les choſes comme elles ſont, il ne s'eſt peut-être jamais trouvé au monde deux grands Monarques plus jaloux l'un de l'autre que ceux-là, & entre leſquels il y ait eû, par la rencontre de divers intérêts, une plus grande concurrence. Les Princes, au reſte, ſe mocquent de toutes les calomnies, qui s'écrivent contr'eux.

Raiſons. Ils ſont portez à en uſer de la ſorte, par trois raiſons. La premiere eſt, qu'à peine ont-ils le tems d'y faire réflexion, à cauſe du grand nombre d'autres objets qui ſe preſentent continuellement à eux ; & comme cela eſt ſouvent cauſe qu'ils oublient les bons offices qu'on leur rend, de-là vient auſſi qu'ils négligent les injures qu'on leur fait, à moins que quelque Miniſtre qui ſe tient auſſi pour offenſé, ne les pouſſe à en tirer vengeance. La ſeconde raiſon eſt, qu'ils

qu'ils apprehendent souvent que pour trop toucher la playe, elle ne s'envenime davantage, comme l'experience le montre effectivement ; car nous voyons que la bleſſure d'un pauvre Villageois ſe guérit en huit jours, parce qu'il n'y a ni Médecins, ni Chirurgiens pour la toucher & la retourner ſi ſouvent, au lieu que tout au contraire dans un grand Seigneur, dans un riche Marchand, la moindre petite égratignûre demeure des mois entiers à guérir, parce que les Médecins & les Chirurgiens, qu'on fait venir à douzaines, y veulent trouver leur compte, & comment? En y mettant, & remettant les doigts, & la main, afin de la faire durer des années entieres. Enfin la troiſiéme raiſon eſt, qu'ils ne croyent pas pouvoir mieux ſe venger des Auteurs des injures, & des calomnies, qu'en les mépriſant, conformément à ce commun Proverbe Italien, qui eſt dans la bouche même du Vulgaire : *Voce d'Aſino non giunge al Cielo.*

Les mauvaiſes actions, la conduite ſcandaleuſe, les fautes, les vices des particuliers ne s'oublient jamais dans le monde ; il faut du moins cent vertus pour couvrir un défaut en une perſonne du petit peuple, & particulierement dans l'eſprit des Eccleſiaſtiques, gens ordinairement peu enclins à pardonner. Au lieu que tout

Obſervation ſur le Sac de Rome, & ſur le Triomphe de Charles V.

au

au contraire il suffit qu'un Prince, & surtout un grand Monarque, fasse une seule action d'éclat, glorieuse en apparence, & avantageuse au bien public, pour effacer toutes les imperfections qui peuvent se trouver en sa personne ; & la raison de cela est, que le peuple ne se soucie que du present, & comme tout le monde a besoin du Prince, tout le monde aussi concourt volontiers à cause de cela à loüer plûtôt le bien, qui peut lui faire du bien, qu'à blâmer le mal, qui ne peut lui faire que du mal. Ceux qui ont décrit le Triomphe le plus superbe, & l'Entrée la plus merveilleuse qu'on eût vû depuis plusieurs siécles, que le Pontife Paul III. ordonna à l'Empereur Charles-Quint, évenement dont une infinité d'Auteurs font mention, & particulierement *Cesenna*, ne peuvent comprendre qu'un Empereur sous l'Empire, & par l'ordre duquel Rome avoit été saccagé avec plus de fureur & de rage, qu'elle ne l'avoit jamais été par les Nations les plus barbares, sac dont la mémoire étoit encore toute fraîche dans l'esprit de ceux là mêmes qui avoit été saccagez, & qui en avoient plusieurs tristes monumens devant les yeux ; ces Ecrivains, dis-je, ne peuvent comprendre que nonobstant cela, Charles V. triomphât si glorieusement dans cette même Ville, qu'il avoit

avoit peu auparavant déſolée, & qu'il reçût de grands applaudiſſemens, & des acclamations de ce même peuple qu'il avoit pillé & ruïné; mais les ſoufflets de Grands ne bleſſent point, & quand cela ſeroit: il ne faut qu'un peu de baume pour guérir le mal qu'ils font. Charles V. avoit envoyé devant lui à Rome juſqu'à 1300. Eſclaves Chrétiens, qu'il avoit délivrez des fers; le bruit s'étoit répandu, & n'avoit pas manqué de groſſir les objets, comme c'eſt l'ordinaire de la Renommée, qu'il avoit rendu en Afrique un Royaume Chrétien; qu'il avoit réprimé, & entierement détruit ce Barberouſſe qui déſoloit ſi cruellement toutes les côtes d'Italie, & qu'il venoit à Rome pour conferer avec le Pape ſur les moyens d'achever d'exterminer les Infidelles, & les Héretiques. Voilà le Lenitif qui adoucit, & diſſipa entierement du cœur des Romains cette profonde douleur que Charles V. leur avoit cauſée, en ſorte qu'ils ne penſerent plus qu'à le combler de benedictions, d'applaudiſſemens, & d'acclamations, comme ſi Paſquin & Marforio euſſent été morts.

Mais ſi ce grand Empereur reçût tant de benedictions & d'acclamations à ſon entrée dans Rome, on ne lui en donna pas moins lors qu'il en ſortit. A quoi ne con-

Preſent

tri-

tribuerent pas peu 300. chaînes d'or, & 700. médailles du même métail qu'il diſtribua aux principaux Habitans, & aux Prélats qui faiſoient le plus de figure. Les Cardinaux furent régalez de très-précieuſes curioſitez d'Afrique. Il n'y eut point d'Egliſe qui ne ſe reſſentît de ſa liberalité, & à qui il ne fit des preſens conſidérables, ſoit en or, ou en argent, ou en ornemens ſacrez. Il mit en dépôt l'argent neceſſaire pour marier 24. pauvres Filles, dont 12. devoient avoir 300. écus chacune, & les 12. autres 200. & il donna la charge à cinq Gentilhommes, & à ſix Dames, d'en faire par ſort le choix d'entre le nombre de cent perſonnes de l'ordre de celles qui viennent d'être nommées. Il fit diſtribuer de très-grandes aumônes en chaque quartier, pendant tout le temps qu'il ſéjourna à Rome, excépté le premier, & le dernier jour. Il annoblit pluſieurs Familles, & accorda aux Marchands pluſieurs droits & priviléges conſidérables, pour pouvoir trafiquer plus commodement dans tous ſes Royaumes & Etats. En un mot, à en juger par toutes les apparences, & à en croire la voix publique, cet Empereur dépenſa à Rome en libéralitez, & en charitez, 500. mille Ducats d'or, ſans compter les autres preſens dont je viens de parler.

Charles

Charles V. sortit donc de Rome le matin du 18. Avril, accompagné hors des portes, de tout le sacré Collége, avec la même pompe & la même solemnité avec laquelle il étoit entré, au milieu du Cardinal Doyen, & du Cardinal Farnese Neveu de Sa Sainteté, avec ces deux differences seulement, qu'il étoit vêtu de son Habit de guerre, sans les marques de l'Empire, & qu'il n'y avoit point de Dais. Mais à cela près, il est certain que les applaudissemens du peuple furent encore plus grands. De plus il changea de cheval, parce qu'à la sortie il monta une très-belle Jument, ou Haquenée, dont le Pape lui avoit fait present, avec la selle, la housse de magnifique broderie d'or, & d'argent, enrichie de pierreries, les étriers d'argent d'un beau travail, la bride avec les chaînetes d'or, & le mord d'argent. Ce qu'il y eut de plus qu'à l'Entrée fut une très-belle Troupe de jeunes Filles jusqu'au nombre de 60. habillées de blanc aux dépens de la Ville, avec des Couronnes de fleurs sur leur tête, & c'étoient justement de celles qui devoient être choisies pour être tirées au sort, & ensuite mariées, comme Charles V. l'avoit ordonné; ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Elles furent rangées en haye, trente de chaque côté, justement à la sortie de la porte, ayant chacune à la main

Charles V. parte. 1536.

main une corbeille de fleurs, qu'elles jettoient sur l'Empereur comme il passoit, & tout autour de lui, chantant des chansons à la gloire de ce Prince. Cérémonie qui plût si fort à cet illustre & triomphant Heros, qu'il fit répandre le bruit parmi ces jeunes Filles, que le nombre de celles qui devoient être dotées & mariées, seroit augmenté de douze, sçavoir six de 300. écus chacune, & six de 200. & ce même soir il en fit expedier les ordres, & en envoya l'argent à Rome pour être ajoûté à l'autre qu'il avoit déja ordonné auparavant.

Le Peuple défend Charles V.

L'Empereur laissa à Rome une si grande opinion de lui, que le Peuple ayant entendu que les Ambassadeurs du Roi de France semoient sur le Discours qu'il avoit fait dans le Consistoire, certains écrits fort préjudiciables à la gloire de ce Prince, il se transporta tumultuairement dans la place du Palais de ces Ambassadeurs, à dessein de leur faire quelque insulte, pour venger l'honneur de l'Empereur, & il en seroit infailliblement arrivé quelque mal, si le Pape averti à temps de ce qui se passoit, n'eût mis ordre à tout, en mettant en sûreté la personne des Ambassadeurs, & en faisant dissiper cette canaille insolente, cela obligea neanmoins les Ambassadeurs à mettre de l'eau dans leur vin, s'il

s'il m'eſt permis de parler ainſi.

Dans ce temps-là Jacques V. Roi d'Ecoſſe paſſa en France, & ſe rendit à Paris, déguiſé en ſimple Chevalier errant, accompagné ſeulement de douze perſonnes. Le Roi François I. averti de ſon arrivée, alla auſſi-tôt trouver ce jeune Roi, & l'embraſſant comme Frere, celui-ci lui dit : *Ne m'appellez pas Frere, mais Gendre s'il vous plaît, car j'aime ſi éperdûment la Princeſſe Magdelaine pour ſes rares beautez, que ſi vous ne me la donnez pas pour femme, je me tuë moi-même.* Le Roi François le mena incontinent au Palais, & l'ayant pris par la main, il l'introduiſit dans la Chambre de ſa Fille, où la promeſſe de Mariage fut écrite, & au bout de huit jours les Nôces furent célebrées ; après quoi les nouveaux Epoux ne furent pas long-temps à prendre le chemin d'Ecoſſe, avec une fort belle ſuite. *Mariage de Jacques V.*

Le Lecteur ne ſera pas fâché, que je finiſſe à preſent ce Livre par ce qui reſte à dire ſur les différends qui arriverent au ſujet de l'Evêché de Malte, dont il a été parlé dans le premier Livre, & qu'il ſembloit qui devoit être placé au commencement de cette année, mais que j'ai jugé à propos de ne mettre qu'à la fin. Quoi que diverſes affaires de la plus grande importance occupaſſent l'eſprit de l'Empereur, *Procedure de Charles V. pour l'Egliſe de Malte.* 1636.

reur, avec tout cela il ne négligea jamais celle de l'Evêché de Malte, qui lui tint ſi fort au cœur, que durant l'eſpace de trois ans il employa, mais inutilement, tous les offices & toutes les inſtances poſſibles auprès du Pape Clement VII. pour l'obliger à ſe déſiſter du droit qu'il prétendoit avoir de ſoûtenir le Cardinal Ghinucci qu'il avoit nommé à cette Egliſe, quoi que tout le monde généralement l'accuſât en cela d'injuſtice, & la plus grande partie du Conſiſtoire même le déſapprouvât, comme agiſſant contre l'ordre des Conventions, contre l'uſage, & contre le droit de poſſeſſion des Rois de Sicile, & contre celui de la premiere Nomination, qu'il avoit cedé & confirmé à la Religion de Saint Jean; & qu'il fût outre tout cela taxé d'ingratitude, de vouloir ôter à l'Empereur même un droit qui lui étoit dû, après avoir reçû de lui tant de bienfaits.

En un mot, Clement mourut ſi obſtiné à cet égard, que le jour avant ſa mort ayant fait venir le Cardinal Carafa, il lui dit: *Monſieur, faites reſſouvenir le nouveau Pontife mon Succeſſeur, qu'il y va de la gloire, & de l'interêt du Saint Siége, qu'on ſoutienne la Nomination du Cardinal Ghinucci, faite par Nous, & qu'on rejette celle de Boſius, faite par le Grand-Maître*

Maître, & par Charles V. Avec tout cela l'Empereur ne laissa pas de se persuader, que ce grand changement de Scéne arrivé à Rome par la mort d'un Pape, & par l'élévation d'un autre, pourroit bien aussi changer la face des affaires de l'Eglise de Malthe. Il fut cependant sollicité par Bosius, qui continuoit de se tenir à Rome, où il se consumoit en frais, de vouloir presser la confirmation de sa Nomination, que le Grand-Maître de son côté ne pressoit pas moins que lui, étant fort chagrin de voir ce Troupeau sans Pasteur. Et l'un & l'autre par leurs instances le supplioient de vouloir en écrire au nouveau Pontife, pour le disposer à apporter le remede nécessaire à un si grand scandale. Quoique Charles V. connût bien le besoin que l'Eglise de Malthe avoit d'être pourvûë, & qu'il y alloit de sa gloire de gagner ce point, qu'il voulut absolument obtenir, il ne voulut pas néanmoins en écrire directement au Pape, ayant à négocier avec lui des affaires plus importantes qui regardoient l'intérêt général de l'Eglise, & de la Chrétienté, & concernoient sa résolution de passer lui-même en personne en Afrique. Desorte qu'en partant pour ce grand voyage, il se contenta de charger son Ambassadeur à Rome, d'agir conjointement avec celui de

Malthe, & avec Bosius lui même, de chercher tous ensemble les moyens les plus efficaces, & de faire les remontrances & les instances les plus fortes pour obtenir les Bulles, & les expéditions nécessaires. Ces Ministres auſquels Bosius se joignit, ne manquérent pas de faire tout leur possible, sans néanmoins trop importuner un Pontife si occupé, au commencement de son Pontificat, aux affaires générales de l'Eglise, & de la Datterie, qui depuis le Sac de Rome étoient demeurées dans un desordre, & une confusion extrême; desorte qu'ils se contentoient d'en parler adroitement de tems en tems, lors qu'ils en trouvoient l'occasion favorable, representant tantôt l'un, tantôt l'autre, soit directement au Pape, ou à son Neveu, ce qu'ils jugeoient nécessaire.

Ecrit au Pape. Le Pontife ne paroissoit pas éloigné de favoriser les intérêts & les droits de l'Empereur, & il ne refusoit pas positivement d'approuver sa Nomination, comme Clement avoit toûjours fait, mais suivant l'usage de la Cour de Rome, il tiroit l'affaire en longueur par des réponses ambiguës & équivoques, qui ne signifioient rien sur quoi on pût faire fond. Cependant Charles V. retourné victorieux & triomphant d'Afrique, ne révoqua pas en doute, que Sa Sainteté n'eût quelque égard aux benedictions

dictions dont le Ciel l'avoit accompagné dans cette entrepriſe, & qu'il ne ſe déterminât à faire honneur à ſa Nomination au premier avis de ſes victoires. Mais il fut fort ſurpris de n'entendre ſur ce ſujet aucunes nouvelles dans ſa route, en traverſant tout le Royaume, comme il a été dit, & plus encore lors qu'il fut arrivé à Naples, où il trouva Boſius, qui tout triſte & deſolé l'informa de tout ce qui s'étoit paſſé, & du refus, dans lequel la Cour de Rome continuoit, de lui expédier les Bulles. Un rapport de cette nature ne cauſa pas peu de chagrin à Charles V. qui ſe voyoit fort éloigné de ſon compte, & qui ne pouvoit que mal aiſément digérer que malgré ſes victoires contre les Infidelles, le Pape s'obſtinât à lui refuſer la ſatisfaction, ou la conſolation d'une auſſi petite grace, ou plûtôt d'une choſe qui lui étoit dûë de droit, de maniere qu'il réſolut de lever enfin le maſque, & d'en écrire en termes extrêmement forts, & preſſans à la Cour de Rome. Voici ſa Lettre.

A Sa Sainteté Nôtre-Seigneur Paul III. Vicaire de Jesus-Christ en Terre. A Rome.

CHARLES

Par la Divine Misericorde, Empereur des Romains, &c. souhaite longue vie, & saint Gouvernement.

» TRÉS-SAINT PERE, Vôtre » Sainteté aura entendu par mes deux » autres précédentes Lettres, de quelle » maniere mes entrepriſes ont réüſſi par » la benediction du Ciel, & par les ſe- » cours, & les prieres de Vôtre Sainteté, » ſur quoi je n'ai rien à ajoûter. Mais je » ne puis, ni ne dois m'empêcher de dire » à Vôtre Sainteté, que j'ai été égale- » ment ſurpris, & mortifié à mon arrivée » à Naples. Quoi que le zéle de mon peu- » ple m'ait donné un ample ſujet de me » réjoüir, à la vûë de tant de Fêtes, & de » tant de Triomphes dont il a honoré les » Victoires, que Dieu par ſa miſéricorde » a données, d'une maniere ſi illuſtre, & » ſi glorieuſe, aux armes Chrétiennes que » j'ai commandées en perſonne, non ſans » une infinité de riſques, & d'incommodi-

» tez;

tez ; nonobſtant cela, Saint Pere, j'ai eu « un grand chagrin, en voyant à mon ar- « rivée dans cette Ville, le Chevalier « Thomas Boſius, que j'ai choiſi pour « l'Evêché de Malthe, d'entre les trois « nommez par le Grand-Maître, & par « le Chapitre, ſelon la convention faite « entre nous, me faire, les larmes aux « yeux, le rapport que Vôtre Sainteté « continuë auſſi à faire le refus de l'expé- « dition des Bulles, qui ſelon toute ſorte « de raiſon & de juſtice, devoient être « expédiées, il y a déja cinq ans, com- « me cela eſt, ſans doute, ſuffiſamment « connu à Vôtre Sainteté, puiſque ce re- « fus a fait trop de bruit à Rome pour être « ignoré de qui que ce ſoit. «

Quoi que la bonne opinion que j'a- « vois du Chevalier Thomas Boſius fût « fort grande, auſſi-bien que celle du mé- « rite du Chevalier Antoine ſon Frere, au « nom & à la mémoire duquel on doit « avoir de grands égards, en conſidéra- « tion des ſervices très-importans, qu'il « a rendus à l'Egliſe, & à la Chrétienté ; « & que pour ces raiſons j'avois été fort « aiſe de voir le Chevalier Thomas, au « nombre des trois Aſpirans à l'Evêché de « Malthe : cependant il auroit pû ſe faire « que je me ſerois tourné du côté d'un des « deux autres, pour ne pas faire tort à ceux «

» de ma Nation, qui ne manquoient pas
» du mérite néceſſaire. Et je puis bien au
» moins dire à Vôtre Sainteté, que je ne
» me ſerois pas déterminé ſi vîte à me dé-
» clarer, ſans les ſollicitations & les in-
» ſtances continuelles que me faiſoit cha-
» que jour de la part du Pape Clement,
» en faveur de Boſius, le Cardinal Cam-
» peggi, auquel vôtre Sainteté pourra s'in-
» former pleinement de la vérité de ce que
» j'avance; & afin que Vôtre Sainteté en
» ſoit inſtruite à fond, & en même-tems,
» ſurpriſe, je lui envoye ci-incluſe copie
» de la Lettre que ſondit Prédéceſſeur
» m'écrivit alors en faveur de Boſius, &
» je ſuis pleinement perſuadé qu'elle n'au-
» ra pas plûtôt lû cette Lettre, & entre-
» tenu là-deſſus le Cardinal Campeggi,
» qu'Elle ne pourra s'empêcher de blâmer
» le procédé de Clement, d'avoir nommé
» le Cardinal Ghinucci, après avoir tant
» recommandé Boſius, quoi que l'incon-
» ſtance & l'irrégularité de la maniere avec
» laquelle ce Pontife a toûjours agi à mon
» égard, ſoit ſuffiſamment connuë à Vôtre
» Sainteté.

» A l'avenement de Vôtre Sainteté à la
» Dignité de Vice-Dieu en Terre, avec
» un ſi grand & ſi général applaudiſſement
» de toute l'Egliſe Catholique, j'aurois pû
» demander à Vôtre Sainteté la juſte ſa-
» tisfa-

tisfaction de cet affront que le Pape Cle- «
ment m'avoit fait, car je le regarde com- «
me tel ; néanmoins quoi que cette in- «
jure me touchât ſenſiblement, je me «
ſuis abſtenu de le faire juſqu'à preſent, «
que tout le monde a une grande con- «
noiſſance, & moi plus que qui que ce ſoit, «
de la douceur, de la juſtice, de la pru- «
dence, de la bonté, & de la très-ſage «
conduite en toute choſe, de Vôtre Sain- «
teté ; deſorte que je m'étois perſuadé, «
qu'Elle rendroit d'Elle-même cette ju- «
ſtice à Boſius, & à ſa Religion, & qu'Elle «
voudroit bien me faire le plaiſir, d'ap- «
puyer mes raiſons. «

Mais voyant que le Cardinal Ghinuc- «
ci continuë à repreſenter ſes injuſtes pré- «
tentions, en vertu d'une Nomination «
mal digerée, & contre les formes, qu'il «
fait tout ce qu'il peut auprès de Vôtre «
Sainteté, pour l'empêcher d'avoir égard «
aux juſtes inſtances de Boſius, & de mon «
Ambaſſadeur, au mépris de ma Per- «
ſonne, du Grand-Maître, & de ſon Or- «
dre, je me trouve obligé, après avoir «
vû que la Cour de Rome n'avoit point «
eu d'égard aux Offices de mes Miniſtres, «
ni à ceux des Cardinaux de ma Nation, «
d'avoir moi-même recours à Vôtre Sain- «
teté par cette Lettre, pour la ſupplier «
d'avoir la bonté de mettre fin à cette af- «

» faire, en donnant ordre, que les Bulles
» soient expédiées en faveur du Chevalier
» Thomas, sans plus le faire languir, &
» de l'admettre à baiser les pieds de Vôtre
» Sainteté, comme Evêque de Malthe.

» Que Vôtre Sainteté considére, que
» le privilége accordé au Grand-Maître,
» & à son Ordre, par la donation de l'Isle
» de Malthe, & autres Païs, & dans lequel-
» le l'article qui regarde la Nomination
» qui doit être faite par l'Evêque de cette
» Isle, est exprimé fort au long, fut non-
» seulement approuvé, loüé, & souscrit
» par le défunt Pontife, mais que de plus
» il m'en écrivit une Lettre très-obligean-
» te, qu'il me fit presenter par la main du
» Nonce Bagni, par laquelle il me remer-
» cioit de ce que j'avois avec tant de gé-
» nérosité protegé & privilégié une Reli-
» gion qui avoit toûjours été, & étoit en-
» core le Boulevard de la Foi, & qui sous
» ma protection le seroit de la Chrétienté;
» & au préjudice de cela, sans avoir égard
» à cette approbation, & confirmation,
» non plus qu'à tant de recommandations
» & d'éloges, on me fait un si grand af-
» front, auquel j'espere que Vôtre Sainte-
» té, dont la bonté, & la prudence sont
» si célébres, apportera un remede prompt
» & propre à en guérir la douleur, & le
» juste ressentiment.

» Je

Je ne veux pas, Saint Pere, repreſenter à Vôtre Sainteté, que Charles V. Empereur des Romains, mérite cette grace de vôtre bienveillance paternelle, de peur qu'il ne ſemble, que je mendie ces glorieuſes faveurs que Vôtre Sainteté ſçait ſi bien diſpenſer par pure inclination; mais ſeulement je la ſupplie humblement de demeurer perſuadée, que je me réſoudrai difficilement à me dépoüiller de ces droits qui m'appartiennent avec raiſon & avec juſtice. Comme j'eſpere que Vôtre Sainteté apportera un bon & prompt remede à tout; je finis en priant Dieu, qu'il veüille lui donner des jours très-longs, pour le bien de la Chrétienté. De Naples le 29. Novembre 1535. De Vôtre Sainteté le très-humble, & très-obligé Serviteur, & Fils,

CHARLES.

CEtte Lettre, aſſez aigre, quoi qu'adoucie de tems en tems par de belles paroles, & des expreſſions reſpectueuſes, fut envoyée par Charles V. par un Courier exprès, à ſon Ambaſſadeur à Rome, avec ordre de la rendre en main-propre au Pape, ordre qu'il ne manqua pas d'exécuter. Outre cela, l'Empereur enjoignit à ce même Miniſtre de faire en ſorte, après

Le Cardinal Ghinucci menacé. 1536.

avoir reçû ſa Lettre, de s'aboucher, le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, avec le Cardinal Ghinucci, non pas dans ſa Maiſon, en lui rendant viſite, mais dans quelque autre lieu, dont il ne lui ſeroit pas difficile de trouver l'occaſion : & de faire entendre à ce Cardinal en des termes un peu forts, comme ſi cela venoit de lui-même. *Que Sa Majeſté Impériale avoit trouvé fort étrange, & mal ſéant, qu'il ſe fût fait nommer à l'Evêché de Malthe, & qu'il ſe portât pour Concurrent du Chevalier Thomas Boſius, déja auparavant nommé par ſadite Majeſté, en vertu de ſes légitimes droits de nomination. Que nonobſtant cela Sa Majeſté uſant de ſa bonté, & de ſa douceur naturelle, avoit bien voulu l'excuſer durant pluſieurs années, c'eſt-à-dire, pendant la vie du Pape Clement VII. dans la perſuaſion que ce Pontife, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Sa Majeſté, l'avoit pour ſes fins peu paternelles, violenté, & forcé à agréer l'Election ; mais qu'enfin Sa Majeſté voyant que ſous le nouveau Pontificat de Paul III. il continuoit ſes prétentions illégitimes, & ſuſcitoit toutes ſortes d'obſtacles à Boſius. Elle étoit obligée de lui faire ſçavoir par ſon moyen, ayant l'honneur d'être ſon Miniſtre à Rome, que ſi ſes oppoſitions & ſes obſtacles, qui ne pouvoient qu'irriter l'Empereur, empêchoient que Boſius*

nommé

nommé par Sa Majesté, ne fût Evêque de Malthe ; il devoit compter que ni lui, ni aucun de ses parens, ou de ses amis, ne posséderoit cette Dignité, pendant la vie de Sa Majesté, & de ses Successeurs à la Couronne de Sicile, quelque tentative qu'ils pussent faire pour y parvenir.

Le Duc de Sessa, qui étoit alors Ambassadeur, Personnage adroit, & qui connoissoit cette Cour par une longue expérience, ne manqua pas de chercher, & de trouver l'occasion favorable, pour representer au Cardinal Ghinucci les choses qui viennent d'être alléguées, auſquelles il ajoûta de son chef : *Que Dieu ayant donné à Sa Majesté Impériale le courage, & les moyens nécessaires pour conserver ses droits particuliers, & ceux de sa Couronne, contre tous ceux qui entreprendroient, ou qui prétendroient entreprendre de le dépoüiller de la plus petite partie ; il entendoit de conserver une telle résolution en toutes sortes de rencontres, mais particulierement en celle-là, qu'il avoit à cœur plus qu'aucune autre ; de maniere que Monsieur le Cardinal devoit bien penser au chagrin, & au repentir à quoi il pourroit mal-à-propos s'exposer, vû qu'il passoit pour l'unique Auteur des obstacles qu'on apportoit à la confirmation de Bosius, devant de plus faire état, que cette affaire ne regardoit plus* *Autres menaces.*

Bosius, mais Sa Majesté Impériale, qui en faisoit la sienne propre.

Charles V. écrit au Grand Maître. 1536.

Cependant Charles V. reçût avis de Rome de son même Ambassadeur, qu'il avoit découvert qu'on avoit donné ordre à la Datterie de faire expédier au Cardinal Ghinucci les Bulles pour cet Evêché de Malthe, & que ce Cardinal avoit déclaré qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, tâcher de s'en mettre en possession (ce qui se trouva dans la suite un faux bruit.) L'Empereur fort irrité de cela, écrivit aussitôt une Lettre au Grand-Maître, en date du 17. Janvier de cette année, par laquelle il enjoignit expressément tant à lui, qu'à tout son Chapitre, qu'en cas qu'on leur presentât des Bulles, ou des Brefs du Pape, pour prendre la possession de l'Evêché de Malthe, au nom du Cardinal Ghinucci, qu'ils lui envoyassent à lui ce Bref, & qu'ils ordonnassent au porteur de sortir de cette Isle dans trois jours, & de lui fournir pour cet effet la commodité de passer par la Sicile; & qu'à l'égard de l'indignation qu'en pourroit concevoir la Cour de Rome, qu'ils devoient lui laisser le soin de l'appaiser, par les moyens qui seroient convenables à son honneur, & à celui de la Religion.

Le Pape se trouve embarassé.

Le Pontife se trouva en une grande perplexité, quand il apprit que l'Empereur prenoit si fort à cœur cette affaire. D'autre

côté

côté il auroit bien voulu soûtenir ce qui avoit été fait par le Pape Clement son Prédécesseur, auquel il reconnoissoit avoir de grandes obligations, & dont la mémoire lui étoit trop chere, pour lui faire un pareil affront après sa mort, d'autant plus qu'il y alloit de l'intérêt du Siége Apostolique de soûtenir dans la nomination des Evêchez les raisons par lesquelles il tâche de se réserver ce droit, & d'en dépoüiller les Princes, qui ne devoient pas se mêler des choses sacrées. D'ailleurs, il ne sçavoit comment s'y prendre pour obliger un Cardinal, avec lequel il étoit depuis longtems lié par une très-étroite amitié, & appellé à cette Eglise par l'autorité du Pape, à la céder à un simple Chevalier, qui n'y avoit été nommé que par le Grand-Maître, & par son Ordre. De l'autre côté, Paul ne voyoit pas comment il se pouvoit faire, qu'on laissoit mécontent un si grand Empereur, vû sur-tout qu'il déclaroit ouvertement, qu'il regardoit cela comme une très-grande offense, & un Empereur encore au comble de l'honneur, & de la gloire qu'il venoit d'acquérir par ses illustres Victoire, & qui devoit bien-tôt se faire voir à Rome, où il avoit commencé à lui faire préparer les plus superbes triomphes, sans avoir aucun égard aux plus grandes dépenses.

Le

Le parti de Bosius se fortifie.

Le Pape n'osoit pas agiter cette affaire dans le Consistoire ; parce que les Cardinaux partagez, soûtenoient les uns la nomination de Ghinucci, & les autres celle de Bosius ; & le parti de celui-ci commença à prévaloir, dès qu'on apprit que l'Empereur étoit arrivé à Naples, chargé de lauriers, qu'il devoit bien-tôt paroître à Rome, & que son Ambassadeur dans cette Ville déclaroit hautement, & avec beaucoup de chaleur, que l'Empereur avoit pris la résolution de conserver ce droit, jusqu'à déclarer ses Ennemis, tous ceux qui prenoient part aux empêchemens, & aux obstacles qu'on apportoit à la confirmation de Bosius ; de maniere que pour toutes ces raisons, chacun cherchoit à se ranger du côté du plus fort, c'est-à-dire, de celui de l'Empereur, qui passoit avec raison pour le plus puissant ; jusques-là, que même le Cardinal de Médicis, Neveu du Pape, commença à filer doux.

Le Pape commence à se désier. 1536.

Le Pape, & le Cardinal Ghinucci étant donc entrez ensemble en conférence sur cette affaire, le Pontife commença par déclarer, qu'il n'entendoit nullement s'attirer la haine de l'Empereur, en soûtenant contre les raisons légitimes & fortes qu'il alléguoit, une entreprise de son Prédécesseur, dans laquelle il étoit aisé de voir qu'il y avoit plus de passion que de zéle,

&

& qu'il n'y auroit aucune prudence à refuſer à un ſi grand Empereur une juſtice, qu'il demandoit comme une grace, dans un tems où il avoit réſolu d'honorer ſes victoires, qui avoient apporté tant d'avantages à l'Egliſe, d'un Triomphe qui coûteroit (ce qui fut très-véritable) cent fois plus que ne valoit l'Evêché de Malthe. Le Cardinal Ghinucci lui-même commença à reflechir là-deſſus plus mûrement que jamais, & à conſidérer que, vû la vigoureuſe oppoſition que Charles lui faiſoit, ce lui ſeroit une choſe impoſſible d'obtenir jamais la poſſeſſion de cet Evêché, & qu'en voulant s'obſtiner davantage, il ne feroit autre choſe que s'attirer une plus grande haine d'un Empereur, Seigneur de tant de Royaumes, & qui avoit en main les moyens de punir, & de récompenſer; outre qu'il ſe rendoit ennemi des Cardinaux ſujets du même Empereur, leſquels étoient en grand nombre, & qui dans l'occaſion de vacance du Saint Siége l'auroient mal ſervi; deſorte qu'il ſeroit beaucoup plus de ſon intérêt de céder, parce qu'il vaut mieux plier que rompre.

Il fut donc conclu entr'eux, que le Cardinal Ghinucci écriroit avant toutes choſes une Lettre très-reſpectueuſe à Sa Majeſté Impériale, pour lui déclarer, que voyant qu'Elle deſiroit ſi fortement la ſatisfaction *Les différens s'accommodent.*

du

du Chevalier Thomas, qu'il avoit réſolu de ſe remettre entierement à la déciſion de Sa Majeſté, la priant ſeulement d'uſer de ſa bonté & de ſa douceur, en ayant quelque ſoin de ſon honneur. L'Empereur naturellement enclin à faire du bien à tous, & à ne faire du mal à perſonne, déclara Boſius Evêque, à la charge qu'il donnât au Cardinal, ſa vie durant, une penſion de 300. écus ; & pour ne pas incommoder Boſius, il lui donna dans le Royaume de Sicile une Abbaye d'un revenu équivalent; & par ce moyen tous les differends furent terminez, de maniere que les uns & les autres eurent ſujet de demeurer contens, comme je le ſuis fort auſſi de finir ce troiſiéme Livre.

LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE IV.

Continuation de l'Année 1536. *& suivent les Années* 1537. *&* 1538.

SOMMAIRE

DU IV. LIVRE DE LA II. PARTIE.

Sentimens d'un Auteur sur les Triomphes de Charles V. & observations : Charles entre dans la Toscane : Comment reçû d'Alexandre, son Gendre à Florence : Il va Lucques, & avec quels honneurs il y fut reçû

reçû, combien il témoigna être ſatisfait : Il pourſuit ſon chemin vers le Piémont : Il ſe prépare à faire la guerre contre la France : Le Cardinal de Lorraine propoſe un accommodement de la part du Roi François I. & ſentimens differens : Pierre de la Baume Evêque de Geneve, va trouver l'Empereur à Genes : il lui demande des ſecours pour ſon rétabliſſement, & guerre contre les Genevois devenus Calviniſtes : Réponſe qu'il en reçoit : Charles V. tient Conſeil de Guerre : Sentimens qu'on doit faire la guerre à la France ; autres tout contraires : Il ſe réſout de la faire : Son Armée quelle : Elle entre dans la Provence : Adreſſe des François pour l'incommoder dans ſa marche ; eſcarmouches, morts, & priſonniers : Diſpute de trois Officiers : Mort du Dauphin, & avanture de Montecuculi : Charles V. va avec l'Armée à Brignole : Les Païſans le harcelent dans ſa marche : Il tente le ſiége de Marſeille : Retraite de Charles-Quint, & raiſons : Blâmé & défendu : Il retourne à Genes : Mauvais ſuccès de ſes armes dans les Païs-Bas : Charles V. réſout ſon voyage en Eſ-

pagne ;

pagne ; cette réſolution eſt mal interpretée : François I. s'allie avec les Turcs : Charles-Quint mal reçû des Eſpagnols, & raiſons de cela : La Ligue de Smalcalde refuſe le Concile : Ligue des Catholiques contr'elle : Le Roi François I. & ſes Procedures contre Charles V. Ligue contre Soliman & François I. Troilus Pignatello preſſe Soliman de faire la guerre à Naples : Barberouſſe, & le Moufti l'y pouſſent auſſi : Soliman en campagne : Mort de l'Ambaſſadeur de François I. Préparatifs de Charles-Quint : Dommages faits par les Turcs dans la Poüille ; par les Chrétiens aux Turcs : Ligue deſapprouvée : Guerre des François dans les Païs-Bas : Paul III. envoye des Légats pour la Paix ; leurs négociations, & iſſuë : Mort d'Alexandre de Médicis : Abouchement du Pape avec l'Empereur, & avec le Roi François à Nice, avec pluſieurs obſervations, & iſſuë : La Reine Leonor va viſiter Charles V. ſon Frere : Accident périlleux & curieux : Deux autres accidens : François I. prétend le Duché de Milan : Diverſes négociations, & propo-

propoſitions ſur cela : On conclud une Tréve : Partis propoſez par le Pape : Départ du Pontife, & de l'Empereur ; ils vont à Genes : Ambaſſadeurs de Florence à Charles Quint : Curieuſes Demandes, & Réponſes : La bonne Foi des Vénitiens ſuſpecte : Charles V. part pour l'Eſpagne ; Il eſt viſité par le Roi François I. ſur le Vaiſſeau : Il va à Marſeille ; & comment reçû, avec pluſieurs curieuſes particularitez & obſervations : Il continuë ſon voyage : Son arrivée en Eſpagne ; à Tolede ; Avantures du Duc de l'Infantado : Ligue contre le Turc ſans effet : Mariage d'Octave Farneſe avec Marguerite, veuve d'Alexandre : Sédition des Soldats dans le Milanez : Autre mariage fait par le Pape pour les ſiens.

Sentimens d'un Auteur François. 1536.

PEndant que Charles V. voyage, il ne ſera pas hors de propos de faire quelque petite obſervation ſur les ſentimens d'un Auteur Anonime, dans un petit Livre qui parut imprimé à Lion en François, en 1595. dans lequel entr'autres matieres qui y ſont traitées, j'ai trouvé les expreſſions ſuivantes : *L'Empereur Charles V. ruïna l'Italie par ſes grands & fréquens voyages, parce*

parce que chacun se piqua à l'envi de lui faire une réception, & un Triomphe magnifique & superbe; desorte qu'il n'y a pas de Province en Italie, qui ne se sente encore aujourd'hui chargée de tailles & de taxes insupportables, imposées pour cela, desquelles elle ne sera jamais déchargée, parce que les Princes sçavent bien trouver la porte ouverte, ou bien l'ouvrir, quand il s'agit d'introduire des impôts, & d'en accabler leurs Peuples, mais pour les tirer hors, les clefs ne se trouvent jamais.

Quand je lûs ces paroles, je dis en moi-même, Dieu soit loüé, de ce qu'il se trouve enfin un Ecrivain qui défende l'Italie. Je ne nie pas, pour moi, que cet avantage de voir les Princes, qui réjoüit le Peuple, sur-tout le Vulgaire, dans toutes ces Entrées superbes, ne leur coûte cher, & même très-cher; & que pour un *Vive* d'un moment, ils ne pouſſent ensuite mille hélas! à toute heure. Lorsque les Peuples sont chargez pour leur bien, pour leur liberté, ou pour soûtenir leur Religion, benites soient les tailles & les impositions; mais quelle consolation peuvent avoir ces malheureux Sujets, qui se voyent chargez & accablez de taxes & d'impôts pour contribuer à des Guerres injustes, ou à un faste inutile. *Peuples foulez.*

Mais, pour le dire nettement, je trouve égale- *Charles V. mém.*

Fête les Triomphes.

également injuſtes & impertinentes, les obſervations de l'Auteur qui vient d'être allegué, ſur les dépenſes immenſes qu'ſe ſont faites dans les Triomphes de Charles V. J'avouë que quand on fait des Entrées, & de ſuperbes préparatifs pour des Princes qui ne le méritent pas, & que cela ne vient que de la flâterie intéreſſée des Courtiſans, ou de quelque maxime d'Etat, le Peuple ne peut qu'en avoir beaucoup de chagrin, lorſqu'il vient à s'en appercevoir. Mais ces raiſons n'avoient point de lieu à l'égard de la perſonne de Charles V. parce que jamais il n'y eut d'Empereur, qui méritât plus que lui d'être applaudi, & reçû avec des Triomphes magnifiques, & des dépenſes extraordinaires, parce que jamais aucun autre n'a tant fait pour le ſervice de la Chrêtienté, & pour l'intérêt commun de l'Europe; & s'il travailla auſſi pour l'avancement de ſa Maiſon, il ne laiſſa pas néanmoins de ſe montrer très-zélé pour le bien public, tant de l'Egliſe, que de l'Etat. Et il eſt certain, que ſans l'épée (je ne fais pas difficulté de le répéter) & le zéle de Charles V. toute l'Allemagne auroit été à Luther, & toute l'Italie à Soliman, & Dieu ſçait à qui le reſte.

Liberté de Lucques, & affec-

L'Empereur avoit déclaré, en partant de Naples, à ſon Majordome & à ſon Fourrier, qui avoit le ſoin de régler ſon voyage, qu'il

qu'il vouloit passer par Lucques, & il avoit dit la même chose au Ministre même de cette République, lequel le suivoit. Charles avoit conçû pour elle autant de bonne opinion que d'affection, & cela pour deux raisons; la premiere, pour avoir lû dans l'Histoire, que cette République avoit obtenu, en 1185. sa premiere liberté de l'Empereur Rodolphe d'Aûtriche, lequel avoit pour cet effet envoyé en Italie *Princivalle* de Fresco son Chancelier, & Viceroi de l'Empire, soit que cet Officier s'y trouvât alors, lui ordonnant de passer à Lucques, pour conclure le Traité qui fut fort ample, avec toutes les conditions, & les Priviléges d'un Gouvernement absolument libre, à la charge seulement d'être un Fief mouvant de l'Empire, comme tant d'autres Princes d'Italie & d'Allemagne. Desorte que Charles V. croyoit être en quelque sorte obligé de donner à cette République les mêmes marques de bienveillance, que lui avoient toûjours témoigné les autres Empereurs de sa Maison, depuis Rodolphe jusqu'à lui.

tion de Charles V. pour cette République.

La seconde raison étoit celle de la satisfaction qu'il avoit reçûë, lorsqu'il avoit été informé de la sage & prudente conduite des Lucquois, dans tous les grands differends qu'il avoit eus avec le Pape Clement VII. & en tant de négociations de Ligues que les François avoient faites, pour trou-

Véritable raison.

troubler & inquiéter ſes Etats de l'Italie; enſorte que nonobſtant les inſtances, pour ne pas dire les menaces, du Pape, de la France & de Veniſe, les très-prudens Lucquois ne prirent d'autre parti que celui de temporiſer avec ces Puiſſances, ſans ſe départir jamais le moins du monde de leur attachement, & de leur zéle pour la Maiſon d'Aûtriche, procédé dont Charles V. étoit demeuré ſi content & ſi édifié, que les Ambaſſadeurs de Florence étant allez à Génes au nombre de 18. (comme il a été dit en ſon lieu) pour faire en ſorte d'obtenir leur pardon, après avoir été mal reçûs, entr'autres réprimandes ils reçûrent de l'Empereur ce reproche ſanglant: *Vous deviez prendre l'exemple de la conduite très-digne de loüanges des Lucquois, qui dans les plus furieuſes tempêtes d'Italie, ont ſçû trouver leur repos, & leur ſureté entre les Silla, & les Caribde, ſans donner aucun ſujet de mécontentement ni à Clement, ni à Charles, & ont eû l'adreſſe de ſe conſerver tout à la fois l'amitié d'un Empereur, & d'un Pape ſi grands Ennemis, & vous tout au contraire vous vous êtes, par vôtre mauvaiſe conduite, rendus odieux en même-tems à Clement, & à Charles.*

Ambaſſadeurs des Lucquois. Charles V. donna en diverſes occaſions aux Lucquois des témoignages de cette bonne volonté qu'il avoit pour eux, & particuliere-

culierement dans la reception de leurs Ambaſſadeurs. Pour ne pas multiplier les matieres d'une même nature, je paſſerai ſous ſilence les honneurs reçûs par d'autres Ambaſſadeurs déja auparavant envoyez à l'Empereur, & je toucherai ſeulement ce qui regarde l'Ambaſſade de 1530. que j'ai jugé à propos de ne placer qu'en cet endroit. Cette République ayant été invitée par une Lettre très-obligeante de l'Empereur (comme cela avoit auſſi été fait à tous les autres Souverains) à envoyer des Ambaſſadeurs à Bologne, pour aſſiſter à ſon Couronnement; le Sénat, pourrépondre à une invitation ſi honorable pour lui, jetta les yeux ſur les perſonnes de Jerôme Arnolfini, & Baltazar Motecatini, qui étoient deux des Principaux en naiſſance, en autorité, en richeſſes, & en expérience. Tant de gens ſe diſpoſoient à accompagner ces Ambaſſadeurs, que la Ville alloit demeurer deſerte, n'y ayant aucun Habitant, qui ne voulût aller voir une ſi auguſte Cérémonie en la Perſonne d'un Empereur qui avoit tant de bonté & d'affection pour leur Patrie; de ſorte que pour empêcher la confuſion dans Bologne, le Sénat fut obligé d'en limiter, par ſon autorité, le nombre à 40. & de faire fermer les portes de la Ville aux autres. Ces Ambaſſadeurs arriverent à Bologne avec ledit Cortege,

leſte, à la vérité, & bien ordonné, mais néanmoins modeſtement habillé; maxime auſſi loüable, que naturelle aux Lucquois, qui eſtiment la candeur de l'ame quelque choſe de plus beau & de plus éclatant, que tous les pompeux & riches ornemens du corps. Ces Ambaſſadeurs, dis-je, arriverent deux jours avant l'Empereur, qui leur donna audience trois jours après ſon arrivée, & les reçût avec tant de marques de bonté & d'affection, que pluſieurs eurent ſujet d'en concevoir de la jalouſie, juſques-là qu'ils furent en tout reçûs & traitez avec les mêmes honneurs, & les mêmes prérogatives des Miniſtres des Ducs, & tinrent dans la Cérémonie le même rang que ceux de Gênes, & depuis ce temps-là ils ont toûjours joüi des mêmes honneurs.

Obſervation. Qu'il me ſoit permis de faire ici une digreſſion d'un moment. Comme j'ai été obligé, pour compoſer mon Cérémonial, ouvrage qui m'a coûté tant de peine & de travail, de lire une infinité d'Hiſtoires; il m'en eſt entr'autres tombé entre les mains quelques-unes, dont les Auteurs avoient été mal informez ſur cet Article particulier du mérite; de la pleine & entiere liberté des Lucquois, & de leur droit d'envoyer des Ambaſſadeurs, avec des traitemens, & des honneurs égaux en tout à ceux des Ducs

Ducs Souverains du premier rang. *Continuation.*

M'étant donc apperçû de l'erreur, je n'ai épargné aucun soin ni aucune diligence pour tirer sur ce point des lumieres plus sûres des Ecrivains les mieux instruits, n'ignorant pas ce fameux Axiome de la Jurisprudence. *A Cæsare malè informato, ad Cæsarem benè informatum :* c'est pourquoi je prie le Lecteur de vouloir bien ajoûter foi à ce témoignage que je rens (*ex motu proprio*) à la gloire que j'ai crû être dûë à la juste cause d'une République, tant aimée & estimée de cet Empereur, qui fait presentement l'unique objet de ma passion.

Je dirai de plus, pour plus grande instruction du public, sur ce qui regarde le Cérémonial, qu'à cause du grand mérite de la République, & de tant de services importans qu'elle a rendu à l'Eglise, aux Papes, à l'Empire, aux Empereurs, & à toute la Chrétienté ; on a toûjours accordé à ses Ambassadeurs quelque prérogative plus grande qu'aux Ambassadeurs des Ducs & à ceux de Génes, à la Cour de Rome; ceux de Lucques y étant reçûs avec une Cavalcade solemnelle, & admis au Consistoire, avec le droit de s'asseoir sur le Trône. Et pour plus grande preuve de ces prérogatives, il faut sçavoir pour plus grand éclaircissement de ce qui concerne le Cérémonial, *Prérogatives dûes au mérite.*

que lorſque les Ambaſſadeurs Lucquois vont rendre viſite aux Nonces Apoſtoliques ; ceux-ci leur donnent la droite dans leur propre Maiſon, en quelque lieu que ce ſoit.

Charles V. à Sienne. Revenons preſentement à Charles V. Ce grand Prince étant ſorti de Rome avec les formalitez & les Cérémonies ordinaires, prit la route de Viterbe, d'où ſans s'y arrêter, il paſſa en Toſcane, & ſe rendit à Sienne, & comme les Habitans de cette Ville avoient toûjours été protégez par tous les Empereurs de la Maiſon d'Autriche, non-ſeulement ils n'omirent rien pour recevoir celui-ci avec une Cavalcade auſſi magnifique, que leurs forces & leur induſtrie le purent permettre; mais de plus, ils lui preſenterent à l'entrée de la Ville les Clefs des portes. Ce qu'il y eut de plus rare, fut que tous les Magiſtrats & les Principaux ſortirent au-devant de lui à pied, avec le Clergé ; & Charles V. marchant ſous un Dais au milieu de deux Cardinaux Légats du Pape, qui le ſuivoient, entra dans la Ville, accompagné à ſa droite de Don Alphonſe Picolomni, Duc d'Amalfi, qui alloit à pied, & nuë tête ; & à ſa gauche & devant, des autres Principaux Nobles, de la même maniere. Charles ſéjourna cinq jours dans cette Ville, durant leſquels ce ne fut que réjoüiſſances, que Feſtins, & que bals.

Parti

Parti de cette Ville, il s'achemina vers le Duché de Florence, où le Duc Alexandre alla le recevoir sur la frontiere à la tête de 60. Gentilshommes lestement habillez, chacun avec 4. Valets de pied de sa livrée autour d'eux, & le Duc avec 24. Pages, sans Estaffiers, tous Gentilshommes; & outre cela 200. Chevaux pour sa Garde. La Duchesse Marguerite sa Fille s'avança elle-même plus d'un demi mille pour le recevoir, accompagnée de 30. Dames des plus belles, & des plus Nobles du Païs, toutes à cheval, avec les ornemens les plus propres & les plus riches que l'art pût inventer, & la dépense fournir, & ce furent celles-là mêmes qui formerent ensuite les bals, ce qui donna lieu à Pasquin de dire: *Que Charles-Quint avoit triomphé à Rome avec des Prêtres, & à Florence avec les Dames*; & effectivement, il ne sortit pas de cette Ville aussi chaste, qu'il y étoit entré. Au reste, on admira les Arcs de Triomphes, qui étoient au nombre de huit, l'un plus magnifique que l'autre, & tous avec de belles Inscriptions, & Devises; ils commençoient depuis la Porte de la Ville, jusqu'à celle du Palais Ducal. Charles V. séjourna dix jours dans cette Ville, toûjours parmi de nouvelles & solemnelles Fêtes, & en partant il distribua de très-riches presens. *A Florence.*

Ambaſſadeurs des Lucquois. 1536.

Qu'il me ſoit permis de reculer un peu pour mieux ſauter, comme on parle. Les Lucquois ayant appris que l'Empereur devoit arriver un certain jour à Sienne, & ayant été informez de l'honneur qu'il vouloit faire à leur Ville en la favoriſant de ſon auguſte preſence, lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour remercier Sa Majeſté d'un honneur dont ils faiſoient tant d'état, & pour lui faire ſçavoir avec quelle impatience il étoit attendu de tous leurs Habitans. Sangro, qui vivoit au tems de Charles V. & qui écrivit enſuite entr'autres choſes, la glorieuſe expedition d'Afrique, & les Triomphes qu'il reçut ſur ce ſujet, qu'il dédia au petit Prince Philippe d'Eſpagne, qui fut dans la ſuite Philippe III. Cet Auteur, dis-je, prétend que Charles ne penſoit pas à aller à Lucques, & qu'il étoit éloigné de cette route, mais que les Lucquois lui ayant envoyé des Ambaſſadeurs pour l'y inviter, & l'Empereur connoiſſant que cette invitation étoit ſincere & cordiale, il ſe diſpoſa à les ſatisfaire. De quelque maniere que ce ſoit, les Ambaſſadeurs qui lui furent dépêchez, furent Blaiſe Mei, & Jacques Arnolfini, que l'Empereur reçut très-favorablement, & avec tous les honneurs qui ſont rendus aux Miniſtres des Ducs, & ils demeurerent auprès de Sa Majeſté pour l'accompagner.

L'Em-

L'Empereur étant donc parti de Florence, trouva sur les Frontieres de la République de Lucques, 40. Nobles envoyez au-devant de lui par le Sénat, lesquels étant descendus de cheval, eurent l'honneur de baiser la main à un si grand Monarque, qui daigna se découvrir, & puis s'étant recouvert, il tendit avec beaucoup de bonté la main à chacun pour la baiser, après-quoi étant tous remontez à cheval, ils poursuivirent leur chemin derriere tout le Cortége, excepté quatre qui allérent devant, comme pour montrer le chemin à des Etrangers, selon l'usage d'Italie. A trois milles de la Ville, Sa Majesté fut reçûe par 40. autres Nobles, qui furent reçûs avec la même cérémonie, & puis s'étant mis avec les autres, ils continuérent leur chemin. Arrivé à la vûë de la Ville, il fut salué par la décharge de toute l'Artillerie, & au son de toutes les Cloches, ce qui dura jusqu'à l'entrée du Palais. L'Evêque, avec les Chanoines, & tout le Clergé, sortirent vêtus de leurs vêtemens sacrez, deux cens pas hors des portes, pour le recevoir sous un magnifique Dais, & parmi eux se mêla aussi la Confrérie des Séculiers. Ensuite sortit aussi au-devant de lui le Gonfalonier *Matthieu Gigli*, avec les anciens de la Ville, qui étoient *Michel Sergiusti*, *Pierre Lamberti*, *Jean*

Charles V. va à Lucques, & comment reçû.

Jean Ciuffarini, Alexandre Rapondi, Paulin Boccella, Jean Giudiccionni, Laurent Parpaglioni, Baltazard Velutelli, & Jerôme Balbani.

Compliment. Pour accompagner le Gonfalonier, & recevoir Charles V. tout le reſte du corps de la Nobleſſe ſortit auſſi; mais pour ne pas trop incommoder ce grand Empereur, qui venoit d'eſſuyer tant de fatigues, il n'y eut que le Gonfalonier, & les anciens qui ſe preſentérent pour lui baiſer la main, & il fut complimenté par le premier de la maniere qui ſuit. *Très-invincible Empereur, très-glorieux Héros, terreur des Barbares, & gloire des Chrétiens. Les anciens, & moi ici preſens, qui avons le bonheur de repreſenter en ce tems-ci dans le Gouvernement tout le Corps de la Bourgeoiſie, & de la Nobleſſe, venons de la part de l'une & de l'autre, remercier vôtre Majeſté de l'honneur qu'Elle a daigné faire à cette Ville; & pour lui offrir en reconnoiſſance les biens, le ſang, & les cœurs de tous les Habitans.* Charles V. lui répondit fort obligeamment en Eſpagnol. *Conoſco que vueſtras Palabras ſalen de el coraçon, y por eſto juſto que yo las recorda en el mi.* Ce qui veut dire: Je connois que vos paroles ſortent du cœur, c'eſt pourquoi il eſt bien juſte que je les recuëille dans le mien.

Il

Il entra dans la Ville (c'étoit le sixiéme de Mai) dans cet ordre. Après le Clergé marchoient les Ambassadeurs, & Ministres publics de diverses Provinces, & Monarques, non-seulement ceux qui résidoient ordinairement auprès de la République, mais aussi ceux qui étoient venus pour faire leur cour à Charles V. dans cette Ville; & entr'autres le Nonce du Pape, qui étoit *Jean-Baptiste Giudiccionni* Lucquois. Ils étoient suivis de 80. Nobles, qui, comme il a été dit, avoient été envoyez en deux corps au-devant de Charles V. Immédiatement après venoient 30. jeunes Gentishommes à pied, tous habillez en Pages, & ensuite les Gardes, & les Domestiques du Palais, qui précédoient les Anciens, & le Gonfalonier, qui étoient suivis de la Cour de Sa Majesté, après laquelle marchoient avec beaucoup de pompe les Ducs de *Baviere*, de *Brunsvic*, & de *Florence*, le Marquis de *Brandebourg*, le Duc d'*Albe*, le Marquis de *Vasto*, le Comte de *Benevent*, & autres Seigneurs de la plus illustre Noblesse, parmi lesquels étoient les deux Ambassadeurs de Lucques, qui tenoient la place la plus proche de l'Empereur, qui l'avoit ainsi desiré. *Entrée.*

Il étoit aisé de juger de la qualité & de la nature de ce Triomphe, par celles des rares ornemens de la Ville, qui fit dresser *Magnifiques ornemens pour le*

Triomphe. 1536. par les mains industrieuses, des plus habiles Ouvriers, quantité d'Arcs de Triomphe, faits avec tant d'adresse, que l'art imitoit parfaitement la nature. Il n'y eut pas un coin de rue, par-tout où Charles passa, qui ne fût paré de belles & riches Tapisseries de Perse, & de Flandres, avec des Tableaux faits par les Peintres les plus fameux, & dans les Places des Colomnes, & des Obelisques, auſquels quantité d'Ouvriers avoient travaillé plusieurs semaines, aussi-bien qu'une infinité de beaux Esprits, qui avoient épuisé leur subtilité à inventer un nombre innombrable d'Inscriptions, de Devises, & d'Emblêmes, qui renfermoient en fort peu de paroles (ce qu'on admiroit le plus) & marquoient dès leur premier commencement, toutes les victoires, & les actions les plus glorieuses d'un si grand *Empereur Charles d'Autriche*; ce qui étoit fait avec d'autant plus d'habileté & de perfection, qu'il y avoit quantité de gens de Lettres de grand mérite dans la République de Lucques, qui a toûjours passé pour la *Mere des Lettres*, & pour la plus généreuse & la plus libérale Protectrice, ou plûtôt bienfaitrice de ces Ecrivains qui servent le Public.

Observation. On a parlé, & écrit fort au long, même dans les Païs les plus éloignez d'Italie, de ces superbes préparatifs de Lucques, pour

pour le Triomphe de Charles V. ce qui me fait croire que Sangro se trompe quand il dit que Charles ne prit la résolution d'aller à Lucques, que pour répondre à l'invitation obligeante que les Lucquois envoyerent lui faire à Sienne; car depuis cette invitation jusqu'au jour qu'il falloit que tout fût achevé & prêt, il ne s'en étoit écoulé que 15. seulement; or il n'étoit pas possible de construire en un tems si court (& d'en disposer auparavant les matieres) des machines d'une si belle & si fameuse Structure; desorte qu'il faut nécessairement s'en tenir au sentiment des autres Ecrivains, qui disent que Charles V. fut porté long-tems auparavant à faire ce voyage à Lucques, par l'inclination & l'affection extraordinaire qu'il avoit pour cette République; & par le desir, je dirai même la passion, d'honorer de sa presence les Lucquois (comme il a déja été allégué) & d'avoir en même-tems le plaisir de recevoir les caresses sinceres & zélées de ces bons Républicains, qui avoient toûjours eû une vénération toute particuliere pour ses Prédecesseurs dans l'Empire, & avoient donné un rare exemple d'une prudence & d'une conduite inimitable, en tant de guerres & de différends, ce qui ne pouvoit qu'édifier extrêmement toute la Chrétienté, & servir de modelle à ceux qui

gouvernoient des Etats libres.

Logé. 1536. Au milieu de tous ces Triomphes Charles V. arriva à l'Egliſe Cathédrale, où s'étant mis à genoux ſur un riche Prie-Dieu, devant le grand Autel, il fit une courte priere, après laquelle s'étant levé, il ſe retira au Palais de l'Evêché deſtiné pour ſon logement. Les Princes, & Grands de ſa ſuite, les Ambaſſadeurs de preſque toutes les Puiſſances de l'Europe, ou qui le ſuivoient, qui y avoient été envoyez, ſoit pour groſſir ſa Cour, ou pour affaires, furent logez en divers Palais des principaux Nobles, qu'on avoit pour cet effet plus magnifiquement meublez, ſans aucun égard à la dépenſe; & en toutes choſes on obſerva un ordre merveilleux.

Régalé. Charles V. ſéjourna à Lucques toûjours ſplendidement traité, & régalé par la Ville, l'eſpace de quatre jours, & le ſecond, & le troiſiéme il viſita les Fortifications, accompagné des Anciens, & du Gonfalonier, auſquels il daigna dire : *Ces Fortifications doivent s'eſtimer glorieuſes, puis qu'elles défendent une auſſi digne Patrie.* Le Public envoya à ce Prince de très-magnifiques Preſens, tous d'ouvrages faits dans la Ville même, portez par 30. Pages nobles qui avoient à leur tête un Ancien, que Charles V. témoigna avoir pour fort agréables, ayant fait de beaux preſens aux

Por-

Porteurs; & envoyé deux heures après deux Gentilshommes, tant pour remercier le Sénat de ces Presens, & de la belle reception qu'il lui avoit fait, que pour prendre en son nom congé de lui.

Le soir le Gonfalonier avec les Anciens, accompagnez de 60. Nobles, allérent remercier Charles V. de l'honneur qu'il avoit fait à leur Ville, le prier de lui continuër sa généreuse bien-veillance, & sa puissante protection, & lui souhaiter un bon voyage, une vie longue, & d'heureux succès à ses desseins; compliment auquel l'Empereur répondit en langue Espagnole: *En verdad que me parto muy contento de esta Ciudad, aviendo exprimentado grande modestia en los Ciudadanos, grande fidelidad en el Govierno por al Imperio, y en todo grande amor para Commingo.* Ce qui veut dire en François: En vérité, je pars fort content de cette Ville, pour avoir trouvé une grande modestie dans les Habitans, beaucoup de fidélité dans le Gouvernement pour l'Empire, & en toutes choses une extrême affection pour ma personne. Mais ce que Charles admira sur-tout comme une espece de miracle, dans les Lucquois, fut que dans tous les honneurs, & les Triomphes qu'ils lui firent, avec des dépenses infinies, on vit éclater une affection d'autant plus extraordinaire qu'elle *Les Lucquois prennent congé.*

étoit

étoit tout-à-fait desintéressée, puisque ni le Public, ni aucun Particulier ne lui demanda aucune chose ; au lieu que dans toutes les autres Villes à peine pouvoit-il répondre, & satisfaire aux prieres qui lui étoient faites, desorte que tout le reste de sa vie il avoit coûtume de dire : *Qu'il n'avoit triomphé sans intérêt qu'à Lucques.*

Distribution de presens. En un mot, Charles V. partit de Lucques très-satisfait, avec une suite très-leste. Pour ce qui est des Presens reçûs de la Ville, il en distribua une partie aux Princes & aux Grands de sa suite, & envoya l'autre à l'Impératrice, l'accompagnant d'une Lettre, qui, si l'on en croit Sangro, contenoit les expressions suivantes : *Son regalos que tengo recebido de los Luccheses, sin ningun interes, y por esto, los estimo dignos de una Imperatrix que amo con toda passion.* C'est-à-dire : Ce sont des Presens que les Lucquois m'ont fait sans le moindre intérêt, c'est pourquoi je les ai estimez dignes d'une Impératrice que j'aime avec toute la passion possible.

En Piémont. 1536. Charles V. étant ainsi parti très-content & très-satisfait des caresses, & de la généreuse modestie des Lucquois, passa le Mont Appennin, & se rendit à Asti, où il trouva que Don Antoine de Leva son Généralissime avoit repris Fossan sur les François.

çois. Mais ce qui lui causa encore plus de joye, fut de voir se rendre auprès de lui le Marquis de Saluſſe, Vassal, & un des bons Capitaines du Roi François I. duquel étant mécontent, il s'étoit déterminé à prendre le parti de Charles V. qui le reçût avec beaucoup de tendresse, regardant cet évenement comme un augure de l'heureux succès des desseins qu'il avoit formez contre la France; desorte qu'il se disposoit à passer les Alpes, plus résolu que jamais. Il tint là conseil de Guerre, où assisterent Antoine de *Leva*, le Marquis de *Vasto*, le Duc d'*Albe*, Don *Ferdinand de Gonzague*, le Prince de *Salerne*, & *André Doria*, qui tous le suivirent en France, & qui avoient déja par son ordre assemblé une formidable Armée de gens de pied, & de cheval, résolu, comme il s'en vantoit hautement, *de déterminer une bonne fois les affaires avec le Roi François I.* & il est certain, que ravi de voir une si belle Armée, & flatté par les siens, il ne révoqua presque pas en doute l'entiere ruine de la France.

Cependant le Roi François I. à l'oüie de ces préparatifs si formidables, songea à y apporter quelque prompt remede, avant que le mal eût gagné plus avant, & se fût rendu incurable. Ayant donc promptement tenu Conseil de Guerre, il fut *Cardinal de Lorraine.*

fut réſolu d'envoyer à l'Empereur une magnifique Ambaſſade, autant que le tems, qui preſſoit fort, le pût permettre. Le Cardinal de Lorraine, fut choiſi pour cet emploi, Prélat qui étoit le plus accrédité, le plus adroit, & le plus expérimenté de tout le Sacré Collége. Ce Cardinal s'achemina vers le Piémont, avec un plein pouvoir, non-ſeulement pour les négociations d'accommodement avec Charles V. de la maniere qu'il jugeroit la plus convenable, mais auſſi pour la conduite des armes, & la direction de l'Armée que commandoit l'Amiral Chabot. Et effectivement il ne fut pas plûtôt arrivé en Piémont, dont la plus grande partie étoit tombée entre les mains de la France, qu'il pria, ou plûtôt ordonna à Monſieur l'Amiral qui continuoit ſes progrès, de faire quelque pas en arriere, bien loin de paſſer outre, parce que c'étoit, dit-il, le moyen de faciliter l'accommodement qu'on deſiroit, & que ç'auroit été une choſe deſagréable à un puiſſant Prince, auquel on alloit demander la paix, de l'inquiéter d'un côté, pendant qu'on s'humilioit de l'autre.

Sentiment louable. 1536. Le ſentiment de ce Cardinal étoit bien éloigné de ceux de l'Amiral, de tous ſes Capitaines, & des Soldats mêmes, qui animez, & encouragez par les heureux progrès

grès faits dans la Savoye, & dans le Piémont, jugeoient qu'il étoit néceſſaire de les continuër, parce que ce ſeroit le moyen, diſoient-ils, non-ſeulement d'obtenir une paix plus avantageuſe, mais auſſi d'obliger l'Empereur à s'ôter de l'eſprit le deſſein qu'il avoit conçû de tourner toutes ſes forces contre la France, & de tâcher de chaſſer l'ennemi d'Italie; parce que par-là les Impériaux auroient été tenus loin des Alpes, & tellement occupez en Piémont, qu'ils n'auroient pas penſé à la Provence. Et véritablement c'étoit-là l'avis qu'il falloit ſuivre, mais l'Amiral pleinement inſtruit du grand aſcendant que le Cardinal avoit ſur l'eſprit du Roi, & de la haute opinion que ce Prince avoit de ſon habileté dans les affaires; & ayant vû outre cela combien ſon plein pouvoir étoit ample, condeſcendit à tout ce qu'il avoit propoſé, au grand crevecœur des Capitaines, & des Soldats, qui ne pûrent s'empêcher de crier par-tout, *que ce n'étoit pas aux Prêtres à ſe mêler des affaires de la guerre, ſi ce n'eſt lors qu'on vouloit tout gater, & tout perdre.* Et véritablement ce ſentiment du Cardinal de Lorraine donna beau jeu à Charles V. (quoi qu'enſuite, lors qu'il tenoit la bale en main, il manquât ſon coup) parce qu'il ne voulut point entendre parler de paix, & que l'Armée Fran-

Françoise ne fut pas long-tems à se dissiper entierement.

Evêque de Genève. Charles V. ayant donc pris la résolution de porter lui-même en personne ses armes en France, contre le Roi François I. quoi que Leva l'en dissuadât, si au moins on en croit le bruit qui en courut; l'Empereur, dis-je, affermi dans cette résolution, partit de Piémont, & passa à Genéve, où Pierre de la Beaume, Evêque de Genéve, vint le trouver, pour lui representer la rebellon (comme ce bon Prélat l'appelloit) des Génevois, qui s'étoient, disoit-il, révoltez de l'Eglise, & de son obéissance, tâchant de persuader à l'Empereur qu'il ne s'acquéroit pas moins de gloire à dompter ces peuples, qu'il s'en étoit acquis dans son expédition d'Afrique. Charles V. qui, pour dire la verité, avoit d'autres choses en tête, répondit à toutes ces raisons & sollicitations de l'Evêque. *Monsieur, quand nous aurons pris la France pour Nous, nous prendrons Genéve pour Vous*; & l'Evêque voulant répartir je ne sçai quoi à cette réponse, il lui repliqua. *Ma Maison a perdu la Suisse qui lui appartenoit, & je n'en dis rien, & vous faites tant de bruit pour avoir perdu Genéve, qui n'étoit pas à vous.*

Ligue. Conseil de Guerre. Il s'étoit négocié un Traité d'alliance entre Charles V. & les Vénitiens contre la France,

France, par lequel l'Empereur s'étoit engagé de remettre le Duché de Milan à un autre particulier, Italien de Nation, article que la République avoit le plus à cœur, & moyennant lequel elle grossit de quelque Infanterie l'Armée de l'Empereur, auquel néanmoins elle ne laissa pas d'envoyer des Ambassadeurs, pour lui representer qu'une entreprise de cette nature demandoit qu'on y pensât mûrement. Quelques-uns veulent que l'Empereur voyant une si grande diversité de sentimens entre ses Capitaines sur cette guerre, tint un autre Conseil à Gênes, pour voir s'il ne pourroit point rencontrer entr'eux plus d'unanimité. D'autres néanmoins écrivent que ce Conseil, qui fut le second, se tint à Asti avant le départ de Charles V. à quoi il y a plus d'apparence; de quelque maniere que ce soit, voici les deux sentimens pour & contre.

Majesté Impériale. Les affronts reçûs « *Sentimens pour la Guerre.*
du Roi François sont trop sanglans, & «
en trop grand nombre, pour en négliger «
la vengeance, d'autant plus que l'occa- «
sion se presente de la faire avec avanta- «
ge. Mais quelle bassesse ne seroit-ce pas «
pour un Empereur d'avoir tant bravé à «
Rome l'Ennemi, d'avoir assemblé tant de «
forces à dessein de l'aller attaquer en Fran- «
ce, d'en avoir fait courir le bruit; d'avoir «

en- «

» envoyé ordre à la Régente Royale à Bru-
» xelle, d'attaquer en même-tems l'En-
» nemi avec une puissante armée, du côté
» de la Picardie ; & toutes ces dépenses,
» & tous ces préparatifs à quoi serviront-
» ils ? A donner sujet au monde de se moc-
» quer de Vôtre Majesté, & de nous tous.
» Et en effet, après tant de munitions, &
» tant de menaces, que diroit l'Europe ?
» Que diroient les Capitaines mêmes, &
» les Soldats de Vôtre Majesté Impériale ?
» Mais il y a à considérer un autre point,
» non moins important, qui est, que si le
» Roi François I. s'est montré fier & har-
» di, pour ne pas dire arrogant, dans les
» discours qu'il a tenu de Vôtre Majesté, le
» mépris qu'il a témoigné faire de ses me-
» naces, & la maniere avec laquelle il a
» porté ses armes en Italie, ou pour en-
» dommager, ou pour envahir les Etats de
» Vôtre Majesté, combien doit-on croire,
» que sa fierté & son audace s'augmente-
» roient, s'il voyoit à present qu'après
» avoir assemblé une si grande Armée,
» après tant de menaces, après tant de
» préparatifs, on n'osât pas même regar-
» der son Royaume que de bien loin ? Et
» comment pourroit-il ne le pas attribuër
» à une crainte, & à une timidité excessive ?
» Comment ne s'en énorgueilliroit-t'il
» pas ? Mais que craint-on ? Le Roi Fran-
çois

çois a fait ſes derniers efforts dans cette « Guerre qu'il vient de faire en Savoye, « & en Piémont, & cependant il n'a pas « pû ramaſſer 30. mille ſoldats, & nous « craindrons d'aller contre lui en France « avec le double de gens, avec de meilleurs « Capitaines, & Soldats, avec des forces « de Mer & de Terre, & avec une Armée « auſſi fraîche, que la ſienne eſt fatiguée, « & pour la plus grande partie, mécon- « tente, & mal payée ? Ce ſont-là les ſen- « timens qu'un zéle ardent ſuggere ; c'eſt « à preſent à Vôtre Majeſté à en régler « l'exécution par ſa prudence, & par ſon « autorité. «

Il n'y a pas de doute (*voici le ſenti-* « *Senti-*
ment contraire) que Vôtre Majeſté n'ait « *ment*
un grand & juſte ſujet de vengeance « *contrai-*
contre le Roi François ; mais il faut con- « *re.*
ſidérer que dans les choſes douteuſes, il « vaut mieux faire un pas arriere avec hon- « neur, que d'en riſquer deux en avant « avec péril ; & ſi Vôtre Majeſté agit avec « des meſures ſi compaſſées, & une con- « duite ſi modérée, avec la Ligue de Smal- « calde qui la menaçoit, ce qui lui réüſſit « ſi bien, Elle ne doit pas moins uſer de « modération dans l'entrepriſe qu'on pro- « jette contre un Roi, & ſemble même « être obligée de chercher un autre remede « à ce mal. On n'a pas voulu écouter les «

pro- «

» propositions de paix faites par le Cardi-
» nal de Lorraine ; qu'on écoute l'Ambas-
» sadeur Vellei qui est détourné, & qui of-
» fre de la part de son Roi des conditions
» qu'on pourroit peut-être accepter, si on
» vouloit les entendre. Qu'on considére
» qu'il s'agit de faire la Guerre à un Royau-
» me peuplé, & à ces François qui se sont
» toûjours montrez idolâtres de leur Roi,
» & toûjours grands Ennemis du Gouver-
» nement des Etrangers. Que Vôtre Maje-
» sté se souvienne, (car il n'est pas besoin
» de rien alleguer autre chose) du succès du
» Duc de Bourbon, qui, bien qu'il ne man-
» quât pas de pratiques, & d'intelligences
» en France, qu'il y eût tant de parens, &
» d'amis à sa dévotion, & qu'il fût à la tê-
» te d'une belle & florissante Armée, n'au-
» roit pû néanmoins éviter une perte tota-
» le, sans la prudente conduite de Monsieur
» le Marquis de Vasto, qui par ses sollicita-
» tions & ses instances, fit prendre une
» prompte résolution d'abandonner le siè-
» ge de Marseille, ce qui ne se fit pas sans
» quelque honte, & quelque perte. En
» voilà assez.

Observation & Dits Sentencieux. En un mot, *aut Cæsar, aut nihil*, Charles V. avoit formé la résolution de faire lui-même en personne la guerre à la France, & il voulut que son sentiment, joint à l'avis de ceux qui tenoient pour l'affirmative,

tive, l'emportât sur tous les autres sentimens contraires. Dans les Républiques, & sous les Princes peu propres au Gouvernement, les Conseillers d'Etat ou de guerre, commandent, lorsqu'ils parlent; mais dans les Monarchies, lors au moins que le Monarque est tout ensemble grand Guerrier, & bon Politique, ils parlent pour obéir; c'est ce qui arriva toûjours avec Charles V. qui, comme un Prince qui avoit un jugement mûr & solide pour les affaires de la Paix, & beaucoup de conduite & de valeur pour celles de la Guerre, écoutoit volontiers, à la vérité, les avis des autres, mais ne mépriſoit jamais le sien. Quelques-uns écrivent, que lorsque l'Empereur étoit encore à Asti, & qu'on ne sçavoit pas bien, si de si grands préparatifs devoient servir contre la France, ou contre les Luthériens, il demanda à du Bellai Ambassadeur François, comme il prenoit congé à l'issuë d'une audience particuliere, *En combien de journées une Armée pourroit aller de Milan à Paris ?* L'Ambassadeur qui ne manquoit pas d'esprit, & qui comprenoit sans doute, à quel dessein l'Empereur lui faisoit cette demande, ne manqua pas de lui faire la réponse qui suit : *En douze commodement. Pourvû néanmoins que les François ne le battent pas dès la premiere journée.*

Les Ecrivains les plus célébres rapportent *Réfolu-*
que

tion, & Armée. 1536. que ce qui porta Charles à cette résolution, fut le sentiment unanime d'André Doria, & d'Antoine de Leva, qui tenoient la premiere place dans son cœur, & dans son esprit, lesquels soûtinrent toûjours que l'Empereur étoit engagé à faire sentir les fruits de la guerre au Roi François dans son propre Royaume; parce que c'étoit une chose convenable à la Dignité Impériale, qui ne devoit pas souffrir qu'on la réduisit toûjours à faire la guerre pour la défense de son propre Païs, tant de fois attaqué, & mal traité par ledit Roi; ce qui ne pouvoit que tourner au dommage de l'Etat, & le perdre du moins de réputation. On se prépara donc à commencer le 15. Juillet cette guerre de plusieurs côtez. Il y a une assez grande diversité de sentimens entre les Ecrivains, touchant la quantité, & la qualité des Troupes destinées à cette entreprise. Jove veut qu'il y eut 50. Compagnies de 500. hommes de pied chacune, Bellai & Duppleix font cette armée beaucoup plus grande, sans doute pour relever davantage la gloire de leur Nation qui en fut victorieuse, & pour exaggerer la honte & la confusion de l'Empereur: mais Ulloa, dont le sentiment est le plus suivi, spécifie le nombre, & le fait aller à 24. mille Espagnols, 12. mille Italiens, & 5000. chevaux, avec un grand

train

train d'Artillerie, & plus de 4000. Pionniers, Chartiers, Vivandiers, & autres telles gens. Les principales Charges furent données, au Marquis de Vasto, celle de Général de l'Infanterie ; au Duc d'Albe, celle de Général des gens d'armes ; à Don Ferdinand de Gonzague, celle de Général des Chevaux legers; à Don Antoine de Leva, la conduite de toute l'Armée de Terre, & à Doria la direction de celle de Mer.

Départ & entrée dans la Provence.

L'Empereur, après avoir donné ses ordres par terre, s'embarqua sur sa flotte nombreuse de 140. Vaisseaux, sur lesquels il y avoit 15. mille Soldats, & de bonnes provisions, avec lesquelles il pourvoyoit de vivres les milices, qui avoient ordre de côtoyer les bords de la Mer, à la vûë de l'Armée Navale. L'Empereur entra donc dans la Provence, où ayant pris Antibe, il s'avança à Frejus, d'où ayant laissé la Mer à main gauche, il marcha à Aix, trouvant par tout le païs abandonné. Cela arriva en même tems que la Reine Marie sa Sœur avoit en Flandre envoyé une Armée de 8000. Fantassins, & de 3000. Chevaux sous le commandement du Comte Henri de Nassau, qui avoit attaqué la France du côté de la Picardie, avec beaucoup de vigueur & de courage.

Ruse du Roi François.

François I. voyant qu'il étoit impossible de rien faire d'important contre une si for-

midable Armée, d'autant plus qu'on la lui avoit repreſentée encore plus grande, penſa à pourvoir à la défenſe par les ruſes & les ſtratagêmes. Pour cet effet il avoit envoyé vers les frontieres de la Provence Montejan & Boiſſi, avec 200. chevaux eſcortez de 600. hommes de pied Arquebuſiers, dont Sanpier de Corſe étoit Capitaine, avec quelques autres de la même Province, afin que marchant devant les Ennemis, & les prévenant par-tout, ils brûlaſſent les grains, & gâtaſſent tous les autres vivres, que les habitans n'auroient pas pû tranſporter en ſi peu de tems; & véritablement ce fut une choſe admirable de voir tant de zéle pour le Roi, & tant d'amour pour la Patrie dans les Provençaux; car ils brûloient de leurs propres mains le foin & la paille, pour empêcher que les Ennemis ne s'en prévaluſſent, ſans attendre l'ordre des Soldats. Le Roi extrêmement édifié, & content d'un ſi grand zéle, les déchargea enſuite de toute ſorte de tailles, pour dix ans.

Perte dansunt eſcar mouche. Il y eut une action ſignalée entre ces François qui alloient brûler les bleds, & l'avant-garde de l'Armée Impériale, conduite par Don Ferdinand Gonzague, dans laquelle furent taillez en piéces, ou faits priſonniers tous les François qui ſe trouvérent renfermez au milieu des Ennemis, malheur qu'ils s'attiré-

s'attirérent par une hardieſſe exceſſive & téméraire, pour n'avoir pas conſidéré qu'ils s'étoient mis à marcher par la plaine, & qu'ils avoient à leurs trouſſes un trop grand nombre d'Ennemis, pour pouvoir leur réſiſter. Sanpier informé par un eſpion, que plus de mille Cavaliers Eſpagnols avançoient, ſollicita les Capitaines & les Soldats à ſe ſauver dans les montagnes voiſines, le ſeul endroit par où ils pouvoient échapper. Mais Montejan, Soldat fier & obſtiné, ne voulut jamais conſentir à une telle retraite, qu'il traitoit de lâcheté, faiſant voir la néceſſité qu'il y avoit de ſe défendre; & effectivement il ſe défendit durant plus d'une heure, juſqu'à ce que Valere Urſin, & le Comte Pépoli étant arrivé avec d'autre Cavalerie, les trois Commandans Montejan, Sanpier & Boiſſi, furent contraints de ſe rendre; heureux d'en être quittes pour la perte de leur liberté dans une occaſion ſi chaude, que preſque tous les Soldats y laiſſerent la vie. Charles V. apprit de ces mêmes priſonniers, que François I. aſſembloit une grande Armée à Avignon, mais qu'il ne vouloit pas entreprendre de faire aucun mouvement juſqu'à l'arrivée des Suiſſes, qu'il attendoit de moment à autre. Cependant Don Ferdinand s'étant avancé, avoit pris Brignole, Place aſſez conſidérable, qu'il abandonna au pillage.

Suisses. 1536. Les Suisses, bien qu'ils eussent promis à l'Empereur, par un Traité solemnel, de demeurer neutres, ne sçachant pas, quel étoit le dessein de Charles V. d'armer une Armée si formidable, pour envahir la France, & prenant quelque jalousie des progrez d'un Monarque de la Maison d'Aûtriche, laquelle ne pouvoit entierement renoncer à ses prétentions sur la Suisse, quoi qu'elle fût bien éloignée de pouvoir la réduire sous son obéissance; les Suisses, dis-je, jugérent à propos pour toutes ces considérations, de mettre en pratique leur maxime ordinaire, qui est de s'accommoder au tems, pour ne pas causer leur propre ruïne, en observant trop scrupuleusement la Neutralité; d'autant plus qu'ils étoient extrêmement pressez là-dessus par Angereau Ambassadeur François, lequel sçut si bien ménager l'esprit des Magistrats Suisses, qu'ils permirent la sortie, à la file néanmoins, de douze mille Soldats de leur Nation, lesquels s'étant rassemblez à Montelvel, passerent ensuite en corps à Valence, où le Roi François I. les attendoit avec impatience.

Bien reçûs. Ce Prince les reçût avec toutes les marques d'une estime extraordinaire, & non-seulement régala de Colliers d'or, & de Médailles, les Commandans; mais faisant outre cela divers tours, à cheval, par toute l'Ar-

l'Armée, il se mit à crier à haute voix, *qu'il attendoit de leur valeur la liberté de la France, qui reconnoîtroit toûjours leur être redevable d'un si grand avantage. Combattez donc, chers Amis, avec ce courage si naturel à vôtre Nation, qui a sçû se mettre en réputation d'être également formidable, & invincible. Faites-le pour me faire present d'un Royaume, & vous acquerir un Ami, duquel les Descendans ne seront jamais ingrats, lorsqu'il s'agira de la conservation de vôtre liberté.*

A ces paroles du Roi, les Capitaines des Suisses ayant dégaîné leurs sabres, & fait presenter les Armes aux Soldats, se mirent tous à crier d'une commune voix, *que quoique le monde appellât leur Nation mercenaire & venale, ils vouloient faire connoître qu'en cette occasion* (mais cependant ils avoient reçû les chaînes, & les Médailles d'or) *ils combattoient pour l'honneur, pour la gloire, pour le maintien du Royaume, & de la Couronne de Sa Majesté, pour la conservation de laquelle ils étoient prêts de répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang.* Et véritablement ce secours des Suisses, qui arriva à propos, servit extrêmement à accommoder les affaires du Roi François, & à sauver sa réputation. Aussi, non-seulement les Ecrivains étrangers, mais les François mêmes tombent d'accord, que

ſans un tel ſecours, c'étoit fait de la France.

Evenement militaire. Dans la Victoire ci-deſſus rapportée, il arriva une choſe aſſez curieuſe, touchant les Cérémonies & les Loix militaires; trois Officiers étant entrez en diſpute au ſujet de Montejan, & chacun prétendant que ce Priſonnier lui appartenoit de droit. Le premier alléguoit pour raiſon, qu'il lui avoit ôté ſa maſſe de fer; le ſecond ſe fondoit ſur ce qu'il lui avoit arraché le gand de la main; & le troiſiéme repreſentoit qu'il avoit pris la bride du cheval, lorſqu'il marchoit encore. La conteſtation s'échauffa ſi fort, à cauſe du grand nombre de Partiſans que chacun avoit, qu'on étoit ſur le point d'en venir aux mains; mais le Comte Pépoli étant ſurvenu, & s'étant mis au milieu, les fit réſoudre à remettre la déciſion de leur different au Général Gonzague, & au Capitaine Luciaſco, qui décidérent en faveur de Marſilio Sala de Breſſe, qui étoit celui qui avoit ſaiſi la bride du cheval du Priſonnier conteſté, parce que par-là il lui avoit ôté le moyen de pouvoir s'enfuïr.

Dauphin. Montecuculi. En ce tems-là il arriva un accident qui cauſa une ſenſible douleur, & un deüil inconſolable à la France. C'eſt la mort du Dauphin, laquelle arriva juſtement, lorſque le Roi François I. ſon Pere, ſe préparoit avec le plus de chaleur à ſe mettre à la

tête

tête de son Armée contre l'Ennemi, & lors qu'il sembloit que la fortune commençoit à lui devenir plus favorable. Ce Prince mourut à Tournon, & non pas à Lion, comme l'écrit Ulloa, âgé de vingt ans, non sans grand soupçon de poison, quoi qu'il eût été attaqué d'une fièvre très-violente. Sebastien Montecuculi accusé de lui avoir donné ce poison, fut mis en prison, & appliqué à la torture durant trois jours, au bout desquels ne pouvant plus supporter les douleurs d'un tourment si horrible, il confessa le crime, & déclara qu'Antoine de Leva, & Ferdinand de Gonzague, l'avoient porté à le commettre; sur quoi son procès lui ayant été fait, il fut tiré à quatre chevaux dans la place de Tournon. Plusieurs Ecrivains, & même François, croyent que Montecuculi avoit confessé cela par la douleur de la torture, étant d'ailleurs innocent. En effet on ne voit pas quel avantage l'Empereur auroit pû tirer de cette mort.

Charles V. marche avec l'Armée à Prignes.

Quoi que cette petite Victoire, que Bellay, comme François, diminuë, en ne faisant monter la perte de ceux de sa Nation qu'à 300. & que Guazzo, comme Espagnol, augmente, en la faisant aller jusqu'à 800. n'accrût pas peu l'esperance que l'Empereur avoit conçûë de faire de grands progrez; néanmoins il commençoit déja à s'appercevoir qu'il s'étoit laissé legerement

induire à cette entrepriſe, par les repreſentations de ceux de ces Capitaines, qui la lui avoient figurée facile & indubitable ; & ſans tenir d'autre conſeil, il donna ordre de faire marcher l'Armée vers Brignoles, où il s'arrêta quatre jours, juſqu'à ce que tous ſes gens fuſſent arrivez. Delà il alla à S. Maximin, & enſuite à Aix, Capitale de la Provence, où réſide le Parlement, laquelle il trouva deſerte, & dénuée de toutes choſes, les Habitans eux-mêmes l'ayant réduite dans cet état, à cauſe qu'on ne pouvoit la défendre, deſorte que cette conquête apporta peu de gloire à l'Empereur.

Païſans incommodent l'Armée. 1636.

Dans cette marche l'Armée fut ſerrée de près, & fort mal-traitée par les Païſans, & les Montagnards du Païs, qui ſortant à l'improviſte des bois où ils ſe tenoient, & ayant rompu les paſſages les plus étroits, faiſoient de tems en tems grand carnage des ſoldats qui s'écartoient du gros des Troupes, comme cela arrive ordinairement : même leur hardieſſe, ou leur zéle, fut ſi extraordinaire & ſi téméraire, que s'étant mis ſeulement 50. dans une Tour, ils donnérent aſſez d'occupation à toute l'Armée, laquelle ſe vit obligée d'employer le canon ; deſorte qu'ayant été contraints de ſe rendre, ils furent tous pendus, au moins 24. les 26. autres ayant déja perdu la vie en combattant ; & ce qui irrita le plus

plus les Impériaux, & les porta à cette rigueur, fut qu'entre ceux des leurs qui furent tuez, étoit le Capitaine Lasco Bressan, Soldat de grande valeur, & tout ensemble Poëte fort renommé, tué d'un coup d'Arquebuse, mort qui causa une sensible douleur à Gonzague, de qui il étoit grand ami.

Charles V. ne voulut pas entrer dans Aix, à cause qu'elle étoit si deserte, & si dépourvûë de tout; mais il campa tout proche, occupant la plaine, & deux Collines en flanc, & au milieu la riviere d'Arc, & s'y retranchant fort reguliérement. Mais comme les Habitans avoient, comme il a été dit, fait le dégât dans tous les Païs, cela fut cause que l'Armée manqua tellement de Vivres, que si l'Empereur n'eût pas été present, il seroit arrivé des desordres; la disette ayant été si grande, qu'on fut obligé de tirer des Vivres de l'Armée Navale de Toulon; & comme il y avoit entre deux une campagne spacieuse, il étoit aisé aux Partis François d'enlever les Convois, & de causer de grands dommages aux Ennemis. Entr'autres incommoditez, celle des moulins, qu'on avoit brûlez & ruïnez, étoit si grande, qu'à peine se trouvoit-il du pain pour la Table de l'Empereur. Le mauvais air du Païs joint à cette disette, causa en peu de tems toutes sortes de maladies contagieuses, qui *Disette & maladies.*

faiſoient mourir dans un ſeul jour des centaines de Soldats, & en obligeoient une infinité d'autres à deſerter.

On tente le ſiége de Marſeille.

Tous ces accidens cauſérent à Charles V. un déplaiſir qu'il ne pouvoit ſi bien diſſimuler, qu'il ne le laiſſât voir ſur ſon viſage, connoiſſant bien qu'il ne pouvoit que remporter beaucoup de honte d'une expédition de cette nature, qui lui cauſoit tant de dommage, ſans aucun fruit; deſorte que voyant qu'il y alloit de ſon honneur de partir ſans avoir fait aucun exploit, ni aucun progrés conſidérable, il réſolut d'aſſieger Marſeille ſans differer davantage, quoi que la ſaiſon fût fort avancée. Pour cet effet il partit le 15. d'Août, ſous les auſpices (comme il diſoit) de la Sainte Vierge, & alla en perſonne, accompagné du Marquis de Vaſto, du Duc d'Albe, de Don Ferrand de Gonzague, & du Comte de Horn, Guidon de Cavalerie, pour reconnoître la Place, après avoir donné ordre que 3000. Eſpagnols, 4000. Italiens, & 5000. Allemands d'Infanterie, le ſuiviſſent; & quoi qu'il n'arrivât que vers le minuit ſous le canon de la Ville, ſans trompettes & ſans tambours, il ne laiſſa pas d'être découvert, juſtement comme il marquoit les lieux propres à dreſſer des Batteries, & d'eſſuyer une infinité de coups de canon, que ceux de la Ville ſe mirent

mirent à tirer inceſſamment, dès qu'ils l'eurent apperçû, & par lequel ils bleſſerent, & tuérent pluſieurs de ſes gens; ce qui contraignit Charles de ſe retirer dans le Valon, ne voyant pas qu'il y eût moyen de reconnoître la ſituation des lieux. Cependant le Duc d'Albe fut envoyé pour reconnoître Arles, & voir ſi ce ſeroit une entrepriſe plus facile; mais ayant été tout au contraire jugée plus difficile, & preſque tout-à-fait impoſſible, on fut contraint de ſe réſoudre à la retraite.

Raiſons pour la retraite.

Quatre raiſons déterminérent Charles V. à cette retraite, non ſans une mortification ſenſible. La premiere, pour avoir entendu que Soliman, à l'inſtigation du Roi François I. avoit envoyé, pour faire diverſion, Barberouſſe avec une puiſſante Armée, pour attaquer les côtes maritimes de Naples & de Sicile, & tâcher de s'aſſûrer de quelques Places, ce qui étoit très-véritable. La ſeconde, pour avoir reçû nouvelles certaines que le Roi François I. étoit parti d'Avignon avec une Armée fraîche de 40. mille Combattans, pour venir l'attaquer, auquel il n'auroit pas pû réſiſter, vû l'état où ſe trouvoit ſon Armée. La troiſiéme, pour avoir été informé par le Prince Doria, que Guy Comte de Rangon, & Céſar Fregoſe s'approchoient avec des forces reçûës de France pour attaquer Génes. Enfin, la

quatriéme, & la plus forte raiſon de toutes, étoit le manque de vivres pour les hommes, & pour les chevaux, l'Armée de Mer ne pouvant plus en fournir. A quoi l'on peut ajoûter une cinquiéme raiſon que j'ai inſinuée, qui eſt, que n'y ayant pas moyen de prendre aucune Place forte, il n'étoit pas poſſible de demeurer l'Automne, & l'Hiver dans un Païs étranger.

Charles V. de quoi blâmé. Ce qui donna beaucoup à parler à toute l'Europe, & particulierement aux François, qui connoiſſoient mieux que qui que ce ſoit le péril qui le menaçoit, & qui étoit juſtement ce qu'ils craignoient le plus, fut que Charles V. ayant en grand nombre les plus experts Capitaines du ſiécle, ſans contredit, ils ne connuſſent pas le meilleur parti qu'il y avoit à prendre; étant certain, que ſi au lieu de s'arrêter en Provence, & à Arles, il eût d'abord paſſé la Durance, & ſans s'amuſer à Marſeille, pris Avignon, & delà pourſuivi ſon chemin tout droit à Lion, où il auroit pû y faire hiverner ſon Armée, vû que le Roi François I. avoit beaucoup tardé après l'entrée de Charles V. en France, à aſſembler ſon Armée à Avignon, deſorte qu'il y auroit eû tout le tems qu'il falloit pour l'execution de ce deſſein.

On le défend. Mais d'autres, qui étoient peut-être mieux inſtruits de ces ſortes d'affaires, raiſonnoient autrement, jugeant que c'étoit

une

une chose contraire à toutes les régles de l'art de la guerre, d'engager si avant une Armée dans un Royaume tel que celui de France, sans avoir une Place forte à sa dévotion, pour servir de retraite en cas de besoin. Quelquefois on fait de certains coups de desespoir, mais cela n'est bon que pour quelque Avanturier, & non pas pour une Armée, à la tête de laquelle il y avoit un Empereur, dont la vie étoit si importante à la Chrétienté : de maniere que le dessein étoit fort bien concerté de s'assûrer de Marseille, ou d'Arles, s'il eût été possible, & puis pénétrer plus avant. Il y a même apparence que c'étoit la pensée de Charles V. de s'avancer davantage ; mais voyant la résolution des François de gâter, & de brûler tout, il n'étoit pas de la prudence de s'éloigner de la Flotte qui pouvoit seule lui fournir des vivres.

Retour-ne à Gê-nes.

En un mot, l'Empereur se trouvant réduit dans l'état décrit ci-dessus, & voyant son armée diminuée de plus de dix mille hommes, & que plusieurs de ses meilleurs Capitaines avoient perdu la vie, & entr'autres le fameux Antoine de Leve, qui d'une basse fortune, s'étoit élevé à un si haut poste, & qui fut obligé, quoique grand & perpetuel Ennemi des François, de laisser ses os en France : Charles V. dis-je, ne pouvant pas differer plus long-tems la retraite,

traite, fut contraint de la faire aux dépens de ſon honneur; quoi qu'on puiſſe dire pour le ſauver, que la néceſſité n'a point de loi. Cette diſgrace (qui fut la quatriéme) ayant abbatu le courage de Charles V. tout grand, tout héroïque qu'il étoit, il s'embarqua à Toulon, & s'en retourna à Génes, où il entra de nuit dans le Palais de Doria; l'Armée fit auſſi ſa retraite, & fut eſtimée heureuſe de n'avoir pas été pourſuivie.

Ambaſſadeurs Luthériens. Dès qu'il fut arrivé à Génes, Joachim de Popenheim, Loüis de Bambach, & Claude de Putinger, vinrent le trouver en qualité d'Ambaſſadeurs des Princes Proteſtans, n'ayant d'autre but dans leur Ambaſſade, que de deſabuſer l'Empereur par leurs bonnes & légitimes raiſons, des bruits qu'on répandoit dans toute l'Europe, qu'ils avoient conclu une Ligue, & une Alliance défenſive & offenſive, avec les deux Rois de France & d'Angleterre, faiſant ſur cela de grandes & amples proteſtations du contraire, & ſe ſoûmettant à toute ſorte de peines, s'il arrivoit qu'on découvrît quelque choſe de vrai ſur ce ſujet. Ils ſupplié-rent enſuite l'Empereur de les laiſſer joüir des fruits de la Paix concluë à Nuremberg, tant à l'égard de leurs perſonnes, que de leurs Etats, en donnant ordre à la Chambre Impériale de n'executer contr'eux aucune Sentence pour le fait, ou ſous prétexte de Reli-

Religion. Ces Ambaſſadeurs furent reçûs avec beaucoup d'humanité, & avec les honneurs accoûtumez, & furent ainſi renvoyez, après que Charles V. leur eût dit qu'ils pouvoient partir, avec l'aſſûrance d'obtenir ce qu'ils demandoient, & qu'il feroit réponſe à leurs Princes, non-ſeulement par Lettres, mais auſſi par la bouche d'Helde ſon Vice-Chancelier, qui partiroit dans peu de jours, & avant ſon départ pour Eſpagne, où il étoit obligé de ſe tranſporter, pour des affaires importantes.

Le lendemain de ſon arrivée à Gênes, Charles V. reçut la nouvelle du peu de ſuccès de l'Armée que la Reine Marie ſa Sœur, Gouvernante des Païs-Bas, avoit envoyée en Picardie, ſous la conduite du Comte de Naſſau, qui ne manqua pas avec l'élite de ſes Troupes Allemandes & Flamandes, d'attaquer le Païs ennemi avec beaucoup de vigueur & de courage; mais le mal fut, que le Roi François I. s'aviſa du même expédient, dont il s'étoit ſervi en Provence; ſçavoir de faire tranſporter, ou brûler tous les bleds, & toutes les Proviſions de bouche des lieux circonvoiſins; deſorte que Naſſau manquant de Vivres, & ne pouvant ſans une extrême incommodité, des frais immenſes, & un tems fort long, en faire venir de Flandre, avoit été contraint, après la perte de plus de 7000. des ſiens tuez

tuez dans les escarmouches, ou morts de misere, de s'en retourner à Bruxelles, avec la même gloire, avec laquelle l'Empereur s'étoit retiré à Gênes.

Charles V. part pour Espagne. Ainsi, pendant qu'en France les François célébroient dans toutes les Places, & Châteaux, des Processions, des Bals, des Fêtes, des Feux de joye, au sujet de la glorieuse liberté qu'ils avoient maintenuë, contre l'injustice, & l'avidité de leurs Ennemis, qui vouloient la leur ravir avec tant de violence, & des forces si redoutables; l'Empereur chagrin & honteux se disposoit au voyage d'Espagne, pour s'ôter de devant les yeux des objets si mortifians. Desorte qu'ayant créé le Marquis de Vasto, Gouverneur de Milan, en la place d'Antoine de Leve, & laissé à ce nouveau Gouverneur le soin de rendre inutiles les menaces que faisoit le Roi de France d'envoyer à Milan son Armée, déja assemblée & toute prête; il s'embarqua avec peu de pompe & de bruit, sur sa Flotte, conduite par le fameux Doria, sans considérer les périls auxquelles la navigation est exposée pendant l'hiver, quoique la sienne jusqu'à Barcelone fût fort courte.

Départ blâmé. 1536. Ce départ si précipité de Charles V. pour Espagne, augmenta encore la réputation peu avantageuse où il s'étoit mis dans l'Europe, pour le mauvais succès de ses Armes

Armes en France, ſurquoi les François ne manquérent pas d'en faire des plaiſanteries, pour rendre plus agréables les Fêtes qu'ils célébroient, juſqu'à chanter en vers François les paroles ſuivantes, *que l'Empereur avoit pris la poſte pour Eſpagne, afin d'aller porter aux Eſpagnols les nouvelles de ſes levées de bouclier en France, contre les François.* Trois raiſons portérent tout le monde à blâmer ce départ ſi précipité de Charles V. pour Eſpagne. La premiere, parce qu'on ne voyoit pas la moindre choſe qui pût l'obliger à ce voyage, puiſque les Provinces de ce grand Royaume étoient toutes tranquilles, & les Eſpagnols très-contens du Gouvernement de l'Impératrice. La ſeconde, que ſa Perſonne étoit très-néceſſaire en Allemagne, ou en Italie, pour aſſoupir les difficultez que les Luthériens faiſoient naître ſur l'article de la convocation du Concile; ſa preſence étant abſolument néceſſaire dans un lieu, où il pouvoit facilement lever les obſtacles, & négocier autant qu'il falloit pour ſatisfaire aux inſtances de la Cour de Rome, & vaincre l'obſtination des Proteſtans à l'égard de leurs prétentions. Et en effet, on ne pouvoit que trouver étrange de voir l'Empereur s'éloigner ſi fort dans un tems qu'on parloit plus que jamais du Concile, après avoir fait paroître tant de paſſion

ſur

ſur ce point, & en avoir tant preſſé la convocation. Enfin, il paroiſſoit très-étrange à tout le monde, qu'après être entré en France avec tant de menaces & de fanfares, & de ſi grandes forces, dans un tems même où le Roi François avoit les ſiennes encore en Piémont, & en Savoye, & ſe préparoit avec toute la diligence poſſible à faire paſſer ſa nouvelle Armée en Italie, il abandonnât, contre toute bonne maxime, ces Provinces, & le Duché de Milan, & s'en allât en Eſpagne avec tant de hâte.

Turet. Mais ce qu'il y avoit de pis, eſt que Charles ſçavoit très-bien, puiſque perſonne ne l'ignoroit, que François I. le voyant ſi réſolu d'envahir ſon Royaume avec de ſi grandes forces, pour le réduire à la condition d'un ſimple Gentilhomme, & d'un Chevalier errant, ne pouvant pas trouver d'autre moyen de ſe défendre, avoit ſollicité Soliman, avec lequel il s'étoit allié, de vouloir faire une puiſſante diverſion en Italie, dans les Etats Maritimes de l'Empereur; & en effet Soliman avoit déja ordonné tout ce qui étoit néceſſaire pour l'execution, qui avoit même déja été commencée, comme nous le verrons en ſon lieu; ce qui fut cauſe que l'Empereur ſe fit conduire ſi précipitamment à Barcelone, & qu'avec la même précipi-

précipitation il ordonna à Doria de s'en retourner, afin de se mettre en toute diligence aux trousses des Turcs. En un mot, Charles avec sa guerre en France, mit en péril le Duché de Milan, la Sicile, & le Royaume de Naples ; voilà à quoi ses exploits se réduisirent.

L'Empereur n'eut pas plûtôt débarqué à Barcelone qu'il n'eut de peine à s'apercevoir, par la maniere froide dont il fut reçû des Espagnols, qu'ils n'étoient nullement contens du malheureux succès de ses Armes en Provence ; & il trouvoit toûjours plus triste mine, plus il s'avançoit vers Madrid, où il sembloit qu'on eût plûtôt préparé des larmes pour pleurer l'issuë fâcheuse & honteuse de l'entrepriſe contre la France, que des Lauriers & des Palmes pour couronner ses Victoires d'Afrique. Il est certain, qu'il fut regardé de mauvais œil, parce que les Espagnols naturellement grands ennemis du nom François, auroient plus volontiers desiré de le voir glorieux en France, que triomphant en Afrique. Desorte que ce n'est pas merveille que le déplaisir qu'ils avoient de son malheureux succès en France, eût presque entierement éteint la joye que leur devoient causer les Victoires remportées en Afrique. Ce qui obligeoit encore les Espagnols à faire à Charles une si froide reception,

Il est vû de mauvais œil des Espagnols.

ception, c'étoit de se voir chargez d'une infinité d'Impôts & de Contributions pour l'entretien de tant d'Armées ; à quoi il faut ajoûter que les Ecclesiastiques, qui sont ceux qui ont accoûtumé d'animer les Peuples, se voyant épuisez pour avoir été obligez de payer plusieurs fois les Dixmes de leurs Revenus, ne pouvoient se réjoüir de bon cœur ; ce qui donna lieu à ce mot qui fut dit dans la suite, *Que Charles étoit allé en Espagne, pour célébrer la pompe funebre de son honneur mort en France.*

La Ligue de Smalcade refuse le Concile. 1535.

L'Empereur, avant que de partir de Gênes, avoit fait passer à Vienne Helde son Vice-Chancelier, avec la Bulle de la convocation du Concile, laquelle lui avoit déja été envoyée par le Pape. Helde arrivé à Vienne s'aboucha avec Rangoni, Nonce du Pape, auprès du Roi Ferdinand, & ils partirent ensuite tous deux ensemble vers la mi-Février, pour se rendre à *Smalcalde*, où les Princes, & les Députez Luthériens étoient assemblez, & où ils avoient aussi fait venir *Luther*, avec huit (& plus, selon d'autres) de leurs principaux Théologiens & Prédicateurs. Le Nonce, & le Vice-Chancelier presentérent d'abord la Bulle de la Convocation du Concile. Les Princes la donnérent à leurs Théologiens pour l'examiner, ce qui fit naître de grandes

des disputes, tant en public, qu'en particulier, les Luthériens étant devenus plus hardis que jamais, tant à cause des malheurs de Charles V. en France, que parce qu'ils le voyoient en Espagne. Enfin, après bien des raisonnemens, ils donnérent par écrit la Déclaration suivante : *Que pour eux ils desiroient un Concile général, où il fût permis à chacun de dire son sentiment en toute liberté. Que pour cet effet, non-seulement le Pape ne devoit pas y présider, mais qu'il ne pouvoit pas même le convoquer, parce que cette Convocation n'appartenoit qu'à l'Empereur, & aux Rois. Et que d'ailleurs il y avoit assez de Villes en Allemagne, sans s'en aller en Italie.*

Rangoni, & Helde, firent tout leur possible pour les obliger de changer de sentiment, & à se désister de la résolution qu'ils avoient prise; mais voyant que toutes leurs remontrances étoient vaines & inutiles, & que les Protestans n'en vouloient écouter aucune, ils jugérent à propos de s'en retourner vers le Roi Ferdinand, & conclurent avec lui de faire une assemblée de tous les Princes Catholiques d'Allemagne, laquelle se tint, suivant les ordres donnez, dans la Ville de Nuremberg, & où se trouvérent entr'autres l'Archevêque de Mayence, & de Saltzbourg, les Ducs Guillaume, & Loüis de Baviere,

Ligue contre celle de Smalcalde. 1537.

Baviere, le Duc George de Saxe, les Ducs Henri, & Frederic de Brunſvic, leſquels vinrent en perſonne, les autres envoyérent leurs Députez. Ceux-ci, après avoir lû la Déclaration des Luthériens, & entendu par les rapports du Nonce, & du Vice-Chancelier, la réſolution qu'ils avoient priſe, d'exclure du Concile le Souverain Pontife, conclurent une Ligue offenſive & deffenſive, pour le maintien de la Religion Catholique, contre la Ligue de Smalcalde, & contre tous ceux qui prétendoient de lui préjudicier; cette Ligue devoit durer pendant onze ans, & l'Empereur, & le Roi des Romains en furent déclarez les Chefs, ce qui ne donna pas peu à penſer aux Luthériens. Le Pape de ſon côté faiſant réflexion ſur ce qui s'étoit négocié à Smalcalde, differa la Convocation du Concile juſqu'au mois de Novembre, ſous prétexte que le Duc de Mantouë demandoit quelque tems pour pouvoir faire une levée de gens, dont il avoit beſoin.

Procedure de François I. contre Charles V.

Pendant que les Princes d'Italie avoient l'œil ſur le Concile, & que l'Empereur faiſoit la viſite de ſon Royaume pour s'informer des ſentimens des Eſpagnols ſur le Gouvernement de l'Impératrice & de ſon Conſeil, le Roi François I. ne pouvant digérer l'injure que l'Empereur lui avoit faite

faite (quoi qu'elle tournât au dommage, & à la honte de l'aggreſſeur) d'avoir fait une ſi grande irruption dans ſon Royaume, penſa à s'en venger par la même voye. Pour cet effet s'étant rendu au Parlement de Paris, aſſiſté des Princes du Sang, des Officiers de la Couronne, & de 48. Evêques, en preſence de toutes ces Illuſtres Perſonnes, Jacques Capel Avocat du Roi, ayant pris la parole comme Procureur Général de Sa Majeſté, remontra, *Comment Charles V. Empereur, Comte de Flandres, d'Artois & de Charolois, & autres Seigneuries dépendantes de la Couronne, Uſurpateur, avoit commis divers déteſtables & execrables crimes, contre le Roi ſon Prince naturel, & ſon ſouverain Seigneur, leſquels étant auſſi manifeſtes à la Chrétienté, que funeſtes à la France, il demandoit qu'il fût déclaré rebelle, & comme tel, que tous ſes biens fuſſent confiſquez, auſſi-bien que toutes les Seigneuries qu'il poſſedoit, & qui dépendoient de la Couronne de France.*

En vertu de cette Requête, & de ces inſtances, le Parlement ordonna que l'Empereur Charles V. Comte de Flandres, d'Artois, & de Charolois, ſeroit cité, & ſonné à ſon de trompe, ſur les Frontieres de ſes Seigneuries & Terres, à ce qu'il eût à comparoître, ſinon en ſa propre perſonne, Charles V. cité.

ne, au moins par celle d'un, ou de plusieurs Ambaſſadeurs, ou Députez, tels qu'il jugeroit à propos, avec toute l'autorité, & plein pouvoir néceſſaire, & avec les inſtructions convenables, pour ſe défendre ſur tout ce qui avoit été repreſenté contre lui dans la Cour de Parlement de Paris; & que pour mieux faciliter cette Comparution, Sa Majeſté donneroit tous les Paſſeports & Saufs-conduits néceſſaires, à ceux qui ſeroient nommez par l'Empereur pour venir faire cette fonction, & répondre aux accuſations intentées: avec la parole Royale de plus, qu'après avoir fait les affaires, & défendu les intérêts de l'Empereur leur Maître, ils pourroient s'en retourner auprès de lui avec une pleine & entiere liberté. Cet ajournement fut fait par un Heraut d'Armes, & perſonne n'ayant comparu dans le tems préfix de 40. jours, le Parlement donna le matin du 20. Janvier 1537. une Sentence contre l'Empereur, comme coupable de rebellion & de félonie contre le Roi ſon Seigneur, & par conſéquent déchû & privé des Comtez ſuſdites.

Duc d'Egmont. Les Eſpagnols ſe ſont mocquez de ces procédures, en ayant parlé dans leurs Hiſtoires, & dans leurs Chroniques, juſtement comme de ces ſortes de procédures qui ſe font par les Rois de Théatre dans les

les Comédies ; & tout au contraire, les François n'ont pas manqué de les soûtenir comme justes, légitimes & convenables. Pendant que le Roi François I. donnoit, pour ainsi dire, des chiquenaudes à l'Empereur, celui-ci de son côté ne manquoit pas de lui allonger quelque petit soufflet. Le Duc Charles d'Egmont s'étoit mis sous la protection du Roi Très-Chrétien, afin (comme on croyoit) d'être maintenu par les armes, & par l'autorité de ce Monarque dans la possession de la Duché de Gueldre, sur laquelle l'Empereur avoit de grandes prétentions, comme étant une dépendance de la succession de Philippe son Pere. D'Egmont croyoit s'être bien mis à couvert sous une telle protection, & que par ce moyen toutes les prétentions de Charles V. demeureroient éteintes ; mais celui-ci excita sous main les Peuples de la Gueldre à se révolter contre le Duc, & il ne manqua pas de colorer cette révolte, en faisant courir le bruit que le Duc avoit secrettement traité avec le Roi de France pour la vente de cette Duché, chose fort odieuse à ces peuples, qui auroient été bien fâchez de tomber sous la domination des François. Ce bruit eut son effet, car les Gueldrois ayant pris les armes, chasserent le Duc de tout le Païs, en sorte qu'il ne lui restoit pas un

ſeul lieu où il pût ſe retirer ; & pour le mieux maintenir, ils recoururent à la protection de l'Empereur, qui ne manqua pas de la leur accorder.

Soliman reſpire une double vengeance. 1537.

Soliman Empereur des Turcs, dont l'ame étoit également belliqueuſe, & avide de conquête, en ſorte qu'il lui ſembloit, en cela ſemblable à Alexandre, que le monde étoit trop petit pour lui, ce puiſſant Monarque, dis-je, retourné à Conſtantinople, après la malheureuſe Campagne faite contre la Perſe, dans laquelle il fut contraint d'éprouver que la Fortune ne ſeconde pas toûjours la grandeur du courage, & la force du bras des plus grands Guerriers, ſe mit à tenir Conſeil avec ſon Divan ſur ce qu'il étoit le plus expédient de faire, pour ſatisfaire une double vengeance dont il brûloit, étant certain que les Princes courageux ne peuvent ni ſupporter les pertes, ni ſouffrir de compagnon dans la Fortune. Ce Conquérant infidéle après ſon malheureux ſuccès en Babylone, avoit tourné ſes armes contre Thaemas Roi de Perſe, où il fit plus de ravages & de dommages que l'eſprit le plus fier & le plus cruel d'un Barbare n'en ſçauroit imaginer : mais comme il triomphoit parmi toutes ſes Barbaries, Thaemas l'ayant attaqué avec une Armée moins nombreuſe que la ſienne, mais

mais postée plus avantageusement, mit en moins de six heures son Armée en déroute, tua ses meilleurs Janissaires, trois Sangiacs, & fit un grand nombre de prisonniers, qui resterent au pouvoir du Persan. Voilà un grand sujet de vengeance dans le cœur d'un Monarque qui croyoit avoir enchaîné la Victoire. L'autre chose qui le portoit à la vengeance, étoit la perte de Tunis, Royaume qu'il avoit conquis par la force de ses Armes, & qui vivoit sous sa protection; desorte qu'il regardoit comme un grand affront fait à sa Couronne, où à sa fierté, de le voir pris, & rendu tributaire par les Chrétiens, & sur tout par un Empereur dont il ne pouvoit souffrir la fortune.

Pendant qu'il consultoit de quel côté il tourneroit ses armes pour tirer vengeance des injures, soit réelles, ou prétenduës, qu'il avoit reçûës, ses Prêtres, & ses Capitaines lui conseillerent de fermer les yeux à l'évenement de Perse, qui n'étoit qu'un simple accident, & de les ouvrir à ce qui regardoit les Chrétiens, contre lesquels portant ses armes il avoit beaucoup plus de lieu de s'assûrer de la victoire, qu'il ne pouvoit l'esperer en les tournant contre les Perses, parce qu'il falloit croire que tout ce qui lui étoit arrivé en Perse, avoit été dirigé par la volonté de Dieu, & de

Il délibere s'il fera la guerre aux Chrétiens.

leur grand Prophête Mahomet, qui n'avoient pas pour agréable que les Armes Mahométanes fussent employées contre des Mahométans ; au lieu que tout au contraire ils le favoriseroient de leur assistance & de leur protection divine, lors qu'il se mettroit en devoir de faire la guerre contre les Chrétiens, Ennemis perpétuels, & perfides Persécuteurs de leur sainte Loi. C'est ainsi qu'ils tâchoient de le porter à attaquer les Chrétiens, selon que c'est la coûtume, & la maxime ordinaire des Ecclesiastiques de prendre le prétexte du service de Dieu ; soit qu'ils crussent effectivement de la sorte, ou qu'ils voulussent s'acquérir la réputation de Zélateurs. Ses Capitaines étoient du même avis, & l'incitoient à conquérir l'Italie, qui ne pouvoit, disoient-ils, manquer d'être réduite par les forces redoutables de l'Empereur Ottoman ; ajoûtant que par cette réduction il emporteroit, non-seulement la gloire d'abbattre le Trône Papal, sur lequel il sembloit que les Papes n'étoient assis que pour enfanter des Croisades, comme ils les appellent eux-mêmes, contre les Turcs ; mais outre cela de très-précieuses dépoüilles, l'Italie étant la plus riche partie du monde, & ayant dans les Eglises des Tresors immenses, avec lesquels Sa Hautesse auroit, sans charger ses Peu-

Peuples, dequoi conquérir tout le reſte du monde.

Quoi que Soliman ſemblât pancher davantage à faire la guerre contre le Perſan, laquelle il croyoit plus facile, néanmoins il tourna volontiers ſes penſées, & ſes deſſeins du côté de ces emplâtres appliquées ſur les playes de ſon cœur, & s'il ne m'eſt pas permis de parler ainſi, je dirai qu'il ſe laiſſa volontiers perſuader à tourner ſes armes vers l'Occident, prêtant fort l'oreille à l'avidité, qui fut toûjours inſatiable en lui, de conquérir des Royaumes fameux, de s'enrichir d'une infinité de dépoüilles, & d'avoir la gloire de vaincre & de détruire ces Ennemis qui prétendoient pouvoir l'égaler en puiſſance, & dans le bonheur des armes, tel qu'étoit Charles V. qui, à dire vrai, lui tenoit fort au cœur, non pour l'honorer, mais pour l'abbatre, s'il étoit poſſible, afin de ſatisfaire l'envie qu'il avoit contre lui, & cette jalouſie dont il étoit tourmenté en le voyant ſi fort applaudi & eſtimé des Chrétions; deſorte qu'il jugea que s'il faiſoit la conquête d'Italie, qui eſt la plus puiſſante baſe d'un ſi grand Coloſſe, il ne pouvoit que tomber bien-tôt par terre. *Il ſe détermine à celle d'Italie.* 1537.

Outre les éguillons que je viens de marquer, qui l'excitoient à cette réſolution, il y étoit encore pouſſé par trois autres. Le pre- *Incité par le Roi François I.*

premier fut celui du Roi François I. lequel (comme il a été dit en son lieu) avoit porté ses armes en Italie, pendant que Charles V. étoit allé, avec presque toutes ses forces, à l'expedition de Tunis, croyant qu'il lui seroit facile, tandis que l'Empereur étoit éloigné, d'engloutir non-seulement le Piémont, & le Duché de Milan, mais aussi une grande partie de la Lombardie, & tout le Païs de Génes. Cependant Charles V. devenu victorieux, & irrité de ce procédé du Roi François I. qu'il appelloit perfide & barbare, ne fut pas plûtôt retourné de cette expedition, chargé de lauriers, & de benedictions, qui servoient encore à rendre plus odieux le nom de ce Roi, que par les secours qu'il envoya dans le Milanez, & dans le Piémont, par la guerre qu'il porta en France, quoi qu'avec un succès peu heureux, il le fit repentir d'avoir par ses armes troublé toute l'Italie. François I. qui ne vouloit pas avoir sur les bras un Ennemi si puissant, si glorieux, & si heureux, envoya ordre au Sieur Jean de la Forêt, son Ambassadeur à Constantinople, (ne voyant pas d'autre moyen d'humilier son Ennemi) d'employer toute son adresse pour ébloüir Solyman par l'esperance de la gloire, des avantages, des conquêtes, & des dépoüilles innombrables, qui pourroient se faire en Italie, de tâcher de le gagner

gner par-là, & de le porter à cette guerre. L'Ambaſſadeur ne ſe conforma pas ſeulement aux intentions de ſon Maître, mais pour faire paroître plus de zéle pour ſon ſervice, & pour ſes intérêts, oubliant ce qu'il devoit à la Chrétienté, comme Chrétien, il repreſenta au Grand Seigneur, & à la Porte, que non-ſeulement il ſeroit facile de chaſſer l'Empereur Charles V. des Royaumes de Naples, & de Sicile, mais que de plus l'Empire Ottoman, qui ſe trouvoit alors au comble de ſa grandeur, & de ſa gloire, ne pouvoit jamais faire une plus glorieuſe action, que de réprimer un Prince auſſi ambitieux que l'étoit Charles V. lequel ſe vantoit hautement de vouloir ſoûmettre à ſon Empire toute la Chrétienté, de laquelle il avoit déja la plus grande partie; & après l'avoir domptée, ſubjuguer même tout l'Empire Ottoman, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi l'on n'y apportoit un prompt remede: ſollicitations auſquelles on peut bien croire qu'un Empereur tel que Solyman ne fermoit pas l'oreille.

En ſecond lieu, il étoit pouſſé & incité à cette guerre par les ſollicitations, & les inſtances de Troilo Pignatelli, Napolitain, ſorti d'une des plus nobles, & principales Maiſons du Royaume, laquelle poſſédoit des Fiefs & des Principautez conſidérables. *Par Troilo Pignatelli.*

Ce Seigneur avoit été un des meilleurs & des plus vaillans Capitaines de Charles V. lequel il avoit servi en diverses campagnes avec une entiere satisfaction de l'Empereur: Mais malheureusement André Pignatelli, Chevalier de Malthe, Frere aîné de Troilo, ayant commis un homicide, & étant tombé entre les mains du Vice-Roi, Don Pierre Tolede, celui-ci fit tôt après donner contre lui Sentence de mort. Troilo usa de toutes les prieres & les soûmissions possibles pour obliger le Vice-Roi à avoir quelque égard au mérite de leur Famille, & aux services importans que son Frere, & lui avoient rendus à l'Empereur, & qu'ils étoient encore tous prêts de lui rendre avec plus de zéle que jamais; ajoûtant à cela, que si le Vice-Roi ne vouloit pas lui accorder cette grace, il ne refusât pas au moins celle de différer l'exécution de la Sentence, jusqu'à ce qu'on en eût écrit à Sa Majesté Impériale, & qu'on eût reçû sa réponse. Mais Tolede trouvant le crime trop énorme, & digne de mort, n'eut aucun égard à toutes ces instances, & ordonna que le Criminel fût exécuté; & ainsi il eut la tête coupée avec une hache, sur un échafaut, dans la Place du grand Marché, par les mains du Bourreau.

Raisons plus claire. Troilo tout fumant de colere, jura d'en tirer vengeance, & sortit de Naples le jour même

même que son Frere perdit la tête, dans la pensée de se venger, non-seulement du Vice-Roi (jusques où ne va pas la vengeance dans l'ame d'un Italien, quoi que Noble!) mais aussi de l'Empereur qui l'avoit mis dans cette Charge, & de sa Patrie même, & de tant de milliers de familles innocentes. Ayant donc pris le chemin de Turquie, il arriva à Constantinople justement dans le tems que l'Ambassadeur François employoit avec le plus d'ardeur tous les offices possibles pour porter Solyman à la guerre d'Italie; desorte que s'étant abouché avec lui, ils eurent une joye réciproque de pouvoir se soûtenir l'un l'autre dans une affaire de cette conséquence, & ayant consulté ce qui seroit le plus à propos, de parler conjointement, ou séparément, ils résolurent que chacun à part allumeroit de son côté ce feu; ainsi Troilo s'étant insinué dans l'esprit des Ministres les plus favoris de Solyman, desquels il fut fort bien reçu, il leur fit connoître que le Grand Seigneur ne pouvoit jamais tenter une entreprise plus glorieuse, & plus avantageuse que celle d'Italie, & qu'il ne falloit pas manquer d'attaquer le Royaume de Naples, puisque l'occasion en étoit belle & si favorable, qu'il y avoit tout lieu de s'en promettre une victoire certaine, alléguant pour raison, que l'Empereur étant alors engagée dans les

mens repre-sentées

Guerres du Piémont, contre le Roi François, il lui seroit impossible de défendre ce Royaume, vû sur tout que ses meilleurs Officiers, & presque toute son armée, avoient péri ou par les tempêtes, ou par les maladies, ou par le Cimeterre des Maures en Afrique; & que le reste de ses forces assemblées à la hâte, étoient employées dans cette guerre de Piémont; desorte que le Royaume de Naples étant entierement dégarni & dépourvû de tout, il étoit hors d'état de faire aucune résistance, ajoûtant à cela, & le confirmant par diverses raisons, que les Peuples de la Poüille, & du Territoire d'Otrante, extrêmement mécontens, à cause des impôts exorbitans, & insupportables dont ils étoient accablez, étoient tous disposez, à la premiere occasion qui s'en presenteroit, à prendre les armes, & à se rebeller contre les Ministres de l'Empereur, lesquels ils ne regardoient que comme leurs Tirans, à cause des impositions excessives dont ils les avoient surchargez.

Il cite par Barberousse. Enfin Chairadin surnommé Barberousse, contribua aussi de son côté à déterminer Solyman, avec d'autant plus d'efficace & de succès, qu'il avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de ce Monarque, & de crédit à la Porte, & qu'il pouvoit s'expliquer lui-même sans avoir besoin d'Interprête.

prête. Ce Barbare donc, qui flattoit agréablement ſa vanité des rapports qui lui étoient faits par ſes Flâteurs, qu'il paſſoit en Italie pour le fleau des Chrétiens, ne pouvant du tout ſouffrir, après avoir remporté tant de victoires ſur eux, de ſe voir dépoüillé d'un Royaume, & réduit à la néceſſité de ſe ſauver par une fuite auſſi honteuſe, que précipitée, non ſans un grand danger manifeſte de tomber entre les mains de mêmes ennemis qu'il avoit tant irritez; ce fameux Corſaire, dis-je, étant arrivé à Conſtantinople, animé de colere & de haine, ne reſpirant que la vengeance, tant pour ſon intérêt, que pour ſon honneur, & ayant trouvé Solyman occupé à chercher les moyens de réparer la perte de la bataille contre le Perſan, il fit tous ſes efforts pour l'en détourner.

Diverſes Hiſtoires de Turcs, écrites par des Chrétiens, font voir manifeſtement, que Barberouſſe ne fut pas plûtôt arrivé à Conſtantinople, comme fugitif, qu'il eut de grandes conférences avec le Moufti, Grand Prêtre de la Religion Mahométane, qui a beaucoup d'autorité dans le Divan, & avec les autres Prêtres les plus accréditez, tâchant de leur faire voir qu'il étoit du devoir de leur caractere, de rendre ce ſervice au ſacré Alcoran, à la gloire de Dieu, & du grand Prophête Mahomet, d'ôter Continuation

entierement de l'esprit du grand Solyman la pensée de retourner en Perse, & de le porter à tourner ses armes du côté d'Italie, où les victoires contre les Chrétiens étoient indubitables, & sur-tout la prise du Royaume de Naples, laquelle, disoit-il, traîneroit immanquablement après soi la destruction du Pape de Rome, & de son état, qui est, ajoûtoit-il, celui qui excite sans cesse les Princes Chrétiens à la guerre contre Nous ; & ainsi, continuoit ce rusé Corsaire, non-seulement la Monarchie de Solyman s'étendroit dans le cœur de l'Europe, mais aussi la Religion de nôtre Saint Prophête, au glorieux nom duquel nous verrions élever des Mosquées, & des Autels plus superbes que tout ce qui a été fait jusqu'à present, sur les ruïnes, & par le moyen des dépoüilles de tant d'Eglises, pour lesquelles enrichir le Pape & ses suppôts ont eû l'adresse de dépoüiller le monde entier de tout ce qu'il avoit d'or, d'argent, & de pierres précieuses. C'est ainsi que raisonna Barberousse ; & un homme si entendu à la marine, & qui avoit tant de fois infesté les côtes d'Italie, & mesuré son cimeterre avec l'épée des Chrétiens, ne pouvoit manquer d'en être crû. En un mot, après avoir bien disposé les esprits de ceux de ses Partisans qu'il croyoit les plus propres à pousser l'affaire, & à faire réüssir ses

desseins,

desseins, il tâcha d'insinuer à Solyman, que s'il ne mettoit promptement un puissant frein à l'audace de Charles V. tandis que l'occasion en étoit si favorable, à cause des guerres dans lesquelles il se trouvoit embarrassé, il feroit des progrès si rapides & si considérables, que devenu Géant il feroit à l'Empire Ottoman, ce que Sa Hautesse auroit négligé (ce qu'à Dieu ne plaise, ajoûtoit-il) de faire à celui de Charles V.

Ce Corsaire representa particulierement à Solyman, que toute la gloire qu'il s'étoit acquise par ses heureuses expéditions de Babylone, & de Hongrie, demeuroit obscurcie par l'affront que lui avoit fait Charles V. d'être allé en personne pour rétablir à Tunis en dépit de Sa Hautesse, un Roi déja chassé par les forces Ottomanes, exploit pour lequel on faisoit, & célébroit en Europe tant de triomphes, qui ne servoient qu'à rendre l'Empire Ottoman la risée de tout le monde, bien que d'ailleurs rendu très-glorieux par l'épée, & par la valeur de Sa Hautesse. Il n'y a, ajoûta-t-il, d'autres remedes que celui-ci : Charles alla en personne pour chasser Solyman de Tunis, il faut que Solyman, pour réparer son honneur, marche aussi à son tour pour chasser Charles de Naples, & la réparation & la gloire seront d'autant plus grandes, que le Royaume de Naples est plus grand que celui

Autres vai ons. 1537.

lui de Tunis Voilà le vrai moyen de rabaiſſer l'orgueil du Bourgeois de Gand, comme on l'appelle communément : Voilà le vrai cimeterre pour couper entierement la trame qu'il ourdit, & détruire tous les autres deſſeins qu'il roule ſans doute dans ſon eſprit.

Soliman réſout la guerre en Italie.

Comment, je vous prie, tant d'éguillons, tant d'inſtances redoublées, & de raiſons alléguées, n'auroient-elles pas penetré juſqu'au fond du cœur d'un Empereur tel qu'étoit Soliman ? En un mot, s'étant tranſporté au Divan, il déclara, au grand contentement de ce Conſeil, que ſon intention étoit d'attaquer l'Italie par mer & par terre tout à la fois; Barberouſſe, comme Baſſa de la Mer, & Capitaine d'une expérience extraordinaire, avoit place dans ce Divan, dont il faiſoit la ſeptiéme perſonne, quoique d'ordinaire il ne ſoit compoſé que de cinq ; maxime, peut-être plus avantageuſe que celle des Princes Chrétiens, qui ſouvent ſe laiſſent induire par des Favoris, qui ont intérêt d'avoir un grand nombre de Créatures qui les appuyent, à remplir leurs Conſeils d'hommes bien différens de ceux que Diogéne cherchoit avec ſon flambeau.

Tâche de cacher ſes deſſeins

Soliman eut grand ſoin de cacher, autant qu'il lui fut poſſible, les deſſeins qu'il avoit formez, à l'Empereur & à ſes Miniſtres,

ſtres, qu'il ſçavoit être en grand nombre, & qui ne manquoient pas d'eſpions par tout, afin qu'ils ne ſoupçonnaſſent pas que tous ces grands préparatifs, qu'il falloit néceſſairement faire, ſe fiſſent contre Charles V. & de pouvoir par ce moyen le ſurprendre. Car quoique l'Ambaſſadeur de France, Troillo Pignatelli, & Barberouſſe lui-même, lui fiſſent l'entrepriſe facile, & la victoire infaillible (défaut général, & commun à tous ceux qu'une exceſſive paſſion de vengeance porte à donner des Conſeils) avec tout cela Soliman, Prince ruſé & prudent, jugeoit à propos de prendre toutes les meſures, & les précautions propres à aſſûrer le ſuccès de l'entrepriſe; outre qu'il eût épargné la vie des ſiens, s'il eût pû attaquer & ſurprendre les Ennemis, avant qu'ils ſe fuſſent mis en état de défenſe: ſi c'eſt une bonne maxime, ou non, j'en laiſſe la déciſion aux gens de guerre, & aux Theologiens.

Pour cet effet, il fit courir le bruit par toute la Ville de Conſtantinople, où il étoit bien perſuadé que Charles ne manquoit pas d'eſpions Chrétiens & Juifs, qu'il avoit réſolu d'envoyer ſon Armée du côté de l'Egypte, afin que de-là il pût plus facilement la faire paſſer par la voye du Nil à Suez, qu'on appelle communément Arſinoé, Ville & Port au fond de la Mer Rouge, *Moyen dont il ſe ſert.* 1537.

Rouge, où il avoit déja envoyé dès le commencement de l'année 1557. sous le commandement de Soliman Bassa Eunuque, Albanois de Nation, 80. gros Navires de guerre, en y comprenant 20. Galeres très-bien équipées, & bien munies d'Artillerie; & que toutes ces forces devoient être employées contre les Portugais, & cela pour deux raisons (au moins si l'on en croit le bruit que le Sultan en faisoit courir) la premiere, à cause que ceux-ci troubloient, & interrompoient, au grand dommage de ses Peuples, le commerce des Epiceries qui venoient par cette voye des Indes en Turquie; & la seconde, pour se vanger des secours d'Artillerie, & d'Arquebuses, qu'ils avoient donné au Roi de Perse, & sans lesquelles ce Roi n'auroit pas remporté cette grande victoire contre lui. A quoi le Grand Seigneur ajoûtoit, que lui-même en personne retourneroit en Hongrie à la tête d'une très-puissante Armée, composée de 200. mille Soldats d'élite qu'il avoit déja assemblez. Raisons que certaines circonstances rendoient vraisemblables, pour imposer à bien des gens.

Diligences de Charles V. Mais l'Empereur Charles, qui se fioit peu au Princes Chrétiens, & encore moins aux très-Chrétiens, lorsqu'il s'agissoit de prendre des mesures & des précautions, n'avoit garde d'être si simple, que d'ajoû-

d'ajoûter foi à ce que disoit le Sultan. Ainsi averti de bonne heure, comme il étoit sur le point de s'embarquer pour Espagne, des préparatifs prodigieux de Soliman, & bien persuadé qu'il n'avoit rien tant à cœur que de se venger de lui, tant pour l'envie, & l'ombrage qu'il avoit conçûë de ses progrès, que parce qu'il y étoit excité par les sollicitations du Roi François, & de Barberousse; il ne prit point le change, & loin de s'endormir sur les bruits que le Grand Seigneur faisoit courir à Constantinople; il donna d'abord ordre à Tolede son Vice-Roi à Naples, & à Doria son Grand Amiral, de faire travailler à un armement Naval, le plus grand qu'il seroit possible. Outre cela il envoya à Rome *Jean Mariquez*, Marquis d'Anguilar, par lequel il écrivit au Pape Paul III. une lettre très-pressante, pour le solliciter à conclure une ligue contre le Turc (vû qu'il avoit des avis certains, que les grands armemens qu'il faisoit, étoient destinez contre la Chrétienté) entre Sa Sainteté, la République de Venise, & Lui; & en même-tems il en écrivit aussi une autre lettre très-forte à Venise. En un mot, les offices de Charles V. dans lesquels on remarquoit un grand zéle pour l'intérêt public, réveillerent ces deux Puissances qui y étoient extrêmement interressées, & qui voyant combien le besoin étoit pres-

sant,

sant, conclurent la ligue en presence du Pape même, ledit Marquis d'Anguilar y assistant de la part de l'Empereur, & de la part de la République, *Marc Antoine Contarini*, son Ambassadeur.

ARTICLES

De la Ligue concluë à Rome entre Sa Sainteté, Nôtre Seigneur Paul III. & son Consistoire, le très Invincible Empereur Charles V. & la très-noble République de Venise. Le 7. Février 1537.

I. QUe Sa Sainteté armera 36. Galeres, outre les quatre de la Religion de Saint Jean, dite de Malthe, qui seront comprises comme surnuméraires, avec les forces du Roi de Portugal.

II. Que le très-Invincible Empereur Charles en armera 82. pour le moins.

III. Que la très-Noble République en armera un nombre égal, sçavoir 82. qui jointes aux autres, feront en tout 200.

IV. Que la même République vendra au Souverain Pontife ce qui pourroit lui manquer pour cet Armement.

V. Que l'Empereur & ses Alliez, outre les Galeres susdites, que chacun sera obligé d'armer à ses dépens, & qui, comme il a été dit, devroit faire le nombre de

200.

200. ſeront tenus tant les uns que les autres, de mettre en Mer, à proportion, un certain nombre de Vaiſſeaux, qui ſerviront à tranſporter à l'Armée les proviſions, les munitions, & tout ce qui ſera néceſſaire.

VI. Que ces Vaiſſeaux s'armeroient, enſorte que non-ſeulement ils pourroient ſervir pour ce tranſport, mais qu'ils ſeroient de plus propres à combattre.

VII. Que les Vaiſſeaux de Sa Sainteté & de la République, deſtinez pour le ſervice de la Ligue, ayant beſoin de grain, Sa Majeſté Impériale ordonnera qu'ils en ſoient pourvûs en Sicile, à un juſte prix courant.

VIII. Que l'Eſcadre des Vaiſſeaux & des Galeres de Sa Sainteté, ſera commandée par le Patriarche d'Aquilée, Marc Grimani, avec le titre de Général, & qu'il aura pour ſon Lieutenant Paul Juſtiniani; celle de la République par le Général Vincent Capel; & l'Eſcadre de Malthe par le Prieur de Capouë, Leon Strozzi.

IX. Que de tout ce corps d'Armée Navale ſera Chef, & Généraliſſime, l'Amiral de Sa Majeſté Impériale, André Doria, lequel commandera en ſon particulier les Vaiſſeaux de ſadite Majeſté Impériale.

X. Que pour le Commandement de l'Armée

mée de débarquement, seront destinez Généraux le Duc d'Urbin, & Don Ferrand Gonzague Vice-Roi de Sicile.

XI. Que tous les susdits Généraux & Commandans assisteront, & auront voix au Conseil de Guerre, qui sera assemblé, & tenu par le Général Doria dans sa Galere, ou dans toute autre qu'il lui plaira ordonner.

XII. Que toutes les Villes, Forteresses, Terres & Païs, qui pourront être conquis dans la Dalmatie, l'Albanie, ou la Grece, sont entenduës devoir rester sous la Domination de la République de Venise.

Vrai nombre. 1537. IL y a une grande diversité de sentimens entre les Ecrivains, entre le nombre des Vaisseaux de cette Armée Navale. Bosius confirme ce qui a été dit ci-dessus; sçavoir, que les Galeres furent au nombre de deux cens avec quelques Vaisseaux. Cependant divers Historiens, & entr'autres Summonte, Jove, & autres, le font aller jusqu'à quatre cens Vaisseaux; mais Justiniani en rabbat beaucoup, le réduisant au nombre précis de cent trente-quatre Galeres, 62. Vaisseaux, & deux Galions; un de la République, & l'autre de Doria. De quelque maniere que ce soit, l'appareil fut très-considérable, & le double plus grand que celui

lui du Turc, vû ſur-tout la qualité des Vaiſſeaux Chrétiens, beaucoup mieux conſtruits, mieux armez, mieux pourvûs, & commandez par des meilleurs Officiers que ceux des Turcs. Avec tout cela le ſuccès ne répondit guéres aux eſperances qu'on avoit conçuës de cette Ligue, & de cette Armée Navale, qui effectivement fut plus dommageable, & plus honteuſe à la Chrétienté, qu'elle ne lui fut utile. Mais ce qu'il y eût encore de pis, fut que les Commandans des Eſcadres ſe rejettant les uns ſur les autres la cauſe du mauvais ſuccès, & s'accuſant réciproquement de n'avoir pas fait ce qu'il falloit contre l'Ennemi; ces Princes demeurerent ſi fort diviſez, qu'il ſe paſſa des années entieres avant qu'ils puſſent être réünis; & cependant Soliman profitant habilement de leurs diviſions, faiſoit bien ſes affaires, iſſuë ordinaire des unions, & des Ligues des Chrétiens.

Soliman ne fit que ſe rire, lorſqu'on lui donna avis de cette Ligue concluë entre pluſieurs Princes Chrétiens, & des grands armemens qu'ils faiſoient, qu'on ne manqua pas encore de groſſir, ſelon que c'eſt la coûtume, les objets paroiſſant beaucoup plus grands de loin qu'ils ne ſont en effet, & lorſqu'on les regarde de près, conformément au commun Proverbe Italien, *Le voici*

Opinion de Soliman.

voici ſon ſempre più delle Noci. La Renommée groſſit toûjours les choſes. *Ulai* Aga des Janniſſaires informant Soliman des avis qu'on avoit reçus d'un armement prodigieux que les Chrétiens faiſoient contre les Turcs, de la Ligue concluë entr'eux, & d'un grand nombre de Princes, qui y étoient entrez, & y avoient contribué en fourniſſant ou des Troupes, ou de l'argent; le Sultan loin de donner la moindre marque d'apprehenſion, lui répondit tout riant: *Je te remercie de l'avis, parce que ces rapports me ſont de nouvelles aſſûrances de la Victoire. Ne ſçais-tu pas que pluſieurs épées dans un fourreau, au côté d'un Capitaine, ne ſervent qu'à embaraſſer ſa main, & toute ſa perſonne, & qu'il fera toûjours plus avec une ſeule, qu'avec trois? Je veux que tu ſois perſuadé, que pendant que je combattrai avec les Chrétiens unis & conféderez, ceux-ci jaloux les uns des autres, incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, & diviſez par des prétentions differentes, ſe battront toûjours entr'eux, & me laiſſeront le champ plus libre, & les moyens de les battre tous enſemble. N'as-tu jamais oüi dire que les Turcs ont accoûtumé d'appeller les Ligues des Chrétiens des balais mal liez, avec leſquels on ne peut jamais bien balaier, parce qu'ils ne manquent*

quent jamais de se délier, & de tomber en pieces en balaiant. On ne peut révoquer en doute, que ce ne soit là l'opinion générale des Turcs, & malheureusement pour les Chrétiens, ils n'ont eû que trop de sujet de se confirmer dans des sentimens si honteux pour la Chrétienté, puisque les effets y ont toûjours répondu, & qu'on n'a jamais vû de Ligue de Chrétiens contre les Turcs, avoir une issuë tout-à-fait favorable & heureuse.

Les Articles du Traité susdit étoient à peine souscrits, que Paul III. Pontife, qui étoit assûrément tout plein d'ardeur & de zéle pour la Chrétienté, fit publier un Jubilé, pour implorer l'assistance du Ciel sur les Armes, les personnes, & les Vaisseaux des Chrétiens qui devoient combattre dans l'Armée Navale contre les Turcs. Le Pape fut en doute si ce Jubilé devoit aussi être publié en France; mais comme le Roi François, non-seulement n'avoit pas voulu contribuer à cet armement, mais qu'il avoit même tâché sourdement d'y faire naître des obstacles; que de plus on sçavoit déja que son Ambassadeur pressoit l'armement Turc (chose effectivement scandaleuse, si au moins il y a du scandale, quand il s'agit de maximes d'Etat (il ne fut pas trouvé à propos de lui en faire aucune ouverture; & ainsi ce grand

Prieres publiques.

Ju-

Jubilé n'eût lieu qu'en Italie, en Eſpagne, & dans les Pays-Bas, & fort peu en Allemagne, où les Luthériens faiſoient de jour en jour de grands progrez. Sangro écrit que les Princes de la Ligue, & leurs Peuples s'embaraſſerent tellement l'eſprit de Proceſſions, Stations, & autres exercices de pieté & de dévotion, qui furent faits pour demander l'aſſiſtance du Ciel, & ſa bénediction ſur les armes Chrétiennes, qu'ils n'eurent pas le ſoin de faire toutes les diligences convenables pour un tel armement. Et il ajoûte de plus, que ſi on eût employé à cet uſage les ſommes immenſes qui furent dépenſées à ſolemniſer des Proceſſions, & à faire des prieres dans les Egliſes pour ce Jubilé, on auroit mis ſur pied des forces capables de remporter des victoires ſignalées.

Prieres des Turcs. Le Grand Moufti, & ſes Principaux Prêtres avoient ſollicité Soliman à porter la guerre en Italie contre les Chrétiens; & comme il n'y avoit pas d'exemple, qu'aucun autre Empereur Ottoman eût été preſſé d'aller en perſonne faire une guerre de cette nature, par laquelle on n'eſperoit pas moins que de détruire entierement le Saint Siége; on ordonna des Prieres tout-à-fait extraordinaires, accompagnées de Jeûnes très-exacts, & très-auſteres; & les Prêtres Turcs ne manquerent pas dans

leurs

leurs Sermons d'exhorter les Peuples à une dévotion si extraordinaire, que les Grecs, & les Latins demeurérent tout surpris & étonnez de voir continuër avec tant d'ardeur durant plusieurs semaines ces prieres publiques & extraordinaires ; jusques-là que Soliman lui-même, avant que de partir, alla pendant huit jours consecutifs, à Sainte Sophie, accompagné des Bassas, & des Capitaines qui devoient s'embarquer avec lui, pour implorer la protection & le secours de leur grand Prophête, & principalement du Grand-Dieu, & on remarqua en Soliman beaucoup d'humilité & de dévotion. Grelot rapporte dans son voyage de Constantinople ; que comme il s'arrêtoit à observer les prieres humbles & respectueuses des Turcs, un bon vieux Chrétien qui étoit avec lui, lui dit les larmes aux yeux : *Ah ! mon cher Fils, si nos Peres n'étoient jamais entrez dans Sainte Sophie, qu'avec ce profond respect, avec lequel les Turcs y entrent presentement, Sainte Sophie ne seroit pas aux Turcs ausquels il est, mais aux Chrétiens qui dévroient l'avoir.*

Soliman se disposa donc à partir, & comme Troilo Pignatelli, s'étoit dans l'espace de trois mois, acquis beaucoup d'estime, & de crédit, à cause de sa grande expérience, & de l'habileté dans le métier de la guerre, qu'il faisoit paroître dans ses dis- *Troilo Pignatelli créé Chevalier.* 1537.

cours, on fonda sur sa conduite de grandes espetances de victoires dans cette entrepri-se ; desorte que Soliman, pour l'encourager toûjours davantage, lui donna une veste très-magnifique, & un Turban qui ne l'étoit pas moins ; & trois jours avant que de partir, il fit dans la grande sale de son Serrail, assis sur son Trône, la cérémonie de le créer Chevalier, en presence de tous les Seigneurs de sa Cour. Sur quoi je trouve les sentimens partagez ; Bosius veut que Troilo fut créé *Muisarracchi*, qui sont des Gentilshommes, qui passent pour des Chevaliers très-vaillans. Dignité que le Grand Seigneur a accoûtumé de donner aux Personnes distinguées de quelque Païs du monde qu'elles soient, les laissant vivre dans la Religion qu'ils veulent, sans les obliger à se faire Turcs, pourvû qu'ils servent fidélement le Grand Seigneur, lorsqu'il va en personne à la guerre. Mais Sanvidal, & quelques autres en parlent autrement ; car selon eux, Troilo fut fait Chevalier de la Lune, & Soliman lui mit au cou un très-beau collier d'or, avec la demi-Lune pendante sur sa poitrine, ce qui paroit fort vraisemblable, & fort conforme à la plûpart des Sentimens. On croit que cet Ordre fut institué par Soliman, pour contrebalancer celui de la Toison d'or, avec la petite Brebis d'Aûtriche, pendante sur

sur la poitrine du Chevalier. Si on en croit Menesius, Soliman en donnant ce collier à Troilo, lui dit : *Cette demi-Lune que je donne à ton mérite, vaut plus que cette Brebis entiere de Charles V. qu'il a donnée au Roi François.* Il ne paroît pas bien que cet Ordre ait été institué par Soliman; il est vrai néanmoins que Don Joseph de Michieli appelle ces Chevaliers dans son Histoire, *Los Cavalieros Solimanos en Turquia.*

Soliman donc, après avoir fait marcher vers les côtes cette partie de sa puissante armée qui devoit s'embarquer, & avoir préparé avec une promptitude, & une diligence incroyable, toutes les choses nécessaires & proportionnées à ses vastes desseins, partit de Constantinople, & prit la route de Thessalie & de l'Epire, comme on l'appelloit anciennement, & qu'on nomme aujourd'hui Albanie, à la tête de sa grande & puissante Armée, avec laquelle il arriva si à l'improviste à la Valona, parce qu'on n'avoit pas ajoûté foi aux bruits qui s'en étoient répandus, qu'il jetta dans toute l'Italie une épouvante d'autant plus grande qu'on découvrit en même-tems; sçavoir le huitiéme de Juillet, dans le Canal de Corfou, l'Armée Navale, qui s'y fit voir avec la même promptitude, & que la Renommée, qui ne diminuë jamais les objets, publioit être nombreuse de 500.

Soliman part avec l'Armée

Vaiſſeaux, quoi qu'il ne s'en trouvât enſuite que 300. ſeulement, que quelques-uns néanmoins font aller juſqu'à 400. Quoi qu'il en ſoit, Soliman s'étant réſervé le Commandement de l'armée de Terre, laiſſa entierement le ſoin, & la conduite de celle de Mer au Baſſa Luftibei, & à Barberouſſe, qui avoit auſſi été fait Baſſa, & qui, après Doria, auquel on ne pouvoit pas ôter la gloire d'être le plus habile, & le plus vaillant Commandant de Mer de ſon ſiécle, étoit aſſûrément le plus grand Capitaine que la Mer eût vû juſqu'alors.

On avoit mis ſur la Flotte Turque pluſieurs Flûtes legeres, avec leſquelles Soliman fit paſſer grand nombre de Cavalerie, & une bonne partie de l'Armée de Terre, de l'Albanie, & des côtes de la Macedoine, dans la Province de la Poüille, & aux côtes d'Otrante, pour reconnoître le Païs. Ce qui fut fait par le Conſeil, & à l'inſtigation de Foreſt, Ambaſſadeur de France, qui depuis Conſtantinople n'avoit ceſſé de repreſenter qu'on ne pouvoit mieux commencer, qu'en faiſant deſcente dans cette Province, où les Partiſans du Roi François I. étoient en grand nombre, & dont les peuples ayant l'humeur & l'inclination plûtôt Françoiſe qu'Eſpagnole, ne verroient pas plûtôt les Enſeignes Ottomanes, qu'ils prendroient les armes, &

& ſe mettroient à crier : *Vive l'Empereur Soliman, que nous eſperons qui nous donnera un Roi François* ; & c'étoit juſtement la choſe à laquelle Soliman penſoit le moins. Pendant que cet embarquement ſur les Flûtes, & enſuite le débarquement ſe faiſoit, l'Ambaſſadeur François fut attaqué d'une fiévre très-violente, à laquelle n'ayant pû réſiſter, il s'en alla à l'autre monde, étant mort dans une petite Cabane, à la Valona, parce que le grand nombre de gens qui ſuivoient Soliman, étoit cauſe qu'on ne pouvoit pas trouver de logemens proportionnez au mérite, & à la qualité des perſonnes.

Soliman eut beaucoup de déplaiſir de cette mort, d'autant plus qu'elle arrivoit en un tems auquel il ſembloit avoir plus de beſoin que jamais de cet Ambaſſadeur, parce qu'il paſſoit pour un homme expérimenté, qui avoit le ſecret du Roi François I. & qu'on étoit pleinement perſuadé qu'il avoit des intelligences ſecrettes, & divers Partiſans dans la Poüille ; deſorte que cette perte ne pouvoit que paroître un fâcheux contre-tems. La mort de cet Ambaſſadeur dans une pareille conjoncture donna lieu à d'étranges diſcours. Les François voyant bien qu'ils ne pouvoient pas le loüer avec fondement, trouvérent à propos, par une bonne maxime

d'Etat, de passer sous silence toutes les circonstances de cet accident, desorte qu'ils n'en ont plus parlé que s'il ne fut jamais arrivé. Tout au contraire les Auteurs Espagnols, & les autres Partisans de la Maison d'Autriche, au moins pour la plûpart, en ont écrit en termes trop libres, pour ne pas dire satyriques. Entr'autres un certain Ecrivain Prêtre, & qui plus est, Evêque, que je ne veux pas nommer, parce que son procédé me paroît trop violent, n'a pas fait scrupule de rapporter comme une vérité constante, que l'Ambassadeur étoit mort tout-à-fait desesperé, ayant de grands remords de conscience, & un cuisant repentir, en voyant la plus floriſſante partie de la Chrétienté sur le point de devenir la victime de la fureur des plus barbares Infidelles; chose à laquelle il avoit tant contribué par ses offices; desorte que pénétré de la plus vive douleur, & succombant sous le poids de sa tristesse & son affliction, étoit mort comme une ame desesperée. Il y en a même qui disent qu'il s'empoisonna lui-même. Pour moi, je n'affirme rien de tout cela; ce qu'il y a de certain, est que l'Ambassadeur mourut après avoir tant contribué à susciter une si cruelle guerre contre la partie la plus considérable de la Chrétienté.

Ce per-

Cependant les Turcs s'étant mis en Mer, comme il a été dit, avec une puiſſante Armée Navale, & ayant pris la route vers la Poüille, prirent Tarente, Ville autrefois célébre, mais alors mal fortifiée, où ils firent de grands ravages, la Cavalerie Turque courant dans le Païs, & pénétrant bien avant, s'enrichit d'un très-gros butin, fit une infinité d'eſclaves, & enleva un nombre innombrable de beſtiaux pour la proviſion de la Flotte, les Turcs s'étant avancez juſqu'à la Riviere d'Otrante, tout le long de laquelle ils firent un grand dégât, ayant certains Vaiſſeaux plats, propres à paſſer la Cavalerie; deſorte que depuis Tarente, juſqu'à Brindiſi, étenduë du Païs longue de plus de 40. milles, ils firent le ravage, & jetterent par tout une telle épouvante, que les Habitans ne penſérent qu'à ſe ſauver dans les bois les plus épais; & il eſt certain qu'ils auroient cauſé encore de plus grands dommages (quoi qu'ils euſſent déja fait plus de 12. mille Eſclaves Chrétiens de l'un & de l'autre Sexe) ſans une diverſion qui ſe rencontra le plus heureuſement du monde.

Turcs. Dommages qu'ils cauſent à la Poüille.

On avoit envoyé pour épier les démarches des Turcs, avec 24. Galeres, Alexandre Contarini, Capitaine de Mer de grande valeur, lequel en ayant rencontré 18. Turques, prétendit que celles-ci com-

Dommages cauſez aux Turcs & par ceux-ci aux

Chrétiens. 1537. me inférieures en nombre, rendissent le salut aux Vénitiennes, en amenant le Pavillon, & en faisant la premiere décharge d'artillerie pour le salut; ce que les Turcs n'ayant pas voulu faire, Contarini qui ne demandoit pas mieux, & qui ne cherchoit que des prétextes, ne manqua pas de les attaquer vigoureusement, ayant pris une bonne partie de leurs Galeres, outre deux qui coulerent à fond. Doria qui croisoit dans les Mers de Zante & de Cefalonie, à dessein, disoit-on, de chercher Barberousse, & de lui livrer combat, n'ayant pas trouvé ce Corsaire, se mit à piller, & à brûler tous les Vaisseaux Marchands Turcs qu'il rencontra dans ces Ports jusques à Alexandrie. Cependant Barberousse, qui avoit des ordres précis de Soliman de causer les plus grands dommages qu'il pourroit au Royaume de Naples, conformément à la Ligue concluë avec le Roi de France, ayant cinglé avec ses Vaisseaux vers ce Royaume, fit plusieurs débarquemens en divers endroits, tandis que Luffitibei son Lieutenant faisoit descente de l'autre côté; desorte qu'ils prirent & saccagérent plusieurs lieux, & pénétrant bien avant dans les terres, ruïnérent une étenduë de Païs de plus de 16. milles en longueur; & ils auroient, peut-être, fait encore de plus grands dégâts, sans que voyant

la

la saison fort avancée, ils jugérent à propos de se retirer dans les Ports Turcs, d'autant plus que leurs Vaisseaux étoient si pleins & si chargez d'Esclaves & de butin, qu'il n'étoit pas possible qu'il y en pût tenir davantage. En un mot, Barberousse retourna triomphant en Turquie, avec plus de 16. mille Esclaves Chrétiens. Il ne faut pas douter que les Chrétiens de leur côté ne causassent divers dommages aux Turcs, mais à la réserve de quelques Vaisseaux pris, ou brûlez, & de 2500. Esclaves, le reste ne fut pas comparable à la fortune des Turcs, qui surpassa de beaucoup celle des Chrétiens. Voilà tous les fruits de la conféderation de François I. avec Soliman.

Cependant ce Roi se prévalant du malheur, & de l'éloignement de Charles V. & n'étant pas d'humeur à négliger la fortune, employa l'Armée nombreuse & puissante qu'il avoit assemblée pour la défense de son Royaume, à attaquer les Etats de son Ennemi; s'étant jetté sur la Flandre du côté de l'Artois avec sept mille Chevaux, & 5000. Fantassins, il prit Hesdin par composition après trois jours de siége, & attaqua S. Venant qu'il prit d'assaut, ce qui épouvanta tellement la Garnison de S. Paul, qu'elle jugea à propos de porter les Clefs au Vainqueur. Cette derniere Pla-

François I. dans les Pais-Bas, & en Italie. 1537.

ce néanmoins fut reprise aussi-tôt après. On envoya en Piémont pour commander une Armée le sieur d'Humieres, qui ayant trouvé le Marquis de Vasto fort de 20. mille hommes de pied, de 3000. Chevaux, & de 25. piéces d'Artillerie, se vit obligé de fortifier les Places déja prises, & de s'en retourner à Pignerol; dequoi le Roi François I. ayant reçû avis, fit passer en Piémont le nouveau Dauphin, qui de second Fils de France, étoit devenu le premier, par la mort de l'aîné, & avec lui M. de Montmorenci, avec tout le reste de l'Armée Royale. Mais la fortune des Armes tint, pour ainsi dire, la balance si égale entre les deux partis, tant en Flandre, qu'en Piémont, qu'après quelque contestation ils tombérent d'accord d'une Tréve, dans ces deux Provinces, laquelle devoit être de six mois en Italie, ou en Piémont, & de trois en Flandre.

Paul III. envoye des Légats.

Dans cet entretemps, comme le Pape plein de zéle & de prudence, avoit extrêmement à cœur le bien de la Chrétienté, & qu'il voyoit bien qu'il n'étoit pas possible d'arrêter les progrès de Soliman, de mettre un frein à sa fortune, & d'empêcher les ruïnes & les malheurs que les Infidelles causoient aux Chrétiens, tandis que l'Empereur & le Roi de France désunis se faisoient une si rude guerre, il pensa à y apporter

porter remede. Ayant donc choisi les deux plus expérimentez Cardinaux du Sacré Collége, & qui joignoient à une prudence consommée, une adresse extraordinaire dans le maniment des affaires, il les déclara ses Légats *a latere*, sçavoir Christoffe Giacobacci à l'Empereur en Espagne, & Renaud Carpi au Roi François I. en France, leur enjoignant à l'un & à l'autre, & leur donnant commission particuliere, de faire en sorte par tous les offices dont ils pourroient s'aviser, de porter ces deux Monarques à prendre la résolution de s'aboucher, en quelque lieu commode à tous, avec le Pontife même, afin que tous trois ensemble pussent travailler à trouver un expédient propre à donner une bonne paix à la Chrétienté. Ces Légats allérent ensemble sur les Galeres du Pape, jusqu'à Marseille, où après être convenus de ce qu'il falloit faire, Giacobacci prit congé de Carpi, & poursuivit sa route jusqu'à Barcelone, d'où il se rendit en diligence à Tolede, où étoit alors l'Empereur.

Pour rendre plus efficaces les négociations de ces Légats, on y joignit en même-tems les offices d'Eleonor Reine de France, Sœur de l'Empereur, & de Marie Reine de Hongrie, Gouvernante des Païs-Bas, qui passoient l'une & l'autre pour des Princesses d'un grand sens. Et afin que ces

Quatre Personnes pour les négociations. 1537.

quatre Perſonnes d'un rang ſi élevé puſſent plus facilement communiquer enſemble par lettres, & s'entretenir de l'état des affaires, on avoit établi de très-petites poſtes de Bruxelles à Paris, & de Paris à Madrid, après avoir avant toutes choſes procuré une ſuſpenſion d'Armes entre ces deux Rois; & comme ils y réüſſirent ſans beaucoup de peine, y ayant trouvé une grande diſpoſition tant de la part de Charles V. que de celle de François I. les deux Reines, & les deux Cardinaux ſe perſuaderent aiſément qu'ils viendroient auſſi à bout de l'autre article, que le Pape deſiroit avec tant de paſſion, ſçavoir un abouchement entre ces trois Monarques, lequel fut effectivement conclu.

Le Duc Alexandre tué. Sur ces entrefaites l'Empereur reçut par un Exprès la nouvelle de la mort du Duc *Alexandre de Médicis*, ſon Gendre. Ce Prince étoit Fils de Laurent de Médicis, que Leon X. ſon Oncle avoit créé Duc d'Urbin, après avoir privé de ce Duché François Marie de la Rovere, pour l'homicide commis en la perſonne du Cardinal Alidoſio; mais Laurent n'avoit pû jamais être mis en poſſeſſion, nonobſtant l'inveſtiture, à cauſe des grandes oppoſitions qu'y firent les autres Intéreſſez à ce Duché, d'autant plus qu'il mourut à la fleur de ſon âge, ſans laiſſer d'autres héritiers

sitiers que Catherine de Médicis, qui fut Reine de France, & Mere de trois Rois, & qui étoit née de Magdelaine de Boulogne, Fille du Duc d'Albanie; & Alexandre qu'il avoit eu d'une de ſes Maîtreſſes, & enſuite élevé à la Principauté de Florence. Il fut tué par le cruel Laurent de Médicis ſon Couſin, & ſon familier ami, & confident, & cela traîtreuſement dans ſon propre lit, le jour des Rois, ſixiéme de Janvier; comme le ſoir il avoit promis à Alexandre de lui amener dans ſa Chambre une très-belle Dame, de laquelle il étoit éperdûment amoureux, ce malheureux Prince avoit donné ordre de le laiſſer entrer à quelque heure que ce fût; deſorte qu'étant entré dans la Chambre comme Alexandre dormoit, il le tua à coup de poignard. Par cette mort demeura éteinte la race de Coſme le Grand, deſorte qu'avec l'agrément, & l'inveſtiture de l'Empereur Charles, cette hérédité tomba entre les mains de Laurent Frere de Coſme, lequel uſa de toutes les diligences poſſibles pour venger la mort d'Alexandre, & n'ayant pû avoir le meurtrier vif entre ſes mains, comme il le deſiroit fort, il le fit poignarder à Veniſe où il s'étoit réfugié.

Le Pape ayant reçû avis de ſes Cardinaux Légats, que l'Empereur & le Roi étoient convenus de s'aboucher avec Sa Sain-

Abou-chement à Nice.

Sainteté, mais l'un après l'autre, & séparément, dans la Ville de Nice, lieu appartenant au Duc de Savoye; le Pontife nonobstant sa grande vieillesse partit de Rome, au commencement de Mai 1538. suivi seulement des principaux Cardinaux, & Prélats de la Cour, ayant eû égard, (comme firent aussi les autres) à cause de la petitesse du lieu, à la qualité des Personnes, plûtôt qu'à la quantité, & il arriva à Nice le 18. Mai. L'Empereur qui étoit parti presque en même-tems de Madrid, arriva à Ville-France, Place appartenante aussi au Duc de Savoye, le 28. du même mois; & en même-tems le Roi François I. arriva à Ville-neuve.

Divers événemens. Les Historiens Onuphre & Jove, qui avoient été presens, rapportent les grandes instances faites par le Pape, pour porter Charles V. & François I. à s'aboucher ensemble en sa presence; instances qui furent inutiles, ni l'un ni l'autre n'ayant jamais pû se résoudre à cet abouchement; desorte qu'ils virent le Pontife, lui baisérent les pieds, & traitérent avec lui séparément, cependant il y avoit entr'eux une Tréve signée. Nonobstant laquelle néanmoins l'Empereur ayant rencontré avec sa Flotte quatre Galeres Françoises sur sa route de Barcelone à Nice, & ces Galeres n'ayant pas voulu amener le Pavillon, & ren-

rendre le salut à la Galere de l'Empereur, elles furent toutes quatre remarquées, & emmenées prisonnieres. Charles V. fut le premier qui alla visiter le Pape, & dans la premiere audiance il donna l'investiture de la Navarre à Pierre-Loüis Farnese, Fils du Pape; & outre cela promit de donner en mariage à *Octave*, Fils aîné de Pierre-Loüis, *Marguerite* sa Fille, Veuve, comme il a été dit ci-dessus, d'Alexandre de Médicis, mariage qui se célébra ensuite à Rome, au bout de six mois. Le Roi François prit beaucoup d'ombrage de cette Alliance, & de cette investiture, se persuadant (non sans quelque fondement) que le Pape ne seroit pas tant dans la suite le Pere commun d'eux deux, que le Pere particulier de l'Empereur: cependant il sçût fort adroitement dissimuler sa jalousie.

Quoi que chacun de ces trois Monarques parvînt à ses fins particulieres, néanmoins l'issuë de cet abouchement ne répondit pas aux esperances que chacun en avoit conçûës, & la Chrétienté se trouva fort trompée, tant à l'égard de la Religion, que de la tranquilité publique: desorte que les Vénitiens eurent dans la suite grande raison de faire en leur particulier la Paix avec le Turc, voyant que les autres ne pensoient pas au bien général, mais au leur particulier. Il faut pourtant rendre

On cherche le bien particulier.

cette

cette juſtice au Pontife, de dire qu'il employa dans cette rencontre tout ſon zéle paternel, s'affligeant extrêmement des obſtacles ſi inſurmontables qui ſe trouvoient dans la concluſion d'un bon accommodement entre Charles V. & François I. La République de Veniſe, comme prenant beaucoup d'intérêt à la Paix, avoit envoyé à Nice quatre des plus expérimentez, & plus prudens Sénateurs, pour joindre auſſi leurs Offices à ceux du Pape, & ce furent *Nicolas Tiepolo*, *Marc-Antoine Cornaro*, *Jean Venier*, & *Loüis Badoaro*, avec leſquels Sa Sainteté avoit ſouvent des conférences.

Reine Eleonor. La Reine Eleonor, Femme du Roi François, & Sœur de Charles V. comme il a été dit, laquelle, comme femme d'eſprit, & étroitement unie par les liens du ſang avec l'un & l'autre de ces Monarques, avoit fort travaillé pour cet abouchement, vint pour voir un Frere ſi illuſtre, & un ſi grand Pontife, & pour travailler de ſon côté à la Paix: ayant amené avec elle Marguerite, Fille du Roi François, Princeſſe très-aimable, qui enſuite fut femme d'Albret, Roi de Navarre. Véritablement on admira fort les Dames de la ſuite d'Eleonor, qui avoit choiſi pour ſe faire accompagner toute la fleur des beautez de la France. La Reine étoit venuë la premiere fois *incogni-*

to,

to, pour voir l'Empereur son Frere, mais ensuite, à la priere de Marguerite sa belle-Fille, elle retourna une seconde fois avec cette jeune Princesse. On leur prépara par ordre de Charles V. de très-magnifiques logemens dans le plus proche Village. Car d'ordinaire l'Empereur couchoit dans sa Galere, où il reçût la visite des deux Princesses, ayant généreusement régalé la Princesse Marguerite de très-riches presens. Guazzi raconte un accident, qui commença comme une espece d'actes de Tragédie, & qui finit comme une scéne de Comédie.

Accident dangereux & curieux.

L'Empereur étant résolu de demeurer dans sa Galere, & d'y recevoir les visites, avoit pour cet effet, pour la commodité des Ambassadeurs, & autres personnes de qualité, fait construire un pont de bois, depuis la terre, jusqu'à la chambre de Sa Majesté, à laquelle on alloit de plein pied de la terre jusqu'au pont, large à pouvoir aller commodément deux personnes de front, & on le fit d'autant plus commode, qu'on fut averti que la Reine, Sœur de l'Empereur, devoit venir le voir avec les principales Dames de sa Cour. La seconde fois donc que la Reine alla avec Marguerite sa belle-Fille voir l'Empereur, comme la suite des Dames étoit grande, & qu'elles ont accoûtumé d'attirer un extraordinaire concours de gens,

curieux de les voir, le grand poids, joint au grand remuëment des Gardes pour faire faire place, fit rompre le Pont juſtement par le milieu; deſorte que pluſieurs de ces Dames pêle-mêle avec les Gentilshommes qui les conduiſoient par la main, tombérent tout-à-coup dans la Mer, avec leurs magnifiques habits, ſi bien qu'on crût d'abord qu'il y en auroit beaucoup d'étouffez & de noyez, & l'on peut bien s'imaginer qu'on ne manqua pas de les ſecourir, & de les tirer hors de l'eau avec toute la diligence poſſible.

Continuation. On regarda comme une eſpece de miracle, vû la nature de l'accident, que pluſieurs ne fuſſent pas demeurez eſtropiez, ou morts. Mais la vérité eſt, que quantité de petites Barques pleines de monde, que la curioſité avoit attiré, s'étant trouvées tout à propos là autour, y apporterent un prompt remede, & leur donnérent inceſſamment le ſecours néceſſaire. Cependant on peut aiſément s'imaginer que le plaiſir de voir tant de belles Dames ſortir des eaux ſalées, comme autant d'autres Venus, ne fut pas médiocre, d'autant plus que pluſieurs ne pûrent éviter de montrer ces beautez que le Sexe a le plus de ſoin de tenir cachées; en ſorte que quoi qu'on rebâtît inceſſamment le Pont, il s'en trouva beaucoup qui ne voulurent plus le voir

que

que de loin. Quoi que cet évenement fût un accident qui n'avoit rien d'extraordinaire, puisque ce n'est pas un grand miracle qu'un Pont de bois, aussi chargé de monde, s'affaisse & se rompe, il ne manqua pas néanmoins de se trouver bien des gens qui s'amuserent à faire là-dessus des présages, & des pronostics, sur les affaires de cet abouchement de trois Monarques, & comme ces pronostics furent en grand nombre, & différens, quelques-uns eurent le plaisir de les voir accomplir.

Jove rapporte un autre accident, dont les Auteurs ne font aucune mention, l'ayant sans doute omis comme une chose qui leur a paru peu importante, mais comme je la trouve assez curieuse, je la raconterai volontiers après Jove, qui en pouvoit sçavoir la vérité, puisqu'il étoit en ce tems-là à la Cour du Pape. Il arriva un jour que quelques-uns crurent voir en pleine mer, aussi loin que la vûë se pouvoit étendre, je ne sçai quelle nuée, qui s'étant divisée en plusieurs parties, donna sujet à ceux qui découvroient des lieux les plus élevez ces petits nuages, de se persuader (véritablement il n'y avoit que trop lieu de craindre, & d'apprehender) que c'étoient les voiles de l'Armée Navale de *Barberousse*, qui venoit de ce côté-là; desorte que ce bruit s'étant répandu, *Autre accident.*

pandu, chacun se mit d'abord dans l'esprit que ce Corsaire venoit pour les surprendre, & enlever ces Potentats, & sur-tout l'Empereur qui logeoit sur sa Galere ; il ne manqua pas même de se trouver des gens qui allérent jusqu'à soupçonner le Roi François d'être l'Auteur de cette prétenduë trahison, & d'avoir donné avis de toutes choses à Barberousse, afin de pouvoir par la prise de l'Empereur, se venger de sa prison: en un mot, la frayeur s'accrut tellement parmi les Capitaines de l'Empereur, qu'on vit s'élever un bruit & une confusion terrible ; de sorte que les uns se préparoient à combattre les armes à la main, les autres coupoient les cables des Ancres, afin de pouvoir ou s'avancer pour soûtenir le combat, ou s'enfuir avec les Galeres, les autres postoient des Soldats tout le long des bords de la Mer ; même le Marquis de Vasto pria l'Empereur de se retirer dans les Montagnes un peu éloignées, ce que ce Prince ne voulut jamais faire, répondant à celui qui donnoit ce conseil : *Je veux combattre, & mourir, ou rire avec les autres*, & en effet, cette terreur panique se changea bien-tôt en sujet de rire.

Duché de Milan. Pour retourner maintenant à l'essentiel de l'Histoire, je dirai qu'il s'étoit déja passé 15. jours de négociations, sans qu'on eût pû

pû rien conclure, le Roi François s'obſtinant à ne vouloir entendre parler de quoi que ce ſoit, que l'Empereur ne lui eût premierement remis le Duché de Milan, article que la Reine Eleonor preſſoit le plus. Mais c'eſt à quoi ne penſoient nullement le Pape, ni les Venitiens qui ne vouloient ni l'Empereur, ni le Roi François dans ce Duché, mais un Duc particulier. Charles V. informé qu'on murmuroit généralement contre lui, & qu'on trouvoit mauvais qu'il aimât mieux laiſſer ruïner la Chrétienté, que de reſtituer le Duché de Milan, réſolut de faire voir le contraire; & pour cet effet il déclara au Pontife, tant pour complaire à Sa Sainteté, que pour ſatisfaire la Reine Eleonor ſa ſœur, qu'il étoit content de donner, dès ce jour-là même, l'inveſtiture du Duché de Milan au Duc d'Orleans, ſecond Fils du Roi François, à condition d'épouſer la Fille puînée du Roi des Romains ſon Frere; & que les enfans qui proviendroient de ce Mariage en ſeroient les héritiers ſucceſſivement; mais qu'en cas qu'ils vinſſent à manquer, il retourneroit à l'Empire, dont il étoit Fief. Et comme ce mariage ne pouvoit pas encore ſe conſommer, parce que la Fille n'avoit que neuf ans, il manquoit trois ans de temps pour cette conſommation, & cependant il conſentoit de mettre l'E-

l'Epouſe, & le ſecond Fils du Roi Ferdinand, comme en ôtage, entre les mains de la Ducheſſe de Ferrare, proche parente du Roi François ; s'obligeant de plus de mettre auſſi en main tierce les revenus de ce Duché, les dépenſes déduites, à compter de ce jour-là même.

Charles V. ajoûta de plus qu'il entendoit que le Roi François lui donnât une partie de ſon Armée, pour s'en ſervir ou contre les Turcs, ou contre les Luthériens, ſelon que le beſoin le demanderoit. Le Pape aſſembla le lendemain matin ſon Conſiſtoire, auquel il donna avis de la propoſition faite par Charles V. laquelle il trouvoit, ajoûta-t-il, juſte, & légitime, & que tous les Cardinaux ne manquérent pas auſſi d'approuver, & de loüer extrêmement, remerciant Dieu de ce que l'Empereur s'étoit ſi bien diſpoſé à lever l'obſtacle qui étoit le ſeul qui empêchoit la Paix. Ayant enſuite fait appeller les Ambaſſadeurs de Veniſe, il leur fit part de cette bonne nouvelle, & ces Miniſtres ne révoquérent pas en doute, non plus, que le Roi François n'agréât une ſi raiſonnable réſolution de Charles V. Mais lorſque qu'on en fit la propoſition à ce Prince, il répondit obſtinément, qu'il ne vouloit entendre à aucun accomodement, ni à aucune condition, que l'Empereur ne lui eût avant toute choſes mis entre les mains le Duché de Milan.

Obſtination du Roi François I.

Charles V. de son côté demandoit que François I. restituât au Duc de Savoye son Cousin, les Etats, & les Païs dont il s'étoit emparé dans la guerre passée. Et que quant aux differends qu'il pouvoit y avoir entr'eux, ils seroient examinez, & terminez par voye de justice. Que François I. fût obligé de renoncer à la Ligue, & à l'amitié qu'il avoit faite avec les Luthériens, & avec le Roi d'Angleterre. Qu'il fît une nouvelle ligue avec l'Empereur contre les Turcs, en fournissant sa part des frais, soit en troupes, ou en argent, laquelle seroit trouvée convenable. Qu'il seroit obligé de donner son consentement au Concile, d'y assister, & de l'appuyer. Qu'il seroit tenu de restituër au Duc de Bourbon, & à ses Héritiers, le Duché de ce nom, & autres biens, & qu'il restituëroit à l'Empereur Hesdin qu'il lui avoit pris sur les frontieres de la Flandre. *Demande de Charles V.*

Le Roi s'engageoit véritablement à renoncer à l'amitié, & à l'alliance du Roi d'Angleterre, & des Luthériens d'Allemagne; il promettoit de favoriser le Concile, & de tenir la main à ce qu'il eût une bonne issuë; il consentoit de donner Hesdin à l'Empereur, & de rendre au Duc de Savoye ses Etats; il agréoit que l'investiture du Duché de Milan se donnât à son Fils, & il approuvoit le mariage avec toutes les conditions *Réponse de François I.*

ditions proposées par Charles V. Mais d'un autre côté, il déclaroit qu'il prétendoit que l'Empereur lui restituât Tournai, & la Flandre, dont il l'avoit dépoüillé. De plus, il ne vouloit du tout point permettre que l'Empereur gardât encore pour trois ans le Duché de Milan, avec promesse de mettre le revenu en dépôt, parce qu'il y tiendroit, disoit-il, une si grosse Garnison, qu'il le dépenseroit tout entier, & peut-être même au delà : mais que cependant, en cas que Charles V. voulût absolument garder les fortereſſes de ce Duché durant l'espace de trois années, il en étoit fort content, à condition que de son côté il ne seroit obligé, ni à contribuer le moins du monde aux frais de la guerre contre les Turcs, ni à renoncer à l'amitié des Luthériens, non plus qu'à celle du Roi d'Angleterre, si ce n'est après l'expiration de trois ans, à moins que l'Empereur ne se résolût de donner avant ce temps-là le Duché de Milan à son Fils, protestant de ne vouloir entendre à la Paix qu'à ces conditions, quand même l'Empereur voudroit changer ce terme de trois ans en celui de vingt, qui pourroit bien être celui de la vie de l'un & de l'autre.

François I. blâmé.

Ces réponses, & ces propositions du Roi François, furent trouvées étranges, non seulement par le Pape, mais aussi par tous les Cardinaux, & par les Ambassadeurs Veni-

Vénitiens ; chacun jugeant que ce n'étoit pas une chose raisonnable, que l'Empereur se dépoüillât entierement du Duché de Milan, sans prendre quelque sûreté pour ce qui le regardoit si fort, d'autant plus que le Roi lui ayant souvent manqué de parole, chacun l'avertissoit de bien prendre ses mesures. De plus, on trouva fort injuste cette demande, que si Charles V. vouloit garder les Forteresses, il le pouvoit faire; mais comment ? Charles V. payera les Garnisons, & François joüira sans peine, & sans charge, d'un revenu de plus de 800. mille écus par an. Ce Roi devoit se contenter que l'Empereur, pour donner la paix à la Chrétienté, se privât de ce Duché, qu'il tenoit entre ses mains, & sur lequel il n'avoit pas moins de prétentions que le Roi François, puisqu'il avoit déja été nommé Successeur par le Duc Sforce, mort sans Héritiers.

Enfin, le Pontife voyant tant de jours passer inutilement sur le seul article du Duché de Milan, & qu'il n'y avoit aucune apparence que ni l'Empereur, ni le Roi, voulussent céder la moindre chose de leurs prétentions & de leurs droits, après avoir consulté avec les Cardinaux *Giacobaci* & *Carpi*, & avec les quatre Ambassadeurs Vénitiens ; il fut conclu entr'eux, que le Pontife proposeroit ce parti ; sçavoir, que du Parti proposé par le Pape.

commun consentement de ces deux Monarques, on fit élection d'un Duc naturel du Duché en question, & que l'Empereur lui donnât l'investiture, à la charge de payer un tribut annuël au Roi très-Chrétien, parti qui auroit été fort agréables à tous les Princes d'Italie, & particulierement aux Vénitiens, qui, comme il a été dit, n'avoient rien tant à cœur, que de voir ce Duché hors des mains des Espagnols, & des François. Mais ni l'un, ni l'autre de ces Princes ne voulurent prêter l'oreille à ce parti, tous deux soupçonnant que ce fût le dessein du Pape de donner ce Duché à son Fils, ou bien à quelqu'un de ses Neveux, qui pouvoient seuls être estimez tout à fait neutres.

Tréve. Il déplaisoit fort au Pontife de voir qu'il eût avec de si grandes dépenses envoyé des Légats, tant travaillé, & sué pour venir à bout de cet abouchement, qu'il se fût pour cela exposé aux fatigues, & aux incommoditez d'un assez long voyage, sans avoir égard à son âge de 73. ans, & que cependant il ne produisit aucun fruit; desorte qu'afin qu'il parût qu'il s'étoit fait quelque chose; il s'y employa avec tant d'ardeur, qu'il fit confirmer pour dix ans la Tréve, qui avoit déja été concluë par les deux Reines, & par les deux Cardinaux, avec cette clause que chacun posséderoit de son

côté

côté tout ce qu'il avoit occupé juſqu'a ce jour-là ; & cette propoſition ayant été enfin agrée après bien des difficultez, on nomma de part & d'autre des Arbitres, & des Commiſſaires, pour régler les Confins ; à quoi il fut ajoûté, que ceux qui avoient été bannis, ou qui s'étoient retirez à cauſe de cette guerre, pourroient retourner dans leurs Maiſons, & rentrer dans la poſſeſſion de leurs biens, quand même ils auroient été aliénez, excepté les Bannis de Naples, & de Sicile, que l'Empereur ne voulut jamais y comprendre.

La raiſon pourquoi le Roi François conſentit à cette Tréve, fut pour donner le temps de ſe rétablir à ſes Sujets, qui étoient entierement épuiſez, & parce qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſoûtenir plus long-temps la guerre, & d'amaſſer cependant de l'argent, pour s'en ſervir dans les entrepriſes qu'il jugeroit à propos, n'ignorant pas que les Princes qui ſont les maîtres des Loix, peuvent les violer quand il leur plaît, & qu'il dépendroit toûjours de lui de rompre la Tréve, lors qu'il le trouveroit à propos. Charles V. eut auſſi la même raiſon, & outre cela deux autres ; la premiere, afin de pouvoir employer toutes ſes forces à réprimer l'audace du Ture, qui faiſoit de grands dégats dans ſes Royaumes de Naples & de Sicile ; & en *Raiſons*

second lieu, il ne se soucia pas que le Roi François retînt entre ses mains durant la Tréve, les Etats du Duc de Savoye, pour mortifier la fierté avec laquelle ce Duc lui avoit parlé, lorsqu'il avoit prié avec toute l'honnêteté possible de vouloir permettre que pour son honneur, il fît entrer une Garnison Espagnole dans Nice, pendant tout le temps que cet abouchement dureroit; ce que le Savoyard n'avoit jamais voulu souffrir. La verité est, qu'il n'auroit point voulu le mortifier que pour deux, ou trois ans, ce qui fut cause qu'il employa tous les offices possibles pour conclure la Tréve seulement pour trois ans, à quoi François I. avoit toûjours répondu résolument, *ou dix, ou rien.*

On met fin à l'abouchement.

La Tréve fut donc signée, & ratifiée sur le champ, & ensuite publiée à son de trompe devant le Palais du Pape, devant celui du Roi François, devant la Galere de l'Empereur, & autres lieux, le dernier jour de Juin; après quoi le Pape ayant pris congé de ces deux Monarques, qui lui baiserent les pieds, & donné une solemnelle bénédiction au Peuple s'embarqua sur la Flotte de 36. Galeres du Roi François, avec laquelle il fit voile vers Gênes, où il arriva le jour suivant, troisiéme de Juillet. François I. se rendit delà par terre à Marseille, avec la Reine sa femme, & la Princesse.

teſſe ſa fille, juſtement dans le temps du départ du Pape. L'Empereur partit auſſi en même temps avec ſon Armée Navale, arriva à Génes deux heures avant le Pontife; & prit, comme il avoit accoûtumé, ſon logement au Palais de Doria, bâti ſur le bord de la Mer hors de la Ville, où il fut reçû, & traité avec toute la magnificence qu'on pouvoit attendre, non d'un Prince de Melfi, tel qu'étoit Doria, mais d'un grand & puiſſant Monarque, & d'une maniere digne d'un Empereur; auſſi, à dire vrai, Doria avoit-il aſſez pillé ſur Mer, tant aux Chrétiens, qu'aux Turcs, pendant pluſieurs années, pour faire des dépenſes de Roi pour un Monarque. Le Pape & l'Empereur reſterent cinq jours à Génes; & pendant ce ſéjour, le dernier alla deux fois *incognito* trouver le premier, qui étoit logé à l'Hôtel-de-Ville aux dépens du public, & ils conclurent entr'eux pluſieurs choſes particulieres, concernant la guerre qui devoit être faite au Turc, & touchant le mariage d'Octave, & de Marguerite, après quoi le bon Pontife prit la route de Rome.

Le Duc de Florence envoya à Génes, à Charles V. une Ambaſſade ſolemnelle, pour lui demander en mariage (ignorant le Contrat paſſé avec le Pape) Marguerite ſa Fille, Veuve d'Alexandre. Charles V. *Ambaſſadeurs de Florence.*

trouva étrange que ce Duc ne vînt pas lui-même pour lui rendre visite, vû qu'il avoit pour cela si peu de chemin à faire, & que sa Maison lui avoit de si grandes obligations ; il ne voulut pas néanmoins en témoigner le moindre mécontentement, quoi que tous les gens de la Cour en murmurassent. Il est vrai que dans l'Audience publique qu'il donna aux Ambassadeurs, il leur demanda, après qu'ils eurent achevé leur compliment ; *S'il étoit vrai que Monsieur le Duc fût sujet à la goutte* ? Et comme ils lui eurent répondu que non, il leur répartit, *qu'il se conserve donc de peur qu'elle ne lui vienne.* Pour ce qui est de la proposition de mariage, il répondit que sa Fille Marguerite étoit déja promise à Octave Farnese, Neveu du Pape.

Insolence des Vénitiens & infidélité.

Charles V. s'embarqua pour Espagne, avec une très-belle suite, composée d'une grande quantité de Noblesse Italienne & Allemande, qui voulut faire le voyage avec lui ; mais cette bonne Compagnie ne l'empêcha pas de se trouver dans une grande aprehension, fondée sur le refus que les Vénitiens firent, quelques instances que le Pape & lui leur en fissent, de vouloir se déclarer sur la continuation de la Ligue offensive & deffensive contre le Turc ; refus qui lui donna lieu de craindre qu'ils ne marchassent pas d'un droit pied dans cette entre-

entrepriſe, & que leur but ne fût de ne ſoûtenir la guerre, que juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent quelque occaſion favorable de faire une paix avantageuſe avec le Turc. Et en effet, l'Empereur eut bien raiſon d'avoir ſur ce ſujet beaucoup d'inquiétude d'eſprit, que les effets ne juſtifiérent que trop, Car les Vénitiens craignant que les deux Monarques jaloux l'un de l'autre depuis plus de dix ans, ne s'accordaſſent enfin, & ne joigniſſent enſemble leurs forces contre la République, firent non-ſeulement leur paix avec le Turc, mais auſſi une Ligue; portez encore à cela par le grand ombrage qu'ils prenoient de la puiſſance démeſurée par Mer, & par Terre, d'un ſi grand Empereur.

Ce Prince s'étant embarqué, & le vent qui étoit favorable, étant devenu contraire, il ſe vit obligé, pour ſe mettre à couvert du danger, de prendre terre dans l'Iſle de Sainte Marguerite, proche d'*Acquabella*. Le Roi François I. qui ſe trouvoit encore à Marſeille, ayant de cette Ville même remarqué ce débarquement dépêcha auſſi-tôt Monſieur de Vegli vers l'Empereur, pour le prier de vouloir ſe tranſporter à Marſeille, pour s'y délaſſer un peu, s'y remettre des fatigues de la tempête, & y attendre, comme dans un lieu plus commode, le vent favorable, ajoûtant à cela, qu'il

Charles V. viſité par François I.

qu'il avoit déja fait ſortir toute ſa Garniſon, afin que Sa Majeſté Impériale en mît une Eſpagnole, pour ſa plus grande ſureté; action véritablement Royale. Auſſi Charles V. ne manqua-t'il pas de répondre à cette civilité d'une maniere très-obligeante, ſe ſervant entr'autres termes de ceux qui ſuivent : *Qu'il eſtimoit la généroſité, & la candeur de l'ame du Roi, un Boulevard plus ſur que toutes les Forteresſes, & les Garniſons du monde*; s'excuſant néanmoins de ne pouvoir recevoir cet honneur, ſur ce qu'il auroit fallu perdre trop de temps, & qu'il vouloit s'embarquer inceſſamment; & en effet il s'embarqua auſſi-tôt après; mais une nouvelle tempête étant ſurvenuë, il fut contraint de prendre terre à *Aigues-Mortes*.

Nous ſom. Quantité de ces gens qui ſont les grands Politiques, & dont les maximes d'Etat tiennent tout pour ſuſpect, ne manquérent pas de repreſenter enſuite avec le temps, que ces deux débarquemens de Charles V. & le ſéjour de François I. à Marſeille, ſans aucune néceſſité, n'avoit été qu'un pur pretexte que ces deux Monarques avoient pris pour ſe voir, & conférer enſemble ſur ce qu'ils croyoient convenir à leurs intérêts, afin que par ce moyen le Pape n'eût aucun ſujet de prendre ombrage, voyant qu'après avoir été ſi fermes en leur réſolution,

tion, que de n'avoir pas voulu lui accorder ce plaisir, qu'il souhaitoit si passionnément, de les voir s'embrasser en sa presence, ils s'étoient ensuite visitez, & entretenus si promptement, & si facilement; chose qui auroit pû aigrir l'esprit de Sa Sainteté, & lui faire croire que sa personne leur étoit suspecte; desorte que pour prévenir des soupçons de cette nature, ils trouverent, pour mettre pied à terre; le pretexte de cet accident ordinaire sur mer, pretexte que les Capitaines eux-mêmes trouverent fort leger. Quoi qu'il en soit, plusieurs Auteurs, & entr'autres Campana, ont laissé par écrit, que ces visites, & ces conférences de Charles V. avec François I. causerent des jalousies, & des ombrages au Sénat de Venise, qui lui donnerent tant à penser, qu'au premier avis de cet abouchement, il commença à préméditer la Paix, & la ligue avec le Turc.

Charles V. & François I. se visitent.

Mais soit cas fortuit, ou prémédité, il est certain que le Roi François I. voyant l'Empereur à Aigues-Mortes, c'est-à-dire jusqu'aux portes de Marseille, se jetta sur le champ dans une Barque legere, accompagné du Cardinal de Lorraine, & de douze de ses principaux Officiers, & courut à la Galere de l'Empereur, qui étant venu le recevoir jusqu'à l'échelle par laquelle il falloit monter, & l'embrassant très-étroite-

ment ; François I. qui ſe vit ainſi embraſſer par Charles V. lui dit en ſa langue, en l'embraſſant de ſon côté : *Mon Frere, vous me voyez encore une ſeconde fois vôtre Priſonnier. Non, mon Frere,* répondit auſſi-tôt l'Empereur, *je ne vous ai jamais eû priſonnier que dans mon cœur, qui eſt tout à vous, avec autant de ſincérité, que je voudrois que le vôtre fût à moi.* Qui eût jamais crû, qu'il fût arrivé un ſi grand changement dans le cœur de Charles V. Ceux qui l'entendirent parler à Rome dans le Collége des Cardinaux, auroient eû bien de la peine à croire qu'un compliment de cette nature partît du cœur : mais tout le monde ſçait aſſez que les cœurs de la plûpart des Princes reſſemblent à ces giroüettes qui tournent à tout vent.

Charles V. à Marſeille. Le Roi François fit ſa viſite fort courte, c'eſt-à-dire, d'environ demi-heure, parce que l'Empereur lui dit : *Mon Frere, j'irai vous voir à Marſeille, où nous pourrons nous entretenir plus commodément.* Et en effet, le Roi ne fut pas plûtôt parti, qu'il fit avancer ſa Galere vers le Port de Marſeille, où il fut reçû en débarquant, de la Reine ſa Sœur, du Dauphin, du Cardinal de Lorraine, du Duc d'Orleans, & autres perſonnes de la premiere qualité, & à la Porte de la Ville par le Roi même, mais ſans Gardes, ce Prince les ayant tous en-

envoyez, auſſi-bien que toute la Garniſon de la Ville. Juſqu'à l'heure du ſoupé, le tems ne ſe paſſa qu'en Bals, en concerts, & en complimens réciproques entre les Courtiſans de l'un, & de l'autre; mais l'Empereur, & le Roi eurent enſemble une conférence ſecrette, & longue de plus d'une heure; & après le ſoupé, une autre qui en dura deux, & à laquelle la Reine aſſiſta. Tout le monde fut extrêmement ſurpris de voir une ſi grande cordialité entre ces deux Monarques, & la plûpart ne pouvoit s'empêcher de dire : *Comment eſt-il poſſible que ce ſoient ici ces deux Princes, pour les quérelles, & dans les Guerres deſquels tant de Peuples ont été entierement ruïnez, & tant de ſang Chrétien s'eſt répandu durant tant d'années.*

Le ſoupé ne pouvoit être ni plus ſplendide, ni plus délicieux, ni plus proprement ſervi. Charles V. fut placé au milieu du Roi, & de la Reine, mais dans un Siége beaucoup plus magnifique, & en toute autre choſe on le traita avec beaucoup de diſtinction. Il fut toûjours ſervi par les plus grands Seigneurs du Royaume, & François le fut ſimplement par ſes Officiers ordinaires, & la Reine par ſes Dames. Après le ſoupé, l'Empereur, le Roi, & la Reine Eleonor eurent, comme il a été dit, des conférences qui durérent juſqu'au jour, & Tablez

enſuite ils allérent ſe coucher, & ne ſe levérent que lorſqu'il fut tems de ſe mettre à Table ; laquelle fut couverte d'une ſi grande abondance de toutes ſortes de viandes, les plus exquiſes qu'on puiſſe s'imaginer, que l'Empereur tout étonné, ne fit pas difficulté de dire, à Table même, comme pour rire, *En France tout abonde, en Eſpagne tout manque.* Le Dîné fini, le Roi ſe retira avec l'Empereur dans une Chambre, où après être reſtez une heure en conférence, ils firent appeller la Reine, & y demeurerent tous trois enſemble encore une autre heure.

Ils prennent congé l'un de l'autre. Le Roi donna à l'Empereur en ſigne d'une vraie étroite amitié, l'anneau qu'il portoit au doigt ; & en même-tems l'Empereur s'étant ôté le ſien, le donna au Roi, & pour témoignage d'une plus grande affection, il fut remarqué qu'ils ſe les mirent au doigt l'un l'autre, & puis s'embraſſerent étroitement en ſe diſant adieu d'une maniere très-obligeante, & pleine de tendreſſe : Cependant je m'imagine bien que plus de quatre dirent en eux-mêmes, *pourvû que cela dure, tout va bien.* Quoi qu'il en ſoit de la ſincérité de cette affection, que Charles V. reconnut en François I. elle fut cauſe de cette confiance, & de cette grande aſſûrance avec laquelle il lui demanda dans la ſuite (comme nous le dirons en ſon lieu)

lieu) le paſſage par la France, ſans faire difficulté de ſe remettre entierement entre ſes mains. L'Empereur fit de grands preſens aux principaux Seigneurs de la Cour du Roi, qui de ſon côté ne fit pas de moindres libéralitez à ceux de la ſuite de Charles V. la Reine, la Princeſſe Marguerite, & leurs Dames ayant déja été auparavant régalées. Charles ayant enſuite pris congé, fut accompagné juſqu'au Vaiſſeau, par le Roi, par la Reine, & par tous les Grands, au bruit des Salves de tout le canon de la Ville, de la Citadelle, & de toute l'Armée Navale; & ils s'avancerent même bien avant en mer dans leurs Barques à rames.

Il eut dans ſa navigation le vent à ſouhait, & arriva heureuſement à *Barcelone*, où il trouva le Prince Philippe ſon Fils, qui l'y attendoit avec les principaux Seigneurs d'Eſpagne. Véritablement Charles V. témoigna un plaiſir, & une joye très-ſenſible de voir un Fils ſi fait à l'âge de douze ans, & qui ſçavoit déja ſi bien les belles manieres d'agir; mais il ne reçût pas moins de ſatisfaction, en remarquant dans la réception que lui firent les Eſpagnols, plus d'affection & de zéle, qu'ils ne lui avoient témoigné dans ſon dernier voyage. Accompagné d'un magnifique Cortége, il pourſuivit ſon chemin vers Madrid; & ayant appris

Charles V. en Eſpagne.

appris que l'Impératrice se trouvoit attaquée de violentes douleurs, non sans fiévre; comme il fut près de Madrid, il donna de l'éperon à son cheval, & se rendit au grand galop auprès de l'Impératrice. Je laisse à juger au Lecteur quelles furent les caresses réciproques qu'ils se firent; je dirai seulement que l'Impératrice éprouva qu'un si auguste Epoux étoit pour Elle le meilleur de tous les Médecins, puisque dès le lendemain elle se trouva guérie.

Charles V. va à Tolede. 1538. La Reine ayant tôt après recouvré sa premiere santé, Charles V. se transporta avec sa Cour à Tolede, tant pour résoudre dans cette Ville Royale l'assemblée des Etats, pour traiter des subsides extraordinaires, nécessaires pour la guerre résoluë contre le Turc, que pour satisfaire aux instantes prieres que cette Ville lui faisoit, de vouloir honorer de sa presence quelques fêtes préparées à la gloire de Sa Majesté, au sujet de son abouchement avec le Pape, & avec le Roi François, & sur la Tréve concluë pour dix ans, de laquelle on esperoit qu'il reviendroit toute sorte de bien à la Chrétienté. Ce que l'Empereur lui accorda d'autant plus volontiers, que le séjour de Tolede lui plaisoit davantage que celui de Madrid. Et véritablement il fut reçu par les Habitans de cette Ville, avec de grandes démonstrations d'affection & de zéle, &

avec

avec des Fêtes préparées avec de très-grandes dépenses, & beaucoup d'industrie, dans l'une desquelles il arriva une chose qui mérite d'être ici rapportée.

Avanture remarquable.

L'Empereur, pour faire plus d'honneur à une des plus solemnelles de ces Fêtes, voulut y assister en Personne, & y alla avec une Cavalcade de tous les Grands lestement habillez. Il y avoit entr'autres le *Duc de l'Infantado*, lequel monté sur un superbe cheval, le manioit de bonne grace, & le faisoit aller comme en dansant; desorte qu'un Sergent des Gardes ayant donné un coup de verge sur la croupe du cheval, cria, *marchez, Monsieur.* Le Duc se tournant vers cet Officier, lui dit tout indigné, *Sçais-tu bien que je suis? Oüi, Monsieur, je vous connois*, répondit le Sergent aussi demi en colere, *marchez seulement, car avec ces caracoles que vous faites faire à vôtre cheval, l'Empereur ne peut pas avancer le chemin.* Le Duc ayant tiré son épée, lui en donna un grand coup sur la tête, lequel auroit fait une blessure beaucoup plus profonde, si le chapeau ne l'eût garanti, & ses Valets voulant le poignarder, le Duc les en empêcha.

Continuation.

Arrivez au lieu où ils devoient mettre pied à terre, & l'Empereur étant descendu de cheval, le Sergent ainsi blessé se presenta, & se jetta à ses pieds pour lui demander par-

pardon ; & l'Empereur s'étant informé de tout, ordonna que le Sergent fût mis entre les mains de la Juſtice, pour être ſévérement puni ; après avoir été obligé de demander pardon au Duc, de l'inſolence qu'il avoit commiſe contre lui. Mais le Duc admirant le zéle de l'Empereur à conſerver l'honneur & la réputation des Grands, & parfaitement ſatisfait de ce généreux procédé de Sa Majeſté Impériale, la ſupplia de vouloir pardonner au coupable la faute où il étoit tombé, & en ayant obtenu le pardon, il ordonna qu'on le menât ſur le champ dans ſon Palais, pour y être penſé à ſes dépens ; & pour pouſſer la généroſité auſſi loin qu'elle pouvoit aller, il fit donner à la femme, & à la famille de ce Sergent 500. écus. De cette maniere, le Duc conſerva l'honneur dû à ſon rang, & toute la Nobleſſe fut extrêmement ſatisfaite de ſa conduite ; juſques-là que les Grands étant allez en corps trouver l'Empereur, le remercierent au nom de toute la Nobleſſe du Royaume d'une Juſtice ſi exacte, & ſi généreuſe. Toutes les Hiſtoires ſont pleines de cet événement.

Ligue contre le Turc ne ſert à rien. 1533.

Cependant la Chrétienté qui s'étoit promis des merveilles de la Ligue qui avoit été concluë entre le Pape, l'Empereur, & les Vénitiens, comme il a été dit, ſe trouva fruſtrée de ſes grandes eſperances, cette Ligue

Ligue n'ayant servi que de pretexte, ou pour mieux dire de sujet, pour surcharger & succer les Peuples, sans excepter les Ecclesiastiques ; & cependant le Turc ne laissoit pas de faire des progrès en Hongrie, de ravager bien avant les côtes de Naples, de Sicile, de troubler la navigation, & de ruïner le commerce. André Doria, qui pouvoit avec les grandes forces qu'il avoit, battre le Bacha Barberousse, ne le fit pas, se contentant de se faire voir, & de croiser en divers endroits ; & Barberousse de son côté ayant laissé les côtes de Naples un peu en repos pendant deux mois, se contenta de s'emparer de deux Galeres du Pape. Ce qui donna lieu à bien des gens de soupçonner, & de dire qu'il y avoit une secrette intelligence entre Doria & Barberousse, & qu'ils étoient convenus, selon toutes les apparences, de ne rien entreprendre d'important, afin que ne faisant aucune perte, ils pussent mieux se maintenir, l'un dans la faveur de Soliman, & l'autre en celle de l'Empereur. Et en effet, pendant trois mois entiers ils ne firent autre chose que croiser dans les Mers de Sicile sans jamais se rencontrer ; parce que quand l'un se faisoit voir du côté droit, l'autre prenoit sa route vers la gauche ; desorte qu'on dit plaisamment, qu'il sembloit qu'ils n'eussent d'autre dessein, que de faire des processions tout

autour

autour de cette Isle. Si bien que les Vénitiens s'étant apperçûs de leurs manœuvres, & ayant déja pris de grands ombrages de l'amitié que Charles V. & François I. avoient liée ensemble, ne balancerent plus à s'accommoder avec le Turc.

Mariage de Farnese. Pendant que ces choses se passoient, le Pape s'occupoit à Rome à faire de superbes préparatifs pour le Mariage de la veuve Marguerite, Fille de Charles V. avec Octave Farnese, alliance qui causa beaucoup d'étonnement à tout le monde, dès que le bruit s'en répandit; personne ne pouvant comprendre que l'Empereur voulût donner sa propre Fille en mariage à un simple Gentil-homme, tel qu'étoit Octave, surtout après avoir été femme d'un aussi grand Duc, que l'étoit Alexandre; & ce qui donna encore à toute la terre plus de sujet d'être surprise, est que cette même Princesse fut demandée avec de grandes instances par Cosme de Médicis, qui avoit succedé à Alexandre au Duché de Florence. Mais les Monarques ont leurs fins; & en cela Charles V. surpassa assûrément tous les autres. En un mot, le Pape dépêcha à Florence, avec une fort belle suite de Prélats, de Gentilshommes, & de Dames, le Cardinal de Médicis, ou de S. Jacques, qui fut celui qui la reçut, & la conduisit à Rome, où elle fut reçûë par tout avec de magni-

nifiques préparatifs. Le Cardinal Farneſe, Frere d'Octave, le Duc de Caſtro, Don Jean-Baptiſte Savelli, Don Jerôme Urſin, Don Jean Borgia, & tous les Ambaſſadeurs & Seigneurs de conſidération, allérent la recevoir hors des Portes de Rome. Cette Cavalcade alla deſcendre au Palais Pontifical, où Horace ayant pris l'Epouſe par la main, la conduiſit dans la Chambre du Pape, qui, après l'avoir baiſée au front, lui donna la benediction, & de-là on alla à S. Pierre, où ils furent épouſez le matin du 3. Novembre.

Charles V. reçût alors de Milan une nouvelle qui lui donna beaucoup de chagrin, ſçavoir que les Troupes Eſpagnoles, & Allemandes, qui avoient été pour lui en garniſon dans quelques Places du Piémont, ayant appris la concluſion de la Tréve à Nice, & voyant qu'on parloit plûtôt de les caſſer, que de les payer, s'étoient mutinez, & ravageoient tout le Païs, faiſant de grandes extorſions, & ruïnant entierement les pauvres Habitans, qui ſaiſis de frayeur avoient pris la fuite, & alloient errans en d'autres lieux, voyant leurs moiſſons, & leurs maiſons tout-à-fait ruïnées; & ces Soldats ſéditieux qui étoient au nombre de plus de 4000. étoient paſſez juſqu'à cet excès d'inſolence & d'audace, que de s'emparer, & de ſe mettre en poſſeſſion d'une *Tumulte des Soldats.*

d'une grande partie du Territoire de Milan. Le Sénat de cette Ville écrivit en diligence par un Exprès des lettres pleines de grandes plaintes à l'Empereur en Espagne; lequel ordonna au Marquis de Vasto de remédier à un si grand desordre, & que ne le pouvant par la douceur, il y employât la rigueur. Le Marquis suivit ponctuellement l'ordre de l'Empereur, & après avoir inutilement tâché de ranger les Rebelles à leur devoir par ses exhortations, il fut contraint de les satisfaire par des effets; de sorte qu'ayant mis de concert avec le Sénat une taxe de 100. mille Ducats sur la pauvre Ville de Milan, ils furent payez avec cet argent de tout ce qui leur étoit dû; après quoi on les fit passer en Allemagne, une partie au service du Roi des Romains en Hongrie, & l'autre sur les Galeres de Doria, en qualité de Soldats.

Autre tumulte arrivé à la Goulette.

Il arriva une sédition encore plus grande, & plus dangereuse à la Goulette en Afrique, où plus de 6000. Espagnols, faute de paye, se souleverent contre Bernardin Mendoza leur Gouverneur, qui n'avoit pas dequoi les payer, le menaçant de faire de grands desordres, ce qui donna fort à penser à Mendoza, qui se voyoit tout environné de Turcs, & de Maures, desorte que tout le remede qu'il pût y apporter, fut celui de les faire adroitement résoudre par

par des paroles douces & modérées à paſſer en Sicile, où ils ſeroient, diſoit-il, exactement payez par le Gouverneur Don Ferrand Gonzague ; & effectivement il leur fournit les Vaiſſeaux, & les autres choſes néceſſaires pour le tranſport. Arrivez dans cette Iſle, bien loin d'être payez par le Vice-Roi, il leur déclara qu'il n'avoit point beſoin d'eux, & que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de les faire embarquer pour Naples, & cela juſqu'à Reggio en Calabre ; ce qui les ayant mis en fureur, ils ſe mutinérent avec plus d'inſolence qu'ils n'avoient fait en Afrique, courant par tout, & pillant la Campagne & les Maiſons ; deſorte que le Vice-Roi avec toute ſa ſévérité, & ſon courage, ne ſçachant quel remede y apporter, jugea à propos de leur propoſer quelques conditions fort avantageuſes, & s'engagea par un ſerment ſolemnel de leur payer dans un mois tout le paſſé ; mais les ayant diſperſez en diverſes Garniſons, bien loin de penſer à les faire payer, il en fit un grand carnage, en faiſant étrangler un grand nombre, ce qui ayant été entendu en Eſpagne, déplût fort à cette Nation fiere & ſuperbe ; & véritablement Gonzague ſe montra en cela tout à la fois cruël & perfide.

Cette action déplût à l'Empereur même, & s'il n'eût pas eû grand beſoin, dans cette con- *Empereur modéré.* 1538.

conjoncture d'affaires, d'un si grand Capitaine, & qui entendoit parfaitement l'art de gouverner, il lui en auroit témoigné un extrême ressentiment, parce qu'en effet ce grand Empereur eût toûjours tant d'horreur pour le sang, qu'il ne se porta jamais à le répandre qu'à la derniere extrémité, encore tempéroit-il alors la rigueur par la clémence. Il ne laissa pas néanmoins de lui faire connoître, avec quelque aigreur, ses sentimens sur ce sujet; & pour contenter les Espagnols, il affecta dans les discours qu'il eut là-dessus avec eux, de blâmer hautement l'action de Gonzague, & de donner de grandes loüanges à celle du Marquis de Vasto. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit nécessaire de faire exactement observer aux Soldats la discipline militaire, parce que pour peu qu'on la néglige, il en naît des desordres qui causent de grands maux; mais il faut considérer que les pauvres Soldats vendent leur vie pour quelques sous, & leur sang presque pour rien; desorte qu'il y a de la justice de leur donner ce peu d'argent qu'on leur promet, ou de leur pardonner quelques fautes.

Le Pape négocie un autre mariage.

Pendant que ces choses se passoient, le Pape négocioit le mariage de Donna Victoire Farnese sa Niéce, avec Cosme Duc de Florence; & quoi qu'on en tînt les négocia-

gociations fort ſecrettes, il ne pût néanmoins ſe faire avec tant de ſecret, que les nouvelles n'en parvinſſent aux oreilles de l'Empereur, qui fut fort fâché que le Pape à qui il venoit de donner ſa Fille pour ſon neveu, voulût unir par cette Alliance, ſans lui en donner avis, deux Maiſons qui dépendoient de lui, & qui lui avoient de ſi grandes obligations, & qu'il prétendît faire un mariage de cette nature; deſorte qu'il écrivit à ſon Ambaſſadeur à Rome, de s'oppoſer à ces négociations, & pour mieux rompre toutes les meſures & tous les deſſeins qu'on pouvoit avoir pris, il fit paſſer à Florence le Marquis de Vaſto, pour propoſer de ſa part le mariage du Duc avec *Donna Eleonor*, Fille de Don Pierre de Tolede, Vice-Roi de Naples, laquelle étoit la beauté même; propoſition à laquelle le Duc conſentit avec beaucoup de plaiſir; & il voulut paſſer lui-même à Naples, avec une magnifique ſuite, pour l'épouſer; quoi que d'autres écrivent que le Vice-Roi alla à Florence pour y conduire ſa fille. Le Pape pour exhaler ſa colere, devenu Soldat & conquérant à l'âge de 73. ans, & malgré ſes grandes infirmitez, mit une Armée en Campagne, & l'envoya pour recouvrer la Ville de Camérino, & la remettre ſous l'obéïſſance de l'Egliſe.

Cette

Cette année finie par les nouvelles, qui ſe répandirent par-tout, de la groſſeſſe de l'Impératrice, & par les prieres qui furent faites dans toutes les Egliſes, pour demander à Dieu qu'il lui plût conſerver cette Princeſſe, & lui faire la grace de mettre heureuſement en ſon tems ſon enfant au monde. Il eſt certain que l'Empereur en eut une joye indicible, dans l'eſperance que ce ſeroit un Fils, qu'il deſiroit avec beaucoup d'ardeur, ſe voyant Seigneur de tant de Royaumes, avec un ſeul Fils pour tout héritier.

LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE V.

Années 1539. 1540. 1541. *&* 1542.

SOMMAIRE

Du V. Livre de la II. Partie.

Roi des Romains, quelle confiance l'Empereur son Frere prenoit en lui. Il est chargé par le même de veiller sur les affaires de la Religion: Assemblée de Catholiques, & de Luthériens dans la Ville de Francfort: On y conclut un Traité: Ar-

ticles de ce Traité, de quel avantage à la Maiſon d'Autriche : Charles V. apprend le tout avec plaiſir : Impératrice Iſabelle, ſon accouchement, ſa piété, & réſolution Chrétienne; ſa mort; combien elle affligea l'Empereur : Avec quelle tendreſſe il embraſſa le Corps : Pronoſtic de cette mort : Son corps transferé à Grenade, & avec quelle pompe funébre : Le plus grand ſoin de cette conduite eſt donné à François Borgia : Ce Seigneur prend la réſolution de quitter le Monde, en voyant le grand changement du viſage de l'Impératrice: La mort du Comte de Naſſau cauſe auſſi une extrême douleur à Charles V. La Ville de Gand ſe rebelle : L'Empereur en reçoit les avis avec beaucoup de déplaiſir : Il ſe réſout à aller lui-même en perſonne en Flandres pour dompter les Rebelles : il conſulte ſur les diverſes routes qu'il y avoit à prendre, & contre le ſentiment de tout le monde, il ſe détermine pour celle de France : Ses raiſons ſur cela; autres contre : Il écrit au Roi de France pour lui demander le paſſage : Il lui eſt accordé avec beaucoup de civilité, & d'hon-

d'honnêteté : Charles V. part d'Espagne, & avec quel cortége : Comment, & où reçû en France, avec plusieurs particularitez : Le Roi François lui fait voir les Lettres que les Gantois lui avoient écrit pour lui demander sa protection : Réception, & accueïl fait à Charles V. à Paris, avec diverses observations : Il ne peut s'empêcher d'avoir une grande appréhension : Un jeu d'un Fils de François I. cause de l'inquiétude à Charles V. Ruse de l'Empereur pour gagner les bonnes graces de la Favorite du Roi : Chagrin de celui-ci bien fondé : Charles V. part de Paris, comment, & par qui accompagné ; il prend congé du Roi François : Son voyage en Flandre : Son entrée solemnelle à Bruxelles : Ambassadeurs envoyez par les Gantois ; combien ils furent mortifiez par Charles V. Il passe à Gand : Il ordonne que les Arcs de Triomphe soient renversez : Il entre dans cette Ville avec un esprit de rigueur, & les ordres qu'il y donne : Grande exécution de justice : Gantois dépoüillez de tous leurs privilèges ; combien severement punis ; condam-

nez à bâtir une Citadelle : Ambaſſadeur François envoyé à Charles V. pour demander l'exécution des promeſſes faites au Roi François : La Reine Eleonor paſſe à Bruxelles pour s'entretenir avec l'Empereur ſon Frere : Le Roi des Romains va à Bruxelles pour s'aboucher avec ſon Frere : On demande la reſtitution du Duché de Milan : Offices feints ſur cela : Charles V. conclut avec Ferdinand de maintenir la Maiſon d'Aûtriche dans la poſſeſſion & ſouveraineté du Duché de Milan : Raiſons qu'on croit qui les y obligerent : Promeſſes de Charles V. à François I. combien trompeuſes & perfides : Ambaſſadeurs envoyez à Veniſe par Charles V. & par François I. & pourquoi : Corſaires Turcs infeſtent les Mers de Naples : Dragut Rais Corſaire pris priſonnier par Jeannetin Doria : Diverſes affaires d'Allemagne : Charles V. fait convoquer la Diéte à Ratisbonne : Raiſons de cette convocation : Conférence entre les Catholiques, & les Proteſtans : Il ſe publie une eſpece d'Interim : Edit ſevere du Roi François publié contre les Luthériens : Succeſſion

au

au Duché de Gueldres avec diverſes particularitez : Le Duc Guillaume ſe rebelle à l'inſtigation du Roi François : Decrets publiez dans la Diéte contre le ſuſdit Roi : Il dépêche à la Porte ſes Ambaſſadeurs pour ſe juſtifier contre Charles V. & pour preſſer Soliman à agir contre lui : Ils ſont aſſaſſinez en paſſant par le Milanois, avec diverſes particularitez : Grand déplaiſir qu'en reçoit le Roi François : Ses plaintes par tout : Ce qui a été écrit, & dit ſur cela : Bodin varie dans ſon ſentiment : Pertes du Roi Ferdinand : Abouchement du Pape avec l'Empereur à Lucques : Négociations qu'ils ont enſemble : Arſenaga Vice-Roi à Alger, & les grands dommages qu'il cauſe aux Chrétiens : Grandes inſtances faites à Charles V. pour l'obliger à déclarer la guerre aux Algeriens : On la juge très-néceſſaire : Charles V. ſe réſout de l'aller faire en perſonne : Il fait faire de grands préparatifs : Il eſt détourné de cette entrepriſe : L'Empereur s'y détermine, & ſon embarquement : Voyage, & qualité de l'Armée Navale : Moreſque Enchantereſſe, & ſes

predictions : Débarquement, & campement de l'Armée devant Alger : Propositions faites au Vice-Roi de se rendre, & ses réponses : Confiance des Maures sur quoi fondée : Grandes tempêtes, & pluies : Siége d'Alger : Combat entre les Chrétiens, & les Arabes : Accident lamentable : Grande douleur de Doria : Fortune de Charles V. combien contraire : Diverses relations d'Auteurs : Zéle de Doria pour l'Empereur : Effets de la Providence Divine : Sentiment de Cortese proposé à l'Empereur : Il s'oblige de prendre Alger en peu de jours : Sa proposition méprisée : On prend la résolution d'embarquer le reste de l'Armée : Action généreuse de Charles-Quint : Il met ordre lui-même à l'embarquement, & diverses autres particularitez.

Roi des Romains 1539.

IL n'y a pas de doute que l'Empereur ne pût une grande confiance dans le Roi Ferdinand son Frere, & qu'il ne se reposât beaucoup sur lui du soin des affaires ; en quoi il lui rendoit justice, parce qu'effectivement il avoit en son absence fait paroître beaucoup de prudence, & d'adresse

d'adreſſe dans le Gouvernement de l'Empire, & ſçû très-bien ménager les intérêts de ſa Maiſon. Avec tout cela l'Empereur voyant que le poids des affaires étoit grand à cauſe de la conjoncture des tems, & qu'elles étoient difficiles, & embarraſſées, il ne vivoit pas ſans inquiétude, & l'on peut dire que ſon eſprit étoit alors ſéparé de ſon corps, celui-ci étant en Eſpagne, & celui-là en Allemagne. Et véritablement il n'étoit guére poſſible que ce grand Empereur eût l'eſprit en repos, en conſidérant ce vaſte Empire dont il étoit le Maître, diviſé entre deux Partis, ſçavoir, les Catholiques, & les Luthériens, qui entretenoient entr'eux de perpétuelles diſcordes. Il eſt vrai que la haine, la jalouſie, & la diviſion qui y régnoient, n'empêchoient pas que les uns & les autres n'euſſent bonne envie de s'entreſupporter, & même quelquefois de chercher quelque moyen propre à faciliter un accommodement, qui fût capable d'établir enfin une bonne tranquilité dans la Patrie affligée de tant de troubles.

Charles V. informé en Eſpagne de cette diſpoſition des eſprits, ne manqua pas de la fomenter par ſes offices, & par ſon autorité. Pour cet effet, il écrivit au Roi Ferdinand, & aux autres Princes des deux Partis, des lettres très-fortes & très-preſ-

Assemblée de Catholiques & de Luthériens

santes, par lesquelles il les conjuroit au nom du Seigneur, de faire assembler un nombre convenable de personnes de l'un, & de l'autre Parti, partie de Théologiens, partie de Personnes capables, prudentes, & modérées, & partie d'hommes de crédit & d'autorité, pour pouvoir entr'eux exposer plus facilement leurs sentimens, & aviser unanimement au bien commun, & à la tranquilité publique. Ce Conseil, ou cet ordre de l'Empereur fut généralement approuvé, desorte que la Ville de Francfort fut destinée pour le lieu de l'assemblée, où se rendirent un grand nombre de Théologiens, de Députez, & de Princes des deux Partis. Ils commencerent les séances le 24. de Février, après avoir célébré le jour de la naissance de l'Empereur. Pendant l'espace de plus de deux mois, on ne fit autre chose que discuter plusieurs propositions, & questions concernant la Religion, sur lesquelles les sentimens se trouverent toûjours différens, mais néanmoins sans qu'on en vînt à aucun emportement. Enfin le matin du 19. Avril, on convint unanimement de l'Accord qui suit.

AR-

ARTICLES

Du Traité fait à Francfort, entre les Catholiques, & les Proteſtans.

I. QUe l'Empereur accordera aux Proteſtans une Tréve de 15. mois, pour avoir le tems de réfléchir plus mûrement ſur les points qui concernoient la Religion, & s'en mieux inſtruire.

II. Que la Pacification de Nuremberg, & l'Edit de Ratiſbonne, ſeront confirmez.

III. Qu'en cas qu'on ne pût s'accorder ſur le fait de la Religion durant cette Tréve, la paix ne laiſſera pas néanmoins de continuër entr'eux, juſqu'à la premiere Diéte Générale.

IV. Que durant la ſuſdite Tréve l'Empereur ſuſpendra tous les procès, & toutes les procédures, & proſcriptions faites contre les Proteſtans, par la Chambre Impériale, ſur ce qui regarde le fait de la Religion, en quelque lieu que ce ſoit.

V. Que toutes les choſes qui pourroient être faites contre les Proteſtans ſur le ſujet de la Religion, ſeroient de nulle

valeur, & de nulle force.

VI. Que la juſtice leur ſera renduë ſans aucune acception de perſonnes, & ſans qu'on leur faſſe aucun reproche en matiere de Religion.

VII. Que durant ladite Tréve il ne ſeroit pas permis auſdits Proteſtans d'inviter à entrer dans leur Ligue, ni de recevoir dans leur Confédération aucun Prince, Etat, ou Ville, excepté ceux de leur Communion.

VIII. Que leſdits Proteſtans ſeront obligez d'accorder, & de permettre aux Eccleſiaſtiques Catholiques, de pouvoir exiger leurs revenus annuels, des biens dont ils étoient en poſſeſſion.

IX. Que ſous le bon plaiſir de l'Empereur on conviendra d'aſſigner un jour pour tenir une Conférence à Nuremberg entre les Catholiques, & les Proteſtans, ſur les affaires de la Religion, & que pour cet effet il ſera choiſi par les deux Partis des perſonnes d'humeur pacifique, & tranquille, plus enclines a céder, qu'à s'obſtiner, & plûtôt modérées que violentes.

X. Que des Perſonnes ſages, prudens, judicieux, quoi que non Théologiens, de l'un & de l'autre Parti, ſe joindront aux autres ſuſdits.

XI. Que l'Empereur, & le Roi des Romains.

mains pourront avoir dans ces Assemblées leurs Ambassadeurs, pour assister de leur part à tout ce qui se passera: Etant humblement priez de choisir des personnes graves, prudentes & modérées.

XII. Qu'on fera rapport aux Etats absens de tout ce qui sera traité & décidé.

XIII. Qu'étant trouvé à propos par les Protestans, que les Décisions soient souscrites par l'Empereur, & par le Roi des Romains, & en leur nom par leurs Ambassadeurs, que cela sera fait & agréé.

XIV. Que durant cette Tréve les deux Partis s'abstiendront de toute sorte de préparatifs de guerre, & qu'en cas que quelqu'un d'eux ait intérêt d'en faire, il sera obligé d'en déclarer le sujet; n'étant pas, moyennant cela, défendu à aucun des deux Partis, ni à qui que ce soit des Membres particuliers qui les composent, de pourvoir à sa juste défense, & de joüir de la liberté de l'Empire.

XV. Que dans ce Traité on n'entendoit pas comprendre aucun Anabaptiste, ni aucun autre qui faisoit secte à part, mais seulement ceux qui faisoient profession de la Confession d'Ausbourg.

XVI. Que (pour derniere conclusion) les Protestans, aussi-bien que les Catho-

liques, tiendront prêt le secours pour la guerre contre le Turc, & que le 18. Mars précisément, ils enverroient leurs Ambassadeurs, ou leurs Députez, à Vormes, selon les ordres qui pourront venir de l'Empereur; comme il sera aussi fait par les Electeurs, Princes, & Etats, pour délibérer & conférer sur les vrais moyens de faire la guerre au Turc en Hongrie.

Se ratifie. DEux copies autentiques de cette Convention, comme quelques-uns l'appellèrent, ou Résolution, ou Traité, comme d'autres la qualifiérent, furent envoyées à l'Empereur en Espagne, l'une par terre, l'autre par mer, avec ordre aux deux Gentils-hommes députez, de faire toutes les diligences possibles dans ce voyage, & de hâter aussi leur retour avec la Ratification, quoi qu'il eût été conclu dans la même Assemblée, que le tout seroit ponctuellement exécuté, & observé avec toute sorte de bonne foi, à compter de ce même jour 19. Avril, justement comme s'il eût déja été approuvé, & ratifié par l'Empereur, qui eut un si grand plaisir quand il reçut & vit ces deux Copies, qu'il les ratifia sans en avoir presque achevé la lecture; connoissant très-bien que c'étoit l'avantage de l'Empire, & de sa Maison, parce qu'il pou-

pouvoit faire la guerre au Turc avec de beaucoup plus grandes forces, ayant celles des Protestans.

Quoi que ce Prince eût l'ame pleine de différens sujets de tristesse, avec tout cela il lui en survint un, qui, suivant l'aveu qu'il en fit lui-même dans la suite, fut sans comparaison plus grand, & plus sensible que toutes les disgraces, qui lui étoient jusques alors arrivées, & qui véritablement affligea aussi extrêmement tout le peuple. Je vai en faire ici le recit avec toutes les particularitez convenables. L'Impératrice étoit alors sur son terme, & dans ses autres grossesses elle ne s'étoit jamais si bien portée que dans celle-ci, ce qui donna à tout le monde sujet de prophetiser que ce seroit sans doute un Fils. Cependant les douleurs de l'enfantement étant survenuës, on fit venir la Sage-femme, laquelle prit les mesures accoûtumées, mais ayant vû que l'accouchement étoit fâcheux, & le danger trop manifeste, & ne voulant pas dans une telle conjoncture risquer la vie d'une Impératrice entre ses mains, elle déclara que l'enfant étoit mal tourné, que même, selon toutes les apparences, il étoit mort, & qu'ainsi il falloit que cette opération se fît par les Chirurgiens. L'Impératrice se mit dans une espece de colere en entendant parler de Chirurgiens, protestant

Accouchemens de l'Impératrice. *ce.* 1539.

tant à haute voix qu'elle aimoit mieux mourir mille fois, que de se mettre entre les mains de ceux qui étoient les Bourreaux du Genre humain ; & puis s'étant tournée vers la Sage-femme, elle lui dit : *Faites vôtre devoir, selon vôtre expérience, & puis laissez faire le reste de l'ouvrage à Dieu.*

Sa mort. Ainsi l'Impératrice étant chargée de différentes Reliques de Saints, pendant que tous les Courtisans faisoient dans la Chapelle de ferventes prieres pour sa délivrance, le premier de May de cette année 1539. la Sage-femme lui tira du ventre un enfant mort, & quatre heures après l'Impératrice perdit la vie. *Antoine Campo* assûre dans son Histoire de Crémone, que quoique l'accouchement de cette Princesse eût été extrêmement penible, jusqu'à mourir dans les douleurs ; l'enfant néanmoins n'avoit pas laissé de venir vivant au monde, & d'avoir reçû baptême, mais qu'il mourut quelques heures après avec la Mere ; il veut de plus qu'on lui eût donné le nom de Ferdinand, sentiment qui est suivi de quelques Ecrivains, mais la plûpart veulent que l'Enfant nâquît mort.

Charles V. affligé. Véritablement Isabelle fut une Princesse doüée d'excellentes vertus, de grand esprit, debonnaire, humaine, & affable. Elle mourut à l'âge de 36. ans, laissant deux Filles, & un Fils, sçavoir, Philippe, âgé

âgé de 12. ans, lequel succéda dans la suite aux Royaumes, *Marie*, qui dans son tems fut mariée à Maximilien de Boheme, & *Jeanne* qui épousa le Prince de Portugal. La mort de cette Princesse causa une douleur très-sensible à l'Empereur, qui l'aimoit fort tendrement; & comme ce Prince se trouvoit en ce tems-là à Madrid, il prit la poste sur les meilleurs de ses Coureurs, avec le Prince Philippe qui étoit avec lui, & se rendit à Tolede, croyant de trouver l'Impératrice encore en vie; parce que le premier avis qu'il avoit reçû, portoit seulement qu'elle se trouvoit dans les douleurs de l'enfantement, avec un manifeste danger de la vie; mais il rencontra en chemin un Gentilhomme, qui lui portoit la nouvelle de la mort, ce qui lui fit hâter le pas, afin de pouvoir la voir avant qu'on commençât à l'embaûmer, sçachant bien qu'à cause des grandes chaleurs, il falloit de nécessité commencer au plûtôt cette triste opération.

Descendu de cheval dans la Cour, il courut dans la Chambre où étoit le Corps, qu'il arrosa de larmes très-ameres, l'embrassant étroitement, & ne pouvant s'empêcher de se jetter sur son visage, & de lui donner une infinité de baisers; & si Don Jean de *Tavera*, Cardinal, & Archevêque de Tolede, ne l'eût arraché avec le respect

Embrassemens & pronostics. 1539.

reſpect convenable, de ces triſtes & funeſtes embraſſemens, ils auroient encore été beaucoup plus longs. Les ſignes qui ont ſouvent accoûtumé de préſager la chûte de ſi hautes Tours, ne manquérent pas d'arriver dans cette occaſion; car on vit le jour même de la mort d'Iſabelle, & peu de momens avant qu'elle expirât, une Eclipſe de Soleil, accompagnée d'une Cométe épouventable, qui avoit une queuë extrêmement longue, & diviſée en pluſieurs parties; ce qui fit dire à l'Empereur, lorſqu'il l'obſerva à Madrid: *Les Aſtres me menacent de très grandes diſgraces, ou dans ma perſonne, ou dans mes Etats; mais je ſurmonterai par la force de la raiſon les influences des Etoiles.*

Corps tranſporté à Grenade. Après qu'on eût embaumé le Corps, & célébré la pompe funébre avec les cérémonies ordinaires dans la Cathédrale, le Cardinal Archevêque chantant la Meſſe, où aſſiſterent tous les Grands; le Corps fut enſuite transferé à Grenade, pour être enſeveli dans la Chapelle Royale des Rois Catholiques; & quelque triſte & lugubre que fût cette tranſlation ſolemnelle, il n'y eût ni Cavalier, ni Eccleſiaſtique, ni Dame de la premiere qualité qui n'y voulût aſſiſter; les Eccleſiaſtiques avec leurs vêtemens Sacerdotaux, dont ils ont accoûtumé d'être revêtus dans les fonctions qui regardent les Morts,

Morts, & les autres avec des habits de deüil à queuës traînantes. Le soin principal de cette pompeuse translation fut donné à Don *François Borgia*, Marquis de Lamboy, Héritier du Duc de Gandie, Neveu du Pape Alexandre VI. & Grand d'Espagne, comme étant un Seigneur de grande conduite, & de grande sagesse. Aussi est-il certain qu'il ne s'étoit jamais vû de Procession plus dévote, ni mieux ordonnée; ce qui est d'autant plus remarquable, que la marche fut de plusieurs journées.

Lorsque le Corps fut arrivé à Grenade, & qu'on ouvrit la biere, Borgia l'ayant trouvé si défiguré, qu'à peine pouvoit-on remarquer sur le visage aucune trace des traits qu'il avoit auparavant, il se prit à s'écrier tout étonné: *Est-ce donc-là cette Impératrice Isabelle? Est-ce-là cet Abregé de tant de beautez? Est ce-là cette Personne, où toutes les graces paroissoient dans leur plus haut éclat? Cette Dame ornée de tant de vertus, cette Régente de tant de Royaumes, cette Souveraine de tant de Peuples, cette Epouse d'un Empereur? Et que sont devenuës ces rares & brillantes beautez de son visage, cet air si grand, & si majestueux, & ce visage qui la faisoit passer pour un Ange en terre?* Après avoir dit ces paroles, & quelqu'autres semblables, il la considéra attentivement quelque tems, & *Conversion de Borgia.*

& par la contemplation d'un ſi triſte, & ſi étonnant ſpectacle, il ſe deſabuſa tellement de la vanité du monde, & fit de ſi profondes, & ſi ſérieuſes réflexions ſur l'inſtabilité, & le néant des Grandeurs humaines, qu'il prit ſur l'heure la réſolution d'y renoncer ; deſorte qu'ayant mépriſé toutes ſes richeſſes, & tous ſes Etats ; & s'étant démis entre les mains de l'Empereur des premieres Charges qu'il poſſédoit à la Cour, il alla trouver *Ignace de Loyola*, & prit ſon habit, qui deux ans après fut érigé par Paul III. en un Ordre, avec le titre de *Compagnie de Jeſus.*

Mort de Naſſau. Ce malheur arrivé à Charles V. fut ſuivi d'un autre ; ſçavoir, la mort du Comte de *Naſſau*, Gouverneur de Brabant, & la Perſonne qui avoit le plus de part, après la Régente Marie, au Gouvernement des Païs-Bas, & qui, tant par ſa valeur, que par ſon habileté particuliere dans les affaires, ſervoit de digue à ces torrens de ſéditions, qui s'élevoient de tems en tems dans ces Provinces, & qui avoit même déja rangé à leur devoir une infinité de ſéditieux. Cela fit que Charles V. eut un extrême déplaiſir de ſa mort, juſqu'à dire ouvertement aux gens de ſa Maiſon, à l'oüie de cette fâcheuſe nouvelle, que *la perte du Comte de Naſſau ne lui préſageoit rien de bon dans les Païs-Bas.* Et en effet, il vit

au

au bout de quelques jours sa Prophétie vérifiée par l'avis qu'il reçût de la rébellion de *Gand*.

Cette Ville, Patrie de l'Empereur, avoit souvent autrefois fait tête aux Comtes de Hollande, & s'étoit rebellée contr'eux, & toute fiére, de ce que ses rebellions lui avoient toûjours si bien réüssi, elle crut qu'elles pourroient encore cette fois avoir une bonne issuë; de sorte que la Reine Marie ayant été obligée de mettre quelques impôts extraordinaires, elle refusa de les payer; & non contente de cela, elle sollicita les autres Villes a faire la même chose, puisqu'elle leur en avoit donné l'exemple, qu'elles ne voulurent pas suivre, heureusement pour elles. Charles V. ayant reçû de la Reine sa Sœur un avis de cette nature, dans un temps où il ressentoit le plus vivement la douleur & l'affliction de la double & grande perte qu'il venoit de faire, par la mort d'une aussi digne Epouse que l'Impératrice, & par celle d'un aussi grand Ministre que le Comte de Nassau; il ne put assez se moderer, pour ne pas former le dessein d'une vengeance severe, dont il ne put s'empêcher de laisser paroître des signes sur son visage. Véritablement il n'auroit pas ressenti une si vive douleur (au moins le déclara-t'il de sorte) de la rebellion de toute autre Ville; mais il ne pouvoit souffrir cela d'une *Rebellion de Gand.*

Ville

Ville qui étoit sa Patrie. Comme il étoit fort bien instruit par les Histoires, que les Gantois étoient accoûtumez à se rebeller contre leurs Princes, comme ils avoient fait contre Charles le *Hardi*, Duc de Bourgogne, Ayeul de Philippe son Pere, contre Philippe de Bourgogne, Bisayeul de son Pere, & contre Loüis Comte de Flandre; il jugea qu'il étoit nécessaire d'y apporter un bon remede pour toûjours.

Il se résout d'aller en personne.

Ce Prince donc au premier avis de cette Rebellion, & ayant, pour ainsi dire, à peine achevé de lire la lettre qui la lui apprenoit, forma le dessein, le jugeant ainsi absolument nécessaire, de passer en Flandre pour dompter les Gantois; de sorte que sans se mettre en peine (peut-être à cause de son grand déplaisir) d'observer la maxime ordinaire des Princes, de ne pas publier leurs sentimens, avant que de les avoir déclarez à leur Conseil secret; il ne put s'empêcher de dire tout haut, qu'il étoit résolu de partir pour aller châtier les Rebelles de Gand, & qu'ainsi chacun se devoit préparer au voyage. Mais ce premier feu étant passé, il commença à penser mûrement aux moyens de faire un tel voyage, se trouvant dans une grande perplexité; parce que du côté d'Allemagne, en prenant la voye de la Mer par Gênes, il étoit à craindre que les Luthériens, déja extrêmement

forts

forts & puissans, n'y missent empêchement. Sur l'Ocean, le peril n'étoit pas moins grand, une tempête pouvant le jetter sur les côtes d'Angleterre, où il ne pouvoit rien esperer de bon d'un Roi ennemi.

Il jugea donc à propos de choisir le moindre des inconveniens, & des maux qu'il enviſageoit de tout côtez; sçavoir, le passage par la France, lequel étoit le plus commode, mais qui ne laissoit pourtant pas d'être perilleux, & de lui donner beaucoup d'appréhension; mais l'ayant dissimulée, il déclara dans son Conseil, qu'étant obligé d'aller en Flandre, & ne trouvant point de passage plus court, & plus commode que celui de la France il avoit résolu de le choisir. Il n'y eût presque aucun de ses Conseillers, qui ne tâchât de le détourner d'une telle résolution, alléguant que c'étoit une chose trop contraire à toutes les maximes de la prudence, de se remettre à la discretion, & à la bonne foi d'un Roi, tel qu'étoit François I. avec lequel il avoit eû à démêler tant de differens, qui n'étoient encore pas bien terminez, à cause des grandes jalousies qui régnoient entr'eux. Mais Charles V. répondit à ces sentimens contraires aux siens; *Que pour lui, il ne pouvoit souffrir que le Roi François le surpassât en actions de générosité, & de magnanimité, &*

Il prend la résolution de passer par la France.

& que ſi ce Prince s'étoit fié à lui, lorſqu'il alla le viſiter ſur ſa Galere à Aigues-Mortes, & ſe mettre avec peu de gens, comme priſonnier entre ſes mains; lui auſſi vouloit ſe fier à François I. puiſque François I. s'étoit tant fié à lui. Et il demeura ferme & conſtant dans cette réſolution.

Il demande paſſage. Pour l'executer, il dépêcha à Paris un Gentilhomme qui s'y rendit par la Poſte en diligence, ſans épargner les chevaux, & par lequel il écrivit au Roi une Lettre très-familiere, & une plus ample à la Reine Eleonor ſa Sœur, par leſquelles il demandoit le paſſage par la France, avec promeſſe *de donner à lui, ou à quelqu'un de ſes Fils, l'Inveſtiture du Duché de Milan, pourvû qu'il voulût avec une foi ſincere, & Royale, lui accorder le paſſage par ſon Royaume.* Mais il y ajoûta un article digne de ſubtilité, & de la fineſſe Eſpagnole, & qui avoit ſans doute été concerté dans le Conſeil Eſpagnol; ſçavoir, *Qu'il prioit Sa Majeſté de ne pas exiger de lui la ſouſcription, & l'accompliſſement de la promeſſe qu'il lui faiſoit, que quelques mois après ſa ſortie de France, afin que Perſonne ne pût lui reprocher de l'avoir fait par la ſeule néceſſité d'obtenir le paſſage; priant le Roi de vouloir ſe contenter de la parole qu'il lui donnoit de tout ſon cœur.*

Il lui. Le Roi, ſoit qu'il eût changé de cœur, &

& qu'il jugeât de celui des autres par le sien, ou qu'il fût naturellement incapable de perfidie, lui accorda le passage avec une grandeur d'ame vrayement Royale, & avec les paroles les plus honnêtes, & les plus obligeantes, qui furent toutes ponctuellement observées, contre l'avis du Cardinal de *Tournon*, qui ne vouloit pas que le Roi s'engageât si avant, afin que lorsque Charles V. seroit en France, il pût s'en prévaloir pour en tirer des avantages; perfidie que François témoigna avoir en horreur, aussi bien que le Maréchal de Montmorenci, qui entra fort dans les généreux sentimens de son Roi. Outre cela, le Roi François I. & la Reine Eléonor, après avoir expédié les Passeports, dépêcherent généreusement deux de leurs Gentilshommes à Charles V. pour l'inviter à ce passage, & le prier d'honorer son Royaume de la presence de sa Personne. *Il est accordé.*

Les deux Gentilshommes rapporterent à leur retour, que l'Empereur étoit résolu de se mettre au plûtôt en chemin, & en effet il s'y mit le 20. Décembre, après avoir mis ordre au Gouvernement d'Espagne, qu'il laissa entre les mains du Prince Philippe son Fils, du Cardinal de Tolede, de Don Jean *Tavera* son Frere, & du Commandeur *Covos*. Il ne voulut mener avec lui que 200. Gardes à Cheval, 50. Gentilshommes, *Charles V. part d'Espagne.*

hommes, & Grands, & 50. Pages, Eſtaffiers, & gens de ſervice, avec ſon Grand Favori, *Granvele*, qui paſſoit dans ſon eſprit pour le plus grand génie du monde, pour les affaires politiques de l'Europe, & ſous lui trois Chapelains. Voilà toute la Cour de l'Empereur.

Entrée en France. Le Roi François I. envoya à Bayonne le Dauphin, & le Duc d'Orleans ſes Fils, avec une grande ſuite de Princes, de grands Seigneurs, & de Nobleſſe, avec ordre au Connétable, Chef de cette noble & illuſtre brigade, de prier l'Empereur de vouloir recevoir, & envoyer en Eſpagne, comme ôtages, ſes deux Fils ſuſdits, propoſition à laquelle Charles V. répondit. *J'accepte l'offre que le Roi mon Frere me fait des deux Princes mes Couſins, non pas pour les envoyer en ôtages en Eſpagne, mais afin de les retenir auprès de ma Perſonne, pour être mes compagnons dans le voyage*; & en effet ils l'accompagnerent toûjours juſqu'à Valenciennes en Flandre. Le Roi même, quoiqu'il ſe trouvât fort incommodé d'un ulcere au fondement, ne laiſſa pas de paſſer de Compiégne à *Châtelerant*, pour le recevoir, ſuivi de tout ce qu'il y avoit de grand en France, dont l'Empereur fut toûjours accompagné, & regalé avec tant de pompe & de magnificence, qu'il voulut en rendre un témoignage fort obligeant, en diſant

lant au Roi : *Vous me faites tant d'honneur, mon Frere, qu'il me seroit impossible de vous en rendre la moitié, si vous veniez en Espagne, n'y ayant que la France qui puisse faire des régales si splendides.*

Le soir même du premier abouchement de l'Empereur avec le Roi, celui-ci lui montra trois lettres que les Gantois lui avoient écrites, par lesquelles ils le supplioient de vouloir les recevoir sous sa protection, & les assister de quelques secours, sinon tout ouvertement, à cause de la Treve, au moins secretement, en leur envoyant quelques sommes d'argent ; jusqu'à promettre, qu'en cas que cette Ville s'érigeât en République, elle le reconnoîtroit pour son Protecteur perpetuel, & luy payeroit une certaine somme, comme un tribut en signe de redevance. Outre cela, François I. lui fit voir les copies de ses lettres de réponse, par lesquelles il les exhortoit fortement à ne pas se soustraire de l'obéïssance naturelle qu'ils devoient à leur Prince, mais à recourir plûtôt à sa clemence, sans attendre les effets de sa juste rigueur, avec d'autres semblables expressions : de quoi Charles V. vivement touché, lui en témoigna sa reconnoissance, & l'assûra, en l'embrassant tendrement, qu'il n'oublieroit jamais les grandes obligations dont il étoit redevable à la générosité, & à la grandeur de

Lettres des Gantois à François I.

l'ame auguſte, & Royale d'un Roi François. Et en effet cette action ne pouvoit pas être plus belle, ni plus noble.

Charles V. entre dans Paris. L'Empereur fit ſon entrée à Paris le premier jour de Janvier 1540. & elle fut ſi magnifique, qu'on crût qu'elle avoit ſurpaſſé celle qui avoit été faite au Roi François lui-même, après ſon Couronnement. Il entra par la Porte de S. Antoine, du côté du bois de Vincennes, (la Reine, & la Princeſſe Marguerite étoient allées le recevoir à Fontainebleau.) Le Parlement en corps, & tous les Ordres du Royaume allerent audevant de lui. Charles V. étoit monté ſur un ſuperbe cheval, richement harnaché, qui lui avoit été preſenté le jour précédent par le Roi; il avoit, à ſes deux côtez le Dauphin, & ſon Frere, & les clefs lui furent preſentées, comme cela s'étoit fait par tout où il avoit paſſé, quoiqu'il refusât honnêtement cet honneur, il eſt vrai qu'un jour il répondit à un compliment du Grand Chancelier qui lui preſentoit les Sceaux : *Le Roi mon Frere eſt fort généreux; car comme je ſuis ſon ſujet, il ne veut pas avoir d'autre ſujet que moi, pour ne me pas confondre avec les autres.* La Ville lui fit preſent d'un Hercule tout d'argent de grandeur naturelle, vêtu d'une peau de Lion, d'or très-fin.

Son ar- Il y a beaucoup d'Hiſtoriens qui ont laiſſé par

par écrit, que Charles V. eût à peine fait, bien que triomphant, deux ou trois journées en France, qu'il commença à se repentir de son obstinée résolution de passer par ce Royaume; divers soupçons s'étant réveillez en son esprit, sur l'avis qui lui fut donné par des Personnes affidées, qu'on avoit mis dans l'esprit du Roi. *Qu'il devoit se ressouvenir qu'il avoit été prisonnier à Madrid, desorte qu'il seroit bien juste qu'il eût aussi à son tour Charles-Quint prisonnier à Paris, n'y ayant point de meilleur moyen de mettre fin à tant de differends avec la Maison d'Autriche.* Ce juste sujet d'apprehension fut augmenté par une petite avanture, qui peut passer pour un trait de jeunesse, & que je veux rapporter ici. Le Duc d'Orleans, qui étoit fort jeune, sauta un jour, par je ne sçai quel caprice François, sur la croupe du cheval de l'Empereur, & l'ayant embrassé, lui dit: *Vôtre Majesté Impériale est presentement mon prisonnier.* Le Duc dit cela à haute voix, & ceux qui l'entedirent, ne manquérent pas de croire, que cela n'avoit pas été fait par hazard par le Prince, mais qu'il en avoit reçû ordre du Roi son Pere. Mais les soupçons, quoiqu'il y ait de l'apparence, ne se trouvent pas toûjours bien fondez.

prehen-sion.

De quelque maniere que cela soit, il est certain

Ce jeu

ne plaît pas. 1540. certain que ce jeu ne plut pas à Charles V. & cette hardieſſe d'un petit Prince, d'oſer par une telle action prendre tant de familiarité avec un Empereur, ne déplut pas moins à la Nation Eſpagnole, naturellement fiere & ſuperbe ; cependant tous jugerent à propos de diſſimuler. Toutefois Charles V. qui avoit déja l'eſprit plein de ſoupçons, ſe trouva en une grande perplexité, qu'il ne put ſi bien cacher, qu'il n'en parût quelques marques ſur ſon viſage, qui changea un peu de couleur, dans la crainte qu'il eut qu'un jeu de cette nature ne fût le prélude de quelque Fête. Mais ce qui augmenta plus que toute autre choſe ſon apprehenſion, fut l'avis qu'il reçut, que Madame la Ducheſſe *d'Eſtampes*, Favorite du Roi, l'avoit ſollicité de ne pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion, quand ce ne ſeroit que pour obliger Charles V. à moderer pour le moins ce rigoureux Traité de Madrid, fait, lorſque Sa Majeſté étoit priſonnier de l'Empereur.

Fineſſe avec la Ducheſſe d'Eſtampes. Mauvaiſe preſſe du Roi. Charles V. informé de cela, ſongea à employer quelque apas pour gagner les Dames, & le deſſein fut également bien conçû, & bien executé. Le ſoir même, qu'un avis ſi important lui avoit été donné, s'entretenant avec la Ducheſſe d'Eſtampes ; comme on étoit ſur le point de ſe mettre à table, en tirant ſes gans pour ſe laver les mains,

mains, il feignit de laiſſer tomber à terre, comme par mégarde, juſtement aux pieds de la Ducheſſe, un Anneau de grand prix, qu'il portoit au doigt. Cette Dame l'ayant amaſſé, le preſenta à l'Empereur avec une profonde reverence, en lui diſant : *Voilà l'Anneau de Vôtre Majeſté Impériale.* *Point du tout*, lui répondit auſſi-tôt Charles-Quint ; *car je connois bien qu'il veut changer de Maître, c'eſt pourquoi je vous prie de le garder.* Cette ruſe étoit trop bien inventée pour ne pas réüſſir. Elle eut tant de ſuccès, que cette Dame ſe ſentant fort obligée à l'Empereur, qui lui avoit ſi adroitement fait un très-riche preſent, commença à parler tout autrement au Roi ; car au lieu qu'auparavant elle ne ceſſoit de lui inſinuer qu'il feroit bien d'arrêter ce Prince, depuis ce moment-là, elle tâcha de rendre inutiles dans ſon eſprit toutes les ſollicitations qui lui étoient faites par d'autres ſur ce ſujet ; & il eſt certain (comme auſſi pluſieurs l'en accuſent) qu'Elle ſeule fut cauſe que François I. ne ſe rendit pas aux inſtances, par leſquelles ſes principaux Conſeillers tâchoient de l'obliger à profiter d'une ſi favorable conjoncture, pour avancer les affaires qu'il avoit à démêler avec Charles-Quint.

Véritablement le Roi connut bien ſa faute, lorſqu'il vit que l'Empereur man- *Indignation*

du Roi. 1540. quoit perfidement a la parole qu'il lui avoit donée au sujet de l'investiture de la Duché de Milan, laquelle il lui avoit si solemnellement promise ; & ne voulant pas s'en vanger sur sa Maîtresse qu'il aimoit éperdûment, il déchargea toute sa colere sur le Connétable de Montmorenci, qui fut celui qui lui representa toûjours fortement, qu'il y alloit de son honneur & de sa gloire, de tenir la parole, & de garder la foi promise à l'Empereur ; d'autant plus que le monde s'étant mis dans l'esprit que le Roi François étoit parjure, pour avoir manqué de satisfaire à tout ce qui avoit été promis à Madrid, il falloit absolument effacer cette tache, & cette mauvaise impression de l'esprit des hommes, en faisant généreusement voir tout le contraire en cette rencontre. De quelque maniere que ce soit, ce Prince ne put s'empêcher de lui faire ressentir les effets de son indignation, l'ayant banni de la Cour, sans vouloir entendre ses justifications : il est vrai, que reconnoissant l'injustice de son procédé, il le rappella tôt après.

Charles V. part. L'Empereur séjourna six jours à Paris, où il fut traité avec toute la magnificence qu'on pouvoit jamais attendre d'un Roi généreux, grand, & puissant, d'un Royaume le plus riche, le plus peuplé, & le plus abondant qui fut au monde; & d'une Cour esti-

estimée la plus polie de toutes les Cours de l'Univers. Aussi l'Empereur partit-il de Paris extrêmement satisfait, après avoir fait à cette Cour de beaux, & de magnifiques presens, tant aux Courtisans qu'aux Dames. Ce départ arriva le matin du 7. Janvier; & au sortir de Paris, il fut accompagné une demi-journée hors de la Ville, non-seulement par la Reine, mais aussi par le Roi, qui seroit encore allé plus loin, si son ulcere ne l'eût pas trop incommodé. Lorsqu'ils s'embrasserent pour prendre congé l'un de l'autre, François I. dit à Charles V. *Empereur, mon Frere, & Beaufrere, j'attens de vôtre généreux cœur l'accomplissement de vôtre parole : Mon Frere*, lui répondit Charles V. en mettant le pied à l'étrier, *vous en verrez bien-tôt les effets*; effets qui furent bien differens de la parole, comme nous le verrons. Le Dauphin, & le Duc d'Orleans l'accompagnerent jusqu'aux frontieres, suivis du Duc de Lorraine, & de tous les Grands, & principaux Officiers de la Cour, outre les Gardes du Corps.

Il se trouva une grande quantité de Noblesse, & de grands Seigneurs, sur les frontieres, envoyez pour recevoir l'Empereur, par la Reine Marie Régente, qui vint elle-même ensuite au-devant de lui, avec le reste de la Noblesse, & de la Cour. Et ils s'ar- *Charles V. entre en Triomphe à Bruxelles. 1540.*

rêtérent, & s'entretinrent enſemble dans les Villes voiſines, juſqu'à ce qu'on eût achevé de faire les ſuperbes préparatifs, qui avoient été ordonnez par les Etats, & par la Régence, pour ſon entrée à Bruxelles. Les Domeſtiques de Charles V. remarquerent un grand changement ſur ſon viſage, auſſi-tôt qu'il fut arrivé ſur les Frontieres de Flandre; car au lieu qu'on y apperçevoit auparavant de certains ſignes d'alteration & de triſteſſe, qui venoient de l'appréhenſion dont ſon cœur avoit été troublé, il n'eut pas plûtôt mis le pied dans la Flandre, que toutes ſes craintes étant diſſipées, il parut tout gai, & avec ſon viſage ordinaire, & ſon air naturel, il entra à Bruxelles le dernier de Janvier, ſous de beaux Arcs de Triomphe, & parmi d'extraordinaires acclamations des Peuples. Pendant un mois qu'il ſéjourna dans cette Ville, il ſe montra, non-ſeulement un Prince genereux, & débonnaire, mais un Pere plein d'affection, & de douceur envers ſes Sujets; & il traita avec la même humanité tous les Ambaſſadeurs qui lui furent envoyez par les autres Villes & Provinces.

Il mortifie les Ambaſſadeurs Gantois

La Ville de Gand mal conſeillée avoit mépriſé non-ſeulement les douces exhortations de la Régente Marie, mais auſſi une Lettre pleine de bonté & de clémence que

que Charles V. lui-même avoit bien voulu lui écrire, avant son départ d'Espagne, lui promettant le pardon de tout le passé, pourvû que, mettant les armes bas, elle rentrât dans son devoir ; jusques-là qu'elle n'avoit pas daigné y faire aucune réponse, procédé qui irrita extrêmement l'Empereur. Mais enfin cette Ville voyant qu'il n'y avoit aucun lieu d'esperer de pouvoir se maintenir dans la Rebellion, envoya à Bruxelles quatre Ambassadeurs, pour demander pardon à Charles V. & tâcher de l'obtenir de sa clémence ; mais ce Prince les reçut avec beaucoup de rigueur, ne leur permettant pas de parler, qu'à genoux, sans s'être découvert ni lors qu'ils entrerent, ni lors qu'ils sortirent, & lors qu'il les congedia il leur dit pour toute réponse : *Dites à nos Compagnons, que j'irai les trouver comme Souverain, & comme Juge, avec le Sceptre, & l'Epée à la main.* Il y eut des gens qui lui proposérent de les faire pendre, ou décapiter tous quatre, ce qu'il ne voulut pas faire.

Charles V. partit ensuite de Bruxelles pour Gand le 10. de Mars, accompagné de 2000. Cavaliers Bourguignons, & Flamans, & d'un Régiment de 6000. Allemans, commandez par le Comte de Reus ; & ayant appris que les Gantois se préparoient à venir au-devant de lui, avec *Il va à Gand.*

les mêmes cérémonies ſolemnelles, avec leſquelles il avoit été autrefois reçû, & qu'ils avoient déja fait dreſſer des Arcs de triomphe, il leur fit défendre ſous peine de la vie de venir au-devant de lui, & leur envoya ordre d'abattre inceſſamment les Arcs de triomphe. Il fit entrer avant lui ſes gens de guerre dans la Ville, pour s'aſſûrer de tous les poſtes néceſſaires pour tenir le peuple en bride, & enſuite il entra lui-même accompagné de tous ſes Grands, & de ſes Gardes à cheval, avec un viſage ſevere, & menaçant, & ſans regarder qui que ce ſoit en face, il alla tout droit au Palais Royal, après avoir donné ordre que pendant deux jours on n'ouvrît point les portes de la Ville.

Execution de Juſtice. 1340. Le lendemain matin aſſis ſur ſon Lit de Juſtice, après avoir oüi les accuſations de Léze Majeſté intentées par le Procureur Fiſcal, contre les Habitans rebelles, dont la plûpart avoient déja été arrêtez priſonniers la nuit précédente, & avoir auſſi oüi les défenſes de l'Avocat de la Ville, il ordonna, ſe tenant debout, le Sceptre à la main, qu'on executât ſa Sentence contre les coupables. Neuf des principaux Bourgeois furent condamnez à avoir la tête tranchée, & deux jours après, avant midi, ils furent tous enſemble executez à mort. Pluſieurs ayant conſulté leur conſcience

ſcience avant que l'Empereur entrât dans la Ville, ſauvérent leur vie en fuyant dans les Païs Etrangers. Durant l'eſpace de 15. jours on n'entendit parler que de ſupplices, juſques-là qu'on en faiſoit pendre pour le moins deux ou trois chaque jour; l'Empereur n'ayant jamais voulu uſer d'aucune clémence, quelque enclin qu'il fût naturellement à cette vertu, & s'étant montré inflexible à toutes les prieres, repreſentations, & inſtances, par leſquelles on tâcha de l'obliger à faire grace; & cela pour deux raiſons: la premiere, pour ne pouvoir pas ſouffrir que ceux qu'il avoit toûjous connus pour ſes Compatriotes, & en cette qualité favoriſez, & honorez de Priviléges par-deſſus tous les autres, devinſſent rebelles, & traîtres à ſon égard; la ſeconde, à cauſe du mépris qu'ils avoient fait de ſa lettre, l'ayant non-ſeulement laiſſée ſans réponſe, mais même jettée au feu, comme il parut par les informations faites ſur ce ſujet. Raiſons qui, pour dire la vérité, étoient aſſez fortes pour obliger ce Monarque à ſe dépoüiller de toute humanité, & à renoncer à toute ſorte de clémence.

Sa colere ne pouvant donc s'appaiſer, il ôte à cette Ville tous ſes Priviléges, & tous ſes Droits, tant les anciens, que ceux qu'il lui avoit lui-même accordez, *La Ville de Gand dépoüillée de ſes Privileges.*

qui étoient les uns & les autres si grands, & si considérables, qu'ils lui attiroient l'envie de toutes les autres Villes de ces Provinces, & avoient été cause qu'elle s'étoit si souvent rebellée contre ses légitimes Seigneurs. Deplus, il condamna ces mêmes Peuples à payer 300. mille Ducats (quelques-uns disent 600. mille, & d'autres encore davantage) pour la construction d'une Citadelle, frein ordinaire des Sujets remuans; & il ordonna à Jacques de Médicis, *Marquis de Marignan*, le soin de faire faire cet Edifice, & d'en presser la construction. Il leur ôta pour toûjours le revenu de 100. mille écus par an, qui appartenoit à la Ville. Il les obligea à payer annuellement neuf mille Ducats pour l'entretien d'une Garnison. Il commanda qu'on démolit jusqu'aux fondemens 56. maisons, dans lesquelles les Bourgeois de chaque Quartier s'assembloient, comme dans les lieux publics, pour aviser aux moyens de maintenir la Rebellion, & pour nommer les Députez au Conseil Général. Il fit détruire toutes les fortifications qu'ils avoient fait faire. En un mot, on peut dire qu'il réduisit dans une miserable servitude cette grande Ville, qui joüissoit de si beaux Priviléges.

Ambassadeur François. George de la Foreſt, que les Italiens, & les Espagnols appellent de Silva, étoit passé

sé de Paris en Flandre avec Charles V. pour réſider auprès de lui, en qualité d'Ambaſſadeur du Roi François I. & pour le preſſer d'accomplir la promeſſe qu'il avoit faite au ſujet de l'inveſtiture de la Duché de Milan. L'Ambaſſadeur voyant Charles V. débarraſſé, & les affaires de Gand tout-à-fait terminées, commença à le ſolliciter de tenir ſa parole, à laquelle le Roi ſon Maître s'étoit tellement fié, qu'il cherchoit preſque tous les jours avec ſon Conſeil les expédiens pour gagner les eſprits des Princes d'Italie, qui n'aimoient pas beaucoup les François; & faiſoit déja choix des perſonnes les plus propres à bien gouverner tant l'Etat en général, que la Ville en particulier. L'Ambaſſadeur ne manqua pas de s'acquitter de ſon devoir, juſqu'à ſe rendre importun à l'Empereur, duquel il ne pût jamais tirer aucune réponſe préciſe, & poſitive; ce Prince commença à biaiſer dès qu'il ſe vit preſſé, & à apporter des conditions & des reſtrictions à ſa promeſſe, leſquelles faiſoient bien voir qu'il étoit fort éloigné de la penſée de ſatisfaire à la parole qu'il avoit donnée; & en effet, l'Ambaſſadeur en écrivit en ces termes à la Cour.

Le Roi François I. extrêmement chagrin d'être trompé, après avoir tant fait pour l'Empereur, & de voir violer une promeſſe

Reine Eleonor Roi des Romains.

Cardinal Farnese. promesse tant de fois réïterée ; ce qui déplaisoit aussi beaucoup à la Reine *Eleonor* sa femme, prit la résolution de faire passer cette Princesse à Bruxelles (où Charles V. étoit déja de retour) sous prétexte de voir le *Roi des Romains* son Frere, qu'elle n'avoit pas vû depuis fort long-tems, & qui se trouvoit alors à Bruxelles, où il étoit venu pour voir l'Empereur leur Frere. En ce même-tems étoit aussi arrivé à Bruxelles le *Cardinal Alexandre Farnese*, Neveu du Pape, qui l'avoit envoyé Légat *à latere*, pour visiter l'Empereur, & pour négocier les affaires qui regardoient l'investiture de Milan. La Reine qui n'étoit venuë que pour ce seul article, voyant qu'elle ne pouvoit rien faire toute seule, pria Farnese de se joindre à elle pour une affaire de si grande importance, & tous deux ensemble supplierent le Roi des Romains (ce qui étoit justement recommander les choux à la Chevre) de vouloir bien employer de sa part ses bons offices auprès de l'Empereur, puisqu'il s'agissoit d'un article d'une aussi grande conséquence que celui d'accomplir sa promesse, qu'il ne pouvoit violer sans intéresser son honneur, & sa gloire, & sans troubler la paix, & la tranquillité de l'Europe. Le Roi Ferdinand promit volontiers de faire son possible, & en effet il ne manqua pas d'ap-

d'appuyer en presence d'eux deux les prieres, & les instances de la Reine. Sur quoi il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose, qui fait voir la perfidie des Princes.

Ferdinand Roi des Romains, étoit venu à Bruxelles, comme il a été dit, pour traiter de diverses affaires avec l'Empereur son Frere; sçavoir, celle de la Tréve accordée aux Luthériens pour 15. mois, laquelle étant sur le point d'expirer, il falloit chercher quelque autre expédient. La seconde étoit celle de la résolution des Vénitiens, qui mécontens de la bonne amitié, & de la Tréve de 10. ans entre l'Empereur & le Roi de France, avoient fait passer à Constantinople Loüis *Badoaro* leur Ambassadeur, avec ordre de conclure la paix avec Soliman; Ferdinand ayant déja reçû copie du Traité, dans lequel entr'autres articles, étoit celui de la restitution, qui devoit être faite au Turc, de Napoli de Malvasia, la seule place qui restoit aux Vénitiens dans la Morée. Et outre cela, celui de la Hongrie, dont le Roi *Jean Sepusio* étoit mort, & avoit laissé un petit enfant né d'Isabelle sa femme, sous la tutelle de la Sultane Mere de Soliman, & de *George* Evêque de Varadin, odieux à la Maison d'Aûtriche.

Affaires à négotier avec le Roi des Romains.

Mais Ferdinand étoit particulierement venu

Conclusion de

Charles V. avec Ferdinand.

venu pour empêcher ſous main la concluſion, & l'accompliſſement de ce que l'Empereur ſon Frere avoit promis au Roi François, ſçavoir d'inveſtir le Duc d'Orleans de la Duché de Milan. Ferdinand ſe conſidéroit comme devant ſuccéder à l'Empire, & à tous les Etats d'Allemagne; deſorte que la poſſeſſion d'une ſi belle Duché étoit d'une ſi grande importance à la Maiſon d'Aûtriche, qu'il falloit l'avoir à quelque prix que ce fût, parce qu'elle ſervoit comme de pont pour paſſer les gens de guerre d'Eſpagne à Milan, & de Sicile en Allemagne, en Hongrie, & en Flandre, n'y ayant point de difficulté à les débarquer à Génes, parce que cette Replique eſt très-étroitement attachée aux intérêts de l'Empire, & de la Maiſon d'Aûtriche en particulier, à cauſe de l'Eſpagne. Ces conſidérations obligerent Charles V. & Ferdinand, à conclure entr'eux de demeurer toûjours fermes, & inébranlables ſur cet article, de ſe maintenir dans la poſſeſſion de la Duché de Milan, & de ne ſouffrir jamais non-ſeulement qu'elle tombât entre les mains des François, mais qu'elle ſortît de celles de la Maiſon d'Aûtriche, parce qu'autrement on en verroit naître des conſéquences dangereuſes pour tous les Etats d'Aûtriche en général. Et véritablement les perſonnes intelligentes en

en ces sortes d'affaires, se mocquoient du Roi François, & de son Conseil; d'avoir été assez simples pour croire que l'Empereur eût fait cette promesse d'une investiture de cette nature, à dessein de l'effectuer. Ces deux Freres ayant donc pris ensemble une résolution telle qu'il a été dit, pour la Duché de Milan, ils convinrent d'un expedient pour faire tirer les affaires en longueur, ne pensant à rien moins qu'à garder la foi promise, quoi que Ferdinand ne laissât pas de faire semblant, comme je rapporterai ci-dessous, d'agir auprès de l'Empereur son Frere, pour le porter a tenir sa parole.

L'Empereur s'étant donc un jour abouché avec la Reine Eleonor, avec le Roi Ferdinand, & le Cardinal Farnese, leur fit entendre qu'il étoit disposé, & que son intention aussi étoit, de donner l'investiture de la Duché de Milan au Duc d'Orleans, avec cette condition néanmoins qu'il épouseroit Jeanne sa Fille, qu'il recevroit cette Duché en dote, & que cependant la possession & l'investiture ne lui en seroit donnée, qu'après la consommation du mariage. Il n'y eut personne qui ne s'apperçût aisément que cette promesse se faisoit pour se mocquer du Roi François, & pour le tromper, vû que Charles V. avoit une autre fille plus âgée nom-

Promesse pleine de mauvaise foi.

nommée *Marie*, laquelle avoit alors juſtement douze ans accomplis, & qui étoit en état d'être au premier jour mariée au Duc d'Orleans, qui en avoit 17. paſſez, & cependant l'Empereur ne voulut jamais qu'on parlât de Marie, mais ſeulement de Jeanne, qui n'avoit pas encore cinq ans, ce qui découvroit manifeſtement la mauvaiſe foi. Ainſi la Reine Eleonor s'en retourna très-mécontente à Paris, le Cardinal Farneſe reprit la route de Rome avec peu de ſatisfaction, & l'Empereur, & Ferdinand ſon Frere, paſſerent très-contens en Allemagne, ſans ſe mettre fort en peine du mécontentement des autres; & ce qu'il y a lieu d'admirer à l'égard de Farneſe, c'eſt que toute la commiſſion que Charles V. lui donna, fut qu'il le prioit de dire de ſa part à Sa Sainteté, d'avoir pour recommandé le Pere *Ignace de Loyola*, qui étoit paſſé à Rome, pour fonder un Ordre, avec le Titre de *Compagnie de Jeſus*, Ordre qui fut effectivement établi par le Pape.

Ambaſſadeurs à Veniſe.

Mais puiſque nous ſommes ſur le Chapitre des Princes, qui ont ordinairement pour maxime de tromper qui ils peuvent, je dirai ici une choſe que j'aurois pû dire ci-devant. Le jour que l'Empereur Charles V. arriva à Paris, il convint avec le Roi François I. d'envoyer une Ambaſſade ſolem-

solemnelle à Venise, pour solliciter les Vénitiens de vouloir continuer à faire la guerre au Turc ; ces deux Princes ayant sur tout pour but en cela de faire croire à la Chrétienté, qu'ils n'étoient pas tellement occupez des triomphes, & des réjoüissances, où ils sembloient être alors comme plongez, qu'ils ne pensassent à l'intérêt général du Christianisme, & qu'ils ne l'eussent principalement en vûë. L'Empereur nomma donc pour son Ambassadeur le Marquis de Vasto Gouverneur de Milan, & le Roi de France le Maréchal d'Annebaut, Gouverneur de Provence, qui se rendirent à Venise, accompagnez chacun de plus de 300. personnes, tout le monde étant étonné que dans un tems de guerre, & auquel l'Europe étoit si fort affligée, on fît des dépenses si grandes, & si inutiles. Et véritablement elles ne produisirent aucun effet, parce que les Vénitiens ne voulant plus se fier ni à Charles V. ni à François I. ni à Ferdinand, ni au Pape, continuerent leurs négociations avec le Turc.

Comme ces choses se passoient, *Dragut Rais* fameux Corsaire, qui avoit appris le métier sous Barberousse, étant entré dans la Méditerranée avec 25. Galeres, infestoit toutes les Côtes de Naples, & Sicile, & de l'Etat Ecclesiastique. André *Corsaires.* 1550.

dré Doria, qui ne jugea pas qu'il lui fût glorieux à l'âge avancé où il étoit, d'aller poursuivre un Pirate, & qui souhaitoit fort de faire exercer son Neveu, *Jannetin Doria*, envoya ce jeune homme avec 22. Galeres des meilleures, & des mieux équipées, lequel s'étant mis en mer poursuivit de près le Corsaire, jusqu'à ce qu'enfin il le rencontra auprès de l'Isle Asinara, où l'ayant attaqué & combattu, il remporta une pleine victoire, ayant pris huit Galeres, coulé à fond, ou brûlé le reste, & fait prisonnier *Dragut* lui-même, qu'il emmena à Génes. Action qui lui acquit beaucoup de gloire, & qui plût fort à Charles V. qui en avoit reçû la nouvelle dans son voyage d'Allemagne.

Affaires d'Allemagne. 1540.

L'Empereur étant arrivé à Ratisbonne, & voyant que, selon toutes les apparences, il alloit avoir la guerre contre la France, & contre Soliman en Hongrie, outre qu'il avoit résolu de passer à Alger, jugea à propos de faire quelque accommodement avec les Luthériens. Pour cet effet, il ordonna une assemblée de ceux de l'un & de l'autre parti à *Haguenau*; mais il s'y rencontra un grand obstacle, qui fut celui de la restitution des biens Ecclesiastiques possedez par les Luthériens, qui ne vouloient pas les rendre, & que les Catholiques prétendoient absolument avoir: desorte que n'y ayant

ayant pas moyen de les accorder, la déci-
sion de l'affaire fut remise à une autre Diéte, qui devoit s'assembler à Vormes, & qui ne produisit non plus aucun effet.

L'Empereur ordonna ensuite la convocation d'une autre Diéte à Ratisbonne pour le mois d'Avril 1541. où il voulut assister aussi-bien que le Cardinal *Gaspard Contarin*, Légat du Pape. Les propositions de l'Empereur dans cette Diéte, tendirent toutes uniquement à pacifier, & à réconcilier les esprits par quelque moyen qui pût satisfaire les deux Religions ; mais il y trouva des obstacles insurmontables, & tout ce qu'il pût faire fut de porter les Protestans à remettre les choses à une autre Conférence. Pour cet effet, on nomma sur le champ trois Docteurs de chaque côté, sous l'autorité & la direction de deux Présidens, qui furent *Frederic Comte Palatin du Rhin*, & *Nicolas Granvelle*, premier Ministre de l'Empereur. Les Docteurs Catholiques furent *Jean Eckius*, *Jean Gropper*, & *Jule Flug*. Les Luthériens, *Philippe Melanchton*, *Martin Bucer*, & *Jean Pistorius*. Tous ces Théologiens ne pûrent convenir ensemble que de cinq articles, & pour tous les autres, l'Empereur décida qu'ils seroient remis au Concile Général. Le Cardinal Légat prétendoit que cette décision fût remise au Pape, mais les Protestans

Diéte à Ratisbonne.

teſtans n'y voulurent jamais conſentir.

L'Intérim. Mais comme Charles V. étoit preſſé de faire ſon voyage d'Italie, & qu'il ne vouloit pas laiſſer l'Allemagne en confuſion & en trouble, il accorda aux Proteſtans le fameux *Interim*, par lequel il étoit permis à un chacun de vivre en liberté dans les ſentimens, les opinions, & les cérémonies de ſa Religion, & défendit aux deux Partis de ſe troubler l'un l'autre pour fait de Religion, en attendant la tenuë du Concile pour régler les différens de Religion. Le Légat Contarin s'oppoſa de toutes ſes forces à cet *Interim*, qui étoit, diſoit-il, également honteux & préjudiciable à l'Egliſe Romaine; mais l'Empereur ne lui répondit autre choſe, ſinon qu'on remédieroit à tout au plûtôt par la Convocation d'un Concile. Et effectivement ce Prince eut auſſi en cela deſſein d'obliger le Pontife à convoquer le Concile, qu'il différoit depuis ſi long-tems.

Edit du Roi de France. Le Roi François I. qui ſe préparoit déja à la guerre contre l'Empereur, pour ſe venger de l'inſigne tromperie qu'il lui avoit faite, n'eut pas plûtôt oüi parler de cet *Interim* ſi favorable aux Luthériens, qu'il fit publier contre les mêmes un Edit extrêmement rigoureux, non pas tant par zéle de Religion, comme le crurent les meilleurs politiques, & comme il y avoit grande

de apparence, que pour exciter davantage l'indignation & l'horreur des Catholiques contre l'Empereur. Et en effet, le Pape ayant reçû l'*Interim* de l'Empereur, & l'Edit du Roi de France, repreſenta en plein Conſiſtoire le préjudice que faiſoit celui-là, & le bien que procuroit celui-ci, exaltant fort outre cela le zéle du Roi François I.

Celui-ci fort indigné pour les raiſons alléguées, ne ſe contenta pas de cette legere vengeance, mais tandis qu'il achevoit de faire ſes préparatifs pour déclarer ouvertement la guerre à l'Empereur (lequel il qualifioit parjure) il n'oublia rien pour lui ſuſciter des ennemis puiſſans, & capables de nuire beaucoup à ſon ennemi, & de lui apporter à lui de grands avantages. Guillaume Duc de Gueldres, Succeſſeur de Charles Egmont, que l'Empereur avoit dépoüillé de cette Duché, étoit allé trouver le Roi des Romains après en avoir pour cela obtenu un paſſeport, pour lui recommander ſes intérêts, & tâcher par ſa valeur d'obtenir la reſtitution & l'inveſtiture de toute la Duché de Gueldres, de laquelle il poſſédoit déja une partie; mais il s'en retourna juſtement dans le même-tems que l'Empereur étoit parti d'Eſpagne pour France, ſans avoir reçû du Roi des Romains d'autre réponſe que celle-ci, qu'il pou-

Le Duc de Gueldres

pouvoit se mettre l'esprit en repos sur le sujet de cette prétention ; parce que l'Empereur son Frere prétendoit que cette Duché lui appartenoit en vertu de l'investiture qui lui en étoit donnée par l'Empereur Maximilien.

Il se rebelle à la persuasion du Roi François I. 1541.

Le Roi François I. qui avoit fortement imprimé dans l'esprit le souvenir des pratiques que Charles V. avoit faites, & des ressorts qu'il avoit fait joüer (comme il a été dit en son lieu) pour empêcher le défunt Duc de Gueldres de lier amitié avec lui, & de s'attacher à son parti, pensa à lui rendre la pareille en la personne du nouveau Duc Guillaume, en nourrissant & fomentant les mauvaises dispositions que ce Duc avoit contre l'Empereur, & en cherchant tous les moyens possibles de se lier d'amitié, & d'intérêt avec lui, afin de pouvoir par son moyen troubler les affaires de Flandres: Pour cet effet, il lui fit offrir sa protection, & ses forces, non-seulement pour le maintenir dans la possession des Etats dont il étoit déja maître, mais encore pour les augmenter. Outre cela, il lui offrit une pension annuelle de 20. mille ducats, & promit de lui donner en mariage la Fille du Roi de Navarre son Neveu, avec l'hérédité de tous les Etats de son Pere. Le Duc leurré par de telles promesses, passa à Paris, pendant que l'Empereur voyageoit des Païs-

Païs-Pas en Allemagne ; il fut reçû par le Roi avec de grands honneurs, & quelques jours après le mariage proposé, & promis, fut célébré au Château de *Villecotrets* ; & après qu'on eût conclu ce qu'il falloit faire pour la guerre, le Duc s'en retourna dans son païs, pour faire aussi de son côté les préparatifs nécessaires.

L'Empereur ayant appris cet évenement, pendant que la Diéte étoit encore assemblée, condamna le Duc de Gueldres, & le mit au ban de l'Empire, pour avoir renoncé à la protection de l'Empire, dont il étoit Vassal, & s'être mis sous celle de France, déclarant tous ses biens confisquez au profit de l'Empire, & mettant de plus sa tête à prix. Outre cela, dans cette même Diéte il rétablit le Duc de Savoye dans tous ses Etats de Savoye & de Piémont, contre ce qui avoit été dit dans la Tréve, que chacun demeureroit dans la possession des Terres qu'il occupoit, donnant à ce Duc le pouvoir de tenter par toutes sortes de voyes, de se remettre dans la possession de ses Païs ; de plus il fit publier dans la même Diéte, qu'à peine de la vie, il ne fût permis à aucun Allemand de servir sous le Roi de France. Pendant que ces choses se passoient, l'Empereur reçut la nouvelle d'un évenement qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & que je croi ne pouvoir

Decret de la Diéte.

mieux placer qu'en ce lieu.

Ambassadeurs du Roi François I. Au retour de la Reine Eleonor de son voyage de Bruxelles à Paris, le Roi voyant par les réponses ambiguës, & les résolutions déraisonnables de Charles V. lesquelles cette Princesse apporta, qu'il falloit nécessairement tirer l'épée, jugea à propos de se fortifier par une nouvelle confédération avec *Soliman*. Pour cet effet il dépêcha en toute diligence, avec peu de faste & de bruit, mais avec un pouvoir fort ample, deux Ambassadeurs à la Porte; sçavoir, Antoine *Rincone* Espagnol, qui s'étoit rebellé contre Charles V. & mis au service du Roi François I. & *Cesar Fregose* Génois, qui avoit aussi été au service de l'Empereur, dont il feignoit d'être devenu l'Ennemi mortel.

Assassinez 1541. Dans moins d'un mois de séjour à la Porte, les Ambassadeurs eurent fait ce qu'ils souhaitoient, parce que l'ayant trouvée bien disposée, ils n'eurent pas de peine à conclure pour les intérêts du Roi de France, plus qu'il ne prétendoit; car dans ce Traité, on ne parloit pas moins que de ruïner la Hongrie, & les Royaumes de Naples, & de Sicile. Avec cette conclusion, ils passerent de Constantinople à Venise, avec des ordres particuliers de la Porte, & de leur Roi, pour conclure avec cette République, déja alliée avec le Turc, une

une alliance particuliere entre ces trois Puissances, & faire un état exact des forces nécessaires pour faire la guerre à l'Empereur, & attaquer ses Etats d'Italie, aussi-bien que du tems, & de la maniere propre à cette entreprise. L'Empereur averti de cela, & ayant appris qu'ils devoient retourner en France par terre, écrivit au Marquis de Vasto Gouverneur de Milan, de prendre garde à la route qu'ils prendroient, & de leur faire porter la peine de leur infidélité, ce qu'il ne manqua pas de faire. Comme Rincone étoit gras & replet, & qu'à cause de cela, il ne pouvoit guere aller à cheval sans être incommodé, il fut obligé de se servir, autant qu'il lui fut possible, de la voye du Pô, dans une Barque commode. Le Marquis en ayant reçû avis, fit mettre en embuscade quelques Soldats Espagnols tout proche de Pavie, où la Barque, dans laquelle étoient les Ambassadeurs, ne fut pas plûtôt arrivée, que les Espagnols étant sautez dedans, massacrerent tous ceux qui s'y trouverent, commençant par les deux Ambassadeurs, & par Loüis Biragues, Lieutenant de Rincone, ne conservant en vie que le seul Comte *Camille de Sessa*, Lieutenant de Fregose, qui fut envoyé prisonnier à Milan.

Ulloa, & quelques autres Auteurs ont écrit la chose d'une autre maniere. Ils rapportent *Suite.*

portent que cet assassinat arriva, lorsque ces Ambassadeurs alloient à Venise, & non pas à leur retour, & il y a grande apparence que cela arriva effectivement ainsi, puisque Monluc & Dupleix, Auteurs François, le rapportent de la sorte: mais j'ai bien voulu observer ci-dessus ce qui en a été écrit par divers autres; sur quoi je dois avertir que Fregose alloit Ambassadeur à Venise, & Rincone à Constantinople; & sur cet article particulier, il me semble qu'on doit ajoûter foi aux Auteurs François, qui ne font néanmoins aucune mention de cette particularité rapportée par Bosius, par Ulloa, par Campana, par Summonte, & par plusieurs autres; sçavoir, que l'Empereur, & après lui le Marquis de Vasto, avoit donné ordre, que les Ambassadeurs fussent arrêtez, & conduits en vie à Milan; mais que Fregose voyant que les Espagnols venoient pour l'insulter, & pour le voler, & ne pouvant peut-être se persuader, qu'on osât rien entreprendre contre le droit des gens, & violer le respect dû aux Ambassadeurs, ordonna à ses gens de se mettre en état de défense, & fit tirer quelques coups sur les Espagnols, lesquels étant irritez, se jetterent sur eux, & les massacrerent tous.

Dépouillez. Indignation du Roi. Enfin, quelque diversité de sentimens qu'il y ait, il est certain, que les Ambassadeurs furent assassinez avec tous ceux de leur

leur suite, excepté *Camille de Sessa*, Lieutenant de *Fregose*, lequel fut réservé en vie, comme il a déja été dit. Les corps de tous furent enterrez dans une petite Isle voisine, & le bagage, avec toutes les dépoüilles, fut réduit en cendres, sur la même terre, qui couvroit les corps, suivant l'ordre exprès qui en avoit été donné, sans qu'on réservât aucune autre chose que les Lettres, & les papiers concernant les Traitez du Roi avec Soliman, lesquels le Marquis envoya à Venise à Don Diegue Mendoza Ambassadeur de l'Empereur, afin qu'il les fit voir au Sénat. Le Roi de France ayant reçu la nouvelle d'un assassinat de cette nature, commis en la personne de deux de ses Ministres, revêtus du sacré caractere d'Ambassadeurs, se mit dans la plus grande colere que ce Prince se soit jamais mis, d'autant plus qu'il avoit l'esprit déja fort irrité, jusques-là, que pendant un jour entier, on l'entendit répéter plusieurs fois d'une maniere pleine de fureur, ces plaintes, & ces reproches : *Ce sacrilége, ce perfide, qui m'a de si grandes obligations, ne se contente pas de m'avoir trompé en me manquant de parole, il a encore voulu deshonorer ma Couronne, & ma Nation, par un assassinat si criant.* Après avoir ainsi exhalé un peu sa colere, il se transporta au Conseil, où la résolution fut prise d'en

écrire non-seulement au Pape, & à tous les Princes Chrétiens, mais aussi au grand Seigneur même, pour les inviter tous, puisque c'étoit un intérêt commun, à se joindre au Roi très-Chrétien, pour lui faire faire une réparation proportionnée à la grandeur de l'offense.

Action blâmée. *Bodin* Jurisconsulte très-estimé, condamne fort cette action, & Castiglione, dans l'endroit où il parle de la même action, sçavoir, à la page 99. de son *parfait Ambassadeur*, rapporte les propres paroles de Bodin, qui sont les suivantes : *Les Ambassadeurs ne sont plus à present assurez de leur vie, puisqu'on a vû Rincone & Fregose, Ambassadeurs de François I. Roi de France, massacrez par les Ministres de l'Empereur Charles V. sans que celui ci en ait fait aucune justice ; au lieu que les Romains remirent au pouvoir des Ennemis Minutius & Manlius, & dans une autre occasion Fabius & Apronius, pour les faire mourir, ou en disposer à leur gré, quoi qu'ils n'eussent fait que quelque legere offense à quelques Ambassadeurs, ce qui est effectivement la peine établie par les Loix.* Bodin qui vivoit alors, en pouvoit parler avec connoissance de cause, & en porter un jugement, tel qu'ont accoûtumé de faire quelques Historiens, qui loüent ceux qui leur font du bien, & blâment ceux qui les mal-

maltraitent, ce qui ſemble leur être à tous naturel ; je veux dire, que lorſque Bodin écrivit les paroles que je viens de rapporter, il étoit ami du Roi de France, & preſque inconnu à l'Empereur ; mais après que celui-ci lui eût fait du bien, & qu'il eût abandonné le parti de celui-là, il tint un tout autre langage ſur ce ſujet, dans ſa République, au chapitre 6. du premier Livre. Voici ſes paroles.

Quelque choſe que faſſe un Sujet, il ne ſçauroit jamais ſe ſouſtraire légitimement de l'obéïſſance qu'il doit à ſon Prince naturel. Qu'il aille dans quel Païs il lui plaira, pour ſe faire Sujet d'un Prince étranger, ſans la permiſſion du ſien, il ne pourra jamais s'affranchir du droit que ſon Seigneur à ſur lui, comme ſur un Eſclave fugitif, quand même il arriveroit que le ſujet allât vers lui en qualité d'Ambaſſadeur. Les Impériaux ſe ſont ſervis de cette raiſon, comme d'un ſpécieux pretexte, pour excuſer le meurtre de Rincone, & de Fregoſe, Ambaſſadeurs de France vers le Turc, comme étant l'un Eſpagnol, & Sujet naturel de Charles-Quint, & l'autre Génois, & ſous ſa protection, nonobſtant quoi ils s'étoient mis au ſervice de ſon Ennemi ; & d'autant plus que le bruit couroit qu'ils alloient pour lui ſuſciter une nouvelle guerre.

Perte de Ferdinand. L'Empereur ayant mis fin à la Diéte, passa promptement en Italie, laissant comme à l'ordinaire, le soin de l'Empire à Ferdinand son Frere, & étant auparavant convenu par Lettres avec le Pape Paul III. de s'aboucher ensemble dans la Ville de Lucques, il partit, accompagné de quantité de Noblesse, qui vouloit le suivre dans la guerre qu'il avoit résolu de faire contre le Turc à Alger; mais il n'étoit pas encore arrivé à Milan, lorsqu'il reçut la nouvelle du malheur arrivé à Ferdinand. Ce Prince étoit allé mettre le Siége devant Bude, ayant appris que le Fils, que le Roi défunt avoit laissé encore enfant, étoit renfermé dans cette Place avec sa Mere, & avec le Moine George. Cependant Soliman ayant reçu la nouvelle de ce Siége, y envoya, à la sollicitation de la Mere du Pupile, qui avoit eû recours à lui pour avoir du secours, une puissante Armée, avec laquelle non-seulement il fit lever le Siége, mais engagea Ferdinand à une Bataille, dans laquelle il défit entierement son Armée, ensorte que lui-même ne se sauva que par miracle. Après-quoi Soliman se rendit Maître de Bude, du jeune Roi, & de la Mere, sous pretexte de les prendre en sa protection; ce que l'on crut, qui seroit capable de détourner l'Empereur de son expedition d'Alger, & de l'obliger de passer en Hongrie.

Char-

Charles V. ne s'arrêta que deux jours seulement à Milan, continuant son voyage par Lucques, après avoir pris avec le Marquis de Vasto Gouverneur, toutes les mesures convenables pour les préparatifs nécessaires pour la guerre d'Alger. Le Pape qui agissoit de concert avec l'Empereur, ayant appris son arrivée à Milan, & son départ de cette Ville, laissa le Cardinal Carpi son Vicaire, & son Légat Apostolique pour le Gouvernement de Rome, & prit la route de Lucques, quoiqu'il fût fort avancé en âge. *Charles V. part pour Lucques.*

Cependant la République de Lucques, informée qu'il se ménageoit un abouchement entre le Pape & l'Empereur, & ne voulant pas manquer de signaler son zéle accoûtumé pour les intérêts de l'un, & de l'autre, & pour le bien public, dépêcha en toute diligence des Ambassadeurs, pour offrir à ces deux Monarques leur Ville, pour l'exécution d'un ouvrage, qui ne pouvoit que tourner à l'avantage de la Chrétienté. On envoya donc pour cela pour Ambassadeurs à l'Empereur en Allemagne, *Jean Arnolfini*, & *Martin Gigli*, & au Pape à Rome, *Bleise Mei*, & *Jerôme Balbani*. Ces Ambassadeurs furent reçus avec de grands honneurs par les deux Monarques, & admis aux audiences publiques avec les mêmes cérémonies, dont *Ambassadeurs de Lucques.*

on avoit accoûtumé d'uſer à l'égard de ceux des Ducs de Savoye, & de Florence, & outre cela, ils reçûrent Arnolfini à Ratiſbonne, où étoit Charles V. & Mei à Rome, où étoit le Pape, les benedictions, & les acclamations de tous les Peuples, pendant qu'ils alloient par les ruës, chacun ayant appris le but de ces Ambaſſadeurs, & n'y ayant perſonne qui n'exaltât le zéle de la République de Lucques, qui ſans avoir égard aux grandes dépenſes, s'offroit ſi généreuſement à contribuer à un ouvrage, qui pouvoit procurer à la Chrétienté le repos, & le ſalut, après lequel les Peuples ſoûpiroient avec tant d'ardeur.

Retour & préparatifs. Les offres de la République ayant été agréées du Pape & de l'Empereur, avec de grandes aſſûrances d'immortaliſer leur reconnoiſſance dans les Archives de Rome, & de l'Empire, à la gloire de la République; & les Ambaſſadeurs s'en étant retournez chargez de preſens, & d'applaudiſſemens, le Gonfalonier, les Anciens, & les Magiſtrats qui ſont deſtinez aux fonctions de cette nature, commencerent avec une extrême diligence, ſans épargner ni peines, ni vieilles, ni dépenſes, à donner les ordres néceſſaires pour préparer des logemens commodes, & proportionnez à la grandeur des deux premiers Monarques du Monde, & de deux Cours ſi magnifiques, ce

ce qui fut exécuté avec une conduite, & un ordre d'autant plus admirable, qu'on garnit, & orna quantité de Palais, qui furent outre cela remplis de toutes sortes de provisions, & de vivres, qu'on fit venir en abondance dans la Ville, de maniere que les deux Cours furent régalées, & défrayées aux dépens du public, pendant tout le tems qu'elles séjournerent dans la Ville, avec une magnificence digne d'un généreux zéle des Lucquois.

Le Pape Paul III. arriva quatre jours avant l'Empereur. L'Evêque avec tout le Clergé, & les premiers Magistrats de la Ville allerent audevant de lui avec les cérémonies les plus grandes & les plus solemnelles, quoi qu'on tâchât de les abreger le plus qu'il étoit possible, pour ne pas trop incommoder Sa Sainteté, qui outre qu'elle étoit déja parvenuë à l'âge de 77. ans, se trouvoit fort chargée, & fatiguée du poids des affaires, & du soin de la Papauté en des tems si fâcheux, & si calamiteux. Elle étoit accompagnée de 16. Cardinaux, de 24. Prélats, & de divers autres Officiers, outre les Ambassadeurs du Roi de France, du Roi des Romains, du Roi de Portugal, de la République de Venise, des Ducs de Florence, & de Ferrare, & de l'Amiral de Malthe, qui avoit à sa suite 18. Chevaliers. Le Pape fut logé au Palais Episcopal,

Le Pape à Lucques.

où l'Empereur avoit logé auparavant.

Charles V. à Lucques. Comme Sa Majesté Impériale venoit par mer, Elle débarqua le 12. Septembre à *Via-Reggio*, port de mer de la République, où elle fut reçûë par les Ambassadeurs de la même République, qui furent Barthelemy *Cenami*, & Jean *Arnolfini*; au milieu desquels l'Empereur s'étant mis, aussi-tôt après son débarquement, il poursuivit son chemin avec sa suite en bon ordre. Dans le voyage, quoiqu'il fût fort court depuis Via-Reggio jusqu'à Lucques. L'Empereur rencontra une solemnelle Ambassade d'Espagne, composée de 30. des principaux Seigneurs de ces Royaumes; ensuite *Hercule d'Este*, Duc de Ferrare, accompagné de cent Cavaliers de ses Etats lestement habillez. Outre cela, Octave Farnese son Gendre, & Neveu du Pape, alla au-devant de lui. A cinq milles de la Ville, l'Empereur fut complimenté par les Cardinaux Sadolet, & Farnese neveu de Sa Sainteté, qui les avoit envoyez pour cela. Dans tout le reste du voyage, il trouva continuellement, pour lui faire compliment, une grande multitude de Seigneurs qualifiez, qui s'étoient pour cet effet rendus à Lucques. La Seigneurie de cette Ville alla au-devant de lui hors des portes, avec un grand Cortége; sçavoir, Martin *Cenami*, Gonfalonier, qui le complimenta au nom du

du Public ; & les Anciens, qui étoient Vincent *Maſſaciuccolli*, Jean *Ciuffarini*, Pierre *Carli*, Jerôme de *Nobili*, Jerôme *Lamberti*, Jean-Vincent *Franciotti*, Raphaël *Gambatini*, Vincent *Minutoli*, & Joſeph *Marchio*.

Tous ces Magiſtrats le conduiſirent à l'Egliſe Cathédrale de ſaint Martin, où il trouva le Pape en habits Pontificaux, auquel il baiſa les pieds, & après de courts complimens, chacun ſe retira au Palais qui lui étoit deſtiné. Quelques Auteurs veulent qu'entr'autres affaires, qui furent traitées entre ces deux Monarques, ils parlerent ſur-tout de la convocation du Concile à Lucques ; mais qu'en ayant fait la propoſition au Sénat, celui-ci s'en défendit par de très-humbles excuſes. *Il baiſe les pieds au Pape.*

On étoit tombé d'accord par le moyen des Maîtres des Cérémonies, que le Pape & l'Empereur ſe verroient, & ſe rendroient viſite ſans aucune cérémonie, & qu'il ſuffiſoit que le Pontife allât *incognito* une fois rendre viſite à l'Empereur, & que pour le reſte, les abouchemens, & les conférences ſe feroient dans les appartemens du Pape. La premiere choſe dont le Pape parla à l'Empereur dans le premier entretien, fut juſtement de donner la ſatisfaction au Roi de France, au ſujet de l'aſſaſſinat commis en la perſonne de ſes Ambaſſadeurs, propoſition. *Abouchement du Pape, & de Charles V. à Lucques. 1541.*

tion à laquelle Charles V. répondit en Latin (ce qui n'étonna pas peu le Pontife, qui ſçavoit très-bien que l'Empereur n'avoit aucune connoiſſance de cette langue) les paroles ſuivantes, *De minimis non curat Prætor*, & le Pape continuant ſes remontrances, l'Empereur lui repliqua : *Parlons du fond des affaires, & la cime viendra dans ſon tems.* Trois conférences furent en vain employées à traiter de cet Article de la Paix, l'Empereur ayant conclu par ces paroles : *Qu'il ne vouloit pas entendre parler de paix avec un Prince qui venoit de faire alliance avec le Turc, & qui cherchoit la ruine de la Chrétienté & l'avantage des Barbares, ayant même horreur d'en entendre ſeulement parler.*

Refus de Charles V. au Pape.

Pour ce qui eſt du Concile, ils tombérent aiſément d'accord, qu'il s'aſſembleroit dans la Ville de Trente, & que l'ouverture s'en feroit l'année ſuivante. Enſuite le Pape tâcha de porter l'Empereur à faire rendre à Marc Antoine Colonna la Duché de Paliano, avec la condition, qu'il épouſeroit Victoire *Farneſe*, Niéce du Pontife; Article dont il ne voulut pas entendre parler le moins du monde. Enfin, le S. Pere voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ce qu'il s'étoit le plus propoſé, & étant touché des nouvelles venuës de Bude, de la Victoire remportée par Soliman, & des

maux

maux dont ce Prince Infidelle menaçoit la Hongrie ; il chercha les moyens de détourner Charles V. du dessein qu'il avoit conçû d'aller faire la guerre à Alger, comme étant un danger plus éloigné, & de l'engager de tourner toutes ces grandes forces qu'il avoit préparées, du côté de la Hongrie, où le péril paroissoit plus pressant & plus grand ; sur quoi l'Empereur déclara qu'il ne vouloit pas, à quelque prix que ce fût, changer de résolution.

Cette ferme résolution de l'Empereur, de vouloir passer à son expedition d'Alger, surprit fort, non-seulement Sa Sainteté, mais aussi toute la Chrétienté ; aucun bon Politique ne pouvant comprendre que l'Empereur voulût abandonner le Roi des Romains son Frere, dans un tems auquel, après une si grande perte, il voyoit tout son Païs exposé à la discretion du Vainqueur. Mais l'Empereur jugea qu'il falloit nécessairement assûrer une bonne fois la tranquillité des Royaumes de Naples & de Sicile, & les mettre à couvert des incursions des Barbares qui les ravageoient avec tant de fureur, dans la pensée qu'il seroit toûjours à tems pour pourvoir aux affaires de Hongrie, & qu'il suffisoit d'y mettre ordre l'année suivante. *Etonne tout le monde.*

Le Pape approuvant ce qu'il ne pouvoit pas empêcher, prit congé de Charles V. *Il prend*

en

congé l'un de l'autre.

en lui donnant sa benediction, & laissa auprès de lui *Marone* en qualité de son Légat, pour l'accompagner dans cette expedition, avec un ample pouvoir de dispenser des Indulgences aux Soldats en forme de Jubilé; & pour gage de sa bienveillance, il lui donna Octave Farnese son neveu, & Gendre de l'Empereur lui-même, afin que sous les auspices, & à l'Ecole d'un si grand & si illustre Beau-pere, il pût s'instruire aux Armes, & se perfectionner dans l'Art militaire, mais ce jeune Prince étant tombé malade à Gênes d'une fiévre continuë, il ne put passer outre. Le Pape partit ensuite, & ayant passé les Monts de Pistoia à Bologne, il s'en retourna à Rome, où il entra *incognito*, comme il avoit ordonné, afin d'éviter les dépenses, & l'embarras. Deux jours après il fit publier par-tout l'Etat Ecclesiastique un Jubilé, & faire des Processions, & des prieres extraordinaires durant huit jours, pour implorer l'assistance, & la Benediction du Ciel sur la Personne, & sur les Armes de l'Empereur, qui alloit exposer sa vie contre les Ennemis de la Foi Chrétienne. Le Pape ne voulut pas rendre ce Jubilé général, persuadé qu'il étoit, que la France, & les Vénitiens pourroient, sinon s'en mocquer, au moins en differer la publication pendant plusieurs mois. Il est vrai néanmoins qu'il envoya ordre à son Nonce

Nonce en Allemagne, d'exhorter les Evêques à faire ces Prieres publiques dans leurs Diocéses, comme ils ne manquérent pas de faire.

Barberousse qui avoit été déclaré Roi d'Alger par Soliman, se trouvoit alors à Constantinople, où le Grand Seigneur l'avoit fait venir pour assister au Divan, & avoir son avis sur les affaires de grande conséquence qui s'y agitoient alors contre la Chrétienté. A son départ il avoit laissé Vice-Roi de ce Royaume *Arsenaga*, Eunuque Chrétien, renégat, natif de l'Isle de Sardaigne, qui avoit servi quelque-tems dans les Guerres des Chrétiens contre les Turcs, où il avoit acquis une grande connoissance de l'art militaire, laquelle il avoit encore perfectionnée au service de Barberousse, à la faveur duquel il avoit beaucoup de part; jusques-là qu'ayant fait divers progrès à l'avantage des Turcs, tant par Mer que par Terre, particulierement contre Mulei Hassen Roi de Tunis; & ayant outre cela causé de grands dommages aux Espagnols, en courant les Mers d'Espagne, il s'étoit acquis tant de réputation, & de crédit parmi les Turcs, qu'il n'y avoit personne qui ne souhaitât avec passion de servir sous lui, lors qu'il se mettoit en Mer pour aller en course contre les Chrétiens, sur lesquels il faisoit toûjours un gros butin. Il ne sera pas

Arsenaga, Vice-Roi d'Alger

pas inutile de remarquer ici que quelques-uns l'appellent *Assenaga*, & que plusieurs autres écrivent, *Assen Aga*.

Instances à Charles V. 1541. Ce Barbare, & je puis bien dire fortuné Corsaire, portoit par-tout l'épouvante, & faisoit mille maux ; mais il infestoit particulierement les côtes d'Espagne, qu'il avoit toûjours eu pour but de ruïner ; de sorte qu'il avoit réduit les malheureux peuples qui habitoient le long de ces côtes, à chercher leur salut dans la fuïte, & à se retirer par milliers dans les principales Villes, pour demander instamment qu'on mît quelque ordre à leurs grandes miseres ; de maniere que les Gouverneurs, & Grands touchez de compassion presentoient tous les jours des Placets à l'Empereur leur Roi, pour le supplier très-humblement de vouloir employer son zéle, & ses forces à délivrer l'Espagne d'une si grande oppression, offrant de donner la meilleure partie de leurs biens pour contribuer à faire une vigoureuse Guerre aux Corsaires d'Alger, & à les détruire entierement. Charles V. touché de toutes ces prieres, & ces instances, promit en partant d'Espagne, qu'il iroit lui-même en personne à cette expedition.

Nécessité de le faire. Voilà la premiere, & la plus forte raison qui obligea l'Empereur de prendre une si ferme résolution de faire la guerre à un si cruel

cruel Tyran. La seconde raison qui l'y porta fut à peu près égale à la premiere; car les vexations & les dommages que faisoit Arsenaga étoient innombrables, ne se bornant pas à la seule Espagne, mais s'étendant dans toute la Méditerranée (à l'exception des côtes de France, qui étoient épargnées, parce que le Roi étoit ami, & Allié du Turc) où il avoit rendu les côtes de Sicile, & du Royaume de Naples, lesquelles sont si peuplées, entierement désertes, en sorte que ces miserables peuples envoyoient sans cesse vers l'Empereur pour le supplier instamment d'avoir pitié d'eux : car il faut considerer que dans ces deux Royaumes, les côtes de la Mer sont plus habitées, que les Païs avancez dans les Terres, de sorte que l'Empereur se trouva dans une obligation indispensable d'y apporter du remede au plûtôt; & pour le faire avec succès, il jugea que sa presence étoit nécessaire, pour attirer un plus grand nombre de Volontaires à cette expedition.

Ayant résolu cette guerre, il ordonna qu'on fit les préparatifs nécessaires en Espagne, à Naples, & en Sicile. En Espagne il donna le principal soin des préparatifs au Prince *Ferrand Cortese*, qui étoit celui-là même qui avoit avec tant de gloire conquis la Nouvelle Espagne, & qui mena trois Fils qu'il avoit, à cette guerre. *Preparatifs.*

Dans

Dans la Sicile, à Don *Ferrand Gonzague* Viceroi & dans le Royaume de Naples, à Don *Pierre de Tolede*, auſſi Viceroi. Pluſieurs Colonels furent faits en Eſpagne, & reçûrent des commiſſions pour faire des levées de Soldats ; en Italie & en Sicile, il nomma pour ces mêmes levées trois perſonnes, ſçavoir, Don *Camille Colonna*, Auguſtin *Spinola* & *Antoine Doria*, chacun deſquels avoit ſous lui des Capitaines, qui alloient par-tout faire des levées, parce qu'on n'en pouvoit pas faire de fort conſidérables en Allemagne, à cauſe de la guerre de Hongrie.

Détourné de cette entrepriſe

Mais je dois dire ici que tout ſembla s'oppoſer à cet entrepriſe de Charles V. car les deux perſonnes auſquelles il ſe confoit le plus, & dont il avoit une ſi haute opinion, qu'il les vantoit ſouvent comme deux hommes incapables de faire aucune faute dans leur métier ; je veux parler d'André Doria ſon Grand Amiral, & du Marquis de Vaſto, Général de ſes Armées, qui véritablement étoient l'un pour la Mer, & l'autre pour la Terre, les deux plus habiles & plus experimentez Chefs qu'on eût vû depuis pluſieurs ſiecles ; ces deux grands Capitaines, dis-je, tâcherent par toutes ſortes de remontrances & de prieres de le détourner de cette expedition, lui repreſentant le danger manifeſte qu'il y avoit

avoit à se mettre en Mer (le 15. Septembre l'embarquement n'étoit pas encore fait) dans un mois auquel ceux qui entendoient bien la Marine avoient accoûtumé de se retirer dans les Ports. Mais il n'y eut point de raison qui pût détourner l'Empereur de son dessein; de sorte qu'il se contenta de dire pour toute réponse: *De grace qu'on me laisse une fois agir en Empereur, & qu'on me permette de me satisfaire moi-même.*

Ce Prince ferme dans sa résolution passa donc à Genes, pour s'y embarquer sur une Escadre de 36. Galeres, & là il donna congé au Marquis de Vasto, afin qu'il s'en retournât à son Gouvernement de Milan, qu'il lui recommanda fort, dans la persuasion que le Roi de France ne seroit pas long temps sans y porter la guerre. Comme Charles V. passoit de la Chalouppe dans sa Galere, son chapeau tomba de dessus sa tête, ce que Doria prit à très-mauvais augure. Il eut pendant plusieurs heures un vent très-favorable, mais le lendemain à la pointe du jour, il devint fort contraire, de sorte qu'étant battu d'une espece de tempête, il mit 15. jours à se rendre à l'Isle de Majorque. Il trouva là les Galeres de Sicile, & quatre de Malthe, avec 150. autres, sur lesquelles étoit l'Infanterie Allemande, Espagnole, & Italienne. Il fut contraint de s'arrêter dans

Embarquemens, & Armement.

ce

ce Port plus qu'il ne croyoit, ce qui le fit commencer à se repentir (comme il l'avoüa lui-même dans la suite à Doria) de son obstination dans cette entreprise ; mais il s'étoit déja avancé trop avant, pour pouvoir avec honneur reculer. La raison qui l'obligea à demeurer si long-temps dans ce Port, fut que l'Amiral Mendoza, auquel il avoit donné ordre de s'y trouver à la fin de Septembre, pour le plus tard, avec l'Armée Navale, forte de 200. Vaisseaux, chargez d'hommes & de chevaux, n'avoit pû, à cause du vent contraire, s'y rendre que le 17. d'Octobre. L'Empereur partit dès le lendemain avec un fort bon vent, mais le quatriéme jour il changea, & devint très-mauvais, jusques-là qu'il se vit sur le point de faire naufrage, mais par bonheur la tempête de dura guere, & ne fit d'autre mal, que d'éloigner les Escadres l'une de l'autre, & de faire crier miséricorde à ceux qui n'étoient pas accoûtumez à voyager par Mer ; mais toute la Flote qui consistoit en 400. Vaisseaux s'étant peu à peu près rassemblée, on commença à débarquer les Troupes au Cap de *Metafuso*.

Morefque Enchanteresse, 1541.

Quelques-uns rapportent qu'*Arsenaga* voyant de la Tour d'Alger cette Armée, s'en réjoüit beaucoup ; & voici quelle fut, à ce qu'on dit, la raison de cette joye. Il

y

y avoit une vieille Moresque, qui par ses enchantemens se mêloit de prédire l'avenir, & comme l'évenement avoit souvent vérifié ses prédictions, elle étoit en une si grande réputation parmi les Maures, qu'ils regardoient comme certaines & infaillibles toutes les choses qu'elles avoit prédites par sa magie. Cette Sorciere qui avoit nom *Baranaga*, avoit prédit, il y avoit déja deux ans, que l'Empereur des Chrétiens devoit venir dans ces Mers avec de très-grandes forces, & qu'il devoit y être battu & défait. Barberousse avoit eu une haute opinion de cette Enchantereſſe, & s'étoit fort arrêté à ce qu'elle avoit dit sur le sujet de la guerre de Tunis, quoi qu'il eût été sur le point de la faire mourir, pour avoir prédit les malheurs qui lui arriverent; de sorte que comme elle avoit fort bien réussi à deviner le mal, on ne revoquoit nullement en doute, qu'elle ne rencontrât de même à deviner le bien du Païs en cette occasion. On disoit neanmoins, qu'Arsenaga n'ajoûtoit aucune foi aux Devins, mais que dans cette rencontre il avoit fait semblant de croire les prédictions de cette Moresque, afin que les Turcs, & les Arabes qu'il avoit avec lui, combatissent avec plus de courage

Après le débarquement des Troupes, qui consistoient en 20000. hommes de pied, *Campement.*

pied, & 6000. chevaux, Allemans, Italiens, & Eſpagnols, ils furent tous diviſez en trois Corps, & campez à un demi mille d'Alger. Dans le premier Corps à la gauche étoient les Eſpagnols, qui formoient l'Avant-garde, commandez par le Meſtre de Camp *Alvare de Sande*, par Don Ferrand Gonzague Viceroi de Sicile, & par le Duc de *Camarino*. Dans le Corps de Bataille, où étoit la perſonne de l'Empereur, marchoient les Allemans; & dans le troiſiéme venoient les Italiens, ſous la conduite de Don Camille Colonne, de Spinola, & d'Antoine Doria. Les Maures & les Arabes ne manquérent pas, dès qu'ils ſe furent apperçûs du débarquement des Chrétiens, d'accourir promptement pour les harceler, & d'abord ils eurent quelque avantage, mais étant vigoureuſement repouſſez & pourſuivis, ils perdirent beaucoup de gens.

Propoſitions & réponſe. Avant que de rien entreprendre on tint Conſeil de Guerre, partique ordinaire qui bien ſouvent ne ſert qu'à couvrir les apparences, dans lequel il fut réſolu que ſans aucune perte de temps, la ſaiſon n'étant déja que trop avancée, on feroit le Siége d'Alger, après néanmoins l'avoir fait ſçavoir à *Arſenaga*, qui en étoit le Gouverneur, & le Viceroi, pour lui offrir des conditions très-avantageuſes, s'il vouloit rendre

ère la Place. Charles V. lui envoya donc un Trompette, pour lui faire la proposition, *Que s'il vouloit rendre la Ville à composition, on lui en accorderoit une bonne & avantageuse.* A quoi Arsenaga répondit en se moquant, au rapport de Jove: *Qu'il esperoit que l'Empereur ne seroit pas plus heureux, que l'avoient été autrefois en ce même lieu Don Diego de Vera, & Don Uga de Moncada.*

D'autres écrivent autrement la chose, & disent qu'Assan Aga, qui connoissoit la nature de ces Mers, bien assûré que les vents deviendroient bien-tôt furieux, qu'ils seroient ses Gardiens & ses Défenseurs les plus fidéles & les plus puissans, & qu'immanquablement l'Armée Navale Chrétienne en seroit dissipée & ruïnée, renvoya fierement la Trompette, & avec une réponse méprisante. Il ne laissa pas néanmoins de mander à tous les Capitaines Arabes que Barberousse tenoit dans ce Païs, de venir au Conseil de Guerre, & de se disposer à combattre contre les Ennemis; mais ces Officiers étant venus, ils conclurent tous ensemble, que n'ignorant pas les dommages que l'inconstance & la violence des vents ont accoûtumé de causer dans ces Mers, on ne devoit rien craindre, mais penser seulement à la maniere, dont il falloit se défendre.

Autres ecrivent ce quoi se confirme

Tempête, pluyes. Le Duc d'Albe Général de la Cavalerie trouva un poſte aſſez avantageux pour loger l'Empereur, & le mettre à couvert des inſultes des Arabes, qui de tems en tems deſcendoient à grandes troupes des Montagnes voiſines, pour tâcher de ſurprendre les Chrétiens; mais pendant qu'on donnoit les ordres néceſſaires pour mettre à terre les Vivres, l'Artillerie, & les autres choſes néceſſaires pour commencer à former le Siége de la Ville, il s'éleva une furieuſe tempête, qui incommoda beaucoup les Vaiſſeaux; mais elle fut bien-tôt appaiſée par une grande pluye, accompagnée d'un vent Nord Eſt extrêmement froid, dont les Eſpagnols, & les Italiens ſe trouvérent fort incommodez; outre qu'ils l'étoient encore par les Barbares, qui ſe prévalant de l'occaſion, & voyant que les Chrétiens ne pouvoient ſe ſervir de leurs Arquebuſes, à cauſe des pluyes, leur faiſoient beaucoup de mal avec leurs fléches, & avec des pierres.

Siege d'Alger Quelques Capitaines voyant que le péril étoit très-grand, & la ſaiſon fort avancée, propoſérent de ſe ſauver par Mer, jugeant qu'il valoit mieux s'expoſer à un retour périlleux, que de périr ſur la terre ſans aucun fruit. Mais l'Empereur indigné ſe laiſſa aller à dire contre ſon flegme naturel, & ſa modération ordinaire. *Cuje*

prendra

prendrai Alger, ou je périrai devant Alger. Cependant il courut grand risque de voir arriver la derniere de ces choses, sans executer la premiere. La Ville fut donc assiégée de trois côtez, avec trois Bateries, l'une conduite par les Espagnols, qui avoient pour Chefs dans cette fonction, Don Hernando *Alvarez de Tolede*, Duc d'Albe, comme plus expert en cela qu'aucun autre. L'autre étoit sous la direction des Allemans, dont l'Empereur lui-même étoit Chef; & la troisiéme étoit commise aux Italiens commandez par Gonzague. Les pluyes avoient rendu cette terre sablonneuse si pleine de bouë, que les Soldats ne pouvoient presque se mouvoir pour se secourir les uns les autres; desorte que les Maures, & les Arabes accoûtumez à ce terrein se jetterent sur trois Compagnies d'Italiens, qui ne pouvant être secourus avec autant de promptitude qu'ils avoient été attaquez, perdirent tous la vie, sans qu'il s'en sauvât un seul, ce qui causa beaucoup de trouble, & ne contribua pas peu à faire perdre le courage aux autres.

Gonzague, qui, après l'Empereur, étoit le plus autorisé dans l'Armée, y accourut en hâte à la tête des Espagnols, pour repousser les Maures, qui animez & enflez de la Victoire qu'ils venoient de remporter contre les trois Compagnies

Combat contre les Arabes.

dont je viens de parler, s'imaginoient d'avoir toûjours l'avantage, d'autant plus que leur nombre s'étoit fort augmenté : mais l'arrivée de Gonzague avec la fleur des Troupes fit changer la fortune en faveur des Chrétiens ; qui avec peu de perte poursuivirent les Arabes jusques aux portes de la Ville, qui étoient défenduës par les Maures, qui combattoient de dessus les Murailles de la Place. En se retirant, les Espagnols qui avoient avec eux un Escadron de cent quarante Chevaliers de Malthe, furent poursuivis par les Arabes, mais les Chrétiens ayant fait volte-face, il s'engagea un terrible combat, auquel l'Empereur lui-même accourut avec cinq cens Gentils-hommes Volontaires, qui lui servoient de Gardes, & se jettant dans la mêlée, il se mit à combattre en desesperé, ne pensant plus ni à la vie, ni à l'Empire, allant l'épée à la main donner du secours dans les endroits où il faisoit le plus chaud, & où il y avoit le plus de péril, encourageant les siens qui combattoient glorieusement, & menaçant les fuïards, jusqu'à ôter de sa propre main la vie à deux, qui plus timides que les autres ne furent pas assez prompts à lui obéïr, & animant le Bataillon Allemand, il dit aux Soldats avec un visage serein. *Ne craignez pas, Enfans, la fureur des Ennemis, sur lesquels nous remporterons infailliblement*

ment la Victoire, puisque vous combattez pour le service de Jesus-Christ, pour la gloire de vôtre Nation, & pour le salut, & l'honneur de la Chrétienté; & il ne faut pas douter qu'ils ne combattissent vaillamment.

Mais lors qu'on étoit sur le point de remporter une Victoire signalée, par la prise de la Ville, on vit tout-à-coup l'air s'obscurcir, & s'élever sur la Mer une si furieuse tempête, accompagnée d'éclairs, & de tonnerres, que dans l'espace de demi-heure il périt quinze Galeres, & quatre-vingt-six Vaisseaux, sans qu'il échapât plus de trente de ceux qui étoient dessus, encore ne fut-ce que par miracle qu'ils se sauverent; & ce qui rendoit cette perte encore plus grande, est que ces Navires étoient chargez de vivres, desorte que par leur naufrage l'esperance de la vie étoit ôtée à ceux qui restoient encore vivans. Dans cette tempête *Jannetin Doria* fut sur le point de périr, car sa Galere agitée par la violence des vents, & toute brisée par les autres Vaisseaux qui étoient tout autour d'elle, contre lesquels elle alla heurter, fut contrainte d'aller échoüer sur le sable proche de la Terre. Par bonheur pour lui, l'Empereur se trouva tout près de-là, lequel ne voulant pas qu'un si grand Capitaine perdît la vie sous les yeux d'André *Tempête en Mer.*

Doria son Oncle, envoya incontinent sur la côte Don Antonio d'Aragon avec trois Compagnies Italiennes, à l'approche desquelles les Barbares, qui, ayant apperçû cette Galere échoüée, & l'ayant reconnuë pour celle du Commandant, se préparoient à l'aller piller, & brûler, prirent promptement la fuite. Desorte que jamais secours ne pouvoit venir plus à propos; & d'Aragon ne se contentant pas d'avoir sauvé Doria, se mit à poursuivre vivement ces Barbares, dont il tua un grand nombre, & fit plusieurs prisonniers, non sans perdre quelques-uns des siens, qui demeurérent dans les boüés.

Tempête tranquille.

André Doria, qui avoit déja cinquante-huit ans de service, & de commandement sur Mer, déclara qu'il ne croyoit pas qu'il y eût mémoire d'une tempête semblable, qui fût toute ensemble si violente, & de si longue durée: car ils voyoient périr leurs Navires à la vûë les uns des autres, parmi les cris & les gémissemens pitoyables, sans se pouvoir donner le moindre secours. C'étoit encore un objet qui excitoit la compassion, de voir plus de cinq cens têtes de chevaux sortir hors des eaux, où nageant de toutes leurs forces, ils s'éforçoient de trouver terre. Il n'y eut point d'autre remede que de se remettre à la merci de la Mer, & des vents. La Nature néanmoins ne

ne laiſſoit pas (quoi que la crainte d'une mort preſque inévitable fût bien capable de troubler l'eſprit) de ſuggerer à un chacun quelque moyen d'échaper, les uns alégeant leurs Vaiſſeaux en jettant tout en Mer, & les autres tâchant de couper les mâts mêmes. Les Rivages étoient tous couverts de corps morts, que les flots y avoient jettez, ou qui avoient été tuez par les Barbares, qui ne vouloient faire aucune grace, quoi que pluſieurs les ſuppliaſſent de leur ſauver la vie, & de les faire Eſclaves; mais la plûpart aimérent mieux être engloutis par ces vagues furieuſes, que de devenir Eſclaves.

Evenement lamentable.

Ulloa, dont le Pere ſe trouva à cette funeſte expédition, rapporte un exemple capable de tirer des larmes, au ſujet de la cruauté & de la barbarie dont ces Maures, & ces Arabes uſerent en cette rencontre. Ils apperçûrent ſur la côte une jeune Eſpagnole, qui y avoit été jettée par les flots, après que le Navire, où elle étoit, eut été mis en pieces, & laquelle Don *Antoine Carriero*, Chef d'une Eſcadre de dix Vaiſſeaux, avoit menée avec lui pour s'en ſervir à ſes plaiſirs ſenſuels. Comme il lui avoit promis deux heures avant la tempête de la mener à terre, elle avoit pris des habits extrêmement magnifiques, enrichis de broderies, & de pierreries. A la vûë de

ces richeſſes, & d'une fort grande beauté, un Barbare étant accouru, la pauvre malheureuſe ſe jetta à ſes pieds, le ſuppliant d'avoir pitié d'elle, & de la ſecourir ; mais le cruel la perça d'un cimeterre, deſorte qu'étant tombée morte d'un ſi terrible coup, elle alla tenir compagnie aux autres Chrétiens qui avoient déja été tuez.

Douleur de Doria.

L'Empereur fut contraint de voir de ſes propres yeux tous ces grands malheurs, & Dieu ſçait de quelle douleur il en fut pénétré, lui qui comme grand Capitaine aimoit tendrement ſes Soldats, & en étoit ſouverainement aimé. André Doria de ſon côté, qui prévoyant par ſa grande expérience dans la marine, les dangers éminens & preſque inévitables, auſquels Charles V. alloit s'expoſer, lui avoit tant déconſeillé une telle expédition, & qui durant cinquante huit ans de ſervice, & de voyages ſur Mer, avoit toûjours ſçû éviter les tempêtes ; penſa mourir de douleur, en voyant la plûpart de ſes Capitaines ou noyez ou tuez en ſa preſence, ſans qu'il pût y apporter remede ; deſorte qu'on lui vit tomber des larmes des yeux, particulierement lors qu'il vit Jannetin ſon Neveu tout triſte, & tout affligé venir lui embraſſer ſes genoux, & lui raconter le double miracle par lequel il avoit été délivré d'une ſi furieuſe tempête, & de la cruauté des Barbares ; à quoi

on veut qu'il répondit : *Il falloit que mon Neveu fut exposé à toutes ces disgraces, afin que j'apprisse, avant que de mourir, à pleurer sur Mer.*

Il ne faut pas oublier de rapporter ici, comme la plus grande merveille de la Fortune de Charles V. que quoi que tout le monde sçût que cette perte lamentable & infinie étoit un pur effet de son caprice, & de son obstination à vouloir faire une entreprise de cette nature, contre toutes les régles de la Navigation, hors de saison, & contre l'avis de ceux qui tâchoient si sagement de l'en dissuader; & que par conséquent la malheureuse mort de tant de milliers de Capitaines & de Soldats, la ruïne de plus de cent Vaisseaux engloutis par les flots, & les grands dommages soufferts par tout le reste de l'Armée, ne pouvoient être attribuez qu'à son obstination; avec tout cela il ne se trouva pas un seul homme qui dit la moindre chose au préjudice de la gloire de son nom, ou de sa conduite. Cependant on ne peut pas nier que ce n'ait été la cinquiéme levée de bouclier, que Charles V. a fait jusques ici dans son Empire. *Fortune de Charles V.*

Il a déja été dit, qu'André Doria avoit fait son possible, pour dissuader Charles V. de cette entreprise, cependant je veux bien ajoûter ici quelque chose de plus, que Don

Alphonſe Fraquiera rapporte dans une longue Lettre écrite à ſa femme : après ſon entrée en Eſpagne, avant que d'arriver à Seville, où elle étoit, & qui avoit vû périr devant lui dans la tempête deux de ſes freres. Il lui donne donc avis que l'Empereur, qui avoit accoûtumé (comme tous les Auteurs le rapportent) d'appeller André Doria ſon Pere, comme celui-ci de ſon côté le nommoit ſon Fils, ayant demandé à ce Pere ſon ſentiment, il lui répondit : *Mon Fils, ſouffrez qu'on vous détourne de cette entrepriſe, car par Dieu ſi nous y allons, nous périrons tous ; vingt-deux ans d'Empire à moi*, lui répondit Charles en ſe raillant, *& ſoixante-douze ans de vie à vous, doivent ſuffire à un Pere, & à un Fils pour mourir contens.* Mais enſuite après que le mal fut arrivé, il lui dit les larmes aux yeux, *Mon cher Pere, ma déſobéïſſance contre vous, eſt cauſe de tout le mal.*

Doria. De vingt-deux Galeres que Doria avoit armées à ſes dépens, il y en eut onze de ſubmergées, en quoi ce grand homme ſignala ſa fidélité, & ſon zéle envers Charles V. car il auroit pû ſauver tous ſes Vaiſſeaux, ſans en perdre un ſeul : mais quoi qu'il vît qu'il n'étoit pas poſſible de tenir la Mer ſans s'expoſer à un manifeſte inévitable danger de périr, il ne voulut jamais permettre, que ſes Galeres s'éloignaſſent de ces

Côtes, regardant comme une rebellion très-criminelle, & la plus méchante action qu'un Serviteur puisse faire à l'égard de son Maître, d'abandonner l'Empereur sur la terre à la merci des Barbares ; de sorte qu'il ordonna à Jannetin son Neveu de périr avec tous ses Vaisseaux, plûtôt que de perdre de vûë l'Empereur qui étoit à terre ; ce qui fut cause du grand dommage qu'il souffrit, & qu'il auroit pû éviter en se laissant emporter au vent vers le Port de Matafuta, ou de Busia, où plusieurs se sauverent ; & véritablement cette action de Doria est digne de l'immortalité.

L'Empereur fit paroître dans toutes ces disgraces, pertes, & désolations une grande fermeté d'ame, & une incroyable force d'esprit, jusques-là, qu'il demeura un jour entier, sans que personne lui vit entrer la moindre chose dans la bouche, ne voulant pas se nourrir lui-même, tandis qu'il voyoit ses Capitaines & ses Soldats, n'avoir pas dequoi pouvoir se soûtenir ; conduite qui produisit un grand effet dans l'Armée, ayant par son exemple encouragé tous les autres à supporter patiemment tant de miseres, & de souffrances ; & effectivement il y en eut plusieurs qui moururent faute d'alimens, après avoir beaucoup souffert sur Mer, & avoir été jettez par les vagues sur la Côte, demi morts de lassitude & de fatigues. *Souffrances.*

Effets de la Providence.

Si l'on considere bien cet événement, on y trouvera, à la vérité, dequoi loüer la conduite & la prudence humaine; mais on y rencontrera encore un plus grand sujet d'admirer la Providence Divine, qui, comme les plus célebres Auteurs l'ont remarqué, y présida dune maniere tout-à-fait merveilleuse; car si au fort de la tempête, & même immédiatement après, les Arabes & les Maures se fussent approchez en grand nombre, ils auroient pû faire une grande boucherie des Chrétiens. Quelques-uns ont écrit qu'Arcenaga, qui de la Tour voyoit la tempête, & une partie des Vaisseaux, & des Galeres submergée, & l'autre hors d'état de pouvoir naviger; & bien sûr outre cela que tous les vivres étant enfoncez dans la Mer, l'Armée qui étoit à terre, n'avoit plus dequoi subsister; s'amusoit à rire avec ses Capitaines, & attendoit à tout moment que l'Empereur vînt lui-même lui demander humblement la grace de conserver la vie à lui & à son Armée; & peut être, je dirai même sans peut-être, que l'Empereur lui-même faisoit ce compte dans son ame (quelque fermeté & résolution qu'il affectât de faire paroître pour encourager les autres) au moins devoit-il le faire en voyant de ses propres yeux ses Vaisseaux submergez à douzaines par la violence des vagues, & les autres

dont

dont les mâts avoient été coupez, & qui se heurtoient avec tant de force les uns contre les autres, que, selon toutes les apparences, il n'étoit pas possible qu'il en restât un seul qui pût servir à naviger. Quelle espérance pouvoit donc avoir une Armée de quinze mille Soldats (tous les autres étoient morts) de pouvoir vivre, subsister, & se défendre dans un Païs Ennemi, parmi des Barbares, sans munitions, & sans vivres, pas même pour un jour? Arcenaga avoit donc bien sujet de rire avec ses Capitaines, & de laisser dans l'inaction & le repos ses Arabes & ses Maures, dans l'esperance de voir une Armée entiere prosternée à ses pieds. En un mot, recourons ici à la Théologie, & disons que Dieu par son infinie bonté voulut sauver Charles V. & son Armée, pour s'en servir en d'autres entrepriſes, selon les desseins de sa sagesse.

Sentiment de Corteſe 1541.

On trouva fort étrange le sentiment de Don Ferrand Cortese, quoi qu'il fût un Capitaine de grand nom. Cet Officier ayant entendu qu'on parloit de se rembarquer, & que c'étoit le sentiment du Conseil de Guerre, s'y opposa fortement; s'obligeant sur peine de la vie de prendre Alger; & il ne vouloit retenir avec lui que les Espagnols, & la moitié des Allemands, qui tous ensemble ne faisoient que neuf mille hom-

hommes, & cependant il y avoit plus de douze mille Arabes, & Maures dans la Ville. Mais ce qu'il y a de plus important, c'eſt qu'il voyoit bien qu'il n'y avoit du tout point de munitions, ni de vivres, ni aucune eſpérance d'en avoir d'aucun côté. De ſorte que les autres Capitaines ne ſçavoient que ſe dire les uns aux autres, en entendant faire des propoſitions de cette nature par un Capitaine ſi habile, & ſi judicieux, qu'après Doria, il n'y en avoit aucun plus expérimenté, ni d'une valeur plus éprouvée.

Fermeté de l'Empereur. L'Empereur après avoir eû tout le jour devant les yeux un ſpectacle ſi tragique, & l'avoir paſſé ſans manger, fut encore obligé d'employer toute la nuit à raſſembler tous ſes gens, nonobſtant le grand froid, & de les tenir tous enſemble ſur cette Côte, faiſant faire continuellement bonne ſentinelle, & étant toûjours alerte du côté des Maures. Le lendemain fort matin s'étant abouché avec Doria, qui étoit reſté en vie par une eſpece de miracle, avoit réſiſté, dans une âge ſi avancé, à tant de fatigues & de ſouffrances de corps & d'eſprit, ils conclurent enſemble l'embarquement, avec l'avis de pluſieurs autres Capitaines, portez à cela par la force de la Ville, par le grand nombre des Ennemis, & par les diſgraces de la fortune, qui s'étoit montrée ſi contraire à l'Empereur.

Ce-

Cependant Doria proposa deux grandes difficultez, l'une, que plus de la moitié des Vaisseaux manquant, il n'y en avoit pas assez pour l'embarquement; & l'autre, que ne se trouvant plus de vivres, & n'étant pas possible de sçavoir combien la navigation dureroit, ce seroit une chose de la derniere conséquence, parce que la faim pourroit causer de grands tumultes. A quoi Charles V. répondit, que par une seule résolution on remédieroit à ces deux inconvéniens : *Qu'on tuë*, dit-il, *tous les Chevaux, en commençant par les miens, & qu'on les fasse cuire; car de cette maniere on facilitera l'embarquement des personnes, & on pourvoira à la faim.* Chose qu'on commença sur l'heure à exécuter. Charles-Quint avoit cent-cinquante chevaux de grand prix qui furent tous tuez, ce que voyant les autres Seigneurs, qui en avoient aussi de très-beaux, ils ne firent aucune difficulté de se soûmettre à cette loi, quelque dure & desagréable qu'elle fût.

L'Empereur avoit ordonné que deux mille Espagnols des *Tercos* de Naples, & de Sicile, passassent en Lombardie, les autres en Sardaigne, & que les Allemans, & les Italiens prissent la route de Gênes, pour servir sous le Marquis de Vasto dans le Milanez. Pour ce qui est des Volontaires, il les laissa maîtres de leurs volontez, comme *Dispositions.* 1541.

comme cela convenoit à leur nom ; la plus grande partie néanmoins alla auſſi ſervir ſous le Marquis de Vaſto, & les autres ſe diſpoſerent à aller chercher fortune en Hongrie, au ſervice du Roi Ferdinand. Deplus l'Empereur ordonna qu'en cas qu'il arrivât quelque tempête, comme elle n'arriva que trop, chacun feroit route vers le lieu où il étoit deſtiné, vû que les Eſcadres étoient différentes.

Charles V. ordonne lui-même l'embarquement.

Durant tout le tems de l'embarquement l'Empereur demeura toûjours ſur ſes pieds, nonobſtant un peu de pluye, & un petit vent froid, avec l'épée nuë à la main pour empêcher les deſordres qui auroient pû arriver dans la confuſion, vû que chacun auroit voulu être des premiers; dans la crainte qu'il y avoit ſujet d'avoir, que les Maures & les Arabes ne ſurvinſſent pour donner ſur la queuë des Troupes de l'embarquement ; il ſembloit que la choſe ne pouvoit manquer d'arriver, & on s'attendoit qu'elle arriveroit effectivement ; deſorte que Charles V. après s'être embarqué ſur la Capitane, qu'il voulut qui fût toute la derniere, dit aux Capitaines qui l'entouroient : *Je n'aurois jamais crû que les Maures ſçûſſent qu'on doit faire un pont d'or aux ennemis qui fuyent, ſi toutefois on peut appeller fuite nôtre retraite, qui ne peut prétendre d'autre honneur, que celui qui procede de la néceſ-*

nécessité qui n'a point de loi. Véritablement les Maures firent paroître en cette rencontre beaucoup de négligence, & d'indolence, de ne venir pas, sinon empêcher l'embarquement, au moins l'incommoder; ce qui donna sujet aux Capitaines de Charles V. de discourir long-tems en sa presence, sans qu'il y en eût aucun qui pût pénétrer le fond de la raison que les Arabes & les Maures pouvoient avoir eu d'agir de la sorte, étant en assez grand nombre pour venir tenter de faire quelque carnage, pour en avoir les dépoüilles, ou du moins tâcher de faire quelques Esclaves Chrétiens, ce qui n'auroit pas manqué de leur réüssir. En un mot, cet embarquement se fit à la vûë du Port d'Alger, avec autant de tranquillité que s'il n'en fût rien venu à la connoissance des Algériens.

Tempête. Charles V. en Espagne.

Mais comme la fortune va souvent dans l'excès soit dans le mal, ou dans le bien, comme si elle n'étoit pas d'humeur à commencer pour peu, & qu'elle prît plaisir en toutes choses à aller toûjours *plus ultra*; elle ne manqua pas de tenir cette conduite à l'égard de l'Empereur dans cette entreprise. On n'avoit pas encore navigé trois heures avec un vent médiocre, qu'on vit s'élever une tempête aussi furieuse que la premiere, laquelle dispersa l'Armée Navale, deçà, & delà, & fit périr plusieurs Vaisseaux,

ſeaux, & entr'autres deux fort gros, qui ne purent réſiſter à la violence des vents & des vagues, après en avoir déja tant ſouffert la premiere fois. Ce qui affligea le plus Sa Majeſté Impériale, fut qu'il vit de ſes propres yeux faire naufrage à un Navire, ſur lequel il y avoit ſept cens Eſpagnols, tous vieux Soldats.

On regarda comme un grand bonheur, que la Galere où étoit l'Empereur eût pû gagner, avec quinze autres, le Port d'Utique, où il y avoit Garniſon Eſpagnole. La tempête appaiſée, on pourſuivit à faire route vers Cartagéne, d'où Charles V. paſſa à Occagna pour voir ſes Filles, & où le Prince Philippe vint le trouver. Voilà l'iſſuë de cette malheureuſe expedition, au ſujet de laquelle l'Empereur dit à Alvare de Sande, ſon grand Capitaine & ſon Confident; *Dieu m'a voulu mortifier, pour m'apprendre à n'avoir pas tant de confiance en moi-même, & à rabbattre de ma préſomption.* Mais ce repentir fut trop tardif.

Fin du ſecond Tome.

TABLE

TABLE

De toutes les Matieres, & de tous les Noms propres de la Seconde Partie de la Vie de Charles V.

A

ABouchement du Pape Clement VII. avec l'Empereur Charles à Bologne. *Pag.* 116 De Paul III. de Charles V. & du Roi François I. à Nice, 473. 474. De Charles-Quint avec Paul III. à Lucques, 587

Accident périlleux arrivé à l'Empereur Charles V. 24. 25. Aux Dames de la Reine Eleonor à Nice, 496. 497. Autre accident curieux. 499. *& suiv.*

Accouchement de l'Impératrice avec diverſes particularitez, 541. *& suiv.*

Adam Centurion envoyé contre Barberouſſe, ayant pris l'épouvante, s'en retourne ſur ſes pas, 257

Affaires du Montferrat entre les Ducs de Savoye & de Mantouë, 135. Comment terminées par Charles-Quint, 137

Agrippine ſe déclare amoureuſe de l'Empereur Neron ſon Fils, 287

Alarçone Capitaine de grand nom, 216. Quelle eſtime en faiſoit le Marquis de Vaſto, *ibid.* Il mene des ſecours à l'Armée contre la Goulette, *ibid.* Sa Victoire contre les Maures, 217

Albert de Saxe envoyé par l'Electeur Jean Frederic de Saxe, Ambaſſadeur à Charles-Quint, com-

comment reçû de l'Empereur, 90
Alexandre de Médicis créé Prince de Florence, 36. 37. Il envoye des Ambaſſadeurs à Bruxelles à Charles V. 40. 41. Il eſt aſſaſſiné par ſon propre Couſin, 492
Alfonſe d'Avalos. Voyez Marquis de Vaſto.
Allemans: combien patiemment ſouffrent les miſeres de la Guerre, 210
Alvare Gomez établi par Doria Gouverneur de Bona, 260
Alzanaga Eunuque, Favori de Barberouſſe, 207
Ambaſſadeurs du Prince de Florence à Bruxelles, 45. 46
Ambaſſadeur François, ſes plaintes au Pape au ſujet de la Ligue faite avec Charles V. 116. 117
Ambaſſadeur. Voyez Baron de Briars Ambaſſadeurs des Cantons Catholiques envoyez à Bologne vers l'Empereur & le Pape, 111
Ambaſſadeur de Soliman à François I. 133. 134
Ambaſſadeurs François à Rome ne peuvent ſouffrir ſans s'émouvoir le diſcours fait par Charles V. dans le Conſiſtoire, 370. 378
Ambaſſadeur. Voyez Duc de Seſſa.
Ambaſſadeurs Lucquois envoyez à Bologne au couronnement de l'Empereur, 408. 409. Comment reçus, 410. Autres encore à Sienne au même Empereur, 413. Autres à Rome au Pape & à l'Empereur, en Allemagne, 414. Combien applaudis, 587
Ambaſſadeurs des Luthériens envoyez à Charles-Quint à Génes, 446. 447
Ambaſſadeur du Roi François I. à Conſtantinople, 462. Preſſe Soliman de faire la Guerre à Charles-Quint en Italie, 463. Sa mort, 485
Ambaſſadeurs de Veniſe à Nice, pour aſſiſter à l'abouchement de Charles Quint, du Pape & du Roi François I 496
Ambaſſadeurs de la Ville de Gand à Charles V. mal-

maltraitez, 560. *& suiv.*
Ambaſſadeurs du Roi François I. aſſaſſinez, 578. *& suiv.*
Amiral Chabot conduit l'armée du Roi François I. en Italie, 179. Il demande paſſage au Duc de Savoye, 180. Qui le lui refuſe, *ibid.*
Amiral Chabot indigné contre le Duc, le dépoüille de ſes Etats, 181. Fait publier un Manifeſte contre le même, *ibid.* Tâche de ménager quelque accommodement, 185. S'oppoſe aux négociations de paix du Cardinal de Lorraine, 424
Amours de Charles V. avec la Princeſſe de Biſiguano, avec pluſieurs particularitez, 283. *& suiv.* 344. *& suiv.*
André Doria cauſe de grands dommages aux Turcs, 117. Il aſſiége Corone Ville de la Grece, 119. Il la prend, 120. Il en donne le gouvernement à Mendozza, & retourne à Gênes, 120. 121. Avec quelle magnificence il loge dans ſa maiſon l'Empereur, 123. *& suiv.* Il accompagne avec l'Armée Navale ce Prince en Eſpagne, 125. Il reçoit ordre de ſecourir Corone aſſiégé par les Turcs, 155. Il part pour Gênes avec de grandes ſommes d'argent, & bon nombre de Troupes, 156
André Doria arrive avec ſon armée à la vûë de Corone, 157. Il bat & ruïne celle des Turcs, 157. *& suiv.* Il entre dans la Ville, y établit un Gouverneur, & s'en retourne à Gênes, 160. *& suiv.* Il prépare une autre Armée, 201. Il la conduit à Barcelone, 202. Il reçoit de la main de Charles V. l'Epée benie qui lui avoit été envoyée par le Pape, 203. Il envoye ſon Neveu à la pourſuite de Barberouſſe, 256. Il y va lui-même en perſonne, 257. *& suiv.* Son Conſeil de guerre, 259. Il prend & ſaccage Bona, & établit un Gouverneur dans le Château, 260. Il eſt

eſt ſoupçonné d'intelligence avec Barberouſſe, 521. Sa douleur pour le malheureux ſuccès de l'expédition d'Alger, 608. Son zéle, 609. *& ſuiv.*

Annibal de Capoa, Procureur de la Ville de Naples, 290. Sa Harangue à Charles V. *ibid.* 291

Anne de Boulen Maîtreſſe d'Henry VIII. Roi d'Angleterre, 121. *& ſuiv.* Ce Prince l'épouſe, & la fait Reine, 122

Antabalipa Roi du nouveau Monde, & ſes ſuccès avec Pizzano, 96. *& ſuiv.* Ses diſgraces & ſon éloge, 97

Anciens de Lucques vont au-devant de Charles-Quint, 415

Antoine Boſius, ſon mérite, 12. *& ſuiv.*

Antoine de Leva s'employe pour pacifier les différens ſurvenus pour la ſucceſſion du Montferrat, 137. Il reçoit ordre d'aſſiſter le Duc, 353. Il reprend Foſſan ſur les François, 423. Sa mort, 445

Aix-la-Chapelle, Ville Impériale, le Roi des Romains y eſt couronné, 32

Appréhenſion de Charles-Quint à Nice, quelle, 499

Arcs de triomphe ordonnez à l'Empereur à Naples, 301. juſqu'à 339. Autres ordonnez à Lucques, 418

Ariſtote & ſa définition de la Femme au ſujet de ſon amour pour l'Homme, 285. 186

Armée Chrétienne aſſemblée par l'Empereur Charles-Quint contre les Turcs, quelle, 108. Autre deſtinée pour le ſecours de Corone, 156

Armée de Soliman en Hongrie, 103. *& ſuiv.*

Armée Navale commandée par André Doria contre les Turcs, & dommages qu'elle cauſe, 117

Armée du Roi François I. envoyée en Italie, quelle, 180

Armée de Charles V. contre Tunis, 201. Autre des

des Chrétiens contre les Turcs, quelle, 205
Armée de Charles V. contre la France, 432. Sa marche, 432. 433. Autre encore, 439. Incommodée par les François, *ibid.* Grande diſette qu'elle ſouffre, 441. Ses malheurs, 442
Armée Navale des Turcs, & dommages cauſez aux Chrétiens, 487. Autre deſtinée par l'Empereur Charles-Quint, & ſes malheureux ſuccès, 598. *& ſuiv.*
Arſenaga Vice-Roi d'Alger, 593. Sa grande valeur & ſa fortune, 594. Il refuſe de rendre Alger à Charles-Quint, & avec quelle réponſe, 600
Aſſemblée. Voyez Conférence.
Articles du Traité de Schvvinfort entre les Catholiques & les Luthériens, 73. *& ſuiv.* Cauſent beaucoup de chagrin aux Catholiques, 77. Signez par l'Empereur, 79
Articles du Traité entre le Roi Ferdinand & l'Electeur de Saxe, 166. *& ſuiv.* Cenſurez, 168. 169
Articles entre le même Roi Ferdinand, & le Duc Ulric de Wittemberg, 173. *& ſuiv.* Autres entre l'Empereur, & le Roi de Tunis, 263. *& ſuiv.* Blâmez, 268
Articles du Traité fait à Francfort entre les Catholiques & les Proteſtans, 537. *& ſuiv.*
Articles de la Ligue contre Soliman entre le Pape, l'Empereur & les Vénitiens, 474. *& ſuiv.*
Action généreuſe de Charles-Quint ſur une ſentence au ſujet d'un prix prétendu par trois, 241. *& ſuiv.* Du Chevalier Simeon, 250. 251. D'une Moreſque avec ſon Roi, 253. *& ſuiv.*
Avanture remarquable arrivée au Duc de l'Infantado, 519. Combien généreuſement il ſe comporta en cela, 520
Auteurs qui ſe contrediſent ſur le ſujet des choſes arrivées à Tunis, 254. *& ſuiv.*
Ayſa Moreſque, ſon action généreuſe, 253. *& ſuiv.*

B

BAbylone prise par Soliman, 154
Bambao Ambassadeur des Luthériens, 446
Barberousse : sa naissance, 197. Ravage & épouvante toutes les Côtes de Naples & de Sicile, 198. 199. Ce qu'il dit lors qu'il apprit l'arrivée de l'Empereur aux Côtes de Tunis, 205. Il pourvoit la Goulette d'une nombreuse Garnison, 206. 207. Il propose à son Conseil de faire mourir tous les Esclaves Chrétiens, 207. Il en est dissuadé, par qui, & raisons, *ibid.* Il harcele le Camp des Chrétiens, 208. Il eut une grande joye de la Victoire remportée par les siens, 212. Il les exhorte à se bien défendre & à se tenir sur leurs gardes, 213. Chagrin que lui causent les Victoires d'Alarcone, 218. Il prend la résolution après la perte de la Goulette, de mettre à mort tous les Esclaves Chrétiens, 227. Il en est dissuadé, *ibid.* Il sort de Tunis avec son Armée pour aller attaquer Charles Quint, 227. 228. Il commence la Bataille, 229. Sa fuite, 230. *& suiv.* Ses Tresors pillez, 235 Il est poursuivi par le Roi Mulei Hassen, 256. Il va avec ses Galeres à Alger, 257. Il prend un Navire Portugais, *ibid.* Il cause divers dommages dans l'Isle de Minorque, *ibid.* Il presse Soliman de faire la guerre à l'Empereur, 466. 467. Il est soupçonné d'intelligence avec Doria, 521. Il va à Constantinople, 593. 594
Baron de Briars Ambassadeur de Charles-Quint, & ses négociations au sujet du Concile, 125. 126
Baron de Vaux se rebelle contre le Duc de Savoye, 184
Beatrix Duchesse de Savoye, son discours à son Mari, 186. *& suiv.*
Bodin Jurisconsulte : son sentiment sur l'assassinat

nat des Ambaſſadeurs François, 582
Bona ſaccagée par Doria, 269
Boſius. Voyez Thomas.
Boſius Auteur : ſentimens. 454

C

CArdinal Campeggi Légat, 28
Caracca de Malthe décrite, 261
Calomnies méprisées par les Princes, 375
Cardinal. Voyez Hippolite.
Cardinal Ghinucci ſe fait créer Evêque de Malthe, & divers évenemens ſur cela, 19. 383
Cardinal de Lorraine, 116. *& ſuiv.*
Charles V. Empereur, reçoit la Nomination de trois Sujets pour l'Evêché de Malthe, 7. 8. Il reçoit du Pape une Lettre de recommandation en faveur de Boſius, 9. *& ſuiv.* Il lui eſt encore recommandé par le Cardinal Campeggi, 13. *& ſuiv.* Ces recommandations lui ſont fort agréables, 16. Il déclare ſa Nomination en faveur de Boſius, 17. Elle n'eſt pas agréée par le Pape, 19. Il eſt fort étonné de l'inconſtance du Pontife, 20. *& ſuiv.* Il lui en témoigne par une Lettre un grand reſſentiment, 24. Son accident périlleux, *ibid.* Il demeure content de la harangue humble, ſoumiſe, & éloquente de Mélanchon, 27. Il reçoit deux Formulaires touchant la Religion, *ibid.* Son Decret contre les Luthériens, 28. Son zéle pour les intérêts de l'Empire & de la Chrétienté, 29 30. Pour ceux de ſa Maiſon, 30. Il ordonne la convocation du College des Electeurs pour procéder à l'élection d'un Roi des Romains, *ibid.* Il fait créer & couronner ſon Frere, 32. Il en donne avis à ceux de Smalcalde, 32. *& ſuiv.* Son déplaiſir de voir périr tant de gens au ſiége de Florence, 34. Il envoye ordre de lever le ſié-

ge, *ibid.* Sa Lettre arrive après la reddition de cette Place, 35. Il veut que les Florentins joüissent de grands priviléges, 35. 36. Ayant eû avis de la Conférence du Duc de Baviere avec l'Electeur de Saxe, il lui envoye des Ambassadeurs pour le détourner de l'alliance qu'il avoit traitée, 42. Il se réünit avec lui, 43. 44. Il va à Bruxelles, & pourquoi, 45. Il reçoit les Ambassadeurs du Prince Alexandre de Médicis, 45. *& suiv.* Il reçoit avis de la liberté donnée au Fils du Roi François I. en conséquence de son ordre, 46

Charles V. s'afflige de voir l'état périlleux de la Religion Catholique, 48. Il écrit une Lettre à l'Impératrice en Espagne sur les menaces du Turc, 50. *& suiv.* Il déclare Marie sa Sœur Gouvernante des Païs-bas, 64. Part de Flandres, *ibid.* Son arrivée à Mayence, *ibid.* Il accorde une Assemblée de Catholiques & de Luthériens à Schvvinfort, 66. Il passe à Ratisbone, *ibid.* & 67. Ses ordres pour l'Armée contre le Turc, *ibid.* Il écrit une Lettre au Roi François I. pour l'inviter à contribuer à la guerre contre le Turc, 68. Il signe les articles du Traité de Schvvinfort, & raisons qui l'y porterent, 78. *& suiv.* Il se plaint du Colloque des Luthériens avec les Calvinistes, 83. Son déplaisir de la mort de l'Electeur Jean de Saxe, 87. Son Armée contre les Turcs, 102 Ses considérations sur le nouvel Electeur, 87. 88. Il loue une généreuse action de celui-ci, 90. Il se loue du zéle des Luthériens, 99. Il va à Ratisbone, 101. Son Armée contre le Turc comment rassemblée, 101. 102. Il part pour s'aller mettre à la tête de ses Troupes, 102. L'Empereur choisit le Duc d'Albe pour son Lieutenant Général, *ibid.* Il fait trancher la tête à Don Jerôme de Leva, & pourquoi, 105. Il tient Conseil de Guerre sur la retraite de Soliman, 109. Il

passe

passe à la montre son Armée, & raisons de cela, 109. 110. Dequoi accusé, & justifié, 111. 112. Sa maxime de faire pont d'or à l'Ennemi, 114. Il part pour l'Italie après avoir licentié & distribué son Armée, *ibid.* Son arrivée à Mantouë, 115. Il s'abouche avec le Pape à Bologne, *ibid.* Conclut une ligue avec lui, 116. 117. Ordonne à Doria de se mettre en Mer avec l'Armée Navale contre le Turc, *ibid.* Reçoit les Ambassadeurs des Cantons Suisses Catholiques, 122. Après avoir pris congé du Pape il part pour Bologne, *ibid.* Comment reçû à Milan par le Duc François Sforce, 123. Il va à Gênes, & est magnifiquement logé au Palais de Doria, *ibid.* Son embarquement pour Barcelone, 125. Sa réponse au Roi François I. sur l'assassinat de son Ambassadeur, 133. Son déplaisir de la Ligue de François I. avec le Turc, 134. Du divorce d'Henry VIII. avec Catherine, *ibid.*

Charles V. croit que la mort du Marquis de Monferrat donnera beau jeu au Roi François I. en Italie, 135. Il écrit au Marquis de Vasto de travailler à terminer les différens nez à cette occasion, 137. Ils sont remis à sa décision, *ibid.* Comment reçû en Espagne, *ibid.* Combien caressé par l'Impératrice, 138. Il donne un Gouverneur & un Précepteur au Prince Philippe, *ibid.* Il trouve la cour dans un grand desordre, 146. Il la met en très-bon ordre, 147. Il introduit de nouvelles sortes de Gardes, *ibid.* Il régle les écuries Royales, 148. Rétablit dans un bon ordre la Cour de l'Impératrice, 150. Il rétablit un nouveau Conseil, & quel, 151. Il reçoit avis que les Turcs avoient assiégé Corone, 152 Ordres qu'il donne à Doria de secourir cette Place, 155, 156. Comment il reçut la nouvelle de la mort du Pape Clement VII. 176. Il donne de grandes apprehensions au Roi François I.

par ſes Victoires, 190. Il a beaucoup de chagrin des grands progrès de Soliman, & de la priſe de Babylone, 194. Il a encore plus de déplaiſir de n'avoir fait aucun exploit conſidérable, 195. 196. Il prend la réſolution de faire quelque entrepriſe contre les Barbares, 196. Il prend ombrage des progrès de Barberouſſe, 198
Charles V. Empereur prend la réſolution de ſecourir Mulei-Haſſen, 199. 200. Sa réſolution contredite par le conſeil, 201. Il n'en peut être détourné, & donne les ordres pour l'armement *ibid.* Il écrit au Pape, *ibid.* Il part de Madrid, & ſes paroles remarquables à l'Impératrice, 202. Par quels Grands accompagné dans l'entrepriſe de Tunis, 202. 203. Son embarquement, 203. Il fait la cérémonie de l'épée benie donnée à Doria, *ibid.* Arrivé à Sardaigne il viſite ſon Armée Navale, 204. Il encourage les Soldats & comment, *ibid.* Son débarquement, 205. Il ſe fortifie près de la Goulette, *ibid.* Combien il agit lui-même dans ſon camp, 208. Harcelé par les Turcs, 210. Il éprouve la fidélité des Sentinelles, & court grand péril, *ibid.* Il commence le Siége de la Goulette, 214. 215. Plaintes que les Soldats font de lui, 215. Il les exhorte à ſouffrir patiemment les travaux & les incommoditez, *ibid.* Il ſe réjoüit de l'arrivée d'Alarcone à l'Armée avec de bons ſecours, 216
Charles V. Empereur recommande à Alarcone de faire quelque action conſidérable contre les Turcs 217. Il reçoit favorablement Mulei-Haſſen, 222. Sa réſolution de prendre la Goulette à quelque prix que ce fût, 224. Il réſout l'aſſaut général de cette Place, *ibid.* Il court de tous côtez pour encourager ſes gens, 225. Entre victorieux & triomphant dans la Goulette, & ſon Dit notable, 226. Il en donne le Gouvernement à Mendozza, *ibid.* Il ſe met à la tête de ſon Armée,

mée, & marche à Tunis, 227. Il exhorte les Eſpagnols, 228. *& ſuiv.* Il remporte une ſignalée Victoire, 229. La joye en eſt troublée par le funeſte accident arrivé à ſes Soldats après la Victoire, 230. Comment il reçut Muſtapha Gouverneur de Tunis, 233. Il entre en grand triomphe dans cette Ville, 234.235. Avec quelle humanité il traita les Eſclaves Chrétiens, 236. Sa généreuſe déciſion ſur une diſpute au ſujet d'un prix, 242. Autre action généreuſe ſur le même ſujet, 243 Il fait pourvoir à tous les beſoins des Eſclaves Chrétiens délivrez, 246. 247. Ses diligences pour garantir Tunis du pillage, 248. Grandes careſſes qu'il fait au Chevalier Simeon, 250. Il tâche d'avoir Barberouſſe entre ſes mains, 257. Il donne ordre à Doria de le pourſuivre, *ibid.* Il a beaucoup de chagrin de ce qu'on a laiſſé échaper Barberouſſe, 257.258. Il ſolemniſe au Camp devant Tunis la Fête de Saint Jacques, 261. Il eſt invité par les Chevaliers de Malthe à dîner ſur la Caracca, *ibid.* Son Traité avec le Roi de Tunis, 263. *& ſuiv.* Son embarquement & l'ordre qui y fut obſervé, 270. Ses Vertus fort ſupérieures à celles du Roi François I. 272. Sa déclaration en faveur des Soldats qui avoient ſervi en Afrique, 277. Loüée, 278. 279. Sa navigation & ſon arrivée en Sicile, 279. Avec quel triomphe il fut reçû à Palerme, 280. 281. Comment il ſe comporta avec les Dames, 282. Il fit Gonzague Vice-Roi du Royaume, 283. Comment reçû du Prince de Biſignano, *ibid.* Comment de la Princeſſe, & raillerie agréable avec elle, 284. Diverſes autres particularitez de ſes amours avec cette belle Dame, 285. *& ſuiv.* Son arrivée proche de Naples, 289. Comment reçû, *ibid.* Ses réponſes aux complimens, 291. Comment il étoit vétu, 293. Il ne veut pas ſe diſpenſer du Régle-

ment des habits, 293. 294. Avec quelle Cavalcade il entra dans la Ville, 294. *& suiv.* Avec quelle majesté il parut, & sa bonne mine à cheval, 297. 298. Son entrée dans la Ville, 300. 301. Sous quels Arcs de Triomphe il passa, 301. *& suiv.* jusqu'à 339 Il reçoit la nouvelle de la mort du Duc Sforce de Milan, 340. Ordres qu'il donne sur ce sujet, . *ibid.*

Charles V. Empereur donne audience aux Cardinaux Légats du Pape, 341. Il crée Alexandre de Médicis Duc de Florence, 342. Il conclut le mariage de ce Prince avec Marguerite sa Fille, *ibid* Curieuse avanture qu'il eut dans une Mascarade avec la Princesse de Bisignano, 345. Autre avec un Prédicateur qui l'exhortoit à faire la guerre aux Luthériens, 346. Il ordonne à Tolede, & à Vasto de se réconcilier ensemble, 349. Il introduit à Naples la coûtume de faire des graces le jour de l'Epiphanie, 350. Va au Parlement, & comment accompagné, 350. 351. Avec quels honneurs il reçut le Duc de Savoye, 352. Il le renvoye fort consolé, part pour Rome, & comment on alla au-devant de lui, 353. 354.

Charles V. comment reçu à Rome, 355. Comment du Pape dans l'Eglise, *ibid.* Comment & où logé, 356. Il presse le Pape de convoquer le Concile, 357. Il va au Consistoire, & comment reçu, 359. Le discours qu'il y fit, 360. *& suiv.* Raisons ajoûtées contre le Roi François I. 361. *& suiv.* Il est blâmé, & pourquoi, 368. 369. Son emportement contre les Ambassadeurs de France, 370. Il se mocque des calomnies, & raisons, 375. Pourquoi il fut si bien reçû à Rome après l'avoir fait saccager, 377. 378. Applaudi du Peuple, 379. Ses grandes largesses, *ibid.* Son départ de Rome, 381. Il donne mariage à quelques jeunes Filles, & applaudissemens qu'il en

en reçût, *ibid.* Ses procédures pour l'Egliſe de Malthe, 383. 384. Il ſe réſout d'en écrire au Pape, 386. Sa Lettre au même, 388. juſqu'à 393. Il fait menacer par ſon Ambaſſadeur le Cardinal Ghinucci, 393. 394. Son affection pour la République de Lucques, 406. 407. Raiſons de cette affection, *ibid.* Il reçoit les Ambaſſadeurs des Lucquois à Bologne à ſon Couronnement, 408. *& ſuiv.*

Charles va à Sienne, & comment reçû, 412. Il va à Florence & avec quels honneurs reçû, 413. Il reçoit à Sienne les Ambaſſadeurs de la République de Lucques, 414. Il part de Florence, *ibid.* Comment reçû en chemin par les Lucquois, 416. Complimenté & réponſe, *ibid.* Avec quels Arcs de Triomphe il eſt reçû, 417. Comment logé, 420. Il prend congé d'eux, & ſon départ, 421. Sa réponſe au compliment, *ibid.* Il envoye à l'Impératrice quelques Preſens qui lui avoient été faits par les Lucquois, 422. Il ſe réjoüit fort de voir le Marquis de Saluſſe embraſſer ſon parti, *ibid.* Son arrivée en Piémont, & Conſeil de Guerre, 423. 424. Il eſt preſſé par l'Evêque de Genéve de faire la guerre aux Génevois, 426. Réponſe qu'il lui donna, *ibid.* Autre Conſeil de Guerre, & ſentimens ſur la guerre contre la France, 426. *& ſuiv.*

Charles V. réſout la guerre contre la France, 430. Son Armée, quelle, 432. Il marche avec l'Armée à Brignoles, 440. Combien incommodée par les Païſans, *ibid.* Grandes diſettes & incommoditez qu'il ſouffrit, 441. Il tente le Siége de Marſeille, 442. Il en retire peu de gloire, & ſa retraite, 443. Dequoi blâmé & défendu, 445. Il retourne à Gênes, & avec quelle perte, *ibid.* Comment il reçut les Ambaſſadeurs des Luthériens, 446. Il reçoit la nouvelle du mauvais ſuccès de ſes Armes en Flandre, 447. Il

prend la route d'Espagne, 448. Son départ blâmé, 449 Il est vû de mauvais œil des Espagnols, 451. Fait passer en Allemagne le Vice-Chancelier Helde, 452. Il est déclaré Chef de la Ligue faite contre celle de Smalcalde, 453. Il est cité par le Roi François I. comme son Feudataire, 455. 456. Il accorde sa protection aux Gueldrois, 456. 457

Charles V. Ses préparatifs pour soûtenir la guerre dont il étoit menacé par Soliman, 473. Il en écrit au Pape à Rome, *ibid.* Il conclut une Ligue avec le Pape & avec les Vénitiens, 474. *& suiv.* Son abouchement avec Paul III. & le Roi François I. à Nice avec plusieurs particularitez, & issuë, 494. *& suiv.* Il s'embarque pour l'Espagne, 517. Il est visité par le Roi François I. sur son Vaisseau, 511. 512. Il va à Marseille, & comment reçû & régalé, 513. *& suiv.* Il prend congé, & comment accompagné, 516. Sa navigation en Espagne, 517. Il va à Tolede, & comment reçû par l'Impératrice, *ibid.* Sa procédure en faveur du Duc de l'Infantado, 520. Combien il eut de chagrin de la sédition des Soldats dans le Milanez, 523. De celle de la Goulette, 524. Sa modération, & blâme la rigueur de Gonzague, 526. Son affection pour le Roi Ferdinand son Frere, 534. 535. Il ratifie avec beaucoup de plaisir le Traité de celui-ci avec les Luthériens, 540

Charles V. Sa grande affliction de la mort de l'Impératrice son Epouse, 543. Embrassemens qu'il donne au corps mort, *ibid.* Il reçoit la nouvelle de la rebellion de Gand, 547. Il se résout d'aller en personne ranger à leur devoir les Habitans de cette Ville, 549. Obstacles qui se presentent, *ibid.* Il prend la résolution de passer par la France, *ibid.* Son discours à son Conseil qui l'en dissuadoit, 449. 450. Ses Lettres au Roi François

çois I. & à la Reine Eleonor au sujet du Passeport & des promesses qu'il demande, *ibid.* Ce qu'il demanda de plus, *ibid.* Ayant reçu les Passeports, & réglé le Gouvernement en Espagne, il part, 21. Son Cortege, quel, *ibid.* Sa réponse à l'offre des Otages proposez, 552. 553. Rencontré par le Roi François I. & ce qu'il lui dit, *ibid.* Combien magnifiquement reçu à Paris 554. Ses apprehensions, quelles, 555. Sa finesse à l'égard de la Maîtresse du Roi François, 556. 557. Il part de Paris après avoir été traité & régalé avec toute la magnificence possible, 558. Comment & par qui accompagné, & congé qu'il prit du Roi François I. 559

Charles V. Son arrivée & entrée triomphante à Bruxelles, 559. 560. Il mortifie les Ambassadeurs des Gantois, 561. Part pour Gand, *ibid.* Son arrivée & exécutions, 562. Il dépoüille la Ville de tous ses Priviléges, 563. 564. Ses autres rigueurs, *ibid.* Il est pressé par l'Ambassadeur du Roi François I. de satisfaire à sa promesse, *ibid.* Ses conclusions avec le Roi Ferdinand son Frere au sujet du Duché de Milan, 568. Ses propositions de mauvaise foi, 569. 570. Il dépêche le Marquis de Vasto à Venise, 570. Son arrivée à Ratisbonne, 572. Quels furent ses desseins dans la Diéte, 573. Il accorde aux Protestans l'*Interim*, *ibid.* Son vrai dessein en cela, 574. Ses Decrets dans la Diéte contre le Duc de Gueldre, 577. Autres en faveur du Duc de Savoye, *ibid.* Il passe en Italie, 585. Forme la résolution de passer à Alger & d'y faire la guerre contre le Turc, *ibid.* Son arrivée à Milan, *ibid.* Il va à Lucques pour s'aboucher avec le Pape, & comment reçu par les Lucquois, 585. *& suiv.* Il baise les pieds au Pape, 589. Cérémonies, *ibid.*

Charles V. déclare au Pape, qu'il ne vouloit point

entendre parler de paix avec François I à cause qu'il avoit fait alliance avec le Turc, 590. Il prend congé du Pape, 592. Combien il fut sollicité de faire la guerre aux Algériens, 594. Il ordonne les préparatifs pour la guerre contre Alger, 595. 596. Il eſt détourné de cette entrepriſe, & raiſons, 596. Son embarquement & ſa navigation, 597. Il eſt ſurpris d'une violente tempête, *ibid.* Son arrivée devant Alger, 598. 599. Débarquement & Conſeil de guerre, 600. Il fait ſommer le Vice-Roi de rendre la Ville, & réponſe, *ibid.* 600. 601. Il réſout le ſiége, 602. En quels termes il encouragea ſes gens, 604. Tourmenté par une furieuſe tempête, *ibid.* Ses malheurs, quels, 608. Ses grandes ſouffrances, 611. Il ſe ſauve comme par miracle, 612. Son action généreuſe en faveur de ſon Armée, 615. Il fait faire lui-même l'embarquement, 616. Il eſt ſurpris d'une autre tempête, 617. 618. Son arrivée en Eſpagne, 618

Charles Duc de Savoye refuſe le paſſage à l'Amiral Chabot pour aller contre le Milanois, 180. Il eſt dépoüillé de ſes Etats, 181. Manifeſte des François contre lui, *ibid.* Il perd ſa Baronie de Vaux par la rebellion des Peuples, 184. Il panche à s'accommoder avec le Roi François I. 185. Il en eſt détourné par la Ducheſſe ſon Epouſe, 186. 187. Avec quels honneurs il fut reçu à Naples par l'Empereur, 352. Il eſt rétabli par celui-ci dans la Diéte de Ratiſbone, 577

Cantons Suiſſes Calviniſtes font une Ligue avec le Landgrave de Heſſe, 29. Avec les Luthériens de la Ligue de Smalcalde, 30. 31. Ils envoyent des Députez à Schwinfort à la Conférence, 82. Leurs demandes, 83. Mal reçûës, & raiſons, 84. 85

Cantons Catholiques, leurs Ambaſſadeurs envoyez au Pape & à Charles-Quint, 122.

Carpi Cardinal deſtiné par le Pape pour le gouvernement de Rome en ſon abſence, 585. Envoyé Ambaſſadeur au Roi François I. pour la paix, 490. 491
Catherine d'Aûtriche répudiée par Henri VIII. 121
Catherine de Médicis conduite par le Pape ſon Oncle à Marſeille, 129. Son mariage avec le Dauphin, 131
Catholiques s'affligent fort du Traité de Schvvinfort, 77. Ils ſe laiſſent perſuader que la nature des tems le demandoit ainſi, *ibid.*
Cavalcade de Charles-Quint à Naples, combien ſuperbe, 294. *& ſuiv.*
Chaſſe-Diables, 207. 256
Chevaliers de Malthe, avec quelle valeur il ſe comporterent dans l'expédition de Tunis, 239. Particularitez de leurs actions, 239. 240. Autres des mêmes, 241. *& ſuiv.* Ils s'offrent à pourſuivre Barberouſſe, 256. Ils donnent à dîner à Charles-Quint ſur la Caracca, 261
Cérémonies à l'arrivée de Charles à Rome, 353
Chabot. Voyez Amiral.
Chrétiens combien ſouffrirent devant la Goulette, 215
Clement VII. Pape recommande à Charles V. Bofius pour la nomination à l'Evêché de Malthe, 9. *& ſuiv.* Autres recommandations du même, 13. *& ſuiv.* Ayant changé de ſentiment il refuſe la nomination faite par Charles V. 19. Raiſons qu'il en allégue, 22. Son étonnement en apprenant que le nombre des Luthériens avoit ſi fort multiplié, 86. 87. Il s'afflige de l'avénement de Jean Frederic de Saxe à l'Electorat, 90. Il aſſemble le Conſiſtoire ſur ce ſujet, 92. Il prend la réſolution de lui envoyer un Légat, quoi qu'il fût Luthérien, & raiſons, 94. 95. Il envoye le Cardinal ſon Neveu à l'Armée de Charles V. contre le Turc, 100. Il envoye bon nombre de

Bons Soldats, *ibid.* Il va à Bologne pour s'aboucher avec Charles V. 116. Il excommunie Henri VIII. 122. Il envoye un Nonce en Allemagne pour les affaires du Concile, 125. Traite alliance avec le Roi de France, & conditions, 129.
Clement VII. va à Marseille & avec quelle solemnité il y est reçû, 129. 130. Il fait le mariage de Catherine sa Niéce, & crée quatre Cardinaux François, 131. Sa mort, 176. Ses bonnes, & ses mauvaises qualitez, 177. *& suiv.*
Collége Electoral s'assemble à Aix-la-Chapelle pour l'Election d'un Roi des Romains, 29. Il crée Ferdinand d'Aûtriche, 32
Combat entre les Arabes & les Chrétiens devant Alger, 229
Concours d'Etrangers à Naples à l'entrée de Charles-Quint, 298
Colloque de Luthériens & de Calviniſtes dans la Ville de Wittemberg, 82
Conférence entre les Catholiques & les Luthériens, 28. De l'Electeur de Saxe avec le Duc de Baviere, 41. Des Catholiques & des Luthériens à Schwinfort, 72. *& suiv.* Entre les Docteurs Catholiques & les Luthériens à Francfort, 555
Conſiſtoire des Cardinaux au ſujet des Luthériens, 92
Conſiſtoire accordé à Charles-Quint, 359
Concordat. Voyez Conférence.
Conſeil d'Italie établi par Charles V. à Madrid, 152
Conſeil tenu par Charles Quint pour la guerre contre la France, 430. 431
Comte Ladrone : ſa Victoire, 108
Contarin Légat en Allemagne, 573
Couronne de diverſes ſortes, 267
Corone Ville aſſiégée & priſe, 119. Aſſiégée par les Turcs, 152. Délivrée par Doria, 157. *& suiv.*
Corps de l'Impératrice tranſporté à Grenade, 544

Cour de Madrid mal ordonnée, 146. Remiſe par Charles-Quint en bon ordre avec pluſieurs particularitez, 147. *& ſuiv.*
Cour de l'Impératrice, 149
Côme de Médicis, ſon mariage. 527

D

DAmes qui aſſiſtérent aux nôces de Marguerite d'Aûtriche à Naples, 343. 344. A celles du Prince de Sulmona, 347
Dommages cauſez par les Turcs, 487
Decret de l'Empereur contre les Luthériens, 28. Contre le Duc de Gueldre, 577. En faveur du Duc de Savoye, *ibid.*
Dauphin proclamé Duc de Bourgogne, 48. Dit notable de l'Empereur Charles V. ſur l'inconſtance du Pape Clement VII. 20. De celui-ci au ſujet des recommandations des Papes, 22. Des Luthériens contre les Calviniſtes, 84. Du Pape Clement VII. ſur l'accroiſſement des Lutheriens, 87. De Luther touchant l'Electeur de Saxe, 88. De l'Empereur au Duc Sforce, 123. Du même à André Doria ſur la magnificence de ſon Palais, 125. De l'Ambaſſadeur de l'Empereur au Nonce du Pape, 126. Du Roi François I. au Pape ſur le refus du Concile, 132. De l'Impératrice à l'Empereur ſur ſon arrivée, 138 Sur la protection de Charles envers le Duc de Savoye, 184. De Soliman avec Barberouſſe, 197. De l'Impératrice à l'Empereur, 202. De Charles à l'Impératrice, *ibid.* De Charles V. en donnant l'Epée benie à Doria, 203. 204. De celui ci en la recevant, *ibid.* De Barberouſſe en apprenant l'arrivée de Charles V. en Afrique, 205. De l'Empereur touchant la Goulette, 206. Sur le retardement de cette expédition, 223. Du même au Marquis de Vaſto, 236. De l'Empereur au

au Chevalier Simeon, 251. D'une Moresque à Mulei-Hassen, 254. Sur la nature du commandement, 268. Sur les Victoires de Charles V. & de Soliman, 270. De Charles V. à la Princesse de Bisignano, 184.

Dit notable de Charles V. au Syndic de Naples, 291. Lors qu'on lui presenta les Clefs de la Ville, *ibid.* Sur le triomphe de Charles V. à Naples, 299. Sur la réception des Légats du Pape à Naples, 341. Sur la disproportion de l'âge d'Alexandre de Médicis & de Marguerite d'Autriche, 344. 345. De l'Empereur à la Princesse de Bisignano, *ibid.* De la même Princesse à l'Empereur, 346. 347. De celui ci à un Prédicateur, 347. De Don Antoine d'Arragon à Tolede, 349. Du Roi d'Ecosse au Roi François I. 383. De Clement VII. au sujet de l'Eglise de Malthe, 384.

Dit notable de l'Empereur Charles V. sur les Fortifications de Lucques, 421. Du même sur le triomphe que lui firent les Lucquois, 422. Des Soldats sur la paix négociée par des gens d'Eglise, 425. De Charles V. touchant les demandes de l'Evêque de Genéve, 426. De l'Empereur à l'Ambassadeur de France, 431. De celui-ci à l'Empereur Charles V. 449.

Dit notable contre le voyage de Charles V. en Espagne, 452. Du même sur la bonne foi du Roi François I. 512. Du Roi François I. à Charles V. 514. De l'Impératrice sur son accouchement, 542. De Charles V. sur les Otages qui lui étoient offerts par le Roi François I. 553. De l'Empereur au Chancelier du Roi François I. 554. Du même à la Maîtresse de celui-ci, 557. Du même aux Ambassadeurs Gantois, 561. Du même au sujet de la guerre contre Alger, 597. Du Vice-Roi d'Alger sur la sommation qu'on lui fit de rendre cette Place, 601.

Diére

Diéte à Ratiſbone, 574
Diſcours de la Ducheſſe de Savoye au Duc ſon Epoux, 186. *& ſuiv.* De Charles V. à ſes Soldats devant la Goulette, 204. De Barberouſſe à ſes gens, 212. De Charles V. à ſon Conſeil de guerre ſur l'attaque de la Goulette, 223. A ſes Capitaines après la priſe, 226. Pour exhorter l'Armée à la Bataille, 228. D'une Moreſque au Roi Mulei-Haſſen, 254. De Soliman ſur le Traité de Charles V. avec le Roi de Tunis, 269
Diſcours du Procureur de Naples à Charles V. 292. Du Syndic de cette Ville, 294 De l'Empereur Charles au Conſiſtoire de Rome, 360. *& ſuiv.* Combien il fut deſaprouvé, 368
Diſcours de l'Ambaſſadeur de Charles V. à Rome au Cardinal Ghinucci, 394. *& ſuiv.* De François I. aux Suiſſes, 437
De l'Avocat du Roi au Parlement de Paris contre Charles V. 455. De Soliman contre les Ligues des Chrétiens, 478. *& ſuiv.* De Don François Borgia ſur le corps mort de l'Impératrice, 545. De Charles V. à ſon Conſeil ſur la néceſſité de paſſer par la France dans ſon voyage de Gand, 549
Diſpute entre le Vice-Roi de Naples & le Marquis de Vaſto, 349
Don Antoine d'Arragon, ſa diſpute, 348
Don Antoine de Leva. Voyez Antoine.
Don Antoine Sanſeverin Prince de Biſignano reçoit Charles V. 283. Créé Chevalier de la Toiſon, 284
Don Ferdinand Gonzague prend Florence, avec pluſieurs particularitez, 34. Il conduit un corps d'Armée en Allemagne contre le Turc, 101. Déclaré Vice-Roi de Sicile, 283. Ses procedures & ſa rigueur contre les Soldats de la Goulette, 524
Don Ferdinand de Cabrera tué par les Turcs, 108

Don Ferrand de Sanseverin déclaré Syndic de Naples pour le triomphe de Charles V. dans cette Ville, 292
Don Jerôme de Leva décapité, 105
Don Jerôme Mendozza au siége de Corone, 119. établi Gouverneur dans cette Ville, 121. Menacé du siége demande du secours, 155. Ses actions courageuses, 159. 160
Don Jean de Zuniga fait Gouverneur du Prince Philippe, 139
Don Jean Martinez Silico fait Précepteur du même Prince, *ibid.*
Don Bernardin Mendozza Gouverneur de la Goulette, 227
Don Martius d'Urrea Vice-Roi de l'Isle de Minorque fait pendre par les pieds quatre Traîtres, 258. 259
Don Pierre de Tolede Vice-Roi de Naples donne avis à Charles V. du siége de Corone, 152. Sa dispute avec le Marquis de Vasto, & particularitez, 349
Don François Borgia Marquis de Lamboi, 545
Doria. Voyez André.
Don Virginio Ursino Général du Pape, 201
Dragut Rais Corsaire cause de grands dommages à la Sicile, 571
Duc d'Albe. Son éloge, 102. Créé Capitaine Général, 103. Passe avec Charles V. en Afrique, 202. Ses procedures au Siége d'Alger, 603
Duc de Florence. Voyez Alexandre.
Duc de Gueldre. Voyez Egmont.
Duc de Milan. Voyez François Sforze.
Duc de Wirtemberg. Voyez Ulric.
Duc de Savoye. Voyez Charles.
Duc de Sessa Ambassadeur à Rome menace le Cardinal Ghinucci, 303. *& suiv.*
Duc de l'Infantado, son avanture avec un Sergent, 519. *& suiv.*

Duc

Duc de Candie. Voyez Don François Borgia.
Du Chêne Hiſtorien, ſes ſentimens touchant la Ducheſſe Beatrix de Savoye, 185
Ducheſſe de Savoye. Voyez Beatrix.
Dupleix Hiſtorien François. Voyez Opinion.

E

EKius. Voyez Jean Exius.
Eleonor Reine de France, va trouver Charles V. ſon frere à Nice, 496. Va au-devant de lui à Fontainebleau, 554. Va à Bruxelles pour le preſſer d'accomplir la promeſſe faite au Roi ſon Mari, 565. S'en retourne mal contente, 570
Egmont Duc de Gueldre chaſſé par ſes Peuples, 457. 458. Se rebelle contre l'Empereur, 576. Mis au ban de l'Empire, 577
Electeur de Saxe. Voyez Jean Frederic.
Electeur de Mayence aſſemble le Collége Electoral, 29. Propoſe l'Election de Ferdinand, *ibid.* Reçoit l'Empereur avec de grands préparatifs, 65
Electeur Palatin à Mayence, *ibid.*
Election du Roi des Romains, 32. Du Cardinal Farneſe à la Papauté, 178
Eloge de la Monarchie Françoiſe, 271. De l'Impératrice, 543
Eſcarmouche entre les Soldats Eſpagnols & les Soldats François en Provence, 440. 441
Eſpagnols dans l'Armée deſtinée contre Tunis, perdent courage, & comment, 215. Sont exhortez à ſouffrir patiemment toutes les incommoditez & les miſeres, *ibid.* Affront qu'ils reçoivent pour n'avoir pas témoigné du courage comme les autres, 220. Ils abandonnent lâchement un baſtion qu'ils gardoient, 220
Eſpagnols donnent l'eſcalade à la Goulette, pour répare-

réparer leur lâcheté, *ibid.* Après avoir combattu, ils se retirent avec grande perte, 221. 222. Exhortez & encouragez ils viennent de nouveau au combat, 224. Avec quelle fureur ils combattirent, 225

Espagnols ne voyent pas de bon œil l'Empereur en Espagne, 451. Raisons qui les portérent à cela, 452

Evêché de Malthe sous la nomination de l'Empereur Charles V. comme Roi de Sicile, 7. On tâche de la faire tomber sur la personne de Thomas Bosius, 13. *& suiv.* Diverses particularitez sur cette nomination, 18. Thomas Bosius est nommé à cet Evêché, 17. Diverses procedures au sujet de cette Eglise, 383. *& suiv.*

Evêque de Genéve nommé Pierre de la Baume, chassé par les Genevois, va trouver l'Empereur Charles V. à Génes, 426. Demande assistance pour être rétabli, réponse que lui fait Charles V. *ibid.*

Evenement militaire digne de remarque, 241

Exemple de Pologne & d'Angleterre sur les Loix des sujets à leur Souverain, 77

Exemples d'amours lascives dans les Femmes, 285. *& suiv.*

F

Fabrice Maranaldo, 114
Favorite du Roi François I. Voyez Madame d'Estampes.

Femmes Esclaves dans quel ordre sorties de Tunis, 244. Leur nombre, 246

Femmes appetent les hommes, avec plusieurs particularitez, 245. *& suiv.*

Ferdinand Gonzague. Voyez Don Ferdinand.

Ferdinand Alvare de Tolede. Voyez Duc d'Albe.

Ferdinand d'Aûtriche créé Roi des Romains, 32.

Reconnu

Reconnu tel par le crédit de Charles V. son Frere, 81. Comment se comporta contre les Turcs en Hongrie, 107. Il gouverne l'Empire en l'absence de l'Empereur son Frere, 114. Son Traité avec l'Electeur de Saxe, 166. *& suiv.* Il est blâmé de l'avoir fait, 171. Son vrai dessein en ce Traité, 171. 172. Autre avec le Duc de Wittemberg, 173. *& suiv.* Il s'accommode avec les Luthériens, 537

Ferdinand Roi des Romains va visiter & recevoir l'Empereur son frere en Flandre, 566. Ses négociations, 566. 567. Ses disgraces, 568

Fils du Roi François I. mis en liberté, 35. Comment reçûs & accompagnez, 46. 47

Philippe Landgrave de Hesse conclut une ligue pour la défense de la Religion Luthérienne, 29. Va à la Conférence de Smalcalde, 30. Combien il agit en faveur du Duc Ulric de Wittemberg, 162. *& suiv.*

Philippe Prince d'Espagne, combien caressé par l'Empereur son Pere, 139. Pourvû d'un Gouverneur & de Maîtres, *ibid.*

Florentins combien souffrirent dans l'obstinée défense de leur Patrie, 33. 34. Ils se rendent, & reçoivent pour Prince Alexandre de Médicis, *ibid.* Leur état plus heureux sous la Principauté, qu'en celui de la République, 36. *& suiv.*

Fondi, Ville prise par les Turcs, 199

Fregose Ambassadeur du Roi François I. assassiné dans le Milanez, 579. *& suiv.*

Fra Aurele Bottigella Général de Malthe, 239. S'offre avec ses gens à poursuivre Barberousse, 256

Fra Loüis Samorra à la Goulette, 241

Fra Paolo Simeon Chevalier, & sa généreuse action, 244. Accusé à tort d'avoir sollicité le sac de Tunis, 250. Bien reçû & caressé de Charles, *ibid.*

François avec quel zéle, & quelle valeur ils se défendirent contre l'Armée de Charles, 440
François Sforze Duc de Milan reçoit l'Empereur avec une grande magnificence, 123. Il fait assassiner l'Ambassadeur de France, 132. 133.
François I. Roi de France promet d'assister les Luthériens de Smalcalde, 31. Ses Fils mis en liberté, 46. 47 Il méne le Dauphin en Bourgogne, & l'en fait proclamer Duc, 48. Il reçoit une Lettre de l'Empereur Charles V. par laquelle il l'exhorte à la guerre contre le Turc, 68. *& suiv.* Il en fait un grand mépris, 72. Il conclut une Ligue avec Henry VIII. Roi d'Angleterre, 112. Avec le Pape Clement VII. 129. Il marie le Dauphin avec Catherine de Médicis, *ibid.* Son entrée solemnelle à Marseille, 130. 131. Il nomme quatre Cardinaux François, 131. Il refuse le Concile, & réponse qu'il donne, *ibid.* Il a un extrême déplaisir de l'assassinât de son Ambassadeur, 133. Il en écrit à l'Empereur, & réponse qu'il en reçoit, *ibid.* Il se ligue avec Soliman, & reçoit l'Ambassadeur de celui-ci à Paris, *ibid.* Envoye son Armée en Italie, 179. Son Manifeste contre le Duc de Savoye, 181. Autre encore, 182. Ses prétentions contre le même, *ibid.* Il fait proposer un accommodement au Duc, 185. Son apprehension après la grande Victoire de Charles V. en Afrique, 190. 191. Ses raisons pour la paix, 191. 192. Blâmé, en quoi, & comment, 272. Comment accusé, & desaprouvé par Charles V. dans le Consistoire, 361. jusqu'à 367. Il se moque des calomnies, 375
François I. prend la résolution d'envoyer le Cardinal de Lorraine à l'Empereur Charles V. pour les Négociations de la Paix, 424. Son adresse à se défendre contre l'Armée de Charles V. 433. 434. Il reçoit du secours des Suisses, 436 Bon accueil

accueil qu'il leur fit, *ibid.* Son discours aux mêmes, 437. Sa sensible douleur de la mort du Dauphin, 438. 439. Ses bonnes mesures contre l'Armée de Charles V. au Siége de Marseille, 442. Contre celle de la Gouvernante de Flandre, 447. Ses procedures contre l'Empereur Charles V. 454. 455. Son Traité avec le Duc de Gueldre, 457. Il sollicite Soliman de porter ses Armes dans les Etats de Charles V. en Italie, 462. Il forme la résolution de porter la guerre dans les Païs-bas & en Italie, 489. 490. Son abouchement à Nice avec le Pape & avec l'Empereur, avec tout ce qui arriva dans les Négociations, & plusieurs particularitez, 493. jusqu'à 508. Il va visiter l'Empereur, avec plusieurs particularitez, 513. 514. Comment il le reçût à Marseille, 514. 515. Autres particularitez sur la même réception, & comment il le fit accompagner, *ibid. & suiv.* Il prend résolution d'accorder à l'Empereur le passage par la France, 550. 551. Il ne veut pas écouter ceux qui l'en dissuadoient, 551. Il expédie des Passeports, & comment, *ibid.* Envoye le Dauphin & le Duc d'Orleans ses Fils pour servir d'ôtage en Espagne, 512. Ils sont refusez par Charles V. *ibid.* Il va au devant de lui, quoi qu'indisposé, pour le recevoir, *ibid.* Il fait voir à Charles V. les Lettres qui lui avoient été écrites par ceux de Gand, 553. Avec quelle solemnité il le fit recevoir à Paris, 554. Son indignation, lors qu'il voit que Charles V. lui manque de parole, 558. Il accompagne celui-ci, & en prend congé, 559. Il envoye un Ambassadeur en Flandre vers Charles V. 564. 565. Son Ambassadeur à Venise, 570. 571. Il fait publier un Edit contre les Religionaires de son Royaume, & raison de cela, 574. 575. Il appuye la rebellion du Duc de Gueldre, 575. Il le reçoit à Paris, 576. Son

ſenſible déplaiſir de l'aſſaſſinât de ſes Ambaſſadeurs, 581. Il en écrit à tous les Princes Chrétiens, & au grand Turc. *ibid.* & 582

G

GAnd Ville & ſa rebellion, 547. Ses procedures, 548. Ses Lettres écrites au Roi François I. 553
Gantois envoyez au-devant de l'Empereur, 261. 262. Combien mal reçûs, *ibid.* Punis avec rigueur, 562. 563
Geneve envoye des députez à la Conférence de Schwinfort, 81. Mal reçûs, & raiſons de cela, 84
George Marquis de Montferrat meurt à l'arrivée de ſon Epouſe, 135. 136
Giacobacci Cardinal *à latere*, pour la paix entre Charles V. & François I. 491
Goulette décrite, 213. Aſſiegée par l'Empereur Charles V. 213. 214. Se défend contre les eſcalades, 221. Soûtient pluſieurs aſſauts, 224. 225. Priſe, 226
Gonfalonnier de Lucques, & ſon compliment à Charles V. 415. 416
Gonzague. Voyez Don Ferrant.
Grands qui accompagnoient Charles V. à ſon Expédition de Tunis, 202
Gardes Royales établies à Madrid, 147
Guerre réſoluë par Soliman contre Charles V. en Italie, 461. Par le Roi François I. en Italie, & dans les Païs bas, 489. 490 De Charles V. contre Alger, pourquoi néceſſaire, 594. 595
Guillaume Duc de Baviere aſſiſte aux Conférences entre les Catholiques & les Luthériens, 28. Ses Conférences avec l'Electeur de Saxe, 40. 41. Il forme la réſolution de s'unir avec les Luthériens contre le nouveau Roi des Romains, 42. Il s'en repent & s'unit avec l'Empereur, 44
Guidobalde de Feltre Duc d'Urbin, 343

H

HAidin Calamano. Voyez Chasse-Diables.
Helde Vice-Chancelier, Envoyé par Charles V. en Allemagne, 452
Henry VIII. Roi d'Angleterre refuse d'assister ceux de la Ligue de Smalcalde, 31. Il conclut une Ligue avec le Roi de France, 112. 113. Ses desseins, quels, *ibid.* Ses efforts & ses tentatives à Rome pour obtenir le divorce avec Catherine, 121. Il est excommunié & épouse Anne de Boulen, 122
Henry de Nassau commande l'Armée en Flandre, 447
Hercule d'Este, diverses particularitez, 343
Hipolite de Médicis Légat *à latere* à l'Armée contre Soliman, 101. Appellé dans les Conseils, 108. Il retourne en Italie, 115
Hugues Rangone Nonce en Allemagne pour les affaires du Concile, 125. Ses Négociations avec l'Electeur de Saxe, 125. 126. Reponse qu'il reçoit de la Ligue de Smalcalde. 127. 128

I

IBrahim Bassa assiege Guinez, 104. 105
Jaques Maraviglia Ambassadeur du Roi de France, & sa mort funeste, 132. 133.
Jean Ekius assiste aux Conférences avec les Lutheriens, 28. Il est envoyé par l'Empereur au Duc de Baviere, 45
Jean Stuart créé Cardinal, 131.
Jean Electeur de Saxe, de quelle autorité parmi les Luthériens, 26. Il ne permet pas que Luther s'expose au péril, *ibid.* Il assiste à la Conférence entre les Catholiques & les Luthériens, 28. Presse l'Assemblée des Luthériens à Smalcalde, 30.

30. Envoye son Fils à Aix-la-Chapelle pour s'opposer à l'Election du Roi des Romains, 31. Sa conférence avec le Duc de Baviere, 41. Reçoit les Députez des Cantons Calvinistes, 82. Appaise les plaintes de Charles V. 84. Dispose les moyens de gagner son amitié, 85. Sa mort, 87

Jean Frederic envoyé par l'Electeur de Saxe son Pere à Aix-la-Chapelle, & pourquoi, 31. Au Duc de Baviere, 40. 41. Conclut une conférence entre celui-ci & son Pere, 41. Celui-ci mort il parvint à l'Electorat, 87. 88. Son action genereuse en faveur des Chrétiens contre les Turcs, 89. Il envoye un Ambassadeur à Charles V. pour l'Investiture, 90. Comment son avenement à l'Electorat fut entendu à Rome, 91. 92. Ses négociations avec le Nonce du Pape, 125. 126. Il procure la paix du Duc de Wittemberg avec le Roi des Romains, 171. 172. Il reconnoit celui-ci pour tel, 172. Son Traité avec le même, 166. De quoi accusé, 170. Ses desseins dans ce Traité, 171

Jeu du Duc d'Orleans avec l'Empereur, 556. Observation sur cela, *ibid. & suiv.*

Joachim de Poppenheim Ambassadeur des Luthériens, 446

Inconstance du Pape Clement VII. dans les affaires, 20

Impératrice. Voyez Isabelle.

Intérêts de Charles V. pour sa Maison, quels, 29. 30

Interim accordé par l'Empereur aux Luthériens, 574

Investiture donnée au Saxon, 90

Italiens, & leur constance dans les souffrances, auxquelles ils furent exposez devant la Goulette, 220

Isabelle Impératrice reçoit une Lettre de l'Empereur son Epoux sur l'état des affaires, 55. 56.

Sa réponſe, 58. Elle va au-devant de lui, 138. Son diſcours au même, *ibid.* Son accouchement & ſa mort, 541. Son corps tranſporté à Grenade. 544

L

Ligue par le Landgrave de Heſſe-Caſſel avec les Luthériens, 30. A Smalcalde, *ibid.* Entre François I. & Henry VIII. 112. Entre le Pape Clement VII. & Charles V. 116. Du Roi François I. avec Soliman, 134
Ligue contre le Turc ſans fruit, 276. 277
Ligue de Smalcalde refuſe le Concile, 452
Ligue des Catholiques contre celle de Smalcalde, 453
Ligue des Chrétiens contre les Turcs, & Articles, 474
Ligue entre Charles V. & Veniſe, 426. 427
Légats envoyez par le Pape à l'Empereur à Naples, 341
Loix ſont quelquefois données par les Sujets aux Princes, 77
Lettre du Pape à Charles V. pour lui recommander Boſius, 9. *& ſuiv.* De Salviati au Cardinal Campeggi, 13. 14. De Charles à ceux de la Ligue de Smalcalde, 33. Du même à l'Impératrice, 50. *& ſuiv.* De celle ci à Charles V. 58. *& ſuiv.* Autre encore, 62. De Charles V. au Roi François I. ſur la guerre contre le Turc, 68. *& ſuiv.* Des Grecs de Corone au Vice-Roi de Naples, 153. 154. De Charles V. au Pape pour ſe plaindre, 388. *& ſuiv.* Des Habitans de Gand au Roi François I. 533
Loſchi : Ses ſentimens touchant le Duc de Savoye, 189
Lucques. Voyez Lucquois,
Lucquois, leur liberté quand & comment obtenuë, 406. 407. Envoyent des Ambaſſadeurs à Char-

les V. à Bologne, 408. 409. Sont juſtifiez par l'Auteur ſur une erreur qui s'eſt gliſſée dans ſon Cérémonial, 410. 411. Envoyent Ambaſſadeurs à Sienne à Charles-Quint, 414. Envoyent un grand nombre de Nobles pour le reçevoir, *ibid.* Quel accuëil ils lui font, 415. 416. Complimenté, *ibid.* Quels furent les Triomphes qu'ils lui ordonnerent, 417. 418. Ils le régalent de pluſieurs preſens, 313. Ils prennent congé de lui, *ibid.*

Lucquois, & leurs préparatifs pour bien recevoir le Pape, & Charles-Quint, 584. 585. Quelle réception ils font au Pape, 586. 587. Quelle à l'Empereur, 588

Luthériens ſont irritez par le Decret de Charles-Quint contr'eux, 29. Ils s'aſſemblent à Smalcalde, 30. Invitent les Rois de France & d'Angleterre à s'unir avec eux, 31. Ils mépriſent le Calviniſtes, & raiſons, 84. 85. Leur réponſe au Nonce du Pape, 127. Ils ne veulent point le Concile que dans une Ville de l'Empire, avec pluſieurs particularitez, 157

Luther combien haï à Rome. 26

M

MAdame d'Eſtampes Favorite du Roi François I. 556. Son procédé à l'égard de Charles-Quint, 557

Modeſtie des femmes, quelle, 285

Manifeſte de la France contre le Duc de Savoye, 181. 182

Marquis de Vaſto reçoit ordre de conduire l'Armée en Allemagne, 65. Il la conduit, & quelle, 101: Il va au-devant de l'Empereur dans le Milanez, 123. Il s'employe pour pacifier les différens au ſujet de Montferat, 137. Il s'embarque avec l'Armée contre Tunis, 203. Il exhor-

horte les Soldats Eſpagnols à avoir bon courage, 215. 216. Il détourne l'Empereur de s'approcher trop près des Eſclaves, 236
Marquis de Vaſto ſon différend avec le Vice-Roi de Naples, 347. 348. Déclaré Gouverneur du Milanez, 448. Son procédé modéré dans le tumulte des Soldats, 524. Loüé de Charles V. 526
Marquis de Montferat. Voyez George,
Marquis de Saluſtes ſe rebelle contre le Roi François I. 423
Marquis de Lamboi Grand d'Eſpagne, 545. Deſtiné à accompagner le Corps de l'Impératrice à Grenade, *ibid.* Son Soliloque au ſujet du corps de cette Princeſſe, *ibid.* Sa converſion, quelle, 546
Marquis qui accompagnerent Charles V. à l'expedition de Tunis, 202
Marguerite d'Aûtriche, ſon mariage avec Alexandre de Médicis, 342. 343. Combien agréablement & magnifiquement elle reçût l'Empereur ſon Pere à Florence, 413
Marguerite Tante de Charles V. ſa mort, 45
Marie Reine de Hongrie déclarée Gouvernante des Païs-bas, 64. Envoye des troupes à Charles-Quint contre le Turc, 101. D'autres contre la France, 433. Encore d'autres, 447
Marſei le aſſiégée, 442
Maraviglia. Voyez Jacques.
Maximes des Princes dans leurs entrepriſes, 182
Mean Ville pillée par Barberouſſe, 258
Mélanchon Théologien Luthérien, 26. Preſente une Confeſſion de Foi à Charles V. 27. Il eſt fait Chef du Colloque à Wittemberg entre les Luthériens & les Calviniſtes, 82
Mendozza. Voyez Don Jerôme,
Monarchie Françoiſe loüée, 271. Supérieure à toute autre, *ibid.*

Montecuculi écartelé tout vif, 439
Montejan vaillant Soldat François, 439
Moresque nommée Ayſa, 253
Mores offrent de grands avantages pour garantir Tunis du Pillage, 248
Moresque Enchantereſſe prédit la ruïne de l'Armée Chrétienne, 599
Mort de la Ducheſſe Marguerite Gouvernante des Païs-bas, 45. De l'Electeur Jean de Saxe, 87. De l'Ambaſſadeur Maraviglia décapité, 132. De Jean Paleologue Marquis de Montferat, 135. Du Pape Clement VII. 175. Du Comte de Sarno devant la Goulette, 211. De Don Diego d'Avila, 221. Du Chevalier Scarampo, 243. De Sforce Duc de Milan, 340. Du Dauphin, 438. De Montecuculi écartelé, 439. De Don Antoine de Leva, 445. De l'Ambaſſadeur François auprès de Soliman, 485. D'Alexandre de Médicis Duc de Florence, 492. De l'Impératrice, 442
Muley Haſſen chaſſé de Tunis par Barberouſſe, 197. Demande du ſecours, 199. Comment reçû par l'Empereur, 222. Tâche de garantir Tunis du pillage, 235. Procure la liberté d'une Eſclave, & affront qu'il en reçoit, 253. Envoye des gens aux trouſſes de Barberouſſe, 256. Son Traité avec l'Empereur, 263. *& ſuiv.* A quelles conditions il reçoit la Couronne de Charles V. 267. 268
Muſtapha Barberouſſe. Voyez Barberouſſe.
Muſtapha Gouverneur de Tunis rend la Ville, 233

N

NAples Ville, avec pluſieurs particularitez ſur les Triomphes faits à Charles-Quint, 300. juſqu'à 340.
Nombre des Eſclaves ſortis du Tunis, 246

Nôces de Catherine de Médicis avec le Dauphin ; 131. d'Alexandre de Médicis avec Marguerite d'Autriche, 342. 343. Du Prince de Sulmona, 343. 344. De Jacques Roi d'Ecoſſe, 383. d'Octave Farneſe avec la veuve Marguerite, 522. De Côme de Médicis avec Donna Eleonor de Tolede, 527
Nonce du Pape. Voyez Hugue Rancone.

O

ODet de Colligni créé Cardinal, 131
Officiers Principaux de l'Armée du Roi François I. envoyez en Italie, 179
Officiers deſtinez pour l'expédition de Tunis, 202. 203
Opinion de Duchêne touchant la Ducheſſe de Savoye Beatrix de Portugal, 190. De Dupleix ſur le même article, 191. Sur les deſſeins du Roi François I. pour la paix, *ibid.*
Obſervations ſur les maximes de Charles V. dans ſa guerre contre Soliman, 114. Sur le Traité du Roi Ferdinand avec l'Electeur de Saxe, 166. *& ſuiv.* Sur le Decret de Charles V. en faveur des Soldats, 277. 278. Sur le Sac de Rome, & les triomphes faits à Charles-Quint, 377. 378
Obſervation ſur les préparatifs de la République de Luques, 418. *& ſuiv.* Sur les Conſeils qui ſe donnent aux Princes, 430. 431
Obſtination du Roi François I. dans ſes demandes, 502. 503

P

PAlerme avec quels triomphes reçoit l'Empereur Charles-Quint à ſon retour d'Afrique, 280. 281
Paul Juſtiniani Genois, 201
Paul III. Farneſe comment élevé au Pontificat, 178

178. Louë la réſolution de Charles V. de porter ſes armes en Afrique, 201. Lui donne des ſecours, & quels, *ibid.* Envoye une Epée benie à Doria, 203. Ordonne à Rome des triomphes extraordinaires à l'Empereur, 254. Avec quelle cérémonies il le reçoit à baiſer ſes pieds, 355. Il lui donne ſatisfaction ſur la convocation du Concile, 357

Paul III aſſemble un grand Conſiſtoire, 359. Il y reçoit l'Empereur, & avec quelle cérémonie, *ibid.* Sa réponſe au diſcours de ce Prince contre François I. 367 368. Il reçoit de Charles-Quint une Lettre de plaintes, 388. *& ſuiv.* Sa perplexité au ſujet de l'Evêché de Malthe, 396. 397. Il procure la ſatisfaction de l'Empereur, 398. *& ſuiv.* Il differe la convocation du Concile, 454. Conclut une ligue avec Charles V. & avec les Vénitiens contre Soliman, 474. *& ſuiv.*

Paul III. ordonne des prieres ſolemnelles pour demander à Dieu des Victoires contre Soliman, 479. 480. Il envoye des Légats à Charles-Quint & à François I. pour la paix, 490. Va à Nice, 494. Son abouchement avec ces deux Monarques, *ibid.* Il procure l'intérêt particulier de ſa Famille, 495. Combien il travailla pour faciliter une bonne paix entre Charles V. & François I. 496. *& ſuiv.* Il fait conclure une Tréve, 506. Il retourne à Gênes, 508. Il pourſuit ſa route à Rome, 509. Ses grands préparatifs pour le mariage d'Octave ſon Neveu, 522. Il négocie un autre mariage pour un autre Neveu, 526. 527. Il fait en ſon abſence le Cardinal Carpi Gouverneur de Rome, 585. Il paſſe à Lucques pour s'aboucher avec l'Empereur, 589. Comment reçû par les Lucquois, 586. 587. Son abouchement avec Charles-Quint & cérémonies, 589. Combien il l'exhorta à la paix avec le Roi François I. 590. Ses conférences étant inutiles,

inutiles, il s'en retourne à Rome, 391. 392
Parlement à Naples auquel Charles-Quint assiste, 350. 351
Passion dans les propres intérêts aveugle les Princes, 168. 169
Pasquinade contre Charles-Quint, 196. Sur ses Triomphes à Naples, 299
Penchant naturel de l'hommes à aimer les femmes, & des femme réciproquement à aimer les hommes, 285. *& suiv.*
Personnes destinées à négocier la paix entre Charles-Quint & François I. 496
Pirrha amoureuse de son pere, 286
Pizzano, & ses succès dans l'expedition des Indes, 95. *& suiv.*
Plaintes de Charles V. à l'Electeur de Saxe pour son Colloque avec les Calvinistes, 83. Des Princes à la Diette pour le Traité de Ferdinand avec le Saxon, 170 De l'Empereur contre le Roi François I. dans le Consistoire à Rome, 361. jusqu'à 373.
Prétentions des Ducs de Savoye & de Mantouë sur le Montferrat, 136. 137. remises à Charles-Quint, *ibid.* Comment décidées, *ibid.*
Prieres publiques ordonnées par les Turcs pour la guerre contre les Chrétiens, 480. 481
Prix offert par Charles Quint à celui qui dans les escalades planteroit le premier l'Enseigne sur les murailles de la Goulette, 241. 242
Prix décidé entre trois Prétendans, *ibid.*
Prince de Palerme. Voyez Don Ferrante Sanseverin.
Princesse de Bisignano de quelle maniere elle reçut Charles-Quint, 283. Ses amours avec lui quels, *ibid. & suiv.* Curieuse avanture sur une grace qu'elle demanda à l'Empereur, 345. 346
Princes de la Maison de Médicis loüez, 39. 40
Princes reçoivent quelquefois des Loix de leurs Sujets,

Sujets, 77. Ils croyent pouvoir faire tout, 193. Leurs entrepriſes pourquoi réüſſiſſent quelquefois mal, 194
Princes qui accompagnoient Charles-Quint à l'expédition de Tunis, 302. 303
Procédures du Parlement de Paris contre l'Empereur, 455
Propoſitions d'accommodement à Nice inutiles, 505. 506
Providence, ſes effets ſur l'entrepriſe d'Afrique, 454. 455
Puits empoiſonnez par les Turcs à Tunis. 230

R

RAiſons pour diſpoſer Soliman à faire la guerre à l'Empereur, 450. juſqu'à 460 De Soliman alléguées ſur le même ſujet, 477. 478
Raiſons qui portérent l'Empereur à ſigner le Traité de Schwinfort, 79. 80
Rangoni Nonce du Pape négotie avec les Luthériens les affaires du Concile, 453. 454
Rebellion des Habitans de Gand avec pluſieurs particularitez, 547
Religion Catholique, & ſon état, 48
Réponſe du Pape Clément VII. ſur ſon refus de confirmer l'Evêché de Malthe à Boſius, 19. De l'Impératrice à l'Empereur, 50. *& ſuiv.* Aux plaintes des Calviniſtes, 84. 85. De ceux de la Ligue de Smalcalde au Nonce du Pape, 117. 128
Réponſe du Roi François I. au Pape ſur ſon invitation au Concile, 132. De Charles-Quint à François I. ſur la mort de Maraviglia, 133. Du même au compliment des Lucquois, 416. Du même encore à l'Evêque de Genéve, 426
République de Lucques Voyez Lucques.
Reine de France. Voyez Eleonor.

Rincone Ambaſſadeur du Roi de France aſſaſſiné, 579
Rodolphe d'Aûtriche Empereur donne la liberté aux Lucquois, 407
Roi de France. Voyez François I.
Roi d'Angleterre. Voyez Henry.
Retraite de Soliman de Hongrie, 117. 118. Diſcours faits ſur ce ſujet, 118
Rome, & ſes Triomphes faits à l'Empereur Charles Quint, 354
Romains de quelles ſortes de Couronnes ſe ſervoient, 267. Pourquoi ils donnerent tant d'applaudiſſement à Charles V. 378. Ils le défendent contre l'Ambaſſadeur du Roi de France, 382

S

SAc donné à la Ville de Tunis par les Eſclaves Chrétiens, 249. 250. Diverſes particulatez ſur cela même, *ibid.*
Salviati Neveu du Pape recommande par l'ordre de celui ci Boſius au Légat Campeggi, 13. *& ſuiv.*
Sapho fort renommée, & ſes actions quelles, 287
Sanpier Soldat François, 435
Seigneurs qui aſſiſterent aux Nôces de Marguerite d'Aûtriche à Naples, 343
Semiramis Reine ſe rend amoureuſe de ſon propre fils, 287
Sentimens différens ſur l'expédition de Tunis, 251 *& ſuiv.* D'un Auteur François ſur les Triomphes de Charles-Quint, 404. 405. Sur la guerre contre la France, s'il la falloit faire, ou non, 427. *& ſuiv.*
Siennois avec quels honneurs reçoivent l'Empereur Charles V. dans leur Ville à ſon arrivée. 412
Simeon Fra Paolo, 250. 251

Sinaam grand Corsaire Turc, avec plusieurs particularitez, 207
Smalcalde lieu destiné par les Luthériens pour leurs assemblées, 30. Quelques procédures des mêmes, 128. 129
Soliloque de Don François Borgia au sujet du Corps mort de l'Impératrice Isabelle, 545
Soliman Empereur des Turcs, 103. Sa marche en Hongrie avec une nombreuse Armée, *ibid.* Son apprehension, quelle, 104. 105
Soliman après quelque exploit, & quelque course se retire, 107. 108. On l'accuse d'avoir manqué des maximes nécessaires, 110. Divers discours & raisonnemens sur sa retraite, 118. Il envoye un Ambassadeur au Roi François & ses raisons pour cela, 133. *& suiv.*
Soliman va avec une nombreuse Armée contre Babilone, 194. Ses progrès, quels, *ibid.* Il reçoit l'avis du Traité de Charles-Quint avec Mulei-Hassen, & s'en mocque, 269
Soliman excité à la vengeance contre Charles-Quint, 458. Il est sollicité de faire la guerre aux Chrétiens, avec diverses particularitez, 459 Il est pressé par l'Ambassadeur du Roi François I. d'attaquer le Royaume de Naples, 462. Il est poussé par Troilo Pignatelli à la même chose, 463. Il y est sur-tout sollicité par Barberousse, & raisons alléguées par ce Corsaire, 466. *& suiv.*
Soliman résout la guerre contre l'Italie, 470. Il tâche de cacher ses desseins, & raisons de cela, *ibid.* Moyens dont il se sert, 471. Sa réponse à un Conseiller qui le dissuadoit de cette guerre, 478. Sa piété dans les prieres ordonnées pour le succès de la guerre contre les Chrétiens, 481. Il s'achemine à la tête de son armée en Hongrie, 483. Il prend la Ville de Tarente, 486
Soupçons sur l'intelligence de Doria avec Barberousse,

rousse, & observations, 521
Suisses vont au secours du Roi François I. 436
Combien ils sont bien reçûs & régalez par ce Prince, *ibid.* Avec quelles expressions ils témoignerent leur zéle, 437
Suisses. Voyez Cantons.

T

TAlistre Reine des Amazones, 288. Se rend amoureuse d'Alexandre, *ibid.*
Tavera Cardinal & Archevêque de Tolede, 543. 544
Tresors de Barberousse pillez à Tunis, 235
Thomas Bosius nommé à l'Evêché de Malthe avec plusieurs particularitez, 7. 8. Est recommandé à l'Empereur par le Pape Clement VII. 9. *& suiv.* Choisi pour cette Eglise, 18. Presenté au Pape, il en est rejetté, 19
Thomas Bosius va trouver l'Empereur à Naples, 387. Ses plaintes sur le refus du Pape, *ibid. & suiv.* jusqu'à 398. Son parti se fortifie, 398. Tout s'accommode en sa faveur. 398. *& suiv.*
Traîtres pendus par les pieds dans l'Isle de Minorque, 158. 259
Trépani Ville, & arrivée de Charles-Quint dans ce lieu, 280
Traité. Voyez Articles.
Triomphe de Charles V. à Palerme, 280. 281. Autres plus superbes à Naples, 294. *& suiv.*
Treve concluë à Nice entre Charles V. & François I. 507. 508
Troilo Pignatelli presse à Constantinople la guerre contre le Royaume de Naples, 463
Tumulte des Soldats dans le Milanez de quelle issuë, 523. A la Goulette, & issuë, 524. 525
Tunis Ville assiégée & prise, 233. Saccagée, comment, & par qui, 234
Turcs attaquent les Chrétiens, & victoires qu'ils en remportent, 210. 211. Battus par Alarcone, &

& comment, 216. *& suiv.* Ils font une sortie de la Goulette, & incommodent les Chrétiens, 219. 220. Ils sont mis en déroute devant Tunis, 229. 230. Ils empoisonnent tous les puits, *ibid.*
Tuttavilla au Siége de Corone. 119

V

Vierges Romaines quels applaudissemens elles donnerent à l'Empereur Charles-Quint, 380. Elles sont dottées par ce Prince, *ibid. & suiv.*
Victoire de l'Armée Impériale par Mer & par Terre devant Coronne, 138. De Soliman après le Siége de Babilone avec diverses circonstances particulieres, 194
Victoire d'Alarcone Capitaine Espagnol contre les Mores avec diverses particularitez, 216 217
Victoire de l'Empereur Charles-Quint devant Tunis, 229. Avec plusieurs particularitez. *ib. & suiv.*

U

Ulloa Auteur Espagnol, & ses sentimens touchant le pillage de Mean, 258. *&* 259
Ulric Duc de Wittemberg chassé de son Païs, 162. 263. Se rétablit par la force des Armes, & quelles, 263. 264. Son accommodement procuré avec le Roi Ferdinand, 165. On conclut le Traité, & conditions, 166. *& suiv.*
Usage pour les graces introduit à Naples par l'Empereur Charles V. 350. Par les Romains pour les Triomphes décernez aux Empereurs, 354
Utique Ville célébre en Afrique. 205

Z

Zadare vaillant Soldat parmi les Turcs, 120
Zéle de Charles V. loüé par le Pape Paul III. 201
Zuniga, Voyez Don Jean.

Fin de la Table de la Seconde Partie.

BIBLIOTECA PROVINCIAL SORIA

VIE
DE
CHARLE-V

TOM II

3184
3563